This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

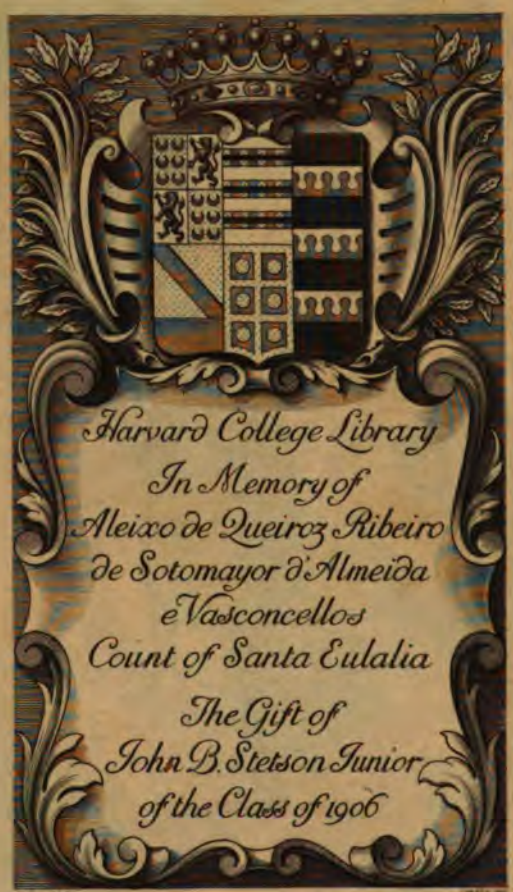
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KG
10300
NEDL TRANSFER
HN 69YL 0

KG
10300


Harvard College Library
In Memory of
Aleixo de Queiroz Ribeiro
de Sotomayor d'Almeida
e Vasconcellos
Count of Santa Eulalia
The Gift of
John B. Stetson Junior
of the Class of 1906

1951

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,
TRADUITES EN FRANÇOIS,
AVEC
DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES.
NOUVELLE EDITION,
REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE
de plusieurs Notes.

Par Mr. DACIER, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Secretaire perpétuel de l'Académie Françoise, Garde des Livres du Cabinet du Roi.*

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.
M. DCC. XXXV.
Avec Privilege.

KG|6300

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
FERNANDO PALHA
DECEMBER 3, 1928

THEMISTOCLE.

La grande naiſſance ſert à la réputation.

LA naiſſance de Themiſtocle étoit trop obſcure pour ſervir à ſa reputation, car il étoit fils de Neocles, un des moins conſidérables Citoyens d'Athénes, du bourg de Phrear, de la Tribu Léontide. On prétend même

La naiſſance de Themiſtocle étoit trop obſcure pour ſervir à ſa réputation.] Car l'éclat de la naiſſance eſt un flambeau qui éclaire toute la vie d'un homme, & qui tire ſes moindres actions de l'obſcurité où elles ſeroient enſevelies, s'il étoit de bas lieu.

Du bourg de Phrear, de la Tribu Léontide.] Ce bourg étoit ſur le

que du côté de ſa mere il étoit étranger; & l'on ſe fonde ſur ce paſſage : *Je ſuis Abrotonon, femme Thraciene, mais je me glorifie d'avoir donné le jour au grand Themiſtocle pour le ſalut des Grecs.* Il eſt vrai que Phanias écrit que la mere de Themiſtocle étoit de Carie, & non pas de Thrace, & il la nomme *Euterpe*, & non pas *Abrotonon.* Et Neanthes,

rivage de la mer près du Pirée, & on lui avoit donné ce nom d'un puits remarquable par cette ſingularité : ceux qui avoient été exilez pour quelque meurtre involontaire, & qui, avant que d'être rappellez, étoient accuſez d'en avoir commis volontairement un nouveau, devoient aller ſe juſtifier devant des Juges aſſis près de ce puits; mais comme des bannis ne pouvoient pas mettre le pied dans l'Attique, & que cependant il n'étoit juſte ni de laiſſer un nouveau crime impuni, ni de le punir ſans entendre le coupable, on trouva ce milieu de faire venir les accuſez, & on leur permettoit de parler à leurs juges ſans ſortir du vaiſſeau; ainſi ils ſe repreſentoient, & ſans violer leur ban, ils ſatisfaiſoient à la pieté & à la Juſtice. Il eſt parlé de ce Tribunal du puits dans l'Oraiſon de Demoſthene contre Ariſtocrate. Il eſt appellé δικαστήριον ἐν φρεατῖ.

On prétend même que du côté de ſa mere il étoit étranger.] Le Grec dit *nothus, baſtard*, & il faut expliquer ce terme, qui ne ſignifie pas ſeulement celui qui étoit né hors de legitime mariage, mais celui qui avoit un pere & une mere étrangers, quoique mariez dans toutes les formes. Caryſtius dans le III. livre de ſes Commentaires avoit écrit qu'un Orateur, nommé Ariſtophon, avoit fait une Loi ſous l'Archonte Euclide, *Que tout citoyen né d'une mere étrangere ſeroit bâtard*, & par conſequent qu'il ne pourroit hériter des biens du pere. Le Poëte Callias joüa enſuite cet Ariſtophon dans une de ſes piéces, où il lui reprochoit les bâtards qu'il avoit de la courtiſane Chloris.

Je ſuis Abrotonon, femme Thraciene.] Ce ſont deux vers du Poëte Amphicrates dans ſon ouvrage des hommes illuſtres. Mais au lieu de Θρῇσσα, le vers demande qu'on liſe θρῇττα, comme M. Salvini l'a fort bien vû. Dans un manuſcrit on lit ces vers de cette maniere, εἰσέτι νῦν Θρῇσσα γενοῦ γύνος, &c.

Et Neanthes.] C'eſt Neanthes de Cyſique, Orateur & Hiſtorien, diſciple de Mileſius, qui l'avoit été d'Iſocrate. Il avoit fait l'hiſtoire des Grecs, un traité des initiations, où il expliquoit les uſages de la ſuperſtition payenne,

pour le confirmer, ajoûte le nom de la ville où elle étoit née, car il écrit qu'elle étoit d'Halicarnaſſe; c'eſt pourquoi tous les habitans illegitimes, c'eſt-à-dire, qui n'étoient pas Athéniens de pere & de mere, étant obligez de s'aſſembler pour leurs fêtes & pour leurs exercices à Cynoſarges, qui eſt un lieu de Paleſtre hors des portes de la ville, conſacré à Hercule, parce qu'Hercule n'étoit pas de race divine des deux côtez, & qu'il avoit une mere mortelle, Themiſtocle perſuada à quelques jeunes gens des plus grandes Maiſons de deſcendre à Cynoſarges & de s'exercer avec lui; & par-là il ſemble avoir adroitement effacé la difference qui étoit entre les véritables Citoyens & les Citoyens bâtards, ou métifs. Cependant il eſt certain qu'il étoit de la Maiſon des Lycomediens; car la Chapelle de cette Fa-

Les Athéniens bâtards ou métifs, ne pouvoient s'exercer avec les véritables Athéniens.

Orgueilleuſe adreſſe de Themiſtocle.

On cite auſſi de lui un traité *des Livres*, & un autre *des hommes illuſtres*.

Tous les habitans illegitimes, c'eſt-à-dire qui n'étoient pas Athéniens de pere & de mere, étant obligez de s'aſſembler, &c.] C'étoit une coûtume très-belle & très-louable pour empêcher que ces citoyens, nez d'une mere étrangere, ne corrompiſſent par des mœurs barbares & vicieuſes les véritables Athéniens. C'eſt par la même raiſon que Dieu avoit défendu à ſon peuple de recevoir des bâtards dans ſes aſſemblées ſolemnelles: *Non ingredietur Nothus in Eccleſiam Dei uſque ad decimam generationem. Deuteron.* 23. Il y a dans Iſée une Loi toute ſemblable, qui défend aux bâtards de l'un & de l'autre ſexe de ſe trouver aux ſacrifices & aux cérémonies religieuſes de leurs familles.

A Cynoſarges.] C'étoit une grande enceinte, un parc où il y avoit des autels conſacrez à Hercule, à Hebe, à Alcmene & à Jolaus.

De la maiſon des Lycomediens.] On appelloit ainſi une certaine famille d'Athénes, qui avoit l'intendance des cérémonies & des

mille dans le bourg de Phlye, ayant été brûlée par les Barbares, Themiſtocle la rebâtit & l'orna de tableaux, comme le rapporte Simonide.

Enfance de Themiſtocle.

On convient que dès ſon enfance il étoit entreprenant & hardi, qu'il avoit un ſens droit, & qu'il étoit naturellement porté aux grandes choſes & à la Politique; car à ſes jours de congé & à ſes heures de divertiſſement on ne le voyoit jamais perdre ſon temps à jouer, ou à ne rien faire comme les autres enfans; mais on le trouvoit toûjours méditant & compoſant en lui-même quelques graves diſcours pour accuſer ou pour défendre quelqu'un de ſes camarades; auſſi ſon Maître d'école lui diſoit ſouvent: *Mon fils, tu ne ſeras jamais rien de petit; il faut néceſſairement que tu ſois ou un grand bien, ou un grand mal.* En effet toutes les ſciences qui ne tendent qu'à former les mœurs, ou qu'on ne cherche que pour quelque plaiſir honnête, ou pour la bonne grace ſeulement, il les apprenoit avec lenteur, & ſans

ſacrifices qu'on faiſoit à Cerés & aux grandes Déeſſes, & pour laquelle le Poëte Muſée avoit compoſé l'hymne, qu'on y chantoit. Pauſanias en parle en deux ou trois endroits de ſes ouvrages, & il ne faut rien changer à ce nom.

Car la Chapelle de cette famille.] C'eſt-à-dire, l'enceinte ſacrée où cette famille faiſoit ſes initiations, & célébroit ſes myſtéres. C'eſt cette même Chapelle que Pauſanias appelle Κλίσιον Δυκομιδῶν.

Dans le bourg de Phlye.] C'étoit un bourg de la Tribu Cecropide, ainſi nommé d'un certain Phlyus, fils de la Terre.

Il les apprenoit avec lenteur, & ſans faire paroître qu'il y eût aucune inclination.] Ce n'eſt pas que Themiſtocle mépriſât ces ſciences qui ſont ſi néceſſaires à un honnête homme, mais il ne les aimoit pas tant que ceux qui les regardant comme leur derniere fin, s'y arrêtent, & en font

faire paroître qu'il y eût aucune inclination ; au lieu que ſi l'on diſoit quelque choſe qui pût nourrir & augmenter la prudence, & rendre propre au maniement des affaires d'Etat, il l'écoutoit avec une attention & avec une application au-delà de ſon âge, & ſe l'approprioit comme ſe confiant en ſon heureux naturel, & ne deſeſperant pas de le mettre en pratique. De-là vint que long-tems après étant raillé dans une aſſemblée par des gens qui paroiſſoient mieux inſtruits que lui dans ce qu'on appelle urbanité, & dans tout ce qui fait l'agrément du commerce de la vie civile, il repouſſa ces railleries par des paroles trop fortes & trop hautaines : *Je ne ſçai*, dit-il, *ni accorder la lyre, ni toucher le pſalterion ; mais qu'on me donne une ville, quelque petite & quelque inconnue qu'elle puiſſe être, je ſçaurai la rendre grande, & lui acquerir un grand nom.*

Jugement de Plutarque ſur une réponſe que Themiſtocle fit à une raillerie.

Steſimbrotus veut pourtant qu'il ait été diſciple d'Anaxagore, & qu'il ait étudié la Phyſique

toute leur occupation, ce que ne ſçauroit jamais faire un homme qui ſe deſtine à l'Etat, & qui veut être utile à ſa patrie. D'ailleurs Themiſtocle étoit trop bouillant pour s'accommoder de l'étude de ces ſciences, qui eſt toûjours trop lente ; ces ſortes de naturels impetueux ne peuvent être inſtruits que par l'action.

Et ſe l'approprioit comme ſe confiant en ſon heureux naturel.] C'eſt-à-dire qu'il ſe rendoit ces maximes propres pour s'en ſervir, ne doutant point que ſon heureux naturel n'obligeât les Athéniens à lui fournir les occaſions de les mettre en pratique. C'eſt pourquoi, pour éclaircir le texte, j'ai crû devoir ajoûter, *& ne déſeſpérant pas de les mettre un jour en pratique.*

Steſimbrotus] natif de l'iſle de Thaſos. Il avoit vû Pericles, & avoit fait un livre qui avoit pour titre de *Themiſtocle, Thucydide & Pericles.*

ſous Meliſſus ; mais il n'a pas pris garde d'aſſez près au tems. Car lorſque Pericles, beaucoup plus jeune que Themiſtocle, aſſiegeoit Samos, Meliſſus la défendoit, & Anaxagore vivoit avec Pericles. Il vaut donc mieux ſuivre ceux qui diſent que Themiſtocle s'attacha à Mneſiphilus le Phrearien. Ce Mneſiphilus n'étoit ni un Ora-

Ce Mneſiphilus n'eſt connu que par cet endroit de Plutarque.

Mais il n'a pas pris garde d'aſſez près au temps, car lorſque Pericles, beaucoup plus jeune que Themiſtocle.] L'objection que Plutarque fait à Steſimbrotus, peut être miſe dans un plus grand jour, en diſant qu'Anaxagore naquit la premiere année de l'Olympiade LXX. que Themiſtocle gagna la bataille de Salamine la premiere année de l'Olympiade LXXV. & que Meliſſus défendit Samos contre Pericles la derniere année de l'Olympiade LXXXIV. qui eſt à peu près le tems qu'il commença à fleurir. Il ne ſe peut donc que Themiſtocle ait étudié ni ſous Anaxagore, qui n'avoit que 20. ans lorſque ce Général gagna la bataille de Salamine, ni ſous Meliſſus, qui ne commença à fleurir que trente-ſix ans après le gain de cette même bataille: cela eſt ſi clair qu'on n'a pas beſoin d'autres preuves.

Meliſſus la défendoit.) Ce Meliſſus étoit de Samos, & il avoit été diſciple de Parmenide. Il ſoûtenoit que l'univers étoit immuable, immobile, toûjours un, toûjours ſemblable à lui-même, & toûjours rempli ; il diſoit qu'il n'y avoit point de mouvement ; mais qu'il ſembloit y en avoir, & il enſeignoit qu'il ne falloit jamais parler des Dieux, parce qu'on n'en avoit aucune connoiſſance ſûre. Ces ſpeculations abſtraites ne faiſoient pas toute ſon occupation, il s'attacha extrémement à la politique, & y réüſſit ſi bien, que les Samiens lui donnerent le commandement de la flotte. Il avoit cette charge quand Pericles aſſiégea & prit Samos la derniere année de l'Olympiade LXXXIV.

Il vaut donc mieux ſuivre ceux qui diſent que Themiſtocle s'attacha à Mneſiphilus.) Je ne me ſouviens point d'avoir rien lû ailleurs touchant ce Mneſiphilus, & c'eſt une choſe aſſez ſurprenante, qu'un homme, qui avoit été ſi habile dans l'art qui enſeigne à gouverner les Etats, & qui avoit eu pour diſciple Themiſtocle déja avancé dans le gouvernement de la Republique, ſoit entiérement inconnu. Il n'en eſt parlé que dans cet endroit de Plutarque, qui l'appelle Phrearien, c'eſt-à-dire, Athénien du bourg de Phrear.

teur, ni un de ces Philoſophes qu'on appelloit *Phyſiciens*; mais il s'appliquoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de ſageſſe, & qui n'étoit autre choſe que la ſcience qui enſeigne à bien gouverner, & qui rend la prudence vigoureuſe & agiſſante, & il s'y attachoit comme à une ſecte établie par Solon, & qui avoit paſſé de main en main juſqu'à lui. Ceux qui vinrent

La ſcience qui enſeignoit à gouverner les Etats, étoit ſeule honorée du nom de ſageſſe.

Mais il s'appliquoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de ſageſſe.] Car les premiers ſages étoient proprement de grands Politiques, qui s'attachoient à donner des regles & des préceptes pour le gouvernement des Etats. Thalès fut le premier qui pouſſa ſes ſpeculations au-delà des choſes d'uſage, & qui renonçant à la Politique, s'attacha à la Phyſique. Tous les autres, comme dit Plutarque dans la vie de Solon, n'acquirent cette reputation de ſageſſe que par leur grande habileté dans la ſcience qui traitte du gouvernement des Etats.

Et il s'y attachoit comme à une ſecte établie par Solon.) Plutarque a égard à ce qu'il a écrit dans la vie de Solon tome premier: *Pour ce qui eſt de la Philoſophie, à l'exemple des Sages de ce tems-là, il cultiva particulierement cette partie de la Morale qui traitte de la Politique; car pour la Phyſique il y étoit très-ſimple & très-groſſier.* Solon avoit donc trouvé cette ſecte déja établie par les Sages de ſon tems; mais comme il fut le premier Legiſlateur qui s'y attacha, & qui la porta à un très-haut degré de perfection & de reputation, Mneſiphilus l'en regardoit juſtement comme le Fondateur & le Chef.

Et qui avoit paſſé de main en main juſqu'à lui.) Pendant l'eſpace de cent ou de ſix-vingts ans.

Ceux qui vinrent enſuite la mêlerent avec l'art de la déclamation & de la diſpute.) C'eſt ce que Plutarque entend par διανοιαις τεχναις & non pas *l'art de la Plaidoirie*; car les Sophiſtes n'étoient pas des Orateurs, des Advocats, dont la profeſſion n'a rien que de noble & d'honnête; mais c'étoient des déclamateurs & des diſputeurs, gens moitié Rheteurs & moitié Philoſophes, qui s'exerçoient ſur-tout dans le genre démonſtratif, qui, comme dit Ciceron, eſt le domaine des Sophiſtes, plus propre à la pompe, qu'au combat, tout conſacré aux gymnaſes & à la paleſtre, & banni du barreau à cauſe du mépris qu'on avoit pour lui. *Quod proprium Sophiſtarum pompæ quàm pugnæ ap-*

Origine des Sophiſtes.

enſuite la mêlerent avec l'art de la déclamation & de la diſpute, & la firent paſſer de l'action aux paroles toutes nues ; c'eſt pourquoi, au lieu de *Sages*, ils furent appellez *Sophiſtes*. Il eſt vrai que Themiſtocle ſe mêloit déja du gouvernement de la Republique, lorſqu'il frequenta Mneſiphilus.

Jeuneſſe de Themiſtocle impetueuſe & inégale.

Dans les premiers boüillons de ſa jeuneſſe, il fut inégal & peu arrêté, comme ne ſuivant que l'impetuoſité de ſon naturel, qui n'étoit reglé ni par

tiùs gymnaſiis & paleſtræ dicatum, ſpretum & pulſum foro. Orator ad M. Brutum. Plutarque dit fort bien que ceux qui vinrent après Mneſiphilus, commencerent à corrompre cette ſecte de Sages inſtituée & ſuivie par Solon. En effet Protagoras, qui floriſſoit vers l'Olympiade 84, fut le premier à qui on donna le nom de *Sophiſte*. Et voici le portrait qu'en a fait Diogene Laërce : *Il inſtitua*, dit-il, *les diſputes publiques, mêla le ſophiſme à la Philoſophie, ſe mettant peu en peine du ſens & de la penſée, il diſputa contre des mots, & établit ce genre ſuperficiel de diſpute, qui eſt en vogue preſentement comme Timon le dit en ces termes : Protagoras, cet homme mêlé, qui ſçait très-bien l'art de la diſpute.* Quand Timon appelle Protagoras *homme mêlé*, il veut dire qu'il étoit moitié déclamateur & moitié Philoſophe. *Ce fut le premier*, continue Diogene, *qui changea la maniere de Socrate*, &c. Cette race de Sophiſtes ne venoit que de naître, quand Platon vint au monde ; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils ſoient ſi ſouvent joüez dans ſes écrits. Que ne devoit pas faire Platon pour venger Socrate, & quels efforts la vraye Philoſophie n'étoit-elle pas obligée de faire pour étouffer ces monſtres, qui l'ont toûjours deshonorée, & qui l'ont preſque entiérement proſcrite ? malheureuſement elle n'a pû en venir à bout.

Et la firent paſſer de l'action aux paroles toutes nues.) Non ſeulement aux paroles toutes nües, mais aux paroles toutes pleines de menſonge & d'erreur. On peut voir le Dialogue de Platon, qui a pour titre *le Sophiſte*, où il en fait voir admirablement le ridicule & la fauſſeté.

Qui n'étoit reglé ni par la raiſon ni par l'éducation.) Car il avoit toûjours été ennemi de toute ſorte d'étude, & comme dit Thucydide ; *Il n'avoit cultivé les dons de la nature par aucune doctrine, ni pendant ſa jeuneſſe, ni depuis qu'il fut dans le gouvernement.*

la

la raiſon ni par l'éducation, & qui produiſoit en lui des changemens de mœurs très-prompts d'une extrémité à l'autre, & le pouſſoit le plus ſouvent à tout ce qu'il y avoit de plus mauvais, comme il l'avoüa lui-même dans la ſuite, en diſant *que les poulains les plus difficiles & les plus fougueux deviennent les meilleurs chevaux, lorſqu'ils ſont domptez & dreſſez par un Ecuyer habile.*

Le conte qu'on ajoûte à cela, qu'il fut dès-hérité par ſon pere, & que ſa mere vaincue par la douleur de voir la vie honteuſe de ſon fils, ſe fit mourir volontairement, me paroît très-faux. Il eſt même démenti par des Auteurs mieux informez, qui écrivent que ſon pere voulant le détourner des affaires de la République, lui montra de vieilles galeres jettées & abandonnées ſur le rivage, pour lui faire entendre que le peuple en uſe de même avec ſes conducteurs, quand il n'en tire plus aucun ſervice. Quoi qu'il en ſoit, il paroît que Themiſtocle s'appliqua de bonne heure & très-fortement aux affaires, & qu'il

Ingratitude du peuple pour ceux qui l'ont ſervi.

Et le pouſſoit le plus ſouvent à tout ce qu'il y avoit de plus mauvais.) Car ces natures fortes pouſſent dès le commencement pluſieurs choſes étranges & mauvaiſes, comme les terres les plus vigoureuſes pouſſent des broſſailles & quantité de plantes ſauvages, ſans jamais ſe repoſer. Mais enfin l'age & l'expérience, comme autant de façons, viennent aider & favoriſer la raiſon & la vertu. Themiſtocle étoit tellement porté à ce qu'il y avoit de plus mauvais, qu'Idomenée a écrit qu'un beau matin il attella à un char quatre courtiſanes nues, & ſe fit traîner tout au travers du Céramique au milieu du peuple qui étoit aſſemblé, & cela dans un temps où les Athéniens ne connoiſſoient encore ni la débauche de vin, ni celle des courtiſannes.

fut d'abord poſſedé d'un ſi violent déſir de gloire, que dès le commencement, pour ſatisfaire ſon ambition, & pour tenir le premier rang, il heurta audacieuſement les premiers & les plus puiſſans de la ville, & s'attira leur inimitié; il ſe broüilla ſurtout avec Ariſtide, qui lui étoit oppoſé en tout.

Il eſt vrai que la haine qu'il eut pour ce dernier, venoit de plus loin, & d'une cauſe puérile & légere; car ils avoient tous deux aimé le beau Steſileus, qui étoit de Teos, comme l'écrit Ariſton le Philoſophe. De cette jalouſie nâquit la diſſenſion qui dura toûjours entre eux ſur le gouvernement de la République. Il y a pourtant lieu de croire que la difference de leur vie & de leurs mœurs augmentoit encore cette oppoſition & cet éloignement. Car Ariſtide étoit d'un naturel fort doux & d'une vertu & d'une probité conſommée; il ne cherchoit dans ſon miniſtére ni la faveur du peuple, ni ſa propre gloire, mais il alloit toûjours à ce qu'il y avoit de meilleur, de plus ſur & de plus juſte; au lieu que The-

Teos ville de l'Aſie mineure, dans une preſqu'iſle, vis-à-vis de Chio.

Portrait d'Ariſtide.

Car ils avoient tous deux aimé le beau Steſileus qui étoit de Theos.] Ce ne peut être ce Steſileus dont il eſt parlé dans Thucidide, & qui fut tué à la bataille de Marathon. Car, outre qu'il étoit Athénien, il avoit à ce combat un commandement conſidérable, & étoit beaucoup plus vieux qu'Ariſtide & que Themiſtocle: c'eſt peut-être celui dont il eſt parlé dans le Laches de Platon.

Ariſton le Philoſophe.) Ariſton de Ceos, Philoſophe Peripatetician qui avoit écrit une hiſtoire amoureuſe, où il avoit ramaſſé toutes les avantures ſemblables qu'avoit produites l'amour. Il avoit traité cette matiere à l'imitation de ſon maître Ariſtote, qui avoit fait auſſi une hiſtoire amoureuſe. Clearchus ſorti de la même école, ſuivit auſſi cet exemple.

miſtocle étoit remuant & inquiet, pouſſoit le peuple à beaucoup d'entrepriſes, & introduiſoit de grandes nouveautez; c'eſt pourquoi Ariſtide étoit ſouvent forcé de le contredire, & de s'oppoſer à lui pour empêcher ſon agrandiſſement; car Themiſtocle étoit ſi enflammé du déſir de gloire, ſi paſſionné pour les grands exploits, & ſi plein d'ambition, qu'étant encore jeune lorſque la bataille de Marathon fut donnée contre les barbares, comme on célébroit par-tout la valeur & la conduite de Miltiade, qui l'avoit gagnée, on le voyoit le plus ſouvent renfermé en lui-même tout penſif, il paſſoit les nuits entiéres ſans fermer l'œil, il ne ſe trouvoit plus aux feſtins publics comme à ſon ordinaire; & lorſque ſes amis, étonnez de ce changement, lui en demandoient la raiſon, il leur répondoit *que les trophées de Miltiade ne le laiſſoient pas dormir.* Auſſi pendant que tous les autres Athéniens ne doutoient pas que la défaite des Barbares à cette journée de Marathon, ne fut la fin de la guerre, Themiſtocle au contraire penſoit qu'elle étoit le

Caractére de Themiſtocle.

Son ambition.

Ce que les victoires de Miltiade faiſoient ſur lui.

Sa prévoyance.

Pour empêcher ſon agrandiſſement,] qu'il regardoit comme très-dangereux pour la République.

Qu'étant encore fort jeune lorſque la bataille de Marathon fut donnée.] La ſeconde année de l'Olympiade LXXII.

Il ne ſe trouva plus aux feſtins publics.] Dans le texte au lieu de πότοις, *feſtins publics*, quelques manuſcrits ont τόποις, *lieux publics*; j'aime mieux la leçon reçûë.

Themiſtocle au contraire penſoit qu'elle étoit le commencement, & comme le ſignal de plus grands combats.] Car il ne doutoit pas que Darius ne comprît enfin que le ſeul moyen de venir à bout des

commencement & comme le signal de plus grands combats, auſquels il ſe diſpoſoit toûjours lui-même pour le ſalut de la Grece, & y préparoit de bonne heure ſes citoyens, prévoyant de loin ce qui devoit arriver.

Pour cet effet, la premiere choſe qu'il fit d'abord, fut que les Athéniens ayant accoûtumé de diſtribuer entre eux tous les revenus qu'ils tiroient des mines d'argent, qui étoient dans un lieu de l'Attique appellé Laurium, il eut ſeul le courage de propoſer au peuple d'abolir ces diſtributions, & d'employer cet argent à bâtir des vaiſſeaux à trois rangs de rames pour faire la guerre aux Eginetes, alors redoutables à toute la Grece, & les maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaiſſeaux ; ce fut par-là qu'il vint à bout de les perſuader, non pas en les

Laurium, montagne de l'Attique, près du Promontoire de Sunium.

Egine, Iſle près du Port de Pirée.

Utilité des forces maritimes pour les Athéniens.

Grecs, c'étoit de les attaquer vigoureuſement par mer, qui étoit leur endroit foible.

Prévoyant de loin ce qui devoit arriver.] Perſonne n'a jamais prévû plus ſûrement que Themiſtocle ce qui devoit arriver, auſſi Thucidide lui donne cet éloge : ἐπὶ πλεῖστον τοῦ γιγνομένου ἄριστος εἰκαστής.

Il eut ſeul le courage de propoſer au peuple d'abolir ces diſtributions.] Il falloit en effet bien du courage pour oſer faire cette propoſition. Le peuple ne ſacrifie pas volontiers ſes interêts particuliers à l'utilité publique, & n'aime pas à acheter le bien de l'Etat par ſes pertes particulieres. Ce ſeul exemple fait voir qu'une des plus grandes reſſources d'un Etat, c'eſt l'emploi utile de ſes finances.

Aux Eginetes, alors redoutables à toute la Grece, & les Maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaiſſeaux.] Il paroît pourtant par l'hiſtoire ancienne qu'avant l'expedition de Xerxes, les Eginetes n'avoient que très-peu de vaiſſeaux, encore n'étoit-ce que de très petits vaiſſeaux, qui n'avoient que cinquante rameurs.

Et ce fut par-là qu'il vint à bout de les perſuader, non pas en les

menaçant de Darius & des Perſes, car ils étoient déja bien loin, & on ne craignoit que foiblement qu'ils revinſſent; mais en reveillant leur animoſité & leur ancienne jalouſie contre Egine, pour les porter à faire ces préparatifs. Car de cet argent on bâtit cent galéres qui combattirent contre Xerxes; & dès ce moment-là en tournant & conduiſant peu à peu ſa République du côté de la Marine, & en lui faiſant voir que par terre elle ne pouvoit pas même reſiſter à ſes égaux, au lieu que par ſes forces maritimes elle ſeroit en état, non ſeulement de repouſſer les Barbares, mais de s'aſſujettir la Grece entiere,

Comment Themiſtocle perſuada aux Athéniens de bâtir des vaiſſeaux.

menaçant de Darius & des Perſes.] Thucydide aſſûre pourtant qu'il ſe ſervit de ces deux raiſons, & de la guerre qu'ils avoient contre les Eginetes, & du retour du Roi de Perſe, qu'on craignoit. ἀδυναίης Θεμιστοκλῆς ἔπεισεν Ἀθηναίους τοὺς πολεμίους τοὺς καὶ ἀμφὶ τοῦ βαρβάρου παρεσκευάσθαι ἔντος. Et Platon dans le troiſiéme liv. des Loix, marque expreſſement que tous les jours on recevoit des nouvelles à Athénes des grands préparatifs que Darius faiſoit contre eux; que Darius étant mort, ils ſçurent que ſon fils Xerxes avoit hérité de ſon reſſentiment, & qu'il ſe préparoit à venir exécuter les grands deſſeins de ſon pere, ce qui les jettoit dans une terrible conſternation. Quelle apparence donc que Themiſtocle ne ſe ſervît pas de cette frayeur pour les porter à s'appliquer à la Marine, afin d'être en état de réſiſter à un Prince qui venoit les attaquer avec une flotte de plus de mille vaiſſeaux? Plutarque a mieux aimé ſuivre Herodote, qui dit ſeulement que Themiſtocle obligea les Athéniens à bâtir deux cent galéres pour faire la guerre aux Eginetes, liv. VII. ſect. 144.

Et en conduiſant peu à peu ſa République du côté de la marine.] Juſqu'à Themiſtocle les Athéniens ne s'étoient preſque pas appliquez à la Marine, ils n'avoient que des vaiſſeaux de charge; ceux qu'ils bâtirent même par le conſeil de Themiſtocle, n'étoient pas tous couverts, mais en peu de tems ils s'y rendirent très-habiles. On peut voir ce qui a été remarqué ſur la vie de Theſée, pag. 35. tom. I.

de bonnes troupes de terre, comme dit Platon ; il en fit des matelôts & des troupes de mer, & s'attira ce reproche, qu'il avoit arraché aux Atheniens la pique & le bouclier pour les reduire au banc & à la rame ; ſon avis même paſſa malgré les efforts de Miltiade qui s'y oppoſoit, comme le rapporte Steſichore.

Réproche qu'on faiſoit à Themiſtocle.

Que ſi par ce conſeil il corrompit la ſimplicité

De bonnes troupes de terre, comme dit Platon, il en fit des matelots & des troupes de mer.] Plutarque tourne en éloge ce que Platon dit comme un blâme. Car il dit crument dans le IV. liv. des Loix, pag. 706. *de bons ſoldats de terre peſamment armez, & qui attendoient l'ennemi de pied ferme, Themiſtocle en avoit fait des matelots accoûtumez à la moindre allarme de s'enfuïr dans leurs vaiſſeaux, & d'en deſcendre de même ſans croire faire rien de honteux, n'oſant pas s'expoſer à la mort en ſoûtenant le choc de l'ennemi.*

Malgré les efforts de Miltiade qui s'y oppoſoit.] Cette oppoſition de Miltiade n'étoit pas mal fondée ; car outre les inconveniens qu'il prévoyoit, & qu'il ne manquoit pas de repreſenter tels qu'ils ſont dans Platon, il remontroit le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, & qui n'étoit en état d'armer que des petits vaiſſeaux, pût réſiſter à une puiſſance auſſi formidable que celle des Perſes, qui avec une flotte de plus de mille vaiſſeaux, avoient encore une nombreuſe armée de terre.

Que ſi par ce conſeil il corrompit la ſimplicité & la pureté de la République, c'eſt une queſtion de Philoſophie trop profonde pour l'hiſtoire.] Plutarque ne pouvoit pas s'empêcher de parler ici du reproche qu'on avoit fait à Themiſtocle, qu'en rendant les Athéniens hommes de mer, il avoit corrompu la République ; mais il n'a eu garde de s'engager à traiter cette queſtion, moins, à mon avis par reſpect pour l'Hiſtoire, que pour épargner ſon Heros à qui la déciſion n'auroit peut-être pas été trop favorable. Ariſtote dans le VII. liv. de ſes Politiques a fait un Chapitre où il examine ſi le voiſinage de la mer & les forces maritimes ſont utiles aux villes bien policées, & ſur les ſecours, les commoditez & l'abondance, que les Citoyens en tirent, il conclud qu'elles ſont très-utiles, pourvû qu'on évite la corruption des mœurs qui eſt

& la pureté de la République, c'eſt une queſtion de Philoſophie trop profonde pour l'hiſtoire; mais que pour cette fois la Grece ait dû

Grande queſtion ſur cet établiſſement de Themiſtocle.

le fruit ordinaire du commerce qu'on a avec les étrangers. Cette déciſion ne donne pas entiérement gain de cauſe à Themiſtocle, mais peut-être que l'extrémité, où la ville d'Athénes étoit reduite quand il donna ce conſeil, fait un cas particulier qu'on ne doit pas juger par les voyes ordinaires; la néceſſité autoriſe ce qui ſeroit peut-être blâmable dans la proſperité. C'étoit à Themiſtocle, dira-t'on, à ſauver ſa ville, & c'étoit à ceux qui gouvernerent après lui, à prévenir les inconveniens qui pouvoient arriver du changement qu'il avoit introduit. C'eſt à quoi Platon répond dans ſon IV. liv. des Loix, où il traite le même ſujet qu'Ariſtote. Il fait parler dans ce Dialogue un Athénien, un Candiot & un Lacédémonien. Le Candiot pour loüer cette action de Themiſtocle, dit que tous les peuples de Crete regardoient le gain de la bataille navale de Salamine comme l'unique cauſe du ſalut des Grecs. L'Athénien répond que beaucoup de Grecs & de Barbares la regardoient de même, mais que le Lacédémonien & lui étoient perſuadez que la bataille de Marathon avoit commencé le ſalut de la Grece, & que celle de Platées l'avoit achevé, parce que l'une & l'autre avoient rendu les Grecs meilleurs, mais que les batailles navales de Salamine & d'Artemiſe avoient fait tout le contraire. Or quand il s'agit d'une bonne politique, on regarde ſur-tout à la nature du pays & aux loix qui y ſont établies. Car de ſe tirer d'un danger preſent, ce n'eſt pas ce qu'il y a de plus conſidérable; ce qui mérite toute l'attention d'un homme d'Etat, c'eſt de voir ſi les moyens qu'il choiſit, rendront ſes peuples auſſi bons qu'ils puiſſent être pendant qu'ils ſubſiſteront. Et il poſe en fait que dès le temps de Theſée, les Athéniens auroient été plus heureux de continuer de payer à Minos le tribut de ſept jeunes garçons, & d'autant de jeunes filles, que d'avoir penſé à équiper des vaiſſeaux & à s'appliquer à la Marine. En voilà aſſez pour ceux qui voudront approfondir la matiére, & examiner les biens & les maux que la mer a faits aux Athéniens. Si Platon a raiſon, Athénes aura eu la même fortune que Rome. L'Aſie vaincuë aura toûjours ruiné ſes vainqueurs. Mais je doute fort que les politiques en conviennent. Quand on a ſauvé une ville on peut travailler à la rendre ſage, mais il n'eſt plus tems, quand on l'a perduë.

ſon ſalut à la mer, & que ſes vaiſſeaux ayent remis ſur pied la ville d'Athenes, qui étoit entiérement abbattue, c'eſt ce qui paroît par mille preuves, & ſur-tout par le déſeſpoir de Xerxes, qui d'abord après la défaite de ſes vaiſſeaux, prit la fuite, comme ne pouvant plus tenir tête aux Athéniens, quoique ſon armée de terre fût encore entiére, & qu'elle n'eût reçu aucun échec; & s'il laiſſa Mardonius, ce fut à mon avis,

Qui étoit entiérement abbattue.] C'étoit dequoi Miltiade ne tomboit pas d'accord, il prétendoit qu'elle pouvoit ſe ſoûtenir par ſes troupes de terre, & qu'elle ne devoit pas abandonner aux Barbares ſes murailles & ſes Dieux. Auſſi Themiſtocle a-t'il été blâmé d'avoir abandonné ſa ville, comme cela paroît par cet endroit de Ciceron, qui écrivant à Atticus & parlant de Pompée qui avoit quitté Rome, dit, Epiſt. XI. liv. VII. *Urbem tu relinquas? ergo idem ſi Galli venirent. Non eſt, inquit, in parietibus reſpublica: at in aris & focis. Fecit idem Themiſtocles, fluctum enim totius Barbariæ ferre urbs una non poterat. At idem Pericles non fecit annum fere poſt quinquageſimum. Cum prætermœnia nil teneret. Noſtri olim, urbe reliqua capta, arcem tamen tenuerunt. Quoi abandonner la ville? vous l'abandonneriez donc de même ſi les Gaulois revenoient. La ville, dit-il, ne conſiſte point dans ſes murailles. Non, mais elle conſiſte dans ſes autels & dans ſes foyers. Themiſtocle, ajoûte-t'il, fit la même choſe, car une ville ſeule ne pouvoit pas ſoûtenir cette inondation de barbares. Mais Pericles ne ſuivit pas cet exemple environ 50. ans après, lorſqu'il ne lui reſtoit plus que les murailles. Et nos ancêtres, après avoir perdu Rome, ne s'abandonnerent pas à ce déſeſpoir, & conſerverent encore le Capitole.* Mais quoiqu'en diſent ces grands politiques, on trouvera toûjours qu'il vaut mieux conſerver la ville en l'abandonnant, que de la perdre en s'opiniâtrant à y demeurer.

Et ſur-tout par le déſeſpoir de Xerxes qui d'abord après la défaite de ſes vaiſſeaux prit la fuite.] Thucydide a fourni cette preuve à Plutarque, car il écrit la même choſe dans ſon premier livre; mais cette preuve me paroît foible; on ne peut rien conclure de la précipitation aveugle de ce Roi barbare. Si la défaite de ſes vaiſſeaux lui fit prendre la fuite, la défaite de ſon armée de terre ne l'auroit pas plus raſſûré.

bien

bien plus dans le deſſein d'arrêter les Grecs, que dans l'eſperance de les vaincre.

Dans quelle vûë Themiſtocle travailloit à amaſſer de l'argent.

Quelques Auteurs écrivent qu'il travailla toute ſa vie à amaſſer de l'argent par un eſprit de liberalité & de magnificence ; car comme il aimoit à faire de pompeux ſacrifices, & à recevoir ſplendidement les étrangers, il avoit beſoin de beaucoup de bien pour fournir à ces dépenſes exceſſives. Mais les autres l'accuſent d'une meſquinerie & d'une avarice ſordide, juſqu'à lui reprocher qu'il envoyoit vendre au marché les preſens qu'on lui faiſoit. Un jour il demanda un jeune poulain à Philides qui avoit des haras, & en ayant été refuſé, il le menaça *que bien-tôt il feroit de ſa maiſon un ſecond cheval de Troye*, lui donnant à entendre par cette énigme qu'il lui ſuſciteroit des procez & des querelles avec ſes parens & ſes amis. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'y avoit point d'ambition pareille à la ſienne ; car étant

Il étoit accuſé d'avarice.

Quelques Auteurs écrivent qu'il travailla toute ſa vie à amaſſer de l'argent par un eſprit de liberalité & de magnificence.] Ces Auteurs vouloient cacher ſous ces ſpecieux prétextes le vice de Themiſtocle qui étoit d'avarice & un amour ſans bornes pour l'argent. Il ne faut que lire le VIII. liv. d'Heſiode. Mais d'un autre côté, comment accorder cette prétenduë avarice avec les largeſſes qu'il faiſoit lorſqu'il s'agiſſoit de l'interêt de la République ? Il y a bien de l'apparence que cette avarice de Themiſtocle étoit l'avarice prudente d'un politique ambitieux, qui amaſſe de l'argent pour avoir dans l'occaſion les fonds néceſſaires au ſuccez de ſes grands deſſeins.

Que bien-tôt il feroit de ſa maiſon un ſecond cheval de Troye.] C'eſt-à-dire, qu'il rempliroit ſa maiſon d'ennemis qui cauſeroient enfin ſa ruine, comme le cheval de bois étoit plein de Grecs qui ſaccagerent Troye.

Hermione, ville maritime du Peloponeſe, dans le ſinus Argolicus.

Maiſons des joüeurs d'inſtrumens fort frequentées à Athénes.

encore jeune & peu connu, il pria un joüeur de lyre nommé Epicles, natif d'Hermione, qui étoit fort eſtimé des Athéniens, de venir tenir ſon école dans ſa maiſon, afin d'attirer tous les jours chez lui beaucoup de monde; & dans un voyage qu'il fit pour aſſiſter aux Jeux Olympiques, il ſe picqua d'égaler ou de ſurpaſſer même Cimon dans la ſomptuoſité de ſa table, dans la magnificence de ſes pavillons, & dans la richeſſe du reſte de ſon train & de ſon équipage, ce qui ne plut pas aux Grecs, qui trouvoient que ce grand éclat convenoit à Cimon, qui étoit jeune & de grande Maiſon; mais que Themiſtocle qui n'étoit pas encore connu, ne devoit paſſer que pour un preſomptueux, de s'élever ainſi au-deſſus de ſon état & de ſa fortune.

Cimon, fils de Miltiade, Général des Athéniens.

Themiſtocle accuſé d'inſolence & de préſomption.

Il fait les frais d'une Tragedie, & remporte le prix.

Il fit les frais d'une Tragedie avec tant de magnificence, qu'il remporta le prix; cette ſorte de combat étant déja alors recherché avec beaucoup d'empreſſement & de faſte, & il fut ſi char-

Il pria un joüeur de lyre, nommé Epicles.] Ces joüeurs de lyre étoient fort eſtimez, non-ſeulement chez les Grecs, mais auſſi chez les Barbares; c'étoient des gens graves qui ne ſe bornoient pas à chanter & à joüer de la lyre; ils ſe mêloient auſſi des affaires d'Etat, comme cela paroît par mille exemples de l'Hiſtoire ancienne.

Mais que Themiſtocle, qui n'étoit pas encore connu.) Nous voyons ici le jugement que les Athéniens faiſoient de ceux qui prenoient un vol qui ne convenoit ni à leur naiſſance, ni à leur fortune.

Cette ſorte de combat étant dès-lors recherché avec beaucoup d'empreſſement & de faſte.] Alors il n'y avoit que peu de temps que la Tragedie commençoit à ſe perfectionner, & les Athéniens avoient un ſi grand goût pour ce ſpectacle, que dans les jeux que les Magiſtrats & les plus rie

mé de ſa victoire, que pour la rendre immortelle, il conſacra une placque d'airain avec cette inſcription : *Themiſtocle du bourg de Phrear fourniſſoit les frais du chœur ; Phrynichus étoit auteur de la Tragedie, & Adimantus Archonte* ; cependant il étoit fort agréable au peuple, tant parce qu'il nommoit tous les citoïens chacun par leur nom ſans le ſecours de perſonne, que parce que dans tous leurs differends il étoit leur Arbitre ſans aucune partialité ; auſſi répondit-il au Poëte Simonide de Chio, qui lui de-

Pourquoi il étoit agréable au peuple.

ches Citoyens donnoient au peuple, ils ne pouvoient lui faire un plus grand plaiſir, que de le regaler des plus belles Tragedies avec le plus de magnificence. Cela cauſoit une très-grande émulation entre eux, chacun tâchant de ſurpaſſer ſes rivaux, non ſeulement par la richeſſe des habits, & par la magnificence des décorations & de toute la ſcene, mais auſſi par la beauté des Tragedies, & par le mérite du Poëte de qui on les achetoit. J'ai expliqué cela plus au long ſur la poëtique d'Ariſtote.

Phrynichus étoit Auteur de la Tragedie.] Phrynichus Poëte tragique, diſciple de Theſpis, & contemporain d'Eſchyle. Il fut le premier qui mit des femmes ſur le théatre. Ses principales piéces furent Actæon, Alceſte & les Danaïdes.

Et Adimantus Archonte.) La derniere année de l'Olympiade LXXV. Themiſtocle remporta donc ce prix trois ans après avoir gagné la bataille de Salamine.

Auſſi répondit-il.] Il y a ici au texte une faute évidente, ὥστε μοι, ce qui ne peut avoir aucun ſens, ni s'ajouſter avec l'infinitif εἰπεῖν qui ſuit. Il faut corriger comme M. Salvini ἀφ' οὗ, & mettre une virgule avant ἀφ'.

Au Poëte Simonide de Chio.] C'eſt une faute de copiſte. Plutarque avoit écrit *au Poëte Simonide de Ceos*, car Simonide étoit de Ceos, Iſle de la mer Egée ; c'eſt pourquoi Horace a appellé ſes lamentations *Cea munera nenia*. Outre ces lamentations qui étoient un Poëme, où il déploroit les malheurs arrivez à pluſieurs perſonnes, il avoit décrit en vers les batailles de Marathon & de Salamine, il avoit fait auſſi des Elegies & des Odes. Il fut fort aimé de Pauſanias, Roi de Lacédémone, & d'Hieron, Roi de Sicile ; & Platon lui a fait encore plus d'honneur que la faveur de ces

mandoit quelque choſe d'injuſte pendant qu'il étoit Archonte : *Comme tu ne ſerois pas bon Poëte, ſi tu faiſois des vers contre les regles de la Poëſie, je ne ſerois pas non plus bon Magiſtrat, ſi je t'accordois quelque grace contre les Loix.* Une autre fois il railloit le même Simonide, & lui ſoûtenoit *qu'il avoit perdu le ſens de déchirer, comme il faiſoit par ſes vers, les Corinthiens qui habitoient une ſi grande & ſi puiſſante ville, & de ſe faire peindre, lui qui étoit ſi laid.*

Belle réponſe de Themiſtocle au Poëte Simonide.

Reproche qu'il faiſoit à ce même Poëte.

Sa puiſſance étant fort augmentée, & ſon crédit auprès du peuple fort accru, il opprima Ariſtide par ſa faction, & le fit bannir du ban de l'Oſtraciſme. Sur les nouvelles du retour des Medes contre les Grecs, les Athéniens s'étant aſſemblez pour déliberer quel Général ils devoient élire, & tous les plus conſidérables étonnez du péril, re-

Il fait bannir Ariſtide.

Rois, car il l'a appellé *Divin*, épithete qui nous fait encore aujourd'hui juger de ſon mérite. Il mourut la premiere année de l'Olympiade LXXVIII. âgé de près de quatre-vingt dix ans. Il en avoit donc près de quatre-vingts quand il décrivit la bataille de Salamine.

Pendant qu'il étoit Archonte.] La troiſiéme année de l'Olympiade LXXI. deux ou trois ans avant la bataille de Marathon. Il falloit que Themiſtocle fût alors fort jeune ; mais je croirois que Plutarque s'eſt trompé, & que ce Themiſtocle Archonte eſt un autre que celui dont il écrit la vie. Car comment accorder l'année de cet Archontat avec l'âge de Themiſtocle ? Il ſeroit encore plus difficile de l'accorder avec ce que Plutarque lui-même a écrit ailleurs, que Themiſtocle juſqu'à la bataille de Marathon, mena une vie très-débordée, & qu'il n'y eut que l'honneur que Miltiade acquit dans cette journée, qui le réveilla & qui le retira de ſes infames débauches. Herodote écrit en propres termes que Themiſtocle ne venoit que d'être placé dans les premiers rangs quand Xerxes partit pour la Grece. Comment étoit il donc premier Archonte deux ans avant la bataille de Marathon ?

nonçant à cet honneur, Epicydes, fils d'Euphemides, Orateur d'une éloquence fort vehemente, mais homme de peu de courage, & qui n'étoit pas à l'épreuve de l'argent, ſe preſenta pour demander cette Charge, & il y avoit bien de l'apparence qu'il l'obtiendroit par la voye des ſuffrages. Themiſtocle donc, de peur que la conduite de cette guerre venant à tomber en de ſi indignes mains n'entraînât la ruine entiere des affaires, prit le parti de racheter à beaux deniers comptans l'ambition de cette ame venale.

Belle action de Themiſtocle.

On loüe auſſi avec juſtice ce qu'il fit à l'Interprete, qui avoit accompagné les Ambaſſadeurs que le Roi de Perſe envoyoit pour demander l'eau & la terre aux Grecs; car par un Décret du peuple il

Ce qu'il fit à l'Interprete des Ambaſſadeurs du Roi de Perſe.

Demander l'eau & la terre formule des Rois de Perſe.

Et il y avoit bien de l'apparence qu'il l'obtiendroit par la voye des ſuffrages.) Car chacun craignant le péril, il ne doutoit pas qu'ils ne fuſſent tous ravis de faire tomber ſur Epicydes une charge ſi peſante & ſi difficile.

N'entraînât la ruine entiere des affaires de l'Etat.] Et par ſon peu de courage, & encore plus par ſon avarice, car il étoit à craindre que cette ame venale ne ſe laiſſât corrompre par l'or des Perſes.

On loüe auſſi avec juſtice ce qu'il fit à l'Interprete, qui avoit accompagné les Ambaſſadeurs.) Herodote aſſûre que Xerxes n'envoya point d'Ambaſſadeurs demander la terre & l'eau aux Athéniens, parce qu'il ſe ſouvenoit que ceux que ſon pere Darius y avoit envoyez dans la premiere guerre, avoient été fort mal reçûs. Les Athéniens les avoient jettez dans des puits, en leur diſant, *voilà la terre & l'eau que vous pouvez porter à vôtre maître.* Il faut donc que Plutarque parle ici des premiers Ambaſſadeurs, de ceux de Darius, mais c'eſt toûjours la même difficulté dont j'ai déja parlé. Comment accorder cette action avec la grande jeuneſſe de Themiſtocle?

Pour demander l'eau & la terre aux Athéniens.) C'étoit la formule ordinaire des Rois de Perſe, quand ils vouloient que des

le fit prendre & condamner à mort, ſur ce qu'il avoit eu l'audace de faire ſervir la Langue Grecque à expliquer les ordres d'un Barbare.

Séverité de Themiſtocle envers Arthmius.

On ne vante pas moins la ſéverité dont il uſa envers Arthmius de la ville de Zele, qui ſur ſon rapport fut noté d'infamie avec ſes enfans & toute ſa poſtérité, parce qu'il avoit apporté aux Grecs l'or des Medes. Mais la plus grande & la plus loüable de toutes ſes actions, c'eſt d'avoir aſſoupi les guerres inteſtines des Grecs, & reconcilié leurs villes, en leur perſuadant de ſuſpendre leurs inimitiez à cauſe de cette guerre, à quoi l'on prétend que Chileus d'Arcadie le ſervit très-utilement.

La plus grande des actions de Themiſtocle.

Il veut obliger les Athéniens à monter ſur mer.

Dès le moment qu'il eût été élû Général, il tâcha d'obliger les Athéniens à monter ſur mer, leur remontrant qu'ils devoient quitter leur ville, & aller ſur leurs vaiſſeaux le plus loin

peuples ſe rendiſſent à eux & devinſſent leurs ſujets; ils leur envoyoient demander la terre & l'eau, c'eſt-à-dire, une entiere ſujettion déſignée par le renoncement à ces deux choſes ſi néceſſaires à la vie.

Arthmius de Zele.] Zele étoit une ville de l'Aſie mineure, entre la Cappadoce & le Pont Euxin. Il ne faut pas la confondre avec une autre ville qui étoit dans la Troade, car celle-ci s'appelloit Zelée & non pas Zele. Il falloit donc que cet Arthmius fût un Aſiatique établi à Athénes. Et cela paroît manifeſtement par un paſſage d'Æſchine, dans ſon Oraiſon contre Cteſiphon. Cet Orateur dit aux Athéniens, *peu s'en fallut qu'Arthmius de Zele qui s'étoit venu établir à Athénes, & avec lequel les Athéniens avoient contracté publiquement le droit d'hoſpitalité, ne fût condamné à mort par vos ancêtres pour avoir porté en Grece l'or des Medes, mais on ſe contenta de le bannir à ſon de trompe, non-ſeulement de la ville, mais de toutes les terres de la domination des Athéniens. N'auriez-vous donc point de honte, &c.*

qu'il ſe pourroit de la Grece, au-devant de la flotte des Barbares; mais le peuple s'étant oppoſé à cet avis, il mena une groſſe armée à Artemiſe avec les Lacédémoniens pour couvrir la Theſſalie, qui ne paroiſſoit pas encore avoir embraſſé le parti des Medes. Mais après qu'ils furent revenus de là ſans rien faire, & que les Theſſaliens s'étant enfin déclarez pour le Roi de Perſe, l'exemple de leur déſertion eut été ſuivi de tout le pays juſqu'à la Beotie, les Athéniens commencerent alors à goûter l'avis de Themiſtocle qui leur conſeilloit de combattre par mer; ils l'envoyent donc avec des vaiſſeaux à Artemiſe pour garder le Détroit. Là tous les autres Grecs, d'un commun accord, voulurent ceder aux Lacédémoniens, & déférer l'honneur du Commandement à leur Chef Eurybiade; mais les Athéniens refuſoient d'obéïr, & prétendoient que le Commandement leur étoit dû, parce qu'ils fourniſſoient eux-ſeuls plus de vaiſſeaux que

Le peuple s'oppoſe à cet avis.

Ce qui les força à s'y rendre.

Les Athéniens prétendent commander la flotte des Alliez.

Il mena une groſſe armée à Artemiſe.) Dans ce premier voyage il n'alla pas à Artemiſe, il embarqua ſur l'Euripe une armée de terre compoſée de dix mille hommes, deſcendit au port de l'Achaïe, & avec la cavalerie des Theſſaliens, qui le joignit, il campa entre le Mont-Olympe & le Mont-Oſſa; mais ayant appris que Xerxes étoit entré dans la Theſſalie par la Macedoine ſuperieure, il ramena ſon armée, ainſi les Theſſaliens abandonnez, ſe livrerent aux Barbares. Voilà comme le raconte Herodote. Dans la ſuite Plutarque marque parfaitement la ſituation d'Artemiſe.

Parce qu'ils fourniſſoient eux-ſeuls plus de vaiſſeaux que tous les autres Grecs enſemble.) Cela paroît par le dénombrement qu'en fait Herodote au commencement du VIII. liv. car il dit que les Athéniens fourniſſoient 127. vaiſ-

Grande action de Themiſtocle.

tous les autres Grecs enſemble. Themiſtocle, voyant le danger où l'on s'expoſoit par cette diſſenſion, ceda lui-même toute l'autorité à Eurybiade, & appaiſa les Athéniens, en leur promettant que s'ils ſe portoient en vaillans hommes à cette guerre, tous les autres Grecs leur cederoient enſuite volontairement la prééminence, & feroient gloire de leur obéïr. En quoi il ſemble avoir été la principale cauſe, & du ſalut des Grecs en général, & de la gloire que les Athéniens acquirent en particulier d'avoir ſçu vaincre par leur courage leurs ennemis, & par leur déférence leurs Alliez.

La flotte des Barbares étant venu jetter l'ancre aux Aphetes, Eurybiade, étonné d'avoir en tête

ſeaux, & que tous les autres Grecs enſemble en fourniſſoient 151. mais de ces 151. il y en avoit 20. qui appartenoient aux Athéniens & qu'ils avoient prêtez aux Chalcidiens, ainſi les Athéniens en fourniſſoient 147. & les autres 131.

Themiſtocle donc voyant le danger où l'on s'expoſoit par cette diſſenſion.] Herodote aſſûre qu'elle auroit entraîné la perte de la Grece, car tous les Confederez avoient proteſté qu'ils ſe retireroient, ſi l'on ne donnoit le commandement à un Lacédémonien.

Tous les autres Grecs leur cederoient enſuite volontairement la prééminence, & feroient gloire de leur obéïr.] Themiſtocle promettoit cela trop legerement; mais il ne cherchoit qu'à amuſer les Athéniens. Bien loin que les Lacédémoniens cedaſſent dans la ſuite cette prééminence, il fallut que les Athéniens euſſent recours à la ruſe pour la recouvrer. Ils prirent pour prétexte l'orgüeil de Pauſanias.

En quoi il ſemble avoir été la principale cauſe.] Voilà deux grands avantages que Themiſtocle tira de ſa déférence, en cédant ſi à propos le commandement aux Lacédémoniens. Un politique gagne ſouvent plus en cédant qu'en ſe roidiſſant.

Aux Aphetes.] C'étoit une ville maritime ſur la côte de la Magneſie à l'entrée du Sinus

un

un si grand nombre de vaisseaux, & d'apprendre encore qu'il y en avoit deux cent autres qui alloient par les derrieres de l'Isle de Sciathus pour les enfermer, voulut sans perdre de tems regagner le dedans de la Grece, & côtoyer le Peloponese, afin que l'armée de terre pût secourir celle de mer, persuadé que la flotte des ennemis étoit invincible. Les Eubéens avertis de ce dessein, & craignant que les Grecs ne les abandonnassent, firent parler sous main à Themistocle par un homme, nommé Pelagon, qu'ils lui envoyerent avec une grosse somme d'argent. Themistocle ayant reçu cet argent, le donna à Eurybiade, comme l'écrit Herodote; mais un Athénien, appellé Architeles, qui étoit Capitaine du vaisseau sacré, & qui n'avoit pas de quoi payer ses mate- *Vaisseau de Thesée.*

Thermaicus. Elle fut ainsi nommée, parce que ce fut de là que partirent les Argonautes.

Qui alloient par les derrieres de l'Isle de Sciathus pour les enfermer.] Ces deux cent vaisseaux devoient aller faire le tour de l'Eubée, le long de Capharée & de Geræste, & entrer dans l'Euripe. De cette maniere la flotte des Grecs qui étoit à Artemise, auroit été enveloppée.

Themistocle ayant reçu cet argent, le donna à Eurybiade, comme l'écrit Herodote.] Plutarque met la chose en beau pour l'honneur de Themistocle, car ce n'est pas ainsi qu'Herodote l'écrit, au contraire, il dit formellement que de trente talens, trente mille écus, que les Eubéens envoyerent à Themistocle, il n'en donna que cinq à Eurybiade, & trois au Capitaine des Corinthiens, nommé Adimante, & qu'il garda le reste pour lui.

Capitaine du vaisseau sacré.) On appelloit ainsi le vaisseau que les Athéniens envoyoient tous les ans à Delos pour faire des sacrifices à Apollon, & l'on prétend que c'étoit le même sur lequel Thesée avoit mené en Crete les quatorze jeunes enfans que les Athéniens payoient de tribut à Minos, Platon dans le commencement du Phedon.

lots, s'oppoſoit à ſes deſſeins & vouloit qu'on s'en retournât ſans differer ; c'eſt pourquoi Themiſtocle excita contre lui ſes citoyens, déja aſſez irritez, de ſorte que ſe jettant dans ſon vaiſſeau, ils lui enleverent ſon ſouper, & pendant qu'Architeles étonné de cette inſolence, & fort indigné de cet affront, ſe préparoit à en porter ſes plaintes, Themiſtocle lui envoya ſur l'heure même du pain & de la viande dans un pannier, au fonds duquel il avoit mis un talent, & lui fit dire qu'il ſoupât ce ſoir-là à ſon aiſe, & que le lendemain il eût à contenter ſes matelots, qu'autrement il le décrieroit auprès des Athéniens, & le dénonceroit comme un traître qui avoit reçu de l'argent des ennemis. Cette particularité eſt racontée par Phanias de Leſbos.

Stratageme de Themiſtocle pour retenir un Capitaine de vaiſſeau qui vouloit ſe retirer.

Mille écus.

Les divers combats qui furent donnez alors dans ce détroit contre les vaiſſeaux des Barbares ne contribuerent pas beaucoup à la déciſion de cette guerre ; mais ce fut un eſſai d'une très-grande utilité pour les Grecs, en ce qu'il les convainquit par leur propre expérience au milieu des plus grands dangers, que ni le grand nombre des vaiſſeaux, ni les pompeuſes & magnifiques décorations de leurs proües, ni les cris inſolens, ni les chants de victoire des Barbares,

Bataille d'Artemiſe, on y combattit pendant trois jours.

L'utilité dont elle fut pour les Grecs.

Les divers combats qui furent donnez alors dans ce détroit.] Il y eut trois combats pendant trois jours conſecutifs ; Clinias pere d'Alcibiade fit des merveilles au dernier. Il avoit armé à ſes dépens un vaiſſeau monté de deux cens hommes.

n'ont rien de formidable pour des hommes qui ſçavent en venir aux mains, & qui ont le courage de combattre de pied ferme, & qu'il leur fit voir que mépriſant toute cette vaine monſtre, il faut aller droit à l'ennemi, le ſaiſir corps à corps, & ne lâcher jamais priſe. Auſſi Pindare, connoiſſant bien cet avantage, ſemble n'avoir pas mal dit en parlant de cette bataille d'Artemiſe, *les fils des Athéniens ont jetté les glorieux fondemens de la liberté de la Grece.* En effet le commencement de la victoire, c'eſt la hardieſſe & l'intrepidité.

Ce paſſage de Pindare eſt d'un ouvrage qui a été perdu.

Le lieu appellé Artemiſe eſt la côte Septentrionale de l'Iſle d'Eubée, au-deſſus de la ville d'Hiſtiée, vis-à-vis de l'ancienne ville d'Olyzon qui étoit ſous l'obéïſſance de Philoctete ; elle a un petit Temple conſacré à Diane, ſous le nom

Ont jetté les glorieux fondemens de la liberté de la Grece.] Car cette bataille d'Arthemiſe fut en effet le commencement, & comme le prélude de la victoire que les Grecs remporterent enſuite ſur les Perſes à la bataille de Salamine.

Au-deſſus de la ville d'Hiſtiée.] C'étoit une ville maritime de l'Eubée ſous le mont Telethrius, près de l'embouchure du fleuve Callas. Elle étoit ſituée ſur un rocher. Elle fut enſuite nommée *Oreus* ville de Montagne.

Vis-à-vis de l'ancienne ville d'Olyzon.) Plutarque dit ici vis-à-vis, comme Virgile a dit *contra*, en parlant de Carthage; *Carthago Italiam contra*, car entre la côte d'Artemiſe & la ville d'Olyſon, il y a tout le Sinus Pelaſgicus, & toute la Magneſie, juſqu'à la côte de la mer de Macedoine.

Qui étoit ſous l'obéïſſance de Philoctete.] Il a égard à ce paſſage d'Homere, qui dans le ſecond livre de l'Iliade, dit, *Philoctete qui tiroit parfaitement bien de l'arc, étoit à la tête des peuples de Methone, de Thaumacie, de Meliboée & de l'Eſcarpée Olyzon.*

de Diane orientale. Ce Temple eſt environné d'un bois enfermé de colomnes de marbre blanc, qui étant frotté avec la main rend non-ſeulement l'odeur de ſaffran, mais en prend encore la couleur. Sur une de ces colomnes on lit cette inſcription en Vers Elegiaques: *Les Athéniens, après avoir vaincu dans un combat naval ſur cette mer, les innombrables nations de la terre d'Aſie, ont conſacré à la chaſte Diane ces trophées, monument éternel de l'entiere défaite des Medes.* Et l'on montre encore ſur la côte un endroit, qui, dans un eſpace d'une aſſez grande circonference près du rivage, rend de ſon fond une pouſſiere cendreuſe & noire, comme ſi elle étoit brûlée. On croit que c'eſt là que les debris des vaiſſeaux & les morts furent brûlez.

Thermopyles, paſſage des montagnes pour entrer de la Theſſalie en Grece.

Les nouvelles de ce qui s'étoit paſſé aux Thermopyles étant arrivées à Artemiſe, & les Grecs

Ce Temple eſt environné d'un bois.] Dans le lieu appellé *Drymus*, à cauſe de ce bois. Strabon liv. IX.

Les nouvelles de ce qui s'étoit paſſé aux Thermopyles étant arrivées à Artemiſe.) Le dernier combat des Thermopyles, où Xerxes força les paſſages des montagnes qui étoient gardez par les Lacédémoniens, les Theſpiens & les Thébains, fut donné le même jour que la bataille d'Artemiſe, & la nouvelle en fut portée à Themiſtocle par un Athénien nommé Abronyque. Plutarque paſſe trop legerement ſur cette action, qui, bien qu'elle ne regarde pas directement Themiſtocle, ne laiſſe pas d'augmenter l'éclat de ſa vie, en rendant Xerxes plus formidable aux Grecs.

Aux Thermopyles.] On appelloit ainſi un paſſage fort étroit ſur une montagne entre le Mont Oeta au couchant & la mer au levant, vis-à-vis du Sinus Maliacus. On lui avoit donné ce nom de Thermopyles, comme qui diroit *les portes des bains chauds*, parce qu'il y avoit là des eaux chaudes, une forte muraille avec des portes que les peuples de la

ayant appris que Leonidas avoit été tué, & que Xerxes étoit maître des passages par terre, se retirerent au-dedans de la Grece. Dans cette retraite les Athéniens, dont le courage étoit fort élevé par les grandes actions qu'ils avoient faites dans ce combat, choisirent l'arriere-garde. Themistocle passant par les lieux où il falloit nécessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir, prit de grandes pierres qu'il trouva par hazard sur le rivage, & d'autres encore qu'il fit porter & placer lui-même dans les lieux où l'abri étoit le plus commode, & où il falloit que les vaisseaux allassent faire de l'eau, & y grava en grosses lettres ces paroles, qu'il adressoit aux Ioniens ; *Peuples d'Ionie, rangez-vous de nôtre côté, reprenez le parti de vos peres, qui n'exposent leur vie que pour le maintien de vôtre liberté, ou, si cela vous est impossible, au moins faites aux Perses dans la mêlée le plus de mal que vous pourrez, & jettez le desordre dans leur armée.* Par là il esperoit, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux Barbares.

Au dedans de la Grece, par l'Europe, pour couvrir le Peloponese & l'Attique.

Stratageme de Themistocle.

Cependant Xerxes étoit entré par le haut de la

Phocide avoient faites pour empêcher les Thessaliens de faire des courses dans leur pays.

Peuples d'Ionie tournez-vous de nôtre côté.] Plutarque ne rapporte ici que le sens de ce que Themistocle écrivit sur ces pierres, Herodote le rapporte plus au long, liv. VIII.

Reprenez le parti de vos peres.] Car ces Ioniens étoient une colonie d'Athénes.

Par là il esperoit ou attirer les Ioniens.] C'est ce qu'Herodote donne comme une conjecture qu'il fait.

Par le haut de la Doride dans la Phocide.] Les peuples de la Doride avoient embrassé le parti de Xerxes.

Doride dans la Phocide, brûlant & saccageant les villes des Phociens, les Grecs ne se mirent nullement en devoir de les secourir, quoique les Athéniens les eussent priez d'aller par terre jusques dans la Beotie pour couvrir l'Attique contre l'invasion des Barbares, comme la flotte Athénienne les avoit garantis du même danger, en allant au détroit d'Artemise pour fermer l'entrée de l'Euripe à la flotte des ennemis; mais personne ne leur prêtoit l'oreille; tous les yeux étoient tournez vers le Peloponese, & l'on ne pensoit qu'à assembler toutes les forces de la Grece au-dedans de l'Isthme, qu'on prétendoit fermer d'une grosse muraille depuis une mer jusqu'à l'autre. Les Athéniens furent fort irritez d'une si lâche désertion, & fort abattus & découragez de se voir abandonnez de cette maniere; car de combattre seuls contre tant de milliers d'hommes, c'étoit à quoi il ne falloit pas seulement penser. En cet état il n'y avoit qu'un seul parti à prendre, d'abandonner leur ville & de s'embarquer; mais c'est à quoi le peuple ne vouloit nullement entendre, comme ne se souciant plus de vaincre, & ne voyant aucun moyen de se sauver après avoir abandonné les Temples de leurs Dieux & les tombeaux de leurs ancêtres.

Les Grecs, les Peuples de l'Achaie & de tout le Peloponese.

Depuis la mer de Corinthe jusqu'à celle d'Athénes.

Brûlant & saccageant les villes des Phociens.] Ils brûlerent toutes les villes qui étoient sur le fleuve Cephise.

Tous les yeux étoient tournez vers le Peloponese.] C'est-à-dire, que tous les peuples du Peloponese ne songeoient qu'à sauver leur pays en abandonnant tout le reste, Herodot. VIII. 40.

Themiſtocle voyant donc que par toutes les raiſons humaines il ne pourroit faire conſentir le peuple à ſon deſſein, eut recours à une machine, comme dans les Tragedies, lorſque le nœud eſt trop embarraſſé, & leur donna des prodiges & des oracles. Pour prodige, il profita habilement de l'occaſion que lui fournit le dragon de Minerve, qui ſembloit avoir diſparu ces jours-là, & avoir quitté le lieu ſaint, & il ſe ſervit adroitement des oblations qu'on lui faiſoit chaque jour, & qu'on trouva toutes entieres. Les Prêtres, embouchez par Themiſtocle, alloient diſant parmi le peuple, que la Déeſſe avoit quitté la ville, & qu'elle leur montroit elle-même le chemin de la mer. D'un autre côté il les gagnoit par le

Adreſſe de Themiſtocle.

Eut recours à une machine, comme dans les Tragedies, lorſque le nœud eſt trop embarraſſé.] Car lorſqu'aucune puiſſance humaine ne peut dénoüer ce nœud, il faut neceſſairement avoir recours à une machine, c'eſt-à-dire, à quelque Divinité, c'eſt pourquoi Horace a dit dans ſon art poëtique, *nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus inciderit. Gardez-vous bien d'employer pour le dénoüement le ſecours d'un Dieu, ſi le nœud ne merite qu'un Dieu vienne le dénoüer.* Amiot a fort mal traduit cet endroit qu'il n'a nullement entendu.

Le dragon de Minerve.] Le dragon étoit le gardien de la citadelle, & étoit nourri dans le Temple de Minerve.

Et ſe ſervit adroitement des oblations qu'on lui faiſoit chaque jour.) Herodote dit qu'on ne les faiſoit que tous les mois. Ces oblations étoient de la farine detrempée avec du miel.

Et qu'on trouva toutes entieres.) Au lieu que les autres jours on trouvoit qu'elles étoient conſumées.

Les Prêtres embouchez par Themiſtocle.] Herodote dit que c'étoit la Prêtreſſe de Minerve, & cela eſt plus vraiſemblable. Il n'y avoit que la Prêtreſſe qui pût avertir de ce qui ſe paſſoit dans le Temple. Mais ſur le rapport de la Prêtreſſe Themiſtocle ſe ſervit ſans doute du miniſtere des autres Prêtres pour faire conſentir les Athéniens à ce qu'il vouloit.

moyen de l'Oracle de la Pythie qui leur commandoit de ſe ſauver dans des murailles de bois ; car il leur ſoûtenoit que ces murailles de bois ne ſignifioient autre choſe que des vaiſſeaux ; & que par cette même raiſon le Dieu avoit appellé dans cet Oracle *Salamine divine*, & non pas *malheureuſe*,

Qui leur commandoit de ſe ſauver dans des murailles de bois.] Cet oracle eſt rapporté tout du long par Herodote, liv. VII. ſect. 141. la Pythie leur dit, *le puiſſant Jupiter accorde à Pallas une muraille de bois, qui ſera imprenable, & qui vous ſauvera vous & vos enfans.*

Car il leur ſoûtenoit que ces murailles de bois ne ſignifioient autre choſe que des vaiſſeaux.] On diſputa très-long-tems ſur le véritable ſens de cet oracle. Et je voudrois bien que quelqu'un eût rapporté les differentes explications qu'on lui donna, nous n'en ſçavons qu'une, outre celle de Themiſtocle, & qui n'étoit pas ſans quelque apparence de raiſon, c'eſt celle des vieilles gens, qui ſoûtenoient que par cette muraille de bois, qui ſeule devoit être imprenable, le Dieu entendoit la citadelle d'Athénes, & ils fondoient ce ſentiment ſur ce qu'ils ſe ſouvenoient qu'anciennement cette citadelle étoit environnée d'une paliſſade, qui étoit la muraille de bois, dont à leur avis l'oracle vouloit parler.

Et que par cette raiſon, le Dieu avoit appellé dans cet Oracle, Salamine, divine & non pas malheureuſe.] Si Herodote ne nous avoit conſervé ce point d'Hiſtoire, cet endroit de Plutarque ne pourroit être entendu, & c'eſt à mon avis un grand défaut dans un Hiſtorien, qui doit écrire de maniere que tout ce qu'il dit, ſoit dans ſon jour, & s'explique de ſoi-même, ſans qu'on ait beſoin d'aucun ſecours étranger. Voici le ſens de l'Enigme. La Pythie avoit fini l'Oracle par ces deux Vers :

Ὦ θεία Σαλαμὶς, ὀλεῖς δὲ Θεσπιέων γυναῖκας

Ἢ που Δημήτερος διασπομένης, ἢ συναγείρης.

Divine Salamine tu perdras auſſi les enfans des femmes, ſoit que Ceres ſe diſperſe, ſoit qu'elle ſe raſſemble. Ces deux Vers confondoient ceux qui ſoûtenoient, comme Themiſtocle, que par ces murailles de bois il falloit entendre des vaiſſeaux, car on les prenoit pour une menace qu'ils ſeroient battus ſur mer à Salamine. Themiſtocle fut le ſeul qui apperçut l'abſurdité de cette explication, & qui fit voir que ſi Apollon eût voulu dire que Salamine feroit périr les Athéniens, jamais

comme

comme une Iſle qui donneroit ſon nom à une grande fortune qui leur devoit arriver. Son avis ayant donc été reçu, il dreſſa ce decret, *qu'on mettroit la ville d'Athenes ſous la protection & ſauvegarde de Minerve, Patrone des Athéniens; que tous ceux qui étoient en état de porter les armes, monteroient ſur les vaiſſeaux, & que chacun pourvoiroit comme il pourroit au ſalut & à la ſûreté de ſa femme, de ſes enfans & de ſes eſclaves.*

Ce décret ayant été approuvé, la plûpart firent paſſer leurs peres & leurs meres qui étoient âgez, avec leurs femmes & leurs enfans dans la ville de Trezene, où les Trezeniens les reçurent avec beaucoup de généroſité & d'humanité; car

Trezene, ville de l'Argolide dans le Peloponeſe, à l'entrée du Golphe Saronique.

il n'auroit dit, *divine Salamine*, mais qu'il auroit dit, au contraire, *malheureuſe Salamine*; que cette menace regardoit les ennemis, & que par conſéquent ces enfans des femmes étoient les Perſes, que l'Oracle appelloit de ce nom, *enfans des femmes*, pour marquer leur lâcheté.

Son avis ayant donc été reçu.) L'avis de Themiſtocle l'emporta ſi hautement ſur l'avis contraire que les Athéniens ne ſe contenterent pas de lapider Cyrſilus qui étoit l'Auteur de ce dernier avis, leur animoſité paſſa juſques aux femmes qui lapiderent de même la femme de ce malheureux Orateur. Car les Atheniens ne cherchoient pas un Orateur, ou un général qui les plongeât dans une ſervitude heureuſe & tranquille, mais ils dédaignoient même de vivre s'ils ne pouvoient conſerver la vie avec la gloire & la liberté. C'eſt une circonſtance que Demoſthene employe très-heureuſement dans ſon oraiſon pour la couronne.

Qu'on mettroit la ville d'Athenes ſous la protection & ſauvegarde de Minerve.) C'étoit pour faire voir qu'ils ne croyoient pas abandonner la ville aux ennemis, & qu'ils étoient perſuadez que Minerve étoit aſſez puiſſante pour la défendre contre eux ſans le ſecours des hommes. Mais ſi Minerve pouvoit ſauver leur ville, ne pouvoit-elle pas les ſauver auſſi? Ils lui confient leur ville, & ne veulent pas lui confier leurs perſonnes. Plaiſante imagination!

Générosité des Trezeniens pour les Athéniens qui s'étoient refugiez chez eux.

L'obole valoit vingt deniers.

ils firent ordonner qu'ils seroient nourris aux dépens du public, & leur assignerent à chacun deux oboles par jour ; ils permirent outre cela aux enfans de prendre des fruits par tout, & établirent encore un fonds pour le payement de ceux qui leur enseignoient les lettres. L'Auteur de ce decret s'appelloit Nicagoras.

Huit dragmes, quatre livres.

Les Atheniens n'ayant point alors de deniers publics, Aristote écrit que le Senat de l'Areopage fournit huit dragmes à chaque soldat, & que par ce moyen il fut la principale cause de l'armement de la flotte ; mais Clidemus assûre que cet argent fut trouvé par un stratageme de Themistocle, car il dit que les Athéniens étant

L'Egide, c'étoit le bouclier, & selon d'autres, la cuirasse.

descendus au Pirée, l'Egide de Minerve fut perdue, & ne parut plus avec la statuë de la Déesse, & que Themistocle faisant semblant de la chercher, foüilla par tout, & trouva quantité d'argent caché parmi les hardes, & que cet argent ayant été mis en commun, l'armée eut abondamment dequoi faire toutes les provisions necessaires.

Embarquement des Athéniens pour passer à Salamine.

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce spectacle donna aux uns de la compassion & aux

Et établirent encore un fonds pour le payement de ceux qui leur enseignoient les lettres.) Jamais les Grecs n'oublioient l'éducation des enfans.

Les Athéniens n'ayant point alors de deniers publics.) Car ils avoient employé tout l'argent qu'ils tiroient des mines de Laurium, à bâtir les vaisseaux.

Clidemus assûre.) Clidemus Historien Grec qui avoit fait une Histoire Attique, & un traité *des retours inesperez.*

autres de l'admiration pour la fermeté & le courage de ces hommes qui renvoyoient ailleurs leurs peres & leurs meres, & qui, ſans être ébranlez par leurs gemiſſemens, ni par les tendres embraſſemens de leurs enfans & de leurs femmes, paſſoient avec tant de reſolution à Salamine. Et ce qui augmentoit infiniment la compaſſion, c'étoit un grand nombre de Citoyens qu'on étoit forcé de laiſſer là à cauſe de leur extréme vieilleſſe; mais parmi tant de ſujets de triſteſſe & de pitié, on ne pouvoit s'empêcher d'être encore touché & attendri de voir les animaux domeſtiques courir avec des hurlemens & avec des regrets infinis autour de leurs maîtres qui s'embarquoient. Entre tous les autres on remarqua le chien de Xantippe, pere de Pericles, lequel ne pouvant ſupporter de ſe voir abandonné de ſon maître, ſe jetta à la mer & nagea toûjours près de ſon vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il aborda preſque ſans force à Salamine, & mourut incontinent ſur le rivage; on montre encore aujourd'hui dans le même lieu un endroit qu'on appelle Cynoſſema, *la ſepulture du Chien*, où l'on prétend qu'il fut enterré.

Fidélité du chien de Xantippe pour ſon maître.

Voilà une des grandes actions de Themiſto-

Un grand nombre de Citoyens qu'on étoit forcé de laiſſer à cauſe de leur extréme vieilleſſe.) Outre les vieillards, qu'on ne put emmener à cauſe de leur vieilleſſe, il y en eut pluſieurs autres qui voulurent demeurer par religion, & ce fut la plûpart de ceux qui par les murailles de bois, dont parloit l'Oracle, avoient entendu la citadelle.

cle; comme auſſi ce qu'il fit au ſujet d'Ariſtide; lorſque s'apperçevant que les Athéniens étoient fort fâchez de ſon abſence, & ſoupiroient après ſon retour dans la crainte que la colere & la vengeance venant à le jetter dans le parti des Barbares, il ne ruinât entiérement les affaires de la République, car par les brigues de Themiſtocle, il avoit été banni du ban de l'Oſtraciſme quelque tems avant la guerre, il fit ce decret *qu'il étoit permis à tous ceux qui n'étoient bannis qu'à tems, de revenir & de faire & dire avec les autres Citoyens tout ce qu'ils jugeroient à propos pour le ſalut de la Grece.*

Decret de Themiſtocle pour faire revenir Ariſtide de ſon exil.

Eurybiade qui avoit été élu Général de la flotte à cauſe de la dignité de Sparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage, vouloit partir à toute force & ſe retirer vers l'Iſthme où étoit aſſemblée l'armée de terre des Peloponeſiens; mais Themiſtocle s'y oppoſa, & l'on rapporte quelques réponſes qu'il fit en cette occaſion, & qui ſont dignes de remarque; Eurybiade lui ayant dit, *on châtie ceux qui ſe levent ſans*

Eurybiade taxé de peu de courage.

Car dans ces jeux

Eurybiade qui avoit été élû Général de la flotte à cauſe de la dignité de Sparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage.) Il fut élû Général à cauſe de la dignité de Sparte, quoiqu'il ne fut pas du ſang Royal. Mais qu'il fût homme de peu de courage, c'eſt ce qui ne parut point; au contraire les Spartiates, peu flatteurs, donnerent le prix de la valeur à Eurybiade, & celui de la ſageſſe & de la prudence, ils le donnerent à Themiſtocle.

Car Eurybiade lui ayant dit.) Selon Herodote ce ne fut pas Eurybiade qui dit cela à Themiſtocle, mais Adimante Général des Corinthiens. D'ailleurs la brieveté de Plutarque rend cette

ordre dans les combats publics; *il eſt vrai*, répondit Themiſtocle, *mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard, & qui demeurent derriere.* Sur cela Eurybiade ayant levé le bâton comme pour le frapper, Themiſtocle lui dit, *frappe, pourvû que tu écoutes.* Alors Eurybiade admirant ſa douceur & ſa patience, lui ordonna de parler. Themiſtocle le ramenoit déja à ſon avis, lorſqu'un des Capitaines dit tout haut, *il ſied mal à un homme qui n'a plus de ville, de conſeiller à ceux qui en ont encore une, de la quitter & de l'abandonner.* Themiſtocle ſe tournant de ſon côté, & lui adreſſant la parole, lui dit, *miſerable que tu es, nous avons abandonné nos maiſons & nos murailles, ne croyant pas que pour conſerver des choſes inanimées, nous dûſſions nous*

Il falloit que chacun ſe levât ſelon ſon rang, & ſelon l'ordre des Juges.

Eurybiade leve le bâton ſur Themiſtocle.

Qui n'a plus de ville, car Xerxes étoit alors maître d'Athénes.

réponſe obſcure; elle paroîtra plus agréable quand on l'entendra. Themiſtocle étant allé au vaiſſeau d'Eurybiade pour le porter à changer la réſolution qu'il avoit priſe de ſe retirer, l'obligea enfin à ſortir pour faire une ſeconde aſſemblée des Chefs de l'armée. Dans cette aſſemblée, Adimante qui étoit fâché qu'on abandonnât le deſſein d'aller vers l'Iſthme, dit à Themiſtocle, *On châtie ceux qui ſe levent ſans ordre dans les combats publics*, pour lui faire entendre qu'ayant quitté ſon poſte ſans l'ordre de ſon Général, il méritoit d'être châtié. Themiſtocle lui répondit dans la même figure, *Oui, mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard, & qui demeurent derriere*, pour lui dire que s'il avoit attendu dans ſon poſte, toute la flotte ſeroit partie de Salamine, & que par là ils auroient laiſſé échapper de leurs mains la victoire qu'ils pouvoient remporter dans ce détroit. Et en même tems par cette réponſe il ſemble taxer un peu ſon homme de lâcheté. C'eſt pourquoi Plutarque croyant que c'étoit avec Eurybiade, que Themiſtocle avoit eu cette converſation, a dit plus haut *que c'étoit un homme de peu de courage.* On voit auſſi par là ce qui oblige Eurybiade ou Adimante à lever le bâton ſur Themiſtocle.

rendre eſclaves; mais il nous reſte encore une ville beaucoup plus grande que toutes les villes de Grece; ce ſont ces deux cent vaiſſeaux qui ſont ici pour vous ſauver, ſi vous voulez profiter du ſecours qu'ils vous offrent. Que ſi vous vous retirez & que vous nous abandonniez pour la ſeconde fois, il y a ici quelques Grecs qui entendront bien-tôt dire que les Atheniens ſont maîtres d'une ville libre, & qu'ils poſſedent des terres plus grandes & meilleures que celles qu'ils viennent de quitter. Ces paroles de Themiſtocle donnerent du ſoupçon à Eurybiade, & lui firent craindre que les Atheniens ne vouluſſent abandonner leur parti. Et comme un Eretrien faiſoit ſes efforts pour parler contre Themiſtocle, Themiſtocle lui dit, *il vous appartient bien auſſi de parler de guerre, à vous qui reſſemblez aux Freſlons, car vous avez bien une épée, mais vous n'avez point de cœur.*

De la ville d'Eretrie dans l'Eubée.

Quelques Auteurs écrivent que pendant que Themiſtocle tenoit ces diſcours ſur le tillac du vaiſſeau, on vit une chouette voler à la droite, & ſe poſer ſur le haut du mât, & que cela acheva de déterminer les Grecs à ſuivre ſon opinion, & à ſe préparer à combattre par mer; mais la flotte des ennemis n'eut pas plûtôt paru ſur les côtes de l'Attique vers le port de Phalere, & couvert

Une chouette, c'étoit l'oiſeau de Minerve, & par conſéquent, il étoit de bon augure pour les Athéniens.

Que les Athéniens ſont maîtres d'une ville libre.) Car avec leurs vaiſſeaux, les Athéniens étoient en état d'aller conquerir des places. D'ailleurs il les menaçoit par là qu'il iroit en Italie habiter la ville de Siris, qui leur étoit promiſe par les Oracles. Herodote VIII. 62.

Sur le tillac du vaiſſeau.) Selon Herodote tout cela ſe paſſa à terre.

tous les rivages des environs, & le Roi en perſonne ne ſe fut pas plûtôt approché de la mer avec ſon armée de terre, que les Grecs effrayez de voir enſemble toutes ces forces ſi formidables, oublierent les beaux diſcours de Themiſtocle, & que les Peloponeſiens recommencerent à tourner les yeux vers l'Iſthme, ſe mettant dans une colere furieuſe contre ceux qui leur parloient de tout autre deſſein ; ils reſolurent donc de partir la nuit même, & l'ordre fut donné à tous les vaiſſeaux. Themiſtocle bien fâché que les Grecs, en ſe diſſipant & en ſe retirant chacun dans leurs villes, ſe privaſſent de l'avantage qu'ils pouvoient tirer de ces lieux étroits, s'aviſa de joüer ce ſtratageme par le moyen de Sicinus, qui avoit été pris à la guerre. Ce Sicinus étoit Perſe de naiſſance, mais fort attaché à Themiſtocle, & le Précepteur de ſes enfans. Il l'envoya donc ſecretement au Roi de Perſe, avec ordre de lui dire *que Themiſtocle Gé-*

Stratageme de Themiſtocle qui ſauva la Grece.

Ce Sicinus étoit Perſe de naiſſance, mais fort attaché à Themiſtocle, & le précepteur de ſes enfans.) Je ne ſçai d'où Plutarque a tiré que ce Sicinus étoit de Perſe, comment Themiſtocle auroit-t'il confié ſes enfans à un barbare? Platon n'auroit pas manqué de le lui reprocher, comme il reprocha à Pericles d'avoir fait élever Alcibiade par un eſclave de Thrace. Plutarque n'auroit-il point été trompé par une fauſſe leçon de ce paſſage d'Herodote. πέμπει ἐς τὸ στράτευμα τὸ Μήδων ἄνδρα ἄγγελον. *Miſit ad claſſem Medorum virum.* N'auroit-il point lû τῶν Μήδων, & rapporté le τῶν Μήδων à ἄνδρα, ce qui l'auroit porté à traduire. *Il envoya à la flotte un homme des Medes*, au lieu de traduire comme Herodote l'a écrit, *il envoya à la flotte des Medes un homme.* Cela eſt d'autant plus vrai-ſemblable qu'Eſchyle, qui étoit à cette bataille, dit en parlant de Sicinus, *Un Grec étant venu de l'armée des Athéniens, dit à Xerxes, &c.* V. 355.

néral des Athéniens, extrémement porté pour le bien de ſes affaires, lui envoyoit le premier cet avis, que les Grecs avoient réſolu de prendre la fuite, qu'il lui conſeilloit de ne pas les laiſſer échaper, mais de les charger pendant qu'ils étoient dans la confuſion & le déſordre, & de ruiner leurs forces de mer, avant qu'ils euſſent joint leur armée de terre.

Xerxes trompé par l'adreſſe de Themiſtocle.

Xerxes prenant cet avis pour une marque ſûre de l'affection de Themiſtocle, le reçut avec beaucoup de joye, & ſur l'heure même envoya ordre à tous ſes Capitaines qu'ils embarquaſſent à loiſir leurs troupes dans tous les vaiſſeaux, mais que ſans perdre un moment, ils en dépêchaſſent deux cent pour ſe ſaiſir de tous les paſſages du détroit, & pour environner les Iſles, afin qu'aucun ennemi ne pût échaper. Cet ordre executé, Ariſtide, fils de Lyſimachus, fut le premier qui s'en apperçût, il alla à la tente de Themiſtocle, quoiqu'il ne fût pas de ſes amis, & qu'il eût été banni par ſes brigues. Themiſtocle étant ſorti au-devant de lui, Ariſtide lui déclara qu'ils étoient inveſtis. Themiſtocle qui connoiſſoit d'ailleurs la vertu & la probité de ce perſonnage, fut ravi de ſa franchiſe, & lui découvrant le ſecret de Sicinus, il le pria de lui aider à retenir les Grecs, & de ſe ſervir de la confiance particuliere qu'ils avoient

Les Iſles, comme Salamine, Phyttalée, Ceos, Egine.

Themiſtocle découvre ſon ſecret à Ariſtide.

Ariſtide fils de Lyſimachus, fut le premier qui s'en apperçût.) Car il étoit actuellement à Egine où le peuple l'avoit exilé par la brigue de Themiſtocle. Plutarque en parle comme s'il avoit été ſur la flotte des Athéniens.

en

en lui, pour les porter à combattre dans le détroit. Ariſtide après avoit extrémement loüé Themiſtocle, alla trouver tous les Généraux & Capitaines, & les exhortoit à combattre; ils ne vouloient pas croire encore qu'ils fuſſent enveloppez; mais un vaiſſeau Tenien, commandé par un Capitaine nommé Panetius, s'étant venu rendre à eux dans ce même moment, leur confirma cette nouvelle, de ſorte que le dépit ſe joignant à la néceſſité, les fit reſoudre au combat.

Xerxes ſe place ſur une hauteur pour voir la bataille.

Le matin dès la pointe du jour, Xerxes pour voir ſa flotte & l'ordre de bataille qu'elle garderoit, ſe plaça ſur une hauteur, comme l'écrit Phanodemus, au-deſſus du Temple d'Hercule, à l'endroit où le canal qui ſépare l'Iſle de Salamine de l'Attique, a le moins de largeur, ou, ſelon Aceſtodorus près des confins de Megare, ſur les cô-

Mais un vaiſſeau Tenien, commandé par un Capitaine nommé Panetius.) Il y a dans le texte *un vaiſſeau Tenedien*, mais c'eſt une faute comme Palmerius l'a remarqué, il faut lire *un vaiſſeau Tenien.* La plûpart des Iſles avoient été forcées d'embraſſer le parti des Perſes. Ce Panetius fils de Soſimene, repaſſa du côté des Grecs avec le vaiſſeau qu'il commandoit, & les Grecs eurent tant de reconnoiſſance pour ce ſervice, que ſur le trepied qu'ils conſacrent dans le Temple de Delphes, ils écrivirent le nom des Teniens parmi les noms de ceux qui avoient remporté la victoire ſur le barbare.

Comme l'écrit Phanodemus.] Ancien Hiſtorien qui avoit écrit l'Hiſtoire Attique, & c'eſt peut-être la même que Denys d'Halicarnaſſe cite ſous le titre de Ἀττικῆς ἀρχαιολογίας, *des antiquitez de l'Attique.*

Ou ſelon Aceſtodorus.] Hiſtorien qui avoit écrit l'Hiſtoire Grecque. Il ne faut pas le confondre avec Aceſtorides qui avoit fait un traité *des choſes fabuleuſes des villes.*

Près des confins de Megare ſur les côteaux appellez Cerata.] Sur

teaux appellez *Cerata*, les *Cornes*. Il s'aſſit là ſur un ſiege d'or, ayant à ſes côtez pluſieurs Secretaires qui avoient ordre d'écrire tout ce qui ſe paſſeroit dans le combat.

Il a à ſes côtez pluſieurs ſecretaires pour écrire ce qui ſe paſſera.

Pendant que Themiſtocle faiſoit aux Dieux des ſacrifices dans le vaiſſeau Amiral, on lui préſenta trois jeunes priſonniers d'une beauté extraordinaire, magnifiquement vêtus & chargez d'ornemens d'or. On diſoit que c'étoient les enfans de Sandaucé, ſœur du Roi, & d'un Prince appelé Autarchus. Au moment que le devin Euphrantides les apperçut, il remarqua qu'une flamme pure & claire ſortoit du milieu des victimes, & qu'on éternua à la droite; frappé de cet augure il prit Themiſtocle par la main, & lui ordonna d'im-

Cette particularité eſt très-fabuleuſe.

De Artaïctus.

Flamme qui paroît tout d'un coup, étoit un heureux preſage.

Eternuemens à la droite, heureux.

la côte vis-à-vis de Salamine, il y a deux montagnes, qui ſéparent de l'Attique le territoire de Megare, en les appelle Cerata, les Cornes, Strabon. liv. IX. Herodote dit qu'il étoit aſſis au pied de la montagne Ægalée vis-à-vis de Salamine.

Il s'aſſit là ſur un ſiege d'or.] Il n'étoit pas d'or, mais d'argent, il fut conſacré dans le Temple de Minerve avec le ſabre d'or de Mardonius, qui fut pris enſuite à la bataille de Platées. Demoſthene qui l'avoit vû mille fois, l'appelle ἀργυρόπουν δίφρον, *Sellam pedibus argenteis.* Siege à pieds d'argent.

Et qu'une flamme pure & claire ſortoit.] Ce qui étoit toûjours d'un heureux préſage, comme la flamme qui parut autour de la tête de Servius Tullius, duquel Florus a dit, *quem clarum fore viſa circum caput flamma promiſerat.*

Et qu'on éternua à la droite.] Les éternuemens étoient pris pour un bon augure, & cette ſuperſtition eſt fort ancienne, car il y en a un exemple bien remarquable dans le XVII. liv. de l'Odyſſée d'Homere, & ſans aucune diſtinction du côté droit ou du côté gauche; cette diſtinction vint dans la ſuite, les éternuemens à la droite furent pris ſeuls pour des ſignes heureux; car la ſuperſtition va toûjours en croiſſant, & cette ſuperſtition paſſa toute entiere des Grecs aux Ro-

moler ces jeunes hommes, & de les ſacrifier au Dieu Bacchus, ſurnommé Omeſtes, l'aſſûrant que le ſalut & la victoire des Grecs dépendoient de ce ſacrifice. Omeſtes, c'eſt-à-dire, cruel.

Themiſtocle fut fort étonné d'une prédiction ſi étrange; mais le peuple qui toûjours dans les grands dangers & dans les affaires déſeſpérées attend bien plus ſa délivrance par des voyes ex- *Caractére du Peuple.*

mains, c'eſt pourquoi Catulle dit,

Amor, ſiniſter ante,
Dextram ſternuit approbationem.

Au Dieu Bacchus, ſurnommé Omeſtes.] Je ne trouve nulle part aucun veſtige que Bacchus ait été adoré à Athenes ſous ce nom, encore moins que les Atheniens lui ayent immolé des hommes. Bacchus étoit même un Dieu trop benin & trop bien-faiſant pour recevoir de ces ſacrifices. Les Grecs racontent de lui, qu'un jour quelques jeunes gens qui lui faiſoient un ſacrifice dans la Beotie près du fleuve de l'Aſope, firent une ſi grande débauche, que dans la chaleur du vin ils tuérent le ſacrificateur. D'abord le pays fut abandonné à une peſte très-cruelle. On eut recours à l'Oracle de Delphes, qui ordonna qu'on ſacrifieroit à Bacchus un beau jeune garçon; mais Bacchus abhorrant cette victime, mit une chevre à la place du jeune homme, qu'on devoit immoler, & en mémoire de cela, on bâtit à ce Dieu un Temple dans le même endroit ſous le nom de *Bacchus Aigobolos*, c'eſt-à-dire; de *Bacchus qui envoye une chevre.* La plus grande cruauté qu'il ait ſoufferte dans ſes fêtes, ſi je m'en ſouviens bien, eſt celle qui ſe pratiquoit dans une ville d'Arcadie, où à une fête de Bacchus, qu'on appelloit *la fête des Paraſols*, on fouettoit les femmes, comme à Sparte on fouettoit les jeunes garçons près de l'autel de Diane. Cette coûtume ne venoit peut-être pas trop mal dans les ſacrifices d'un Dieu qui n'eſt pas ennemi de l'amour, & qu'on appelloit l'Ecuyer de Venus. Mais comme les Inſulaires ont toûjours été plus cruels que les peuples de la terre ferme, on trouve qu'on a immolé des hommes à Bacchus dans des iſles. Evelpis Caryſtius rapporte qu'à Chio & à Tenedos on immoloit à Bacchus, ſurnommé *Omadius*, un homme qu'on mettoit en pieces. Docides écrit qu'on faiſoit la même choſe à Lesbos.

Attend bien plus ſa délivrance par des voyes extraordinaires.] Plutarque caractériſe bien ici le peuple. Tout ce qui eſt extraor-

traordinaires, & hors de toute apparence de raiſon, que par celles qui ſont ordinaires & raiſonnables, ſe mit à invoquer le Dieu tout d'une voix, & menant ces priſonniers au pied de l'Autel, le forcerent d'achever le ſacrifice, comme le devin l'avoit ordonné. Cette particularité eſt rapportée par Phanias de Leſbos, grand Philoſophe & fort verſé dans l'Hiſtoire ancienne.

Nombre des vaiſſeaux des Barbares.

Pour ce qui eſt du nombre des vaiſſeaux des Barbares, le Poëte Eſchyle dans ſa Tragedie des Perſes, en parle en ces termes, comme d'une choſe conſtante, & dont il étoit très-bien informé: *Xerxes, je le ſçai fort bien, avoit une flotte de mille vaiſſeaux, & outre ces mille, il en avoit encore deux cent ſept d'une legereté merveilleuſe, cela eſt ainſi.* Les Athéniens en avoient cent quatre-vingt, & ſur chacun dix-huit hommes de guerre, dont il y en avoit quatre qui tiroient de l'arc, & les autres étoient peſamment armez.

Paſſage d'Eſchyle.

Nombre des vaiſſeaux des Athéniens.

Si Themiſtocle fut habile à choiſir le lieu du combat, il ne le fut pas moins à prendre le moment favorable; car pour charger les ennemis il attendit l'heure qu'il ſe leve d'ordinaire de la mer un vent bien fort, qui dans ce détroit éleve les vagues; ce vent n'incommodoit en aucune

Habileté de Themiſtocle pour choiſir le lieu & l'heure du combat.

dinaire & hors de toute apparence de raiſon, le ſoûmet, le captive, & lui redonne l'eſperance qu'il a perduë: au lieu que ce qui eſt ordinaire & raiſonnable, n'attire point ſa confiance, & le laiſſe dans ſon abattement.

Xerxes, je le ſçai fort bien.] Eſchyle pouvoit parler ainſi affirmativement, car il étoit à cette bataille. Ce paſſage eſt de ſa Tragedie des Perſes. v. 341.

maniere les vaiſſeaux des Grecs qui étoient bas & plats, au lieu qu'il étoit très-contraire aux vaiſſeaux des Perſes qui avoient la proüe haute, les ponts fort élevez & qui étoient fort peſants; car il les faiſoit tourner, & les obligeoit de preſenter le flanc aux Athéniens qui les attaquoient vivement, & qui avoient toûjours les yeux ſur Themiſtocle, comme ſur celui qui ſçavoit le mieux ce qu'il falloit faire, & qui d'ailleurs étoit aux priſes avec l'Amiral de Xerxes nommé Ariamene, homme de beaucoup de courage, le plus vaillant & le plus juſte de tous les freres du Roi, & qui montoit un fort gros vaiſſeau, d'où il combattoit à coups de traits, comme de deſſus de hautes murailles. Aminias de Decelée & Soſicles de Pedié qui virent le danger où étoit Themiſtocle, allerent imperueuſement heurter ce vaiſſeau, & l'ayant accroché, ils combattirent long-tems de pied ferme, & Ariamene étant ſauté dans leur galere, ils ſoûtinrent long-tems ſon attaque, & enfin à coups de javelines, ils le renverſerent dans la mer. Artemiſe reconnut ſon corps flottant

Vaiſſeaux des Perſes.

Herodote le nomme, Ariabignes.

Pedié petite ville de l'Attique

Aminias de Decelée.) Decelée bourg de l'Attique, de la Tribu Hippotoontide. Selon Herodote cet Aminias étoit de Pallene, bourg de la Tribu Antiochide.

Artemiſe reconnut ſon corps.) Artemiſe, fille de Lygdamis, Reine d'Halicarnaſſe, elle avoit mené à Xerxès cinq beaux vaiſſeaux. Herodote fait un grand éloge de ſon courage & de ſa prudence, & aſſûre qu'elle donna au Roi de meilleurs conſeils qu'aucun de ſes Alliez. Il ne faut pas confondre cette Princeſſe avec Artemiſe, femme de Mauſole, Roi de Carie qui vivoit plus de quatre-vingts dix ans après cette bataille.

parmi un grand nombre d'autres, & l'ayant recueilli, elle le porta à Xerxes.

Prodiges arrivez pendant le combat

Thriaſie, entre Eleuſine & Athénes.

Jacchus, c'eſt la même que Bacchus.

Amiot n'a point du tout entendu cet endroit.

Pendant que la bataille étoit en ces termes, on dit qu'il parut une grande flamme du côté d'Eleuſine, & que dans la plaine de Thriaſie juſqu'à la mer, on entendit un grand bruit & une voix comme d'une troupe de gens qui menoient en pompe le Dieu Jacchus, & qui célébroient ſa fête, & que de deſſous les pieds de cette multitude il s'éleva un nuage de pouſſiere qui alla tomber ſur les vaiſſeaux des Grecs. D'autres crurent voir des fantômes & des figures d'hommes armez, qui de l'Iſle d'Egine tendoient les mains au-devant de leur flotte, & l'on conjecturoit que c'étoient les Eacides, dont on avoit imploré le ſecours avant le combat.

Les Athéniens implorent le ſecours des Morts qui avoient été recommandables par leur pieté.

Le premier qui prit un vaiſſeau ennemi, ce fut un Capitaine Athenien nommé Lycomede, qui s'en étant rendu maître, coupa la proüe,

Et que dans la plaine de Thriaſie juſqu'à la mer, on entendoit un grand bruit.) Herodote rapporte cette même viſion, mais il dit qu'elle parut quelques jours avant la bataille, pendant que l'armée de terre de Xerxes ravageoit l'Attique, & elle fut rapportée par un banni d'Athénes qui étoit en grande conſideration auprès de Xerxes, & qu'on nommoit Dicée, fils de Theocides.

Et l'on conjecturoit que c'étoient les Eacides, dont on avoit imploré le ſecours avant le combat.) Car on avoit envoyé un vaiſſeau à Egine pour faire des prieres à Eacus & à ſes deſcendans. Cet Eacus étoit fils de Jupiter & Roi d'Egine, il avoit été toute ſa vie très-juſte & très-pieux, & l'on prétendoit que ſes prieres avoient été ſouvent d'un très-grand ſecours à la Grece. Après ſa mort on publia que Jupiter l'avoit établi un des Juges des Enfers.

& la conſacra avec ſes enſeignes à Apollon ſurnommé *Porte-laurier*. Les autres à la faveur du détroit, faiſant un front égal au front des Barbares, qui ne pouvoient venir au combat qu'à la file, & qui s'entreheurtoient & s'embarraſſoient par leur grand nombre, les preſſerent ſi opiniâtrement, qu'après avoir combattu juſqu'à la nuit, ils les mirent en fuite, & remporterent, comme dit Simonide, cette belle & ſignalée victoire qui a été l'action la plus éclatante que les Grecs & toutes les nations Barbares ayent jamais faite ſur mer, tant pour la valeur & le courage des ſoldats, que pour la prudence & la force de ſens de Themiſtocle.

Apollon, Porte-laurier.

Après le combat, Xerxes dont le courage combattoit encore contre ſon malheur, voulut tenter de joindre l'Iſle de Salamine au continent par des jettées, afin d'y faire paſſer ſon armée de terre, & de fermer ce paſſage aux Grecs. Cependant Themiſtocle pour ſonder le ſentiment d'Ariſtide, fit ſemblant de vouloir paſſer dans l'Helleſpont, afin, diſoit-il, d'y prendre l'Aſie dans l'Europe, en rompant le pont de batteaux que

La conſacra avec ſes Enſeignes.) C'eſt-à-dire, avec les ornemens & les figures qu'on mettoit ordinairement à la proüe des vaiſſeaux, & qui en étoient comme les enſeignes : c'eſt ce que les Grecs appelloient *Paraſemes*.

Voulut tenter de joindre l'Iſle de Salamine au continent par des jettées.) Selon Herodote il ne cherchoit qu'à couvrir par là ſon véritable deſſein qui étoit de gagner l'Helleſpont.

En rompant le pont de batteaux que Xerxes y avoit fait.) Xerxes avoit fait un pont de batteaux

Xerxes y avoit fait. Cette propoſition déplût fort à Ariſtide qui lui dit, *juſqu'ici nous avons combattu contre un Roi plongé dans les délices; mais ſi nous le renfermons dans la Grece, & que par la crainte nous reduiſions au dernier deſeſpoir un Prince qui a encore une ſi formidable armée, il ne ſe tiendra plus ſous ſes pavillons dorez pour être tranquille ſpectateur de nos combats; mais rendu audacieux par le danger, il tentera tout, & ſe trouvant lui-même par tout, il rétablira ce qui eſt déja perdu, & ſuivra de meilleurs conſeils pour ſauver ſon état & ſa vie. Ainſi Themiſtocle*, ajouta-t'il, *bien loin de rompre le pont qu'il a déja, je ſerois d'avis de lui en bâtir un autre, s'il étoit poſſible pour le chaſſer de l'Europe plus promptement. Puiſque cela eſt*, reprit Themiſtocle, *il eſt donc tems que nous travaillions tous enſemble à imaginer des ruſes & des machines pour lui faire quitter la Grece le plûtôt qu'il ſe pourra.*

Prudence d'Ariſtide, ou ſelon d'autres, d'Eurybiade.

Faire deux ponts, s'il eſt poſſible à un ennemi qui fuit.

Cet avis ayant été généralement reçu, il choiſit un Eunuque du Palais, qui fut trouvé par-

ſur l'Helleſpont pour y faire paſſer ſon armée de terre. Ce pont étoit à un endroit, qui de là fut appellé *Zeugma*, la jonction, parce que ce pont joignoit les deux rivages. Il faut bien s'empêcher de confondre, comme quelques Geographes, ce Zeugma de Xerxes avec une ville de même nom qui eſt ſur l'Euphrate, & où Alexandre fit ce que Xerxes avoit fait ſur l'Helleſpont.

Cette propoſition déplût fort à Ariſtide, qui lui dit.) Ce ne fut pas Ariſtide, mais Eurybiade qui fit cette réponſe, au moins Herodote le raconte ainſi; & cela eſt plus vrai-ſemblable; Themiſtocle n'avoit que faire de parler à Ariſtide, mais il ne pouvoit s'empêcher de parler à Eurybiade qui étoit le Général.

Il choiſit un Eunuque du Palais.) Cela eſt plus vrai-ſemblable que ce que dit Herodote, qu'il envoya le même Sicinus dont on a déja parlé. Au reſte, Herodote ſemble empoiſonner cette ac-

mi

mi les priſonniers, & qui ſe nommoit Arnace; Il l'envoya à Xerxes pour lui dire *que les Grecs, après avoir gagné cette bataille navalle, avoient réſolu d'aller dans l'Helleſpont à l'endroit appellé Zeugma, couper le pont de batteaux qui lui reſtoit pour ſa retraitte, & que le ſoin que Themiſtocle prenoit de la conſervation du Roi, l'obligeoit à lui donner cet avis, afin que ſans perdre un moment, il ſe retirât dans ſes mers pour paſſer en Aſie, pendant que de ſon côté il amuſeroit les Alliez, & retarderoit leur pourſuite.*

Le Barbare effrayé de cette nouvelle, abandonna tout & ſe retira avec une précipitation extreme. Or, que la prudence de Themiſtocle & d'Ariſtide eût ſauvé la Grece en cette occaſion, Mardonius en fut bien-tôt après une preuve bien convaincante, car dans la bataille que les Grecs *L'année ſuivante.*

tion, lorſqu'il dit que Themiſtocle la fit dans la vûë de ſe ménager un aſyle & une protection chez les Perſes, s'il arrivoit un jour qu'il fût maltraité par les Atheniens.

Or que la prudence de Themiſtocle & d'Ariſtide eût ſauvé la Grece en cette occaſion, Mardonius en fut bien-tôt après une preuve bien convaincante.] Le ſens de ce paſſage, qui eſt aſſez obſcur dans le texte, & encore plus dans les traductions, eſt fort beau & fort naturel. Car voici comment Plutarque raiſonne: Puis qu'à la bataille de Platées, les Grecs, qui n'avoient à combattre que contre la moindre partie de l'armée de Xerxes, ſe virent pourtant ſur le point de tout perdre, comment auroient-ils pu reſiſter à toutes les forces de ce Prince, s'ils lui avoient donné le tems de les réünir, c'eſt-à-dire, s'ils n'avoient combattu au détroit de Salamine, & ſi encore après cela ils n'avoient trouvé le moyen de le chaſſer de l'Europe, & tout cela fut executé par la prudence de Themiſtocle & d'Ariſtide. Ainſi le danger, où Mardonius mit les Grecs, fut une preuve bien ſenſible de la prudence que ces deux grands Hommes avoient fait paroître à Salamine, & du grand ſervice qu'ils avoient rendu à leur nation.

Platée, ville de Beotie, ſur le fleuve Aſopus.

donnerent contre lui près de la ville de Platées ; quoi qu'ils n'euſſent ſur les bras que la moindre partie de l'armée de Xerxes, ils furent pourtant ſur le point de tout perdre.

Herodote écrit que de toutes les villes de Grece, celle qui ſe ſignala le plus dans cette bataille navalle, fut Egine, & que Themiſtocle remporta le prix, du conſentement de tous les Grecs que la vérité força à lui rendre ce témoignage, malgré l'envie qu'ils lui portoient ; car après qu'ils ſe furent retirez dans l'Iſthme, & tous les Capitaines ayant été obligez de déclarer par des billets pris ſur l'Autel, ceux qui avoient le mieux ſervi dans cette occaſion, on vit que chacun s'adjugea le premier honneur, & qu'ils donnerent le ſecond à Themiſtocle ; les Lacedémoniens même l'ayant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs qui lui étoient dûs, décernerent à leur Général Euribiade le prix de la valeur, & à Themiſtocle celui de la ſageſſe, les honorant l'un & l'autre d'une couronne d'olivier. Ils firent auſſi préſent

Billets pris ſur l'autel pour donner les ſuffrages.

Tous les Capitaines ayant été obligez de déclarer par des billets pris ſur l'Autel.) Chaque Capitaine prenoit ſur l'Autel de Neptune un billet, où il écrivoit ſimplement le nom de celui qui méritoit le premier prix, & le nom de celui qui méritoit le ſecond. Cette coûtume, qui obligeoit à prendre ſur l'Autel des billets pour écrire les ſuffrages, étoit admirable pour avertir les Juges que c'étoit en preſence de Dieu qu'ils jugeoient, & que par conſéquent ils ne devoient rien accorder à la faveur, mais donner tout à la juſtice. Amiot avoit entierement corrompu ce paſſage par ſa traduction, *& ayant juré ſur l'Autel du ſacrifice qu'ils donneroient leur voix à qui mieux ſembleroit le mériter.* Il n'eſt point queſtion de ſerment en aucune maniere.

à Themiſtocle du plus beau char qui fût dans la ville ; & à ſon départ ils envoyerent trois cens jeunes hommes des plus conſidérables pour l'accompagner juſqu'aux montagnes.

Honneurs que les Lacédémoniens firent à Themiſtocle.

Juſqu'aux montagnes de Tegée.

On raconte encore qu'aux jeux Olympiques, qui furent celébrez après cette bataille de Salamine, ſi-tôt que Themiſtocle parut dans la Stade, toute l'aſſemblée ne ſe ſoucia plus de regarder les combattants, & eut pendant tout le jour les yeux attachez ſur ſa perſonne, en le montrant aux Eſtrangers avec des battemens de mains, & avec toutes les marques d'une admiration extraordinaire, dont il fut ſi ravi, qu'il avoüa à ſes amis, que ce jour-là il recueilloit le fruit de tous les travaux qu'il avoit ſoûtenus pour la Grece. Auſſi étoit-il naturellement plein d'ambition & extrémement avide de gloire, s'il en faut juger par ce qu'on rapporte de lui ; car on dit que dès qu'il eut été élû Amiral d'Athenes, il n'expedia plus aucune affaire, ni publique, ni particuliere, & qu'à meſure qu'elles arrivoient, il les renvoyoit toutes au jour qu'il devoit s'embarquer, afin que lorſqu'on le verroit depêcher un ſi grand nombre d'affaires, & parler à tant de ſortes de gens, on eût une plus grande idée de ſa grandeur & de ſa puiſſance.

Trois ans après.

Ridicule ambition de Themiſtocle.

Ils envoyerent trois cens jeunes hommes des plus conſidérables.] Ils envoyerent les Chevaliers. Herodote nous apprend que Themiſtocle étoit le ſeul de tous les hommes, à qui juſqu'à ſon tems les Lacédémoniens euſſent fait cet honneur.

Une autrefois qu'il ſe promenoit ſur le rivage de la mer, & qu'il s'amuſoit à regarder les corps morts, que le flot y avoit jettez, comme il en vit pluſieurs qui avoient encore leurs colliers & leurs bracelets d'or, il continua ſon chemin, & ſe tournant vers un de ſes amis qui le ſuivoit, *prens cela pour toi*, lui dit-il, *car tu n'es pas Themiſtocle.*

Voyant qu'un certain Antiphates, qui avoit été fort beau garçon, & qui dans ſes plus belles années l'avoit traitté avec trop de fierté & de mépris, étoit devenu un de ſes plus aſſidus Courtiſans, depuis qu'il fut parvenu à la premiere dignité de la République, *Mon ami*, lui dit-il, *nous ſommes devenus ſages en même tems, mais tous deux trop tard.*

Bons mots de Themiſtocle.

Il diſoit ordinairement *que les Atheniens ne l'eſtimoient & ne l'honoroient point; mais que quand ils étoient menacez de quelque guerre, ils ſe ſervoient de lui, comme on ſe ſert d'un arbre pendant un grand orage; on ſe met à couvert ſous ſon ombre, & le beau tems n'eſt pas plûtôt revenu, que l'on coupe ſes branches & ſes rameaux.* Un homme de l'Iſle de Seriphe lui reprochant un jour *que ſa gloire ne venoit pas de lui, mais de ſa patrie. Tu dis vrai*, lui répondit Themiſtocle; *mais comme je ne ſerois pas plus illuſtre ſi j'étois de Seriphe, tu ne le ſerois pas non plus quand tu ſerois d'Athenes.*

Un autre Capitaine qui penſoit avoir rendu quelque grand ſervice à la République, s'en glorifioit auprès de Themiſtocle, juſqu'à oſer com-

parer ſes actions avec les exploits de ce grand homme ; Themiſtocle lui conta cette fable : *Un jour Dame Feſte, & ſon voiſin Lendemain eurent querelle enſemble ; Lendemain ſe plaignoit qu'il n'avoit pas le moindre loiſir, & qu'il étoit toûjours accablé de travail & de peine, au lieu que Dame Feſte ne faiſoit jamais rien, & débauchoit tout le monde, qui dès qu'elle paroiſſoit ne penſoit qu'à ſe divertir & à joüir de ce qu'il avoit amaſſé. Feſte lui répondit ; cela eſt vrai ; mais tout ce que j'ai à te dire ; c'eſt que ſi je n'avois été, tu ne ſerois pas ; tout de même*, ajoûta-t'il, *ſi je n'avois été, où en ſeriez-vous à cette heure ?*

Fable inventée par Themiſtocle.

En parlant de ſon fils qui gouvernoit ſa mere, & qui par le moyen de ſa mere le gouvernoit auſſi lui-même, il diſoit en raillant, *qu'il étoit le plus puiſſant de tous les Grecs, car les Atheniens commandent aux Grecs, je commande aux Atheniens, ſa mere me commande, & il commande à ſa mere.*

Comme il vouloit être ſingulier en tout, un jour qu'il faiſoit vendre une de ſes terres, il ordonna au crieur d'ajoûter qu'*elle avoit bon voiſin.*

Sa fille étant recherchée en mariage par deux Citoyens, il préfera l'honnête homme pauvre au malhonnête homme qui étoit riche, & dit *qu'il aimoit mieux pour ſon gendre un homme ſans bien, qu'un bien ſans homme.* Voilà quel il étoit dans ſes réponſes & dans ſes plaiſanteries.

Voilà quel il étoit dans ſes réponſes & dans ſes plaiſanteries. Plutarque n'a pas employé ici un bon mot, que Ciceron nous a conſervé dans le 11. liv. *de fin. bon. & mal.* Comme Simonide ſe

Themiſtocle rebâtit Athenes, qui avoit été preſque entierement ruinée par les Barbares.

Après qu'il eut executé toutes ces grandes choſes, il ne penſa qu'à fortifier Athenes, & qu'à l'environner de murailles, après avoir gagné les Ephores par de l'argent, pour les empêcher de s'y oppoſer, comme l'écrit Theopompe, ou ſelon d'autres, après les avoir trompez & amuſez de cette maniere; il alla à Sparte comme Ambaſſadeur; les Spartiates ne manquerent pas de ſe plaindre que les Atheniens fortifioient leur ville, & produiſirent pour accuſateur le Gouverneur d'Egine, qui y avoit été envoyé exprès. Themiſtocle nia le fait, & les ſomma d'envoyer ſur les lieux, ne cherchant qu'à gagner du tems pour achever ſes murailles, & qu'à faire enſorte que les Atheniens puſſent retenir pour ôtages de ſa perſonne, ceux qui lui ſeroient envoyez. Cela réüſſit, & les Lacédémoniens ayant été informez de la vérité, ne lui firent aucun mauvais traitement, mais prirent le parti de diſſimuler le reſſentiment qu'ils avoient du tour qu'il leur avoit joüé, & le renvoyerent.

Comment Themiſtocle trompa & amuſa les Spartiates, pour avoir le tems de rebâtir Athenes.

vantoit à Themiſtocle de lui enſeigner l'art de la mémoire, *Eh mon Dieu*, lui dit ce grand homme, *enſeigne-moi plûtôt l'art de l'oubli, car je me ſouviens même de ce que je ne veux pas, & je ne ſaurois oublier ce que je veux.*

Ou ſelon d'autres après les avoir trompez & amuſez de cette maniere.] Cette particularité eſt contée au long par Thucydide, liv. 1.

Les Spartiates ne manquerent pas de ſe plaindre que les Atheniens fortifioient leur ville.] Ils fondoient ces plaintes ſur la crainte qu'ils témoignoient, que ces murailles ne ſerviſſent un jour de rempart aux Barbares s'ils revenoient, mais dans le fond ils ne craignoient que la trop grande puiſſance des Atheniens.

Il bâtit & fortifia enſuite le Pirée, ayant remarqué la commodité de ſes ports, & voulant accoûtumer ſa ville à la mer, en quoi il ſuivit une politique toute contraire à celle des anciens Rois d'Athenes, qui ne cherchant qu'à éloigner de la marine leurs Citoyens, & qu'à les porter à renoncer aux vaiſſeaux pour cultiver la terre, publierent cette Fable, que Minerve plaidant un jour contre Neptune, pour ſçavoir qui d'elle ou de lui ſeroit declaré Patron de l'Attique, gagna ſa cauſe en montrant l'olivier à ſes Juges. Themiſtocle donc ne mêla & ne confondit point le Pirée avec la ville, comme le Poëte comique Ariſtophane le lui reproche, mais il attacha la ville au Pirée,

Il bâtit & fortifie le Pirée, en y faiſant un mur qui le joignoit à la ville

Origine & deſſein de la Fable de la diſpute de Neptune & de Minerve.

Il bâtit & fortifia enſuite le Pirée.] Il acheva les fortifications qu'il avoit commencées pendant qu'il étoit Archonte, un an avant l'arrivée des Medes, s'il en faut croire Thucydide, mais cette datte cauſe de grandes difficultez.

Ayant remarqué la commodité de ſes ports) Car il y avoit trois ports faits par la nature ſeule.

Themiſtocle donc ne mêla & ne confondit point le Pirée avec la ville, comme le Poëte comique Ariſtophane le lui reproche.) Le paſſage que Plutarque a en vûë, eſt dans la Comedie des Chevaliers. Act. II. ſec. III.

Καὶ σὲ τούτοις ἀριστῶντ' ἐν Πειραεῖ
σεσοίμακεν,

Et en faiſant faire bonne chere

à la ville, il la mêla & la confondit avec le Pirée. Plutarque a fort bien compris le ſens du Poëte, qui ſemble loüer Themiſtocle, lorſqu'il fait véritablement une ſatire contre lui, en l'oppoſant à Cleon. Dans le texte de Plutarque, au lieu de σεσοίμακεν, il faut rétablir le terme dont Ariſtophane s'eſt ſervi, σεσοίμαξεν.

Mais il attacha la ville au Pirée.] C'eſt-à-dire, qu'il ne rendit pas toute la ville un port où regne ordinairement la licence; mais il mit la ville en état d'être ſecourue par le Pirée, & le Pirée en état d'être ſecouru par la ville, en conſervant d'ailleurs dans la ville le bon ordre qui devoit y regner.

& la terre à la mer, ce qui releva le parti du peuple contre les nobles, & le rendit plus fier & plus audacieux, en faiſant paſſer l'autorité entre les mains des Matelots, des Comites & des Pilotes. Auſſi le Tribunal, qu'on avoit bâti dans le lieu appellé *Pnyx*, & qui avoit la vûë ſur la mer, fut changé enſuite par les trente Tyrans, qui le tournerent vers la terre ferme, perſuadez que la domination de la mer produiſoit & maintenoit la Democratie, au lieu que l'Agriculture s'accommodoit plus facilement avec l'Oligarchie, avec le gouvernement des Nobles.

La mer favorable à la Democratie, & l'Agriculture à l'Oligarchie.

Themiſtocle penſa encore quelque choſe de plus grand pour augmenter ſes forces de mer; car après la fuite de Xerxes, la flotte des Grecs s'étant retirée au port de Pegaſes pour y paſſer

Ce qui releva le parti du peuple contre les Nobles.] Car dans une République la mer eſt toûjours favorable au peuple. On peut voir ce qui a été remarqué dans la vie de Solon.

Dans le lieu appellé Pnyx.) Ce lieu étoit près de la citadelle ſur un lieu élevé, il en eſt parlé dans la vie de Theſée.

Fut changé enſuite par les trente Tyrans qui le tournerent vers la terre ferme.] Comme ſi en changeant les vûës du lieu public, on changeoit les inclinations & les mouvemens du peuple qui s'y aſſemble. Il eſt certain qu'un rien ſuffit ſouvent pour reveiller dans l'eſprit du peuple des idées capables de produire des effets très-ſurprenans, & il y en a un exemple bien ſenſible dans la vie de Camillus. Il paroît par un endroit d'Ariſtophane que ce changement de vûë n'empêcha pas ce lieu d'être dangereux; car il dit que le peuple qui étoit fort doux & fort paiſible chez lui, n'étoit pas plûtôt monté ſur cette roche du Pnyx qu'il devenoit intraitable, & c'eſt pourquoi ſans doute on ceſſa enfin d'y tenir les aſſemblées. Les trente Tyrans furent établis à Athenes par Lyſandre, la premiere année de l'Olympiade XCIV. 402. ans avant la naiſſance de N. S.

La flotte des Grecs s'étant reti-

l'hyver,

l'hyver, il dit un jour aux Athéniens dans une assemblée générale, qu'*il rouloit dans sa tête un dessein qui devoit leur être très-avantageux & très-salutaire, mais qu'il ne falloit pas le divulguer.* Les Athéniens ordonnerent qu'il le communiquât à Aristide, & si Aristide le trouvoit bon, qu'il l'exécutât sans differer. Themistocle lui déclara donc, *que sa pensée étoit de brûler les vaisseaux des Grecs qui étoient à Pegases.* Aristide rentra incontinent dans l'assemblée, & dit *que ce que Themistocle avoit imaginé, étoit la chose du monde la plus utile & la plus injuste.* En même tems les Athéniens lui ordonnerent de n'y plus penser.

Grand dessein que Themistocle avoit imaginé.

Quel honneur pour Aristide &

Les Athéniens rejettent un conseil qui leur étoit très-avantageux, mais qui étoit injuste.

Les Lacédémoniens ayant proposé dans le conseil des Amphictyons que toutes les villes qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxes fussent excluës de cette assemblée, Themistocle qui craignoit que si les Thessaliens, les Argiens & les Thébains n'y étoient plus reçûs, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, & ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils vouloient exclure, & fit changer le sentiment aux Députez, en leur remontrant qu'il n'y avoit que trente & une ville qui fussent entrées

rée au port de Pegases.) Pegases ou Pagases, ville maritime de la Magnesie dans le Golfe Pelasgique. La flotte hyverna là pour fermer le passage, de peur que Xerxes ne vînt avec une nouvelle flotte. Ciceron dit pourtant dans ſes Offices qu'elle hyverna dans un port de la Laconie appellé *Gythium.*

Dans le conseil des Amphictyons.] Ce conseil étoit comme les Etats Généraux de toute la Grece qui y envoyoit ses députez. Je l'ai expliqué ailleurs.

dans la ligue, dont la plûpart étoient fort petites & fort peu conſidérables, que ce ſeroit donc une choſe très-étrange & même très-dangereuſe, que tout le reſte de la Grece venant à être banni de cette aſſemblée, cet auguſte conſeil des Amphictyons tombât en la diſpoſition de deux ou trois villes les plus puiſſantes. Cela lui attira la haine des Lacédémoniens, qui pour lui ſuſciter un rival dangereux dans le gouvernement de la République, porterent Cimon & le pouſſerent dans les charges.

Cimon fils de Miltiade. Il étoit un peu plus jeune que Themiſtocle.

Il ſe mit mal auſſi avec les Alliez, parce qu'il alloit rodant par les Iſles pour y faire des exactions & pour en tirer de l'argent, comme on peut le connoître par la demande qu'il fit à ceux d'Andros, & par la réponſe qu'il en reçut. Herodote nous les a conſervées l'une & l'autre; Themiſtocle leur ayant dit, *Je viens à vous accompagné de deux puiſſantes Divinitez, la Perſuaſion & la Force.* Ils répondirent, *Nous avons auſſi de nôtre côté deux autres Divinitez qui ne ſont pas moins puiſſantes que les vôtres, & qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous demandez, la Pauvreté & l'Impuiſſance.* Le Poëte Timocreon de Rhodes pique aigrement Themiſtocle dans une de ſes chanſons, comme un homme, qui pour de l'argent avoit rappellé des bannis, & qui pour le même interêt l'avoit trahi & abandonné, lui, ſon ancien ami & ſon hôte. Voici ſes propres paroles: *Si vous loüez Pauſanias, Xantippe ou Leothychidas, pour moi je loüe Ariſtide qui*

Liv. VIII. ſect. iij.

Timocreon Poëte de la vieille Comedie.

Chanſon de Timocreon contre Themiſtocle.

eſt le plus honnête homme que la ſacrée ville d'Athénes ait jamais porté ; car Themiſtocle eſt haï de Latone, comme un menteur, un ſcelerat & un traître, qui pour une vile ſomme d'argent a trahi Timocreon, ſon hôte & ſon ancien ami, & l'a empêché de retourner dans ſa chere patrie de Jalyſe. Et après avoir reçu trois talens, il a fait voile. Que la mer ne l'a-t'elle englouti comme il le méritoit, car pour s'enrichir il a rappellé ceux-là, chaſſé ceux-ci, & fait mourir les autres ; & depuis ce temps-là il tient ridiculement table ouverte dans l'Iſthme, & fait reſervir de la viande froide, & ceux même qui mangent avec lui font des vœux qu'il ne paſſe pas l'année.

C'étoit une grande injure parmi les Grecs, de dire à un homme, qu'il étoit haï de Latone.

Trois mille écus.

Dans l'Iſthme, pendant les Jeux Olympiques.

Mais il l'outrage encore davantage, & d'une maniere moins ouverte dans une autre chanſon qu'il fit après qu'il eut été condamné & envoyé en exil, & qui commence ainſi : *Muſe, ſeme par toute la Grece la gloire de cette chanſon, comme cela eſt juſte & raiſonnable*, &c Car on dit que Timocreon fut banni pour avoir ſuivi le parti des Perſes, & que ce fut Themiſtocle même qui le condamna ; après

Autre chanſon de Timocreon, contre Themiſtocle.

Font des vœux qu'il ne voye pas la fin de l'année.) Ce paſſage eſt corrompu dans le texte, car que veut dire εὐχονται μὴ ἐφ' ὅλον Θεμιστοκλέους φαγεῖν, on n'en peut tirer aucun ſens raiſonnable, & ce ſeroit même plûtôt une benédiction qu'une imprécation. Caſaubon l'a heureuſement corrigé dans ſes Commentaires ſur Athénée, liv. II. chap. XIV. Il a fait voir qu'il faut lire μὴ ἄρας Θεμιστο-κλέους φαγεῖν. C'étoit une formule ordinaire quand on ſouhaitoit du mal à quelqu'un, on diſoit μὴ ἔφαγεν ἔτος τοῦτο, ou μὴ ἄρας ἔτος τοῦτο, qu'il ne paſſe pas l'année. Et c'eſt ce que Timocreon a dit μὴ ἄρας φαγεῖν. C'eſt un trait de ſatire bien amer contre Themiſtocle, que ceux qui mangeoient à ſa table ſouhaitoient qu'il ne paſſât pas l'année.

donc que Themiſtocle eut été accuſé du même crime, il fit contre lui cette chanſon, *Timocreon n'eſt donc pas le ſeul qui ait fait alliance avec les Medes, il y en a d'autres auſſi méchants que lui, on trouve plus d'un renard en Grece.*

Themiſtocle voyant que ſes Citoyens par envie prêtoient déja volontiers l'oreille à toutes les calomnies qu'on ſemoit contre lui, fut forcé de faire une choſe qui le rendit encore plus inſupportable; dans toutes les aſſemblées il ne ceſſoit de les faire ſouvenir de ſes grandes actions & de ſes ſervices, & à ceux qui s'en fâchoient, & qui témoignoient être las de l'entendre toûjours rebattre les mêmes choſes, il leur diſoit, *Eh! vous laſſez-vous de recevoir ſouvent du bien des mêmes perſonnes?*

Themiſtocle bâtit un Temple à Diane Ariſtobule.

Il déplût auſſi au peuple en bâtiſſant un Temple à Diane, ſous le nom *de Diane Ariſtobule, Diane du bon conſeil*, comme pour reprocher aux Athéniens qu'il avoit donné de bons conſeils à leur ville & à toute la Grece. Ce Temple étoit près de ſa maiſon dans le quartier de Melite, où les bourreaux jettent préſentement les corps de ceux

Vous laſſez-vous de recevoir ſouvent du bien des mêmes perſonnes?] Ceux qui étoient fâchez de l'entendre ſi ſouvent parler de ſes ſervices, penſoient comme Soſie de Terence, que de leur remettre ſi ſouvent ſes bien-faits devant les yeux, c'étoit preſque leur reprocher qu'ils les avoient oubliez. *Nam iſtac commemoratio, quaſi exprobratio eſt, &c.* Mais Themiſtocle élude cela par un ridicule, comme s'il leur diſoit, *vous ne vous laſſez pas de recevoir ſouvent du bien d'une même perſonne, & vous vous laſſez de l'entendre ſouvent parler.*

qu'ils ont exécutez, & où ils portent les habits & les cordes de ceux qui ont été étranglez. Il y avoit encore de nôtre tems dans le même Temple de Diane Ariſtobule, une petite ſtatuë de Themiſtocle, ſi belle & ſi noble, qu'il étoit aiſé de voir qu'il avoit la phyſionomie auſſi heroïque que le courage.

Il eſt banni du ban de l'Oſtraciſme.

Les Athéniens le bannirent du ban de l'oſtraciſme pour rabattre cet excez d'autorité & de crédit, comme ils avoient accoûtumé de traitter tous ceux dont la puiſſance leur paroiſſoit trop grande & trop peſante, & n'avoir aucune proportion avec l'égalité Democratique. Car ce ban n'étoit pas une punition, mais un adouciſſement & un ſoulagement de l'envie qui ſe plaiſoit à rabaiſſer ceux qui étoient trop élevez, & qui aſſouviſſoit toute ſa haine, & exhaloit ſa colere par cette eſpece de vengeance.

Quel étoit ce ban.

Pauſanias fils de Cleombrotus & Roi de Sparte. Il avoit gagné la célébre bataille de Platée contre Mardonius.

Après qu'il eut été chaſſé d'Athénes, pendant qu'il demeuroit à Argos, Pauſanias fut pourſuivi comme un traître qui avoit conjuré contre ſa patrie. Celui qui l'accuſa & qui intenta action contre lui, ce fut Leobotes fils d'Alcmeon, du bourg d'Agraule, aſſiſté des Spartiates. Pauſanias avoit d'abord caché ſa trame à Themiſtocle, quoiqu'il fût un de ſes meilleurs amis; mais dès qu'il le vit chaſſé & plein de reſſentiment pour cette injure, il prit la hardieſſe de lui communiquer ſon deſſein, & de le preſſer d'y entrer. Pour l'y engager il lui fit voir les lettres que lui écri-

Thucidide en rapporte une dans ſon premier livre.

voit le Roi de Perſe, & tâcha de l'animer contre les Athéniens, en lui exagerant leur méchanceté & leur ingratitude. Themiſtocle rejetta bien loin la propoſition de Pauſanias, & lui déclara qu'il ne vouloit avoir ſur cela avec lui aucune communication ni aucun commerce; mais il lui garda le ſecret, & ne découvrit à perſonne les diſcours qu'il lui avoit tenus, ni l'entrepriſe qu'il avoit faite, ſoit qu'il eſperât qu'il y renonceroit de lui-même, ou qu'il ne doutât pas qu'il ne fût bientôt découvert, vû que ſans aucune apparence de raiſon, il aſpiroit à des choſes trop hazardeuſes, & qui ne pouvoient réüſſir.

Themiſtocle banni, refuſe d'entrer dans la conſpiration de Pauſanias.

Il prétendoit livrer la Grece à Xerxes, pour s'en faire déclarer Roi, après avoir épouſé ſa fille.

Pauſanias ayant été mis à mort, on trouva parmi ſes papiers des lettres & d'autres écrits qui donnoient beaucoup de ſoupçon contre Themiſtocle. D'un côté les Lacédémoniens crioient beaucoup contre lui, & de l'autre ſes envieux parmi ſes Citoyens l'accuſoient ouvertement. Il répondoit par lettres à toutes ces calomnies, car pour refuter les accuſations de ſes ennemis, il écrivoit aux Athéniens qu'ayant toûjours cherché à dominer, & n'étant nullement

Pauſanias ayant été mis à mort.] Comme les Ephores allerent pour le prendre, il s'enfuit dans le Temple de Pallas *Chalcioices* où il fut aſſiegé. On mura toutes les portes, & ſa propre mere mit la premiere pierre. La faim l'ayant reduit à l'extrémité, comme il étoit à l'Agonie, on le retira, & il ne fut pas plûtôt hors du Temple, qu'il rendit le dernier ſoûpir.

D'un côté les Lacédémoniens crioient beaucoup contre lui.] Ils envoyerent des députez à Athénes pour l'accuſer & pour le faire condamner à mort.

né pour la ſervitude, il n'y avoit aucune apparence qu'il eût voulu ſe livrer lui-même, & livrer la Grece entiére à des ennemis & à des barbares.

Comment il ſe juſtifioit des calomnies de ſes ennemis.

Cependant le peuple, perſuadé par ſes accuſateurs, envoya des gens pour ſe ſaiſir de ſa perſonne, & pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le conſeil de la Grece. Themiſtocle qui en fut averti aſſez à temps, paſſa dans l'iſle de Corcyre, à laquelle il avoit rendu autrefois quelque ſervice, car ayant été élu juge d'un differend qu'elle avoit avec les Corinthiens, il condamna ces derniers à lui payer vingt talens, & ordonna qu'ils joüiroient enſemble de l'iſle de Leucade, colonie de ces deux peuples. De là il s'enfuit en Epire, & ſe voyant encore pourſuivi par les Athéniens & par les Lacédémoniens, il ſe jetta par un coup de déſeſpoir dans des eſpérances fort douteuſes & fort dangereuſes, en ſe refugiant chez Admette

Les Athéniens veulent le faire prendre, pour lui faire ſon procès.

Corfou.

Service qu'il avoit rendu à ceux de Corfou.

Vingt mille écus.

Sainte Maure, vis-à-vis de l'Acarnanie, à laquelle elle étoit jointe par un pont.

Il ſe refugie chez Admette.

Car ayant été juge d'un differend qu'elle avoit avec les Corinthiens.] Le Scholiaſte de Thucydide parle d'un ſervice encore plus conſidérable, car il dit qu'après la défaite de Xerxes, les Grecs vouloient aller aſſieger Corfou, pour la punir de ce qu'elle n'étoit pas entrée dans la ligue contre le Barbare, & que Themiſtocle l'empêcha en repréſentant que ſi on alloit ravager toutes les villes qui n'avoient pas pris leur parti, on feroit plus de mal à la Grece que les Barbares ne lui en avoient fait.

L'Iſle de Leucade, colonie de ces deux peuples.) Thucydide & Strabon la font ſeulement colonie des Corinthiens, c'eſt pourquoi auſſi on a appellé ſes habitans ἐσχατοκορινθίους, *des Corinthiens preſque effacez*, s'il eſt permis de parler ainſi, c'eſt-à-dire, des Corinthiens qui ne retiennent preſque plus rien de leur premiere origine.

Peuples d'Epire, vis-à-vis du Golphe d'Ambracie.

Roi des Moloſſes qui ayant autrefois demandé quelque ſecours aux Athéniens, & ayant été honteuſement refuſé par Themiſtocle qui avoit alors la principale autorité, en avoit conſervé un vif reſſentiment, & témoigné qu'il s'en vengeroit s'il en trouvoit une occaſion favorable; mais Themiſtocle qui jugea bien que dans ſon exil, l'envie encore toute recente de ſes Citoyens étoit plus à craindre pour lui, que l'ancienne haine de ce Roi, voulut en courir le riſque. Il ſe rendit donc ſuppliant d'Admette, & d'une maniere fort ſinguliere & fort extraordinaire, car prenant entre ſes bras le fils du Roi, il s'aſſit au milieu de ſon foyer entre ſes Dieux domeſtiques. Les Moloſſes eſtiment cette ſorte de ſupplication la plus grande, & la ſeule qu'on ne ſçauroit preſque rejetter[illegible] y a des Auteurs qui écrivent que ce fut la femme même du Roi, nommée Phthie, qui lui enſeigna cette maniere de ſupplier, & qui lui mettant ſon fils entre les bras l'aſſit dans ſon foyer. D'autres prétendent qu'Admette lui-même, pour conſacrer & ſanctifier la néceſſité qui le forceroit de refuſer Themiſtocle à ceux qui le redemanderoient, imagina cette eſpece de ſupplication extraordinaire & tragique.

Comment il ſe rendit ſuppliant chez Admette.

Cette ſorte de ſupplication étoit en uſage long-temps avant Themiſtocle.

Pendant qu'il étoit à la Cour d'Admette, Epi-

D'autres prétendent que ce fut Admette lui-même qui imagina cette ſorte de ſupplication.] Cela ne peut être, puiſque nous voyons cette ſupplication pratiquée dans Homere. Ulyſſe aborde chez le Roi Alcinous à Corcyre, s'aſſied de même ſur la cendre de ſon foyer. Odyſ. liv. VII. Il eſt vrai qu'il y a quelque choſe de plus.

crates

crates d'Acarnanie trouva moyen d'enlever d'Athénes ſa femme & ſes enfans qu'il lui envoya, & pour cet enlevement il fut mis en juſtice quelque tems après par Cimon & condamné à mort, comme l'écrit Steſimbrotus; mais ce même Steſimbrotus oubliant dans la ſuite je ne ſçai comment ce qu'il avoit écrit, ou le faiſant oublier à Themiſtocle, dit qu'il navigea en Sicile, qu'il demanda au Tyran Hieron ſa fille en mariage, lui promettant de lui aſſujettir tous les Grecs, & qu'ayant été refuſé par Hieron, il paſſa de là en Aſie. Il n'y a nulle apparence que cela ſoit arrivé comme cet Auteur l'écrit; car Theophraſte dans le traité qu'il a fait de la Royauté, raconte qu'Hieron envoya à Olympie des chevaux pour y diſputer le prix, que là il fit dreſſer un pavillon ſuperbe, & que Themiſtocle fit un diſcours aux Grecs pour leur perſuader qu'il falloit enlever ce pavillon du Tyran, & empêcher ſes chevaux de courir avec les autres. Thucydide même écrit qu'il alla par terre juſqu'à l'autre mer; qu'il s'embarqua à la ville de Pydne ſur un vaiſſeau marchand qui alloit en Ionie; qu'il n'étoit connu d'aucun des autres paſſagers; que ce vaiſſeau ayant été porté par la tempête près de l'iſle de Naxe, qui étoit alors aſſiegée par les Athéniens, le preſſant danger où il ſe vit l'obligea de déclarer qui il étoit au maître du vaiſſeau & au Pilote, & que par prieres & par menaces, en leur diſant qu'il les défereroit aux

Grand ſervice qu'Epicrates rendit à Themiſtocle.

Particularité écrite par Steſimbrotus, combattuë par Plutarque.

Juſqu'à la mer Egée.

Pydne, ville de la Macedoine, ſur le Golfe Thermaique.

Athéniens, & les accuſeroit de l'avoir reçu dans leur bord, non par ignorance, mais pour de l'argent, il les força de paſſer outre, & de tenir la route d'Aſie.

Themiſtocle ſe ſauve en Aſie.

Pour ce qui eſt de ſes biens, ſes amis en ſauverent la plus grande partie, qu'ils lui firent tenir en Aſie; mais tout ce qu'on en put découvrir, fut porté au thréſor public, Theopompe le fait monter juſqu'à la ſomme de cent talens, & Theophraſte à celle de quatre-vingts, quoique Themiſtocle ne poſſedât pas la valeur de trois talens, lorſqu'il entra dans le gouvernement de la République. Quand il fut arrivé à Cumes, il trouva que ſur la côte il y avoit beaucoup de gens qui l'obſervoient pour le prendre, ſur-tout un certain Ergoteles & un nommé Pythodorus; car c'étoit une riche proïe pour des gens capables de profiter de toutes ſortes d'occaſions pour s'enrichir, le Roi de Perſe ayant fait publier qu'il donneroit deux cent talens à celui qui le lui ameneroit; il s'enfuit donc à Æges, petite ville Eolique, où il n'étoit connu de perſonne que de ſon hôte Nicogene, le plus riche de tous les Eoliens, & qui avoit de grandes relations avec tous les Seigneurs de la Cour de Perſe. Il demeura quelques jours caché chez lui, & un ſoir à l'iſſue du ſouper après un grand ſacrifice, tout d'un coup le Précepteur des enfans de Nicogene, appellé Olbius, étant inſpiré & ravi hors de lui-même, prononça ce vers:

Ses amis ſauverent une partie de ſes biens, le reſte fut confiſqué.

Cent mille écus.

Quatre-vingt mille écus.

Trois mille écus.

Deux cent mille écus.

Æges, une des villes des Eoliens, ſur la côte Aſiatique de la mer Egée.

Il demeure quelque tems à Æges, caché chez Nicogene.

Donne à la nuit la voix, le conſeil, la victoire.

C'eſt-à-dire, écoute la voix & le conſeil de la nuit.

Et Themiſtocle s'étant allé coucher enſuite, ſongea qu'il voyoit un dragon entortillé autour de lui, qui ſe gliſſoit à ſon cou, & qui n'eut pas plûtôt touché ſon viſage, qu'il ſe changea en un aigle, qui le couvrant de ſes aîles l'enleva avec ſes ſerres, & l'ayant emporté fort loin, le poſa ſur un caducée d'or qui parut tout d'un coup, & ſur lequel il ne fut pas plûtôt, qu'il ſe trouva délivré de ſa frayeur & de ſon trouble. Pour le conduire donc en ſûreté, voici la ruſe qu'imagina Nicogene: La plûpart des Barbares & ſurtout les Perſes, ſont naturellement jaloux des femmes juſqu'à la fureur, non-ſeulement des femmes qu'ils ont épouſées, mais de leurs eſcla-

Songe de Themiſtocle.

Ruſe qu'imagina Nicogene, pour le conduire à la Cour du grand Roi.

Les Perſes extrêmement jaloux des femmes.

Pour le conduire donc en ſûreté.] Plutarque, après avoir raconté le ſonge de Themiſtocle, ne s'arrête pas à inſtruire ſon Lecteur de l'explication que Themiſtocle lui donna, & de la reſolution qu'il prit en conſéquence, qui fut d'aller ſe jetter entre les bras du grand Roi: mais comme ſi le ſonge étoit aſſez clair & aſſez ſenſible, il paſſe tout d'un coup au fait, & ſe contente de dire, *Pour le conduire donc en ſûreté.* Par ce ſeul mot *donc* il fait entendre que ce fut ſur ce ſonge que Nicogene prit le parti de le conduire à la porte. Comment l'expliqua t'il donc? Syneſius dit en quelque endroit qu'il eſt honteux à un homme qui a vingt ans paſſez de ne ſçavoir pas expliquer les ſonges. Pour éviter cette honte, j'eſſayerai d'expliquer celui ci. Le dragon entortillé autour de Themiſtocle étoit Nicogene même qui avoit gardé Themiſtocle chez lui, comme le dragon de Minerve gardoit la citadelle d'Athénes. Ce dragon ne l'eut pas plûtôt touché au viſage, c'eſt-à-dire, n'eut pas plûtôt fait amitié avec lui, Themiſtocle ne lui eut pas plûtôt confié tout ſon ſecret, en ſe découvrant à lui, que ce dragon ſe changea en un aigle, c'eſt-à-dire, que ſans perdre un moment il le mena en Perſe au pied du thrône du grand Roi, ſignifié par ce caducée d'or, où toutes ſes craintes ſe diſſiperent, & où il trouva toute ſorte de ſecours & de protection.

ves & de leurs concubines, ils les gardent très-étroitement & les tiennent enfermées avec grand ſoin, afin qu'elles ne puiſſent être vûës d'aucun homme de dehors, & dans les voyages ils les font porter ſur des chariots dans des pavillons bien fermez. Nicogene fit mettre Themiſtocle dans un de ces chariots, lui donnant des hommes pour l'accompagner, & pour répondre à ceux qu'ils rencontreroient dans le chemin, & qui demanderoient ce qu'il y avoit dans le chariot, que c'étoit une femme Grecque que l'on menoit d'Ionie à un Seigneur de la Porte du grand Roi.

Thucydide & Charon de Lampſaque écrivent que Xerxes étant venu à mourir dans ce tems-là, Themiſtocle arriva juſtement lorſque ſon fils Artaxerxe venoit de monter ſur le Thrône. Ephorus, Dion, Clitarque, Heraclide,

A un Seigneur de la Porte du grand Roi.] On appelloit *la Porte* la Cour du Roi de Perſe, comme nous appellons encore aujourd'hui celle du grand Seigneur.

Thucydide & Charon de Lampſaque.] Charon étoit un Hiſtorien qui avoit écrit l'Hiſtoire des Perſes en deux Livres, il étoit plus vieux qu'Herodote.

Themiſtocle arriva juſtement lorſque ſon fils Artaxerxe venoit de monter ſur le Trône.) Themiſtocle arriva donc à la Porte la premiere année de l'Olympiade LXXIX. 462. ans avant la naiſſance de J. C. car c'eſt la premiere année du regne d'Artaxerxe. Ceux qui prétendent qu'il y arriva pendant que Xerxes vivoit encore, avancent ſon voïage de ſept ans. Mais, comme dit Plutarque, la premiere opinion, qui eſt celle de Thucydide, eſt la plus conforme à l'exacte Chronologie, & Plutarque la ſuit toûjours, comme on le verra dans la vie d'Alcibiade; par le diſcours même que Themiſtocle fait au Roi à ſa premiere audience, il fait voir qu'il parle à Artaxerxe & non pas à Xerxes.

& pluſieurs autres, tiennent qu'il trouva Xerxes encore vivant; mais l'opinion de Thucydide paroît s'accorder mieux avec les Tables de Chronologie, quoiqu'elles ne ſoient pas bien fidéles ni bien ſûres. Themiſtocle donc ſe voyant engagé dans le péril, s'adreſſa d'abord à Artaban, Capitaine de mille hommes. Il lui dit *qu'il étoit Grec de nation, & qu'il venoit pour parler au Roi d'affaires de très-grande conſéquence, & que le Roi même avoit extrêmement à cœur.* Artaban lui répondit: *Etranger, les Loix & les Coûtumes des hommes ſont differentes; les uns eſtiment une choſe belle & honnête, & les autres une autre; mais il eſt beau & bon à tous de reſpecter & de garder inviolablement les uſages de leur pays. On dit que vous autres Grecs, vous préferez la liberté & l'égalité à toutes choſes, & nous, dans le grand nombre de belles & bonnes Loix que nous avons, celle qui nous paroît la plus belle, c'eſt la Loi qui nous ordonne d'honorer le Roi, & d'adorer cette image vivante de ce Dieu immortel, qui entretient & conſerve toutes choſes. Si te conformant donc à nos Coûtumes tu veux l'adorer, il t'eſt permis de le voir & de lui parler; mais ſi tu es dans un autre deſſein, tu ne pouras parler à lui que par tierce perſonne, car telle eſt la Coûtume en Perſe, le Roi ne donne jamais audience à qui que ce puiſſe être, qui ne l'ait adoré.* Themiſtocle ayant oüi ces paroles, répondit: *Arta-*

Tables de Chronologie peu ſûres.

Themiſtocle s'adreſſe d'abord à Artaban.

Entretien de Themiſtocle avec Artaban.

Rois regardez par les Perſes comme la vivante image de Dieu ſur la terre.

Coûtume des Rois de Perſe.

S'adreſſa d'abord à Artaban Capitaine de mille hommes.] C'étoit le fils de cet Artaban Capitaine des Gardes qui venoit de tuer Xerxes, & de porter Artaxerxe à ſe défaire de ſon frere aîné Darius.

ban, je ne ſuis venu ici que pour augmenter la gloire & la puiſſance du Roi vôtre maître, & non-ſeulement j'obéirai moi-même à vos Loix, puiſque telle eſt la volonté du Dieu qui a élevé l'Empire des Perſes à ce haut dégré de ſplendeur, mais je ferai enſorte que vôtre Roi ſera adoré par un plus grand nombre de peuples, que cela ne retarde donc point ce que j'ai à lui communiquer. Mais, reprit Artaban, *qui lui dirons-nous que tu es, car à tes diſcours on voit bien que tu n'es pas un homme ordinaire? C'eſt ce que perſonne ne ſçaura avant le Roi,* repartit Themiſtocle, ainſi que l'écrit Phanias. Eratoſthene dans un traité qu'il a fait de la richeſſe, ajoûte que Themiſtocle fut preſenté & recommandé à Artaban par une femme Eretrienne, que ce Capitaine entretenoit.

Eretrienne, de la ville d'Eretrie dans l'Eubée, ſur l'Euripe.

Themiſtocle admis à l'Audience du Grand Roi: le diſcours qu'il lui fit.

Quand Themiſtocle fut introduit devant le Roi, il l'adora & ſe tint dans un profond ſilence. Le Roi commanda à un truchement de lui demander qui il étoit, & le truchement ayant exécuté l'ordre, Themiſtocle dit, *Grand Roi, je ſuis Themiſtocle Athénien, qui ayant été banni par les Grecs, me ſuis retiré vers vous. Véritablement j'ai fait beaucoup de mal aux Perſes, mais je leur ai fait*

Eratoſthene, dans un traité qu'il a fait de la richeſſe.] Eratoſthene de Cyrene, qui fut appellé en Egypte par le Roi Ptolemée Evergetes, & fait Bibliothécaire de la Bibliothéque d'Alexandrie; il étoit Hiſtorien, Géographe & Philoſophe. Voſſius prétend qu'ici Plutarque cite un de ſes ouvrages de Géographie, & qu'au lieu de ὁ τοῖς πολίτης, il faut lire ὁ τῷ πλούτῳ. Mais cela n'eſt nullement néceſſaire, cette particularité pouvoit fort bien entrer dans le traité qu'Eratoſthene avoit fait des richeſſes, qui eſt le même que Strabon à cité περὶ ἀγαθῶν, *de bonis.*

encore plus de bien ; car ce fut moi qui empêchai les Grecs de les pourſuivre, lorſque la Grece miſe en ſûreté par mes ſoins & ma patrie ſauvée ſembloient me permettre de vous faire quelque plaiſir. Je n'ai d'autres penſées que celles qui conviennent à l'Etat préſent de ma fortune, & je viens dans la diſpoſition, ou de recevoir vos bienfaits comme une grace, ſi vous êtes appaiſé envers moi, ou de deſarmer votre reſſentiment par mes ſoûmiſſions & par mes prieres. Prenez donc mes ennemis mêmes pour témoins des ſervices que j'ai rendus à vos ſujets, & ſervez-vous de mon malheur, plûtôt pour montrer votre vertu, que pour aſſouvir vôtre colere. Par l'une vous ſauverez vôtre ſuppliant, & par l'autre vous perdrez le plus grand ennemi de la Grece. Ayant ainſi parlé, pour engager encore plus le Roi par une eſpece de Religion, il lui raconta le ſonge qu'il avoit fait chez Nicogene, & l'oracle de Jupiter Dodonéen, qui lui ordonnoit *de ſe retirer vers le Prince qui portoit même nom que lui*, ce qu'il ne pouvoit interpréter que du Roi de Perſe, qui, comme Jupiter, eſt appellé *le grand Roi.*

En quel tems il peut paroître juſte de faire quelque plaiſir aux ennemis.

L'Oracle de Jupiter Dodonéen, qu'il avoit conſulté pendant qu'il étoit en Epire.

Le Roi de Perſe ne lui répondit rien ſur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour ſon grand ſens & pour ſa hardieſſe ; mais on dit qu'avec ſes amis il ſe felicita de cette aventure comme d'un très-grand bonheur, qu'il pria ſon Dieu Arimanius d'envoyer toûjours à ſes ennemis de

Arimanius, un des Dieux des Perſes.

Qu'il pria ſon Dieu Arimanius.] Strabon parle en quelque endroit de deux Dieux des Perſes, dont l'un étoit appellé *Amanus*, & l'autre *Anandratus.*

ſemblables penſées, & de les porter à ſe défaire de leurs plus grands perſonnages, qu'il en remercia ſes Dieux par des ſacrifices; qu'il donna enſuite un grand feſtin, & que s'étant couché, l'excès de ſa joye fit qu'il s'écria trois fois tout endormi, *j'ai Themiſtocle l'Athénien.*

Le lendemain dès la pointe du jour il manda les plus grands Seigneurs de ſa Cour, & fit appeller Themiſtocle qui ne s'attendoit à rien de favorable, ſur-tout depuis qu'il eut vû que les Gardes n'eurent pas plûtôt appris ſon nom, qu'ils lui donnerent des marques de leur haine, & le chargerent d'injures & de maledictions, juſques-là que Roxane, Capitaine de mille hommes, comme Themiſtocle paſſoit près de lui dans la ſalle même du Roi qui étoit aſſis ſur ſon Thrône, tout le monde étant dans un ſilence reſpectueux, lui dit tout bas avec un profond ſoupir, *ſerpent de Grece, plein de ruſe & de malice, la fortune du Roi t'amene ici.* Cependant dès qu'il fut devant le Roi, & qu'il l'eut adoré pour la ſeconde fois, le Roi le ſalua & lui parla amiablement, lui diſant qu'il lui devoit déja deux cent talens; car puiſqu'il s'étoit préſenté lui-même, il étoit juſte qu'il reçut la récompenſe qui avoit été promiſe à celui qui le lui ameneroit. Il lui fit encore de plus grandes promeſſes, le raſſûra entiérement, & lui ordonna de dire avec une pleine confiance tout ce qu'il avoit à propoſer ſur la Grece. Themiſtocle

Themiſtocle regardé de mauvais œil par les Gardes & par les Officiers du Grand Roi.

Accueil gratieux que lui fit le Grand Roi à la ſeconde audience.

Themiſtocle lui répondit que le diſcours de l'homme reſſemble pro-

lui

lui répondit *que le diſcours de l'homme reſſemble proprement à une tapiſſerie à perſonnages, car l'un & l'autre en ſe developpant, developpent & étalent les images, au lieu qu'ils les cachent & les gâtent en demeurant reſſerrez & pliez; qu'ainſi il avoit beſoin de tems pour deployer & developer ſon diſcours.* Le Roi charmé de cette comparaiſon, lui permit de demander tout le tems qu'il voudroit. Themiſtocle demanda un an, & dans ce tems-là ayant ſuffiſamment appris la langue des Perſes, il parla au Roi ſans truchement.

Image dont Themiſtocle ſe ſervit en parlant à ce Prince.

Il demande un an pour apprendre la Langue des Perſes.

Ceux qui n'étoient pas de la Cour, crurent qu'il n'avoit entretenu le Roi que des affaires de la Grece; mais les changemens qui arriverent dans ce même tems-là, le rendirent ſuſpect aux grands Seigneurs, qui crurent qu'il avoit eu l'audace de parler librement d'eux au Roi. Auſſi les honneurs que le Roi faiſoit aux autres étrangers, n'approchoient pas de ceux qu'il faiſoit à Themiſtocle. Il le menoit à la chaſſe, le mettoit de tous ſes plaiſirs & de ſes divertiſſemens, & s'entretenoit avec lui en particulier. Il le préſenta même à la Reine ſa mere, qui l'honora de

Il eſt ſuſpect aux Grands Seigneurs.

Honneurs que lui fit le Grand Roi.

prement à une tapiſſerie à perſonnages.] Themiſtocle s'accommode bien-tôt aux manieres Orientales, qui étoient de parler par des figures & par des images. Il veut dire, que ne ſçachant pas la langue du pays, il ne pouvoit pas expliquer les ſentimens, qui par là demeuroient roulez comme une tapiſſerie qui n'eſt pas deployée.

Et dans ce tems là ayant ſuffiſamment appris la langue.) Thucydide marque auſſi que Themiſtocle employa une année à apprendre la langue & les coûtumes du pays.

ſon affection, & lui donna les entrées chez elle. Il voulut auſſi qu'il apprît la magie, qui étoit alors la Philoſophie des Perſes.

Il apprend la magie, qui étoit la Philoſophie des Perſes.

Demaratus de Sparte qui étoit dans ce même tems à la Cour, ayant eu ordre du Roi de lui demander un préſent, il le ſupplia de lui permettre de ſe promener à cheval dans la ville de Sardis avec la tiare Royale ſur la tête. Mithropauſtes, couſin germain du Roi, prenant Demaratus par la main, lui dit : *Mon ami, cette tiare Royale n'apporte point avec elle de cervelle qu'elle puiſſe couvrir, tu aurois beau tenir dans tes mains la foudre, tu ne ſerois pourtant pas Jupiter.* Le Roi fut ſi irrité de cette demande trop inſolente, qu'il rebuta Demaratus, & parut ne vouloir jamais lui pardonner ; mais Themiſtocle interceda pour lui, & le remit dans ſes bonnes graces. Enfin, le crédit de Themiſtocle fut ſi grand, que ſous les Regnes ſuivans, où les affaires des Perſes furent encore plus mêlées avec celles des Grecs, lorſque les Rois vouloient attirer quelque Grec à leur ſervice, ils lui écrivoient & lui promettoient en propres termes, *qu'il ſeroit plus grand auprès d'eux, que Themiſtocle n'avoit été auprès du Roi*

Préſent que Demaratus de Sparte demande au Grand Roi.

La Couronne ne donne pas la cervelle.

Marque du grand crédit que Themiſtocle eut à cette Cour.

Il le ſupplia de lui permettre de ſe promener à cheval dans la ville de Sardis avec la Tiare Royale ſur la tête.] C'étoit la plus grande faveur que les Rois de Perſe pouvoient faire à ceux qu'ils vouloient honorer. L'Hiſtoire de Mardochée étoit encore alors toute récente. Aſſuerus, qui eſt le même que Xerxes, pere d'Artaxerxe, avoit ordonné que Mardochée, vêtu des habits Royaux & le diadême ſur la tête, ſe promeneroit dans la ville ſur un des chevaux du Roi. Eſther, ch. vi.

Artaxerxe. On dit auſſi que Themiſtocle parvenu à ce haut degré de faveur, honoré & recherché de tout le monde, qui s'empreſſoit à lui faire la cour, dit un jour à ſes enfans, voyant ſa table magnifiquement ſervie : *Mes enfans, nous étions perdus, ſi nous n'euſſions été perdus.*

Mot de Themiſtocle à ſes enfans.

La plûpart des Auteurs aſſûrent que le Roi lui donna trois villes pour ſon pain, pour ſon vin & pour ſa viande, Magneſie, Lampſaque & Myonthe. Neanthes de Cyſique & Phanias en ajoûtent deux autres, Percote & Palæſcepſis, pour ſes meubles & pour ſes habits.

Villes données pour ſon entretien.

Quelque tems après Themiſtocle étant allé viſiter les Provinces maritimes pour quelques

Que le Roi lui donna trois villes pour ſon pain, pour ſon vin & pour ſa viande. Magneſie, Lampſaque & Myonte.) C'étoit la coûtume des anciens Rois d'Orient, au lieu de penſions, ils donnoient des Villes & des Provinces qui devoient tout fournir pour l'entretien de ceux qui en étoient gratifiez. Toute l'Egypte fut donnée à une Reine pour ſes habits. Les Tributs même, que les Rois éxigeoient des Villes & des Provinces, avoient chacun leur deſtination particuliere. Une telle Province payoit tant pour le vin, une autre tant pour la viande, celle-là, tant pour les menus plaiſirs, & celle-ci, tant pour la garde-robe. Dans le premier Alcibiade de Platon, on voit que la plûpart des Provinces étoient deſtinées à fournir la garde-robe de la Reine ; l'une étoit pour ſa ceinture, l'autre pour ſon voile, l'autre pour d'autres habits, & chacune de ces Provinces portoit le nom des parures qu'elle fourniſſoit. Artaxerxe donna à Themiſtocle Magneſie pour ſon pain, car elle étoit dans le terroir de l'Aſie le plus fertile en froment ſur le fleuve Meandre. Thucydide marque que Themiſtocle en tiroit cinquante talents, c'eſt-à-dire, cinquante mille écus. Lampſaque étoit pour le vin, car c'étoit le plus beau vignoble de l'Aſie, & Myonte pour la viande, dont elle étoit très-bien fournie, elle abondoit ſur tout en poiſſon à cauſe du voiſinage de la mer.

affaires qui regardoient la Grece, un Seigneur de Perſe nommé Epixyes, Satrape de la Phrygie Superieure, lui dreſſa des embûches, & apoſta quelques Soldats Piſidiens pour le tuer, quand il ſeroit arrivé dans la ville appellée Leontocephale, c'eſt-à-dire, *tête de Lyon*; mais avant qu'il y arrivât, comme il dormoit un jour dans ſon logis ſur l'heure de midi, on dit que la mere des Dieux lui apparut en ſonge, & lui dit : *Themiſtocle, éloigne-toi de la tête de Lion, pour ne pas tomber entre les griffes du Lion, & pour prix de l'avis que je te donne, je te demande pour mon eſclave ta fille Mneſiptoleme.*

Embûches que lui dreſſe le Satrape de la Phrygie.

Songe de Themiſtocle.

Themiſtocle s'éveillant en ſurſaut, & troublé de ce ſonge, fit ſes prieres à la Déeſſe, quitta le grand chemin, prit un détour, & après avoir paſſé le lieu qui lui avoit été marqué, la nuit étant venuë il ſe logea. Par hazard un des ſommiers qui portoient ſa tente, tomba dans l'eau, les eſclaves étendirent les tapiſſeries pour les faire ſécher. Les Piſidiens qui étoient aux aguets, ne diſtinguant pas bien au clair de la Lune que c'étoient des tapiſſeries qui ſéchoient, & les prenant pour le pavillon de Themiſtocle, accoururent l'épée à la main, eſperant qu'ils le trouveroient dans ſa tente tout endormi; mais dès qu'ils ſe furent approchez, & qu'ils voulurent lever un coin de la tapiſſerie, les gens de Themiſtocle les chargerent vigoureuſement, & les prirent. Ayant donc échapé ce danger de

cette maniere, & ne pouvant pas aſſez admirer l'apparition de la Déeſſe, il lui bâtit dans la ville de Magneſie un Temple qu'il appella, *le Temple de Dindymene*, & lui conſacra ſa fille Mneſiptoleme, qu'il fit Grande Prêtreſſe.

Il bâtit à Magneſie un Temple à Dindymene.

Etant arrivé à Sardis, il ſe divertit à viſiter les Temples, & à voir le grand nombre d'offrandes qu'on y avoit conſacrées. Entre autres, il vit dans le Temple de la Mere des Dieux la petite Hydrophore; c'étoit une ſtatue de bronze de deux coudées, qu'autrefois, lorſqu'il avoit l'Intendance des eaux à Athenes, il avoit fait faire des amendes auſquelles il avoit condamné ceux qui déroboient les eaux publiques, & les détournoient par des canaux particuliers, & qu'il avoit conſacrée dans un Temple. Soit donc qu'il eût de la douleur de voir cette petite ſtatue captive, ou qu'il voulût faire voir aux Atheniens, le crédit & l'autorité qu'il avoit dans tout le Royaume, il alla voir le Satrape de Lydie &

A Sardis, il viſite les Temples & les Offrandes qui y étoient conſacrées.

Il voit la petite hydrophore, ſtatue qu'il avoit fait faire autrefois, & qui avoit été priſe.

Le Temple de Dindymene.] La mere des Dieux, Cybele, qui étoit appellée *Dindymene*, de la montagne Dindyme, près de Peſinonte dans la Galatie.

Entre autres il vit dans le Temple de la mere des Dieux la petite Hydrophore.] Ce paſſage de Plutarque doit peut-être ſervir à corriger un endroit de Pline, qui parmi les ſtatuës de bronze que Xerxes avoit emportées de Grece, & qu'Alexandre le Grand renvoya enſuite aux Atheniens, en met une qu'il appelle *Oenophoron*. Je ne doute pas qu'il ne faille lire *Hydrophoron*. Car apparemment c'eſt la même ſtatuë. C'eſt dans le chap. VIII. du liv. 34.

Des amendes auſquelles il avoit condamné ceux qui déroboient les eaux publiques.] Cela eſt remarquable, Themiſtocle avoit établi des amendes contre ceux qui détournoient les eaux publiques pour leur uſage particulier.

Il la demande au Satrape de Lydie.

Colere du Satrape à cette demande.

lui demanda la ſtatuë pour la renvoyer à Athenes. Mais le Barbare s'étant fort emporté ſur cette propoſition, & l'ayant menacé d'en écrire au Roi, Themiſtocle effrayé chercha un aſyle dans l'appartement des femmes, où il gagna par ſes liberalitez ſes concubines, qui intercederent pour lui, & appaiſerent le Satrape.

Il vécut long-tems en repos à Magneſie.

Après cette avanture, il ſe conduiſit avec plus de circonſpection pour éviter l'envie & la jalouſie des Barbares; car il n'alla point ſe promener par toute l'Aſie, comme l'écrit Theopompe, mais il ſe tint à Magneſie, où il vécut long-tems ſans aucune crainte, joüiſſant paiſiblement des grands bienfaits du Roi, & recevant les mêmes honneurs que les plus grands Seigneurs de Perſe, pendant que les affaires des hautes Provinces de l'Aſie occupoient le Roi, & l'empêchoient de tourner ſes penſées du côté de la Grece; mais

La revolte de l'Egypte, aſſiſtée des Atheniens, change ſes affaires.

les nouvelles que l'Egypte aſſiſtée des Atheniens, s'étoit revoltée, que les vaiſſeaux des Grecs s'étoient avancez juſqu'à l'Iſle de Cypre & aux côtes de Cilicie, & que Cimon étoit maître de la mer, l'ayant rappellé pour s'oppoſer aux Grecs, & pour empêcher qu'ils n'augmentaſſent leur puiſſance aux dépens de la ſienne, on leva par tout des troupes, on fit partir les Officiers, & l'on dépêcha à Magneſie des couriers portant ordre

Le Grand Roi envoye ordre à Themiſtocle de prendre la conduite de cette guerre.

à Themiſtocle de prendre en main la conduite de cette guerre contre les Grecs, & d'accomplir les promeſſes qu'il avoit faites.

Themiſtocle ne put être tenté de ſe mettre à la tête de cette expédition, ni par le reſſentiment qu'il conſervoit contre ſa patrie, ni par la gloire de ſe voir élevé à ce haut point de puiſſance & d'autorité. Peut-être même qu'il prévit la difficulté ou l'impoſſibilité d'y réüſſir, car la Grece avoit alors de très-grands Capitaines, & entre autres Cimon que la Fortune ſembloit prendre plaiſir à favoriſer; mais ce qui lui donna encore plus d'éloignement pour cette guerre, ce fut la honte de flétrir & de deshonorer ſes grandes actions & ſes anciens trophées. Pour ſe mettre donc à couvert de ce malheur, il prit la genéreuſe réſolution de terminer ſa vie, par une fin digne de lui. Il fit un ſacrifice ſolemnel, auquel il appella ſes amis, & après les avoir embraſſez & leur avoir dit les derniers adieux, il but du ſang de taureau, ou ſe-

Il refuſe cet honneur, & prend la réſolution de mourir.

Cimon, qui venoit de battre les Perſes par terre & par mer.

Plutarque juge de cette mort en payen aveugle.

Sang de taureau, poiſon très-ſubtil.

Il prit la genéreuſe réſolution de terminer ſa vie.) C'eſt ce que Thucydide, contemporain de Themiſtocle n'aſſûre point, il dit ſeulement, *Themiſtocle mourut de maladie. Il y en a qui diſent qu'il s'empoiſonna lui-même, deſeſperant d'accomplir les promeſſes qu'il avoit faites au Roi.* Plutarque a mieux aimé ſuivre ce bruit, fort incertain, pour jetter un plus grand tragique dans ſon Hiſtoire. Il y a de l'apparence qu'il mourut de maladie, & que la conjoncture donna lieu à ce bruit, qu'il avoit pris du poiſon pour ſe tirer de cet embarras, car un denouëment venu ſi juſte & ſi à propos ne paroît jamais naturel au peuple. Mais ce qui m'étonne, c'eſt que Plutarque ait loüé cette réſolution qui n'eſt nullement digne de loüange, & qui au contraire eſt très-injuſte & très-honteuſe, comme les ſages du Paganiſme même l'ont reconnu.

Il but du ſang du taureau.) Après avoir immolé ce taureau, il en reçut le ſang dans une coupe, & le but tout chaud, ce qui eſt mortel, parce qu'il ſe coagule très-promptement. Pline, liv. XI. chap. 38. *Taurorum ſanguis celerrimè coit atque durescit. Ideo peſtiſer potu maximè.*

lon d'autres il avalla un poiſon fort prompt, & mourut ainſi à Magneſie âgé de 65. ans, dont il paſſa la plus grande partie dans le gouvernement de la République & dans le commandement des armées. Le Roi ayant appris la cauſe & la maniere de ſa mort, l'eſtima & l'admira encore davantage, & continua de traitter favorablement ſes amis & ſes domeſtiques.

Grande admiration, que cette mort donna pour lui au Grand Roi.

Themiſtocle eut cinq garçons de ſa premiere femme Archippe, fille de Lyſandre du bourg d'Alopece, Neocles, Diocles, Archeptolis, Polyeucte & Cleophante. Platon parle de ce dernier, comme d'un bon homme de cheval, mais qui d'ailleurs n'avoit aucun mérite. Neocles mourut fort jeune d'une morſure de cheval; & Diocles avoit été adopté par ſon ayeul Lyſandre. De ſa ſeconde femme il eut cinq filles, Mneſiptoleme, qui fut mariée à Archeptolis, qui étoit ſon frere de pere; Italie, qui fut mariée à Pantheides de Chio; Sybaris, qui épouſa l'Athenien Nicomede; Nicomaché, qui après la mort de ſon pere fut mariée par ſes freres à ſon couſin germain Phraſicles, fils du frere

Les enfans de Themiſtocle.

Et mourut ainſi à Magneſie âgé de ſoixante cinq ans.) Il ſemble que Diodore met cette mort la cinquiéme année du regne d'Artaxerxe, cela s'accorde avec ce que dit Plutarque, qu'il vêcut long-tems à Magneſie depuis qu'il eut quitté la Cour, mais ce calcul produit de grandes difficultez.

Platon parle de ce dernier comme d'un bon homme de cheval.) C'eſt dans le Menon, où Platon, pour prouver que la vertu ne peut être enſeignée, & que c'eſt un don de Dieu, cite l'exemple de ce Cleophante, qui étoit très-bon homme de cheval, mais qui d'ailleurs étoit très-vicieux, ce que Themiſtocle, qui étoit ſi grand homme, auroit ſans doute empêché, s'il avoit pû, par l'éducation & par les préceptes.

de

de Themiſtocle, dans la ville de Magneſie. Celui-ci ſe chargea de la plus jeune de toutes, appellée Aſie. Les Magneſiens éleverent à Themiſtocle, dans la place de Magneſie, un magnifique tombeau, qu'on voit encore. De ſorte qu'il ne faut nullement ajoûter foi à ce qu'Andocides écrit dans un livre qu'il adreſſe à ſes amis, que les Athéniens ayant dérobé ſes cendres, les jetterent au vent, car c'eſt un artifice dont il ſe ſert pour irriter les Nobles contre le peuple. Phylarque encore traite l'Hiſtoire comme une Tragédie, & a preſque recours à une machine, lorſque pour émouvoir la terreur & la compaſſion, il introduit je ne ſçai quels Neocles & Demopolis, fils prétendus de Themiſtocle. Mais il n'y a perſonne, non pas même les plus ignorans, qui ne reconnoiſſe que c'eſt une choſe inventée & une pure fiction. Le Géographe Diodore, dans un traité qu'il a fait des tombeaux, écrit, & c'eſt plûtôt une conjecture qu'une certitude que près du port du Pirée du côté du Promontoire d'Alcimus, il s'avance une pointe en forme de coude, au-dedans de laquelle, quand on l'a doublée, on trouve, à l'endroit où la mer eſt calme, une baze fort grande, qu'au-deſſus,

Tombeau ſuperbe de Themiſtocle, dans la place de Magneſie.

Andocides, Auteur inconnu. Artifice dont il ſe ſervit, pour irriter les Nobles contre le peuple.

Fiction de Phylarque, combattuë par Plutarque.

Diodore, le Géographe, prétendoit que le tombeau de Themiſtocle étoit près du Pirée.

Phylarque encore.) Hiſtorien qui vivoit du temps de Ptolemée Evergete. Il avoit fait un traité des choſes inventées, & avoit écrit l'Hiſtoire depuis l'expédition de Pyrrus dans le Peloponeſe, juſqu'à la mort de Cleomene de Lacédémone.

Que près du port du Pirée du côté du Promontoire d'Alcimus.) Il n'y a point dans l'Attique de lieu appellé *Alcimus*. Meurſius a fort bien corrigé *proche d'Alimus*. Car près du port du Piréé à l'Orient il y avoit un bourg nommé Alimus de la tribu Leontide. Il en

on voit un monument élevé en forme d'Autel, & que c'eſt le tombeau de Themiſtocle. Il prétend même que Platon le Poëte comique, confirme ſon ſentiment par ces paroles : *Ton ſépulchre eſt placé dans un très-beau lieu ; car de tous côtez il peut être ſalué par les marchands, ſoit qu'ils entrent ou qu'ils ſortent, & s'il arrive quelque combat naval, il en aura tout le ſpectacle.*

Platon, le Poëte Comique, qui avoit pu voir Themiſtocle.

Les deſcendans de Themiſtocle conſervent encore à Magneſie certains honneurs qui leur ont été accordez, & j'en ai vû joüir de mon temps Themiſtocle l'Athénien avec lequel j'avois fait connoiſſance, & lié une amitié fort étroite chez le Philoſophe Ammonius.

Honneurs, dont les deſcendans de Themiſtocle joüiſſoient encore du tems de Plutarque.

eſt parlé dans Pauſanias & dans Stephan. de Urbibus.

Et que c'eſt le tombeau de Themiſtocle.] Thucydide écrit que les os de Themiſtocle furent enlevez de Magneſie par ſes parens, comme il l'avoit ordonné, & enterrez ſecretement dans l'Attique, car il n'étoit pas permis d'enterrer publiquement un homme accuſé d'avoir trahi ſa patrie. Et cette haine des Athéniens dura ſans doute pendant quelque temps. Mais Pauſanias favoriſe extrémement le rapport de Diodore le Géographe, lorſqu'il écrit que les Athéniens ſe repentirent de ce qu'ils avoient fait contre Themiſtocle, que ſes os furent tranſportez de Magneſie par ſes parens ; que ſes enfans retournerent à Athénes, & conſacrerent dans le Parthenone un tableau où cette hiſtoire étoit peinte, & où l'on voyoit Themiſtocle peint au naturel, & que ſon tombeau étoit encore de ſon tems près du grand port du Pirée.

Les deſcendans de Themiſtocle conſervent encore à Magneſie certains honneurs.] C'eſt une choſe aſſez remarquable que du tems de Plutarque les deſcendans de Themiſtocle joüiſſent encore par la faveur du Roi de Perſe des honneurs qui avoient été accordez à Themiſtocle par Artaxerxe il y avoit près de ſix cens ans. Il eſt glorieux aux princes de continuer ainſi, & de perpetuer dans les familles les bienfaits de leurs ancêtres, ſur-tout les bienfaits méritez par des ſervices importans.

Fin de la Vie de Themiſtocle.

FURIUS CAMILLUS.

ENTRE toutes les choſes ſurprenantes qu'on dit de Furius Camillus, celle qui paroît la plus ſinguliére & la plus incroyable, c'eſt qu'après avoir remporté de très-ſignalées victoires, après avoir été cinq fois Dictateur, après avoir triomphé quatre fois, & après avoir été honoré du titre de ſecond Fondateur de Rome, il n'ait pas été une ſeule fois Conſul. Cela vint ſans doute de l'état où ſe trouvoit alors la République; le peuple broüillé avec le Senat, s'oppoſoit à la nomination des Conſuls, & demandoit qu'on

D'où vint que Camillus, après tant de victoires, de Dictatures, & de triomphes, ne fut pas une ſeule fois Conſul.

mît le gouvernement entre les mains de Tribuns militaires, dont le pouvoir, quoi-qu'auſſi grand & auſſi abſolu que celui des Conſuls, n'étoit pourtant ni ſi odieux, ni ſi peſant à cauſe de leur nombre. Car de voir à la tête des affaires ſix hommes, au lieu de deux, c'étoit quelque ſorte de conſolation & de ſoulagement pour ceux qui ne pouvoient ſupporter l'Oligarchie. Camillus faiſoit alors le plus de bruit par ſes glorieux exploits; cependant il ne vouloit pas être Conſul contre la volonté du peuple, quoiqu'on eût tenu pluſieurs fois des Comices Conſulaires pendant ce tems-là, & dans toutes les autres charges, il ſe conduiſit de maniere, que ſoit qu'il gouvernât ſeul, ou avec des Collegues, l'autorité étoit commune, & la gloire n'étoit jamais que pour lui ſeul; L'autorité étoit commune à cauſe de la grande modeſtie avec laquelle il gouvernoit ſans aucune envie, & la gloire lui en revenoit toûjours à cauſe de ſa prudence & de ſa grande capacité, en quoi, d'un commun conſentement, il ſurpaſſoit tous les autres.

Plus le pouvoir eſt partagé, plus il paroit ſupportable aux eſprits Républicains.

Comices Conſulaires, c'eſt-à dire, des aſſemblées pour la nomination des Conſuls.

Seul moyen de partager ſon autorité avec des collegues, ſans partager avec eux ſa gloire.

La maiſon des Furiens n'étant pas encore dans

Quoiqu'on eût tenu pluſieurs fois des Comices Conſulaires pendant ce temps-là.] Depuis qu'on eut élû à Rome des Tribuns militaires à la place des Conſuls, je ne croispas qu'on ait nommé plus de deux ou trois fois des Conſuls pendant toute la vie de Camillus, mais les Comices qui éliſoient les Tribuns militaires, ne laiſſoient pas d'être des *Comices Conſulaires*, c'eſt-à-dire, des aſſemblées qui pouvoient nommer des Conſuls au lieu de Tribuns; car c'étoient les *Comices Centuriates*, toûjours deſtinez à élire les principaux Magiſtrats.

La maiſon des Furiens n'étant

un grand éclat, il fut le premier de ſa race qui acquit beaucoup de réputation, il ſe ſignala dans la grande bataille contre les Æques & les Volſques, où il étoit ſimple cavalier ſous le Dictateur Poſthumius Tubertus, car pouſſant ſon cheval entre les deux armées, il commença la charge, & quoiqu'il eût reçu d'abord un coup de javeline à la cuiſſe, il ne ſe retira point; mais après avoir arraché lui-même la javeline de ſa playe, il s'attacha aux plus vaillans des ennemis, les renverſa, & les mit en fuite. Cette action lui acquit, outre tous les autres prix d'honneur, la charge de Cenſeur qui étoit alors très-conſidérable, & qui donnoit une très-grande autorité.

Il fut le premier de ſa race qui acquit beaucoup de réputation.

Grande action de Camillus encore ſimple Cavalier.

Cette action lui acquit la charge de Cenſeur.

pas encore dans un grand éclat.] Furius étoit le nom de la famille, Camillus étoit un ſurnom qu'on donnoit aux enfans de qualité, qui ſervoient quelque tems dans quelque Temple, & *Camillus* fut le premier qui conſerva ce ſurnom.

Sous le Dictateur Poſthumius Tubertus.] C'étoit l'an de Rome CCCXXIV. La derniere année de l'Olympiade LXXXVII. Camillus devoit avoir alors au moins quatorze ou quinze ans. Cette époque eſt remarquable, & s'accorde fort bien avec le calcul de Plutarque, qui donne près de 80. ans à Camillus quand il fut nommé dictateur pour la cinquiéme fois.

Cette action lui acquit, outre tous les autres prix d'honneur, la charge de Cenſeur.] C'eſt-à-dire, que cette action ſervit dans la ſuite à lui faire obtenir la charge de Cenſeur. Car les Romains auroient-ils donné une charge de cette importance à un jeune homme de quinze ou ſeize ans? Cela ne peut être imaginé. Auſſi trouve-t'on que Camillus fut Cenſeur avec M. Poſthumius, la premiere année de l'Olympiade 95. l'an de Rome 353. vingt-neuf ans après cette bataille contre les Æques & les Volſques.

Qui étoit alors très-conſidérable, & qui donnoit une très-grande autorité.) Plutarque dit que cette charge étoit alors très-conſidérable, parce qu'elle déchût extrémement ſous les premiers Empereurs, qui l'éteignirent enfin en s'en rendant eux-mêmes les maî-

Camillus fait épouſer à ceux qui n'étoient pas mariez, les veuves de ceux qui avoient été tuez à la guerre.

Il met à la taille les orphelins qui juſqu'alors avoient été exempts.

Dans cette charge il fit deux choſes remarquables, l'une fort belle & fort honnête, ce fut d'obliger par ſes remontrances & par des amendes ceux qui n'étoient pas mariez, à épouſer les veuves qui étoient en fort grand nombre à cauſe des guerres précédentes; & l'autre fort néceſſaire, ce fut de mettre à la taille les orphelins qui juſqu'alors avoient été exempts de toutes charges; on fut forcé d'en venir là par les guerres continuelles qu'on ne pouvoit ſoûtenir qu'avec des dépenſes exceſſives. On avoit beſoin ſur-tout d'un grand fonds pour continuer le ſiege de la ville des Veiens, que quelques-uns appellent Venetaniens; c'étoit la capitale de la Toſcane; elle n'étoit inferieure à Rome, ni par la quantité d'armes dont elle étoit fournie, ni par le nombre des combattans, & fiere de ſes richeſſes, de ſon luxe, de ſes délices & de ſa ſplendeur, elle avoit livré aux Romains de grands & de beaux combats pour leur diſputer la gloire & l'Empire; mais alors, affoiblie par la perte de pluſieurs batailles, elle avoit

tres. Cette charge étoit ſi conſidérable, qu'elle avoit plus de privilege que le Conſulat, que les Cenſeurs étoient les maîtres des mœurs & de toute la diſcipline, qu'ils avoient inſpection ſur l'Ordre des Chevaliers & ſur le Senat, & qu'ils diſpoſoient à leur gré de la fortune de toute le peuple. Voyez Tite-Live, chap. 8. liv. IV. & Ciceron dans le troiſiéme livre des Loix.

Ceux qui n'étoient pas mariez, à épouſer les veuves.] Car les Cenſeurs avoient droit de contraindre au mariage ceux qui n'étoient pas mariez, *Cœlibes eſſe prohibento.* Ciceron.

Ce fut de mettre à la taille les Orphelins.) Car les Cenſeurs avoient ſoin des revenus de la République, *vectigalia tuentor*, Cic.

renoncé à cette ambition, & ſes habitans ayant élevé de hautes & de fortes murailles, & muni leur ville d'armes, de bled, & de toutes les autres proviſions de guerre & de bouche, ils ſe contentoient de ſoûtenir courageuſement le ſiege qui fut très-long, mais qui fut auſſi très-difficile & très-fâcheux pour les aſſiegeans; car auparavant ils étoient accoûtumez à ne tenir la campagne que l'été, & ils ſe retiroient l'hyver dans leurs maiſons; & alors ils furent forcez par les Officiers de conſtruire des forts, de ſe retrancher dans leur camp, & de paſſer l'hyver comme l'été dans le pays ennemi.

Siege de Veies, continué l'hyver, choſe auparavant inconnuë aux Romains.

Il y avoit déja près de ſept ans qu'on étoit à ce ſiege, & l'on ſe plaignoit des Officiers Généraux, qu'on accuſoit de ne pas le preſſer aſſez vivement; la choſe alla ſi loin, qu'enfin on les revoqua, & l'on en nomma d'autres; Camillus fut de ce nombre, & on l'élût Tribun militaire pour la ſeconde fois. Il ne ſervit pourtant pas alors au ſiege, le ſort lui étant échû d'aller faire la guerre aux Faliſques & aux Capenates,

Camillus élu Tribun militaire pour la ſeconde fois.

Peuples de la Toſcane, voiſins de Veies.

Et on en nomma d'autres.] La véritable raiſon de cette revocation, ce fut que la plûpart de ces Tribuns étoient Plebeiens, & que les Patriciens voulurent ſe remettre en poſſeſſion de ces charges qui leur étoient dûës. La lenteur du ſiege de Veies ne fut que le prétexte dont on ſe ſervit.

Et on l'élût Tribun militaire pour la ſeconde fois.] La premiere année de l'Olympiade 96. l'an de Rome 357.

Le ſort lui étant échû d'aller faire la guerre aux Faliſques & aux Capenates.] Camillus alla contre les Capenates, Valerius Potitus, un de ſes collegues, contre les Faliſques, liv. 5. 15.

qui, pendant que les Romains étoient occupez à Veies, avoient ravagé leurs terres, & les avoient extrémement fatiguez pendant cette guerre de Toſcane. Camillus les battit en pluſieurs rencontres, & les obligea à ſe renfermer dans leurs murailles, après en avoir tué un fort grand nombre.

Prodige du lac d'Albe.

Pendant que cette guerre étoit dans ſa force, arriva le prodige du lac d'Albe, qui peut être comparé aux plus grands prodiges qu'on ait jamais vûs, & qui manquant de raiſons Phyſiques, imprima une grande terreur dans les eſprits. On étoit au commencement de l'Automne ſur la fin d'un Eté, où il n'y avoit eu ni grandes pluyes, ni vents de midi fort violens. Les ſources & les fontaines, dont l'Italie eſt pleine, tarirent entiérement, ou ne réſiſterent que foiblement à la ſechereſſe, & toutes les rivieres, qui ſont ordinairement fort baſſes en Eté, diſparurent. Cependant le lac d'Albe, qui a ſa ſource en lui-même, & qui ne ſe décharge nulle part, étant environné de montagnes, dont la terre eſt fort bonne, commença à s'enfler viſiblement, ſans qu'on en pût trouver d'autre cauſe, que la volonté des Dieux,

Lac d'Albe, aujourd'hui le Lac de Caſtel Gandolphe. Sa qualité.

Et qui manquant de raiſons phyſiques.) C'eſt-à-dire, qu'il n'y en avoit pas d'apparentes, ni pluyes, ni fontes de neiges, &c.

Sans qu'on en pût trouver d'autre cauſe que la volonté des Dieux.) Les Romains étoient très-méchans Phyſiciens du tems de Camillus. Dans le ſiecle d'Auguſte, Strabon ne trouvoit pas ce miracle ſi grand, car en parlant du lac Fucin fort voiſin de celui d'Albe, & qui comme lui croiſſoit quelquefois prodigieuſement,

&

& il s'éleva enfin juſqu'à la cime de ces montagnes, ſans aucune ſorte de tourmente, ou d'agitation. Les Paſteurs & les Bouviers en furent les premiers ſurpris; mais lorſque la barriere, qui comme une digue empêchoit ce lac d'inonder les campagnes, vint à ſe rompre par le poids & par la quantité d'eau qu'elle ſoûtenoit, & que ſes ondes roulant avec furie au travers des terres labourées & des vergers, allerent ſe jetter dans la mer, cela n'étonna pas ſeulement les Romains, mais tous les peuples d'Italie, qui furent perſuadez que c'étoit un ſigne de quelque grand événement.

Il s'enfle & s'éleve juſqu'à la cime des montagnes.

On ne parloit d'autre choſe au camp de Veies, de maniere que la nouvelle en paſſa juſqu'aux aſſiegez; & comme ordinairement dans les longs ſieges, les aſſiegez & les aſſiegeans parlent & ſe mêlent ſouvent enſemble, il arriva qu'un Romain fit connoiſſance, & eut de fréquens entretiens avec un des ennemis, qui étoit fort verſé dans les anciennes Hiſtoires, & qui paſſoit pour plus habile que les autres dans l'art de deviner.

Car la Toſcane étoit pleine de Devins.

& decroiſſoit ſi fort dans la ſuite, qu'on labouroit ſes terres, il en marque deux raiſons, *ſoit que cela arrive*, dit-il, *parce que ſes ſources, après s'être détournées ailleurs, reprennent leur premier chemin, ſoit qu'elles tariſſent effectivement pendant un tems, & qu'enſuite venant à ſe remplir, elles jailliſſent & fourniſſent cette abondance d'eau qui remplit ce lac juſqu'à la cime des montagnes.*

Et qui paſſoit pour plus habile que les autres dans l'art de deviner.) C'eſt un devin de profeſſion. La Toſcane abondoit en ces ſortes de gens, à cauſe de l'extreme ſuperſtition de ces peuples. Ciceron dit dans le premier livre de la Divination, que ce Veien

Le Romain lui ayant conté un jour ce débordement du lac d'Albe; & voyant qu'il s'en réjoüiſſoit, & qu'il en tiroit ſujet de ſe moquer du ſiege, *ce n'eſt pas là*, lui dit-il, *le ſeul prodige qui nous ſoit arrivé; nous en avons eu encore d'autres bien plus terribles que je ſerois bien aiſe de te communiquer, pour voir ſi dans ce deſordre général de nos affaires publiques, je ne pourrois pas remedier aux miennes, & me mettre en ſûreté.*

Comme il vit que le Veien l'écoutoit favorablement, & ſe livroit tout entier à la converſation, dans l'eſperance d'apprendre des choſes inouïes, il l'amuſa ſi bien par ſes diſcours, que l'ayant attiré aſſez loin des portes de la ville, il le ſaiſit au corps, & comme il étoit plus fort que lui, il l'enleva, & avec le ſecours de quelques-uns de ſes camarades, qui accoururent du camp, il le mena devant le Général. Cet homme, ſe voyant réduit à cette néceſſité, & ſçachant que le deſtin eſt inévitable, leur déclara les oracles ſécrets qui avoient été rendus à ſa patrie; *qu'elle ne ſeroit priſe*

Oracles rendus à la ville de Veies.

étoit un homme de conſideration, *hominem nobilem.*

Et qu'il en tiroit ſujet de ſe moquer du ſiege.) Plutarque paſſe peut-être trop legerement ſur ces particularitez eſſentielles & remarquables. Ce Veien ſe moquoit de la longueur du ſiege, en diſant aux Romains qu'ils n'en viendroient à bout qu'après avoir épuiſé toutes les eaux du lac d'Albe. Tite-Live conte cette Hiſtoire plus naturellement, liv. V. 15.

Nous en avons encore d'autres bien plus terribles.] Tite-Live dit qu'il l'engagea à cette converſation, en le priant de lui enſeigner le moyen d'expier un prodige qui lui étoit arrivé à lui en particulier.

Il le mena devant le Général.) Qui l'envoya auſſi-tôt à Rome, afin qu'il fût interrogé par le Senat.

que lorſque le lac d'Albe étant debordé, & ſes eaux ayant pris un nouveau chemin, ſes ennemis auroient trouvé le ſecret de les faire rentrer dans leur lit, ou de les détourner, de maniere qu'elles ne ſe jettaſſent plus dans la mer.

Le Senat informé de cette Prophetie, & ne ſçachant à quoi ſe déterminer, jugea enfin que le meilleur expedient étoit d'envoyer à Delphes conſulter le Dieu. On choiſit pour cet effet trois des plus illuſtres & des plus grands Perſonnages de Rome, Coſſus Licinius, Valerius Potitus, & Fabius Ambuſtus, qui ayant eu dans leur voyage un vent très-favorable, rapporterent bien-tôt, avec pluſieurs autres réponſes d'Apollon, un Oracle formel qui les avertiſſoit qu'on avoit négligé certaines cerémonies ſolemnelles dans la célebration des Fêtes Latines, & qui leur ordonnoit

Le Senat envoye à Delphes, conſulter le Dieu ſur cet Oracle.

De maniere qu'elles ne ſe jettaſſent plus dans la mer.] Car ſi elles avoient continué de ſe jetter dans la mer, cela devoit être funeſte aux Romains; & ſi on les détournoit, les Veiens ne pouvoient éviter leur entiere ruine. Cic. dans le premier livre de la Divination. Ce Toſcane pouvoit très-bien être l'Auteur de cet Oracle, & l'avoir forgé ſur le champ pour intimider les Romains, & leur faire lever le ſiege.

Jugea que le meilleur expedient étoit d'envoyer à Delphes conſulter le Dieu.] Car le Senat jugea que ſur une choſe ſi grave, il ne falloit pas s'en rapporter à ce que diſoit un ennemi.

Dans la celébration des fêtes Latines.] Ces fêtes établies par Tarquin le Superbe étoient célebrées par tous les peuples Latins qui ſe rendoient ſur le mont d'Albe, & qui portoient chacun la portion qu'ils devoient contribuer. Les Romains préſidoient au ſacrifice; on immoloit un taureau à Jupiter *Latialis*, & tous ces peuples mangeoient enſemble. Si quelqu'un n'avoit pas eu ſa part du taureau immolé, ou que l'on eût oublié la moindre circonſtance de ce Rituel, le ſacrifice étoit nul, & il falloit le recommencer. Ces fêtes étoient ſi importantes, que les Conſuls ne pouvoient partir pour aucune

d'employer toutes leurs forces à faire remonter les eaux du lac d'Albe de la mer dans leur ancien lit, ou, ſi cela étoit impoſſible, de les détourner dans les champs par des canaux & par des tranchées, & de les diſſiper entierement. Sur cet Oracle, les ſacrificateurs ſe mirent à réparer ce qui regardoit les ſacrifices, & le peuple à détourner l'eau du lac.

Camillus créé Dictateur.

La dixiéme année du ſiege de Veies, le Senat dépoſa tous les autres magiſtrats, & créa Dictateur Furius Camillus, qui nomma pour Général de la cavalerie Cornelius Scipion, & voüa aux Dieux, que s'ils donnoient une heureuſe fin à cette guerre, il celébreroit les grands Jeux, & rebâtiroit le Temple de la Déeſſe, que les Romains

expedition, qu'après les avoir celebrées. Elles ne furent d'abord que d'un jour. On en ajoûta enſuite un ſecond, puis un troiſiéme, & enfin elles durerent quatre jours.

Et créa Dictateur Furius Camillus.] Ce changement de Magiſtrat changea toute la face des affaires, & l'on vit d'abord l'eſperance ſucceder à la conſternation. Voilà ce que fait ſouvent un ſeul homme. *Omnia repentè mutaverat Imperator mutatus*, dit Tite-Live, *alia ſpes, alius animus hominum, fortuna quoque, alia urbs videri.* Cela arriva la troiſiéme année de l'Olympiade 96. l'an de Rome 359. Camillus pouvoit avoir alors près de 59. ans.

Il celebreroit les grands Jeux.] C'eſt-à-dire, les jeux Romains, qui étoient proprement une eſpece de tournoy qu'on faiſoit dans le grand Cirque, c'eſt pourquoi ils étoient auſſi appellez *magni Circenſes, magnis Circenſibus actis. Virg.* Ils furent établis par le Roi Tarquinius Priſcus en l'honneur de Jupiter, de Junon & de Minerve; on les célebroit le 4. de Septembre, & on y employa juſqu'à neuf jours. On en peut voir la deſcription dans les remarques ſur la vie de Coriolan.

Et rebâtiroit le temple de la Déeſſe que les Romains appellent la mere Matuta.] Ce Temple avoit été bâti par Servius Tul-

appellent la mere Matuta, & qui eſt la même que Leucothoé, s'il en faut juger par les cerémonies de ſes ſacrifices; car ils font entrer dans le milieu du Temple une Eſclave, lui donnent quelques ſoufflets, la chaſſent enſuite, portent entre leurs bras les enfans de leurs freres, au lieu de leurs propres enfans, pour les offrir à la Déeſſe, & re-

Sacrifice de la Déeſſe Matuta, que les Grecs appellent Leucothoé.

lius. Cette mere Matuta, la même que Leucothoé, étoit Ino ſœur de Semelé mere de Bacchus.

Car ils font entrer dans le milieu du Temple une Eſclave, lui donnent quelques ſoufflets, la chaſſent enſuite.) La jalouſie qu'Ino avoit conçûë contre une de ſes Eſclaves, dont ſon mari Athamas étoit devenu éperduement amoureux, lui rendit odieuſes toutes les Eſclaves. Et après qu'elle eut été deïfiée, les Romains crurent ne pouvoir lui rendre un culte plus agréable, qu'en entrant dans ſes reſſentimens; c'eſt pourquoi dans les ſacrifices qu'ils lui faiſoient, ils défendoient aux Eſclaves l'entrée de ſon Temple, où ils n'en laiſſoient entrer qu'une ſeule, qui repreſentoit la maîtreſſe d'Athanas, & ils la chaſſoient après l'avoir bien ſoufflettée.

Portent entre leurs bras les enfans de leurs freres, au lieu de leurs propres enfans, pour les offrir à la Déeſſe.) C'eſt le véritable ſens de ce paſſage qui a été défiguré par les Interpretes & par Amiot qui a traduit comme eux, *& embraſſent les enfans de leurs freres, plûtôt que les leurs propres*; ἐναγκαλίζεσθαι, ſignifie, *embraſſer*, mais il ſignifie auſſi, *porter entre ſes bras*. Et c'eſt ce qu'il ſignifie ici. Ino avoit été une très-malheureuſe mere, car elle avoit vû tuer ſon fils Learchus par Athamas, & elle s'étoit précipitée dans la mer avec ſon autre fils Melicerte. Mais elle avoit été plus heureuſe tante, car elle avoit ſauvé Bacchus, fils de ſa ſœur Semelé, voilà pourquoi les meres lui offroient les enfans de leurs ſœurs ou de leurs freres; & non pas les leurs. C'eſt ce qu'Ovide a expliqué dans ces Vers du VI. liv. des Faſtes.

Non tamen hanc pro ſtirpe ſua pia mater adoret,
Ipſa parum felix viſa fuiſſe parens.
Alterius prolem melius mandabitis illi;
Utilior Baccho, quam fuit illa ſuis,

Que les meres ne prient pourtant pas cette Déeſſe pour leurs propres enfans, car elle a été une mere très-malheureuſe. Vous réüſſirez mieux en mettant ſous ſa protection les enfans des autres. Elle fut

preſentent dans le ſacrifice tout ce qui arriva aux nourrices de Bacchus, & ce qu'Ino ſouffrit de la jalouſie de Junon, pour avoir nourri le fils de ſa rivalle.

Bacchus, fils de Semelé.

Camillus défait les Faliſques & les Capenates.

Après avoir fait ces vœux, Camillus marcha contre les Faliſques, & les Capenates leurs alliez, qu'il défit en bataille rangée; de-là il ſe rendit devant Veies pour preſſer le ſiege, & voyant qu'il y auroit beaucoup de danger & de difficulté à prendre cette ville d'aſſaut, il entreprit de s'ouvrir des chemins ſous terre, le terrein ſe trouvant propre à être creuſé, & pouvant l'être aſſez profondement pour dérober la connoiſſance du travail à l'ennemi. Cette ouvrage lui ayant réüſſi ſelon ſes eſperances, il fit donner un aſſaut genéral à la place pour attirer les aſſiegez ſur les murailles; & cependant des troupes choiſies entrerent heureuſement par ce ſoûterrain dans le Château, juſtement à l'endroit du Temple de Junon, qui étoit le plus grand de la ville, & pour lequel les peuples avoient le plus de dévotion. On rapporte que dans ce moment là même le Général des Toſ-

Il entreprend de prendre Veies par mines, & en vient à bout.

Car Junon étoit la Patrone de la ville.

plus utile à Bacchus qu'aux ſiens. On voit qu'il n'eſt point queſtion là d'embraſſer, mais d'offrir à la Déeſſe, & de mettre ſous ſa protection; & c'eſt ce que Plutarque a voulu dire. La faute des Traducteurs étoit conſidérable, en ce qu'elle nous déroboit la connoiſſance d'une coûtume fort ſinguliere, & qui méritoit d'être éclaircie. On voit par là que la Déeſſe étoit la duppe de ſes dévots, qui avoient trouvé le moyen d'éluder ſa mauvaiſe humeur & ſa colere, en faiſant preſenter leurs enfans, non par les meres, mais par les tantes, car par cette ruſe ils leur procuroient tout de même ſa protection.

cans ſacrifioit aux Dieux ; que ſon Devin ayant conſidéré les entrailles des victimes, s'écria que les Dieux donnoient la victoire à celui qui feroit l'oblation du ſacrifice ; que les Romains qui étoient encore ſous terre, ayant entendu ces paroles, percerent promptement la mine, & ſortant avec de grands cris & un bruit effroyable d'armes, ils épouventerent tellement les Veiens, qu'ils les mirent en fuite & ravirent les entrailles des victimes, & les porterent à Camillus ; mais peut-être que cela tient plus de la Fable que de l'Hiſtoire.

A celui qui feroit l'oblation du ſacrifice.] Amiot a traduit *à celui qui ſurviendroit au ſacrifice.*) En quoi il a ſuivi à la lettre Plutarque, qui a écrit, κατεχοντι θυομένοις ἱεροῖς. Mais mais il devoit s'appercevoir que Plutarque s'étoit manifeſtement mépris. Comme il n'entendoit pas bien la langue Latine, dont il n'avoit qu'un uſage fort ſuperficiel, car il avouë lui-même que les choſes lui ſervoient plus à lui faire deviner les mots, que les mots ne l'aidoient à lui faire entendre les choſes, il a été trompé par ces paroles de Tite-Live, *qui ejus hoſtiæ exta proſecuiſſet, ei victoriam dari*, qu'il a fort mal entenduës. Il a pris le mot *proſecuiſſet* pour *proſecutus eſſet.* Et cela eſt bien different. *Proſecuiſſet* eſt un terme de ſacrifice, qui vient de *proſecare, retrancher, couper.* Car on coupoit les entrailles de la victime pour les offrir ſur l'Autel ; & ces entrailles coupées étoient appellées *proſicia & proſicies*, & c'étoit ce qui faiſoit l'eſſence du ſacrifice. On appelloit l'action de les préſenter *porricare.* Virgile *extaque ſalſos porriciam in fluctus.* D'où eſt venu le proverbe *inter cæſa & porrecta. Entre les entrailles coupées & offertes.* V. Feſtus ſur *porricit*, & *proſicium.* J'ai vû de forts ſçavans hommes, qui trouvoient ma conjecture très fondée, mais qui pour ſauver Plutarque, vouloïent ſoupçonner que le paſſage eſt corrompu, & c'eſt à quoi il n'y a nulle apparence, la faute & l'origine de la faute ſont trop viſibles. Plutarque devoit traduire προσφοιτωντι τοις ἱεροις, & Amiot *à celui qui feroit l'oblation du ſacrifice.*

Mais peut être que cela tient plus de la Fable que de l'Hiſtoire.] Plutarque ſuit ici la réflexion de

La ville ainſi priſe par force, Camillus qui voyoit de la citadelle les Romains piller & ſaccager ces immenſes richeſſes, dont elle étoit pleine, ſe mit à pleurer; & comme ceux qui étoient autour de lui voulurent exalter ſon bonheur, il leva les mains au Ciel, & fit à haute voix cette priere, *grand Jupiter, & vous ô Dieux, témoins & juges immortels des bonnes & des méchantes actions des hommes, vous ſçavez que ce n'eſt pas ſans raiſon que nous avons porté nos armes contre cette ville, & que nous y avons été forcez pour nous défendre des entrepriſes de ſes injuſtes habitans. Que ſi pour contrebalancer cette grande proſperité, vous avez réſolu, grands Dieux, de nous envoyer quelque malheur, je vous prie de le détourner de la ville de Rome & de ſon armée, & de le faire tomber ſur moi ſeul, en n'appeſantiſſant ſur moi vôtre bras, que le moins qu'il vous ſera poſſible.* La priere

Camillus pleure, en voyant le pillage de Veies.

Payens perſuadez que les proſperitez des hommes, doivent être contrebalancées par quelques malheurs.

finie,

Tite Live, qui après avoir rapporté cette particularité ſi ſurprenante, ajoûte : *ſed in rebus tam antiquis, ſi qua ſimilia veri ſunt, pro veris accipiantur, ſatis habeam. Hæc ad oſtentationem ſcenæ gaudentis miraculis aptiora, quam ad fidem, neque affirmare, neque refellere operæ pretium eſt. Mais dans ces choſes ſi anciennes, je me contente qu'on prenne pour vrai ce qui eſt vrai-ſemblable. Ces incidens plus propres à la ſcene, qui aime les évenemens miraculeux, qu'à l'Hiſtoire, je ne veux ni les aſſurer ni les refuter.*

En n'appeſantiſſant ſur moi vôtre bras que le moins qu'il vous ſera poſſible.) Tite-Live, qui rapporte cette priere, ne met pas cette modification, très indigne de Camillus, λαχιστω κακῶ. Ce n'eſt pas un grand effort de vertu, que de demander aux Dieux une legere diſgrace pour épargner à ſa Patrie de grands malheurs, la plus médiocre vertu en eſt capable. Auſſi Camillus demande-t-il tout le contraire, car il ſouhaite de grands malheurs pour épargner à ſa Patrie la moindre diſgrace. Voici ſes termes, *ut eam invidiam levare ſua privato incommodo, quam minimo publico poſſit*

finie, il voulut ſe tourner à droite, comme c'eſt la coûtume des Romains après qu'ils ont adoré

Romani liceret. Qu'il puiſſe appaiſer cette envie des Dieux, plûtôt par ſes propres malheurs, que par les moindres diſgraces du peuple Romain. Et c'eſt cette demande qui eſt juſte & heroïque. Auſſi Valere maxime, homme d'un grand ſens, met dans la bouche de Camillus la même priere, *precatus ut ſi cui Deorum nimia felicitas populi Romani videretur ejus invidia ſuo aliquo incommodo ſatiaretur.* Car dans cette priere le mot *aliquo* n'eſt pas un terme de modification, mais il ſignifie *quolibet, quel que ce ſoit, tel que les Dieux voudront*, comme le même Auteur le fait aſſez entendre, quand il ajoût, *c'eſt l'effet de la même vertu d'avoir augmenté les biens de ſa Patrie, & d'avoir voulu tranſporter ſur ſa tête ſeule ſes maux. Æquæ enim virtutis & bona Patriæ auxiſſe, & mala in ſe transferre voluiſſe.* C'eſt la même priere que fit Paul Emile, long-tems après, lors qu'ayant heureuſement terminé la guerre de Macedoine, il demanda aux Dieux, *ut ſi quis eorum invideret operibus ac fortunæ ſuæ, in ipſum potius ſævirent, quàm in Rempublicam.* D'où vient donc cette difference qui eſt entre Plutarque & Tite-Live? Je ne ferai pas difficulté de dire ici ma penſée, je crois qu'elle vient de la même cauſe que j'ai déja remarquée dans ma note, avant la précéden-

te, je veux dire du peu de connoiſſance du Latin. Plutarque a encore été trompé par le paſſage de Tite-Live, ou le *quàm*, eſt pour *potiùs quàm*, & comme Plutarque ne l'a pas entendu, il l'a ſéparé de ce qui ſuit, & l'a joint avec ce qui précede, & a lû, *ut eam invidiam lenire ſuo privato incommodo quàm minimo, publico populi Romani liceret. Qu'il fut permis au peuple Romain d'appaiſer cette envie par la plus legere diſgrace qu'ils voudroient lui envoyer à lui Camillus.* Encore une fois, c'eſt une faute. L'élegance de ce *quàm* pour *potiùs quàm*, étoit inconnuë à Plutarque. On pourroit dire pour l'excuſer, qu'il a trouvé ce paſſage autrement écrit dans le Manuſcrit dont il s'eſt ſervi, & qu'il y a lû, *ut eam invidiam publico populi Romani liceret lenire ſuo privato incommodo quàm minimo.* Mais outre que c'eſt deviner, il eſt aiſé de ſentir que cette tranſpoſition de mots eſt très-vicieuſe. La differente maniere dont les critiques ont voulu corriger ce paſſage, ne vaut pas mieux; ils l'obſcurciſſent au lieu de l'éclaircir. Pourquoi vouloir changer un texte ſi clair, ſi net, & qui préſente un ſi beau ſens? Le ſçavant Gronovius l'avoit fort bien expliqué d'abord, car il avoit fort bien vû que Camillus prie de pouvoir appaiſer cette envie par ſes propres malheurs, plûtôt que

& prié, & en ſe tournant il tomba. Ceux qui étoient près de lui furent allarmez de ſa chute, mais il ſe releva & leur dit, que comme il l'avoit demandé aux Dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids d'une felicité fort grande.

Pluiſante imagination.

par la moindre diſgrace arrivée à la République. Dans ſa petite édition de 1645. il établit très-ſolidement cette explication : *Vera pietas Camilli in patriam*, dit-il, *exigit hanc ſententiam, ut omnè deprecetur patriæ, inque ſuum caput verti petat.* Il rejette toutes les autres leçons; il fait voir que celle du texte eſt la ſeule bonne, & que ce qui a contribué à la corrompre, c'eſt ce *quàm. On n'a pas pris garde*, dit-il, *que ce* quàm *eſt pour* potiùs quàm, *comme il eſt ſouvent employé.* Enfin j'ai eu le plaiſir de voir que ce ſage critique étoit entré dans ma penſée, car il finit ſa remarque par ces mots, *notandus hic, ne in poſterum alios fallat, Plutarchus, qui Livium nec cepit, nec bene reddidit. Il faut noter ici la mépriſe de Plutarque, afin qu'il ne trompe perſonne à l'avenir, il n'a ni entendu, ni bien rendu les paroles de Tite-Live. Car*, ajoûte-t'il, *Camillus dans Tite-Live, non plus que Paul Emile dans Velleius, ne demande aucune moderation dans les malheurs qu'il plaira aux Dieux de lui envoyer, mais il cherche tout ſimplement à les détourner de Rome & du peuple Romain pour les faire tomber ſur lui ſeul.*

Il ſe releva & leur dit, que comme il l'avoit demandé aux Dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids.] En effet, voilà un leger contrepoids, & Camillus en auroit été quitte à bon marché. Il eſt certain que ces Payens ne cherchoient qu'à remplir, ou à éluder les Oracles, & les menaces de leurs Dieux par des applications favorables. Cependant il n'y a nulle apparence qu'un homme de la gravité & de l'âge de Camillus eût oſé parler ainſi devant tant de gens, qui, malgré leur ſuperſtition, ſe ſeroient ſans doute mocquez d'une choſe ſi frivole. Cette Hiſtoire eſt la ſuite de la faute que Plutarque a faite, & que je viens d'expliquer. Et je ſuis ſurpris qu'il ait mieux aimé imputer à Camillus un ſentiment ſi puerile, que de s'en tenir à ce que Tite-Live rapporte, & qui eſt de très-bon ſens, que dans la ſuite l'évenement fit conjecturer que cette chûte de Camillus avoit été le preſage de ſa condamnation & de ſon exil. *Idque omen pertinuiſſe poſteà eventu rem conjectantibus viſum ad damnationem ipſius Camilli.* Liv. v. 2. ce que

Après avoir ſaccagé la ville, il réſolut d'accomplir le vœu qu'il avoit fait, de tranſporter à Rome la Statuë de Junon, & ayant aſſemblé les ouvriers, il fit un ſacrifice à la Déeſſe, & la pria *de recevoir favorablement la bonne intention & la devotion des Romains, & de vouloir venir douce & propice habiter avec les autres Dieux qui avoient pris ſous leur protection la ville de Rome.* Il y en a qui diſent que la Statuë même répondit, *qu'elle le vouloit & qu'elle y conſentoit*, mais Tite-Live écrit que Camillus fit ſa priere à la Déeſſe, & l'invita en touchant ſa Statuë, & quelques-uns des aſſiſtans répondirent, *qu'elle le vouloit, qu'elle y conſentoit, & qu'elle le ſuivroit volontiers.* Ceux qui ſoûtiennent & appuyent le miracle, ont pour garent la grande

Il tranſporte à Rome la Statuë de Junon.

Valere Maxime confirme encore, *quod omen ad damnationem, qua poſtea oppreſſus eſt, pertinuiſſe viſum eſt.*

Et ayant aſſemblé des ouvriers.] Ce n'étoient pas des ouvriers. Camillus n'avoit garde de commettre une ſi grande impieté, que de faire toucher par des ouvriers cette Statuë ſi reſpectée, qu'il n'y avoit que certains Prêtres qui euſſent la permiſſion de la toucher. Mais il choiſit dans toute l'armée les jeunes gens les mieux faits, qui, après être bien purifiez, & vêtus de robes blanches, s'approcherent de la Statuë avec toute ſorte de reſpect & de vénération. Tite-Live v. 22.

Mais Tite-Live écrit que Camillus fit ſa priere à la Déeſſe, & l'invita en touchant ſa Statuë.) Plutarque ne s'eſt pas ſervi heureuſement de ſa mémoire dans le recit de ce fait. Tite-Live ne dit point du tout que ce fut Camillus lui-même qui toucha à la Statuë de la Déeſſe, il donna cela à ces jeunes hommes, dont je viens de parler. Voici le paſſage: *Nanque dilecti ex omni exercitu juvenes, purè lotis corporibus, candida veſte, quibus deportanda Romam Regina Juno aſſignata erat, venerabundi templum iniere, primò religiosè admoventes manus, quod id ipſum more Etruſco niſi certa gentis ſacerdos attrectare non eſſet ſolitus, &c.* liv. v. 22. Il n'y a pas là un ſeul mot de Camillus.

fortune de Rome, qui, de ſi petite & de ſi mépriſable qu'elle étoit au commencement, ne ſeroit jamais montée à ce haut dégré de puiſſance & de gloire, ſi quelque Dieu ne l'eût aſſiſtée en toutes occaſions, en lui donnant des ſignes viſibles de ſa préſence.

Mais Dieu peut aſſiſter, ſans donner des marques viſibles de ſa préſence.

Plutarque a traité plus au long cette même matiere dans la vie de Coriolan.

On rapporte auſſi pluſieurs autres miracles de même nature, comme que les Statuës avoient ſué fort ſouvent, qu'on les avoit entendu ſoûpirer, qu'elles s'étoient remuées & tournées, qu'on leur avoit vû faire des ſignes des yeux, & autres telles merveilles, dont les anciennes Hiſtoires ſont pleines. Je pourrois auſſi rapporter ſur le témoignage de pluſieurs hommes de mon tems, beaucoup de choſes ſemblables, auſſi dignes d'admiration, & qui ne doivent pas être legerement rejettées; mais ce ſont des prodiges, qu'il eſt également dangereux de croire & de rejetter trop facilement; car la foibleſſe des hommes eſt ſi grande, que n'ayant point de bornes, & ne pouvant jamais s'arrêter, elle tombe par le trop de crédulité dans la ſuperſtition & dans l'orgueil, & par le trop de défiance, elle eſt portée

Jugement de Plutarque, ſur les miracles.

La foibleſſe porte les hommes, ou à la crédulité, mere de la ſuperſtition, ou à la défiance, mere de l'impieté.

Superſtition toûjours accompagnée d'orgueil.

Elle tombe par le trop de crédulité dans la ſuperſtition & dans l'orgueil.] On ſçait qu'en matiere de Religion, la trop grande crédulité enfante la ſuperſtition. Mais comment peut-elle enfanter l'orgueil? On peut dire que c'eſt en nous perſuadant que nous ſommes ſeuls aimez de Dieu; que la Divinité n'a des yeux que pour nous, & que nous ſommes ſeuls éclairez ſur les choſes ſaintes, ce qui enfin nous porte à n'avoir que du mépris pour notre prochain. Tel eſt le caractere d'Eutyphron dans Platon. Et combien voit-on de caracteres ſemblables! C'eſt le ſens le plus naturel qu'on puiſſe

à négliger & à mépriſer les choſes ſaintes. Le meilleur parti & le plus ſûr eſt de tenir le juſte milieu entre ces deux extrémitez, & de ne rien décider qu'avec beaucoup de circonſpection & de retenue.

Milieu qu'il faut tenir entre la crédulité & la défiance, ſur le fait des miracles.

Camillus, ſoit que le grand exploit qu'il venoit de faire en ſe rendant maître d'une ville rivalle de Rome, & dont le ſiege avoit duré dix ans, ou que les loüanges de ſes flatteurs lui euſſent enflé le cœur, & lui euſſent inſpiré des ſentimens peu convenables à un Magiſtrat ſoûmis aux loix & aux uſages de ſa patrie, triompha avec un appareil trop ſuperbe & trop inſolent, en ce qu'il traverſa la ville, monté ſur un char tiré par quatre chevaux blancs, ce qu'aucun Général avant lui n'avoit oſé faire, & qu'aucun n'oſa imiter depuis; car les Romains regardent cette ſorte de char comme ſacré, & le croyent uniquement deſtiné au Roi & pere des Dieux. Ce fut là prin-

Orgueil peu convenable à un Magiſtrat ſoûmis aux Loix.

Char tiré par des chevaux blancs, tenu pour ſacré.

donner à ce paſſage. Cependant je le crois corrompu, & dans un Manuſcrit au lieu de τύφος on lit ναυτίαν, *abbattement, crainte accompagnée de triſteſſe.* Ce qui s'accorde fort bien avec ce que Plutarque même écrit dans le Traitté de la ſuperſtition, *que c'eſt une opinion paſſionnée, une imagination qui engendre dans l'ame une frayeur qui abbat & atterre l'homme*, & que le ſuperſtitieux *eſt un homme éperdu qui craint tout, la terre, la mer, l'air, le ciel, les ténébres, la lumiere, le bruit, le ſilence, les ſonges.*

Car ils regardent cette ſorte de char comme ſacré, & le croyent uniquement deſtiné au Roi, & pere des Dieux.] Car les Anciens ont feint que Jupiter étoit porté ſur un char à quatre chevaux, parce qu'ils n'en connoiſſoient point à ſix. Mais ils ne le donnoient pas à Jupiter ſeul, ils le donnoient auſſi au Soleil. Tite-Live, v. 23. *Jovis Soliſque equis aquiparari Dictatorem in religionem etiam habebant, triumphuſque eo beatum unam maxime rem clarior quàm gratior fuit.*

cipalement ce qui lui attira la haine de ſes Citoyens, peu accoûtumez à ſe voir inſulter avec tant de faſte; mais il s'y joignit encore une autre raiſon qui y contribua beaucoup; ce fut l'oppoſition opiniâtre qu'il fit à la Loi, qui ordonnoit que la ville ſeroit partagée; car les Tribuns avoient propoſé qu'on partageât le Senat & le peuple en deux, que la moitié demeurât à Rome, & que l'autre moitié allât habiter la ville conquiſe, ſelon que le ſort en décideroit. Ils prétendoient que les uns & les autres en ſeroient plus riches, & que par le moyen de ces deux grandes villes ils défendroient mieux leur pays, & conſerveroient plus facilement leurs richeſſes. Le peuple, qui s'étoit fort augmenté & fort enrichi, avoit reçu avec joye cette propoſition, & étoit continuellement dans la place autour des Roſtres à demander & à preſſer en criant, & en faiſant beaucoup de bruit, qu'on recueillît les ſuffrages. Le Senat & les plus conſidérables d'entre les autres Citoyens, perſuadez que cette Loi des Tribuns étoit moins un partage, qu'une totale deſtruction de Rome, ne pouvoient y conſentir, & eurent recours à Camillus, qui craignant le ſuccès de ce combat, inventoit toûjours des prétextes, & ſuppoſoit de nouveaux embarras pour s'excuſer auprès du peuple, & éloignoit ainſi la propoſition de cette Loi. Voilà ce qui le rendoit odieux au peuple.

Camillus s'oppoſe à la Loi, qui ordonnoit que la moitié des citoyens de Rome, iroit habiter Veies.

Car tout changement plaît au peuple.

Le Senat, & les plus conſidérables des citoyens, regardent ce partage, comme la ruine de Rome.

Mais la cauſe la plus grande & la plus mani-

ſeſte de l'averſion qu'on avoit pour lui, venoit de la dixme des dépoüilles; & ſi cette cauſe n'étoit pas entiérement juſte, elle étoit du moins ſpecieuſe, & ne manquoit pas de quelque ſorte de raiſon; car lorſque Camillus partit pour le ſiege de Veies, il fit vœu que s'il prenoit cette ville, il conſacreroit à Apollon la dixme de tout ce butin; mais la ville priſe & pillée, ſoit qu'il eût de la peine à chagriner ſes Citoyens, ou que les grandes affaires qu'il avoit ſur les bras, lui euſſent fait oublier ſon vœu, il ſouffrit que le peuple s'enrichît de ce butin, n'en fit aucune recherche, & long-tems après, ſur le point de ſortir de charge, il ſe raviſa & fit ſon rapport au Senat. Les Devins de leur côté annoncerent que la colere des Dieux paroiſſoit manifeſtement dans les ſacrifices, & qu'il falloit les appaiſer par des préſens proportionnez aux graces qu'on en avoit reçûës. Le Senat, qui trouva qu'il étoit impoſſible de faire que le butin n'eût pas été partagé, ordonna que chacun de ceux qui y avoient eu part, ſeroit obligé par ſerment de rapporter la dixiéme partie de ce qui lui étoit échu. *Un an après.*

Pour exécuter ce décret, il fallut en venir à des extrémitez fort triſtes, & l'on ne peut ſans de grandes violences, obliger des ſoldats qui étoient pauvres, & qui avoient eſſuyé tant de travaux & de fatigues, à rendre une ſi groſſe portion de ce qu'ils avoient gagné, & ce qui eſt encore plus rude, de ce qu'ils avoient déja dépenſé. Camil-

lus, accablé de leurs plaintes, & manquant de meilleures couleurs pour déguiſer ſa faute, eut l'imprudence d'alleguer la plus mauvaiſe & la plus ridicule de toutes les excuſes, & d'avoüer franchement qu'il avoit oublié ſon vœu. Cela irrita encore davantage le peuple qui diſoit hautement *qu'alors il avoit voüé la dixme des dépoüilles des ennemis, & que préſentement il offroit la dixme des biens de ſes Citoyens.*

Cependant chacun ayant apporté la part qu'il devoit, il fut reſolu qu'on en feroit une grande urne d'or, & qu'on l'envoyeroit à Delphes. Mais l'or étoit fort rare à Rome; & comme les Magiſtrats cherchoient les moyens d'en avoir, les Dames Romaines, après avoir déliberé entre elles, donnerent tout l'or de leurs joyaux pour cette offrande, qui fut du poids de huit talens. Le Senat voulant récompenſer & honorer dignement leur ma-

L'or fort rare à Rome, du tems de Camillus.

Tout l'or des joyaux des Dames Romaines, ne peſoit que huit talens.

Qui fut du poids de huit talens.) Ce paſſage eſt conſidérable, en ce qu'il nous apprend, que du tems de Camillus, tous les joyaux d'or des Dames Romaines raſſemblez, ne peſoient que huit talens, c'eſt-à-dire, la ſomme de quatre-vingts mille écus. Car le talent d'or ne valoit que dix fois le talent d'argent, dix mille écus. L'urne qu'on fit de cet or, étoit ce qu'on appelloit *crater* un vaiſſeau aſſez grand, derriere lequel un homme pouvoit ſe cacher, comme Virgile dit de Rhœtus, Æneid. IX.

Sed magnum metuens ſe poſt crater tegebat.

Il falloit que le don fût conſidérable pour tenir lieu de la dixme du butin.

Le Senat voulant récompenſer & honorer dignement leur magnanimité.] Plutarque met la choſe en beau, & ne dit point qu'on paya cet or aux Dames qui le fournirent, c'eſt ce que Tite-Live n'a pas oublié de marquer: *Pondere ab ſingulis auri accepto, æſtimatoque, ut pecuniæ ſolverentur, crateram auream fieri placuit, quæ donum Apollini Delphos portare-*

gnanimité.

gnanimité, ordonna qu'après leur mort on feroit leur oraiſon funébre, comme on faiſoit celle des grands Perſonnages. Car auparavant ce n'étoit pas la coûtume de loüer publiquement les Dames Romaines à leurs funerailles, & pour porter cette offrande, on choiſit parmi les plus conſidérables de la ville trois Ambaſſadeurs, qu'on envoya ſur un vaiſſeau long, garni de bons rameurs & orné comme pour une des plus auguſtes cérémonies.

Vaiſſeau long; c'eſt-à dire, ſur un vaiſſeau de guerre, ſur une galere, & non pas ſur un vaiſſeau de charge.

La tempête & le calme penſerent leur être également funeſtes; car après avoir été ſur le point de périr par la tourmente, ils furent jettez par le calme dans un danger qui n'étoit pas moins

tur. liv. v. 25. & cela eſt plus vraiſemblable. Les Romains auroient-ils voulu s'acquitter de leur vœu aux dépens des femmes? C'étoit bien aſſez pour elles d'avoir ſacrifié leurs joyaux, & elles étoient dignes de loüange, quoique le Senat leur en eût fait payer le prix.

Ordonna qu'après leur mort on feroit leur oraiſon funébre.) Cet honneur ne leur fut pas accordé en cette occaſion; mais quelques années après, lorſqu'elles eurent encore contribué tout leur or pour parfaire la ſomme qui avoit été promiſe aux Gaulois. Le ſeul privilége qu'on leur accorda en cette rencontre, ce fut d'aller aux ſacrifices & aux jeux ſur des chars couverts & ſuſpendus, qu'on appelloit *pilenta*, & d'aller les jours de fête & les jours ouvriers dans les ruës ſur des chars découverts, qu'on appelloit *carpenta. Honoremque ob eam munificentiam ferunt matronis habitum, ut pilento ad ſacra ludoſque, carpentis feſto profeſtoque uterentur.* Tite-Live 5. 25. Le *pilentum* étoit plus honorable que le *carpentum.*

Trois Ambaſſadeurs.) L. Valerius. L. Sergius & A. Manlius. Tite-Live. 5. 28.

La tempête & le calme penſerent leur être également funeſtes.) Ce paſſage eſt corrompu dans le texte. Je lis, λιὼ δ' ἐρα καὶ χειμὼν, ἢ γαλήνη ἀργαλέον, ἀλλ' ὁμως, &c. Un Manuſcrit m'a fourni ces deux derniers mots ἀλλ' ὁμως qui manquent viſiblement, & il n'eſt pas difficile de voir que le mot ἀργαλέον, eſt dit de ce qui précede, & qu'il n'y a que la ponctuation à changer.

grand, dont ils n'échapperent que par miracle, & lorſqu'ils ne s'y attendoient plus. Le vent leur ayant manqué près des Iſles Æolienes, les vaiſſeaux des Lipariens fondirent ſur eux comme ſur des Corſaires; mais les Lipariens voyant qu'ils ne faiſoient que tendre les mains, & qu'ils ne ſe défendoient que par des prieres, ne les chargerent pas, & ſe contenterent de remorquer leur vaiſſeau, & de le conduire dans leur port, où ils expoſerent en vente leurs biens & leurs perſonnes après les avoir déclaré pirates, & ils ne les relâcherent qu'avec beaucoup de peine, perſuadez enfin par la vertu & par l'autorité du premier Magiſtrat de la ville appellé Timafitheus, qui, après avoir rendu aux Romains ce bon office, mit encore en mer quelques vaiſſeaux qui étoient à lui, les eſcorta dans leur voyage, & leur aida à conſacrer leur offrande, ce qui lui procura dans Rome les honneurs que ſa généroſité méritoit.

Les Iſles de Lipari, ou de Vulcain, entre l'Italie & la Sicile.

Généroſité de Timafitheus, premier Magiſtrat des Lipariens.

Les Tribuns du peuple voulurent reparler de la Loi qu'ils avoient faite ſur le partage des Citoyens pour aller habiter Veies, mais la guerre des Faliſques qui ſurvint fort à propos, ayant donné aux Patriciens la liberté de tenir les Comices à

Par la vertu & par l'autorité du premier Magiſtrat de la ville appellé Timafitheus. Tite-Live n'a cru le pouvoir mieux loüer qu'en diſant: *Vir Romanis ſimilior quam ſuis. Homme plus ſemblable aux Romains qu'à ſes Citoyens.*

Ce qui lui procura dans Rome les honneurs que ſa généroſité méritoit.) On établit le droit d'hoſpitalité entre les Romains & lui par un décret du Senat, & on lui fit des préſens aux dépens du public.

leur gré, ils nommerent Furius Camillus Tribun militaire, avec cinq autres; car les affaires qu'on avoit ſur les bras, demandoient un Capitaine, qui, par ſon experience dans la guerre, eût acquis beaucoup de réputation & d'autorité. Le peuple approuva ce choix par ſes ſuffrages, & Camillus entra incontinent dans les terres des Faliſques & alla mettre le ſiege devant la ville de Phaleres, qui étoit bien fortifiée & pourvûë de toutes les choſes néceſſaires. Il n'ignoroit pas que cette place étoit fort difficile à prendre, & que ſon entrepriſe demandoit beaucoup de tems, mais ces raiſons-là mêmes l'y engagerent, car il vouloit à quelque prix que ce fût occuper ſes Citoyens, & empêcher qu'ils n'euſſent le loiſir de faire des cabales à Rome, & d'y exciter des ſéditions, les Romains à l'exemple des Medecins ayant preſque toûjours uſé de ce remede, de pouſſer au dehors les humeurs capables de troubler la République.

Camillus, nommé un des Tribuns militaires, pour la troiſiéme fois.

Camillus aſſiege Phaleres, ville de la Toſcane, peu éloignée du Tibre.

Politique; en quoi imite la Medecine.

Les Phaleriens ſe repoſant ſur la bonté de leurs fortifications & de leurs ramparts, faiſoient ſi peu de cas du Siege, que tous les Habitans, hors ceux qui gardoient les murailles, alloient

Il nommerent Furius Camillus.) J'ai lû dans le texte ἀπέδειξαν, au lieu de ἀπέδοσαν. Il y a dans un Manuſcrit, ἀπεδέξαν, comme une ſuite du mot, ἀποκηρύξαν, qui précede, & cette leçon peut être fort bonne. *donna la liberté aux Patriciens de tenir les Comices à leur gré, & de nommer Camillus Tribun militaire, &c.* Camillus fut alors Tribun militaire pour la troiſiéme fois, & ce fut la premiere année de l'Olympiade 97. l'an de Rome 361.

en robe dans la ville, & que leurs enfans fréquentoient les écoles à l'ordinaire, & ſortoient de la ville pour ſe promener & s'exercer ſous la conduite de leur Maître. Car les Phaleriens, à l'exemple des Grecs, avoient un Maître commun, voulant que leurs enfans s'accoûtumaſſent dès leur bas-âge à être nourris & élevez les uns avec les autres. Ce Maître donc, qui n'attendoit qu'une occaſion de ſe ſervir de ces enfans pour trahir les Phaleriens, les menoit tous les jours hors des murs, fort peu loin d'abord, & les remenoit enſuite dans la ville, après qu'ils s'étoient exercez. Ainſi les accoûtumant peu à peu à s'éloigner davantage & à ne rien craindre, comme n'y ayant aucun danger, enfin un jour qu'il les avoit tous aſſemblez, il donna exprès dans les gardes avancées des Romains, leur livra ſes écoliers, & demanda qu'on le menât à Camillus, ce qui fut exécuté.

Maîtres publics à Phaleres, ce qui n'étoit pas en uſage à Rome.

Perfidie du Maître d'école des Phaleriens.

Quand il fut devant lui, il lui dit, *qu'il étoit le maître d'école des Phaleriens, qu'il préferoit le plaiſir de l'obliger à tous les devoirs de ſon emploi, & qu'il lui livroit la ville, en lui livrant ces enfans.*

Camillus ne l'eut pas plûtôt entendu, qu'il trouva cette action horrible, & que ſe tournant vers ceux qui étoient avec lui, il leur dit, *que c'eſt une méchante choſe que la guerre, & qu'elle cauſe d'injuſtices & de mauvaiſes actions! Cependant il ne laiſſe pas d'y avoir dans la guerre de certaines regles*

La guerre a ſes loix & ſes regles, que les gens de bien ne violent jamais.

Cependant il ne laiſſe pas d'y avoir dans la guerre de certaines

& de certaines Loix pour les gens de bien. Et il ne faut pas être ſi avide de la victoire, qu'on n'évite avec ſoin le reproche de la devoir à des moyens impies & honteux. Car un bon Genéral doit compter ſur ſa propre vertu, & nullement ſur la méchanceté & ſur la perfidie des autres. En même tems il ordonna qu'on déchirât les habits de ce méchant homme, qu'on lui liât les mains derriere le dos, & qu'on donnât à ces enfans des verges & des courroyes, afin qu'ils remenaſſent ce traître dans la ville, en le fouettant toûjours. *Belle action de Camillus.*

Cependant les Phaleriens s'étant apperçus de la trahiſon de leur Maître d'école, toute la ville étoit pleine de triſteſſe & de deuil pour une ſi grande perte; les principaux, tant hommes que femmes, couroient tout forcenez ſur les murailles & aux portes, ſans ſçavoir pourquoi. Au milieu de ce deſordre & de ce tumulte, tout d'un coup ils apperçoivent leurs enfans qui ramenoient leur Maître nud & lié, en le fouettant, & qui appelloient Camillus *leur Dieu, leur Sauveur & leur Pere.* Ce ſpectacle remplit d'admiration, non-ſeulement les peres de ces enfans, mais tous les citoyens en genéral, & fit

Loix.) *Sunt & belli, ſicut pacis jura, juſteque ea non minus quam fortiter didicimus gerere.* Tite-Live 5. 27. Il y a du plaiſir à comparer le diſcours que Tite-Live met là dans la bouche de Camillus avec celui que Plutarque lui donne ici.

Ce ſpectacle remplit d'admiration.] Il y a faute au texte. Au lieu de θαυμάσαι, qui ne peut faire aucun ſens, il faut lire comme dans un Manuſcrit. θαῦμά τε ἐπὶ πᾶσι ἐμπεσὸν.

Effet que produit la juſtice d'un homme, dans le cœur de ſes ennemis.

naître dans tous les cœurs un ſi violent deſir de ſe remettre à la juſtice de Camillus que ſur l'heure même ils aſſemblent le Conſeil & lui envoyent des Députez pour ſe rendre à lui eux & leur ville.

Camillus envoya à Rome des Députez, qui ayant été introduits dans le Senat, dirent, *que les Romains en préferant la juſtice à la victoire, leur avoient enſeigné à préferer leur défaite à leur liberté; & qu'ils avouoient qu'ils n'étoient pas ſi inferieurs aux Romains en puiſſance, qu'ils ſe reconnoiſſoient vaincus & ſurmontez par leur vertu.* Le Senat les renvoya à Camillus, afin qu'il en ordonnât comme il le jugeroit à propos. Camillus n'exigea que quelques ſommes d'argent des Phaleriens, fit alliance avec tous les Faliſques, & s'en retourna à Rome.

Pour payer les ſoldats, afin que le peuple Romain fût ſoulagé.

Les gens de guerre qui s'étoient attendus à piller la ville de Phaleres, voyant qu'ils s'en retournoient les mains vuides, ſe mirent à accuſer Camillus & à le décrier auprès des autres citoyens, comme un homme qui haïſſoit le Peuple, & qui par envie avoit empêché les pauvres de profiter de cette occaſion de s'enrichir.

Cependant les Tribuns propoſerent de nouveau la Loi du partage des Habitans, & vouloient la faire paſſer par les ſuffrages du Peuple. Camillus ſe chargeant volontiers de toute la haine que cette affaire pourroit lui attirer, parla ſur ce ſujet avec tant de liberté & de force, qu'il

Parla contre cette loi avec tant de liberté & de force.) On peut

l'emporta & fit abroger la Loi; mais cela le rendit ſi odieux, qu'ayant perdu dans ce tems-là un de ſes enfans, ce malheur domeſtique ne put adoucir le Peuple irrité, quoique le bon naturel de Camillus lui fît ſupporter ſi impatiemment cette perte, qu'ayant été aſſigné à comparoître en Juſtice, ſon affliction ne lui permit pas de ſortir, & qu'il ſe tint renfermé dans ſa maiſon avec les femmes.

Il fait abroger la Loi du partage des Habitans.

Affliction de Camillus, pour la mort d'un de ſes fils.

Son accuſateur étoit Lucius Apuleius, qui l'accuſoit d'avoir détourné une grande partie des richeſſes de la Toſcane; & pour appuyer l'accuſation, on diſoit qu'on avoit vû chez lui certaines portes d'airain qu'on y avoit priſes. Le Peuple étoit ſi animé, qu'on voyoit manifeſtement qu'il le condamneroit ſur le moindre prétexte. Aſſemblant donc ſes amis, ceux qui avoient fait la guerre avec lui, & ſes Collegues qui étoient en fort grand nombre, il les conjura de ne pas permettre qu'il fût condamné ſur des accuſations ſi pleines de calomnie, & d'empêcher qu'il ne devînt le mépris & la riſée de ſes ennemis. Ses amis, après avoir parlé & conſulté enſemble, lui répondirent qu'ils ne pouvoient lui être d'aucun ſecours auprès de ſes Juges, & que tout ce qu'ils pouvoient faire, s'il étoit condamné à l'amende, c'étoit de lui aider à la payer.

Lucius Apuleius, Tribun du Peuple.

Voir ſon diſcours dans Tite-Live. Liv. 5. 30. ce fut la premiere année de l'Olympiade 97.

Camillus ſe bannit lui-même, ſort de Rome, & prononce contre elle d'affreuſes imprécations.

Camillus ne pouvant ſoûtenir la honte d'une condamnation, réſolut dans le fort de ſon reſſentiment de ſortir de la ville, & de s'exiler lui-même. Après avoir donc embraſſé ſa femme & ſon fils, il ſortit de ſa maiſon, & alla juſqu'à la porte de la ville dans un profond ſilence; quand il fut prêt à ſortir, il ſe tourna, & levant ſes mains vers le Capitole, il pria les Dieux, *que ſi c'étoit injuſtement & par la violence, ou par l'envie du Peuple, qu'il étoit ſi honteuſement chaſſé, les Romains s'en repentiſſent un jour, & qu'ils fuſſent obligez de témoigner à la face de l'Univers, le beſoin qu'ils auroient de lui, & le regret que leur cauſeroit ſon abſence.*

Imprécations indignes d'un homme de bien.

Après qu'il eût prononcé ces imprécations contre ſes citoyens, comme Achille, & qu'il fût parti, abandonnant ſa cauſe, il fut condamné à une amende de quinze mille aſſes, qui font quinze cens drachmes, car l'as eſt une petite monnoye

Sept cens cinquante livres.

Il ſortit de ſa maiſon.) Tout ceci n'arriva que quatre ans après la priſe de Phaleres, la premiere année de l'Olympiade 98. l'an de Rome 365.

Après qu'il eut prononcé ces imprécations contre ſes Citoyens comme Achille.) Plutarque fait bien connoître le jugement qu'il fait de ces imprécations de Camillus, en les comparant à celles qu'Achille fait contre les Grecs dans le 1. liv. de l'Iliade, car ce ſont les mêmes, & il n'y a qu'un homme emporté, violent, injuſte, implacable, qui ſe porte contre ſa Patrie à de ſi grands excès.

Il fut condamné à une amende de quinze mille aſſes, qui font quinze cent drachmes.) Le dixain, ou denier Romain étoit de même poids & de même valeur que la drachme Attique, & valoit dix ſols de nôtre monnoye, & il falloit dix aſſes pour faire un denier, ainſi quinze mille aſſes faiſoient juſtement quinze cens drachmes, & valoient ſept cens cinquante livres, & quoiqu'il n'y eût pas de monnoye d'argent du tems

d'argent,

d'argent, dont les dix font le dixain ou denier, qui répond à notre drachme.

Il n'y a pas un Romain qui ne ſoit perſuadé que ces maledictions furent ſuivies de l'effet, & qu'elles attirerent ſur les citoyens une punition, qui fut la vengeance de leur injuſtice, vengeance, qui véritablement ne fut ni douce, ni agréable à Camillus, & qui au contraire, lui cauſa beaucoup de douleur, mais qui fut très-éclatante & très-honorable, tant la colere du ciel ſe déclara incontinent contre Rome; car elle amena un tems qui la couvrit d'envie, & verſa ſur elle comme un déluge de dangers accompagnez d'infamie, ſoit que ce fût uniquement l'ouvrage de la Fortune, ou qu'il y ait véritablement un Dieu commis pour empêcher que l'ingratitude n'outrage impunement la vertu.

Romains perſuadez que les malédictions n'étoient jamais ſans effet.

Mais il a reconnu que la Fortune n'eſt rien, & que tout eſt gouverné par la Providence.

de Camillus, c'étoit toûjours la même proportion.

Il n'y a pas un Romain qui ne ſoit perſuadé que ces maledictions furent ſuivies de l'effet.] C'eſt pourquoi Horace a dit,

Dira deteſtatio.
Nulla expiatur victima.

Comme ſi Dieu ne ſe ſouvenoit de l'injuſtice des hommes, qu'à l'occaſion de ces maledictions.

Car elle amena un tems qui la couvrit d'envie.] On pourroit peut-être expliquer favorablement cette expreſſion, en prenant le mot, φθόνος, *envie*, pour les maux dont Dieu accable ceux qui ont attiré ſa vengeance par leur ingratitude, par leur injuſtice, par leur orgueïl. Cependant j'aime mieux la leçon que préſente un Manuſcrit, ou au lieu de φθόνος *envie*, on lit φόνος *meurtre, carnage*, qui fait ici un ſens plus droit & [illegible] naturel. *Car elle amena un tems qui la remplit de meurtre.*

Ou qu'il y ait véritablement un Dieu pour empêcher que l'ingratitude.] C'étoit la Déeſſe *Nemeſis*, à qui les anciens ont attribué le ſoin de punir les mauvaiſes actions, & particulierement l'orgueïl & l'ingratitude.

Le premier ſigne, avant-coureur des maux qui menaçoient Rome, arriva au mois de Juillet; & ce fut la mort du Cenſeur, car les Romains ont une vénération particuliere pour ce Magiſtrat, & ils le tiennent pour ſacré; & le ſecond arriva peu de tems avant l'exil de Camillus. Un certain Perſonnage appellé Marcus Ceditius, qui n'étoit pas d'une famille noble, ni du corps du Senat, mais d'ailleurs d'une naiſſance honnête, & homme de bien, avertit les Tribuns de l'armée d'une choſe très-digne de conſidération. Il leur dit que la veille comme il marchoit ſeul la nuit dans la rue neuve, il entendit quelqu'un qui l'appelloit à haute voix, & que s'étant tourné il n'avoit vû perſonne; mais qu'il avoit entendu une voix qui étoit plus forte que celle d'un homme, & qui lui dit: *Marcus Ceditius, dépêche-toi, dès le point du jour, d'aller dire aux Tribuns de l'armée, qu'ils attendent bien-tôt les Gaulois.* Cet avertiſſement ne fut pour les Tribuns qu'un ſujet de riſée, & bien-tôt après arriva la diſgrace de Camillus.

La même année, quelques mois après le premier.

Rapport que Ceditius fait aux Tribuns.

La même année.

Les Gaulois étoient une Nation Celtique. On dit qu'à cauſe de leur trop grande multitude,

Les anciens appelloient Celtes, *tous les peuples du Couchant & du Nord, juſqu'à la Scythie.* Strab. *Liv.* 2.

Et ce fut la mort du Cenſeur.] Le Cenſeur C. Julius mourut cette année-là, & on nomma à ſa place M. Cornelius, mais dans la ſuite on ſe fit un ſcrupule de Religion de remplir la place des Cenſeurs qui mouroient en charge, parce que Rome fut priſe bien-tôt après; c'eſt pourquoi, non-ſeulement on ne remplit plus leur place, mais on obligea même l'autre Cenſeur à ſe demettre de ſa charge, lorſque ſon collegue étoit mort. Quelle ſuperſtition!

Qui n'étoit pas d'une famille noble.] Il étoit Plebeien. Tite-Live. liv. 5. 32.

ils quitterent leur pays, qui ne pouvoit pas les nourrir, & qu'ils chercherent des terres plus fertiles. Ils étoient des millions d'hommes capables de porter les armes, & il y avoit encore un plus grand nombre de femmes & d'enfans. Les uns allerent du côté de l'Ocean Septentrional, paſſerent les monts Riphéens, & occuperent les extrémitez de l'Europe ; les autres s'établirent entre les Pyrenées & les Alpes, près des Senonois & des Celtoriens, où ils demeurerent fort longtems ; mais un jour ayant goûté pour la premiere fois du vin qui leur avoit été apporté d'Italie, ils furent ſi charmez de cette boiſſon, & ſi

Les monts Riphéens, les montagnes de la Sarmatie, de la Moſcovie Septentrionale.

Près des Senonois & des Celtoriens.] Le Senonois comprenoit Sens, Auxerre, Troyes, juſqu'à Paris. Les Celtoriens ſont inconnus, Ortelius croit qu'il y a faute au texte. V. Tite-Live. 5. 34. & 35.

Mais un jour ayant goûté pour la premiere fois d'un vin qui leur avoit été apporté d'Italie.] Tite-Live donne cela, non comme une vérité certaine, mais comme un bruit qui avoit couru. *Eam gentem*, dit-il, *traditur famâ dulcedine fruguin, maximeque vini novum voluptate captam, Alpes tranſiſſe.* Ruauld dans ſes animadverſions s'étonne fort qu'on eût pu croire qu'une nation ſi belliqueuſe ſe fût jettée dans l'Italie ſeulement pour l'amour du vin qu'elle avoit trouvé excellent. Mais quoiqu'il diſe, la vrai-ſemblance n'eſt pas entiérement bannie de ce conte. Nous connoiſſons encore aujourd'hui des Gaulois qui ne ſont plus barbares, & qui ſeroient bien capables d'en faire autant. Et véritablement quelle raiſon plus forte pour determiner des gens qui manquent d'habitation, à préferer une terre à une autre, que ſa fertilité & l'excellence de ſes fruits ? Cette tradition n'eſt donc pas ſi terrible ni ſi injurieuſe à la nation Gauloiſe, que l'a cru Ruauld. Quand Moyſe envoya des eſpions pour reconnoître la terre de Chanaan, & pour lui en faire leur rapport, ces eſpions ne jugerent-ils pas de la bonté de cette terre promiſe par la grappe énorme de raiſin qu'ils en rapporterent, & ne dirent-ils pas à leur retour qu'ils avoient trouvé une terre découlante de lait & de miel, *quæ revera fluit lacte &*

transportez par ce nouveau plaisir, que n'étant plus les maîtres d'eux-mêmes, ils prirent leurs femmes & leurs enfans, & se jetterent du côté des Alpes, pour aller chercher la terre qui portoit un si excellent fruit, traittant tous les autres païs de steriles & de sauvages.

Histoire d'Aruns & de Lucumon.

Le premier qui leur porta du vin & qui les excita à passer en Italie, ce fut un Toscan nommé Aruns, homme de grande naissance, & qui n'étoit pas d'un méchant naturel, mais à qui il étoit arrivé un fort grand affront, dont il cherchoit à se venger. Il étoit Tuteur d'un jeune orphelin appellé Lucumon, le plus riche de la ville & le plus célébre par sa beauté. Ce pupille avoit été nourri dans sa maison dès son enfance, & étant devenu grand, il n'en voulut pas sortir, faisant semblant d'aimer son Tuteur & de ne pouvoir se passer de sa compagnie. Pendant long-tems il fut assez heureux pour cacher la passion qu'il avoit pour la femme d'Aruns, & celle que cette femme avoit pour lui; mais enfin leur passion devint si violente, que ne pouvant ni la vaincre, ni la cacher, Lucumon entreprit d'enlever sa maîtresse & de la retenir publiquement; le mari le mit en Justice, mais il succomba, vaincu par le crédit, par les amis & par

melle ? Nomb. XIII. 28.

D'un jeune orphelin, appellé Lucumon.) Ce nom là ne se donnoit qu'à ceux qui étoient d'une grande naissance, car c'étoit le nom que les Toscans donnoient à leurs Rois. *Lucumones, qui reges sunt lingua Tuscorum.* Servius.

les largeſſes de Lucumon. De déſeſpoir il quitta ſon pays, & ayant oüi parler des Gaulois, il les alla trouver, & ſe mit à leur tête, pour les mener en Italie.

D'abord les Gaulois s'emparerent de toutes les Terres que les Toſcans avoient tenues anciennement, depuis les Alpes juſqu'à l'une & l'autre mer; & une marque certaine que toute cette contrée étoit de la Toſcane, ce ſont les noms qui reſtent, car la mer ſuperieure ou Septentrionale eſt appellée *Adriatique*, du nom de la ville Adria, bâtie par les Toſcans, & la mer inferieure, ou Meridionale, eſt encore appellée *la Mer Toſcane*. Tout le pays eſt planté d'arbres, plein de pâturages, & arroſé de pluſieurs rivieres. Il avoit de plus dix-huit grandes villes, où le commerce & le luxe regnoient à l'envi. Les Gaulois en chaſſerent les Toſcans, & s'en rendirent maîtres. Mais cela étoit arrivé long-tems auparavant. *Deux cens ans auparavant.*

Pour lors les Gaulois aſſiegerent la ville de Cluſium. Les Cluſiens eurent recours aux Romains, & les ſupplierent d'envoyer à ces Barbares des Ambaſſadeurs avec des lettres. Les Romains choiſirent trois hommes des plus illuſtres, & leur envoyerent trois freres de la maiſon des Fabiens. Les Gaulois les reçurent humainement, à cauſe du nom de Rome, & ceſſant de battre la ville, ils leur donnerent audience, & écouterent leurs propoſitions. Les Ambaſſadeurs leur demande- *Les Gaulois aſſiegent Cluſium. Chimſi.* *Les Romains leur envoyent des Ambaſſadeurs.* *Les trois fils de Fabius Ambuſtus.*

Audience que les Gaulois donnent aux Ambaſſadeurs Romains.

Réponſe de Brennus à ces Ambaſſadeurs.

rent, *quel tort leur avoient fait les Cluſiens, pour la réparation duquel ils fuſſent venus aſſieger leur ville?* Brennus Roi des Gaulois, ſe prenant à rire, leur dit: *Les Cluſiens nous font le tort de poſſeder plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver, & de ne pas nous en faire part, à nous qui ſommes étrangers, & en fort grand nombre & pauvres. C'eſt le même tort que vous avoient fait anciennement les Albains, les Fidenates, & ceux d'Ardées, & que vous ont fait encore tout recemment les Veiens, les Capenates, & la plûpart des Faliſques & des Volſques, contre leſquels vous marchez avec toutes vos forces, & s'ils ne partagent avec vous leurs fortunes, vous les faites eſclaves, vous pillez leurs biens, & vous ruinez leurs villes. Et en cela, Romains, vous ne faites rien d'étrange ni d'injuſte, mais vous ſuivez la plus ancienne de toutes les Loix, qui ordonne que le plus foible obéiſſe au plus fort, depuis Dieu même juſqu'aux bêtes brutes, à qui la nature a imprimé ce ſentiment, que le fort domine ſur le plus foible. Ceſſez donc d'avoir tant de pitié des Cluſiens aſſiegez, de peur que vôtre exemple ne nous apprenne à avoir auſſi pitié de tant de peuples que vous avez opprimez.*

Loi naturelle mal entendue par ces Barbares.

Cette réponſe fit connoître aux Ambaſſadeurs, qu'il ne falloit point eſperer d'accord avec Brennus; c'eſt pourquoi ils entrerent dans Cluſium, encouragerent les aſſiegez, & les exci-

Mais vous ſuivez la plus ancienne de toutes les Loix, qui ordonne que le plus foible obéiſſe au plus fort.] C'eſt le langage de la nature corrompuë, ou qui n'eſt encore éclairée d'aucune lumiere de la Religion. Cette matiere a été traitée par Platon dans les livres des Loix, & par Ariſtote dans ſes Politiques.

terent à faire une ſortie avec eux, ſoit qu'ils vouluſſent eux-mêmes reconnoître la valeur des Barbares, ou leur faire éprouver la leur. Les Cluſiens firent donc une ſortie, & il y eut près des murailles un grand combat, dans lequel un des Fabiens, Quintus Ambuſtus pouſſa ſon cheval contre un Gaulois remarquable par ſa taille & par ſa bonne mine, & que ſon courage avoit porté à devancer ſes eſcadrons. D'abord il ne fut pas reconnu, tant parce que la mêlée fut fort prompte, que parce que l'éclat des armes ébloüiſſoit les yeux; mais après qu'il eut tué ſon ennemi, comme il voulut lui ôter ſes armes, Brennus le reconnut, & prenant les Dieux à témoin comme Quintus Ambuſtus violant le droit des gens, & tout ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré parmi les hommes, avoit fait un acte d'ennemi après être venu comme Ambaſſadeur, il fit ceſſer le combat, & laiſſant là les Cluſiens, il mena ſon armée vers Rome; mais afin que les Romains ne puſſent pas lui reprocher qu'il profitoit avec plaiſir de l'injuſtice d'un particulier, & qu'il n'avoit cherché qu'un prétexte, il envoya demander le coupable pour le punir, & s'avança à petites journées.

Les Ambaſſadeurs excitent les Cluſiens à faire une ſortie, & ſortent avec eux.

Combat d'un de ces Ambaſſadeurs avec un Gaulois.

Brennus marche vers Rome, & envoye demander l'Ambaſſadeur, qui avoit violé le droit des gens.

Le Heraut étant arrivé à Rome, le Senat fut aſſemblé; la plûpart condamnerent les Fabiens; ſur-tout les Prêtres appellez Feciaux, ſe déclarerent contre eux, & traitant cette affaire d'attentat, qui regardoit la Religion & qui intereſſoit

Ces Ambaſſadeurs condamnez par les Feciaux, & par la plus grande partie du Senat.

les Dieux, ils déclarerent que le Senat, en faiſant tomber la punition du crime ſur la tête de celui qui l'avoit commis, délivreroit & déchargeroit tous les autres Romains de la coulpe qui les aſſujettiſſoit à la vengeance divine, & qui ne pouvoit être effacée que par cette expiation. Numa le plus juſte & le plus pacifique de tous les Rois, avoit établi les Feciaux, afin qu'ils fuſſent les gardiens de la paix, & les arbitres & juges ſouverains de la juſtice des cauſes, pour leſquelles on entreprenoit la guerre. Mais le Senat ayant renvoyé l'affaire au peuple, & les Feciaux pourſuivant Fabius avec la même ardeur, le peuple ſe mocqua ſi ouvertement de leur pourſuite, & témoigna tant de mépris pour la Réligion, en la traittant de vain ſcrupule, qu'il élut ce même Fabius Tribun militaire, & lui donna ſes deux freres pour Collegues.

Feciaux, Gardiens de la paix. V. la Vie de Numa.

Injuſtice du Senat de Rome.

Le peuple ſe mocque de ce ſcrupule des Feciaux, & nomme Tribuns militaires ces mêmes Ambaſſadeurs.

Les Gaulois n'eurent pas plûtôt appris cette nouvelle injure, que ne pouvant la digerer, & pleins de rage ils s'avancerent vers Rome ſans differer & avec une extréme diligence. Leur

Mais le Senat ayant envoyé l'affaire au peuple.) Le Senat commet ici une grande injuſtice; il renvoye au peuple une affaire qu'il ne pouvoit décider ſans condamner des gens de la premiere Nobleſſe, ou ſans s'expoſer au reproche d'avoir attiré ſur Rome de très-grands malheurs. Mais ne valloit-il pas mieux éviter ces malheurs, en condamnant une famille, & en ſatisfaiſant à la Religion?

Qu'il élut ce même Fabius Tribun Militaire, & lui donna ſes deux freres pour collegues.] Vers la fin de la premiere année de l'Olympiade 98. l'an de Rome 366.

nombre

nombre, leur appareil, leur force prodigieuſe, & leur fureur jetterent l'épouvante & l'effroi dans tous les lieux qui étoient ſur leur paſſage ; à la campagne & dans les villes on croyoit tout perdu; mais cette frayeur fut vaine, car ſur le chemin ils ne commirent pas la moindre hoſtilité, & ne firent aucune violence, ſeulement quand ils paſſoient près des villes, ils crioient à haute voix, *qu'ils alloient à Rome, qu'ils n'en vouloient qu'aux Romains, & qu'ils étoient amis de tous les autres peuples.*

Sur la nouvelle de la marche impetueuſe des Barbares, les Tribuns militaires menent contre eux les Légions, qui ne leur étoient pas inferieures en nombre ; car il y avoit juſqu'à quarante mille combattans ; mais la plûpart étoient des ſoldats levez à la hâte, & nullement aguerris ; d'ailleurs on négligea les Dieux dans cette occaſion ; car on ne ſe mit nullement en devoir de les appaiſer par des ſacrifices favorables, & on ne conſulta point les Devins, ce qui ne devoit point être oublié dans un ſi preſſant danger, & ſur le point d'une ſi grande bataille ; une choſe encore qui contribua beaucoup à leur perte, ce fut la multitude des chefs. Avant ce tems-là, pour des guerres bien moins dangereuſes, les Romains avoient ſouvent élû un ſouverain Magiſtrat,

Dieu négligé, ſource de toute ſorte de malheurs.

Multitude de Chefs, très-dangereuſe dans les grandes occaſions.

Une choſe encore qui contribua beaucoup à leur perte, ce fut la multitude des Chefs.] Ce n'eſt pas la premiere fois que la multitude des chefs a ruiné les affaires. Et on a ſouvent reconnu la vérité de cette maxime d'Homere, οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη, οὶς κοίρανος ἔστω. *La pluralité des Chefs n'eſt point bonne, qu'il y ait un ſeul Chef.*

qu'on appelloit Dictateur, reconnoiſſant qu'il n'y avoit rien de ſi important dans les tems difficiles, que de n'être animez que d'un même eſprit, & de n'obéïr qu'à un chef, qui eût ſeul toute la puiſſance; & en cette occaſion ils négligerent d'y avoir recours. Mais ce qui leur fit autant de tort que tout le reſte, ce fut l'ingratitude dont ils avoient uſé envers Camillus; car cela fit connoître aux Capitaines que la choſe du monde la plus à craindre pour eux, c'étoit d'uſer de leur autorité, & de ne pas flatter le peuple.

Défaite des Romains par les Gaulois à la journée d'Allia.

Les Romains s'étant avancez juſqu'à quatre-vingt-dix ſtades, camperent ſur le bord du fleuve d'Allia, près du lieu où il ſe jette dans le Tibre. Les Gaulois les attaquerent avec beaucoup de furie, & les tournerent en fuite dès le premier choc, à cauſe du deſordre de leur armée; leur aîle gauche fut d'abord renverſée dans le fleuve, où l'on en fit un grand carnage; la droite fut un peu moins maltraitée, parce que pour ſe garantir de la premiere impetuoſité des Barbares, elle avoit occupé les hauteurs. La plûpart de ceux qui compoſoient cette aîle droite, ſe ſauverent à Rome, au lieu que ceux de l'aîle gauche, qui échapperent après que les ennemis furent las de tuer, s'enfuirent à Veies pendant la nuit, perſuadez que Rome étoit entierement perduë, & que les Barbares avoient déja paſſé au fil de l'épée tous ceux qui y étoient reſtez. Le combat fut donné

Le combat fut donné dans la pleine lune, vers le ſolſtice d'Eſté.

dans la pleine lune, vers le ſolſtice d'Eſté, le même jour qu'étoit arrivée long-tems auparavant la défaite des trois cent Fabiens, qui furent tuez par les Toſcans ; mais le dernier malheur l'emporta ſur le premier, & fit que ce jour-là fut appellé, à cauſe de ce fleuve, *la journée d'Allia*, nom qu'il conſerve encore aujourd'hui. *Le 16. de Juillet.*

Pour ce qui eſt des jours, & de ſçavoir s'il y en a qui ſoient naturellement funeſtes, ou ſi Heraclite a eu raiſon de reprendre Heſiode, qui établit qu'il y a des jours heureux & des jours malheureux, & de lui reprocher qu'il a ignoré la nature des jours, qui eſt toûjours la même, c'eſt une queſtion que nous avons traitée ailleurs. Cependant il ne ſera peut-être pas hors de notre ſujet de rapporter ici quelques exemples, qui ſemblent favoriſer l'opinion du Poëte Grec. Un jour heu- *Jours heureux, & jours malheureux.* *Dans un Traité appellé*, Diſſertations Phyſiques ſur les Jours. *Il eſt perdu.*

Denys d'Halycarnaſſe écrit que ce combat fût donné environ la premiere année de l'Olympiade 98. ſous l'Archonte Pyrgion, & cela s'accorde avec le calcul que j'ai ſuivi pour l'an de Rome, parce que les Olympiades enjamboient toûjours ſur l'année du Conſulat.

Ou ſi Heraclite a eu raiſon de reprendre Heſiode, qui établit des jours heureux & des jours malheureux.] Heſiode a ajoûté à la fin de ſes Livres des œuvres & des jours, une petite piece de ſoixante-quatre vers, où il traite de la difference des jours, qu'il prétend naturellement heureux ou malheureux, ou moyens. Par où il paroît que cette ſuperſtition, qui infecte encore l'eſprit de beaucoup de Chrétiens, eſt très-ancienne. Les Payens fondoient cette difference, ou ſur la vertu occulte des nombres, ou ſur la nature des Divinitez qui préſidoient à ces jours, ou ſur l'obſervation de ce qui s'étoit paſſé. Chryſippe combattit cette erreur avec beaucoup de force, en faiſant voir que tous les jours ſont ſemblables, & que ce qui arrive de bien ou de mal, ne vient nullement de la vertu de ces jours, mais d'une cauſe très-differente, qui ne dépend point d'un tel ou d'un tel jour.

reux pour les Beotiens, c'étoit le cinquiéme du mois d'Août, qu'ils appellent *Hippodromien*, & que les Atheniens nomment *Hecatombæon*. Car ce jour-là ils remporterent deux celébres victoires, qui toutes deux mirent la Grece en liberté; l'une à la bataille de Leuctres, & l'autre plus de deux cens ans auparavant à celle de Geræſte, lorſqu'ils défirent Lattamyas & les Theſſaliens; & d'un autre côté les Perſes ont été malheureux en differens tems dans le mois d'Octobre; car le ſix ils perdirent la bataille de Marathon, le trois ils furent battus à Platées, & une autre fois à Myca-

Dans le mois, Boedromion.

Un jour heureux pour les Beotiens, c'étoit le cinquiéme du mois d'Août.] Cependant Heſiode avoit dit que tous les cinquiémes jours des mois étoient malheureux, parce qu'alors les Furies étoient en campagne. Belle obſervation!

Et l'autre plus de deux cens ans auparavant à celle de Geræſte.) On a fort bien vû qu'il y avoit ici deux fautes conſidérables. La premiere pour le tems; car cette défaite des Theſſaliens & de leur chef Lattamyas par les Beotiens, n'arriva que peu de tems avant le combat des Thermopyles, quelque cent ou cent dix ans avant la bataille de Leuctres, comme Plutarque même l'écrit dans l'un de ſes traitez de Morale, & l'autre faute eſt pour le lieu; car ce combat fut donné dans la Beotie, & Geræſte eſt au fond de l'Eubée. J'ai ſouvent remarqué que lorſqu'un lieu peu celébre a un nom qui approche de celui d'un lieu plus connu & plus renommé, ce dernier prend ordinairement la place de l'autre, comme cela eſt arrivé ici, où les copiſtes ont mis *Geræſte*, qui eſt le promontoire le plus meridional de l'Eubée, & un promontoire fort celébre pour *Cereſſe*, qui eſt un fort de la Beotie, au deſſus de Theſpies. C'eſt à *Cereſſe*, & non à *Geræſte*, que Lattamyas & les Theſſaliens furent battus par les Beotiens, comme ſçavant Palmerius l'a remarqué avant moi. Pauſanias en parle en ces termes dans ſes Beotiques: Ἔστι δὲ ἐχυρὸν χωρίον ὁ Κηφισσὸς ἐς ἅ Θεσπιῶν, ἐς ὃ ἀναχωρῆσαι πρὸς τῶν Βοιωτῶν (Βοιωτοὶ) καλοῦσι τὸν Θησσαλῶν. *Cereſſe eſt un fort ſur le chemin de Theſpies, où les Beotiens ſe retirerent quand les Theſſaliens entrerent en armes dans leur pays.*

le, & le vingt-ſix à Arbeles ; vers la pleine lune du même mois, les Atheniens ſous la conduite de Chabrias, gagnerent contre les Lacedémoniens la fameuſe bataille navale près de l'Iſle de Naxe, & le vingt celle de Salamine, comme nous l'avons montré dans le traité que nous avons fait des jours. Le mois de Juin a auſſi cauſé de grands malheurs aux Barbares ; car dans ce mois-là Alexandre défit les Lieutenans du Roi de Perſe, près du Granique, & les Carthaginois furent battus enſuite par Timoleon le vingt-quatre du même mois, jour remarquable ſur-tout par la priſe de Troye, comme le prétendent Ephorus, Calliſthene, Damaſthes & Philarchus. Au contraire, le mois de Septembre que les Beotiens appellent *Panemus*, n'a pas été favorable aux Grecs, car le ſept ils perdirent la bataille contre Antipater à Cranone, où ils furent entierement défaits, & auparavant ils avoient été battus à Cheronée par Philippe. Et le même jour du même mois & de la même année, les troupes qui avoient paſſé en Italie avec Archidamus, furent taillées

Le mois, Thargelion.

Le mois, Memgitmon.

Ephorus.] Ephorus de Cumes, diſciple d'Iſocrate. Il avoit écrit l'hiſtoire de 750. ans, où il embraſſoit tout ce qu'avoient fait les Grecs & les Barbares depuis le retour des Heraclides.

Calliſthene.) Diſciple & couſin d'Ariſtote.] Entre autres ouvrages, il avoit fait un Traité de la guerre de Troye, il fut accuſé d'avoir conſpiré contre Alexandre, & mourut dans la torture, quoi qu'innocent.

Damaſtes.)Diſciple d'Helſanicus. Il étoit de Sigée, promontoire de la Troade. Il avoit fait une hiſtoire Grecque, & un traité des ancêtres de ceux qui avoient été au ſiege de Troye.

en pieces par les Barbares. Les Carthaginois évitent ſur-tout le vingt-deux du même mois, comme un jour qui leur a toûjours été funeſte. Je n'ignore pourtant pas que dans le tems de la celébration des myſteres, la ville de Thebes fut ruinée par Alexandre le Grand; & qu'après cela les Atheniens furent obligez de recevoir une garniſon de Macedoniens vers le vingt du même mois d'Octobre, auquel jour ils font la myſterieuſe Proceſſion de Bacchus avec tant de pompe. Un même jour a auſſi été heureux & malheureux pour les Romains; car leur armée commandée par Scipion, fut défaite par les Cimbres, & quelque tems après à pareil jour ſous Lucullus, ils vainquirent Tigrane & les Armeniens. Je n'ignore pas non plus qu'Attalus & Pompée moururent le même jour qu'ils étoient nez.

Du mois, Boedromion.

De Bacchus, qu'ils portoient à Eleuſine.

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres exemples de gens, qui dans les mêmes jours, en differens tems, ont éprouvé la bonne & la mauvaiſe fortune. Quoi qu'il en ſoit, les Romains tiennent le jour de cette défaite d'Allia pour un de leurs jours funeſtes dans tous leurs mois; & la crainte & la ſuperſtition étant beaucoup augmentées à cauſe de cet accident, comme cela arrive d'ordinaire, ils ajoûtent à ce jour-là dans chaque mois, les deux qui le ſuivent, & ils les

Car leur armée commandée par Scipion, fut défaite par les Cimbres.] C'eſt une faute groſſiere qui s'eſt gliſſée dans le texte, il faut lire *par Capion*, car c'étoit le Proconſul Q. Servilius Cæpio qui commandoit l'armée. Cette défaite arriva l'an de Rome 648.

croyent également malheureux ; mais c'eſt de quoi nous avons écrit plus exactement dans notre Traité des Queſtions Romaines.

Après une victoire ſi complette, ſi les Gaulois euſſent vivement pourſuivi les fuyards, rien ne pouvoit empêcher Rome d'être entierement détruite, & ceux qui étoient dedans d'être tous paſſez au fil de l'épée, tant ceux qui ſe ſauvoient de la bataille jettoient de terreur dans l'eſprit de ceux qui les recevoient, & tant ils rempliſſoient la ville d'épouvante & de trouble. Mais les Gaulois ne pouvant s'imaginer que leur victoire fût ſi grande, & pouſſez d'ailleurs par l'excès de leur joye à faire bonne chere, ne s'amuſerent qu'à partager les dépoüilles qu'ils avoient trouvées dans le camp des Romains, ce qui facilita à la populace qui s'enfuit de la ville, le moyen de ſe retirer, & donna à ceux qui y reſterent, le tems de reprendre courage, & de pourvoir à leur ſûreté; car abandonnant le reſte de la ville, ils ſe fortifierent dans le Capitole, qu'ils remplirent de toutes ſortes d'armes; & leur premier ſoin fut d'y retirer les choſes ſaintes, & tout ce qui regardoit la Religion. Les Veſtales s'enfuirent, & emporterent leur feu avec toutes les autres choſes ſacrées, dont la garde leur eſt commiſe. Il y a pourtant des Auteurs qui écrivent qu'elles ne gardent que le feu immortel que Numa conſacra, & qu'il leur confia comme le principe de toutes choſes; car le feu eſt de tous les élemens celui

C'eſt la queſtion 25

Grande faute des Gaulois.

Pieté des Romains dans leurs plus grandes calamitez.

V. la Vie de Numa.

qui a le plus de mouvement de ſa nature. Or toute genération eſt mouvement, ou du moins, avec mouvement. Les autres parties de la matiere, ſi la chaleur vient à manquer, demeurent oiſives, inutiles, & dans une eſpece de mort. Elles deſirent & recherchent la force du feu comme leur ame, & elles n'ont pas plûtôt recouvré cette chaleur vivifiante, qu'elles ſont diſpoſées à agir ou à ſouffrir C'eſt pourquoi ce Prince parfaitement inſtruit des ſecrets de la nature, & qui à cauſe de ſa ſageſſe paſſoit pour avoir des converſations particulieres avec les Muſes, conſacra ce feu, & commanda qu'on le gardât toûjours vivant, ſans le laiſſer jamais éteindre, comme la parfaite image de la vertu immortelle qui arrange & conſerve tout cet Univers. Les autres diſent que ſelon la coûtume des Grecs le feu brûle toûjours devant les lieux ſaints, comme une marque de la pureté qu'ils exigent; mais ils ſoûtiennent qu'au dedans il y a des choſes cachées, qu'il n'eſt permis de voir qu'à ces Vierges ſacrées, qu'ils appellent

Feu, principe de génération.

Feu des Veſtales, regardé comme l'image de la vertu divine.

Or toute genération eſt mouvement, ou du moins avec mouvement.] Après avoir dit que toute genération eſt mouvement, de peur qu'on ne l'accuſe de tomber dans l'opinion de ceux qui ſoûtenoient qu'il n'y avoit qu'un principe des êtres, il ſe reprend & dit, *ou du moins avec mouvement.*

Les autres parties de la matiere, ſi la chaleur vient à manquer, demeurent oiſives.) Si la chaleur eſt néceſſaire à la matiere pour la mettre en mouvement, la matiere eſt néceſſaire à la chaleur pour l'entretenir. Il faut que le feu donne mouvement à la matiere ſans la conſumer, & que la matiere nourriſſe le feu ſans l'éteindre. Hippocrate dans le 1. liv. de la Diete.

pellent Veſtales. Le bruit même a couru que le Palladium qu'Enée porta de Troye en Italie, y étoit enfermé.

On conte que Dardanus ayant bâti la ville de Troye, conſacra les Dieux de Samothrace qu'il avoit portez avec lui, & qu'il leur établit un culte & des ſacrifices, & qu'à la priſe de Troye, Enée enleva ces mêmes Dieux & les porta en Italie. Ceux qui prétendent mieux ſçavoir ces myſtéres, diſent qu'il y a deux tonneaux qui ne ſont pas fort grands, dont l'un eſt ouvert & vuide, & l'autre eſt plein & fermé, & qu'ils ne peuvent être vûs que des ſeules Veſtales. Mais d'autres ſoûtiennent

Les Dieux de Samothrace, c'étoit une ſtatue de Minerve, & deux ſtatues des Dieux Penates.

On conte auſſi que Dardanus ayant bâti la ville de Troye, conſacra les Dieux de Samothrace qu'il avoit portez avec lui.] Le Poëte Arctinus, diſciple d'Homere, & après lui Calliſtratus, qui avoit fait l'Hiſtoire des choſes de Samothrace, ont écrit que Chryſe, fille de Palas, ſe mariant à Dardanus, lui porta en dot des préſens qu'elle avoit reçûs de Minerve, qui conſiſtoient en deux ſtatues de cette Déeſſe, & en quelques ſtatues des grands Dieux, ou Dieux *Cabires*; qu'après que les Arcadiens, pour fuir le déluge, ſe furent retirez à Samothrace, Dardanus fit bâtir un temple à ces Dieux, dont il ne dit le nom à perſonne, & leur établit un culte; qu'il tranſporta enſuite en Aſie ces ſtatues, que ſes deſcendans les conſacrerent dans un temple de la citadelle d'Ilion, où elles étoient gardées avec grand ſoin, & que la ville baſſe ayant été priſe par les Grecs, Enée ſe rendit maître de la citadelle, enleva ces Dieux, & les porta en Italie. Denys d'Halicarnaſſe ſemble être perſuadé que parmi ces Dieux Troyens, étoient les Dieux Penates qu'il avoit vûs dans un vieux Temple à Rome. C'étoient deux jeunes hommes aſſis tenant chacun une lance, d'un ouvrage fort antique, & avec cette Inſcription DENAS, pour PENAS: à quoi s'accorde ce Vers de Virgile, *Cum penatibus & magnis Diis.* Je crois qu'il eſt très-inutile de rechercher quels étoient ces Dieux, puiſque les peuples mêmes qui les adoroient, ont toûjours ignoré leur nom. On ne peut faire que des conjectures très-incertaines.

que ces derniers ont été trompez, ſur ce que ces Vierges, dans le tems de leur fuite, mirent la plûpart des choſes ſacrées dans deux tonneaux qu'elles enterrerent ſous le Temple de Quirinus, d'où l'endroit même a été appellé *Doliola*, du nom de ces tonneaux, & prenant avec elles ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus conſidérable, elles s'enfuirent le long de la riviere.

Parmi ceux qui prenoient la fuite, il y avoit un Plebeien appellé Lucius Albinus qui emmenoit ſur un chariot ſa femme, ſes petits enfans & les plus néceſſaires de ſes meubles. Dès que cet homme eut apperçu ces Veſtales qui portoient entre leurs bras les choſes ſacrées, marchant ſans aucune ayde, & ayant beaucoup de peine à ſe traîner, il fit deſcendre ſa femme & ſes enfans, jetta tous ſes meubles, & donna ſon chariot à ces ſaintes filles, afin qu'elles s'en ſerviſſent pour ſe retirer dans quelqu'une des villes Grecques. Cette grande pieté d'Albinus, & ce reſpect qu'il eut pour la Divinité dans un tems ſi dangereux & ſi difficile, m'ont paru dignes que j'en fiſſe mention dans ce recit, & que je tâchaſſe de les conſerver dans le ſouvenir des hommes.

Pieté remarquable d'un homme du peuple.

Il les conduiſit lui-même à Cares, ville Grecque, bâtie par les Pelaſges.

Tous les autres Prêtres des Dieux & les plus vénérables vieillards de la ville qui avoient été Conſuls, ou qui avoient obtenu l'honneur du triomphe, n'eurent pas le cœur d'abandonner la ville; mais prenant leurs plus belles robes ſacrées, ils adreſſerent aux Dieux une priere ſolemnelle,

Tous ceux qui avoient été Magiſtrats Curules, c'eſt-à-dire, ceux qui avoient le droit d'être aſſis ſur le ſiege d'yvoire.

dont le formulaire leur fut dicté ſelon la coûtume, par le ſouverain Pontife Fabius, comme ſe devoüant eux-mêmes pour leur Patrie, & s'aſſirent dans la grande place ſur des ſieges d'yvoire, attendant la fortune qu'il plairoit aux Dieux de leur envoyer.

Trois jours après la bataille, Brennus arriva avec ſon armée. Les portes ouvertes & les murailles ſans gardes & ſans défenſe lui donnerent d'abord quelque ſoupçon, car il ne pouvoit croire que les Romains abandonnaſſent ainſi la partie, & qu'ils fuſſent ſi abbattus. Enfin ayant connu la vérité, il entra par la porte Colline & prit Rome, quelque trois cent ſoixante ans après ſa fondation, au moins s'il eſt vrai qu'on ait conſervé un compte ſûr & fidéle de ces tems-là, dont le déſordre & la confuſion ont rendu beaucoup de choſes, même moins anciennes, fort douteuſes & fort obſcures. 366. ans.

Cependant un bruit ſourd de cette calamité &

Au moins s'il eſt vrai qu'on ait conſervé un compte ſûr & fidéle de ces temps-là.) Tite-Live fait aſſez connoître au commencement du liv. VI. qu'on n'a de ce tems-là aucun compte qui ſoit fidéle, tant parce que les Romains ne ſe mêloient preſque pas encore d'écrire, que parce que les Commentaires des Pontifes, & les autres monumens publics & particuliers, avoient été la plûpart conſumez par le feu. Choſe étrange, pendant que la Grece avoit tant de grands Hiſtoriens, tant d'excellens Poëtes, & tant de grands Philoſophes, Rome n'avoit encore aucun écrivain, elle n'en connoiſſoit même aucun, comme Horace l'aſſûre dans la premiere Epître du 2. liv. les Romains commencerent fort tard à lire les écrits des Grecs.

Cependant un bruit ſourd ſe répandit juſqu'en Grece.] Le peu

de cette priſe ſe répandit d'abord juſqu'en Grece; car Heraclide de Pont, qui n'étoit pas fort éloigné de ces tems-là, écrit dans ſon Traité de l'ame, qu'il vint des nouvelles d'Occident, qu'une armée venue du pays des Hyperboréens, avoit pris une ville Grecque, nommée *Rome*, qui étoit dans cette contrée, près de la grande mer; mais je ne m'étonne pas qu'un Ecrivain auſſi fabuleux, & auſſi menteur qu'Heraclide, ait amplifié & embelli la vérité de cette priſe de Rome, en y ajoûtant ſes Hyperboréens & ſa

Heraclide de Pont, critiqué mal-à-propos par Plutarque.

de bruit que fit en Grece cette priſe de Rome par les Gaulois, eſt une marque certaine du peu de commerce que les Grecs avoient alors en Italie.

Car Heraclide de Pont, qui n'étoit pas fort éloigné de ces tems-là.] Il en étoit ſi peu éloigné, qu'il vivoit dans ce tems là même, puiſqu'il étoit diſciple de Platon, & qu'il le fut enſuite d'Ariſtote. Quand Rome fut priſe, Platon n'avoit que 41. an.

Mais je ne m'étonne pas qu'un Hiſtorien auſſi fabuleux & auſſi menteur qu'Heraclide ait amplifié & embelli.] Ce jugement que Plutarque fait d'Heraclide, ne paroît pas bien fondé; il l'accuſe d'avoir embelli la priſe de Rome, & de lui avoir donné un air de Fable, en y ajoûtant ces grands termes *d'Hyperboréens* & de *grande mer*; mais ce terme *d'Hyperboréens* n'eſt pas plus fabuleux que *nation Celtique*, ni celui *de grande mer*, plus recherché que celui de *mer Etrurienne* ou *Toſcane*. Plutarque avoit oublié que les Anciens appelloient la mer Mediterranée, *la grande mer*, par oppoſition au pont Euxin, ne connoiſſant pas encore l'Occéan, & qu'ils donnoient aux peuples du Nord le nom *d'Hyperboréens*, qui ne ſignifie autre choſe que *fort Septentrionaux*. On peut voir Strabon, liv. XI. & ce qui a été remarqué ſur Feſtus au mot *Hyperborei*. Cela n'empêche pas qu'Heraclide de Pont, ne fût un Ecrivain fabuleux & menteur, car c'étoit le vice, non ſeulement des anciens Hiſtoriens, mais auſſi des Philoſophes, ils mêloient la Fable à l'Hiſtoire, pour rendre leurs écrits plus merveilleux, & par là plus agréables, mais ils ne laiſſoient pas quelquefois de dire vrai, comme on le voit par Herodote auſſi fabuleux qu'Heraclide.

grande mer. Le Philoſophe Ariſtote témoigne formellement qu'il avoit oüi dire que la ville de Rome avoit été priſe par les Gaulois ; mais il dit que celui qui la ſauva, étoit Lucius. Or Camillus étoit appellé Marcus & non pas Lucius ; mais ils n'en ont parlé que par oüi-dire.

Hiſtoire Romaine peu connue en Grece, du tems de Camillus.

Brennus étant Maître de Rome, fit aſſieger le Capitole par une partie de ſes troupes, & avec le reſte il deſcendit par la grande Place. Là voyant tous ces vieillards aſſis avec tous leurs ornemens & dans un profond ſilence, qui ne ſe levoient point à l'approche des ennemis, qui ne changeoient point de viſage, & qui, tranquillement appuyez ſur leurs bâtons, ſe regardoient ſans donner aucune marque de crainte, il fut frappé d'admiration. Les Gaulois étonnez comme lui, d'un ſpectacle ſi ſurprenant, furent long-tems ſans oſer ni les approcher, ni les toucher, les regardant comme des Dieux, qui ne manqueroient pas de punir leur inſolence, juſqu'à ce qu'un d'eux plus hardi que les autres, s'approcha de Manius Papirius, & avançant la main, la paſſa doucement le long de ſa barbe, qui étoit

Les Gaulois regardent d'abord, comme des Dieux, les vieillards Romains aſſis dans la grande Place.

Mais il dit que celui qui la ſauva étoit appellé Lucius.] L'Hiſtoire Romaine n'étoit pas encore bien connue en Grece du tems d'Ariſtote, & ce Philoſophe peut fort bien avoir confondu les noms ; mais peut-être auſſi a-t'il voulu parler de Lucius Albinus, & qu'il a prétendu que ce fut lui qui en ſauvant par ſa pieté les Veſtales & les Dieux qu'elles portoient, fut la premiere cauſe du ſalut de Rome.

Manius Papirius frappe le premier un Gaulois, & eſt tué.

fort longue. Papirius le frappa de ſon bâton ſur la tête & le bleſſa dangereuſement ; le Barbare irrité tira ſon épée & le tua. Ils tuerent enſuite tous les autres ſur leur ſieges, & paſſerent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrerent devant eux. Ils employerent pluſieurs jours à piller les maiſons, & à ſaccager la ville, où ils mirent enfin le feu, pour ſe venger de ceux qui occupoient encore le Capitole, & qui bien-loin de ſe rendre, après en avoir été ſommez, repouſſoient vigoureuſement leurs attaques, en défendant leurs retranchemens. Voilà pourquoi ils ruinerent la ville & paſſerent au fil de l'épée tous ceux qui tomberent entre leurs mains, ſans épargner ni âge, ni ſexe.

Car le feu en avoit conſumé la plus grande partie, & ceux de la campagne avoient été portez à Veies.

Le Capitole tenant plus long-tems qu'ils n'avoient cru, & les vivres commençant à leur manquer, ils partagerent leur armée ; une partie demeura avec le Roi, pour continuer le ſiege, & l'autre partie, ſe diviſant par compagnies & par bandes, ſe diſperſa & alla fourrager la campagne, & piller les bourgs avec une entiere ſecurité & une extréme confiance en leur bonne fortune. Par hazard la plus groſſe troupe & la mieux diſciplinée alla du côté d'Ardées, où Camillus, depuis ſon exil, menoit la vie d'un ſimple Particulier, ſans ſe mêler d'aucune affaire ; mais alors reveillé par tout ce qui ſe paſſoit, & ranimant ſes eſpérances, il étoit agité de differentes penſées, & cherchoit les moyens, non

Une partie de l'armée des Gaulois va du côté d'Ardées, où eſt Camillus.

pas de ſe dérober à la fureur des Gaulois, mais de les repouſſer & de les vaincre, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Voyant donc que les Habitans d'Ardées étoient aſſez forts en nombre, mais qu'ils manquoient de réſolution & de courage, à cauſe du peu d'expérience & de la lâcheté de leurs Chefs, il s'adreſſa à la jeuneſſe, & leur dit, *qu'il ne falloit pas imputer la défaite des Romains à la valeur des Gaulois, ni s'imaginer que les calamitez qui leur étoient arrivées pour avoir manqué de prudence, & pour avoir ſuivi de mauvais conſeils, fuſſent l'ouvrage de ceux qui n'avoient rien contribué à leur victoire; mais qu'il falloit attribuer ce revers à la Fortune, qui avoit voulu montrer ſon pouvoir; que plus il y avoit de danger, plus il étoit glorieux de repouſſer une guerre étrangere & barbare, qui comme le feu, ne finiſſoit & ne s'éteignoit, qu'après avoir conſumé tout ce qu'elle avoit vaincu; que s'ils vouloient avoir de la fermeté & du courage, il leur promettoit en tems & lieu, une victoire aiſée & ſans aucun danger.* Comme il vit les jeunes gens touchez de ſes diſcours, il alla aux Chefs & au Senat d'Ardées, & les ayant perſuadez, il arma tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & de peur que l'ennemi qui étoit fort près, n'en fût informé, il les tint renfermez dans la ville.

Harangue de Camillus à la Jeuneſſe d'Ardées.

Les Gaulois revenant chargez de butin, après avoir couru & fourragé tout le pays, camperent en déſordre & avec beaucoup de négligence, & ne penſerent qu'à boire; la nuit les ſurprit yvres,

Camillus ſort ſur les Gaulois yvres, & les défait.

& le ſilence regna ſeul dans leur camp. Camillus averti par ſes eſpions, fit ſortir ſes troupes d'Ardées, & ayant fait ſans bruit tout le chemin qui étoit entre les ennemis & la ville, il arriva à leur camp ſur le minuit. D'abord il fit jetter de grands cris à ſes troupes, & commanda aux trompettes de ſonner pour effrayer les Barbares, qui à ce grand bruit revenoient à peine de leur ſomme & de leur yvreſſe. Il y en eut quelques-uns qui ſe reveillerent en ſurſaut, & qui, prenant les armes, ſoûtinrent quelque temps l'effort de Camillus, & moururent en combattant; mais la plûpart accablez de vin & de ſommeil, furent tuez tout endormis; le petit nombre de ceux qui ſe ſauverent à la faveur de la nuit, fut ratrapé le lendemain par la Cavalerie, qui les trouvant errants & diſperſez, en fit un grand carnage.

La Renommée ſema tout auſſi-tôt le bruit de cette défaite dans toutes les villes voiſines, & porta quantité de jeunes gens à ſe joindre à Camillus, ſur-tout les Romains, qui après la Journée d'Allia, s'étoient refugiez à Veies, & qui alors deploroient leurs malheurs par de telles plaintes:

Plaintes des Romains refugiez à Veies.

Quel Capitaine, diſoient-ils, *la Fortune a ravi à la Ville de Rome, pour le donner à celle d'Ardées, afin de la rendre illuſtre par ſes grands exploits! Et cependant celle qui a porté, & qui a nourri un ſi grand homme, demeure entiérement perdue & détruite: Et nous, faute de Capitaine, nous nous tenons renfermez derriere les murs*

murs d'une ville étrangere, & nous demeurons les bras croiſez, trahiſſant malheureuſement l'Italie. Revenons de cette honteuſe langueur, & envoyons demander nôtre Genéral au Peuple d'Ardées, ou, prenant nous-mêmes les armes, allons nous ranger ſous ſes étendarts. Car enfin il n'eſt plus banni, & nous ne ſommes plus Citoyens, puiſqu'il n'y a plus de Rome, & que nôtre patrie eſt entre les mains de nos ennemis.

Cet avis fut approuvé, & l'on deputa ſur l'heure même à Camillus, pour le prier d'accepter la Charge de Genéral, mais Camillus répondit, qu'il n'accepteroit cette Charge, qu'aprés que les Citoyens qui étoient dans le Capitole, auroient confirmé leur choix par leurs ſuffrages ſelon les Loix, & que pendant qu'ils vivroient, il les regarderoit comme le Corps de la République, leur obéïroit avec une entiere ſoumiſſion, & n'entreprendroit rien ſans leur ordre.

Grande marque de la moderation & de la probité de Camillus.

On admira la moderation & la probité de Camillus, mais on n'avoit perſonne pour porter ces nouvelles au Capitole; il paroiſſoit même entierement impoſſible de faire entrer quelqu'un

Mais Camillus répondit qu'il n'accepteroit cette charge.) C'étoit certainement l'eſprit de Camillus, qui n'auroit pas ſeulement changé le lieu de ſon éxil, ſans l'ordre du Senat & du peuple, comme Tite-Live le dit formellement; mais le même Tite-Live écrit que ce furent les Veiens, qui avant que d'appeller Camillus, envoyerent en demander la permiſſion au Senat, ſur quoi il fait cette belle réflexion qui mérite de n'être pas oubliée: *Adeo regebat omnia pudor, diſcriminaque rerum, prope peractis rebus, ſervabant. Tant la pudeur gouvernoit en toutes rencontres, & tant on obſervoit avec la derniere exactitude, juſqu'aux moindres formalitez en toutes choſes, lors même que tout étoit preſque perdu.*

dans cette citadelle, ſerrée de ſi près par les ennemis, qui étoient maîtres de la ville. Heureuſement parmi les jeunes gens il y eut un certain Pontius Comminius, d'une naiſſance médiocre ou moyenne, mais qui brûloit d'envie de ſe ſignaler & d'acquerir de la gloire; il s'offrit volontairement à courir ce danger. Il ne voulut pas ſe charger de lettres, de peur que, venant à être pris, les ennemis ne découvriſſent le deſſein de Camillus; mais prenant une méchante robe, ſous laquelle il cacha quelques pieces de liege, il ſe mit en chemin & marcha tout le jour ſans aucune crainte; à l'entrée de la nuit il arriva près de la ville, & voyant qu'il ne pouvoit paſſer la riviere ſur le pont qui étoit gardé, il entortilla ſur ſa tête ſa robe, qui étoit peu chargée d'étoffe, & aſſez legere, & ſe mit à la nage, ſoûtenu par ces écorces de liege, avec leſquelles il traverſa le fleuve juſqu'à la ville, & continuant ſon chemin, en évitant toûjours les endroits, où il jugeoit par le bruit, & par les feux, que l'on faiſoit la meilleure garde, il gagna la porte Carmentale, où le ſilence étoit le plus grand, & du côté de laquelle le mont du Capitole étoit le plus roide, & le rocher qui l'environne, le plus eſcarpé; il grimpa ſur ce rocher par l'endroit le plus difficile & le plus déſert, avec beaucoup de travail & de peine, ſans être apperçu, & arriva juſqu'aux premieres ſentinelles; après qu'il les eût ſaluez, & qu'il

Grande action de Pontius Comminius, qui entreprend d'entrer dans le Capitole.

Porte, ainſi appellée, à cauſe du Temple de Carmenta, mere d'Evandre, qui étoit tout auprès, au pied du Capitole.

leur eût dit ſon nom, ils le reçûrent avec une extréme joye, & l'envoyerent aux Magiſtrats.

Le Senat fut aſſemblé ſur l'heure même. Pontius leur apprit la victoire que Camillus avoit remportée, & dont ils n'avoient pas eu le moindre vent, leur dit la réſolution des ſoldats, & les exhorta à confirmer la Charge de Genéral à Camillus, vû que c'étoit le ſeul à qui les Romains de dehors étoient réſolus d'obéïr. Ces nouvelles entendues, le Senat, après avoir deliberé quelque tems, élût Camillus Dictateur, & renvoya par le même chemin Pontius, qui eut à ſon retour la même bonne fortune; car il paſſa ſans être aperçû, & rapporta aux Romains de dehors les ordres du Senat, dont ils furent fort joyeux.

Le Senat, aſſiegé dans le Capitole, nomme Camillus, Dictateur pour la ſeconde fois.

Camillus trouva vingt mille hommes en armes, & ayant joint à cette armée un plus grand nombre d'Alliez, il ſe prépara à aller attaquer les Barbares. Voilà de quelle maniere Camillus fut élu Dictateur pour la ſeconde fois. Il ſe rendit incontinent à la ville de Veies, & s'étant mis à la tête de l'armée avec tous les ſecours des Alliez, il marcha contre les ennemis.

Dans ce tems-là quelques-uns des Barbares qui étoient au ſiege, paſſant par hazard près de l'endroit par où Pontius étoit monté la nuit au Capitole, & appercevant en pluſieurs endroits les traces de ſes pieds & de ſes mains, comme en grimpant il s'étoit accroché à tout ce qu'il avoit pû empoigner, les herbes & les broſſailles, qui

Le chemin de Pontius, apperçu par les Gaulois.

étoient le long des rochers, foulées, & la terre éboulée par-cy par-là, ils allerent en faire le rapport au Roi, qui s'étant rendu ſur les lieux, & ayant conſidéré de près ce qu'on lui avoit rapporté, ne dit rien ſur l'heure; mais le ſoir il aſſembla tous ceux qui étoient les plus diſpos & les plus legers parmi ſes troupes, & les plus propres à gravir ſur les monts les plus eſcarpez, & leur dit : *Les ennemis nous montrent eux-mêmes le chemin qui nous étoit caché juſqu'ici, & nous font voir que ce rocher n'eſt ni impraticable, ni inacceſſible. Ce nous ſeroit une grande honte, après de ſi heureux commencemens, de deſeſperer de la fin, & d'abandonner ce Fort, comme imprenable, lorſque les ennemis mêmes nous marquent les endroits par leſquels il peut être pris: où un ſeul homme a pû monter, pluſieurs y monteront l'un après l'autre; cela ſera même d'autant plus facile, qu'ils s'entr'aideront; je deſtine de grandes récompenſes & de grands honneurs à tous ceux qui en cette occaſion auront donné des preuves de leur courage.*

Harangue de Brennus, à ſes troupes, qu'il veut faire monter au Capitole par le même chemin.

Les Gaulois excitez par ces promeſſes, promirent gayement de monter. En effet, ſur le minuit, ils commencerent à grimper à la file avec un fort grand ſilence, en s'accrochant à des rochers fort eſcarpez & fort difficiles, mais qu'ils trouverent pourtant moins inacceſſibles qu'ils n'avoient penſé, de maniere que les premiers avoient déja gagné la hauteur, & alloient ſe rendre maîtres des retranchemens, & faire main baſſe ſur les ſentinelles, qui étoient tous endor-

Les Gaulois, en graviſſant, gagnent la hauteur du Capitole.

mis, car ni homme, ni chien, ne les avoit découverts; mais il y avoit des oyes ſacrées, qu'on nourriſſoit autour du Temple de Junon. Auparavant on leur donnoit de la pâture en abondance, mais depuis quelque tems elles étoient fort negligées, parce que les vivres avoient com-

Auparavant on leur donnoit de la pâture en abondance, mais depuis quelque tems elles étoient fort negligées.] Voilà une circonſtance qui me paroît bien petite & peu digne de l'Hiſtoire. A quoi bon nous apprendre qu'auparavant on nourriſſoit fort bien ces oyes; mais que depuis qu'on étoit ſi preſſé, on les nourriſſoit plusmal. Plutarque auroit-il trouvé cette particularité dans quelque Hiſtorien que nous n'avons plus? J'en doute. Et comme par tout ce qui a précedé, on voit manifeſtement qu'il avoit Tite-Live devant les yeux, on peut raiſonnablement ſoupçonner qu'il a été trompé par un endroit de cet Hiſtorien, qu'il n'a pas entendu, comme cela lui eſt arrivé déja deux fois dans cette même vie de Camillus. Voici le paſſage: *Anſeres non fefellere, quibus ſacris Junoni in ſumma inopia cibi tamen abſtinebatur.* Comment peut-on trouver dans ces paroles la moindre ombre du ſens que Plutarque a ſuivi? Cela n'eſt pas bien difficile, & voici la ſource de l'erreur. Plutarque, qui, comme je l'ai déja dit, n'entendoit pas finement le Latin, a mal fait la conſtruction de ce paſſage; il a joint *cibi* avec *abſtinebatur*, au lieu qu'il doit être joint avec *inopia*, & trompé par la reſſemblance de cette phraſe *cibi abſtinebatur*, avec la phraſe Grecque οὐδενὸς ἔτους, il l'a priſe dans le même ſens, & lui a fait ſignifier, *épargner la nourriture*, au lieu que Tite-Live a dit que *les Romains dans une grande diſette de vivres, épargnoient ces oyes, & s'empêchoient de les manger.* Pour juſtifier Plutarque, on pourra dire qu'il n'a rapporté cette particularité que pour rendre raiſon de ce que ces oyes étoient ſi éveillées; mais cela n'étoit nullement néceſſaire, les oyes les mieux nourries ſont toûjours aſſez éveillées. Ceux qui refuſeront de ſe rendre à ma conjecture, ne ſçauroient au moins diſconvenir que la reflexion de Tite-Live ne ſoit plus convenable, & que Plutarque n'eut mieux fait de la ſuivre, & de dire comme lui *que malgré l'extrémité où ces Romains étoient réduits, ils avoient toûjours épargné ces oyes, parce qu'elles étoient conſacrées à Junon.* Long-tems après avoir fait cette remarque, je l'ai communiquée à un des plus

mencé à manquer, & qu'il y en avoit à peine pour les hommes. Or cet animal a l'ouie fort ſubtil & il eſt ſi peureux, qu'il s'effraye pour le moindre bruit ; & celles-là encore plus éveillées par la faim, & par conſéquent plus faciles à allarmer, ſentirent promptement l'approche des Gaulois, & ſe mirent à courir & à crier contre eux, de ſorte qu'elles éveillerent tous ceux de la Forteresſe, joint que les Gaulois ſe voyant découverts, ne s'empêcherent plus de faire du bruit, au contraire ils allerent aux Romains avec des cris épouvantables.

Ils ſont découverts par les oyes ſacrées du Capitole, qui par leurs cris éveillent les Romains.

Dans cette allarme les Aſſiegez ſaiſiſſant impetueuſement les premieres armes qu'ils rencontrerent ſous la main, ſe défendirent, comme ils ſe trouverent. Le premier de tous fut Manlius, hom-

Grande action de Manlius.

ſçavans hommes, & des plus grands genies de nôtre ſiecle, & qui auroit été reconnu pour tel dans les plus heureux ſiecles de Rome & d'Athenes ; il m'a fait l'honneur de m'écrire qu'il pourroit bien être que Plutarque n'avoit pas ce paſſage de Tite-Live devant les yeux, & qu'il a ſuivi une vûë particuliere ; que la réflexion de Tite-Live eſt celle d'un homme élevé dans le ſein de la politique Romaine, & plus frappé des idées du gouvernement, dont la Religion fait partie, & que la réflexion de Plutarque eſt celle d'un Philoſophe accoûtumé à chercher les cauſes naturelles des accidents dont il parle ; que c'eſt ce qui l'a porté à remarquer que ces oyes plus mal nourries qu'à l'ordinaire, s'éveilloient auſſi plus matin. Il ajoûte qu'il aimeroit pourtant mieux avoir fait la réflexion de Tite-Live que celle de Plutarque. Cela eſt très-judicieuſement remarqué. Mais je ſuis perſuadé que Plutarque aimeroit mieux le reproche que je lui fais d'avoir mal entendu un paſſage Latin, que celui que lui fait ce grand homme d'avoir fait un mauvais choix, en préferant ſa réflexion à celle de Tite-Live, qui eſt ſi pleine de ſens, & qui renferme une leçon très-importante & très-ſolide.

me Conſulaire, fort robuſte de ſa perſonne, & d'une grandeur de courage que rien ne pouvoit étonner. Il ſe trouva en tête deux Gaulois qui le chargerent; comme l'un d'eux levoit ſa hache pour lui abbatre la tête, il le prévint, & lui abbatit la main d'un coup d'épée, en même tems il heurta l'autre ſi rudement au viſage avec ſon bouclier, qu'il le renverſa dans le précipice, fit ferme ſur la muraille avec tous ceux qui étoient accourus autour de lui, & repouſſa les autres Barbares, qui avoient grimpé juſqu'au haut, qui n'étoient pas en ſi fort grand nombre, & qui ne firent rien qui répondit à l'audace de cette action.

Le lendemain dès le point du jour, les Romains effrayez encore du danger qu'ils venoient d'échapper par une eſpece de miracle, jetterent du haut en bas du rocher dans le camp des ennemis le Capitaine qui avoit commandé la garde la nuit précedente, & decernerent à Manlius pour le prix de ſa victoire, une récompenſe plus honorable, qu'utile; car ils lui donnerent chacun ce qu'ils avoient de vivres pour un jour; c'eſt-à-dire, une demie-livre de froment du pays, & de vin le quart d'une cotyle Grecque.

Récompenſe decernée à Manlius, pour le prix de ſa victoire.

Et de vin le quart d'une Cotyle Grecque.) La cotyle Grecque contenoit un peu moins qu'une chopine de Paris, car elle contenoit ſix cyathes, & il en faut quinze pour la pinte, ainſi le quart d'une cotyle, n'étoit pas tout-à-fait la moitié de nôtre demi ſeptier. Tite-Live appelle ce prétendu quart de cotyle *quartarios*, ce qui

Cette entrepriſe manquée, les Gaulois commencerent à perdre courage ; car ils n'avoient preſque plus de vivres, n'oſant aller au fourrage, de peur de Camillus, & la maladie étoit dans leur armée, parce qu'ils étoient campez parmi des monceaux de morts entaſſez les uns ſur les autres, & entre des ruines de maiſons brûlées, dont la cendre qui étoit fort haute, corrompoit tellement l'air par ſa ſéchereſſe & par ſon acreté, lorſqu'elle étoit élevée par le vent ou échaufée par le ſoleil, qu'on ne reſpiroit qu'un poiſon ſubtil qui conſumoit les entrailles, & ce qui contribua encore davantage à cette contagion, ce fut le changement de vie ; car venant de lieux ombragez & couverts, qui fourniſſoient par-tout des aſyles agréables contre les chaleurs de l'été, ils ſe trouvoient dans des lieux bas & fort malſains, ſur-tout pour l'automne, à quoi ils ne purent réſiſter. Tout cela joint à la longueur du ſiege qui avoit déja duré ſix mois entiers, excita dans leur camp une peſte ſi furieuſe, qu'on n'enterroit plus les morts, à cauſe de leur trop grande quantité.

Cette extremité des Gaulois ne rendoit pas la condition des aſſiegez meilleure ; la famine, qui

peut bien avoir trompé Plutarque, car *quartarius* eſt certainement la moitié de la cotyle, & Plutarque, trompé par le mot, l'a pris pour le quart. Quoiqu'il en ſoit, la choſe paroît très-petite en elle-même, mais la diſette où l'on étoit, rendoit cette largeſſe, une grande marque de l'affection qu'on avoit pour Manlius.

augmentoit

augmentoit tous les jours, les preſſoit d'un côté & de l'autre, l'ignorance de ce que faiſoit Camillus leur abbattoit extrémement le courage, car perſonne ne pouvoit leur en porter des nouvelles, tant les Barbares faiſoient bonne garde dans la ville tout autour du fort. Les deux partis étant donc également découragez, il y eut quelques propoſitions d'accommodement, qui commencerent d'abord par les gardes avancées, qui, ſe trouvant aſſez près, entrerent en quelque eſpece de pourparler. Enſuite, par la permiſſion de ceux qui commandoient dans la fortereſſe, Sulpitius Tribun militaire s'aboucha avec Brennus. On convint que les aſſiegez donneroient mille livres peſant d'or, & que les Barbares, après l'avoir reçu, retireroient leur armée de la ville & des frontieres.

Capitulation des Romains.

La livre d'or valoit cinq cent livres

Les ſermens prêtez de part & d'autre, & l'or apporté pour être peſé, les Gaulois tromperent d'abord en cachette par de faux poids, & enſuite à découvert, en arrêtant & faiſant pencher un des baſſins de la balance. Les Romains ſe plaignirent de ce procédé; mais Brennus ajoûtant l'inſulte & la raillerie à l'injuſtice, détacha ſon épée, & la mit encore avec le ceinturon dans la balance pardeſſus les poids. Sulpitius lui demanda ce que cette action vouloit dire; *Que voudroit-elle dire*, répondit Brennus, *ſinon malheur aux vaincus*, & cette parole eſt demeurée en Proverbe.

Tromperie inſolente des Gaulois.

VÆ VICTIS.

Sur cela les Romains étoient partagez, les uns

irritez de cette inſolence & pleins de reſſentiment, vouloient qu'on reprît l'or, & qu'on remontât au Capitole pour y ſoûtenir encore le ſiege; & les autres étoient d'avis de diſſimuler cette mediocre injure, & de ne pas faire conſiſter la honte à donner plus qu'on n'avoit promis, puiſque l'affront ne conſiſtoit qu'à donner, & que la néceſſité du tems les avoit réduits à le boire.

La honte conſiſtoit à donner, & non pas à donner plus ou moins.

Pendant qu'ils conteſtoient ainſi entre eux & avec les Barbares, Camillus qui étoit aux portes de Rome, ayant appris tout ce qui s'étoit paſſé, commanda à ſon armée de ſuivre en bon ordre & au petit pas, & s'avançant avec l'élite de ſes troupes, il arriva ſur le lieu. Les Romains s'étant ouverts, le reçurent comme leur Dictateur avec beaucoup de reſpect, & dans un profond ſilence.

Arrivée de Camillus.

Là Camillus prenant l'or, le donna à ſes gens, & commanda aux Gaulois de reprendre leurs poids & leurs balances, & de ſe retirer; car, leur dit-il, *la coûtume des Romains eſt de conſerver leur Patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer.*

Ce que Camillus fit en arrivant au lieu, où l'on peſoit l'or pour la rançon de Rome.

Brennus ſe mit en colere, & ſe plaignit que c'étoit une infraction au traité. Camillus lui répondit, *que ce Traitté n'avoit pas été fait legitimement, & qu'il n'étoit pas valable; parce que lui étant Dictateur, & n'y ayant point d'autre Général établi par la Loi, ils avoient traité avec des gens qui n'avoient aucun*

Fiere réponſe de Camillus, à Brennus.

La coûtume des Romains eſt de conſerver leur patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer. Plutarque a emprunté cette penſée de Tite-Live. *ferroque non auro recuperare patriam jubet.* liv. 5. 49.

pouvoir; c'eſt à moi ſeul, ajoûta-t'il, *qu'il faut s'adreſſer preſentement, ſi vous avez quelque demande à faire; car je viens avec une autorité legitime, & je ſuis le maître, ou de vous pardonner ſi vous avez recours aux prieres, ou de vous punir comme des coupables, ſi vous ne vous repentez.*

Ces paroles firent ſortir Brennus hors de lui; il commande à ſes gens de prendre les armes. Les Romains en font de même. Les deux partis tirent l'épée en même tems, & ſe chargent, mêlez les uns avec les autres, comme on le peut penſer, vû qu'ils étoient dans des ruines de maiſons, dans des ruës étroites, & dans des lieux ſerrez qui ne ſouffroient point d'ordre de bataille. Mais bientôt après, Brennus devenu plus ſage, retira ſes troupes dans ſon camp avec peu de perte, & les faiſant marcher dès la nuit même, il abandonna la ville, & alla camper à huit milles, près du chemin qui mene à Gabies.

Brennus retire ſes troupes, & abandonne Rome la nuit même.

Le lendemain dès la pointe du jour, Camillus fut en préſence couvert d'armes éclattantes, & ſuivi de ſes Romains qui étoient alors auſſi formidables, qu'ils étoient auparavant abbattus. Il leur donna la bataille qui fut fort rude, & qui dura fort long-tems, juſqu'à ce qu'enfin les Gaulois furent entiérement défaits, & leur camp pris après un très-grand carnage. Ceux qui prirent la fuite, furent tuez par les Romains, qui les pourſuivirent fort vivement, & ceux qui s'étant diſperſez, échaperent à leur pourſuite, furent ac-

Camillus les ſuit; leur donne la bataille, & les défait entiérement.

cablez par ceux qui ſortirent contre eux des villes & des villages voiſins. Ainſi Rome qui avoit été priſe d'une maniere ſi ſurprenante, fut ſauvée d'une maniere plus ſurprenante encore, après avoir été au pouvoir des Barbares ſept mois entiers. Car ils y entrerent un peu après le quinze de Juillet, & ils en furent chaſſez vers le treize de Février.

Camillus rentre trionphant dans Rome.

Camillus rentra triomphant dans la ville, comme le Liberateur de ſa patrie, qu'il avoit retirée des mains des ennemis, & comme celui qui ramenoit Rome dans Rome même, car les Romains qui avoient été dehors pendant le ſiege avec leurs femmes & leurs enfans, ſuivoient ſon char, & ceux qui avoient été aſſiegez dans le Capitole, & qui s'étoient vûs à la veille de mourir de faim, allerent à leur rencontre, & s'embraſſant les uns les autres, ils verſoient tous des larmes de joye pour un bonheur ſi ineſperé, & qu'ils oſoient à peine croire. Les Prêtres des Dieux, & les ſacrez

Joye des Romains pour un bonheur ſi ineſperé.

Camillus rentra triomphant dans la ville, comme le Sauveur de ſa Patrie.] Tite-Live releve davantage ce triomphe de Camillus, & l'expoſe mieux à nos yeux, en diſant: *Dictator, recuperata ex hoſtibus patria, triumphans in urbem redit, interque Jocos militares, quos inconditos Jaciunt, Romulus ac parens patriæ, conditorque alter urbis, haud vanis laudibus appellatur. Le Dictateur, après avoir retiré ſa patrie des mains des ennemis, rentre triomphant dans la ville, & parmi les plaiſanteries & les bons mots que les ſoldats diſent en ces occaſions ſans préparation & ſans art, il eſt appellé Romulus, pere de la patrie, & le ſecond Fondateur de Rome, loüanges qui n'étoient nullement vaines & qu'il méritoit.* Cela marque la coûtume qui s'obſervoit dans les triomphes, où l'on ſouffroit des jeux ſatyriques, & où l'on permettoit aux ſoldats de railler & de brocarder les triomphateurs. L'origine de cette coûtume eſt expliquée dans Denys d'Halicarnaſſe. liv. VII.

Miniſtres des Temples marchoient en bon ordre, rapportant en leur entier toutes les choſes ſaintes qu'ils avoient, ou enterrées lorſqu'ils avoient pris la fuite, ou emportées avec eux; & les Romains attentifs à ce ſpectacle ſi agréable & ſi déſiré, ſentoient le même plaiſir & la même joye, que ſi les Dieux eux-mêmes fuſſent rentrez dans la ville pour la ſeconde fois.

Camillus après avoir ſacrifié aux Dieux, & purifié la ville ſelon le formulaire dicté par des gens habiles dans ces matiéres, releva tous les anciens Temples, & en bâtit un nouveau au Dieu *Ajus Locutejus* dans le même endroit où Marcus Cedítius avoit entendu la voix, qui lui annonçoit l'arrivée des Barbares. Les emplacemens & les bornes des vieux Temples furent enfin trouvez avec beaucoup de travail & de peine, par la perſeverance de Camillus, & par la grande application des Prêtres.

Camillus bâtit un Temple au Dieu Ajus Locutejus.

Mais quand il fallut ſe mettre à rebâtir la ville qui étoit entiérement détruite, le peuple ſe trouva extrémement découragé, & remettoit de jour en jour, parce qu'il manquoit de toutes les choſes néceſſaires, & qu'il avoit plus beſoin de repos & de relâche après tant de travaux qu'il venoit d'eſſuyer, que de s'aller fatiguer & tuer de nouveau, lorſqu'il n'avoit ni aſſez de force, ni aſſez de bien pour une ſi grande entrepriſe. Ainſi ſe tournant encore inſenſiblement vers la ville de Veies qui étoit ſur pied, & pourvûë de tout ce

Le peuple repart encore d'aller habiter Veies.

qu'on pouvoit déſirer, ils donnerent matiere de diſcourir aux harangueurs, qui ne cherchent qu'à plaire au peuple. On n'entendoit par tout que des propos ſeditieux contre Camillus, *que pour ſon ambition & pour ſa gloire particuliere, il les privoit d'une ville toute prête, où il ne falloit que ſe tranſporter, & qu'il les forçoit d'habiter des ruines, & de rebâtir ces reſtes affreux des flammes, afin d'être appellé, non ſeulement le Général & le ſouverain Magiſtrat de Rome, mais auſſi le Fondateur, au grand mépris de Romulus, à qui il prétendoit enlever ce titre.*

Propos ſeditieux contre Camillus.

Sur cela les Senateurs craignant une guerre inteſtine, ne voulurent pas que Camillus ſe demît de la Dictature avant la fin de l'année, comme il en avoit le deſſein, quoi qu'aucun autre Dictateur avant lui n'eût été plus de ſix mois dans cette charge; & prenant eux-mêmes la peine de conſoler & d'adoucir la populace, ils tâchoient de la ramener par leurs careſſes & par leurs perſuaſions. Tantôt ils leur montroient les monumens & les tombeaux de leurs peres; tantôt ils les faiſoient ſouvenir des Temples & des lieux Saints, que Romulus, Numa, & les autres Rois avoient conſacrez, & qu'ils leur avoient laiſſez en dépôt, & parmi toutes les autres choſes Saintes, ils ne manquoient pas de leur mettre en avant la tête humaine qui fut trouvée toute fraîche, lorſqu'on creuſoit les fondemens du Capitole, & par la-

La Dictature n'étoit que pour ſix mois.

Remontrances que les Senateurs font au peuple, pour le détourner d'aller habiter Veies.

Tête humaine, qui fut trouvée, lorſqu'on creuſoit les fondemens du Capitole.

La tête humaine qui fut trouvée toute fraîche, lorſqu'on creuſoit les fondemens du Capitole.) Ce prodige arriva ſous Tarquin

quelle les Dieux avoient témoigné que tel étoit l'ordre des deſtinées, que la ville qui ſeroit bâtie dans ce lieu, fût la capitale & la maîtreſſe du monde. Ils leur remettoient devant les yeux le feu ſacré, qui après la guerre venoit d'être rallumé par les Veſtales, & leur remontroient quelle honte ce ſeroit pour eux, s'ils donnoient lieu de le faire éteindre une ſeconde fois en abandonnant leur ville, ſoit qu'ils la viſſent enſuite habitée par des étrangers, ſoit qu'elle demeurât deſerte, & qu'on y menât paître les troupeaux.

Augure qu'on en tiroit.

Telles étoient les tendres remontrances, par leſquelles les Senateurs, & en public & en particulier, tâchoient d'émouvoir le peuple; mais ces Senateurs étoient attendris à leur tour par les lamentations de ce même peuple, qui déploroit ſes calamitez & ſon indigence, & qui les prioit de conſidérer qu'ils étoient échappez de cette guerre, comme d'un nauffrage, nuds & ſans reſſource, & de ne pas les forcer de raſſembler ces débris d'une ville entiérement détruite, lorſqu'il s'en offroit une autre toute prête à les recevoir.

Les Senateurs attendris à leur tour par les Lamentations du peuple.

Camillus fut d'avis de convoquer le Senat pour prendre une derniere réſolution ſur cette affaire.

le Superbe; on trouva ſous terre la tête d'un homme égorgé qui paroiſſoit encore vivante, & qui dégoûtoit de ſang. On envoya conſulter les Devins dans la Toſcane. On peut voir dans le IV. liv. de Denys d'Halicarnaſſe toutes les ſupercheries dont uſa le Devin pour ſurprendre les Romains, & pour attribuer à la Toſcane le prodige qui regardoit Rome. Comme s'il eut dépendu de l'artifice & de la ſubtilité du Devin de changer l'ordre de la Providence. L'Hiſtoire eſt ſinguliere, & mérite d'être lûë.

Le Senat aſſemblé ſur cela.

Le Senat aſſemblé, il fit un long diſcours pour reveiller dans les cœurs l'amour de la patrie. On écouta ceux qui voulurent parler après lui; & enfin, lorſqu'il fallut prendre les avis, il commanda à Lucretius d'opiner le premier, comme Prince du Senat, & aux autres d'opiner enſuite. Chacun fit ſilence. Et comme Lucretius alloit commencer, par hazard, un Centurion qui venoit relever la garde de jour, paſſoit par là avec ſa troupe, & criant à haute voix, en s'adreſſant à l'Enſeigne de la premiere compagnie, il lui commanda de s'arrêter & de planter là ſon enſeigne, *car*, dit-il, *nous demeurerons fort bien ici ſans aller plus loin.* Cette parole dite ſi à propos pour le tems, pour la matiere que l'on traittoit, & pour l'incertitude où l'on ſe trouvoit, n'eut pas plûtôt été entenduë, que Lucretius, après avoir adoré les Dieux, dit tout haut, *qu'il conformoit ſon avis à cet Oracle ſacré*;

Ce mot d'un Centurion, pris pour un Oracle.

Tout cet endroit a été fort mal traité par Amiot.

Il fit un long diſcours pour reveiller dans les cœurs l'amour de la Patrie.) Ce diſcours eſt rapporté par Tite-Live, liv. 5. 51. & c'eſt un chef-d'œuvre d'éloquence.

Par hazard un Centurion qui venoit relever la garde de jour.] Tite-Live dit qu'il deſcendoit la garde, *revertentes ex præſidiis.* Mais le mot du Centurion convient mieux à des troupes qui vont monter la garde, qu'à des troupes qui en reviennent.

Dit tout haut qu'il conformoit ſon avis à cet oracle ſacré.] Car quoique ce fût un mot du Centurion, ils le regardoient comme un oracle, comme ayant été inſpiré par Dieu même, & c'eſt ce qu'ils appelloient proprement *omen*, c'eſt pourquoi Ciceron en parlant de ces *omina*, dit, *hæc poſſe contemni & rideri, præclarè intelligo; ſed id ipſum eſt Deos non putare, quæ ab iis ſignificantur contemnere. Je comprends fort bien qu'on peut les mépriſer & s'en moquer. Mais c'eſt là juſtement ne point croire de Dieux, que de mépriſer les avertiſſemens qu'ils nous donnent.* Dans le 1. liv. de la Divinat.

tous

tous les autres Senateurs ſuivirent ſon exemple, il ſe fit même tout d'un coup dans l'eſprit du peuple un ſi merveilleux changement, qu'ils s'exhortoient & s'encourageoient les uns les autres à mettre la main à l'œuvre, de maniere qu'ils commencerent tous à bâtir avec beaucoup d'empreſſement, ſans attendre, ni departement, ni ordre: & en s'emparant des lieux qui leur paroiſſoient, ou plus commodes pour bâtir, ou plus agréables. Cette grande précipitation fit qu'on ne gardât aucun allignement pour les ruës ni pour les maiſons, qui furent toutes mêlées & confonduës; car on dit qu'en moins d'un an toute la ville fut rebâtie depuis ſes murailles, juſqu'à la derniere maiſon du moindre particulier.

Il ne faut ſouvent qu'un mot, pour faire paſſer le peuple, du plus grand découragement, à la plus grande confiance.

Ceux qui dans cette horrible confuſion eurent ordre de Camillus de rechercher les emplacemens & les bornes des lieux ſacrez, étant arrivez à la Chapelle de Mars, après avoir fait le tour du Palatium, la trouverent entierement détruite & brûlée par les barbares; & en ôtant les ruines, & en nettoyant la place, ils découvrirent ſous un grand monceau de cendres le bâton augural de Romulus; il eſt courbé par un bout, & on l'ap-

Plutarque a déja parlé de cette particularité dans la Vie de Romulus, pag. 145.

Et cette grande précipitation fit qu'on ne gardât aucun allignement.) De-là vient que les anciennes cloaques, qui d'abord ne paſſoient que par des lieux publics, ſe trouverent enſuite ſous des maiſons des particuliers. Tite-Live. liv. 5. 55.

Etant arrivez à la Chapelle de Mars.) τὰ τῶν καμιλλάτων Ἄρεως, il faut dire καλιλλα, comme dans la vie de Numa. Tite-Live l'apelle *curia Saliorum*, parce que c'étoit là un des giſtes des Saliens,

pelle *Lituus*. On s'en ſert pour déterminer les régions du Ciel, lorſque les augures s'aſſeyent pour conſulter le vol des oiſeaux; & Romulus, qui étoit excellent Devin, s'en ſervoit à cet uſage; mais ce Prince n'eut pas plûtôt diſparu, que les Prêtres prirent ce bâton & le garderent très-régulierement parmi les autres choſes ſaintes; & après cet incendie, l'ayant trouvé ſain & entier, lorſque tout le reſte étoit conſumé par le feu, ils en eurent une extréme joye, & conçurent de grandes eſperances pour Rome, ne doutant point que ce ſigne ne lui préſageât & ne lui aſſûrât une durée ſans fin.

Leur ville n'étoit pas encore achevée de rebâtir, qu'ils eurent à ſoûtenir la guerre contre les Æques, les Volſques, & les Latins, qui entrerent en armes dans leurs terres; & les Toſcans mirent en même tems le ſiege devant Sutrium ville alliée des Romains. Les Tribuns militaires qui commandoient l'armée, & qui s'étoient campez ſur le mont Marcius, y furent aſſiegez par les Latins, & preſſez ſi vivement, que réduits à l'extrémité & ſur le point de tout perdre, ils envoyerent demander du ſecours à Rome. Alors Camillus fut élu Dictateur pour la troiſiéme fois.

Ville de Toſcane, Sutri.

A deux cent ſtades de Rome, près de Lanuvium.

Camillus élû Dictateur pour la troiſiéme fois.

On conte cette guerre de deux manieres. Je commencerai par celle qui paroît fabuleuſe. On dit que les Latins, ſoit qu'ils ne cherchaſſent qu'un

Dans la Vie de Romulus, vers la fin.

Alors Camillus fut élu Dictateur pour la troiſiéme fois.] La troiſiéme année de l'Olympiade 98. & l'an de Rome 367.

prétexte pour faire la guerre, ou qu'ils voulussent véritablement renouveller par de nouveaux mariages leur ancienne alliance avec Rome, envoyerent des Ambassadeurs aux Romains, pour leur demander leurs filles. Les Romains étonnez ne sçavoient à quoi se résoudre; car d'un côté, ils craignoient la guerre, n'étant pas encore bien rétablis & bien remis de leurs pertes, & de l'autre côté, ils soupçonnoient que cette demande des Latins n'étoit que pour avoir entre leurs mains des ôtages, & que par bienséance ils couvroient cette injuste prétention, du nom spécieux de mariage.

Comme ils étoient dans ce terrible embarras, on dit qu'une jeune Esclave, nommée Tutela, ou selon d'autres, Philotis, s'adressa aux Magistrats, & leur conseilla de choisir parmi toutes leurs Esclaves, les plus jeunes, les plus belles, & celles qui avoient le meilleur air; de les habiller en filles de condition, de les envoyer avec elle au camp des Latins, & de lui laisser le soin du reste. Les Magistrats approuvant ce conseil, choisirent autant d'Esclaves qu'elle crut en avoir besoin, & après les avoir richement parées, ils les mirent entre les mains des Latins, qui étoient campez près de la ville.

La nuit venuë, toutes les Esclaves se saisirent des épées des ennemis, & Tutela, ou Philotis, montant sur un figuier sauvage, derriere lequel elle étendit une couverture, éleva un flambeau

tout allumé, qui pouvoit être vû de la ville ſans être apperçû du camp, car c'étoit là le ſignal dont elle étoit convenuë avec les Magiſtrats, ſans qu'aucun autre Citoyen en eût connoiſſance; ce qui fut cauſe que les gens de guerre, qui furent commandez pour cette expedition, ſortirent avec beaucoup de confuſion & de deſordre, en s'appellant les uns les autres, à meſure qu'ils étoient preſſez par leurs Officiers, & l'on eut beaucoup de peine à les ranger en bataille. Ils allerent attaquer les retranchemens des ennemis qui ne s'y attendoient point, & qui dormoient tranquillement, en tuerent la plus grande partie, & ſe rendirent maîtres de leur camp. Cela arriva le 7. de Juillet, qu'ils appelloient alors *Quintilis*, c'eſt-à-dire, *le cinquiéme mois*. Ce jour-là on célebre encore une fête en mémoire de cette action; car premierement on ſort de la ville pêle mêle avec beaucoup de deſordre, en prononçant à haute voix des noms du pays, comme *Caius*, *Marcus*, *Lucius*, & autres ſemblables, pour imiter ceux qui ſortirent à la hâte, en s'appellant les uns les autres dans cette occaſion; & les Eſclaves magnifiquement vêtuës, font le tour de la ville, en folâtrant & en donnant des brocards à ceux qu'elles rencontrent; enſuite elles ſe frappent entre elles, pour marquer la part qu'elles eurent à la défaite des Latins. Enfin on les fait aſſeoir à table, & on les régale ſous des feüillées faites de branches de figuier, & ce jour-là eſt appellé *les Nones Caproti-*

Le jour des Nones.

nes, comme l'on penſe, à cauſe du figuier ſauvage, de deſſus lequel l'Eſclave donna aux Romains le ſignal du flambeau allumé ; car les Romains appellent un figuier ſauvage, *Caprificus*.

D'autres prétendent que tout ce qui ſe pratique à cette Fête, ſe fait en mémoire de l'accident qui arriva à Romulus ; car on dit qu'étant ſorti de la ville, il diſparut ce jour-là, pendant un grand orage qui ſurvint tout-à-coup avec une nuée obſcure, ou même pendant une éclipſe de Soleil, d'où ce jour là eſt appellé *les Nones Caprotines*, parce que les Romains appellent une chevre *Capra*, & que Romulus diſparut ce jour-là ſubitement, en parlant au peuple, près du lieu appellé *le marais de la Chevre*, comme nous l'avons écrit plus au long dans ſa vie.

L'autre maniere dont on raconte cette guerre, & qui eſt atteſtée par le plus grand nombre d'Hiſtoriens, eſt, que Camillus ayant été élu dictateur pour la troiſiéme fois, ſur les nouvelles que l'armée, commandée par les Tribuns militaires, étoit aſſiegée par les Latins & par les Volſques, fit prendre les armes à ceux qui n'étoient plus en âge de les porter ; & faiſant un grand circuit autour du mont Marcius, ſans être apperçu des ennemis, il alla camper derriere eux, & par un grand nombre de feux qu'il fit allumer, il avertit les aſſiegez de ſon arrivée. A cette vûë ils reprirent courage, & réſolurent de ſortir pour combattre ; mais les Latins & les Volſques ſe renfer-

Camillus va au ſecours de l'armée Romaine, aſſiegée par les Volſques.

merent dans leur camp, qu'ils retrancherent & fortifierent avec de bonnes paliſſades, & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers, parce qu'ils étoient entre deux armées, & réſolurent d'attendre de leur pays de nouvelles troupes, & le ſecours des Toſcans.

Comme il l'auroit été, s'il fût venu de nouvelles troupes aux Latins.

Camillus s'apperçut de leur deſſein, & pour ne pas tomber dans le même inconvenient, en ſe laiſſant envelopper, il ſe hâta de les prévenir. Il remarqua que leurs retranchemens étoient de bois, & que tous les matins il ſe levoit un vent très fort du côté des montagnes. Ayant donc preparé beaucoup de feux, & mis à la pointe du jour ſon armée en bataille, il commanda à une partie d'aller commencer l'attaque d'un côté à coups de traits avec de grands cris; & lui à la tête de ceux qui devoient jetter les feux dans le camp du côté où le vent avoit coûtume de donner, il attendoit l'heure favorable. Dès que le Soleil fut levé, & que le vent eut commencé à ſouffler avec violence, l'attaque étant déja commencée de l'autre côté, il donna le ſignal à ſes troupes. En même tems on jetta dans les retranchements un nombre infini de dards enflammez, qui tombant ſur les pieux qui étoient fort ſerrez, & ſur les arbres entaſſez les uns ſur les autres, les embraſerent dans un moment. La flamme avec une extreme rapidité ſe communiqua à toute l'enceinte, & gagna le dedans du camp. Les Latins, qui n'avoient aucun moyen pour l'éteindre, ſe

Comment Camillus délivre l'Armée Romaine, aſſiegée ſur une montagne par les Valſques, & par les Latins.

voyant de tous côtez environnez de feu, ſe ſerrerent d'abord tous enſemble dans un lieu fort étroit; mais enfin la neceſſité les obligeant de ſortir, ils tomberent entre les mains de leurs ennemis, qui les attendoient en bataille devant leurs retranchemens. Tous ceux qui ſortirent furent preſque taillez en pieces, & ceux qui reſterent furent la proye des flammes, juſqu'à ce que les Romains ſe mirent eux-mêmes à éteindre le feu pour piller le camp.

Après cette victoire Camillus laiſſa ſur les lieux ſon fils Lucius pour garder le butin & les priſonniers; & avec le reſte de ſon armée il alla fourrager les terres des ennemis. Après avoir pris la ville des Æques, & contraint les Volſques à ſe rendre à lui, il marcha au ſecours des Sutriens qu'il croyoit encore aſſiegez par les Toſcans, ne ſçachant pas le malheur qui leur étoit arrivé, car ils venoient de ſe rendre, & à de ſi dures conditions, qu'ils n'avoient eu la permiſſion d'emporter que leurs habits. Il les rencontra ſur ſon chemin dans ce pitoyable état, avec leurs femmes & leurs enfans, qui tous enſemble déploroient leur infortune.

Camillus marche au ſecours des Sutriens.

Ce ſpectacle le toucha ſenſiblement, & comme il vit que les Romains n'en étoient pas moins touchez que lui, que les prieres & les tendres embraſſemens des Sutriens leur arrachoient des larmes, & les rempliſſoient d'indignation, il réſolut de n'en pas differer la vengeance, & de mener le même jour ſes troupes à Sutrium; car il jugea

bien que des hommes qui venoient de prendre une ville ſi opulente, qui n'avoient aucun ennemi en tête, & qui ne croyoient pas qu'il en pût venir, ne ſeroient nullement ſur leurs gardes, & qu'il les ſurprendroit infailliblement.

Il ne ſe trompa pas dans ſa conjecture ; non ſeulement il traverſa tout le territoire de Sutrium ſans être découvert, mais il étoit aux portes de la ville, & s'étoit ſaiſi des murailles avant que les Toſcans fuſſent avertis de ſa marche, car ils n'avoient point poſé de gardes, & ils étoient diſperſez dans les maiſons à faire grand'chere & à ſe divertir. De ſorte que quand ils s'apperçurent que les Romains étoient maîtres de la ville, ils ſe trouverent ſi pleins de viande & de vin, que la plûpart n'eurent pas la force de prendre la fuite, & ſe laiſſerent honteuſement tuer dans les maiſons ſans ſe défendre, ou ſe rendirent encore plus honteuſement.

Camillus reprend Sutrium, le jour même qu'elle a été priſe par les Toſcans, & y ramene ſes Citoyens.

C'eſt ainſi que la ville de Sutrium fut priſe deux fois dans le même jour. Car ceux qui venoient de la prendre, la perdirent, & ceux qui l'avoient perduë, la reprirent par la valeur & par la ſage conduite de Camillus. Cette action lui fit décerner le triomphe, qui ne lui acquit pas moins de crédit & d'honneur que les deux premiers. Car ſes plus grands envieux & tous ceux qui prétendoient que la Fortune avoit plus de part, que ſa valeur, aux grandes choſes qu'il avoit exécutées, furent forcez de donner la gloire de ce dernier ſuccès

Il venoit de terminer trois guerres, car il avoit vaincu les Æques, les Volſques & les Toſcans.

à

à ſon grand courage & à ſa prudence.

Le plus apparent de ſes envieux & de ſes rivaux étoit Marcus Manlius, qui le premier avoit repouſſé les Gaulois à l'eſcalade du Capitole, & qui de là avoit été honoré du ſurnom de *Capitolin*. Cet homme, qui, à quelque prix que ce fût, vouloit être le premier dans Rome, & qui par les bonnes voyes ne pouvoit parvenir à ſurpaſſer ou à égaler la réputation de Camillus, eut recours aux moyens dont on ſe ſert ordinairement pour établir la tyrannie; ce fut de gagner le peuple, & ſur tout ceux qui étoient accablez de dettes. Il défendoit les uns en Juſtice, plaidant leurs cauſes contre leurs créanciers, & délivroit les autres par force, en empêchant qu'on ne les menât eſclaves ſelon la Loi. De ſorte qu'il eut bien-tôt autour de lui un grand nombre de ces ſortes de gens qui n'avoient ni feu ni lieu, & qui ſe rendirent formidables aux nobles par leur inſolence & par les déſordres qu'ils commettoient dans les aſſemblées.

Manlius envieux de Camillus.

Moyen ordinaire pour établir la tyrannie.

Selon la Loi des XII. Tables.

Ce danger fit élire Dictateur Quintus Capitolinus, qui d'abord ſe ſervant de ſon autorité, fit mettre en priſon Manlius. Le peuple en fut ſi affligé, qu'il en prit le deüil, ce qui ne s'étoit jamais vû que dans les grands malheurs & dans les calami-

Manlius mis en priſon. Le peuple en prend le deüil.

‘ *Ce danger fit élire Dictateur Quintus Capitolinus.*) Plutarque ſe trompe, ou bien il manque quelque choſe au texte, & il faut lire, *ce danger fit élire Dictateur Cornelius Coſſus, qui nomma Général de la cavalerie Quintus Capitolinus.* Tite-Live VI. 12. ce fut la troiſiéme année de l'Olympiade 99. & l'an de Rome 371.

tez publiques. Le Senat craignant une ſédition, ordonna que Manlius fût mis en liberté. Cette diſgrace ne le corrigea point, au contraire elle l'irrita, & devenu plus fier & plus inſolent, il remplit la ville de ſédition & de trouble.

Mis en liberté par l'ordre du Senat, il en devint plus inſolent.

Camillus nommé Tribun militaire pour la cinquiéme fois.

Manlius appellé en Juſtice.

En ce tems-là Camillus fut nommé Tribun militaire pour la cinquiéme fois, & Manlius appellé en Juſtice. Rien ne nuiſit tant à ſes accuſateurs que la vûë du Capitole; car l'endroit où Manlius avoit combattu la nuit contre les Gaulois pour la défenſe de la forteresſe, ſe voyoit de la place où on le jugeoit, & lui-même il excitoit la compaſſion des Romains, en tendant ſes mains vers ce lieu, & en les priant avec larmes de ſe ſouvenir des grands combats qu'il avoit ſoûtenus. De ſorte que les Juges ne ſçachant plus à quoi ſe déterminer, differerent pluſieurs fois de prononcer, car ils ne vouloient pas l'abſoudre contre les preuves évidentes qui le condamnoient, & ils n'avoient pas non plus le courage de le juger ſelon la rigueur de la Loi à la vûë de ce grand exploit qui avoit ſauvé Rome, & que le Capitole leur remettoit inceſſamment devant les yeux.

Cette place étoit le champ de Mars.

Effet que produit la vûë du Capitole ſur les Juges de Manlius.

En ce tems-là Camillus fut nommé Tribun militaire pour la cinquiéme fois.] L'an de Rome 372. & la derniere année de l'Olympiade 99.

Rien ne nuiſit tant à ſes accuſateurs que la vûë du Capitole.) Il y a dans le texte une tranſpoſition évidente, qui corrompt tout le paſſage. Καπιτωλίου δ' ὄψεως ἀπὸ τοῦ Καπιτωλίου ne peut être expliqué. Ces derniers mots τοῦ Καπιτωλίου doivent être rejettez après le mot ὄψεως du membre précedent. Et au lieu de ὑπερεῖπε, il faut lire comme dans un Manuſcrit ὑπερῆιρτο *paroiſſoit fort élevé de la place où on le jugeoit.*

Camillus s'étant apperçu de l'effet que cette vûë produiſoit ſur les Juges, tranſporta le Tribunal dans le bois Petilien, d'où on ne voyoit plus le Capitole. Alors l'accuſateur déduiſit tous les Chefs d'accuſation contre le coupable, & les Juges ſe ſouvenant de tout ce qui s'étoit paſſé, ne combattirent plus l'indignation que leur donnoient ſes injuſtices. Manlius étant donc condamné à mort, fut conduit au Capitole, & précipité du haut de

Hors de la porte Flumentane aujourd'hui la porte du peuple.

Effet que produiſit le changement de lieu pour le jugement de Manlius.

Camillus s'étant apperçu de l'effet que cette vûë produiſoit ſur les Juges, tranſporta.] Exemple bien ſurprenant des effets que peut produire la vûë d'un objet qui reveille certaines idées. On a vû dans la vie de Themiſtocle, qu'à Athénes les trente Tyrans changerent les vûes du lieu des aſſemblées, dans la penſée que la vûë de la mer inſpiroit & maintenoit la Democratie. Mais pourquoi Camillus pourſuivoit-il avec tant d'ardeur la condamnation de Manlius, d'un homme de ce mérite, & qui avoit ſi bien ſervi? Que ne cédoit-il ce triſte honneur à ſes Collegues? Auſſi Tite-Live, pour ne pas faire tomber toute la haine de cette action ſur Camillus ſeul, dit *que les Tribuns s'étant apperçus de l'effet que cette vûë produiſoit, &c.*

Manlius étant donc condamné à mort, fut conduit au Capitole.) Etrange bizarrerie du peuple; il ne peut ſe réſoudre à condamner Manlius à la vûë du Capitole, & un moment après il le précipite de ce même Capitole, dont la vûë avoit empêché de le condamner.

Et précipité du haut de ce rocher, qui après avoir été le théâtre, &c.) Exemple bien remarquable pour faire voir qu'une ambition déreglée, eſt capable de faire oublier une infinité de grandes qualités, & non ſeulement de les faire oublier, mais de les rendre même odieuſes. Rome n'avoit peut-être pas alors de plus grand homme que Manlius, il produiſit trente dépoüilles des ennemis qu'il avoit tuez de ſa main, & quarante prix d'honneur qu'il avoit reçus de ſes Généraux, parmi leſquels il y avoit deux couronnes murales & huit couronnes civiques, & il préſenta pluſieurs Citoyens qu'il avoit ſauvez des mains des ennemis, au nombre deſquels étoit C. Servilius Général de la cavallerie, tout cela couronné par l'exploit du Capitole, auroit fait pardonner une plus grande faute dans une ville moins amoureuſe de la liberté.

ce rocher, qui, après avoir été le théatre de ſes plus grands exploits & de ſa fortune, le fut auſſi de ſa honte & de ſon malheur. On raſa ſa maiſon, où l'on bâtit le Temple de la Déeſſe qu'ils appellent *Moneta*; & l'on ordonna qu'à l'avenir, aucun Patricien ne pourroit habiter ſur le Capitole.

Il pouvoit avoir 66. ou 67. ans.

Camillus appellé pour la ſixiéme fois à la charge de Tribun militaire, refuſoit de l'accepter, parce qu'il étoit déja dans un âge avancé, & peut-être auſſi, parce qu'il craignoit l'envie & quelque revers de fortune après tant de gloire & tant de ſuccès. Son excuſe la plus apparente étoit ſon peu de ſanté; car il tomba malade dans ce même tems-là, mais le peuple bien loin de ſe relâcher, ſe mit à crier qu'il ne demandoit pas de lui qu'il combattît à pied ou à cheval, qu'il avoit ſeulement beſoin de ſon conſeil & de ſa conduite; & le força de prendre le commandement, & de marcher aux ennemis avec Lucius Furius, l'un de ſes Collegues.

Camillus forcé d'accepter la charge de Tribun militaire pour la ſixiéme fois.

Lucius Furius Medullinus.

Et l'on ordonna qu'à l'avenir aucun Patricien ne pourroit habiter ſur le Capitole.) Tite-Live ajoûte que toute ſa famille ordonna qu'à l'avenir aucun de leurs deſcendans ne s'appelleroit Marcus Manlius.

Camillus fut appellé pour la ſixiéme fois, à la charge de Tribun militaire.] Ce texte de Plutarque doit ſervir à faire corriger le texte de Tite-Live, v. 22. *M. Furium Camillum ſeptimum Tribunum militum creavere.* Il faut lire *ſextum*, comme dans cet endroit de Plutarque. Car c'étoit l'an de Rome 375. & la troiſiéme année de l'Olympiade C. & ce fut le dernier Tribunat de Camillus.

Son excuſe la plus apparente étoit ſon peu de ſanté.] Il étoit prêt de jurer en pleine aſſemblée, ſelon le formulaire ordinaire à ceux qui s'excuſoient ſur leur ſanté, mais le peuple ne voulut pas l'entendre.

Les Preneſtins & les Volſques étoient entrez avec une groſſe armée ſur les terres des alliez des Romains. Camillus ſans perdre tems, alla camper près d'eux; ſon deſſein étoit de tirer la guerre en longueur, afin que s'il falloit en venir à une bataille, il pût auſſi payer de ſa perſonne après avoir recouvré ſes forces; mais voyant que ſon Collegue tranſporté d'un violent déſir de gloire, avoit une extréme impatience d'en venir aux mains, ſans pouvoir être retenu par aucune remontrance, & qu'il inſpiroit la même ardeur aux Capitaines & aux Centurions, il craignit qu'on ne le ſoupçonnât d'avoir voulu par envie dérober à ces jeunes Officiers une occaſion d'acquerir de l'honneur, & de rendre un grand ſervice à la République. Il lui permit donc, quoique malgré lui, de donner le combat, & à cauſe de ſa maladie il demeura dans le camp avec peu de troupes; mais quand il vit que Lucius avoit donné inconſidérément dans les pieges que les ennemis lui avoient tendus, & que les Romains étoient pouſſez & mis en fuite, il ne put ſe retenir, & ſe levant de ſon lit, il marcha au devant d'eux aux portes du camp, & paſſant au travers de ſes troupes qui étoient en déroute, il alla donner ſur ceux

Ils avoient aſſiegé & pris Satricum, colonie des Romains.

Camillus va au ſecours des alliez des Romains.

Camillus malade ſauve ſon Collegue, & repouſſe les ennemis déja victorieux.

Son deſſein étoit de traîner la guerre en longueur.) *Qui occaſionem juvandarum ratione virium trahendo bello quarebat*, dit Tite-Live VI. 23. & pour dire cela en paſſant, il faut remarquer cette façon de parler. *Ratione juvandarum virium*, pour dire, *ſous prétexte de recouvrer ſes forces, pour avoir le temps de recouvrer ſes forces.*

Et lui à cauſe de ſa maladie, il

qui les pourſuivoient. Ceux qui avoient déja gagné leurs retranchemens, retournerent ſur leurs pas, & le ſuivirent, & ceux qui venoient pour s'y ſauver, ſe ralliant autour de lui, & ſe mettant en bataille, s'exhortoient les uns les autres à ne pas abandonner leur Général. Ainſi les ennemis furent obligez de ſe retirer.

Tite-Live écrit que ce fut le jour même.

Le lendemain Camillus ſortit à la tête de ſes troupes, les défit en bataille rangée, & étant entré dans leur camp avec les fuyards, il en fit un fort grand carnage. De-là, ayant appris que la ville de Satricum, colonie des Romains, avoit été priſe par les Toſcans, & que ſes habitans avoient été tous paſſez au fil de l'épée, il renvoya à Rome les troupes les plus peſamment armées, & avec les plus legeres & les plus diſpoſées à le ſuivre, il alla attaquer les Toſcans qui étoient maîtres de Satricum, les battit, en tua une grande partie, & chaſſa les autres.

Ville du Latium.

Camillus bat les Toſcans & reprend Satricum.

Après cette heureuſe expedition, il s'en retourna à Rome chargé de butin, faiſant connoître par ſon exemple que les plus ſages de tous les peuples étoient ceux, qui, ſans s'arrêter à la foibleſſe & la vieilleſſe d'un Général qui avoit de l'expérience & du courage, ſçavoient le préferer malgré lui & tout malade, à ceux qui étant dans la fleur de leur âge demandoient & bri-

Sageſſe d'un peuple dans le choix d'un Général.

demeura dans le camp avec peu de troupes.) Tite-Live dit formellement qu'il ſe mit à la tête du corps de reſerve, & qu'il regardoit d'un lieu élevé le ſuccès du combat.

gnoient le commandement. C'eſt pourquoi la nouvelle de la revolte des habitans de Tuſculum étant portée à Rome, le Senat donna encore le ſoin de cette guerre à Camillus, avec la permiſſion de prendre avec lui tel de ſes cinq Collegues qu'il lui plairoit de nommer. Il n'y en avoit pas un qui ne demandât la préference; mais contre l'attente de tout le monde, Camillus choiſit Lucius Furius, le même, qui depuis peu contre ſon ſentiment, avoit donné la bataille aux Preneſtins & aux Volſques, & avoit été battu; mais il le préfera à ſes autres Collegues, apparemment pour couvrir ſon malheur, & pour effacer ſa honte.

Choix ſurprenant qu'il fit d'un Collegue.

Dès que les Tuſculaniens ſentirent que Camillus approchoit, ils eurent recours à l'artifice pour reparer leur faute. Ils remplirent donc la campagne de Laboureurs qui travailloient aux terres, & de Bergers qui gardoient les troupeaux comme en pleine paix; les portes de leur ville étoient toutes ouvertes, & leurs enfans alloient aux écoles comme auparavant. On voyoit les Artiſans travailler tranquillement dans leurs boutiques, les Bourgeois en Robe dans la place, &

Artifice des Tuſculaniens à l'approche de Camillus.

C'eſt pourquoi la nouvelle de la revolte des habitans de Tuſculum étant portée à Rome.] Ce fut Camillus qui l'y porta en menant à Rome les priſonniers de Tuſculum, qu'il avoit faits à la derniere bataille.

Les Bourgeois en robe dans la place.) Car la robe étoit l'habit des Romains pendant la paix, comme le manteau le *pallium*, celui des Grecs. On les quittoit dans la guerre, de ſorte qu'être en robe ou en manteau, c'étoit marquer qu'on étoit en pleine paix.

les Magiſtrats courir par tout pour faire préparer les logemens à ſes troupes, comme ne craignant rien, & ne ſe ſentant coupables de rien.

Cette ſécurité & cet empreſſement ne perſuaderent pas à Camillus qu'ils n'euſſent pas eu le deſſein de ſe revolter, mais ils le diſpoſerent à avoir pitié d'eux, & à être touché de leur repentir. Il leur ordonna d'aller au Senat, en état de ſuppliants, demander pardon de leur faute; & quand ils eurent obéï, il aida beaucoup à les faire abſoudre du crime de rebellion, & à leur faire accorder le droit de Bourgeoiſie. Voilà les actions les plus éclattantes que Camillus fit dans ſon ſixiéme Tribunat.

Après cela, Licinus Stolo excita une grande ſédition, car le peuple s'élevoit contre le Senat, & prétendoit à quelque prix que ce fût, que les Conſuls qu'on alloit élire, ne fuſſent pas tous deux Patriciens, mais qu'il y en eût un de race Plebeienne. Les Tribuns du peuple furent nommez, mais le peuple empêcha qu'on n'achevât de tenir les Comices Conſulaires. Ainſi faute de

Ce Licinius Stolo étoit Plebeien, mais homme très-conſidérable.

Il leur ordonna d'aller au Senat, en état de ſuppliants, demander pardon de leur faute.] Cela fut exécuté, & Tite-Live rapporte le diſcours que le Général des Tuſculaniens fit au Senat, & qui eſt très-digne d'être lû. Il eſt liv. VI. 26.

Licinius Stolo excita une grande ſédition.] Cette ſédition dura long-tems, & Plutarque paſſe ici en trois mots treize années entiéres.

Les Tribuns du peuple furent nommez, mais le peuple empêcha, &c.] Les Tribuns du peuple, qu'on nomma, empêcherent qu'on ne fit aucuns Magiſtrats Curules, & ce déſordre dura cinq ans. Liv. VI. 35.

Magiſtrats,

Magiſtrats, Rome alloit tomber dans des troubles & des deſordres plus grands que ceux dont on étoit déja ſorti. Pour prévenir ce malheur, le Senat nomma Camillus Dictateur pour la quatriéme fois, malgré le peuple, & en quelque façon malgré lui; car il ne vouloit pas s'oppoſer à des hommes, à qui les grandes batailles qu'ils avoient gagnées, donnoient la liberté de lui reprocher qu'il avoit fait de plus grands exploits avec eux pendant la guerre, qu'il n'en avoit fait avec les Patriciens pendant la paix; & il voyoit bien que l'envie ſeule de ces derniers les avoit portez à l'élire, afin que s'il avoit le deſſus, il ruinât le peuple, ou qu'il fût perdu & ruiné lui-même, s'il avoit le deſſous. Cependant pour remedier aux maux preſens, ayant ſçû le jour que les Tribuns du peuple devoient propoſer & faire paſſer leur loi, il publia une levée de gens de guerre, & appella le peuple de la place au champ de Mars, menaçant de fort groſſes amendes ceux qui n'obéïroient pas à cet ordre. Les Tribuns du peuple de leur côté, s'oppoſoient à ſes menaces, & juroient qu'ils le condamneroient lui-même à une amende de cinquante mille drachmes, s'il ne ceſſoit d'empêcher le peuple de donner ſes ſuffrages ſelon les Loix. Soit donc qu'il craignît un ſecond éxil & une ſeconde condamnation, fort indigne d'un homme de ſon âge, & qui avoit fait de ſi grandes

Camillus élu par le Senat Dictateur pour la quatriéme fois, & malgré lui.

Vûës du Senat qui le nomma Dictateur.

Il ne le fit pas, il menaça ſeulement de le faire.

Licinius Stolon & L. Sextius.

Vingt-cinq mille livres.

Le Senat nomma Camillus Dictateur pour la quatriéme fois.) La derniere année de l'Olympiade de 103. l'an de Rome 388.

actions, ſoit qu'il ne ſe ſentît pas aſſez fort pour reſiſter à cette tempête, & pour vaincre l'effort & l'obſtination inſurmontable du peuple, il ſe retira dans ſa maiſon, & peu de tems après ſous prétexte de quelque indiſpoſition, il ſe démit de la Dictature. Le Senat nomma en ſa place un autre Dictateur, qui ayant choiſi pour Général de la cavalerie, le même Stolon, qui étoit chef de la ſédition, donna lieu de faire paſſer une Loi très-déſagréable aux Patriciens; car il ordonna qu'aucun Citoyen ne poſſederoit pas plus de cinq cens arpents de terre. Ce fut alors une victoire bien éclatante pour Stolon, d'avoir pû faire confirmer cette Loi par les ſuffrages du peuple, malgré les efforts des Nobles qui s'y oppoſoient; mais bien-tôt après convaincu lui-même d'avoir plus de terres qu'il ne permettoit aux autres d'en poſſeder, il fut condamné & puni ſelon ſa Loi.

Camillus ſe retire dans ſa maiſon, & ſe demet de la Dictature.

Un autre Dictateur, ce fut Pub. Manlius.

Loi de Stolon qu'aucun Citoyen ne poſſederoit pas plus de 500. arpents de terre.

Il viole le premier ſa Loi, & eſt condamné.

Il reſtoit encore la nomination des Conſuls, qui étoit non-ſeulement le point principal de la ſédition, mais celui qui l'avoit fait naître, & qui donnoit le plus de peine au Senat; mais ſur ces

Et peu de tems après, ſous prétexte de quelque indiſpoſition.) D'autres prétendent qu'il ſe démit de la Dictature par ſcrupule de Religion, parce que les auſpices n'avoient pas été bien obſervez quand il fut nommé.

Mais bien-tôt après convaincu lui-même.) Cela arriva onze ans après. Ce Licinius Stolo fut condamné par Popilius Lænas à une amende de 500. liv. parce qu'il poſſedoit mille arpents de terre, conjointement avec ſon fils qu'il avoit émancipé pour éluder ſa Loi. *Eodem anno C. Licinius Stolo à M. Popilio Lænate ſua lege decem millibus æris eſt damnatus, quod mille jugerum agri cum filio poſſideret, emancipandoque filium fraudem legi feciſſet.* liv. VIII. 16.

entrefaites on reçut des nouvelles certaines que les Gaulois, revenant encore des rivages de la mer Adriatique, marchoient à grandes journées vers Rome avec une armée très-formidable; la menace fut même accompagnée de l'effet, le plat pays étant déja tout ſaccagé, & ceux qui ne purent ſe retirer dans Rome, ayant été obligez de ſe refugier ſur les montagnes. La crainte appaiſa la ſédition; le Senat réüni avec le peuple & les Nobles avec leurs inferieurs, d'un commun conſentement ils élurent Camillus Dictateur pour la cinquiéme fois. Il étoit alors fort vieux, car il avoit déja bien près de quatre-vingts ans. Cependant voyant la néceſſité & le grand danger de la République, il n'allegua, comme auparavant, ni raiſon, ni prétexte, mais il accepta cette Charge ſans balancer, & aſſembla ſon armée.

Retour des Gaulois

Camillus élu Dictateur pour la cinquiémefois.

Comme il ſçavoit par experience que la principale force des Gaulois conſiſtoit dans leurs épées, qu'ils manioient à la maniere des Barbares ſans

Maniere dont les Gaulois ſe ſervoient de leurs épées.

Ils élurent Camillus Dictateur pour la cinquiéme fois, il étoit alors fort vieux, car il avoit déja bien près de quatre-vingts ans.) C'étoit l'an de Rome 389. & la premiere année de l'Olympiade CIV. Ce qui prouve qu'il n'avoit que quatorze ans quand il commença à aller à la guerre, ſous le Dictateur Poſthumius Tubertus, comme je l'ai remarqué au commencement.

Comme il ſçavoit par experience que la principale force des Gaulois conſiſtoit dans leurs épées, qu'ils manioient à la maniere des Barbares.) Car les Gaulois ne donnoient que des coups de taille; leurs épées n'avoient pas de pointe. Ce que Camillus fit en cette occaſion, fut pratiqué auſſi heureuſement plus de ſix vingts ans après par le Conſul C. Flaminius contre les Gaulois, comme Polybe le raconte dans ſon ſecond livre.

aucun art, & avec leſquelles ils abbattoient têtes & épaules, il fit donner à la plûpart de ſes troupes des caſques d'acier bien poli, afin que les épées ſe rompiſſent ou qu'elles ne fiſſent que gliſſer, fit border leurs boucliers d'une lame de fer, le bois ſeul ne pouvant pas réſiſter aux coups, & leur enſeigna à ſe ſervir de longues javelines, avec leſquelles ſe gliſſant ſous les épées des Barbares, ils pouvoient prévenir les coups qu'ils déchargeoient de haut en bas.

Ce que Camillus imagina contre les épées des Gaulois.

Déja les Gaulois étoient ſur le bord de la riviere d'Anion avec une armée ſi chargée de butin, qu'elle pouvoit à peine marcher. Camillus ſe mit en campagne à la tête de ſes troupes, & alla camper ſur une colline, dont la pente étoit fort douce, & qui avoit pluſieurs creux ; deſorte que la plus grande partie de ſon armée étoit cachée, & que l'autre paroiſſoit s'être retirée de crainte ſur les hauteurs. Pour confirmer même davantage les ennemis dans cette opinion, il ne ſe mit pas en devoir de repouſſer ceux qui venoient fourrager juſqu'au pied de la colline ; mais il ſe tint renfermé dans ſon camp, où il s'étoit retranché avec grand ſoin, juſqu'à ce que voyant que la plus grande partie de leurs troupes étoit diſperſée au fourrage, & que ceux qui étoient reſtez dans le camp étoient toûjours gorgez de viande & noyez de vin, il envoya avant jour ſon infanterie legere inſulter les ennemis, & les empêcher de ſe mettre en bataille, en tombant ſur eux à meſure qu'ils

Il marche contre les Gaulois. Sa conduite pleine de ſageſſe.

ſortoient ; & à la pointe du jour il fit deſcendre dans la plaine, & rangea en bataille ſes troupes peſamment armées, qui étoient fort nombreuſes & pleines d'ardeur, contre l'attente des Barbares qui les croyoient en petit nombre & fort découragées.

Ce fut la premiere choſe qui rabbattit le courage & la fierté des Gaulois, qui ſe crurent deshonorez de ce que les Romains avoient oſé les attaquer les premiers. L'infanterie legere fondant donc ſur eux, avant qu'ils puſſent ni prendre leur poſte, ni ranger leurs bataillons, les pouſſoit vivement, & les forçoit de combattre en deſordre, comme ils ſe trouvoient. Et Camillus avec le gros de l'armée les chargea vigoureuſement. Les Barbares marcherent fierement à ſa rencontre l'épée haute ; mais les Romains les arrêtoient avec leurs javelines, & oppoſant à leurs coups des corps tout couverts de fer, leurs épées ſe fauſſoient, car comme elles étoient d'une trempe fort molle, & d'un fer peu battu, elles ſe plioient & ſe courboient très-facilement. D'ailleurs, leurs boucliers hériſſez de javelines étoient ſi peſans quand les Romains les retiroient, que ne pou-

Bataille de Camillus contre les Gaulois.

Epées des Gaulois.

Leurs épées ſe fauſſoient, car comme elles étoient d'une trempe fort molle, & d'un fer peu battu, elles ſe plioient & ſe courboient très-facilement.) Polybe écrit que leurs épées étoient faites de maniere, qu'elles ſe courboient, & que leur tranchant ſe rebouchoit dès le premier coup qu'ils en donnoient, & qu'elles n'étoient plus en état de ſervir, s'ils ne les redreſſoient avec le pied en les mettant contre terre.

vant plus les ſoûtenir, ils abandonnoient leurs propres armes pour ſe jetter ſur celles de leurs ennemis, & pour leur arracher leurs javelines; & alors les Romains les voyant découverts, ſe ſervoient avec ſuccès de leurs épées. Ils taillerent en pieces les premiers rangs, les autres prirent la fuite, & ſe diſperſerent dans la plaine. Car Camillus s'étoit ſaiſi des montagnes & des côteaux, & ils n'avoient garde de ſe retirer dans leur camp qu'ils n'avoient pas retranché par un excès d'audace & de confiance, & dont Camillus pouvoit ſe rendre maître ſans coup ferir.

On dit que cette bataille fut donnée treize ans après la priſe de Rome, & qu'elle commença à raſſûrer les Romains contre les Gaulois, qui juſques-là leur avoient toûjours paru très-redoutables, car ils étoient perſuadez que les premieres victoires qu'ils avoient remportées ſur eux, n'étoient pas l'ouvrage de leur valeur, mais l'effet de quelques accidens imprévûs, & ſur tout des maladies, qui avoient affoibli l'armée des ces Barbares. La crainte qu'ils en avoient étoit même ſi grande, qu'ils avoient fait une Loi, par laquelle ils diſpenſoient les Prêtres d'aller à la guerre, à moins que ce ne fût contre les Gaulois.

Prêtres Romains obligez d'aller à la guerre contre les Gaulois.

On dit que cette bataille fut donnée treize ans après la priſe de Rome.) Il y a faute au nombre, on a mis XIII. pour XXIII. car cette bataille fut donnée vingt-trois ans après la priſe de Rome. Polybe dit *trente ans après*, mais il ne compte pas exactement les années. D'ailleurs, Tite-Live écrit formellement que Camillus vêcut 25. ans après avoir chaſſé les Gaulois de Rome.

C'eſt-là le dernier exploit de Camillus, car la priſe de la ville de Velitres ne fut que la ſuite de cette expedition, & elle ſe rendit même ſans combattre ; mais dans le Gouvernement de la République, il avoit encore à ſoûtenir l'aſſaut le plus terrible & le plus dangereux contre le peuple, qui fier de ſa victoire, voulut qu'au préjudice de la Loi il nommât un des Conſuls de race Plebeiene ; le Senat s'y oppoſoit de toute ſa force, & ne vouloit pas que Camillus ſe démît de la Dictature, eſperant qu'avec le ſecours de cette ſuprême autorité, il combattroit avec plus de ſuccès pour l'Ariſtocratie. Un jour donc que Camillus, aſſis dans la place ſur ſon Tribunal, rendoit la juſtice, il vint de la part des Tribuns un Licteur qui lui ordonna de le ſuivre, & qui en même tems mit la main ſur lui, comme pour l'emmener par force. Cela excita un ſi grand bruit, & cauſa un ſi grand tumulte dans la place, qu'on n'avoit jamais rien vû de pareil ; le parti de Camillus repouſſoit le Licteur, & le peuple ordonnoit toûjours à ce Licteur de l'arracher de ſon Siege. Camillus dans cette émeute ne ſçachant à quoi ſe déterminer, ne ſe démit pourtant point de ſa charge, & penant avec lui les Senateurs, il marcha vers le Senat ; & avant que d'entrer, ſe tournant vers le Capitole, il pria les Dieux d'amener à une heureuſe fin un ſi grand deſordre, & fit vœu de bâtir un Temple à la Concorde, dès que les troubles ſeroient appaiſez.

Ville des Volſques dans le Latium.

Aſſaut que Camillus eut à ſoûtenir contre le peuple qui vouloit qu'on prît un Conſul dans ſon corps.

Un Licteur met la main ſur Camillus Dictateur, & veut l'arracher de ſon Tribunal.

Camillus fait vœu de bâtir un Temple à la Concorde, après les troubles appaiſez.

Quand on vint à déliberer dans le Senat, la contrarieté des avis excita de grandes conteſtations; mais enfin le plus doux l'emporta, c'eſt-à-dire, celui qui cédoit au peuple, & qui lui permettoit de prendre l'un des Conſuls dans ſon corps. Dès que le Dictateur eut prononcé cet arrêt en pleine aſſemblée, le peuple en eut tant de joye, qu'il ſe réconcilia ſur l'heure même avec le Senat, & accompagna Camillus juſques dans ſa maiſon avec de grandes acclamations & de grands applaudiſſemens.

Le Senat cede au peuple.

Le lendemain on s'aſſembla, & on ordonna que pour accomplir le vœu de Camillus, & pour conſerver la mémoire de cette heureuſe réünion, on bâtiroit le Temple de la Concorde dans un lieu qui regardoit ſur la place & ſur le Comice; Qu'on ajoûteroit un jour aux fêtes Latines, qui déſormais dureroient quatre jours; Que ſans perdre un moment, on iroit offrir des ſacrifices dans tous les Temples; & que ce jour-là tous les Romains, ſans exception, ſeroient couronnez de chapeaux de fleurs. Camillus tint enſuite les Comices Conſulaires, & l'on nomma Conſuls Marcus Æmilius du côté des Patriciens, & Lucius Sextus du côté du peuple.

L'année ſuivante il s'éleva une ſi grande peſte

Et qui lui permettoit de prendre l'un des Conſuls dans ſon corps.] Si les Patriciens cedérent au peuple l'un des Conſuls, le peuple donna aux Patriciens un Préteur pour adminiſtrer la Juſtice dans la ville, & ce Preteur, ce fut le fils de Camillus.

L'année ſuivante.] C'étoit l'an de Rome 391. la troiſiéme année dans

dans Rome, qu'elle emporta un nombre infini de peuple, & la plûpart des Magiſtrats; mais elle ſe ſignala encore davantage par la mort de Camillus; car quoiqu'il fût raſſaſié de jours, & que ſa vie eût été auſſi longue & auſſi entiere que celle d'aucun autre homme, les Romains furent plus affligez de ſa perte, que de celle de tout ce grand nombre de Citoyens, qui moururent dans le même tems de la même maladie.

La peſte fait un grand ravage dans Rome, & emporte Camillus.

de l'Olympiade CIV.

Et la plûpart des Magiſtrats.) Elle emporta un Cenſeur, un Edile & trois Tribuns du peuple.

Les Romains furent plus affligez de ſa perte que de celle de tout ce grand nombre de Citoyens.) Cela eſt très-croyable. Une ville, un Etat qui perd un homme du mérite & de la vertu de Camillus, quelque vieux qu'il ſoit, perd plus qu'en perdant un grand nombre d'autres Citoyens.

LA COMPARAISON de Themiſtocle & de Furius Camillus.

SUR les particularitez que nous venons de recuëillir de la vie de Themiſtocle & de Camillus, on voit d'abord que ces deux grands Hommes ont eu beaucoup de choſes ſemblables. Nez l'un & l'autre dans une famille obſcure, ou qui n'étoit pas encore illuſtrée, ils ont eu le bonheur d'y porter les premiers la lumiere par leur vertu, & de tranſmettre à leur poſtérité un éclat d'autant plus glorieux pour eux, qu'ils ne l'avoient pas reçu de leurs ancêtres. Ils ont eu

Ce que Themiſtocle & Camillus ont eu de ſemblable.

à soûtenir de grands combats contre les Etrangers, & de plus grands encore contre leurs Citoyens ; ils ont éprouvé toute l'ingratitude de ces mêmes Citoyens qu'ils avoient si utilement servis, & ils ont l'un & l'autre arraché leur Patrie des mains des Barbares.

Les tems où ils ont vêcu, ont été si semblables en tout, qu'en amenant les mêmes orages & les mêmes tempêtes, ils ont porté aussi des hommes de même genie & de même caractére pour leur résister, & pour sauver les peuples qu'ils avoient à conduire. C'est cette conformité de leurs tems qui a produit la conformité de leurs exploits & de leur fortune ; car il a fallu nécessairement que dans l'un & dans l'autre la prudence ait conduit & animé leur valeur. Mais parmi ces traits principaux, qui sont si ressemblants, on ne laisse pas, quand on les examine de près, d'en trouver de particuliers, qui produisent des dissemblances assez remarquables. Nous allons tâcher de les rassembler & de les mettre dans tout leur jour, afin que, comme dans un portrait en raccourci, on voye d'un coup d'œil en quoi ils different, & en quoi ils se ressemblent.

Premier avantage de Camillus sur Themistocle.

Camillus paroît d'abord l'emporter sur Themistocle par le grand nombre de ses exploits, car il a gagné plusieurs grandes batailles, pris plusieurs villes, repris celles dont les ennemis s'étoient emparez, délivré une armée assiegée, sauvé son Collegue qui avoit engagé le combat

mal-à-propos, & il a fini glorieuſement pluſieurs guerres très-dangereuſes. A ces actions ſi brillantes, Themiſtocle ne peut oppoſer que la gloire d'avoir terminé les guerres des Grecs, d'avoir vaincu les Perſes dans les divers combats d'Artemiſe, & de les avoir entiérement défaits dans le détroit de Salamine.

Premier avantage de Themiſtocle ſur Camillus.

Quant au premier exploit, Camillus n'a pas plus fait pour les Romains, en terminant par ſon courage toutes ces guerres Etrangeres, & en triomphant tant de fois de leur ennemi, que Themiſtocle a fait pour les Grecs, en aſſoupiſſant par ſa ſageſſe leurs guerres inteſtines, en réconciliant leurs villes, & en réüniſſant tous leurs Citoyens. Car quoique rien ne paroiſſe plus aiſé, ni plus ordinaire que d'appaiſer des diviſions domeſtiques à l'approche d'un ennemi commun, le danger même ſervant à réünir les peuples, on peut dire pourtant qu'en cette occaſion ce fut une action d'une ſinguliere prudence d'avoir empêché les villes rivales d'Athénes, de profiter du ſecours du grand Roi pour aſſujettir Athénes & toute la Grece. Et bien-tôt après la mort de Themiſtocle on connut l'importance de ce ſervice & la grandeur de ce danger.

Second avantage de Camillus.

On ne ſçauroit comparer les combats de Themiſtocle à Artemiſe avec les combats de Camillus contre les Æques, les Volſques & les Latins; car dans tous ces combats Camillus remporta toûjours des victoires complettes, au lieu que Themiſto-

cle à Artemiſe ne fit qu'apprendre aux Grecs que les Barbares pouvoient être vaincus malgré le nombre effroyable de leurs vaiſſeaux, & ces combats ne furent à proprement parler que le commencement de la victoire.

Second avantage de Themiſtocle.

Mais s'il faut juger des actions des hommes, plûtôt par leur grandeur & par leur utilité, que par leur nombre, le gain de la bataille de Salamine eſt un exploit ſi conſidérable, qu'il peut ſeul balancer tous ceux de Camillus, ſoit que l'on regarde l'état où les Athéniens ſe trouvoient alors, ſoit que l'on conſidére la redoutable puiſſance de l'ennemi qu'ils avoient en tête, & qui, pendant qu'il couvroit la mer de vaiſſeaux, avoit encore une formidable armée de terre, ſoit enfin que l'on faſſe attention au grand nombre de peuples que cette victoire a ſauvez. Camillus ſauva Rome, mais Themiſtocle en ſauvant Athenes, ſauva toute la Grece, qui alloit gemir dans une dure ſervitude. Or une action, dont l'utilité s'étend ſur pluſieurs peuples, eſt préferable ſans contredit à celle qui n'eſt avantageuſe qu'à un ſeul.

Regle pour juger de la grandeur des actions.

On dira peut-être que Camillus n'a été redevable de ſes grands ſuccès qu'à lui-même, au lieu que Themiſtocle a dû partager le gain de ce combat avec le Général de Lacédémone. Il eſt vrai qu'Eurybiade combattit au détroit de Salamine avec beaucoup de valeur; mais ſans la prudence de Themiſtocle, cette valeur auroit été

inutile, elle n'auroit peut-être pas même été employée. Et bien loin que ce Général diminuë en rien la gloire de Themiſtocle, il lui ſert de relief; car Themiſtocle eut le plaiſir en ſauvant la Grece, de ſauver auſſi ce Général & toutes ſes troupes. Si Themiſtocle donna en cette occaſion des marques d'une prudence conſommée, ſoit en jettant les Grecs dans la néceſſité de combattre dans le détroit, ſoit en choiſiſſant le moment de l'attaque le plus favorable, il donna auſſi des preuves d'une patience qui marque une véritable force, & d'une moderation qui témoigne qu'il ne cherchoit que le bien public; il céda le commandement à Eurybiade dans une conjoncture très-délicate, & où l'émulation & l'opiniâtreté qui auroient paſſé pour grandeur de courage dans l'eſprit du peuple, auroient certainement ruiné les affaires des Grecs; car il eſt certain qu'il ne vainquit ſes ennemis par ſon courage, que parce qu'il avoit vaincu par ſa déference ſes alliez, & je ne ſçai ſi Camillus peut rien oppoſer en ce genre à cet acte de vertu, non plus qu'à la magnanimité que Themiſtocle témoigna en ſouffrant l'emportement d'Eurybiade pour avoir le tems de lui donner ſes avis. Il faut bien ſçavoir le chemin de la gloire pour y aller ſi ſûrement par un ſentier qui paroît auſſi détourné que celui de ſouffrir des inſultes, & de boire des affronts.

La patience & la moderation de Themiſtocle égales à ſa prudence.

Que s'il en eſt des actions des hommes comme

Troiſiéme avantage de Camillus.

des Tragedies, où les momens bien menagez produiſent les plus grandes ſurpriſes, & cauſent le plus d'admiration par la terreur & par la compaſſion qu'ils inſpirent, il n'y a rien dans la vie de Themiſtocle qui égale les incidens miraculeux de la vie de Camillus; ce ne ſont pas des aventures conduites par un homme, mais des embarras inexprimables, toûjours démêlez comme par un Dieu. Certainement dans Themiſtocle le nœud de la Tragedie eſt admirablement bien mêlé; Xerxès entraîne les peuples & les villes de Grece comme un torrent; un Oracle ordonne aux Athéniens de ſe renfermer dans des murailles de bois; ſur cet Oracle les Athéniens s'embarquent après avoir envoyé leurs femmes & leurs enfans avec les vieillards dans les Iſles voiſines; voilà le barbare maître d'Athénes; quel libérateur viendra délivrer ce peuple déja vaincu, & qui n'a plus pour reſſource que cent quatre-vingts Galéres, qui ne peuvent pas ſe promettre de tenir contre une Flotte de douze cent vaiſſeaux? Themiſtocle par ſa force, par ſon courage & par ſon bon ſens, redonne la lumiere à ſes Citoyens; mais ce dénouëment n'a rien que d'uni & de ſimple, point de ſurpriſe qui tienne du miracle, au lieu que dans Camillus tout eſt également miraculeux; Rome eſt en cendres, le Gaulois victorieux en eſt maître ſept mois entiers, & campe dans ſes ruines pour achever de reduire le Capitole, qui n'eſt plus défendu que par une

Tout eſt miraculeux dans Camillus.

poignée de Romains; ces aſſiegez réduits à l'extrémité, ſont prêts à racheter leur Patrie, ce reſte des feux & des flammes, & Rome eſt déja dans la balance avec l'or. Sur ces entrefaites arrive Camillus qui dégage ſa Patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer. Cet air de miracle eſt répandu ſur preſque toutes ſes autres actions, ſoit qu'il délivre une armée aſſiegée ſur une montagne, ſoit qu'il vainque des ennemis un moment après leur victoire, & qu'il ramene des Citoyens dans leur ville le jour même qu'ils l'ont perduë, & qu'ils ont été obligez d'en ſortir, ſoit qu'il retienne dans le devoir des villes revoltées. Mais comme ces momens de ſurpriſe ſont des effets du hazard, ou des jeux de la Fortune, & qu'ils paroiſſent plus propres à divertir le Lecteur avide d'évenemens merveilleux, qu'à faire juger du mérite des actions, & qu'à faire connoître les avantages que les hommes ont les uns ſur les autres, laiſſons ces ſurpriſes aux Peintres & aux Poëtes, qui les étaleront ſur les Théatres & dans leurs Tableaux, & nous renfermant dans ce que Themiſtocle & Camillus ont de particulier, & qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes, tâchons de peſer exactement leurs vices & leurs vertus.

Troiſiéme avantage de Themiſtocle.

Ils ont eu tous deux la même ardeur pour la gloire; ils ont témoigné le même courage & la même prudence dans les occaſions. Mais ce n'eſt ni le courage, ni la force, ni la ruſe qui diſtinguent l'homme, puiſqu'on peut dire que ces qua-

litez lui ſont communes avec une infinité d'animaux. Ce qui releve infiniment la nature humaine, & qui l'approche en quelque ſorte de la Divinité, c'eſt la prévoyance; & en cette partie Themiſtocle paroît infiniment au-deſſus de Camillus. Celui-ci ne voit que ce qui l'environne, au lieu que Themiſtocle prévoit de loin ce qui doit arriver. Dans le tems que les Perſes vaincus à Marathon regagnent le fond de l'Aſie, il annonce leur retour, & prépare ſes Citoyens à de nouveaux combats contre ces Barbares. Il eſt vrai que, comme dit Ciceron, cette prévoyance l'abandonna dans les occaſions les plus importantes de ſa vie; car il ne prévit, ni ce qui le menaçoit de la part des Lacédémoniens, ni ce qui lui devoit arriver de la part de ſes Citoyens mêmes, ni les conſéquences des promeſſes qu'il fit à Artaxerxe; mais où eſt l'homme qui ne ſe trompe jamais?

La prévoyance eſt ce qui diſtingue le plus l'homme.

On pourroit dire que Camillus ne manquoit pas non plus de prévoyance, puiſqu'il prévit que le partage des Romains pour aller habiter Veies, ſeroit infailliblement la ruine de la République, & qu'il s'y oppoſa toûjours avec une extréme fermeté; mais dans ce ſervice très-important que Camillus rendit à ſa Patrie, on voit beaucoup de marques de ſageſſe & de prudence, & rien qui tienne de cette prévoyance qu'on peut appeller une eſpece de divination. Et l'on trouvera ſans doute que cette action de Camillus a plus de conformité avec celle que fit Themiſtocle lorſqu'il empêcha

empêcha que les villes qui n'avoient pas combattu contre Xerxes, ne fuſſent excluës du conſeil des Amphictyons, comme le propoſoient les Lacédémoniens qui par là auroient attiré à eux toute l'autorité, & ſe ſeroient rendu maîtres de la Grece.

Quatriéme avantage de Camillus.

Mais ſi Themiſtocle eſt au-deſſus de Camillus par la prévoyance, Camillus eſt au-deſſus de Themiſtocle par la juſtice, infiniment plus reſpectable que la prévoyance. Dans les exploits de Themiſtocle on voit toûjours le courage accompagné de la ruſe, au lieu que dans ceux de Camillus tout eſt ſimple & grand. Themiſtocle n'a rien fait qui ne ſoit effacé par la ſeule priſe de Faleres, dont Camillus ſe rend maître par l'admiration qu'il donne de ſa juſtice, en renvoyant aux aſſiegez le maître d'Ecole qui lui avoit livré tous leurs enfans; car d'avoir fait connoître que la guerre même a des loix inviolables aux gens de bien, & qu'on doit préferer la juſtice à la victoire, c'eſt une action plus heroïque que d'avoir conquis le monde entier.

Themiſtocle étoit pour la Democratie, & Camillus pour l'Oligarchie.

Pour ce qui eſt de leur maniere de gouverner pendant la paix, il ſemble qu'il n'y a pas entre eux une petite difference. Themiſtocle étoit grand Partiſan du peuple, & tout ce qu'il fit dans ſon adminiſtration, tendoit à aſſûrer la Democratie contre l'ambition des Nobles, au lieu que Camillus, quoiqu'il menageât le peuple, penchoit pourtant plus du côté des Nobles & du Senat.

Cinquiéme avantage de Camillus.

Themiſtocle heurta tous ceux qui étoient les plus capables de ſervir la République, & fit chaſſer Ariſtide le plus vertueux homme de ſon tems. Mais Camillus étoit ſi éloigné de cet eſprit d'envie & de cabale, qu'il choiſit toûjours pour ſes Collegues les plus gens de bien, & ceux qui pouvoient être les plus utiles à leur Patrie, & fit voir que l'on peut partager avec les autres ſon autorité ſans leur faire part de ſa gloire.

Quatriéme avantage de Themiſtocle.

Les Athéniens dépenſoient en ſpectacles & en jeux, tous les revenus qu'ils tiroient des mines qui étoient dans l'Attique, & diſtribuoient cet argent aux Citoyens. Themiſtocle eut le courage d'abolir ces diſtributions inutiles, & fit employer cet argent à la conſtruction de pluſieurs vaiſſeaux, qui furent bien-tôt après le ſalut de la République. On ne trouve rien dans la vie de Camillus qui puiſſe être oppoſé au grand ſervice que Themiſtocle rendit en cette occaſion aux Athéniens, à moins qu'on ne veüille mettre dans la balance les ſages Reglemens, que Camillus fit dans ſa Cenſure pour obliger les jeunes gens à épouſer les veuves de ceux qui avoient été tuez à la guerre, & pour étendre les tailles ſur les orphelins. Mais il ſemble que la guerre ſeule dicta ces loix, au lieu que le décret de Themiſtocle fut dicté par ſa ſeule prudence.

Ce qui peut corrompre l'action de Camillus contre Manlius.

La ſéverité que Camillus fit exercer contre Manlius, qu'on précipita du Capitole, fut très-

juſte & très-loüable, ſi le ſeul amour de la liberté & de la patrie le porta à faire condamner ce ſéditieux, & ſi la haine qu'il eut pour lui, ne fut pas fomentée par une ſecrete jalouſie de voir devant ſes yeux un rival célébre par mille actions éclattantes, qui produiſoit trente dépoüilles d'ennemis qu'il avoit tuez, quarante prix d'honneur, dont ſes Généraux l'avoient honoré, parmi leſquels il montroit deux couronnes murales, & huit couronnes civiques; & qui enfin, pour avoir repouſſé les Gaulois à l'eſcalade du Capitole, avoit remporté le glorieux ſurnom de Capitolin. Mais Themiſtocle ne témoigna pas moins d'amour pour la liberté, lorſqu'il fit condamner à mort un Grec pour avoir expliqué aux Athéniens les honteuſes propoſitions que le Roi de Perſe leur faiſoit par ſes Ambaſſadeurs, & pour avoir eu l'audace de faire ſervir la langue des Grecs à expliquer les ordres d'un Barbare. Et on n'a pas loüé avec moins de juſtice la rigueur qu'il exerça contre un Arthmius de Zelé, qu'il fit déclarer ennemi des Grecs & de leurs Alliez, & noter d'infamie, lui & toute ſa poſtérité pour avoir apporté, non pas dans Athénes, mais dans le Peloponeſe, l'or des Medes. Je ne ſçai même ſi cet exemple de ſeverité contre la corruption, n'étoit pas plus utile & plus néceſſaire à la Grece dans la conjoncture où elle ſe trouvoit, que la punition de Manlius ne l'étoit à Rome; car les Perſes n'étoient pas ſi redoutables par leurs armes,

Actions ſemblables de Themiſtocle, que rien ne peut ternir.

Cinquiéme avantage de Themiſtocle.

Dans la III. Philipp.

que par leur or. Auſſi Demoſthene aſſûre-t'il que cette ſeule action rendit les Grecs plus formidables aux Barbares, que les Barbares n'étoient formidables aux Grecs.

Sixiéme avantage de Camillus.

Une choſe encore très-conſidérable que fit Themiſtocle pendant ſon adminiſtration, c'eſt qu'Athénes ayant été brûlée & ruinée par les Barbares, il ne ſe contenta pas de la rebâtir, comme Camillus rebâtit Rome, il la fortifia & la joignit au Pirée par une muraille. Mais il y a deux choſes à conſidérer dans cette entrepriſe, l'effet qu'elle produiſit, & la maniere dont elle fut exécutée. L'effet qu'elle produiſit, ne fut autre que d'exciter la jalouſie des Alliez, & de rendre le peuple plus audacieux & plus mutin, en le fortifiant contre les Nobles; & la maniere dont elle fut exécutée, ne lui a pas attiré de grandes loüanges de la part de ceux qui lui ont ſuccedé, car elle fut ſoüillée de fraude, de ruſe & d'injuſtice; & toutes les actions où ces taches ſe trouvent, ne ſçauroient jamais être approuvées, quand même elles ſeroient utiles. C'eſt pourquoi Demoſthene en comparant ces murailles de Themiſtocle avec celles que Conon fit dans la ſuite, préfere ces dernieres, & fait voir qu'autant qu'une action faite ouvertement eſt préferable à une action faite par ruſe & en cachette, & qu'autant que la victoire eſt plus glorieuſe que la ſurpriſe & que la fraude, autant ces murailles de Conon ſont plus eſtimables que celles

Tout ce qui eſt ſouillé de fraude, de ruſe ou d'injuſtice, ne peut être approuvé.

Préference que Demoſthene donne aux murailles de Conon ſur celles de Themiſtocle, ſur quoi fondée.

de Themiſtocle. Car Conon éleva les ſiennes après avoir dompté ſes ennemis,& tous ceux qui auroient pu traverſer ſon entrepriſe, au lieu que Themiſtocle bâtit les ſiennes en trompant ſes Alliez ; & jamais pareil reproche n'a terni la fleur des actions de Camillus, où l'on a toûjours vû regner la franchiſe & la ſimplicité, caractéres eſſentiels de la grandeur véritable & ſolide.

La franchiſe & la ſimplicité, caractéres eſſentiels de la véritable grandeur.

On ne ſçauroit excuſer dans Themiſtocle, ni dans Camillus, le faſte avec lequel ils ont inſulté l'un & l'autre leurs Citoyens par une magnificence extraordinaire ; mais on ſera forcé d'accorder que l'orgueïl de Camillus étoit plus pardonnable que celui de Themiſtocle, en ce qu'il ne parut que ſoûtenu par de grands exploits, au lieu que celui de Themiſtocle éclatta lorſqu'il n'étoit encore appuyé ſur aucune action conſidérable. Camillus donna même des marques d'une modeſtie, qu'on ne ſçauroit trop admirer, lorſqu'après avoir défait une partie des Gaulois près d'Ardée, il refuſa le Généralat qui lui étoit offert par les Romains retirez à Veies, & que pour obéïr aux loix d'une ville qui ne ſubſiſtoit plus, & qui n'étoit qu'un monceau de cendres, il voulut attendre que leur choix fût confirmé par cette poignée de Romains, qui défendoient encore le Capitole, & qu'il regardoit comme les véritables Citoyens, moderation preſque ſans exemple & fort oppoſée à l'ambition, dont Themiſtocle fut toûjours poſſedé.

Le faſte de l'un & de l'autre blâmez.

Septiéme avantage de Camillus dans ce faſte même.

Moderation admirable de Camillus.

Que ſi pour bien connoître les hommes, il ne ſuffit pas de les examiner dans le cours de leurs proſpéritez, & qu'il faille les voir aux priſes avec la Fortune, on ne trouvera pas une médiocre difference entre Themiſtocle & Camillus. L'un fut banni ſans aucune cauſe apparente, & ſeulement par une pure vengeance céleſte, qui voulut lui faire ſouffrir ce qu'il avoit fait ſouffrir lui-même à Ariſtide qu'il avoit chaſſé ſans ſujet, & par la ſeule jalouſie qu'il avoit de ſon mérite; & l'autre fut banni pour s'être opiniâtrement oppoſé à un deſſein qui alloit à la ruine entiere de ſon païs. Themiſtocle fut banni après avoir ſauvé ſa patrie, & Camillus ſauva la ſienne après avoir été banni. L'exil de Themiſtocle fut la récompenſe d'avoir chaſſé les Barbares, & l'arrivée des Barbares fut la punition de l'exil de Camillus.

Huitiéme avantage de Camillus.

Si ces cauſes & ces conjonctures ſont très-differentes, la maniere dont l'un & l'autre ont ſupporté leur diſgrace, ne l'eſt pas moins. Camillus s'emporte d'abord à des imprécations, qui marquent une grande animoſité contre Rome, mais où on ne laiſſe pas de trouver encore des traces de l'amour qu'il conſervoit pour elle au milieu de ſon reſſentiment; car il ne lui ſouhaite des maux, que pour avoir le plaiſir de l'en délivrer & de ſe venger ainſi glorieuſement de ſon injuſtice; & c'eſt la ſeule vengeance que reſpirent les Heros. Themiſtocle ne fait rien de ſemblable, il ne profere point de maledictions contre ſa patrie,

Neuviéme avantage de Camillus.

La ſeule vengeance que reſpirent les Heros.

mais il va ſe proſtituer à ſes ennemis. Themiſtocle après ſon exil ternit la gloire de ſes premiers exploits, il adore un Barbare, & lui demande pardon des maux qu'il lui avoit faits en ſervant ſon pays; & Camillus ajoûte de nouveaux exploits aux premiers, & ſe ſignale juſqu'à la fin de ſa vie par de nouvelles victoires; il eſt le plus grand des Romains avant ſon exil, & après ſon exil il ſe ſurpaſſe lui-même. Themiſtocle par les promeſſes imprudentes qu'il fait au Roi de Perſe, ſe voit enfin reduit à ſe tuer lui-même; & il paroît quelque choſe de ſi heroïque dans ce ſentiment, de préferer la mort à la triſte néceſſité, ou de ſe venger de ſa patrie, ou de manquer à ſon bienfaicteur, que j'ai donné à cette réſolution une ſorte de loüange, quoique je ſçache fort bien qu'à la rigueur les ſages en pourront juger autrement. Il y en aura ſans doute qui trouveront que de ſe tuer ſoi-même dans cette extrémité, outre que c'eſt une preuve indubitable de foibleſſe, c'eſt auſſi la marque d'un homme qui ne connoît, ni les bornes du reſſentiment que l'on peut conſerver contre ſa patrie, ni celles de la reconnoiſſance que l'on doit à ſon Bienfaicteur, & qui pour ne manquer ni à l'un ni à l'autre, manque également aux deux; car il prive l'une d'un Citoyen, & l'autre d'un ami qui leur doit ſes ſervices. Or, un honnête homme, & ſur tout un homme d'Etat ne doit pas mourir ſeulement pour ſoi, mais pour ſes amis ou pour ſa patrie.

Se tuer ſoi même, preuve indubitable de foibleſſe.

L'homme d'Etat ne doit pas mourir pour ſoi, mais pour ſes amis & pour ſa Patrie.

La conduite de Camillus eſt bien differente ; il n'a point à paſſer les mers pour trouver des ennemis de Rome, il en eſt environné ; il ne va point s'humilier devant eux, & les ſolliciter de profiter de ſa diſgrace, en employant contre ſa Patrie & ſon bras & ſes conſeils ; mais il pratique la leçon admirable que Platon donnoit alors dans les Ecoles d'Athénes, que l'homme de bien, quelque maltraité qu'il ſoit par ſa patrie, conſerve toûjours dans ſon cœur un interceſſeur pour elle, & cherche les occaſions de la ramener & de la ſervir. Auſſi la pieté de Camillus fut recompenſée de la plus grande felicité dont aucun homme ait peut-être jamais joüi ; car il ne fut pas plûtôt rétabli dans ſa patrie, qu'il y rétablit ſa patrie avec lui, & ramena Rome dans Rome ; ce qui lui attira la gloire de partager avec Romulus le titre de ſon Fondateur ; & après avoir ainſi ſauvé & rétabli Rome, il l'empêcha encore de retomber dans les mêmes calamitez, d'où il l'avoit tirée ; car à l'âge de quatre-vingts-trois ans il défit encore les Gaulois qui étoient revenus avec une armée plus formidable que la premiere ; & tous ces grands exploits auroient été perdus, s'il ſe fût abandonné à ſon reſſentiment comme Themiſtocle ; tant il eſt vrai que la colere eſt une maîtreſſe imperieuſe & ingrate qui récompenſe mal les ſervices qu'on lui a rendus, & qui vend cherement les pernicieux conſeils qu'elle donne.

Camillus dans ſon exil pratique une grande leçon de Platon.

La colere, une maîtreſſe impérieuſe & ingrate.

Après avoir comparé ces deux grands hommes dans

dans ce qu'ils ont fait de plus conſidérable dans la paix, dans la guerre, & dans leurs malheurs, il ne reſte qu'à les comparer dans les ſentimens qu'ils ont eûs pour la Religion; & en cela il paroît qu'il n'y a pas entre eux une grande difference. Themiſtocle implore le ſecours des Dieux dans toutes ſes entrepriſes; après la bataille d'Artemiſe, il conſacre un trophée à Diane, ſous les yeux de laquelle il avoit fait ce premier exploit, & après celle de Salamine, reconnoiſſant que les bons conſeils ſont des inſpirations que les Dieux envoyent, il éleve encore à cette même Diane un Temple pour la remercier du bon conſeil qu'elle lui avoit donné.

La pieté égale dans l'un & dans l'autre.

Marques de la pieté de Themiſtocle.

Camillus ne cede point à Themiſtocle le prix de la pieté; après la priſe de Veies il rebâtit le Temple de la Déeſſe Matuta; il tranſporte à Rome la ſtatuë de Junon avec les cérémonies les plus religieuſes; il s'employe avec beaucoup d'empreſſement & de perſéverance à faire chercher les emplacemens des Temples qui ont été brûlez, & il en bâtit un au Dieu qui avoit annoncé l'arrivée des Barbares; enfin il couronne ſa vie par un dernier acte de Religion, en conſacrant un Temple à la Concorde, pour remercier les Dieux de la réünion du peuple avec le Senat. On lui reprochera ſans doute d'avoir offenſé les Dieux par le char attelé de chevaux blancs, ſur lequel il monta le jour de ſon premier triomphe, & d'avoir oublié le vœu ſolemnel de conſacrer à Apollon la dixme du butin, qu'il avoit

Marques de la pieté de Camillus.

Reproches qu'on peut faire à Camillus.

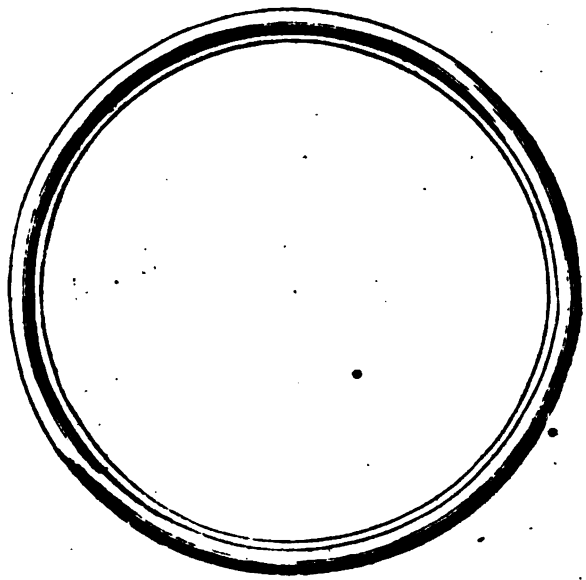
fait à la priſe de Veies. On accuſoit auſſi Themiſtocle d'avoir abuſé de la Religion en faveur de ſa politique, lorſqu'il ſuppoſa des prodiges & des miracles pour faire conſentir ſes citoyens à ce qu'il vouloit; mais il me paroît également injuſte d'accuſer & de défendre deux hommes, que les Dieux eux-mêmes paroiſſent avoir juſtifiez; car ces Dieux puiſſants ont donné à l'un & à l'autre des marques très-viſibles de leur bienveillance; ils ont ſoûtenu leur courage, animé leur prudence dans toutes les occaſions, & accordé de glorieux ſuccez à toutes leurs entrepriſes: & une marque encore plus ſinguliere de leur protection, ils ont vengé Camillus en verſant ſur Rome un déluge de maux pour la punir de l'injure qu'elle lui avoit faite, & par des inſpirations, par des oracles & par des ſonges, ils ont deux fois garenti Themiſtocle des embûches de ſes ennemis. Or, quoique la nature des Dieux, qui eſt l'eſſence même de la bonté, & qui prompte à pardonner & lente à punir, n'exerce pas toûjours ſes jugemens dans cette vie, empêche qu'on ne puiſſe juger ſûrement des hommes par les graces qu'ils ont reçuës du Ciel; cependant on peut préſumer avec beaucoup de raiſon que jamais ils n'auroient accordé des faveurs ſi particulieres & ſi marquées à des hommes, qui les auroient ſi ouvertement offenſez par leur ingratitude & par leur impieté.

Reproches qu'on faiſoit à Themiſtocle.

L'un & l'autre juſtifiez par les marques que les Dieux leur ont données de leur protection.

On ne peut pas toûjours juger ſûrement des hommes par les graces qu'ils ont reçuës du Ciel.

Fin de la Vie de Furius Camillus.



PERICLES.

CESAR, voyant un jour à Rome quelques Etrangers fort riches, qui portoient entre leurs bras de petits chiens & de petits ſinges, & qui les careſſoient fort tendrement, leur demanda avec beaucoup de raiſon, *ſi les femmes de leur pays n'avoient point d'enfans*, repréhant par un mot digne d'un Prince ceux qui employent, & qui, s'il eſt permis de parler ainſi,

Reprenant par ce mot digne d'un Prince.] Il me ſemble que Plutarque prend trop ſerieuſement le mot de Céſar, qui, ſans doute n'a voulu blâmer que la paſſion outrée, que ces Etrangers témoi-

Nôtre affection & nôtre charité ne ſont dûës qu'aux hommes.

dépenſent auprès des bêtes l'affection & la charité que la nature a miſes dans nos cœurs, & qui ne ſont dûës qu'aux hommes. Tout de même la nature ayant imprimé dans nôtre ame un déſir de voir & d'apprendre, il eſt juſte de blâmer ceux qui abuſent de ce déſir, & qui négligeant les choſes honnêtes & utiles, employent leur tems à voir & à entendre ce qui n'eſt nullement digne de leur ſoin & de leur curioſité. Car pour ce qui eſt de la vûë, par exemple, quand elle eſt frappée par les objets, elle ne ſçauroit s'empêcher de voir tout ce qui ſe préſente devant elle, utile ou inutile, bon ou mauvais; mais il n'en eſt pas de même de l'eſprit, chacun peut s'en ſervir comme il lui plaît, & il eſt toûjours en nôtre pouvoir de nous appliquer à ce qui nous eſt agréable. L'homme doit donc s'attacher toûjours à ce

Pourquoi ceux qui employoient leur tems & leur eſprit à des choſes inutiles peuvent être blâmez avec raiſon.

L'homme peut ſe ſervir de ſon eſprit comme il lui plaît.

gnoient pour leurs chiens & pour leurs ſinges, en les portant entre leurs bras dans le public, & en les careſſant devant tout le monde. On peut aimer ſon chien ſans l'aimer aux dépens de l'affection & de la charité qu'on doit à ſes enfans, & à tous ceux avec qui la nature nous a liez. Ce ſont deux ſortes d'affections très-differentes. En vérité, Xanthippe, pere de Pericles, auroit eu grand tort de ne pas aimer ſon chien, qui le voyant embarqué pour Salamine, le ſuivit à la nage, & expira en arrivant. Et Ulyſſe n'en auroit pas eu moins de ne pas aimer le ſien, qui le reconnut après vingt ans d'abſence, & qui mourut de joye de le revoir. Plutarque lui-même nous dit dans la vie de Caton le Cenſeur, que quand ce ne ſeroit que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une eſpece d'apprentiſſage, en nous accoûtumant à aimer les animaux, & à être doux & humain. Et dans le même endroit il loüe Xanthippe d'avoir magnifiquement enterré ſon chien qui étoit comme ſon ami familier.

L'homme doit donc s'attacher toûjours à ce qui eſt le meilleur.) Voilà un grand précepte. Socrate veut qu'on lui obéïſſe, non-ſeu-

qui eſt le meilleur, non-ſeulement pour le contempler, mais auſſi pour s'en nourrir en le contemplant. Car comme les couleurs les plus agréables à l'œil ſont celles dont l'éclat & l'agrément fortifient & nourriſſent la vûë, on doit par la même raiſon appliquer toûjours ſon ame aux contemplations, qui par le plaiſir la conduiſent à ſon véritable bien, au bien qui lui eſt propre; & ces objets ne conſiſtent que dans les effets de la vertu, dont le ſeul recit fait naître une émulation très-forte, & un très-violent déſir de les imiter. Auſſi voit-on que dans toutes les autres choſes, l'admiration n'eſt pas toûjours ſuivie du déſir d'imiter ce que l'on admire, le plus ſouvent même c'eſt tout le contraire, en admirant l'ouvrage nous mépriſons l'ouvrier.

Actions de la vertu, ſeuls dignes objets de l'ame.

L'admiration n'eſt pas toûjours ſuivie du déſir.

Par exemple, nous aimons & nous eſtimons fort les parfums & les belles teintures de pourpre; mais les Teinturiers & les Parfumeurs nous paroiſſent des Artiſans vils & méchaniques; c'eſt pourquoi Antiſthene répondit fort bien à quelqu'un qui diſoit qu'Iſmenias étoit un excellent joüeur de flûte, *oüi*, dit-il *mais d'ailleurs, c'eſt un*

Bon mot d'Antiſthene.

lement dans les occupations ſerieuſes, mais encore dans les plaiſirs & dans les divertiſſemens.

C'eſt pourquoi Antiſthene répondit fort bien à quelqu'un.] Antiſthene diſciple de Socrate, & Fondateur de la ſecte Cynique, c'eſt lui qui dit, *que la vertu eſt la plus forte de toutes les armes, & la ſeule qu'on ne peut jamais nous arracher.* Il n'eſt pas étonnant qu'un homme de ce caractére blâmât Iſmenias d'avoir employé tout ſon tems & toute ſon application à bien joüer de la flûte.

homme qui ne vaut rien ; car s'il valoit quelque choſe, il ne ſeroit pas ſi bon flûteur. Et le Roi Philippe dit de même à ſon fils, qui avoit chanté à un feſtin fort agréablement, & en homme qui ſçavoit toutes les regles de la Muſique, *n'as-tu point de honte de chanter ſi bien ?* Car c'eſt aſſez pour un Roi qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de ſon loiſir à entendre les Muſiciens, & il fait beaucoup d'honneur aux Muſes quand il aſſiſte à leurs ſpectacles & à leurs combats. Mais tout homme qui exerce quelque art bas & indigne, produit contre lui-même un témoin irreprochable de ſa pareſſe & de ſa lâcheté à apprendre des choſes honnêtes, & ce témoin, c'eſt le travail qu'il a employé à en acquerir d'inutiles, ou

Ce qu'un Roi peut accorder aux Muſes.

Car s'il valoit quelque choſe, il ne ſeroit pas ſi bon flûteur.] Les Athéniens avoient fort eſtimé la flûte, ſur-tout avant & après la guerre des Medes ; car l'état floriſſant de leurs affaires & les richeſſes, dont ils joüiſſoient, les portant à ne chercher que la joye & le plaiſir, ils embraſſoient toutes ſortes d'Arts, ſans en juger & ſans mettre entre eux aucune difference. Ainſi toute la Nobleſſe apprenoit à joüer de la flûte ; mais ils ne commencerent pas plûtôt à diſcerner ce qui pouvoit porter à la vertu, d'avec ce qui ne pouvoit exciter qu'au vice, qu'ils remarquerent par expérience, que le jeu de la flûte ne ſervoit point aux mœurs, & qu'il portoit plûtôt à la colere, en empêchant l'Auditeur de ſe ſervir de ſa raiſon. C'eſt pourquoi la flûte fut entiérement déçriée. Mais tout ce qu'on dit contre cette flûte ancienne, ne fait rien contre notre flûte d'aujourd'hui, qui n'eſt pas plus blâmable que le violon, & autres inſtrumens de cette nature.

Car c'eſt aſſez pour un Roi, qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de ſon loiſir à entendre.) Cette bien-ſeance que les Rois doivent garder ſelon Plutarque, ſemble avoir été connuë des Poëtes, qui, par cette raiſon, n'ont jamais introduit Jupiter chantant ou joüant de la lyre, mais toûjours prenant plaiſir à entendre chanter ou joüer.

qui ne méritent que du mépris. Et je mets en fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né, qui, pour avoir vû à Piſe la belle Statuë de Jupiter, voulût être Phidias, ni Polyclete, pour avoir vû celle de Junon à Argos, ni Anacreon,

Beau jugement de Plutarque ſur la difference qu'il y a entre les Arts les plus eſtimez des hommes, & l'art de la vertu.

Et je mets en fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né, qui, pour avoir vû à Piſe la belle Statuë de Jupiter, voulût être Phidias.] Voilà un jugement bien ſevere; il n'y a point d'homme bien né qui voulût être, ni un Phidias, ni un Polyclete, & qui voulût avoir fait le Jupiter d'Olympie, ni la Junon d'Argos, deux Statuës d'or & d'yvoire, qui ont paſſé pour des chef-d'œuvres incomparables, & qui ont fait regarder ces Sculpteurs, non pas comme des hommes, mais comme des Dieux. La premiere a eu l'honneur d'être reſpectée comme un ouvrage conſacré par l'approbation de Jupiter même; car on dit que Phidias après l'avoir achevée, pria ce Dieu de déclarer par quelque ſigne viſible, s'il étoit content de ſon travail, & que ſur le moment la foudre tomba à ſes pieds devant la Statuë. Cela devoit être de quelque poids pour un Payen. Polyclete étoit ſi eſtimé, qu'une ſeule petite figure de ſa façon étoit venduë cent mille écus, *Diadumenum fecit molliter juvenem, centum talentis nobilitatum*, dit Pline. Comment Plutarque mépriſe-t'il donc ſi fort des ouvriers ſi merveilleux & ſi eſtimez de tout le monde. Il va encore plus loin; *Perſonne*, continue-t'il, *ne voudroit être ni Anacreon*, qui avoit été le favori de deux Princes très-vertueux, *ni Philemon*, qui avoit été préferé à Menandre même, *ni Archiloque*, dont le ſtile avoit tant de vigueur & de force. Cela eſt bien mortifiant pour des Arts ſi célébres. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que Plutarque ne les mépriſe pas abſolument, il leur donne l'approbation qu'ils méritent, & les ſubordonne ſeulement à ce qui eſt plus parfait, & cette ſubordination eſt juſte. Toutes les ſtatuës & toutes les Poëſies du monde ne valent pas le moindre effet de la vertu. Ce ne ſont que des ouvrages morts, & il n'y a point d'homme ſage qui place ſi mal ſon ambition. Socrate en eſt une preuve; il reuſſiſſoit admirablement en ſculpture, & il avoit fait les Statues des trois Graces qui étoient fort eſtimées des Athéniens. Cependant il abandonna ſon Art pour s'appliquer tout entier à l'étude de la ſageſſe. Dans la vie de Theſée, Plutarque avoit déja fait connoître la difference infinie qu'il mettoit entre un Gouverneur qui forme un Prince, & des Poë-

Philemon, ou Archiloque, pour avoir pris plaiſir à lire leurs Vers. Car, de ce qu'on trouve un ouvrage agréable, il ne s'enſuit pas de là néceſſairement qu'on en eſtime l'Auteur. C'eſt pourquoi toutes ces ſortes de choſes qui ne font pas naître dans l'ame des ſpectateurs cette forte émulation, & d'où il ne ſort pas, pour ainſi dire, des eſprits qui excitent la volonté, & qui enflamment le déſir de s'y conformer, ſont entiérement inutiles. Au lieu que la vertu a cela de propre, qu'elle frappe tout d'un coup, de maniere qu'en admirant ſes actions, on brûle en même tems d'envie de les imiter; car des biens de la fortune nous en aimons la poſſeſſion & la joüiſſance, mais de ceux de la vertu, nous en aimons les effets; c'eſt pourquoi nous voulons bien tenir ceux-là des autres; mais nous voulons que les autres tiennent ceux-ci de nous. Car tout ce qui eſt beau attire réellement à ſoi, & inſpire d'abord un déſir actuel & efficace, en formant les mœurs du ſpectateur, non pas par l'imitation, mais par le ſeul récit de l'action même, qui, ſur le champ excite la volonté.

C'eſt-à-dire, qu'on lui accorde cette eſtime qui eſt accompagnée du déſir de lui reſſembler.

Difference remarquable entre les biens de la Fortune, & ceux de la vertu.

Comme les poëmes Epiques, & les pieces Dramatiques, qui, pour toucher ont beſoin de ce ſecours.

Voilà pourquoi j'ai eſtimé que je ferois une

tres & des Sculpteurs qui en font des Statuës ou des Portraits. Plutarque a ſuivi ici les vûes de Platon ſon maître, qui, dans le 1. livre de la Répub. appelle l'Art des Sculpteurs, celui des Peintres, celui des Poëtes, &c. non τέχνας, *des Arts*, mais par un diminutif aſſez mépriſant, τεχνύδρια *de petits Arts*, en les oppoſant à la vertu & à l'Art des ſages, qui ſont ſeuls capables de conduire les hommes, & de gouverner les Etats.

choſe

choſe utile pour moi & pour les autres, ſi je continuois d'écrire des vies. Et j'ai compoſé ce dixiéme volume, qui contient la vie de Pericles & celle de Fabius Maximus, qui fit la guerre contre Annibal. Car ces deux grands Hommes ont été ſemblables en toutes ſortes de vertus, ſur-tout en douceur & en juſtice, & par la patience & par la force qu'ils ont eu de ſuppoſer les folies & les injuſtices de leurs collegues & de leurs citoyens, ils ont été tous deux très-utiles à leur Patrie. Ce que nous allons écrire va faire voir que le jugement que nous en faiſons eſt bien fondé.

La patience à ſupporter les injuſtices de ſes Citoyens, eſt ſouvent utile à la Patrie.

Pericles étoit de la Tribu Acamantide, du bourg de Cholargue, & il deſcendoit des premieres Maiſons & des plus illuſtres Familles d'Athenes des deux côtez; car ſon pere Xantippe, qui battit à Mycale les Lieutenans du Roi de Perſe, épouſa Agariſte, niéce de Cliſthene, qui chaſſa les deſcendans de Piſiſtrate, abolit courageuſement la Tyrannie, fit de bonnes Loix, & établit

Origine de Pericles.

Après la bataille de Platées.

Epouſa Agariſte, niece de Cliſthene.) Voici ſa genéalogie qui eſt rapportée par Herodote, livre VI. & que M. du Ryer a mal déduite. Cliſthene, Roi de Sicyone, avoit une fille unique, qu'il maria à Megacles, fils d'Alcmeon. De ce mariage nâquirent deux fils; le premier porta le nom de ſon grand pere, & fut appellé Cliſthene, & le ſecond fut nommé Hippocrate. Ce dernier s'étant marié, eut un fils, nommé Megacles, & une fille nommée Agariſte, du nom de ſa grand mere; cette Agariſte fut mere de Pericles.

Niéce de Cliſthene qui chaſſa les deſcendans de Piſiſtrate.) Il chaſſa les Piſiſtradides, réünit le peuple qui étoit diviſé, en fit dix Tribus au lieu de quatre, & établit la Democratie ou gouvernement du peuple. Herodote liv. V. & VI.

une forme de Gouvernement très-bien composé pour conſerver & pour faire vivre ſes Citoyens en bonne paix & en parfaite intelligence. Agariſte ſongea une nuit qu'elle accouchoit d'un lion, & quelques jours après elle accoucha de Pericles, qui étoit très-bien formé de tout le reſte du corps, mais qui avoit la tête trop longue & mal proportionnée; de-là vient que preſque toutes ſes Statuës ont le caſque en tête, les Sculpteurs ayant voulu à mon avis cacher ce défaut. Et c'eſt pourquoi les Poëtes d'Athenes l'appelloient *Schinocephalon*, c'eſt-à-dire, *tête d'oignon*. Car ils nomment quelquefois *Schinon*, ce qu'on appelle vulgairement *Scyllam*. Parmi les Poëtes comiques, Cratinus dit de lui dans ſa piece, intitulée les Chirons, *du fatal Hymenée de la ſédition avec le vieux Saturne, eſt né le plus grand des Tyrans, que les Dieux appellent du nom magnifique de Cephalegeretes.* Et dans ſa piéce appellée *Nemeſis*, il dit, *viens à notre ſecours Jupiter, Dieu de l'hoſpitalité, qui tires ton bonheur de ta groſſe tête.* Et Teleclides dit de lui, *que tantôt on le voit*

Songe d'Agariſte, mere de Pericles.

Sculpteurs, cachoient les défauts de ceux dont ils faiſoient des Statuës.

Poëte de la vieille Comedie.

C'eſt une alluſion à une Epithete de Jupiter.

Autre Poëte de la vieille Comedie.

Que les Dieux appellent du nom magnifique de Cephalegeretes.] C'eſt une plaiſanterie fondée ſur l'alluſion à une Epithete qu'Homere donne à Jupiter qu'il appelle *Nephelegeretes*, c'eſt-à-dire, *qui aſſemble les nuées*; au lieu de dire donc *Nephelegeretes, aſſembleur de nuées*, le Poëte dit, *Cephelegeretes, aſſembleur de têtes*, pour dire que ſa tête étoit ſi groſſe, qu'elle paroiſſoit faite de l'aſſemblage de pluſieurs.

Qui tires ton bonheur de ta groſſe tête.) Il eſt impoſſible de conſerver la plaiſanterie qui eſt dans le Grec, où le Poëte ne s'explique que par un ſeul mot, μακαρτε qui ſignifie proprement *heureux*, mais par ce mot, Cratinus fait alluſion au mot κεφαλη qui ſignifie *la tête*, & à la particule μεγα qui eſt épitati-

assis au milieu de la ville, fatigué de la pesanteur de sa tête, & ne sçachant quel parti prendre dans le desordre où il a mis l'Etat, & que tantôt on voit sortir de sa tête monstrueuse des tonnerres. & des éclairs avec un bruit épouvantable. Et Eupolis dans sa piéce, intitulée *Demi, les Bourgs*, en s'informant & demandant des nouvelles de chacun des Orateurs, qu'il feint revenus des Enfers, comme on lui nomme Pericles le dernier, répond, *tu nous as amené la premiere tête du Royaume de Pluton, & celle qui vaut toutes les autres.*

Il apprend la musique.

La plûpart des écrivains assûrent qu'il apprit la musique d'un certain Damon, dont ils veulent qu'on prononce la premiere syllabe breve. Mais Aristote prétend qu'il l'apprit de Pythocleides. Et pour ce Damon, il paroît que c'étoit un très-

que, c'est-à-dire, qui sert à augmenter & à grossir les objets.

Et que tantôt on voit sortir de sa tête monstrueuse.) L'Epithete que Teleclides donne à cette tête pour en marquer la grosseur, est plaisante, car il l'appelle ἐσπανάκλινον comme la comparant à une chambre où l'on pourroit manger à une table à onze lits.

La premiere tête du Royaume de Pluton, & celle qui vaut toutes les autres.] Le Poëte Grec dit tout cela en un seul mot Κεφαλαιον, qui signifie le *total d'une chose*. Et par ce mot, Eupolis fait allusion au mot Κεφαλαί qui signifie *tête*. Notre langue ne sçauroit conserver la grace de ce passage par un seul mot, il suffit de la faire entendre.

Il paroît que c'étoit un très-habile homme en matiere de gouvernement.] Le Grec, dit *un Sophiste très-habile*, c'est-à-dire, un homme moitié Philosophe & moitié Rheteur, qui se mêloit d'enseigner à gouverner les Etats, quoi qu'il n'eût aucun usage, aucune experience de la politique, dont il n'avoit qu'une Theorie très imparfaite. Ce terme a été expliqué dans les remarques sur la vie de Themistocle; on peut voir ce qu'Aristote en a dit dans le dernier Chapitre de son dixiéme livre des Morales.

Un Sophiſte très-habile.

habile homme en matiere de gouvernement, & qui, ſous le voile ſpécieux de la muſique, cachoit au peuple ſa grande capacité, & ſa véritable profeſſion. Il s'attacha à Pericles pour le former aux affaires, comme un maître de Paleſtre s'attache à un bon Athlete pour le bien dreſſer. Cependant il ne peut ſi bien ſe cacher que le peuple ne s'apperçût que ſa lyre n'étoit qu'une couverture & qu'un prétexte; il fut banni du ban de l'Oſtraciſme comme un homme inquiet qui ſe mêloit de trop d'affaires, & qui favoriſoit les Tyrans, & par-là il devint l'objet des railleries des Poëtes comiques. Platon dans une de ſes piéces, introduit quelque perſonnage qui parle ainſi à Damon: *Premierement dis-moi, je te prie au nom des Dieux, eſt-il vrai que tu as été le Chiron de Pericles, comme on nous l'aſſure?*

Il eſt formé aux affaires par Damon

Damon banni du ban de l'Oſtraciſme.

Poëte comique. Il avoit fait trente-deux Comedies.

Pericles diſciple de Zenon d'Elée.

Pericles fut auſſi diſciple de Zenon d'Elée, qui

Et par-là il devint l'objet des railleries des Poëtes.) C'eſt ce que ſignifie proprement ici παρέχειν διαπρίζω *donner ſujet aux Poëtes de ſe réjoüir, de plaiſanter.* Plutarque ſe ſert de la même expreſſion dans la vie de Timoleon, & dans celle de Lucullus. Ce mot ſignifie auſſi quelquefois ſimplement *divertir, réjoüir*, comme Caſaubon l'a remarqué dans ſes Notes ſur Athenée, pag. 37.

Eſt-il vrai que tu as été le Chiron de Pericles?) Le Poëte joue ſur le mot *Chiron*, qui en Grec eſt un nom propre, & un comparatif qui ſignifie, *plus mechant*. D'ailleurs, il veut faire entendre à Pericles qu'il aura le ſort d'Actæon, nourriſſon de ce Centaure, & qu'il ſera déchiré par ſon peuple, comme Actæon fut mis en pieces par ſes chiens.

Pericles fut auſſi diſciple de Zenon d'Elée, qui traitoit de la Phyſique à la maniere de Parmenide.) Ce Zenon d'Elée, ville d'Italie, & Colonie des Phocéens, ſuivoit les ſentimens de Parmenide, dont il avoit été Diſciple, & qui l'avoit même adopté. Il avoit acquis beaucoup de réputation par

traittoit de la Phyſique à la maniere de Parmenide, & qui s'étoit fait une telle habitude de refuter tout ce qu'on oppoſoit à ſes raiſons, que par ſes argumens invincibles, il déſarmoit ceux qui diſputoient contre lui, & les réduiſoit à ne pouvoir ſe défendre, comme Timon le Phliaſien le fait entendre dans ces Vers : *Zenon eſt invincible, ſoit qu'il diſpute pour ou contre, & il ne trompe jamais. Il connoît l'Univers comme s'il l'avoit arrangé lui-même*

Mais celui qui fut le plus aſſidu auprès de Pericles, qui lui donna cette grandeur d'ame, & cette fierté trop grande & trop roide pour un Etat Démocratique, en un mot, celui qui lui éleva le cœur & l'eſprit, & qui lui inſpira cette gravité & cette majeſté qui éclatoient dans ſes mœurs & dans ſes manieres, ce fut Anaxagore le Clazomenien, que l'on appelloit de ſon tems *l'intelligence*, ſoit pour marquer l'admiration qu'excitoient la profondeur & la ſubtilité de ſon eſprit dans les

Fierté peu convenable dans un état Democratique.

Pericles diſciple d'Anaxagore.

Il étoit de Clazomene, ville de l'Aſie Mineure.

Anaxagore appellé l'Intelligence, & pourquoi.

ſon ſçavoir; mais il ſe rendit encore plus illuſtre par ſon courage, car il conſpira contre le Tyran de ſa patrie, qui le fit piler dans un mortier, & ſa mort acheva ce qu'il avoit commencé, car ſes Citoyens ſe jetterent ſur le Tyran, & le lapiderent. Il ne faut pas le confondre avec Zenon de Citiée, fondateur de la ſecte des Stoïciens qui ne vêcut que long-tems après.

Par ſes argumens invincibles il déſarmoit ceux qui diſputoient contre lui.) Il diſputoit d'ordinaire ſur le mouvement, car il ſoûtenoit, comme Parmenide, qu'il n'y en avoit point, & qu'il paroiſſoit ſeulement y en avoir, mais ſes raiſons n'ont pas été ſi invincibles, qu'Ariſtote ne les ait ſolidement refutées dans le VI. livre de ſa Phyſique, auſſi étoient-elles moins des raiſons que des ſubtilitez & des ſophiſmes.

découvertes de la nature, & qui effectivement paroiſſoit prodigieux, ſoit parce qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'Univers n'étoit ni la Néceſſité, ni la Fortune, mais une intelligence pure & ſimple, qui avoit démêlé & ſeparé les parties homogenes & ſemblables de l'ancien chaos.

Pericles enrichi de grandes connoiſſances par le commerce d'Anaxagore.

Car la connoiſſance des choſes celeſtes contribue beaucoup à la véritable éloquence, comme Ciceron l'a reconnu.

Pericles rempli d'une extréme admiration pour ce grand Philoſophe, & enrichi par ce commerce de la connoiſſance de la nature & de toutes les choſes celeſtes, eut non-ſeulement, comme l'on peut penſer, l'ame élevée & une éloquence ſublime, éloignée de toute affectation, & qui n'avoit rien de bas ni de populaire, mais encore une conſtance & une fermeté de viſage, dont le rire n'a-

Soit parce qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'Univers, n'eſtoit ni la Neceſſité, ni la fortune, mais une intelligence.] Avant Anaxagore les Philoſophes s'étoient fort tourmentez pour connoître le véritable principe de l'arrangement du monde, & ce qui avoit démêlé le premier chaos. Les uns établiſſoient pour principe, *la neceſſité*, c'eſt-à-dire, qu'ils concevoient que la nature des corps avoit ſeule operé cet arrangement, les peſants étant allez en bas par néceſſité, & les legers ayant pris le deſſus par la même néceſſité. Les autres, peu touchez de ce raiſonnement, dont l'erreur étoit ſenſible, avoient recours *à la Fortune*, ce qui étoit encore plus inſenſé. Anaxagore fut le premier qui prouva que cet arrangement ne pouvoit être que l'effet d'une intelligence ſuperieure & très-differente de la matiere.

Mais encore une conſtance & une fermeté de viſage.] Plutarque reconnoît ici qu'un viſage aſſûré, une démarche douce & tranquille, & la modeſtie dans ſon port & dans ſes habits, ſont les effets d'une connoiſſance fort étenduë & d'un eſprit fort inſtruit, & cela eſt certain, le contraire eſt la marque ſûre d'un petit eſprit, qui ne ſe connoît pas lui-même, comme Plutarque l'a remarqué ailleurs.

douciſſoit jamais la ſéverité, une démarche douce & tranquille, tant de modeſtie dans ſon geſte, dans ſon port & dans ſes habits, que lorſqu'il parloit en public, la paſſion la plus violente ne les dérangeoit jamais, une voix ferme & exempte de toute ſorte de trouble, & pluſieurs autres choſes qui étonnoient tous ceux qui le voyoient.

La patience & la moderation de Pericles.

On raconte à ce propos qu'il y eut une fois un méchant garnement, qui pendant tout un jour vomit contre lui mille injures, ce qu'il ſouffrit très-patiemment, ſans répondre une ſeule parole, ſe tenant toûjours dans la place, & continuant de dépêcher les affaires preſſées. Sur le ſoir il ſe retira tout doucement, & ſans faire aucun bruit, cet inſolent le ſuivant toûjours & l'accablant de toutes ſortes d'outrages. Quand il fut ſur le ſeüil de ſa porte, la nuit étant déja toute noir, il ordonna à un de ſes Eſclaves de prendre un flambeau, & d'aller reconduire & remener cet homme juſques dans ſa maiſon. Cependant le Poëte Jon écrit que dans toutes les manieres de Pericles il y avoit beaucoup d'orgueïl & d'arrogance, & que ſa magnanimité & cette grandeur d'ame étoient fort mêlées de vanité & de mépris pour les autres, & il louë extrémement la civilité, la ſoupleſſe & l'honnêteté de Cimon.

Jon, Poëte tragique

Mais laiſſons ce Poëte, qui fait tant d'efforts

Qui fait tant d'efforts pour attacher à la vertu une fin ſatyrique, comme on faiſoit anciennement aux repréſentations des Tragedies.) On avoit entierement perdu la grace & la beauté de ce paſſage en le

pour attacher à la vertu une fin ſatyrique, comme on faiſoit anciennement aux anciennes repréſentations des Tragedies. Zenon répondoit fort bien à ceux qui appelloient la gravité de Pericles, un faſte & un orgueïl exceſſif; car il les exhortoit à être orgueïlleux comme lui, prétendant que cette imitation produiroit inſenſiblement dans leur cœur l'amour des belles choſes, & qu'elle les y accoûtumeroit. Mais ce ne fut pas là le ſeul fruit que Pericles tira du commerce d'Anaxagore, on peut dire qu'il apprit de lui à fouler aux pieds la ſuperſtition, qui par le moyen des ſignes, qui arriverent dans le Ciel, jette la frayeur dans l'eſprit de ceux qui n'en connoiſſent pas les cauſes, & qui ſont toûjours tremblants & éperdus ſur tout ce qui regarde la Divinité, à cauſe de leur profonde ignorance, que la Philoſophie naturelle peut ſeul diſſiper, en faiſant naître, au lieu de cette ſuperſtition toûjours allarmée & inquiete, une véritable & ferme dévotion toute remplie d'eſperance & de confiance.

Réponſe de Zenon à ceux qui accuſoient d'orgueïl Pericles.

Superſtition, fille de l'ignorance.

Véritable dévotion toûjours accompagnée d'eſperance & de confiance.

traduiſant mal. Plutarque dit que le poëte Jon, en écrivant que la magnanimité & la grandeur d'ame de Pericles étoient accompagnées d'une bonne opinion de lui-même, & de beaucoup de mépris pour les autres, imite les anciens poëtes Tragiques, qui, dans les diſputes publiques, faiſoient jouer des trois & quatre Tragedies chacun, dont la derniere étoit toûjours une Tragedie appellée *Satyrique*, parce que parmi les Rois & les Heros, ils y introduiſoient des ſatyres pour railler & pour plaiſanter, comme nous le voyons encore par le Cyclope d'Euripide, qui eſt la ſeule piéce ſatyrique qui nous reſte des Anciens; cette comparaiſon eſt très-juſte & très-belle.

On

On dit qu'on apporta un jour à Pericles de ſa maiſon de campagne un bellier qui n'avoit qu'une corne, & que le devin Lampon voyant cette corne très-forte & très-ſolide au milieu du front, dit *que toute la puiſſance qui étoit alors partagée en deux factions, l'une de Thucydide, & l'autre de Pericles, ſe reüniroit dans la perſonne de celui chez qui ce prodige étoit arrivé.* Mais Anaxagore ayant fait la diſſection de la tête du bellier, fit voir que le cerveau ne rempliſſoit pas toute la capacité du teſt, & qu'étant pointu comme un œuf, & également détaché des deux côtez des parois du crane, il aboutiſſoit par la pointe juſtement au lieu où commençoit la racine de cette corne. Tous les aſſiſtans admirerent ſur l'heure la grande capacité d'Anaxagore; mais bientôt après on exalta merveilleuſement celle de Lampon, lorſque par la chute & par la ruine de Thucydide, toutes les affaires de la République paſſerent entre les mains de Pericles ſeul.

Prodige arrivé dans la maiſon de Pericles.

Explication que le devin Lampon en donne.

De Thucydide, fils de Meleſias.

Anaxagore explique la cauſe de ce prodige par la diſſection.

Rien n'empêche pourtant, à mon avis, que le Philoſophe & le Prophete n'ayent également bien rencontré, l'un ayant fort bien découvert la cauſe du prodige, & l'autre ayant fort bien prédit la fin. En effet, le but & la profeſſion du Philoſophe, c'eſt d'examiner & de voir d'où proviennent les choſes, & comment elles ſe font, au lieu que le ſeul objet du Devin eſt de prédire ce qu'elles préſagent. Et ceux qui prétendent que la

Et ceux qui prétendent que la découverte de la cauſe naturelle,

La connoiſſance de la cauſe ne détruit pas l'effet du ſigne.

découverte de la cauſe naturelle détruit le ſigne, ne s'apperçoivent pas qu'en aboliſſant la ſignification des prodiges céleſtes, ils détruiſent en même tems toute la vertu des Symboles & des ſignes artificiels, comme le ſon des baſſins, la lumiere des fanaux, & l'ombre des aiguilles des ca-

détruit le ſigne, ne s'apperçoivent pas, &c.) Plutarque a raiſon, rien n'arrive dans le monde qui n'ait une cauſe marquée, & la connoiſſance de cette cauſe, n'empêche pas que ce qui arrive ne puiſſe être un ſigne, à l'égard du tems, du lieu & de la conjoncture, autrement il s'enſuivroit qu'un prodige ſeroit ſigne quand on en ignoreroit la cauſe, & ceſſeroit de l'être quand on la ſçauroit, ce qui eſt abſurde; la cauſe efficiente ne détruit pas la cauſe finale.

Qu'en aboliſſant la ſignification des prodiges céleſtes, ils détruiſent en même tems toute la vertu des Symboles & ſignes artificiels. ¶ Ce raiſonnement de Plutarque eſt très-juſte; mais, dira-t'on, ces ſignes artificiels ne ſont tels, & ne ſignifient que par la Loi, comme parlent les anciens, c'eſt-à-dire, par le conſentement des hommes. Cela eſt vrai; les prodiges céleſtes ſont auſſi conduits par une loi ſuperieure, c'eſt-à-dire, par la Providence, qui, étant maîtreſſe des cauſes, leur fait produire leurs effets quand il lui plaît, pour ſignifier telle & telle choſe, comme un homme éleve un fanal ſur une tour pour marquer aux vaiſſeaux une route ſûre. Dans les ſaints Prophetes, combien voit-on de choſes ſimples & naturelles, dont on connoît les cauſes, & qui cependant ne laiſſent pas d'être des ſignes certains de ce qui doit arriver. Mais qui eſt-ce qui expliquera ces ſignes? Nous qui ſommes inſtruits par la vérité même, & qui avons ſur cela des lumieres plus ſûres que celles des Payens, nous ſçavons que c'eſt Dieu ſeul qui en donne l'intelligence, & que par conſéquent il eſt impoſſible qu'il y ait un art de Divination. Et je l'ai prouvé dans un autre ouvrage, que j'eſpére de donner bientôt au public.

Le ſon des baſſins. ¶ C'eſt comme nous dirions aujourd'hui le ſon des trompettes ou des tambours, car les Grecs ſe ſont ſervi quelquefois de baſſins d'airain dans les troupes, & les Romains s'en ſervoient pour appeller les Athletes aux exercices, comme cela paroît par ce paſſage de Ciceron dans le II. liv. de l'Orateur, ſect. V. *Et hoc ipſo tempore, cum omnia gymnaſia philoſophi teneant, tamen eorum auditores diſcum ac-*

drans ſolaires ; car toutes ces choſes ont leur cauſe marquée & leur préparation, & cependant elles ne laiſſent pas d'être des ſignes. Mais peut-être eſt-ce une matiere qui demande un autre Traité.

Pericles étant encore fort jeune redoutoit extrémement le peuple, car il reſſembloit fort de viſage à Piſiſtrate, & il voyoit bien que les plus vieux de la ville étoient encore plus frappez de cette reſſemblance, en conſiderant la douceur de ſa voix, ſa grande facilité à parler, & la volubilité de ſa langue. Et comme il étoit d'ailleurs fort riche, & d'une naiſſance illuſtre, & qu'il avoit beaucoup d'amis très-puiſſans, il craignoit d'être banni du ban de l'Oſtraciſme, c'eſt pourquoi il ne ſe mêloit point du tout des affaires publiques; ſeulement il témoignoit beaucoup de courage à la guerre, & cherchoit les plus grands dangers. Mais voyant Ariſtide mort, Themiſtocle chaſſé, & Cimon retenu la plûpart du tems hors de la Grece par des guerres étrangeres, alors il s'attacha entiérement au menu peuple, préferant la multitude des pauvres, au petit nombre des Nobles & des riches. Véritablement ce choix répugnoit à ſon naturel, qui n'étoit nullement populaire, mais il le fit à mon avis par deux raiſons; Car craignant qu'on ne le ſoupçonnât d'affecter

Pericles craignoit le peuple, & pourquoi.

Car ce ban n'étoit établi que contre ceux dont on craignoit le crédit.

Il s'attache au peuple, quoiqu'il ne fût nullement populaire.

Ses raiſons.

dire quàm philoſophum malunt, qui ſimul ut increpuit in media oratione, de maximis rebus & graviſſimis diſputantem philoſophum omnes junctionis cauſa relinquunt.

la tyrannie, & voyant d'un autre côté Cimon attaché au parti des Nobles, & extrémement bien voulu des plus gens de bien de la ville & des principaux citoyens, il chercha dans le peuple de la ſûreté pour lui-même, & du crédit & de l'autorité contre Cimon.

Il change toutes ſes manieres.

En même tems il changea toutes ſes façons de faire, & ſa maniere de vivre. Jamais il ne paroiſſoit dans les ruës que pour aller à la place ou au Conſeil; il renonça tout d'un coup à tous les feſtins, aux aſſemblées & aux autres plaiſirs de cette nature, auſquels il étoit accoûtumé, & pendant tout le tems qu'il gouverna la République, qui fut aſſez long, on ne le vit jamais aller ſouper chez ſes amis, qu'une ſeule fois aux nôces d'Euryptoleme ſon proche parent. Encore n'y demeura-t'il que juſqu'aux libations, après quoi il ſe retira; car ces ſortes de réjoüiſſances qu'on fait enſemble, démontent la gravité la plus ferme & la plus compoſée, & il eſt bien difficile de conſerver dans une familiarité ſi grande, toute ſa gloire & toute ſa dignité. Il eſt pourtant certain que d'une véritable vertu, ce qui paroît toûjours le plus beau, c'eſt ce qui eſt le plus expoſé en vûë; & les gens de bien ne peuvent jamais paroître ſi grands ni ſi admirables aux yeux des Etrangers, qu'ils le paroiſſent à ceux qui ſont journellement les témoins de leur vie privée. Cependant Pericles, pour éviter le dégoût du peuple, ſuite ordinaire du trop grand commerce

Le repas finiſſoit par les libations, & après les libations on commençoit à boire.

La dignité ſe conſerve difficilement dans la familiarité.

Dans une véritable vertu, ce qui eſt le plus beau, c'eſt ce qui eſt le plus expoſé en vûë.

Dégoût, ſuite ordinaire du trop grand commerce.

qu'on a avec lui, ne l'approchoit que par intervalles; il ne cherchoit point à parler devant lui ſur toutes les affaires qui ſe préſentoient, & ne paroiſſoit point en public légerement; mais il ſe reſervoit pour les grandes occaſions, comme Critolaus dit du vaiſſeau de Salamine. Et pour les affaires de moindre importance, il les faiſoit par l'entremiſe de ſes amis, & par quelques Orateurs qu'il avoit en ſa diſpoſition, du nombre deſquels on dit qu'étoit Ephialte, celui qui ruina la puiſſance de l'Areopage, en verſant à pleine coupe, pour me ſervir des termes de Platon, & ſans aucun menagement, la liberté à ſes citoyens, ce qui rendit, comme diſent les Poëtes comiques, le peuple ſi fier & ſi effrené, que comme un jeune cheval qui n'a plus de bride, il ne voulut plus obéïr, & commença à mordre l'Eubée & à ſauter & bondir ſur toutes les Iſles.

Dans le VIII. liv. de la République.

Amiot a fort mal rendu cet endroit.

Pericles donc cherchant à accommoder ſon langage & ſon ſtyle à ſa maniere de vivre, & à la grandeur de ſes ſentimens, comme un inſtrument digne de lui, ſe ſervoit fort à propos de ce qu'il avoit appris d'Anaxagore, & mettoit, pour

Comme Critolaus dit du vaiſſeau de Salamine.) Ce vaiſſeau de Salamine étoit un vaiſſeau ſacré, dont les Athéniens ne ſe ſervoient qu'en des occaſions extraordinaires, comme celle d'envoyer chercher leurs Généraux à qu'ils vouloient faire le procès. Ainſi la comparaiſon que Plutarque fait de ce vaiſſeau avec Pericles, qui ne paroiſſoit que dans les grandes occaſions, eſt fort juſte.

Et mettoit, pour ainſi dire, la phyſique à la teinture de la Rhetorique.] J'ai cru devoir conſerver en notre langue l'expreſſion figurée de Plutarque, qui me paroît fort belle & fort juſte. Mettre la

Phyſique miſe à la teinture de la Rhétorique.

ainſi dire, la Phyſique à la teinture de la Rhétorique. Ainſi joignant, comme dit le divin Platon, à un heureux naturel cet eſprit ſublime & capable des plus hautes conceptions, qu'il avoit tiré de ces connoiſſances ſi relevées, & rapportant à l'art de bien parler tout ce qu'il ſçavoit, & qui pouvoit y convenir, il ſurpaſſa infiniment tous les autres Orateurs; c'eſt pourquoi on écrit qu'on lui donna le ſurnom *d'Olympien*, quoique d'autres prétendent qu'il ne lui fut donné qu'à cauſe des édifices publics dont il orna la ville d'Athénes, ou même qu'à cauſe de la puiſſance & de l'autorité qu'il eut dans la République pendant la guerre & pendant la paix. Mais il n'eſt pas impoſſible, & rien n'empêche que toutes les grandes qualitez de ce Perſonnage n'ayent concouru à faire relever ſa gloire par ce magnifique ſurnom.

Pericles, pourquoi appellé Olympien.

Il eſt vrai que les Comedies des Poëtes de ce tems-là, qui ont jetté contre lui beaucoup de traits fort picquants, tantôt par pure plaiſanterie & tantôt ſerieuſement, marquent que ſon éloquence ſeule lui valut ce glorieux titre; car ils diſent tous que lorſqu'il parloit devant le peuple, il ſortoit de ſa bouche des tonnerres & des éclairs, & que ſa langue lançoit la foudre, & ſur

La grande idée que l'on avoit de ſon éloquence.

Phyſique à la teinture de la Rhétorique, ce n'eſt autre choſe, qu'orner, embellir, colorer des couleurs de la Rhétorique, les raiſons qu'on tire de la connoiſſance de la Phyſique.

Ainſi joignant, comme dit le divin Platon, à un heureux, &c.) C'eſt à la fin du Phedre de Platon, où ce Philoſophe établit, que pour être véritablement éloquent, il faut joindre à un heu-

la force de ſon éloquence, on rapporte un mot que Thucydide, fils de Meleſias, dit en plaiſantant. Ce Thucydide étoit un des principaux de la ville & des plus honnêtes gens, & il fut fort long-tems à la tête du parti oppoſé à Pericles dans le gouvernement de la République; le Roi Archidamus lui ayant demandé un jour, lequel étoit le meilleur lutteur de lui ou de Pericles, il lui répondit, *quand je l'ai jetté par terre, il ſoûtient qu'il n'eſt pas ſous moi, & en fait convenir tous ceux qui nous regardent.*

Cette timidité eſt très-compatible avec l'éloquence.

Priere remarquable de Pericles.

Il eſt pourtant certain que Pericles étoit ſi circonſpect, & ſi timide quand il s'agiſſoit de parler, qu'il n'alloit jamais à ſon Tribunal qu'il ne priât les Dieux *de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment, rien qui ne fut néceſſaire & qui ne convînt à ſon ſujet.* Il n'a laiſſé de lui que quelques Décrets; & l'on rapporte ſeulement quelques-uns de ſes bons mots en fort petit nombre, comme celui qu'il

reux naturel, une connoiſſance générale de la nature, de même que pour être excellent Medecin, ce qu'il prouve par un paſſage d'Hippocrate dans ſon traité de la nature humaine.

Qu'il n'alloit jamais à ſon Tribunal, qu'il ne priât les Dieux de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment.] Ce paſſage ſemble combattre ce que Suidas avance, que Pericles fut le premier qui ait écrit ſes diſcours publics avant que de les prononcer, au lieu que tous les autres Orateurs parloient ſur le champ. Cette priere de Pericles ne convient qu'à un Orateur qui parle ſans préparation. Il ne faut pas oublier ici que Quintilien attribuë à Pericles une priere plus politique; car il aſſûre que Pericles prioit les Dieux qu'ils lui fiſſent la grace de ne rien dire qui ne fût agréable au peuple.

Il n'a laiſſé de lui que quelques décrets.] Le témoignage de Plutarque prouve que les harangues, qu'on avoit en ce tems-là ſous le nom de Pericles, paſſoient pour

Quelques-uns de ſes bons mots.

dit ſur l'Iſle d'Egine, *qu'il falloit l'ôter, comme la chaſſie de l'œil du Pirée.* Une autre fois il dit, *qu'il lui ſembloit voir la guerre qui venoit du côté du Peloponeſe, & qui s'avançoit à grands pas.* Un jour comme il s'embarquoit avec Sophocle, qui partageoit avec lui le commandement de l'armée, celui-ci ſe mit à louër extrémement la beauté d'un jeune garçon, & Pericles lui dit, *Sophocle, un Général doit avoir non-ſeulement les mains pures, mais les yeux auſſi.* Stetimbrotus écrit que dans l'Oraiſon funebre qu'il fit de ceux qui avoient été tuez à la guerre de Samos, il dit *qu'ils étoient devenus immortels comme les Dieux mêmes. Car*, ajoûta-t'il, *nous ne voyons pas les Dieux; mais par les honneurs qu'on leur rend & par les biens infinis dont ils joüiſſent, nous jugeons qu'ils ſont immortels. Ceux qui ſont morts pour leur pays, ne partagent-t'ils pas avec eux tous ces avantages?*

Lorſque Pericles prit Samos.

Ceux qui mouroient pour leur patrie étoient honorez comme des Dieux.

Thucydide l'Hiſtorien dans ſon ſecond livre.

Thucydide décrit le gouvernement de Pericles comme une eſpece d'Ariſtocratie, à qui on donnoit le nom de Democratie, ou Gouvernement populaire, mais qui étoit en effet un état Monarchique gouverné par le premier de la République, qui ſeul avoit toute l'autorité. Et pluſieurs autres écrivent qu'il fut le premier qui fit

des ouvrages ſuppoſez, auſſi Quintilien n'y trouvoit-t'il rien qui répondît à cette haute réputation d'éloquence. Liv. 3. chap. 1.

Et par les biens infinis dont ils joüiſſent] En effet, les biens dont la nature Divine joüit, ſont ſi grands, qu'ils ne peuvent convenir à une nature mortelle. Ce jugement de Pericles eſt donc très-bien fondé, & très-conforme à l'idée que la ſaine Theologie donnoit des Dieux.

partager

partager aux Citoyens les terres conquiſes, qui leur fit diſtribuer pour leurs jeux & pour leurs ſpectacles les deniers publics, & qui leur attribua des ſalaires pour toutes les fonctions publiques, ce qui fut une très-mauvaiſe coûtume ; car ces nouveaux établiſſemens rendirent le peuple ſomptueux & diſſolu, au lieu qu'auparavant il étoit ſobre & modeſte, & ſe contentoit de gagner ſa vie à la ſueur de ſon front ; voyons donc la cauſe de ce changement par les choſes mêmes.

Tout ce qui rend le peuple ſomptueux, & lui fait haïr le travail & la modeſtie, eſt toûjours mauvais.

Au commencement, comme nous l'avons déja dit, pour contre-balancer le crédit & la gloire de Cimon, Pericles tâchoit de ſe concilier la faveur du peuple, mais il ne pouvoit égaler la grande dépenſe de Cimon, qui par ſes richeſſes immenſes ſe trouvoit en état de ſecourir & d'aſſiſter les pauvres, & qui en effet appelloit tous les jours à ſa table les plus néceſſiteux d'entre les Citoyens, habilloit ceux qui étoient vieux, & ôtoit les hayes & les clôtures de ſes jardins & de ſes héritages, afin qu'ils fuſſent ouverts à ceux qui voudroient y aller cueïllir des fruits. Pericles ſe voyant donc ſurpaſſé par ſon rival, dans les bonnes graces du peuple, eut recours à ce partage des terres & des finances, par le conſeil de Demonides de l'Iſle d'Ios, comme le rapporte Ariſ-

Generoſité & charité de Cimon pour les pauvres.

La vûë de Pericles dans le partage des terres.

Par le conſeil de Demonides de l'Iſle d'Ios.] Ios, une des Iſles Sporades dans la mer Egée, & célebre ſur tout par le tombeau d'Homere. Mais au lieu de ἐκ τῆς Ἴου de l'Iſle d'Ios, quelque ſçavants ont corrigé ἐκ τοῦ Οἴου, c'eſt-à-dire, *du bourg d'Oia*, qui étoit un bourg de l'Attique, où ce Demonides étoit né.

tote, & par ces diſtributions de deniers, qu'il répandoit dans les Theatres & dans les Tribunaux, & par cette eſpece de penſions, qu'il donnoit aux dépens du tréſor, & autres largeſſes, il gagna & corrompit ſi bien la populace en peu de tems, qu'il s'en ſervit contre le Tribunal de l'Areopage, dont il n'étoit pas, parce que le ſort ne lui étoit jamais échu d'être, ni Archonte, ni Theſmothete, ni Roi des Sacrifices, ni Polemarque; car de toute ancienneté, ces offices étoient donnez par ſort, & ceux qui y avoient bien ſervi, montoient à l'Areopage. Voilà pourquoi la faction de Pericles ſe trouvant la plus forte, il opprima tellement ce Tribunal, qu'il lui ôta la connoiſſance de la plûpart des plus grandes affaires, par l'entremiſe d'Ephialte, & fit bannir du ban de l'Oſtraciſme, comme ennemi du peuple & ami des Lacedemoniens Cimon même, qui ne le cédoit à perſonne, ni en naiſſance, ni en biens, qui avoit remporté pluſieurs grandes victoires ſur les Barbares, & qui avoit rempli la ville de richeſſes & de dépoüilles des ennemis, comme

Comment on parvenoit à être du Senat de l'Areopage.

Pericles opprime l'Areopage.

Il fait bannir Cimon.

Qu'il répandoit dans les Theatres & dans les Tribunaux.] Car il faiſoit donner au peuple, tant pour ſa place aux jeux, & tant pour ſon aſſiſtance aux Tribunaux, & au jugement des affaires.

D'être, ni Archonte, ni Theſmothete, ni Roi des ſacrifices, ni Polemarque.] Il falloit avoir paſſé par quelqu'une de ces charges; pour monter au Conſeil de l'Areopage. Elles ont été expliquées dans la vie de Solon.

Il opprima tellement ce Tribunal.) Pericles s'attacha à ruiner l'Areopage, parce que ce Conſeil faiſoit la principale force des Nobles.

nous l'avons dit dans ſa vie, ſi grande étoit l'autorité que Pericles avoit ſur le peuple. Cet Oſtraciſme étoit un banniſſement pour dix ans.

Dans le tems de cet éxil, les Lacédémoniens étant entrez avec une groſſe armée dans le territoire de Tanagre, & les Atheniens s'étant avancez contre eux, Cimon malgré ſon ban alla ſe mettre en bataille avec ceux de ſa Tribu, voulant courir le même danger que ſes Citoyens, & détruire par ſes actions le reproche qu'on lui avoit fait de favoriſer le parti de Lacedémone; mais les amis de Pericles s'étant liguez l'en empêcherent & le forcerent de ſe retirer comme banni. Ce fut ce qui obligea Pericles à combattre cette journée-là avec une ardeur extréme, en n'épargnant point ſa vie, & en s'expoſant aux plus grands dangers. Auſſi effaça-t'il par ſa valeur tous ceux qui ſe trouverent à cette bataille. Les amis de Cimon, que Pericles accuſoit d'être ſes complices, y furent tous tuez.

En Beotie, entre les Fleuves Iſmenus & Aſopus.

Cimon malgré ſon ban ſe rend à l'armée.

Ils envoyerent à Athenes, & eurent un ordre du Conſeil pour le faire retirer.

Les Atheniens, voyant qu'ils avoient été battus ſur leurs frontieres, ſe repentirent bien-tôt d'a-

Ce fut ce qui obligea Pericles à combattre.) Car, comme par ſes amis il avoit empêché Cimon de combattre à la tête de ſa Tribu, il voulut réparer cela par des actions éclatantes, en ne ſe menageant point, de peur que s'il venoit à être battu, on ne lui reprochât que c'étoit par ſa faute, pour avoir rejetté par envie & par jalouſie le ſecours d'un Capitaine auſſi experimenté que Cimon.

Y furent tous tuez.] Ils étoient cent, & Cimon, en quittant l'armée, leur recommanda de faire ſi bien leur devoir, que les ſervices qu'ils rendroient en cette occaſion ſerviſſent à leur juſtification & à la ſienne. On peut voir dans la

voir chaſſé Cimon, & mouroient d'envie de le rappeller, ſur tout parce qu'ils s'attendoient bien que le Printems ſuivant ils auroient ſur les bras une terrible guerre. Pericles s'étant apperçu de ce changement, ne balança point à leur donner cette ſatisfaction, & dreſſant lui-même le Décret, il rappella Cimon, qui ne fut pas plûtôt de retour, qu'il moyenna la paix entre ces deux villes, car les Lacedémoniens avoient autant d'affection pour lui, que d'averſion pour Pericles & pour les autres Gouverneurs.

Ils ne doutoient pas que tout le Peloponeſe ne vînt fondre ſur eux au printems.

Pericles conſent au rappel de Cimon, & en dreſſe lui même le Decret.

Les Lacedémoniens aimoient Cimon, & haiſſoient Pericles.

Mais il y a des Auteurs qui diſent que Pericles ne conſentit à ce rappel, qu'après avoir fait ſous main un traité avec Cimon, par l'entremiſe d'Elpinice, ſœur de ce dernier. Ils convenoient par ce traitté que Cimon avec deux cens vaiſſeaux iroit porter la guerre hors de la Grece, & ravager les Provinces du grand Roy, & que Pericles demeureroit maître dans la ville. On prétend auſſi qu'Elpinice avoit déja rendu Pericles un peu plus favorable à Cimon dans le tems qu'on travailloit à lui faire ſon procès, & qu'il aida beaucoup à lui ſauver la vie, car le peuple avoit nommé Pericles parmi ſes accuſateurs. Et l'on raconte qu'Elpinice étant allée chez lui le prier & le ſol-

Traité fait entre Pericles & Cimon.

vie de Cimon comment ils obéirent à cet ordre, & comment ils trouverent le moyen de combattre comme à la vûë de Cimon, quoi qu'abſent.

Et qu'il aida beaucoup à lui ſauver la vie.] Il ne tint pourtant qu'à trois voix qu'il ne fût condamné à mort. On le condamna à une amende de cinquante talents, cinquante mille écus.

liciter pour ſon frere, Pericles lui dit en ſoûriant : *Elpinice vous êtes bien vieille pour venir à bout d'une auſſi grande affaire que celle-là.* Cependant le jour du jugement il ne ſe leva qu'une ſeule fois pour parler, ne toucha l'accuſation que fort legerement, & par maniere d'acquit, & ſe retira après avoir fait moins de mal à Cimon que ſes autres parties. Comment donc peut-on ajoûter foi à Idomenée, qui accuſe Pericles d'avoir tué en traiſon l'Orateur Ephialte, qui étoit ſon ami particulier, qu'il avoit toûjours honoré de ſa confiance, & qui avoit eu la principale part à tout ce qu'il avoit fait dans le Gouvernement de la République, & de l'avoir tué par l'envie & par la jalouſie qu'il avoit contre ſa réputation? Je ne ſçai d'où Idomenée avoit tiré toutes ces calomnies, qu'il vomit comme une bile noire contre ce perſonnage, qui peut bien n'être pas irrepréhenſible en tout, mais qui certainement avoit de la magnanimité, & un amour ſans bornes pour la gloire, qualitez incompatibles avec une paſſion auſſi cruelle, auſſi brutale que celle-là. La verité eſt comme Ariſtote même l'écrit, qu'Ephialte s'étant rendu redoutable à la Nobleſſe, & pourſuivant ſans miſericorde en toute occaſion ceux qui avoient fait la moindre injuſtice au peuple, ſes ennemis lui dreſſerent des embûches, &

Calomnie d'Idomenée contre Pericles refutée.

Qualitez de Pericles.

Ephialte redoutable à la Nobleſſe.

Comment donc peut-on ajoûter foi à Idomenée.] Idomenée de Lampſaque, diſciple d'Epicure. Il avoit fait l'hiſtoire des Diſciples de Socrate, & une Hiſtoire de Samothrace.

Il eſt aſſaſſiné par Ariſtodicus.

le firent aſſaſſiner par un certain Ariſtodicus de Tanagre.

Au ſiege de Citium, ville de l'Iſle de Cypre.

Dans ce même tems-là mourut Cimon, qui faiſoit la guerre en Cypre; & la Nobleſſe voyant Pericles au plus haut dégré de la puiſſance, & fort au deſſus de tous les autres Citoyens, chercha à lui oppoſer un homme, qui pût en quelque façon lui tenir tête, & empêcher cette grande autorité de dégenérer en Monarchie. Elle lui oppoſa donc Thucydide du bourg d'Alopece, beau-frere de Cimon, homme d'une ſageſſe éprouvée, qui n'avoit pas véritablement les grandes qualitez de Pericles pour la guerre, mais qui étoit plus grand Politique que lui, & plus propre à conduire & à manier à ſon gré les aſſemblées du peuple, & qui ne ſortant jamais de la ville, & s'attachant toûjours à combattre Pericles, & à le contredire dans tous les Tribunaux, eut bien-tôt retabli l'équilibre, car il empêcha les Nobles de ſe mêler & de ſe confondre avec le peuple, comme ils faiſoient auparavant, ce qui aviliſſoit extrémement leur dignité.

Les Nobles avancent Thucydide, beau-frere de Cimon pour l'oppoſer à Pericles.

Thucydide, meilleur politique que Pericles.

Thucydide ſepare les Nobles du peuple.

Il lui oppoſa donc Thucydide du bourg d'Alopece, beau-frere de Cimon.] Je ne ſçai pas où Amiot avoit pris que Thucydide étoit beau-pere de Cimon; car il eſt conſtant que Cimon avoit épouſé Iſodicé, fille d'Euryptoleme, fils de Megacles, & couſin germain de Pericles. Ce qui a trompé les Traducteurs, c'eſt que le mot Grec πενθερὸς ſignifie effectivement *beau-pere*, mais il ſignifie auſſi *beau-frere*, qui a donné ſa ſœur en mariage. Thucydide & Cimon avoient cherché à ſe fortifier par cette alliance, contre le grand crédit de Pericles, auquel, après la mort de Cimon, Thucydide ſe trouva ſeul capable de tenir tête.

Les ſéparant donc de la populace, & raſſemblant leurs forces devenuës plus grandes par cette union, il en fit comme un juſte contrepoids dans la balance. La diviſion qui étoit avant lui, reſſembloit proprement à ces pailles qui ſe trouvent quelquefois dans le fer, & marquoit ſeulement quelque éloignement entre ces deux factions, toûjours prêtes à ſe ſéparer, mais non pas ſéparées; au lieu que la contention & l'ambition de ces deux hommes frappant un très-grand coup ſur la ville, la ſépara entierement en deux, & fit qu'une partie fut appellée le peuple, & l'autre les Nobles. Ce qui obligea Pericles à lâcher encore plus la bride au peuple, & à chercher à lui plaire en tout. Il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne leur procurât des ſpectacles, des banquets, des fêtes, ou autres divertiſſemens, cherchant à entretenir la ville dans des plaiſirs honnêtes, dont les Muſes fuſſent toûjours.

Politique de Pericles pour ſe concilier le peuple.

Les Muſes étoient toûjours des divertiſſemens que Pericles donnoit au peuple.

D'un autre côté, il envoyoit tous les ans à la guerre ſoixante vaiſſeaux, ſur leſquels un grand nombre de pauvres Citoyens étoient ſoudoyez huit mois de l'année, & travailloient à ſe rendre bons hommes de mer. De plus, il établit pluſieurs colonies, & en envoya une de mille Citoyens dans la Cherſoneſe, une de cinq cens à Naxe, une de deux cens cinquante à Andros, & une autre de mille dans le pays des Biſaltes en Thrace. Il en envoya auſſi une nombreuſe en Italie, quand on eut bâti Sibaris, qui fut appellée

Deux bons effets des Colonies.

Thurii, ou la ville des Thuriens; ce qu'il fit pour décharger la ville d'une multitude oyſive, qui devenoit tous les jours plus dangereuſe & plus ſuſpecte par ſon oyſiveté, pour ſubvenir aux néceſſitez du peuple, & pour retenir les alliez dans la crainte & dans le reſpect, en établiſſant chez eux de véritables Atheniens, comme autant de garniſons qui les empêcheroient de penſer à des nouveautez.

Anciennes richeſſes de la Grece.

Mais ce qui fit le plus de plaiſir à Athenes, & qui contribua le plus à ſon ornement, ce qui étonna le plus toute la terre, & qui ſeul peut ſervir de témoignage à la Grece que tout ce qu'on a dit de ſa grande puiſſance & de ſes anciennes richeſſes n'eſt point un conte, c'eſt la magnificence de ſes Temples & de tous ſes édifices publics. Auſſi de tous les ouvrages de Pericles, ce fut celui que ſes ennemis reprenoient avec le plus d'envie & de chaleur, & qu'ils décrioient le plus hautement dans les aſſemblées, où ils ne ceſſoient de publier, *que le peuple ſe deshonoroit, en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grece, qu'il avoit fait venir de Delos où il étoit en dépôt; que Pericles ne leur avoit pas même laiſſé le prétexte le*

Plaintes des ennemis de Pericles ſur l'emploi qu'il faiſoit des Finances en édifices publics.

Qu'il avoit fait venir de Delos où il étoit en dépôt.] Car tout l'argent que les villes de Grece devoient contribuer tous les ans pour faire la guerre contre les Medes, & tout celui qu'on tiroit des impôts, étoit depoſé dans le Temple d'Apollon à Delos ſous la garde des Threſoriers nommez Ἑλληνοταμίαι *Threſoriers des Grecs.* Les Atheniens firent tranſporter ce tréſor à Athenes, & Pericles en employa une grande partie en édifices publics.

plus

plus ſpecieux, dont ils pouvoient couvrir leur injuſtice, & fermer la bouche à leurs accuſateurs, qui étoit de dire qu'ils avoient tranſporté cet argent à Athénes pour une plus grande ſûreté, afin qu'il fût gardé dans un lieu fort & à couvert des Barbares; Que la Grece ne pouvoit prendre cela que pour une violence inſupportable qui lui étoit faite, & pour une tyrannie manifeſte, en voyant que des deniers qu'elle avoit fournis par force pour la guerre, les Athéniens s'en ſervoient à dorer & à embellir leur ville, comme une femme ſuperbe & glorieuſe qui ſe charge de pierreries de grand prix, & qu'ils l'employoient à faire des Statuës très-magnifiques, & à élever des Temples, qui coûtoient des mille talens. *Trois millions.*

Pericles au contraire remontroit aux Athéniens *qu'ils n'étoient pas obligez de rendre compte à leurs Alliez de l'argent qu'ils en avoient reçu; que c'étoit aſſez qu'ils les défendiſſent, & qu'ils éloignaſſent les Barbares, pendant que de leur côté ils ne contribuoient, ni ſoldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques ſommes d'argent, qui, dès qu'elles ſont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les donnent, mais ſont à ceux qui les reçoivent, pourvû qu'ils exécutent les choſes dont ils ſont convenus, & pour leſquelles ils les ont reçûës.* Il ajoûtoit *que la ville étant ſuffiſamment pourvûë de tout ce qui étoit néceſſaire pour la guerre, il falloit employer ſes richeſſes à des ouvrages, qui étant achevez, produiroient une gloire immortelle, & qui, dans le tems qu'on y travailleroit, répandroient* *Réponſes de Pericles à ces plaintes.*

Et à élever des Temples qui coûtoient des mille talents.] Car en effet le Temple de Minerve appellé *le Parthenone*, en avoit coûté autant, c'eſt-à-dire, trois millions de livres.

Utilité des édifices publics.

par tout l'abondance par la quantité de boutiques & d'ateliers qu'ils feroient ouvrir, & par la diverſité infinie des choſes néceſſaires, qui en reveillant les Arts, & en obligeant chacun à mettre la main à l'œuvre, mettroient preſque toute la ville à la paye du thréſor, de maniere qu'elle tireroit ſa vie & ſa ſubſiſtance d'elle-même, en ne faiſant que s'embellir; que tout ce qu'il y avoit de gens forts & robuſtes, & en âge de porter les armes, étoient ſoudoyez à la guerre par le public; voulant donc que la populace qui n'étoit point enrollée, & tous les gens de métier participaſſent à cette diſtribution de deniers publics, & qu'ils n'y participaſſent pas les bras croiſez & ſans rien faire; il les avoit engagez à de grandes entrepriſes d'édifices, & à differens ouvrages de divers Arts, tous de longue exécution, afin de donner à ceux qui demeuroient dans leurs maiſons un prétexte & un moyen de tirer du public les mêmes ſecours & les mêmes avantages que les matelots, les ſoldats, & ceux qui étoient en garniſon dans leurs places; que puiſqu'ils avoient toutes ſortes de materiaux, le bois, la pierre, l'airain, l'yvoire, l'or, l'ébene & le cyprés, & toutes ſortes d'ouvriers capables de mettre tous ces materiaux en œuvre, des Charpentiers, des Maſſons, des Forgerons, des Tailleurs de pierre, des Teinturiers, des Orfévres, des Ebeniſtes, des Peintres, des Brodeurs, des Tourneurs, des gens propres à les amener & à les conduire par mer, comme des Marchands, des Matelots & des Pilotes experimentez, & d'autres gens pour faciliter le tranſport par terre, des Charrons, Voituriers, Chartiers, Cordiers, tireurs de pierre, Paveurs, foüilleurs de mines, & que chacun de

L'unique moyen de faire que le peuple vive du tréſor public.

ces métiers, comme un général, avoit ſous lui une armée ſuffiſante de travailleurs & de manœuvres, qui étoient comme autant de corps ſéparez pour ſervir à ces grands travaux, toutes ces differentes fonctions ſemoient & répandoient le gain ſur toutes ſortes de gens de tout âge & de tout ſexe; que ces ouvrages étonnans dans leur grandeur, & inimitables dans leur beauté & dans leur grace, par l'émulation des ouvriers qui s'étoient efforcez de ſurpaſſer la magnificence du deſſein, par les merveilles de l'Art & par l'excellence de l'exécution, s'étoient avancez avec une diligence ſi prodigieuſe, que contre l'attente de tout le monde, qui penſoit qu'il n'y en avoit pas un auquel il ne fallût pluſieurs âges, & une longue ſuite d'hommes ſe ſuccedant les uns aux autres pour l'achever, on avoit vû, par un miracle ſurprenant, qu'ils avoient été tous portez à la derniere perfection pendant la fleur & la vigueur du gouvernement d'un ſeul homme.

Diligence inexprimable avec laquelle les édifices de Pericles avoient été portez à leur perfection.

On dit pourtant que, comme le Peintre Agatharchus ſe glorifioit dans ce tems-là de la promptitude & de la vîteſſe avec laquelle il peignoit toutes ſortes d'animaux, Zeuxis l'ayant entendu, lui dit, *& moi je me glorifie de ma lenteur*; car la facilité & la promptitude ne donnent pas aux ouvrages une grace ſolide & durable, & une parfaite beauté; mais le Tems aſſocié avec le Travail aſſidu, leur donne une force capable de les con-

Agatharchus Peintre, ſe glorifioit de ſa promptitude, & Zeuxis au contraire de ſa lenteur.

Défauts de la facilité & de la promptitude dans les ouvrages.

Effet du tems aſſocié avec le travail.

Mais le Tems aſſocié avec le Travail aſſidu.) Notre langue ne peut exprimer, au moins entre mes mains, toute la force de l'expreſſion Grecque qui eſt admirable. ὁ χρόνος μετὰ τῆς ἐμμόνου τέχνης. Plutarque fait là une aſſociation du Tems & du Travail, & il conſidére le Travail, comme le créancier du Tems; en effet, c'eſt le tra-

ſerver & de les faire triompher des ſiecles : & c'eſt cela même qui rend encore plus admirables les ouvrages de Pericles, qui ont été achevez en ſi peu de tems, & pour une ſi longue vie. Car chacun d'eux dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui ſentoit déja ſon antique, & aujourd'hui encore ils ont une fraîcheur de jeuneſſe, comme ſi on ne venoit que d'y mettre la derniere pierre, & qu'ils ne fiſſent que de ſortir des mains de l'ouvrier, tant ils conſervent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que la violence du tems n'en terniſſe la vûë, comme s'ils avoient en eux-mêmes un eſprit toûjours rajeuniſſant, & une ame exempte de vieilleſſe.

Véritable marque des beaux ouvrages.

Phidias fut choiſi pour avoir l'intendance de tous ces édifices, quoique les Athéniens euſſent alors de grands Architectes, & de très-habiles ouvriers. En effet Callicrates & Ictinus firent le Parthenone à cent pieds, c'eſt-à-dire, le Temple de Pallas, qui avoit cent pieds en tout ſens. Corœbus commença la Chapelle des Myſtéres & des Initiations à Eleuſine, poſa le premier rang de colomnes qui eſt à rez-de-chauſſée, & les joignit à

Phidias Intendant des édifices de Pericles.

Callicrates & Ictinus grands Architectes.

Ce Temple étoit dans la citadelle d'Athénes.

Corœbus Architecte.

vail qui prête au tems ; ceux qui travaillent avec trop de facilité & de promptitude, ne prêtent point au tems, ils jettent & perdent.

Car chacun d'eux dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui ſentoit déja ſon antique.] Cet endroit eſt parfaitement beau. Voilà le coin auquel il faut que tous les beaux ouvrages ſoient frappez, voilà leur véritable marque : quand ils ſortent des mains de l'ouvrier, ils ont une beauté qui ſent ſon antique ; & quand ils ſont vieux, ils ont un air de nouveauté, tel eſt le caractére de tous les ouvrages antiques & modernes que nous admirons aujourd'hui.

leurs architraves. Après ſa mort, Metagenes du bourg de Xypete, mit le cordon, & plaça les colomnes qui ſont au-deſſus, & Xenocles du bourg de Cholargue, acheva le dôme, la lanterne qui eſt au-deſſus du Sanctuaire, & Callicratides entreprit la longue muraille, dont Socrate dit qu'il avoit entendu propoſer le deſſein à Pericles. Et c'eſt de ce dernier ouvrage que Cratinus ſe mocque dans une de ſes Comédies, où il dit: *Il y a longtems que Pericles avance fort cette muraille en paroles, mais en effet il n'y touche point.*

Metagenes Architecte.

Xenocles Architecte.

Callicratides Architecte.

L'Odeon ou Théatre de la Muſique, qui a en dedans pluſieurs rangs de ſieges & de colomnes, & dont le comble s'étreciſſant peu à peu, & s'inclinant tout à l'entour, finit en pointe, fut bâti, dit-on, ſur le modelle du pavillon du Roi Xerxes, qui fut donné par Pericles même; c'eſt pourquoi Cratinus le raille encore dans ſa piéce des Thraciennes, en diſant, *Pericles le Jupiter à la tête d'Oignon s'avance, ayant dans ſon crane tout le Theatre de la Muſique, & fort ravi d'avoir évité l'exil.* Ce fut alors que Pericles propoſa avec beaucoup d'empreſſement un décret, par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux de muſique à la fête des Panathenées, & ayant été élû juge, & diſtri-

L'Odeon bâti ſur le modelle du pavillon de Xerxes.

Dont Socrate dit qu'il avoit entendu propoſer le deſſein à Pericles.] Socrate en parle dans le Gorgias de Platon, & il l'appelle *la muraille du milieu.*

Qui a en dedans pluſieurs rangs de ſieges & de colomnes.] La commodité du lieu faiſoit que les Muſiciens, les Poëtes, & autres s'y aſſembloient; & c'eſt ce qui lui donna le nom. On y tenoit auſſi le marché au bled, & c'étoit-là que ſe diſcutoient toutes les affaires qui regardoient les bleds, & tous les procez pour les alimens qui étoient dûs.

Ces prix ſe donnoient aux dépens de celui qui étoit en charge.

buteur des prix, il regla la maniere dont les Muſiciens devoient joüer de la flûte & de la lyre, & chanter. Les jeux de muſique furent toûjours faits dans ce Théatre depuis ce tems-là. Le Portail & le Veſtibule de la citadelle furent achevez en cinq ans par Mneſicles qui en étoit l'Architecte.

L'Architecte Mneſicles.

Pendant qu'on y travailloit, il arriva un accident merveilleux, qui fit voir que la Déeſſe, non ſeulement ne s'oppoſoit pas à cet édifice, mais qu'elle l'agréoit, & qu'elle l'honoroit de ſa protection & de ſa préſence. Car le meilleur de tous les ouvriers, & le plus affectionné, s'étant laiſſé tomber de haut en bas, étoit à l'agonie, abandonné des Medecins, ce qui affligeoit & décourageoit extrémement Pericles; mais la Déeſſe s'apparut à lui en ſonge, & lui montra un reméde avec lequel il eut bientôt remis ſur pied le mourant. En mémoire de ce miracle, Pericles fit faire la ſtatuë de cuivre de *Minerve ſalutaire*, *de Minerve de la Santé*, & la plaça dans la citadelle près de l'autel, qui, à ce que l'on dit, y étoit auparavant. Mais Phidias fit la Statuë d'or de la même Déeſſe, & l'on aſſûre que ſon nom eſt écrit

Maſon de Pericles guéri par miracle.

Crédulité de Plutarque.

Minerve ſalutaire.

Statuë d'or de Minerve faite par Phidias.

En mémoire de ce miracle, Pericles fit faire la Statuë de cuivre de Minerve ſalutaire.] Les Payens faiſoient par ſuperſtition les mêmes choſes que les Chrétiens font aujourd'hui par une devotion fondée ſur la vérité. Ce ſont toûjours les mêmes idées. Pauſanias parle de cette Statuë de *Minerve ſalutaire. Près de la Statuë de Deitrephes*, dit-il, *on voit la Statuë de la Santé qu'on dit fille d'Eſculape, & celle de Minerve ſalutaire.*

Mais Phidias fit la Statuë d'or de la même Déeſſe.] Phidias fit la Statuë qui étoit dans le Temple, elle étoit d'yvoire & d'or. Pauſanias nous en a conſervé la deſ-

ſur le piedeſtal; car, comme nous l'avons déja dit, il avoit l'intendance de tous les ouvrages par la protection & la bienveillance de Pericles, ce qui donna à l'un une très-mauvaiſe réputation & excita contre l'autre beaucoup d'envie, comme ſi Phidias eût fait voir à Pericles dans ſa maiſon les plus belles Dames de la ville, qui ſe rendoient chez lui ſous prétexte d'aller voir ſes beaux ouvrages, & les Poëtes comiques profitant de ce bruit, en prirent occaſion de le décrier ſur l'intemperance, car ils l'accuſerent d'entretenir la femme de Menippus, ſon ami particulier & ſon Lieutenant, & lui jetterent d'infinis traits de raillerie ſur les oyſeaux, & particuliérement ſur les Paons, que nourriſſoit un de ſes grands amis, appellé Pyrilampes, qu'on accuſoit d'en faire des préſens aux

Reproches qu'on faiſoit à Pericles & à Phidias.

cription. La Déeſſe étoit débout & vêtuë d'une tunique qui lui deſcendoit juſqu'au talon. Sur le devant de ſon Egide, de ſa cuiraſſe, étoient la tête de Meduſe d'yvoire & la victoire, elle tenoit une pique & avoit à ſes pieds ſon bouclier, & un dragon qu'on croyoit Erichthonius. Sur le milieu de ſon caſque étoit repréſenté le Sphinx, & aux deux côtez deux gryphons. On doit juger de la grandeur de cette Statuë, par la grandeur de la victoire qu'elle avoit ſur ſon Egide, & qui étoit d'environ quatre coudées, & par les quarante talents peſant d'or que Pericles aſſûra qu'on y avoit employez, & qu'on pouvoit ôter & remettre.

Qu'on accuſoit d'en faire des préſens aux femmes dont Pericles recevoit des faveurs.) Ce paſſage eſt clair, cependant Palmerius ſçavant homme & judicieux critique, a cru qu'il étoit très-obſcur, & que le texte avoit beſoin d'être corrigé. C'eſt pourquoi au lieu de ταῶν, *des Paons*, il liſoit l'accent ſur la derniere ταὼν, qu'il explique des peaux de Paons avec leurs plumes, & il prétend qu'on réprochoit à ce Pyrilampes qu'il mettoit de ces peaux de Paons, au lieu de tapis ſous les femmes qui alloient chez lui, comme des couſſins de duvet, afin qu'elles fuſſent aſſiſes plus mollement, mais cela ne convient nullement ici. Pyrilampes étoit accuſé de donner

femmes dont Pericles recevoit des faveurs; mais qui s'étonnera que des hommes, dont la vie n'eſt qu'une profeſſion publique de faire des pieces ſatyriques, & qui ſont toûjours prêts à ſacrifier par leurs médiſances la réputation des plus gens de bien à l'envie du peuple, comme à un mauvais Démon, ayent ſi mal parlé de Pericles, puiſque même Steſimbrotus de Thaſos a bien eu l'inſolence de l'accuſer fauſſement d'un crime abominable, en lui reprochant d'avoir eu un commerce criminel avec la femme de ſon propre fils; tant il eſt difficile, ou plûtôt impoſſible, à l'hiſtoire de parvenir à la découverte de la vérité. Car ſi elle eſt écrite après pluſieurs ſiecles, elle a contre elle l'antiquité des tems, qui lui dérobe la connoiſſance des choſes paſſées; & ſi elle eſt écrite du vivant de ceux dont elle parle, la haine ou l'envie, ou la faveur & la flatterie la portent elle-même à corrompre & à déguiſer la vérité.

Réproche contre les Poëtes ſatyriques.

Steſimbrotus accuſoit Pericles d'un crime abominable.

Ce qui empêche l'hiſtoire de parvenir à la découverte de la vérité.

Comme les Orateurs qui étoient de la faction de Thucydide, ne ceſſoient de ſe déchaîner & de crier contre Pericles, l'accuſant d'avoir diſſipé les Finances, & d'avoir perdu les revenus de l'Etat, Pericles demanda un jour au peuple en pleine

des Paons à ces Maîtreſſes de Pericles, parce que le Paon étoit un oiſeau fort recherché & fort eſtimé.

Mais qui s'étonnera que des hommes dont la vie n'eſt qu'une profeſſion publique de faire des pieces ſatyriques.) Ce paſſage eſt remarquable. Plutarque y enſeigne avec beaucoup de ſageſſe le peu de foi qu'on doit ajoûter aux railleries & aux médiſances des Poëtes comiques & des Poëtes ſatyriques, dont le métier eſt de ſacrifier ſouvent les plus honnêtes gens à l'envie qu'ils ont de

aſſemblée,

assemblée, *s'il trouvoit qu'il eût trop dépensé.* Et le peuple ayant répondu tout d'une voix, *beaucoup trop. Eh bien!* répartit Pericles, *ce sera donc à mes dépens, & non pas aux vôtres; mais je serai le seul qui mettrai mon nom à la Dédicace de ces ouvrages dont vous vous plaignez.* A ces paroles le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que plein d'émulation, il ne voulût pas lui céder la gloire de ces excellens ouvrages, se prit à crier plus haut encore, & à lui ordonner de prendre au Trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner.

Quel amour pour la gloire dans un peuple d'ailleurs si corrompu.

Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il falloit, ou le faire bannir du ban de l'Ostracisme, ou en être lui-même banni; mais il l'emporta sur Thucydide; il le chassa & dissipa par ce moyen la faction qui lui étoit opposée. Ainsi tout esprit de parti étant éteint, & la concorde & l'union rétablies dans Athenes, Pericles se rendit entierement maître de la ville, & de toutes les affaires des Atheniens. Il disposoit à son gré des finances, des troupes & des vaisseaux; les isles & la mer lui étoient soûmises, & il regnoit seul dans cette vaste Seigneurie, qui s'éten-

Pericles fait bannir Thucydide.

Pericles se rend maître absolu dans Athenes.

faire rire & de divertir le public.

Et le peuple ayant répondu tout d'une voix, beaucoup trop.) Il paroît par un passage de Thucydide, que le Trésor des Atheniens étoit de neuf mille sept cent talens, qui font vingt-neuf millions, cent mille livres, & que Pericles en avoit dépensé pour ces édifices publics, trois mille sept cens, c'est-à-dire, onze millions cent mille livres. Comment pouvoit-il donc proposer au peuple que ce seroit à ses dépens,

doit, non-ſeulement ſur les Grecs, mais ſur les Barbares, & qui étoit cimentée & fortifiée par l'obéïſſance & par la fidelité des nations ſoûmiſes par l'amitié des Rois, & par des traitez faits avec pluſieurs Princes.

Pericles revêtu de toute l'autorité, change de maniéres.

Alors il commença à n'être plus le même, à ne plus ſe montrer ſi doux & ſi traitable, & à ne plus ceder & s'abandonner aux caprices & aux fantaiſies du peuple, comme à toutes ſortes de vents; mais tirant les rênes de ce Gouvernement populaire, trop mou & trop effeminé, comme on hauſſe les cordes d'un inſtrument, qui ſont trop lâches, il le convertit en un état Ariſtocratique, ou plûtôt en une eſpece de Royauté; & allant lui-même toûjours droit à ce qui étoit le meilleur, & ſe rendant irrépréhenſible en toutes choſes, il vint ſi bien à bout du peuple, qu'il le manioit à ſon gré. Tantôt par ſes ſeuls avis & par ſes conſeils, il le portoit à faire volontairement ce qui lui étoit agréable, & tantôt quand il falloit uſer de force & de contrainte, il le menoit malgré lui à ce qui étoit le plus expedient, imitant en cela un ſage Medecin, qui dans une maladie fort longue & fort inconſtante, ſçait prendre ſon tems pour donner à ſon malade des choſes innocentes qui lui font plaiſir, & pour le tourmenter enſuite à propos par des remedes vio-

Pericles ſe rend maître abſolu du peuple.

Bon politique comparé à un ſage Medecin.

ſur-tout Plutarque diſant dans la ſuite que Pericles n'avoit pas augmenté d'une ſeule drachgue, les biens que ſon pere lui avoit laiſſez?

lens & par de fortes medecines, ſeules capables de lui redonner la ſanté.

En effet, il n'étoit pas poſſible que dans un peuple ſi puiſſant, & qui joüiſſoit d'un ſi grand Empire, il n'y eût beaucoup de paſſions & d'affections enracinées. Et il fut ſeul capable de le traiter adroitement & de le conduire, en ſe ſervant de la crainte & de l'eſperance, comme de deux Gouvernaux, dont l'un retenoit & calmoit les emportemens & les fougues de la multitude, & l'autre diſſipoit ſes découragemens, & la ranimoit dans ſes langueurs. En quoi il fit voir clairement que la Rhétorique, comme dit Platon, eſt la Reine des eſprits, & que ſon principal artifice conſiſte à profiter des inclinations des hommes, & à émouvoir les paſſions, comme autant de cordes & de tons de l'ame toûjours prêtes à répondre à tous les accords, pourvû qu'elles ſoient touchées par une main adroite & habile. Il eſt vrai que ce qui donnoit à Pericles cette grande autorité, ce n'étoit pas ſeulement la force de ſon éloquence, mais, comme dit Thucydide, la gloire & la réputation de ſa vie & ſa grande probité. Car il étoit ſi ennemi des préſens, & mépriſoit ſi fort les richeſſes, qu'ayant rendu ſa ville, de grande qu'elle étoit, très-grande & très-riche, & ayant ſurpaſſé en puiſſance pluſieurs Rois & pluſieurs Tyrans même, dont quelques-uns ont laiſſé par Teſtament leurs Etats à leurs enfans, il n'augmenta pourtant pas d'une ſeule drachme

Il eſt impoſſible qu'un peuple puiſſant ne ſoit agité de beaucoup de paſſions vicieuſes.

La crainte & l'eſperance, les deux Gouvernaux des Etats.

La Rhetorique, la Reine des eſprits. Dans le Phedre.

Les paſſions ſont comme les cordes de l'ame.

Dans le II. livre

Déſintereſſement de Pericles.

le bien que ſon pere lui avoit laiſſé.

Thucydide décrit au vrai la grandeur de ſa puiſſance, mais les Poëtes Comiques affectent par malice de la relever, en appellant ſes amis & ſes compagnons *les nouveaux Piſiſtratides*, & en voulant à toute force qu'on le fît jurer publiquement, qu'il renonçoit à la tyrannie, pour faire entendre par-là que ſon élevation n'étoit pas proportionnée à un Etat Démocratique, & qu'il avoit trop d'autorités. Teleclides écrit que les Atheniens lui avoient abandonné *les revenus de leurs villes pour en diſpoſer, & les villes mêmes pour les lier & délier comme il jugeroit à propos, qu'ils l'avoient fait le maître d'abattre ou de rebâtir leurs murailles, & qu'ils s'étoient démis en ſa faveur du pouvoir de faire la paix & la guerre, & dépoüillez de leurs forces, de leur puiſſance, en un mot, de toutes les richeſſes & de toute leur félicité.* Et ce ne fut pas pour un moment, & pendant la faveur & la grace d'une adminiſtration, dont la fleur eſt ordinairement de peu de durée; mais il conſerva cette autorité pendant quarante ans entiers, & cela parmi les Ephialtes, les Leocrates, les Myronides, les Cimons, les Tolmidas & les Thucydides, & encore, après la ruine de ce dernier & ſa fuite, il fut au-deſſus de tous les autres pendant quinze ans; & quoiqu'il eût rendu perpetuel & ſans bornes en ſa perſonne un pouvoir

Poëte Comique.

Grande durée de l'autorité de Pericles.

Pericles rendit perpetuel en ſa perſonne un pouvoir, qui avant lui étoit annuel & borné.

Les nouveaux Piſiſtratides.) Comme nous dirions *les ſatellites des Tyrans.* Car Piſiſtrate par le moyen des Gardes que les Atheniens lui avoient donnez, s'empara de la Tyrannie, comme cela a été expliqué dans la Vie de Solon.

qui auparavant étoit annuel & borné, il ſe conſerva pourtant invincible & inſurmontable aux richeſſes, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir ſon bien; car pour éviter qu'on ne l'accusât de laiſſer dépérir par ſa négligence ce que ſes peres lui avoient laiſſé, & ce qu'il avoit légitimement acquis, ou de s'en laiſſer trop occuper ou embarraſſer, il ſe réduiſit à l'œconomie qui lui parut la plus exacte, & en même tems la plus facile. Chaque année il vendoit les fruits de ſes terres tout à la fois, & du revenu il en envoyoit acheter au jour le jour ce qui étoit néceſſaire pour la dépenſe ordinaire de ſa famille, ce qui ne plaiſoit point du tout à ſes enfans lorſqu'ils furent en âge, & encore moins à ſes femmes, qui trouvoient que leur entretien n'étoit pas ſuffiſant, & qui ſe plaignoient de cette dépenſe meſquine, taillée par jour avec une regle ſi étroite, qu'on ne voyoit pas la moindre trace de l'abondance & de la ſuperfluité qui regnent ordinairement dans les grandes maiſons & dans les maiſons opulentes, & que la dépenſe & la recette marchoient d'un pas égal, par compte & par meſure avec la derniere rigueur.

Oeconomie de Pericles.

Il en envoyoit acheter au jour le jour ce qui étoit néceſſaire.) Pericles n'aimoit donc pas les proviſions, les regardant comme la ſource de la diſſipation & du dégât. J'ai connu un habile Oeconome, qui avoit gouverné longtems la maiſon d'une grande Princeſſe, & qui étoit dans le même ſentiment. *On n'épargne gueres*, diſoit-il, *ce que l'on trouve ſous ſa main en abondance.* Mais d'un autre côté les proviſions ne manquent pas de bonnes raiſons qui les juſtifient.

Celui qui gouvernoit ſes affaires avec cette exactitude, c'étoit un ancien domeſtique, appellé Evangelus, homme très-entendu & très-habille, ſoit par lui-même, ſoit parce qu'il avoit été dreſſé par Pericles. Véritablement cette maniere de vivre étoit entierement oppoſée à la ſageſſe d'Anaxagore, qui par un enthouſiaſme divin, ou par une eſpece d'extaſe, qui le portoit vers le Ciel, & par une grandeur d'ame, qui lui faiſoit mépriſer tout ce qui tenoit à la terre, avoit quitté ſa maiſon & laiſſé ſes terres en friche, & les avoit abandonnées aux bêtes & aux troupeaux. Mais à mon avis, il y a bien de la difference entre un Philoſophe contemplatif & un Politique, qui eſt toûjours dans l'action, & qui ſe mêle du Gouvernement d'une République. Le premier, pour vacquer à la contemplation des choſes belles & honnêtes, n'employe que ſon eſprit, qui n'a beſoin d'aucuns inſtrumens hors de lui, ni d'aucune matiere étrangere; au lieu que l'autre appliquant & faiſant ſervir ſa vertu aux néceſſitez des hommes & à l'utilité du public, a beſoin du ſecours des richeſſes, qui deviennent pour lui des inſtrumens, non-ſeulement néceſſaires, mais

Evangelus domeſtique de Pericles, qui gouvernoit ſa maiſon.

Difference de Pericles à Anaxagore.

Diogene Laërce écrit qu'il les donna à ſes parens.

Difference entre un Philoſophe contemplatif & un politique, ſur le mépris des richeſſes.

Le politique, l'homme d'Etat a beſoin du ſecours des richeſſes.

Mais à mon avis, il y a bien de la difference entre un Philoſophe contemplatif & un Politique.] Cette difference que Plutarque met entre le Philoſophe & le Politique pour ce qui regarde les richeſſes, eſt très-ſage & très-vraye. Peu de choſe ſuffit au Philoſophe contemplatif, ainſi il peut mépriſer le bien; mais le Politique a beſoin du ſecours des richeſſes pour exécuter les choſes qu'il entreprend pour le ſervice de l'Etat.

honnêtes, comme elles le furent effectivement pour Pericles, qui s'en ſervit à ſoulager une infinité de pauvres Citoyens, & qui en ſecourut Anaxagore lui-même. Car on dit que ce Philoſophe dans ſa vieilleſſe ſe voyant négligé par Pericles, qui accablé d'affaires, n'avoit pas toûjours le tems de penſer à lui, ſe coucha la tête couverte de ſon manteau, dans la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim, & que Pericles en ayant été averti par hazard, courut à ſa maiſon avec une extrême diligence, tout éperdu & déſolé, & qu'il employa les prieres les plus tendres & les plus touchantes pour le porter à vivre, lui diſant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il ſe pleuroit lui-même, s'il étoit aſſez malheureux pour perdre un ami ſi ſage, ſi fidéle & ſi capable de lui donner de bons conſeils dans les preſſans beſoins de la République. Alors Anaxagore ſe découvrant un peu la tête, lui dit, *Pericles, ceux qui ont affaire de la lumiere d'une lampe, ont ſoin d'y verſer de l'huile.*

Anaxagore dans une grande pauvreté dans ſa vieilleſſe.

Mot d'Anaxagore à Pericles.

Sur ce que les Lacedémoniens commençoient à être jaloux de l'accroiſſement des Atheniens & à le ſupporter avec peine, Pericles, pour inſpirer

Se coucha la tête couverte de ſon manteau.] C'étoit la coûtume de ſe couvrir la tête lorſqu'on étoit dans le dernier déſeſpoir, & qu'on renonçoit à la vie, les raiſons en ont été expliquées dans la remarque ſur ce Vers d'Horace. Liv. II. Sat. III.

Nam male re geſta cum vellem
mittere operto
Me capite in flumen.

Car il faut que vous ſçachiez que mes affaires ayant mal tourné, comme j'étois ſur le point de me jetter dans la riviere la tête couverte.

encore plus de courage & plus de grandeur d'ame à ſes Citoyens, & pour les accoûtumer à ſe porter d'eux-mêmes aux choſes les plus grandes & les plus hautes, fit un Decret, par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les Grecs en quelque partie de l'Europe & de l'Aſie qu'ils habitaſſent, & toutes les villes grandes & petites, d'envoyer inceſſamment à Athenes leurs députez pour conſulter ſur les moyens de relever les Temples qui avoient été brûlez par les Barbares, & de s'acquitter des ſacrifices qu'on avoit voüez pour le ſalut de la Grece, lorſqu'on avoit combattu contre eux, comme auſſi ſur les expediens qu'il falloit prendre pour mettre un ſi bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils puſſent tous naviger ſûrement, & vivre en paix les uns avec les autres.

Decret de Pericles bien avantageux à Athenes.

On choiſit donc pour cette ambaſſade vingt perſonnages, qui avoient chacun plus de cinquante ans. On en envoya cinq vers les Ioniens, & les Doriens d'Aſie, & les Inſulaires juſqu'à Lesbos & à Rhodes; cinq vers les contrées de l'Helleſpont & de Thrace juſqu'à Byzance; cinq eurent ordre d'aller dans la Beotie, la Phocide & le Peloponeſe, & de remonter de-là par le pays des Locriens dans le continent ſuperieur, & de le

D'envoyer inceſſamment à Athenes leurs députez.] La vûë de Pericles en cela étoit de faire reconnoître Athenes comme la maîtreſſe & la ſouveraine de toutes les autres villes Grecques. Voilà pourquoi Plutarque regarde avec raiſon ce Decret comme une marque de l'eſprit élevé de Pericles & de ſa magnanimité.

parcourir

parcourir juſques à l'Acarnanie & à Ambracie, & les cinq derniers furent chargez de traverſer l'Eubée, & d'aller vers les habitans du Mont Oeta, & ceux du golfe de Malée, & chez les Phthiotes, les Achéens & les Theſſaliens, pour leur perſuader à tous de ſe rendre à l'aſſemblée convoquée à Athenes, & d'aſſiſter aux déliberations qui s'y prendroient pour la paix & pour les affaires générales de la Grece. Mais toutes ces ſollicitations furent inutiles, les villes ne s'aſſemblerent point, parce, dit-on, que les Lacedémoniens s'y oppoſerent; car ce fut dans le Peloponeſe que l'on commença à rejetter la propoſition. J'ai ajoûté cela en paſſant pour faire connoître l'eſprit élevé de Pericles & ſa magnanimité.

Quant à ſes expeditions militaires, il avoit acquis beaucoup de réputation, principalement par la ſageſſe & par la ſûreté avec leſquelles il combattoit. Car jamais il ne s'engageoit dans des affaires pleines d'incertitude, & où il y avoit plus de danger que d'apparence de ſuccès, & il n'eſtimoit, ni ne vouloit imiter les Capitaines, qui s'étant hazardez mal à propos, avoient pourtant eu une fortune brillante, & qui à cauſe des gran-

Pericles ne s'engageoit point à la guerre dans des affaires trophazardeuſes.

Jugement qu'il faiſoit des Generaux temeraires & trop hardis.

Et pour les affaires generales de la Grece.) Il y a dans le texte une faute conſiderable par le vice d'une ſeule lettre, ἐπὶ τὰ κοινὰ τῆς Ἑλλάδος. Ce mot eſt toûjours pris en mauvaiſe part, c'eſt pourquoi il ne peut avoir lieu ici, j'ai ſuivi la leçon d'un M. τὰ κοινὰ τῆς Ἑλλάδος.

Parce, dit-on, que les Lacedemoniens s'y oppoſerent.) Les Lacedémoniens, les ſeuls rivaux des Atheniens, connurent le but de Pericles, que je viens d'expliquer, & ne voulurent pas ceder à Athenes un ſi grand honneur.

des batailles qu'ils avoient gagnées contre toute ſorte de raiſon, étoient regardez & admirez comme de grands Capitaines, & il diſoit toûjours à ſes Citoyens, *que s'il n'y avoit que lui qui les menât à la boucherie, ils pouvoient compter qu'ils ſeroient immortels.*

Voyant que Tolmidas, fils de Tolmeus, enflé de ſes victoires, & énorgueïlli de la grande réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſes grands exploits, prenoit fort mal ſon tems pour entrer en armes dans la Beotie, & qu'il avoit engagé les jeunes gens de la ville les plus braves & les plus avides de gloire & d'honneur à le ſuivre comme volontaires, au nombre de plus de mille, outre les troupes reglées, il voulut le retenir, & n'oublia rien pour l'en détourner, lui diſant en pleine aſſemblée ce mot ſi connu, *que s'il refuſoit de croire Pericles, au moins ne feroit-il point de faute s'il voulait attendre le Tems, qui eſt toûjours le meilleur Conſeiller & le plus ſage.* Cette parole ne fut pas fort relevée ſur l'heure même, & il n'en fut pas extrémement loüé; mais peu de jours après, la nouvelle étant venuë que Tolmidas avoit été défait à Coronée, & tué avec la plus grande partie des plus vail-

Le Tems, le meilleur de tous les Conſeillers.

Voyant que Tolmidas, fils de Tolmeus, enflé de ſes victoires.) Il avoit ravagé le Peloponeſe, brûlé les vaiſſeaux des Chartaginois, battu les troupes de Sicyone, & pris Chalcis ſur les Corinthiens.

Outre les troupes reglées.] Ces troupes reglées étoient des troupes des Alliez. Il n'y avoit d'Athenes que ces mille Volontaires, c'eſt-à-dire, qui s'étoient engagez librement.

Que Tolmidas avoit été défait.)

lants Atheniens, cela lui acquit une très-grande réputation avec la bienveillance du peuple, qui le regardoit comme un homme ſage, & qui aimoit ſes Citoyens.

L'expedition de Pericles la plus louée.

De toutes les expeditions qu'il fit pendant qu'il fut Genéral, celle qui a été la plus loüée, c'eſt celle de la Cherſoneſe, qui fut très-ſalutaire à tous les Grecs de ce pays-là; car non-ſeulement il fortifia leurs villes par une colonie de mille bons Atheniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'Iſthme par une bonne muraille avec des forts de diſtance en diſtance, depuis une mer juſqu'à l'autre, mettant par-là tout le pays à couvert des incurſions des Thraces qui l'environnent; & le délivrant d'une guerre très-fâcheuſe, que cette Province avoit continuellement à ſoûtenir, étant toûjours expoſée au voiſinage de ces Barbares, & toûjours travaillée des pilleries & des brigandages qu'exerçoient ceux de la frontiere & ceux du pays.

Ce qui lui attira le plus l'admiration des étrangers.

Mais ce qui lui attira le plus l'eſtime & l'admiration des étrangers, ce fut la courſe qu'il fit autour du Peloponeſe avec cent vaiſſeaux, étant parti du port de Peges ſur la côte de Megare. Car

Cette défaite arriva la ſeconde année de l'Olympiade LXXXIII. 445. ans avant l'Ere Chrétienne, plus de vingt ans avant la mort de Pericles.

C'eſt celle de la Cherſoneſe.] De la Cherſoneſe de Thrace, qui appartenoit aux Atheniens, comme Herodote le raconte, liv. VI.

Ce fut la courſe qu'il fit autour du Peloponeſe.] Ce fut la derniere année de l'Olympiade 81. Thucydide. liv. 2.

Il ravage les villes maritimes, & tout le pays des environs.

non-seulement il ravagea les villes maritimes, comme Tolmidas avoit fait avant lui, mais ayant mis pied à terre, & s'étant avancé dans la terre-ferme avec les troupes qu'il avoit embarquées, il obligea les habitans à lui abandonner la campagne, & à se retirer dans les villes, par le grand effroy qu'il leur causa. Dans le territoire de Nemée il défit en bataille les Sicyoniens, qui avoient eu l'audace de l'attendre & de lui livrer combat, & il en dressa un trophée sur le lieu même, & après avoir fait quelques recruës dans l'Achaïe, qui étoit alliée des Atheniens, il se rembarqua, continua de côtoyer le reste du Peloponese, & cinglant au-de-là de l'embouchure de l'Achelous, il aborda au continent opposé, fit une descente, pilla l'Acarnanie, renferma les Oeneades dans leurs murailles, & après avoir fourragé & détruit tout leur pays, il s'en retourna à Athenes, s'étant fait voir redoutable à ses ennemis, & aussi plein de sagesse & d'experience que de courage à ses Citoyens. Car pendant ce voyage, il n'arriva pas le moinde fâcheux accident à ses troupes, non pas même par avanture & par cas fortuit.

Il défait en bataille les Sicyoniens.

Il fait des recruës dans l'Achaïe.

Il pille l'Acarnanie.

Sa course combien heureuse.

Il va au Royaume de Pont avec une grosse flotte.

Etant allé au Royaume de Pont avec une flotte très-nombreuse & très-magnifiquement équipée;

Dans le territoire de Nemée.] Nemée, ville au-dessus d'Argos, sous le mont Apesas. Elle est celébre par le lion de Nemée, & par les jeux Neméens, que ceux d'Argos celébroient tous le trois ans dans le bois qui étoit à ses portes.

Renferma les Oeneades dans leurs murailles.] Les habitans de la

il accorda aux villes Grecques toutes les graces qu'elles lui demanderent, & leur témoigna toute sorte de bienveillance & d'humanité. En même tems il étala aux yeux des nations Barbares qui habitoient aux environs, à leurs Rois & à leurs Princes la grandeur de la puissance des Atheniens, & leur fit voir avec quelle assûrance, comme maîtres de la mer, ils navigeoient par tout sans aucune crainte. Il laissa aux habitans de Sinope treize vaisseaux sous la conduite de Lamachus, avec des troupes pour les défendre contre le Tyran Timesileon; ce Tyran ayant été chassé avec tous ceux de son parti, Pericles fit publier un Décret, par lequel il étoit permis à six cens Atheniens, qui s'offriroient d'eux-mêmes, d'aller s'établir à Sinope, & d'y partager & posseder les maisons & les terres, qui avoient appartenu aux Tyrans.

Il étalle aux yeux des Barbares la grande puissance des Atheniens.

Timesileon, de Tyran est inconnus.

Dans toutes les autres choses il ne suivit point les appetits impetueux & dereglez du peuple, & ne se laissa point entraîner à ce torrent de fierté & d'orgueil, qui enflé par les forces & par la grande fortune de l'Etat, emportoit les Atheniens, & les poussoit à reconquerir l'Egypte, &

Orgueil & fierté des Atheniens.

ville d'Oenée dans l'Acarnanie. Pericles les assiegea, mais il ne put les prendre.

Aux habitans de Sinope.) Sinope ville de la Paphlagonie, sur le rivage du Pont-Euxin. C'étoit une colonie de Milet.

A vouloir reconquerir l'Egypte.) Car les Atheniens avoient été maîtres d'Egypte, comme Thucydide l'écrit dans le second Livre: Ils venoient d'en être chassez par Megabyse Lieutenant du Roi Artaxerxe, la premiere année de l'Olympiade 80.

à attaquer les Provinces maritimes du grand Roi. La plûpart étoient déja embraſez de ce fatal & malheureux déſir de la Sicile, que les Orateurs du parti d'Alcibiade rallumerent depuis, & il y en avoit pluſieurs, dont les ſonges n'étoient que la conquête de l'Etrurie & celle de Carthage, ce qui n'eſt point contre toute apparence de ſuccès, vû la grandeur de leur Empire, & l'heureux cours de leurs affaires, que la Fortune conduiſoit à ſouhait.

Quinze ou ſeize ans après la mort de Pericles.

Grande ſageſſe de Pericles.

Mais Pericles arrêta cette ardeur trop impetueuſe, coupa les ailes à cette trop vaſte ambition, & ſe contenta d'employer la plus grande partie de ſes forces à garder & à aſſûrer ce qu'ils avoient acquis, trouvant que c'étoit beaucoup faire que de réprimer les Lacedémoniens, car il leur en vouloit toûjours, comme il le témoigna en pluſieurs rencontres, & particulierement dans la guerre ſacrée. En effet les Lacedémoniens, étoient rentrez en armes dans le pays de Delphes, avoient dépoüillé les peuples de la Phocide de l'Intendance du Temple, & l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils eurent le dos tourné, Pericles y alla avec une armée, & rétablit les Phociens. Enſuite les Lacedémoniens ayant fait graver ſur le front du Loup de cuivre

Elle fut appellée ſacrée, parce que c'étoit pour le Temple d'Apollon à Delphes.

Pericles rétablit les Phociens dans l'Intendance du Temple de Delphes.

Enſuite les Lacedémoniens ayant fait graver ſur le front du loup de cuivre la prérogative.] C'eſt ainſi qu'il faut traduire ce paſſage *du loup de cuivre*, car Plutarque ne parle pas d'un loup conſacré par les Lacedémoniens, il parle du Loup qui avoit été conſacré auparavant par les Delphiens, & qui avoit été mis au côté du

la prérogative que ceux de Delphes leur avoient accordée de conſulter l'Oracle les premiers, Pericles, pour leur conteſter ce glorieux privilege, fit auſſi graver ſur le côté droit du même Loup pour les Atheniens la même prérogative, que les Phociens lui avoient accordée.

Or, qu'il ait eu raiſon de retenir toutes les forces des Atheniens dans la Grece, c'eſt ce que prouvent viſiblement les affaires qui arriverent bientôt après. Car premierement l'Eubée ſe rebella, & il fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles, que ceux de Megare avoient pris les armes,

grand Autel. Voici l'Hiſtoire qui les porta à faire ce don : Un voleur ayant pillé un jour le tréſor du Temple de Delphes, alla ſe cacher dans le plus épais de la forêt du mont Parnaſſe. Un Loup l'ayant rencontré, ſe jetta ſur lui & le tua. Après quoi il alloit tous les jours dans la ville de Delphes avec des hurlemens épouventables. Les Delphiens, frappez de ces courſes réïterées, s'imaginerent que cela n'arrivoit point ſans qu'un Dieu s'en mêlât. Ils ſuivirent donc cet animal, qui les mena juſqu'au lieu où étoit le cadavre, auprès duquel ils trouverent tout l'argent qui avoit été volé, & pour conſerver la mémoire de ce miracle, ils conſacrerent ce Loup de cuivre. Ceux qui n'aiment pas ces traditions fabuleuſes, aimeront mieux croire tout ſimplement que ce Loup de cuivre avoit été placé là par les Delphiens, pour marquer un des Attributs d'Apollon, qui étoit appellé λυκοκτόνος, *tueur de loups.*

Qu'il reçut des nouvelles que ceux de Megare avoient pris les armes.] Le texte ne peut ſubſiſter comme il eſt écrit, Μεγαρεῖς ἐκπεπολεμωμένοι, car cela ſignifieroit, *que ceux de Megare avoient été défaits*, & diroit tout le contraire de ce que Plutarque a dit. J'ai donc ſuivi ici la leçon que preſente un Manuſcrit, Μεγαρεῖς ἐκπεπολεμωθέντες. Il y a une très-grande difference entre ἐκπολεμέω & ἐκπολεμόω, le premier ſignifie *vaincre, dompter*; & l'autre ſignifie, *faire prendre les armes, rendre ennemi, exciter à la guerre*, & c'eſt ce que Plutarque a voulu dire ici. Je vois que M. Salvini avoit ainſi

& que les Lacedémoniens, ſous la conduite de leur Roi Pliſtonax étoient ſur les frontieres de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, & d'aller avec une extréme diligence au ſecours des Atheniens. Il n'oſa pas en venir aux mains avec une armée ſi nombreuſe, & toute compoſée de braves ſoldats, qui à toute heure lui preſentoient la bataille. Mais voyant que Pliſtonax étoit fort jeune, & qu'il ſe gouvernoit en tout par les conſeils de Cleandridas, que les Ephores lui avoient donné pour le conſeiller & pour le conduire à cauſe de ſa grande jeuneſſe, il s'attacha à faire ſolliciter ſous main ce Cleandridas, & l'ayant bien-tôt gagné à force d'argent, il l'obligea à ramener les Peloponeſiens hors de l'Attique.

Pliſtonax, fils de Pauſanias.

Pericles à force d'argent gagne le Conſeiller de Pliſtonax General des Lacedémoniens.

Les Lacedémoniens ayant appris que leur armée s'étoit retirée & ſeparée, & que les troupes étoient rentrées dans leurs villes, en furent ſi irritez, qu'ils condamnerent leur Roi à une groſſe amende, qu'il n'eût pas le moyen de payer, ce qui l'obligea à quitter Lacedémone. Et pour Cleandridas, qui avoit pris la fuite, il fut condamné à mort par contumace. Il étoit pere de Gylippe

Le Roi de Lacedémone condamné à une amende qu'il ne peut payer.

Cleandridas pere de Gylippe, condamné à mort.

corrigé ce paſſage par conjecture, le Manuſcrit de Florence étant encore plus corrompu en cet endroit, car il a [illegible].

Et que les Lacedémoniens, ſous la conduite de leur Roi Pliſtonax, étoient ſur les frontieres de l'Attique.) Thucydide met cette expedition quatorze ans avant la premiere guerre du Peloponeſe, dont il ſera parlé dans la ſuite. Elle arriva donc la ſeconde année de l'Olympiade 83.

Ce qui l'obligea à quitter Lacedemone.] Thucydide écrit qu'il fut banni, parce qu'il parut avoir

qui

qui défit les Athéniens en Sicile. Et il ſemble que l'avarice avoit paſſé du pere au fils, comme une maladie de famille ; car Gylippe honteuſement convaincu de beaucoup de mauvaiſes actions, fut ignominieuſement banni de Sparte, comme nous l'avons déduit plus au long dans la vie de Lyſandre.

Comme Pericles dans les comptes qu'il rendit de ſon adminiſtration, avoit mis un article de dix talens, dont l'employ ne paroiſſoit point, & où il avoit ſeulement marqué, *pour choſe néceſſaire*, le peuple l'alloüa ſans s'en informer davantage, & ſans vouloir approfondir ce ſecret. Il y a des Auteurs qui écrivent, & de ce nombre eſt le Philoſophe Theophraſte, que Pericles envoyoit toutes les années dix talens à Sparte, avec leſquels il amadoüoit & adouciſſoit ceux qui avoient la principale autorité ; & par ce moyen il éloignoit la guerre, racheptant, non pas la paix, mais le tems, afin que ſe préparant à loiſir, il fût plus en état de réſiſter & de ſoûtenir la guerre.

Dix mille écus.

Les Athéniens alloüent à Pericles un article de dépenſe, dont l'emploi n'étoit pas exprimé.

Pericles envoyoit tous les ans à Sparte dix talens.

Il s'en retourna donc tout auſſi-tôt contre les rebelles, & étant repaſſé en Eubée avec cinquante vaiſſeaux & cinq mille hommes de troupes reglées, il remit toutes les villes ſous ſon obéïſſan-

vendu ſa retraitte à beaux deniers comptans.

Comme une maladie de famille.) Il s'eſt gliſſé dans le texte par la faute des Copiſtes une faute groſſiere, mais aiſée à corriger, au lieu de Συσσιτικῶν, il faut lire συσσιτικὸν, νόσημα συγγενικὸν, une maladie de famille. M. Salvini l'avoit corrigé de même.

Il remit l'Eubée dans l'obéïſſance.

ce, & diſſipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit *Hippobates*, & qui étant les plus riches, avoient auſſi le plus de réputation & d'autorité. Il chaſſa auſſi les Hiſtieiens de leur pays, & mit des Athéniens en leur place, & il ne traitta ces habitans avec tant de rigueur; que parce que s'étant rendu maîtres d'un vaiſſeau Athénien, ils avoient paſſé tout l'équipage au fil de l'épée, ſans pardonner à un ſeul.

Hippobates chez les Chalcidiens.

Hiſtiée, ville ſur la côté Orientale de l'Eubée.

Cruauté des Hiſtieiens.

Au retour de cette expedition, il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une tréve pour trente ans. Quelques années après, Pericles fit ordonner qu'on armeroit contre les Samiens, prenant pour prétexte qu'ayant eu ordre de terminer à l'amiable leurs differends avec les Mileſiens, ils n'avoient pas obéï. Mais parce que l'on prétend que Pericles n'entreprit cette guerre contre les Samiens, que pour faire plaiſir à Aſpaſie, il ne ſera peut-être pas hors de propos de rechercher ici quel art ſi merveilleux, & quelle ſi grande force de perſuaſion cette femme pouvoit avoir

Tréve de trente années, entre les Athéniens & les Lacédémoniens.

Pericles fait entreprendre la guerre contre les Samiens.

Et diſſipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit Hippobates.] Herodote nomme ces principaux des Chalcidiens *Hippobates*, comme Plutarque, c'eſt-à-dire, *Cavaliers*, & Strabon les nomme *Hippobotes*, c'eſt-à-dire, qui peuvent nourrir un cheval. Cela revient au même. Les Chalcidiens éliſoient les plus riches pour leurs Magiſtrats; leur gouvernement étoit une Oligarchie. Pericles fit ce ſecond voyage en Eubée, la troiſiéme année de l'Olympiade 83.

Il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une tréve pour trente ans. Par ce traitté les Athéniens rendirent aux Lacédémoniens Niſée, Achaie, Peges & Treſene.

Quelques années après.] Cinq après cette expédition d'Eubée.

pour gouverner ainſi à ſon gré les plus grands Perſonnages de la République, & ceux qui avoient le plus d'autorité, & pour obliger les plus grands Philoſophes à parler ſi avantageuſement d'elle. *Socrate Platon.*

On convient qu'elle étoit Mileſiene de naiſſance & fille d'Axiochus; & l'on dit que ſuivant l'exemple d'une Courtiſane, nommée Thargelia, qui étoit des anciennes Ioniennes, elle ne s'attachoit qu'aux premiers de la ville, & aux plus puiſſans. Car cette Thargelia qui étoit fort belle, & qui joignoit aux charmes de ſa perſonne beaucoup de gentilleſſe & de vivacité d'eſprit, eut un grand commerce avec pluſieurs Grecs des plus conſidérables, & elle gagnoit au Roi de Perſe tous ceux qui l'approchoient, de maniere que par leur moyen elle répandit des ſemences de la faction Medoiſe dans toutes les villes Grecques.

La patrie & la naiſſance d'Aſpaſie

Thargelia, courtiſane de Milet. Les grands ſervices qu'elle rendoit au Roi de Perſe.

D'autres diſent que Pericles s'attacha à Aſpaſie, comme à une perſonne très-ſçavante & très-habile dans tout ce qui regarde la politique & le gouvernement des Etats. Socrate même alloit quelquefois la voir avec ſes amis. Ceux qui avoient avec elle le plus de commerce, y menoient auſſi aſſez ſouvent leurs femmes l'entendre, quoiqu'elle fît un métier, qui n'étoit ni

Grande habileté d'Aſpaſie dans la politique.

Son métier répondoit mal aux lumieres de ſon eſprit.

Qui étoit des anciennes Ioniennes.) C'eſt-à-dire, qui deſcendoit de ces anciens Ioniens qui compoſerent la colonie qu'on envoya dans cette partie de l'Aſie Mineure, qui de-là fut appellée *Ionie*, à cauſe de cette migration Ionique. Cette Thargelia étoit ſi belle, que ſa beauté la fit regner en Theſſalie. Mais elle eut une fin malheureuſe, car elle fut tuée par un de ſes amans.

beau, ni honnête, & qui répondoit mal aux grandes lumieres dont ſon eſprit étoit éclairé, car elle avoit dans ſa maiſon un grand nombre de Courtiſanes. Æſchine écrit que Lyſicles qui n'étoit qu'un Marchand de bétail, & dont l'eſprit bas & rampant répondoit à ſa fortune, devint pourtant le premier des Athéniens par le commerce qu'il eut avec Aſpaſie, après la mort de Pericles. Dans le Menexene de Platon, quoique le commencement de ce Dialogue ſoit plus plaiſant que ſerieux, on ne laiſſe pas d'y trouver, comme une vérité hiſtorique, que cette femme par ſa grande habileté dans l'Art de la Rhétorique attiroit chez elle beaucoup d'Athéniens qu'elle inſtruiſoit.

Æſchine l'Orateur, Antagoniſte de Demoſthene.

Jugement de Plutarque ſur le Menexene de Platon.

Platon dit en propres termes, qu'elle avoit fait beaucoup d'Orateurs.

Æſchine écrit que Lyſicles qui n'étoit qu'un Marchand de beſtail, & dont l'eſprit, &c.] Je ne connois que deux Lyſicles, qui ont joüé un rolle conſidérable à Athénes. Le premier fut envoyé avec douze vaiſſeaux ramaſſer l'argent qui étoit néceſſaire pour continuer le ſiege de Mitylene, & il fut tué dans ce voyage par les Cariens; mais ce ne peut être celui dont parloit Æſchine, car il fut tué un an après la mort de Pericles; & depuis cette mort, il ne pouvoit pas avoir eu un aſſez grand commerce avec Aſpaſie, pour ſe rendre ſi conſidérable. Le ſecond fut celui que les Athéniens firent mourir pour avoir mal combattu à la bataille de Cheronée, qui fut donnée la troiſiéme année de l'Olympiade CX. plus de quatre-vingts-dix ans après la mort de Pericles. Si c'étoit ce dernier, il faudroit qu'Aſpaſie eût vêcu très long-tems après Pericles. Je ne me ſouviens pas qu'il en ſoit parlé dans les trois Oraiſons qui nous reſtent d'Eſchine.

Dans le Menexene de Platon, quoique le commencement de ce Dialogue ſoit plus plaiſant que ſerieux.) Le commencement de ce Dialogue de Platon eſt plus plaiſant que ſerieux, parce que Socrate, en approuvant la coûtume de loüer publiquement ceux qui étoient morts pour leur Patrie, ſe moque finement de la vaine ambition des Athéniens, dont

Cependant il y a beaucoup plus d'apparence que l'attachement que Pericles avoit pour elle, étoit une véritable paſſion. Car quoique ſa femme qui étoit ſa parente, & qui avoit été mariée en premieres nôces à Hipponicus, de qui elle avoit eu Callias le riche, lui eût donné deux garçons, Xantippe & Paralus, elle lui étoit pourtant devenuë ſi inſupportable, & elle de ſon côté étoit ſi peu contente de lui, qu'ils ſe ſéparerent volontairement, & que l'ayant mariée à un autre, il épouſa Aſpaſie qu'il aima de tout ſon cœur, juſques-là qu'il ne ſortoit jamais de chez lui, & n'y rentroit jamais qu'il ne la ſaluât d'un baiſer; c'eſt pourquoi dans les Comedies, elle eſt ordinairement appellée la *nouvelle Omphale* ou *Dejanire*, ou *Junon*. Cratinus l'appelle ouvertement *Courtiſane* dans ſes Vers, où il la peint avec des couleurs fort noires : *Elle accoucha*, dit-il, *de cette Junon, de cette Aſpaſie, qui s'eſt deshonorée par tant de débauches & d'impuretez*. On dit auſſi qu'il avoit eu d'elle un fils naturel; car Eupolis dans ſa piece intitulée *Demoi*, l'introduit lui-même, qui en demande des nouvelles en ces termes. *Et mon fils naturel vit-il encore?* Pyronides lui répond. *Il y a long-tems qu'il ſeroit marié, s'il ne craignoit d'avoir une femme auſſi débordée que ſa mere.*

Pericles & ſa femme ſe ſéparent volontairement, elle ſe marie à un autre & il épouſe Aſpaſie.

Enfin, on dit que cette Aſpaſie fut ſi célébre

les loüanges rempliſſoient plus de la moitié de ces Oraiſons funebres; de maniere qu'elles n'étoient pas tant l'éloge des morts, que des vivans. Ce Dialogue eſt fort beau, & plein de traits d'une ſatire très-fine.

que Cyrus, celui qui combattit contre Artaxerxe pour l'Empire des Perſes, donna ſon nom à celle de ſes concubines qu'il aimoit le plus; & au lieu de Milto qu'elle s'appelloit auparavant, il la nomma Aſpaſie, elle étoit de la Phocide, fille d'Hermotimus; & Cyrus ayant été tué à la bataille, elle fut menée au Roi Artaxerxe, auprès duquel elle eut dans la ſuite beaucoup de crédit. Voilà des particularitez qui me ſont revenuës dans la mémoire pendant que j'écrivois cette vie, & il me ſemble qu'il y auroit eu trop de dureté & d'inhumanité à les négliger & à les paſſer ſous ſilence.

Car Aſpaſie favoriſoit ſa Patrie.

Cette ville étoit entre Milet & Samos.

Pericles va contre Samos avec une flotte de quarante vaiſſeaux.

Pour reprendre le fil de notre hiſtoire, on accuſe Pericles d'avoir fait déclarer les Athéniens contre Samos en faveur de Milet, à la priere d'Aſpaſie. Car Milet & Samos étoient en guerre pour la ville de Priene, & les Samiens ayant eu l'avantage, les Athéniens leur ordonnerent de renoncer à la voye des armes, & de venir plaider devant eux ſur tous leurs differends, ce que les Samiens refuſerent. Pericles y alla donc avec une groſſe flotte, & y abolit le Gouvernement Oligar-

On accuſe Pericles d'avoir fait déclarer les Athéniens contre Samos en faveur de Milet.) Ce ſont de ces bruits du peuple, qui cherche toûjours les motifs de ce que font ſes maîtres, & qui s'arrête toûjours à ceux qui ſont à ſa portée, il ne voit pas plus loin. La vérité eſt, que les Mileſiens envoyerent une Ambaſſade à Athénes pour parler contre Samos; & quelques Samiens mal intentionnez ſe joignirent à ces Deputez. Il n'en falloit pas davantage pour obliger les Athéniens à aller changer dans Samos un gouvernement qui leur étoit ſuſpect, & qui favoriſoit les Perſes.

chique. Et ayant pris pour ôtages cinquante des principaux de la ville, & autant de jeunes enfants, il les envoya à Lemnos. Il y a quelques Auteurs qui écrivent que chacun de ces ôtages lui voulut donner un talent, que tous ceux qui avoient interêt à empêcher que l'Etat ne devînt Democratique, lui en préſenterent pluſieurs autres, & qu'outre cela le Perſe Piſſouthnes, qui par des raiſons ſecretes favoriſoit les Samiens, lui envoya dix mille pieces d'or. Mais Pericles ne prit l'argent d'aucun, traitta les Samiens comme il avoit reſolu, & après avoir établi chez eux le Gouvernement populaire, il s'en retourna à Athénes.

Il y établit le gouvernement populaire.

Qui étoit aux Athéniens.

Incontinent après ſon départ, les Samiens ſe revolterent, ayant recouvré leurs ôtages par le moyen de Piſſouthnes qui les enleva, & firent tous les préparatifs néceſſaires pour ſoûtenir la guerre. Pericles ſe rembarqua donc, & alla contre eux. Il trouva qu'ils l'attendoient, non pas comme auparavant les bras croiſez, dans la conſternation & dans l'épouvante, mais en hommes reſolus de bien combattre, & de lui diſputer l'Em-

Les Samiens ſe revoltent.

Pericles ſe rembarque pour les aller châtier.

Le Perſe Piſſouthnes, qui par des raiſons ſecretes, favoriſoit les Samiens.) Piſſouthnes fils d'Hiſtaſpe, il commandoit dans la ville de Sardis. Les raiſons ſecretes qui le portoient à favoriſer les Samiens ſont, que les principaux qui gouvernoient dans Samos, tenoient le parti des Perſes.

Et après avoir établi chez eux le Gouvernement populaire.) Il ne ſe contenta pas de cela, pour aſſûrer ce Gouvernement populaire, qu'il avoit établi, il mit garniſon dans la ville, & c'eſt ce que Plutarque ne devoit pas oublier.

pire de la mer. En effet il y eut un grand combat naval près de l'Iſle appellée Tragie, & Pericles le gagna, ayant défait glorieuſement avec quarante-quatre vaiſſeaux, les ennemis qui en avoient ſoixante-dix, dont il y en avoit vingt qui étoient des vaiſſeaux de guerre, & pourſuivant ſa victoire, il ſe rendit maître du port de Samos, & tint la ville aſſiegée. Les Samiens ſe défendoient avec beaucoup de valeur, & faiſoient tous les jours de furieuſes ſorties; mais ſur ces entrefaites il arriva d'Athénes une nouvelle flotte à Pericles, qui ayant reſſerré les ennemis de tous côtez, prit ſoixante vaiſſeaux, avec leſquels il ſe jetta dans la Mediterranée pour aller au devant de quelques vaiſſeaux Pheniciens qui venoient au ſecours de Samos, & pour les combattre le plus loin qu'il pourroit de cette Iſle, ou, comme dit Steſimbrotus, pour aller du côté de Cypre, ce qui ne paroît point du tout vrai-ſemblable; mais quel que fût ſon deſſein, il ſemble qu'il fit là une grande faute; car Meliſſus fils d'Ithagene, homme fort appliqué à la Philoſophie, & qui étoit alors Général des Samiens, mépriſant le petit nombre des vaiſſeaux qu'il avoit laiſſez, & le peu d'expérience de leurs Capitaines, perſuada à ſes troupes d'aller attaquer les Athéniens, ce qu'ils firent. Il ſe donna là un ſanglant combat, où les Samiens eurent tout l'avantage, car ils firent grand nombre de priſonniers, coulerent à fond la plus grande partie de la flotte ennemie, demeurerent

Qui eſt vis à vis de Samos.

C'eſt à-dire, qui portoient des troupes de terre.

Pericles après s'ss avoir battus dans un combat naval, ſe rend maître du port.

Il lui arrive 40. vaiſſeaux d'Athénes, & 25. de Chio & de Lesbos.

Grande faute de Pericles.

Meliſſus bat les vaiſſeaux que Pericles avoit laiſſez devant Samos.

meurerent maîtres de la mer, & firent entrer dans Samos toutes ſortes de proviſions de guerre & de bouche dont ils manquoient auparavant, & qui leur étoient néceſſaires pour ſoûtenir un long ſiege. Ariſtote écrit que Pericles en perſonne avoit déja été vaincu par le même Meliſſus dans un autre combat naval.

Affront que les Samiens firent aux priſonniers Atheniens pour ſe venger de celui que les Atheniens avoient fait à ceux de Samos.

Les Samiens enflez de ce ſuccès, pour faire aux Atheniens le même affront qu'ils avoient reçû d'eux, imprimerent avec un fer chaud ſur le front de leurs priſonniers une choüette, parce que les Atheniens avoient imprimé ſur le front des Samiens une *Samine*, c'eſt-à-dire, un vaiſſeau de Samos, dont la prouë eſt fort baſſe, & le corps fort large; de maniere qu'il eſt fort propre pour la haute mer, & fort leger & fort agile, & on l'appelle *Samine*, parce que le premier de cette figure fut conſtruit à Samos par l'ordre du Tyran Polycrate. On dit que le Poëte Ariſtophane fait une ſecrette alluſion à ces marques des Samiens dans ce vers, où il dit:

Raillerie d'Ariſtophane contre les Samiens.

Le peuple Samien eſt un peuple lettré.

Pericles ayant appris l'échec qu'avoit reçu ſon armée, retourna promptement à ſon ſecours, & après avoir défait en bataille rangée Meliſſus, qui étoit allé au-devant de lui, & avoit chaſſé & reſſerré ſes ennemis dans leurs murailles, il ſe contenta de les tenir bloquez, aimant mieux de-

Pericles bat Meliſſus dans un grand combat.

Imprimerent avec un fer chaud.] Thucydide ne dit pas un ſeul mot de ces barbaries réciproques.

Il ſe contenta de les tenir blo-

Il aime mieux devoir la victoire au tems, qu'au ſang de ſes troupes.

voir la victoire & la priſe de la ville, au tems & à la dépenſe, que de l'acheter par le ſang de ſes Citoyens. Mais parce qu'il étoit bien difficile de retenir les Atheniens, qui fâchez de la longueur de ce ſiege, brûloient d'envie d'en venir aux mains, il partagea ſon armée en huit eſcadres, qu'il faiſoit tirer au ſort. Celle à qui la féve blanche tomboit en partage, n'avoit qu'à faire bonne chere & qu'à ſe réjoüir, pendant que les autres combattoient. Et de-là eſt venu, dit-on, que ceux qui ſe ſont bien divertis un jour, appellent ce jour de plaiſir, *le jour blanc*, à cauſe de la féve blanche.

Qui duroit depuis près de neuf mois.

Cette coûtume eſt plus ancienne que Pericles.

Ephorus écrit qu'à cette derniere expedition Pericles ſe ſervit pour la premiere fois de machines de guerre, dont il trouva l'invention merveilleuſe, & qu'il eut pour cet effet avec lui l'Ingenieur Artemon, qui étoit boiteux, & qui ſe faiſoit porter en chaiſe à ſes batteries quand les affaires preſſoient, c'eſt pourquoi on l'appelloit ordinairement *Periphorete*. Mais Heraclide de Pont refute ſur ce point Ephorus, par les Vers mêmes d'Anacreon, où ce même Artemon le Periphorete

Pericles ſe ſert de machines de guerre pour la premiere fois.

Artemon habile Ingenieur.

Qui ſe fait porter par tout.

Ephorus refuté par Heraclide de Pont.

ημεν.) Thucydide écrit qu'il environna la ville *de trois murailles*, τριοὶ τείχεσι, mais par ces murailles le Scholiaſte entend trois corps de troupes qu'il appelle τάγματα. L'expreſſion ſeroit fort extraordinaire.

Par les Vers mêmes d'Anacreon, où ce même Artemon le Periphorete eſt nommé.) Voici les Vers d'Anacreon.

Ξανθὴ δ' Εὐρυπύλη μέλει
Ὁ καλλιφόρητος Ἀρτέμων.

Lablonde Eurypyle eſt amoureuſe du voluptueux Artemon, qui ſe fait porter dans ſa chaiſe.) Ce Poëte décrit enſuite en quinze ou ſeize Vers la vie de ce voluptueux. Je ne mettrai ici que la traduction. Ceux qui ſeront curieux de lire l'original, le trouveront dans le

eſt nommé pluſieurs ſiécles avant la guerre de Samos, & ce blocus de Pericles. Il ajoûte que c'étoit un homme voluptueux, fort lâche & fort timide, qui paſſoit la plus grande partie de ſa vie dans ſa maiſon, ayant toûjours près de ſa perſonne deux Eſclaves, qui lui tenoient ſur la tête un grand bouclier d'airain, de peur que quelque choſe ne tombât ſur lui, & lorſqu'il étoit forcé de ſortir, il ſe faiſoit porter par tout dans un petit lit qui touchoit preſque à terre, c'eſt pourquoi il fut appellé *Periphorete*.

Cent quarante ou cent cinquante ans avant cette guerre de Samos.

Artemon, ſon Hiſtoire.

Exemple d'une précaution bien ſinguliere.

Au bout de neuf mois les Samiens ſe rendirent, Pericles raſa leurs murailles, leur ôta leurs vaiſſeaux, & exigea d'eux pour les frais de la guerre des ſommes immenſes, dont ils payerent une partie comptant, prirent un certain tems pour le reſte, & donnerent des ôtages pour la ſûreté du payement. Mais Duris de Samos, pour

Pericles ſe rend maître de Samos, raſe ſes murailles, lui ôte ſes vaiſſeaux & lui fait payer les frais de la guerre.

XII. Livre d'Athenée, qui nous a conſervé ce fragment. *Auparavant ce coquin d'Artemon portoit un habit fort étroit, il n'avoit que des ſabots, & pour manteau il étoit reduit à un vieux cuir de bœuf, qui avoit ſervi long-tems à couvrir un méchant bouclier. Et il ne voyoit que des gens de néant & des vicieux, avec leſquels il menoit une vie très-débordée, qui l'a ſouvent fait mettre au carcan, & lui a fait donner encore plus ſouvent les étrivieres, & arracher la barbe & les cheveux; mais preſentement ce fils d'Eſclave, ne va que ſur un char magnifique, il eſt tout éclatant d'or, & comme les femmes les plus délicates, il fait porter ſur ſa tête un paraſole d'yvoire.*

Duris de Samos.) Hiſtorien qui vivoit du tems de Ptolemée Philadelphe. Il avoit fait un Traité de la Tragedie, l'Hiſtoire de Libye, celle d'Agathocle de Syracuſe, celle des Macedoniens ou des Grecs, & un Livre des limites des Samiens. Ciceron dit de lui, *Homo in Hiſtoria diligens*, ce qui ne s'accorde pas trop avec le jugement que Plutarque en porte ici, en faiſant entendre qu'il

rendre la prise de sa ville plus tragique & plus pitoyable, reproche aux Atheniens, & particulierement à Pericles, une inhumanité sans exemple, & dont on ne trouve le moindre vestige, ni dans Thucydide, ni dans Aristote, ni dans Ephorus. Aussi n'y a-t-il pas la moindre apparence de vérité dans tout ce qu'il écrit. Il dit que Pericles fit mener à la place de Samos les Capitaines des vaisseaux & les Soldats Samiens, que là il les fit attacher à des aix, qu'il les laissa en cet état pendant dix jours, & qu'au bout de ces dix jours, comme ils étoient presque sans vie, il les fit assommer à coups de bâton, & refusa à leurs corps l'honneur de la sépulture. Mais comme Duris, lors même qu'il n'est emporté par aucune passion, est très-sujet à violenter la vérité, pour l'accommoder aux relations qu'il lui plaît de faire, à plus forte raison aura-t-il voulu en cette rencontre exagerer les calamitez de son pays, pour calomnier les Atheniens, & pour les rendre l'objet de la haine publique.

Pericles justifié de l'inhumanité que Duris lui reprochoit.

Jugement de Plutarque sur l'Historien Duris.

Après la réduction de Samos, Pericles de retour à Athenes, fit des obseques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, & prononça lui-même leur Oraison funebre sur leur tombeau, comme on le pratique encore aujourd'hui, ce

Pericles fit l'Oraison funebre de ceux qui étoient morts à cette guerre.

faisoit souvent ceder la vérité, non seulement à sa passion, mais à des vûës Romanesques, ce qui est le plus grand vice d'un Historien.

Et prononça lui-même leur Oraison funebre sur leur tombeau.) Il ne faut pas confondre cette Oraison funebre que Pericles prononça pour loüer ceux qui avoient été tuez à ce siege de Samos,

qui le fit ſi fort admirer de tout le monde, que lorſqu'il eut fini, & qu'il fut deſcendu du lieu d'où il avoit parlé, toutes les femmes coururent l'embraſſer, & lui mettre ſur la tête des couronnes & des bandelettes, comme à un Athlete qui ſeroit revenu victorieux des jeux publics. La ſeule Elpinice s'approchant de lui, *Vrayement*, lui dit-elle, *Pericles, voilà des exploits bien glorieux, & qui meritent bien des couronnes, de nous avoir perdu tant de braves Citoyens, non pas en faiſant la guerre aux Pheniciens ou aux Medes, comme mon frere Cimon, mais en ruinant & renverſant de fond en comble une ville, notre alliée & deſcenduë de nous.* On dit que Pericles ſoûriant, ſe contenta de lui répondre tout bas ce vers d'Archiloque,

Emportement d'Elpinice, ſœur de Cimon contre Pericles.

Car elle étoit fondée par les Ioniens, colonie d'Athenes.

Ceſſe de te farder, au moins ſur tes vieux jours.

Plaiſante réponſe de Pericles à Elpinice.

Ion écrit qu'il relevoit extrêmement cette défaite des Samiens, & qu'il s'en glorifioit comme d'une conquête merveilleuſe, diſant hautement,

Ion de Chio, Poëte tragique.

avec celle qu'il prononça pour faire l'éloge de ceux qui furent tuez au commencement de la guerre du Peloponeſe, & que Thucydide nous a conſervée dans le ſecond Livre. La premiere fut prononcée la derniere année de l'Olympiade 84. & la ſeconde ne le fut que la ſeconde année de l'Olympiade 87. Au reſte, c'étoit toûjours le Senat de l'Aréopage qui nommoit l'Orateur qui devoit faire l'Oraiſon funebre. Et c'eſt une grande preuve de la réputation de Pericles d'avoir été choiſi deux fois de ſuite dans deux occaſions ſi importantes, & où on avoit beſoin d'une éloquence très-mâle pour ſoûtenir & pour encourager les Atheniens.

Comme à un Athlete qui ſeroit revenu victorieux des jeux publics.] Car il n'y avoit point d'honneurs que les Grecs ne fiſſent à ces vainqueurs, ils les regardoient comme des Dieux, & ces victoires étoient ſuivies d'une felicité parfaite.

que le Roi Agamemnon avoit été dix ans à prendre une ville barbare, au lieu que lui il n'avoit été que neuf mois à ſe rendre maître de la plus riche & de la plus floriſſante ville des Ioniens. Et il faut avoüer que cette gloire n'étoit pas ſans fondement, car cette guerre fut très-ſanglante, & le ſuccès long-tems douteux; & peu s'en fallut, comme le rapporte Thucydide, que les Samiens ne dépoüillaſſent les Atheniens de l'empire de la mer.

Quelque tems après, comme il prévoyoit bien que la guerre du Peloponeſe ne tarderoit pas long-tems à éclater, il conſeilla aux Atheniens d'envoyer du ſecours à ceux de Corcyre attaquez par les Corinthiens, & d'attirer dans leur parti cette Iſle très-puiſſante ſur mer, leur prédiſant qu'ils alloient avoir ſur les bras les peuples du Peloponeſe. Les Atheniens ayant accordé ce ſecours, il envoya dix vaiſſeaux ſous le commandement de Lacedémonius fils de Cimon, comme pour lui faire inſulte; car toute la maiſon de Cimon avoit beaucoup d'attachement & d'amitié

Motif indigne attribué à Pericles.

Quelque tems après.] Cinq ans après la priſe de Samos, car ce fut la premiere année de l'Olympiade 86.

A ceux de Corcyre.) Aujourd'hui Corfou. Ils avoient envoyé à Athenes une Ambaſſade pour demander du ſecours, & les Corinthiens y en avoient envoyé une autre pour l'empêcher.

Et d'attirer dans leur parti cette Iſle très-puiſſante ſur mer.] Car après les Atheniens, il n'y avoit point de forces maritimes égales à celles de Corfou; d'ailleurs cette Iſle étoit très-bien poſtée pour favoriſer les deſſeins que les Atheniens avoient ſur l'Italie & ſur la Sicile. Homere donne une grande idée des richeſſes & de la puiſſance de cette Iſle dans ſon Odyſſée.

pour les Lacedémoniens. Il l'envoya donc malgré lui, & ne lui donna ce peu de vaiſſeaux qu'afin que ne faiſant rien d'utile ni d'éclatant dans cette expedition, il fût encore plus ſoupçonné de favoriſer ſous main Lacedémone, & toute ſa vie il empêcha l'agrandiſſement de cette famille, prenant pour prétexte, que les fils de Cimon n'étoient pas francs Atheniens, comme leur nom même le témoignoit, mais Etrangers & Meſtifs; car l'un s'appelloit Lacedémonius, l'autre Theſſalus, & le troiſiéme Eleus, & l'on tenoit qu'ils étoient tous trois d'une mere Arcadienne. Mais Pericles voyant qu'il étoit fort blâmé de n'avoir envoyé que ces dix vaiſſeaux, & qu'autant que ce petit ſecours étoit inutile à ceux qui en avoient grand beſoin, autant fourniſſoit-il matiere à ſes envieux, qui ne cherchoient qu'à

Ce jugement que Plutarque fait de cette action de Pericles eſt mal fondé.

Il l'envoya donc malgré lui, & ne lui donna ce peu de vaiſſeaux qu'afin que ne faiſant rien d'utile ni d'éclatant.] On ne manque pas d'exemples de Miniſtres, qu'on a accuſez de pratiquer ces honteux moyens pour décréditer & perdre des Généraux qu'ils haïſſoient; mais c'eſt un motif trop indigne d'un grand homme comme Pericles, & on ne doit pas le lui imputer. Les actions des Chefs ſont ſouvent mal interpretées. Thucydide eſt plus croyable que les Auteurs que Plutarque a ſuivis, il écrit que Pericles en envoyant ces dix vaiſſeaux, leur donna ordre de ne combattre contre les Corinthiens, qu'en cas qu'ils vouluſſent faire une deſcente dans Corcyre, ou ſur les terres qui appartenoient aux Corcyréens; ſon but étoit de les laiſſer battre ſur mer tant qu'ils voudroient, ſans ſe mêler de leurs querelles, afin qu'ils ſe ruinaſſent réciproquement; & que ces deux peuples étant affoiblis, les Atheniens en euſſent meilleur marché dans les guerres qu'ils pourroient avoir contre eux dans la ſuite. Auſſi Lacedémonius fils de Cimon, ne fut pas le ſeul Chef que Pericles envoya, il lui donna deux Collegues, Diotene & Proteas.

le calomnier & qu'à le perdre, il en fit équiper un plus grand nombre, qu'il envoya, & qui n'arriverent qu'après le combat.

Plaintes portées à Lacedémone contre les Atheniens.

Les Corinthiens offenſez de cette démarche, porterent leurs plaintes à Lacedémone contre les Atheniens. Ceux de Megare en firent autant de leur côté, alleguant que les Atheniens contre le droit des gens, & contre les ſermens faits par tous les Grecs aſſemblez pour la confirmation de la paix, leur interdiſoient l'entrée de leurs foires & de leurs marchez, & leur fermoient tous les ports qui étoient de leur dépendance. Les Æginetes qui ſe ſentoient fort maltraitez, & qui gémiſſoient dans une eſpece d'eſclavage, n'oſant pas accuſer ouvertement les Atheniens, envoyoient porter ſecretement à Lacedémone leurs lamentations & leurs plaintes.

Les Atheniens interdiſent aux Megariens l'entrée de leurs foires & de leurs ports.

Sur ces entrefaites la ville de Potidée, qui dépendoit d'Athenes, quoique Colonie de Corinthe, étant venuë à ſe revolter, les Atheniens l'aſſiégerent, & ce fut ce qui précipita la guerre. Cependant il y eut des Ambaſſadeurs envoyez à Athenes, & Archidamus Roi de Lacedémone n'oublia rien pour accorder la plûpart de ces differends, & pour adoucir les Alliez. Il eſt même certain que les Atheniens n'auroient pas eu la guerre pour tous les autres ſujets de plainte, qu'ils

Revolte de Potidée contre les Atheniens.

Il en fit équiper un plus grand nombre qu'il envoya.) Il en envoya vingt, qui en arrivant firent peur aux deux armées, toutes prêtes à recommencer le combat, & les obligerent à ſe ſéparer.

Sur ces entrefaites la ville de Potidée, qui dépendoit d'Athenes.)

avoient

avoient donnez contre eux, s'ils avoient voulu revoquer le Decret fait contre Megare & s'accommoder avec elle. Mais ce fut particulierement à cet article que Pericles s'oppoſa de toutes ſes forces, mettant tout en œuvre pour enflammer & pour irriter d'avantage le peuple, & il s'opiniâtra ſi fort dans cette haine & dans cet acharnement contre les Megariens, qu'il paſſa juſtement pour le ſeul auteur de la guerre du Peloponeſe.

Pericles s'opiniâtre à ne pas revoquer le Décret donné contre Megare.

Regardé par-là comme le ſeul auteur de la guerre du Peloponeſe.

On dit qu'il y eut ſur cela des Ambaſſadeurs de Lacédémone à Athénes ; & que comme Pericles alleguoit contre eux la Loi, qui défendoit expreſſement d'ôter le tableau ſur lequel le Décret contre Megare étoit écrit & publié, Polyarces qui étoit un des Ambaſſadeurs, lui dit, *Eh bien, ne l'ôtez donc point, tournez-le ſeulement, il n'y a point de Loi qui le défende.*

Bon mot d'un Ambaſſadeur de Lacédémone à Pericles.

La plaiſanterie de ce mot n'adoucit point la dureté inflexible de Pericles ; c'eſt pourquoi on peut croire avec raiſon qu'il avoit contre eux en

Cette ville avoit été fondée par les Corinthiens, qui y envoyoient toutes les années des eſpeces d'Intendants qu'ils appelloient ἐπιδημιοργοὺς, mais elle étoit tributaire des Athéniens, elle ſe revolta contre eux la ſeconde année de l'Olympiade LXXXVI.

La Loi qui défendoit.] C'étoit une Loi que Pericles avoit faite lui-même, & il s'étoit ſervi de ſon autorité pour la faire paſſer.

Polyarces qui étoit un des Ambaſſadeurs.] Thucydide nomme trois Ambaſſadeurs, Rhamphius, Meleſippus & Ageſander, & il ne dit pas un mot de Polyarces, c'étoit peut-être quelque Lacédémonien de la ſuite des Ambaſſadeurs, car il eſt certain qu'il n'y eut ſur cela qu'une Ambaſſade,

particulier quelque ſujet de haine, mais que voulant la couvrir de l'interêt public & lui donner une cauſe manifeſte & connue, il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres ſacrées, & fit ordonner qu'on envoyeroit inceſſamment un Heraut à Megare ſe plaindre de ce ſacrilege, & que le même Heraut iroit delà à Lacédémone les accuſer dans le Conſeil. Il eſt certain que Pericles fut l'auteur de ce Décret, qui ne contenoit que des plaintes pleines d'humanité & de douceur, & qui ne tendoient en apparence qu'à pacifier tous les differens; mais le Heraut Anthemocritus étant mort dans ce voyage, & les Megariens étant ſoupçonnez d'y avoir contribué, Charinus dreſſa un Décret, par lequel les Athéniens déclaroient à Megare une haine immortelle & irréconciliable, & ordonnoit que tous les Megariens qui mettroient le pied dans Athénes, ſeroient punis de mort; que tous les Généraux Athéniens, en prêtant le ſerment ſolemnel, jureroient expreſſement qu'ils envoyeroient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette ville ennemie, & que le Heraut Anthemocritus ſeroit enterré près des portes Thriaſienes, qu'on appelle préſentement le Dipyle.

Pericles ſoupçonné de couvrir du prétexte du bien public ſa haine particuliere contre Megare.

Megariens ſoupçonnez d'avoir contribué à la mort d'Anthemocritus, Heraut des Athéniens.

Peine de mort ordonnée contre les Megariens qui mettoient le pied dans Athénes.

Il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres ſacrées.) Toutes les terres qui étoient entre Megare & l'Attique, étoient conſacrées aux Déeſſes d'Eleuſine, deſorte que c'étoit un ſacrilege de les labourer. Pericles accuſoit auſſi les Megariens de donner aſyle à tous les eſclaves fugitifs.

Mais les Megariens ſe défendoient avec beaucoup de chaleur d'un ſi grand crime, qu'ils rejettoient ſur Aſpaſie & ſur Pericles, & ils employoient pour preuve ces vers célébres & piquants des Acharnenſes d'Ariſtophane, où ce Poëte écrit: *De jeunes Athéniens pleins de vin vont enlever à Megare la courtiſane Simæthe, & les Megariens outrez de cet affront, vont enlever à leur tour deux courtiſanes à Aſpaſie.* Il eſt donc bien difficile de connoître la véritable cauſe de cette guerre; mais il eſt certain, & tous les Hiſtoriens en ſont d'accord, que Pericles empêcha ſeul que le Décret contre Megare ne fût aboli

Les Megariens rejettent la mort du Heraut ſur Aſpaſie & ſur Pericles.

Dans la V. Scene du ſecond Acte.

Mais les Megariens ſe défendoient avec beaucoup de chaleur d'un ſi grand crime, employant pour preuve ces vers célébres & piquans des Acharnenſes.) Dans ces vers d'Ariſtophane, il n'eſt fait aucune mention de la mort du Heraut Anthemocritus. Les Megariens les citoient ſeulement pour faire entendre que Pericles avoit été ſi fâché de l'enlevement de ces deux Courtiſanes d'Aſpaſie, que pour ſe venger, il avoit fait tuer ce Heraut, afin que le ſoupçon de ce meurtre tombant ſur les Megariens, ils fuſſent l'objet de la haine publique. Thucydide ne fait non plus aucune mention de ce Heraut. Cependant il eſt ſi vrai que les Megariens paſſerent pour les auteurs de ce meurtre, qu'ils en porterent encore la peine pluſieurs ſiecles après, l'Empereur Adrien les ayant privez ſeuls du ſoulagement qu'il procuroit à tous les autres peuples de Grece. Ce qui fait voir que les villes, comme les particuliers, ont un très-grand interêt à conſerver par toutes leurs actions une réputation pure & nette. Le tombeau de cet Anthemocritus étoit ſur le chemin ſacré qui menoit à Eleuſine.

Il eſt donc bien difficile de connoître la véritable cauſe de cette guerre.] Mais il n'eſt pas juſte que les railleries des Poëtes, accoûtumez à mentir, & les calomnies du peuple, preſque toûjours mécontent de ceux qui le gouvernent, prévaillent ſur ce qu'a écrit un Hiſtorien auſſi grave que Thucydide, qui non ſeulement étoit alors à Athénes, mais qui voyoit de plus près ce qui ſe paſſoit, que le peuple & les Poëtes comiques. Thucydide n'a fait

Il eſt vrai que les uns diſent que ce fut par une magnanimité accompagnée de prudence qu'il s'obſtina à ce qui lui parut le plus avantageux, car il prenoit la demande des Lacédémoniens pour un eſſai qu'ils faiſoient dans la ſeule vûë de voir ſi les Athéniens leur céderoient, & il étoit perſuadé que cette complaiſance ne paſſeroit que pour un aveu public de leur foibleſſe. Les autres ſoûtenoient au contraire, qu'il ne mépriſa & ne rejetta les inſtances des Lacédémoniens que par opiniâtreté & par arrogance, pour faire voir ſon autorité.

Les véritables vûës de Pericles dans le refus qu'il fit d'abolir le Decret contre Megare.

Mais la plus méchante de toutes les cauſes qu'on donne à cette guerre, & qui eſt pourtant confirmée par le plus grand nombre de témoins,

La plus méchante des cauſes que l'on donna de cette guerre.

aucune mention de ces contes frivoles, & il fait voir ſeulement que la ſeule véritable cauſe de la guerre, c'eſt la jalouſie que les Lacédémoniens avoient contre Athénes & qui les portoit à profiter de toutes les occaſions pour lui diſputer l'Empire de la Mer, & celui de toute la Grece.

Il eſt vrai que les uns diſent que ce fut par une magnanimité accompagnée de prudence.) C'eſt le ſentiment de Thucydide, & c'eſt celui où l'on trouve le plus d'apparence de vérité, quand on conſidere le caractére de Pericles, qui avec beaucoup de magnanimité avoit une prudence conſommée, qui lui faiſoit prévoir de loin ce qui devoit arriver. Il ne faut que lire le diſcours qu'il fait ſur cela aux Athéniens dans le premier livre de Thucydide. *Ne vous imaginez pas*, leur dit-il, *& ne vous reprochez pas que c'eſt pour peu de choſe que vous entreprenez la guerre. De ce peu de choſe dépend votre entiére ſureté & l'eſſai de votre courage. Si vous accordez aujourd'hui ce peu de choſe là, demain on vous ordonnera de donner des choſes plus grandes & plus conſidérables, comme ſi la crainte devoit vous faire tout accorder, au lieu que ſi vous refuſez, c'eſt leur déclarer ouvertement qu'ils doivent prendre avec vous d'autres voyes, & traiter au moins d'égal à égal.*

eſt celle-ci : Phidias le Sculpteur avoit entrepris de faire la ſtatuë de Minerve, comme nous l'avons déja dit. Il étoit fort bien avec Pericles, & avoit beaucoup de crédit auprès de lui ; cela lui attira beaucoup d'ennemis & d'envieux qui pour éprouver en ſa perſonne quels ſeroient les ſentimens du peuple pour Pericles, & le Jugement qu'il en feroit, ſuſciterent un certain Menon, un des éleves de Phidias, & lui perſuaderent d'aller ſe rendre ſuppliant dans la place publique, & là de demander ſûreté pour denoncer & accuſer Phidias.

Phidias haï à cauſe de l'amitié que Pericles avoit pour lui.

Accuſé d'avoir volé de l'or qu'on avoit fourni pour la Statuë de Minerve.

Le peuple ayant reçu ſa demande, & la pourſuite ayant été faite juridiquement dans l'Aſſemblée, il n'y eut aucune preuve des prétendus larcins de Phidias. Car dès le commencement par le conſeil de Pericles, il avoit employé l'or de la Statuë, de maniere qu'on pouvoit l'ôter entiérement & le peſer, ce que Pericles ordonna aux accuſateurs de faire devant tout le monde ; Mais Phidias avoit à combattre l'envie inſurmon-

Sage conſeil que Pericles avoit donné à Phidias.

L'or de la Statuë ôté & peſé ; Phidias juſtifié.

Eſt celle-ci, Phidias le Sculpteur.) Ariſtophane étoit trop acharné contre Pericles pour ne pas embraſſer cette opinion. Il en a parlé dans la Comédie de la paix ; mais Thucydide n'en a pas dit un ſeul mot.

Il avoit employé l'or de la Statuë de maniere qu'on pouvoit l'ôter entiérement & le peſer.) La Statuë etoit donc faite de maniere qu'on pouvoit la démonter. En ce tems-là on n'avoit donc pas encore trouvé la méthode qu'Archimede enſeigna long-tems après, par laquelle on pouvoit ſans peine parvenir à connoître ſûrement la quantité & le poids de l'or qui auroit été employé dans un ouvrage avec d'autres métaux, ſans qu'il fût néceſſaire de les ſéparer.

Crime que l'on faiſoit à Phidias.

table qu'excitoient contre lui la beauté & la réputation de ſes ouvrages, ſur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée ſur le bouclier de la Déeſſe, il s'étoit repréſenté lui-même ſous la figure d'un vieillard chauve, qui leve une groſſe pierre de ſes deux mains, & y avoit fait une très-belle figure de Pericles, combattant contre une Amazone, de maniere que ſa main qui eſt levée pour lancer un javelot, & qui lui couvre une partie du viſage, paroît faite avec un merveilleux artifice pour cacher la reſſemblance qui ne laiſſe pas d'éclater des deux côtez. Phidias fut donc traîné en priſon, où il mourut de maladie, ou ſelon d'autres, de poiſon que ſes ennemis lui donnerent, pour avoir ſujet de calomnier Pericles, & ſur un Décret de Glycon, le peuple accorda au Denonciateur une immunité de toutes charges, & ordonna

Phidias meurt en priſon.

Sur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones gravée ſur le bouclier de la Déeſſe, il s'étoit repréſenté lui-même.] Le peuple prétendoit que ces figures modernes de Pericles & de Phidias ruinoient la vérité d'une ancienne Hiſtoire, qui faiſoit beaucoup d'honneur à Athénes & à Theſée ſon fondateur. Sur cette figure de Phidias repreſentée dans ce combat des Amazones, voici un paſſage remarquable d'Ariſtote dans ſon Traitté du Monde, s'il eſt vrai que ce Traitté ſoit de lui: *On dit que Phidias qui a fait la Statuë de Minerve qui eſt dans la Citadelle, ſe repreſenta lui-même au naturel dans le milieu du bouclier de la Déeſſe, & que par un art imperceptible, il avoit tellement lié & incorporé cette figure avec tout l'ouvrage, qu'il étoit impoſſible de l'en ôter ſans ruiner & mettre en pieces la Statuë entiere.*

Où il mourut de maladie.] D'autres aſſûrent qu'il fut exilé, & que depuis ce tems-là il fit la célébre Statuë de Jupiter qui étoit à Olympie.

aux Capitaines de le prendre ſous leur ſauvegarde, & de pourvoir en toutes manieres à ſa ſûreté. Dans ce même tems-là Aſpaſie fut accuſée d'impieté par Hermippus, faiſeur de Comédies, qui la chargeoit auſſi de recevoir chez elle des femmes libres pour les proſtituer à Pericles, & Diopites dreſſa un Décret par lequel il étoit ordonné qu'on denonceroit tous ceux qui nioient les Dieux, ou qui tenoient des propos touchant les choſes céleſtes, & cela pour faire tomber le ſoupçon ſur Pericles à cauſe d'Anaxagore. Comme le peuple approuvoit & recevoit avec plaiſir ces dénonciations, Dracontides fit un autre Decret qui fut auſſi approuvé, par lequel il étoit porté que Pericles remettroit ſes comptes entre les mains de Prytanes, & que les Juges, après avoir pris les ſuffrages ſur l'Autel, le jugeroient dans la ville; Mais Agnon ôta du Décret ce dernier article, & mit que l'affaire ſeroit jugée par quinze cent Juges, & que l'action ſeroit appel-

Aſpaſie accuſée d'impieté, & de proſtituer à Pericles des femmes libres.

Anaxagore accuſé d'impieté.

Des Prytanes, c'eſt à-dire, des Senateurs qui étoient en fonction.

Et cela pour faire tomber le ſoupçon ſur Pericles à cauſe d'Anaxagore.) Ce paſſage a beſoin d'être expliqué. Anaxagore enſeignoit qu'une ſeule intelligence avoit débroüillé le chaos & rangé le monde dans le bel ordre où nous le voyons. Ce qui n'étoit autre choſe que decréditer les Dieux du Paganiſme. On vouloit donc rendre par-là ſon diſciple Pericles ſuſpect de tenir la même doctrine ſur l'unité d'un Dieu.

Et que les Juges après avoir pris les ſuffrages ſur l'Autel.) Cela étoit favorable à Pericles à cauſe de la Religion qui auroit pû retenir la Plûpart des Juges. Dans la vie de Themiſtocle, on a vû un autre exemple de cette coûtume de prendre ſur un Autel les billets ou les ballotes dont on ſe ſervoit dans les Jugemens. Cela ne ſe pratiquoit que dans les occaſions extraordinaires & lorſqu'on vouloit avertir les Juges qu'ils devoient juger ſans faveur & dans la plus exacte juſtice.

Cinquante de chaque Tribu.

lée *de rapine & de concuſſion*, ou ſimplement *d'injuſtice*, comme on voudroit.

Pericles ſauve Aſpaſie par ſes prieres & par ſes larmes.

Pericles ſauva Aſpaſie par ſes prieres & par la compaſſion qu'il fit aux Juges, en pleurant à chaudes larmes pendant qu'on plaidoit, comme le rapporte Æſchine, mais il craignit de n'avoir pas le même ſuccès pour Anaxagore, c'eſt pourquoi il le fit ſortir de la ville & l'accompagna, & pour lui, voyant qu'il avoit extrémement offenſé le peuple dans l'affaire de Phidias, & craignant l'iſſuë de ce Jugement, il alluma la guerre qui differoit toûjours de s'enflamer, & qui n'étoit encore que fumante. Il eſperoit que par ce moyen il diſſiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui, & qu'il appaiſeroit l'envie, parce que dans des affaires ſi preſſantes, & dans un danger ſi éminent, la ville ne manqueroit jamais de ſe jetter entre ſes bras, & de s'abandonner à ſa conduitte, à cauſe de ſa puiſſance & de ſa grande réputation.

Il fait ſauver Anaxagore, & l'accompagne, hors de la ville.

Pourquoi Pericles alluma la guerre du Peloponeſe.

Voilà donc les differentes cauſes pour leſquelles on prétend qu'il empêcha le peuple de ſe rendre aux inſtances des Lacédémoniens; mais la vérité eſt incertaine & cachée. Les Lacédémoniens voyant par-là qu'en ruinant la puiſſance de Pericles ils auroient meilleur marché d'Athénes, ordonnerent aux Athéniens d'achever de chaſſer de leur ville ceux qui avoient encouru la malediction pour le crime commis contre les complices de Cylon. Car ils ſçavoient bien que

Moyen que les Lacédémoniens prennent pour faire chaſſer Pericles.

Pericles

Pericles du côté de ſa mere étoit de la race de ces maudits & excommuniez, comme Thucydide même l'écrit. Mais cet expedient eut un ſuccès tout contraire à celui qu'ils en avoient attendu. Au lieu de donner des ſoupçons de Pericles & de le rendre odieux au peuple, il augmenta ſa gloire & la confiance qu'on avoit en lui; parce qu'elle fit voir que c'étoit lui ſur tout que les ennemis haïſſoient & craignoient. C'eſt pourquoi auſſi avant qu'Archidamus, Général de l'Armée du Peloponeſe, entrât dans l'Attique, il déclara aux Atheniens que ſi Archidamus en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient en propre, ſoit à cauſe du droit d'Hoſpitalité qui étoit entre eux, ou pour donner occaſion à ſes ennemis & à ſes envieux de le calomnier, comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athenes, ſes terres & ſes maiſons.

Ce crime a été expliqué dans la vie de Solon.

Trait de prudence de Pericles.

Droit d'Hoſpitalité entre Archidamus, Roi de Sparte & Pericles.

Les Lacedémoniens & leurs alliez entrerent avec une groſſe Armée dans l'Attique, ſous la conduite du Roi Archidamus, & après avoir ravagé toute la Contrée, ils s'avancerent juſqu'au bourg d'Acharnes, où ils camperent, dans l'eſperance que les Atheniens ne pourroient les

Les Lacedémoniens & leurs alliez entrerent donc avec une groſſe Armée dans l'Attique.] C'eſt la deuxiéme année de l'Olympiade 87. la premiere année de la guerre du Peloponeſe.

Ils s'avancerent juſqu'au Bourg d'Acharnes.] C'étoit un des plus grands Bourgs d'Athenes, il fourniſſoit ſeul trois mille combattants. Il étoit à quinze cent pas de la Ville.

ſouffrir ſi près d'eux, & qu'ils ſortiroient en bataille, pour défendre leur pays & pour donner des preuves de leur courage. Mais Pericles trouva que c'étoit joüer de ſon reſte & hazarder la ville, que d'aller livrer bataille devant ſes murailles à une Armée de ſoixante mille combattans, car il y en avoit tout autant dans cette premiere expedition, & à une Armée compoſée de meilleures troupes qu'il y eût dans la Beotie & dans le Peloponeſe ; Ainſi il tâchoit d'arrêter & de calmer l'impatience de ceux qui vouloient combattre à quelque prix que ce fût, & qui ne pouvoient ſupporter ce qui ſe paſſoit à leur vûë, leur diſant *que les arbres coupez & abbattus revenoient en peu de tems, au lieu que des hommes morts, la perte en étoit irréparable.*

Grande ſageſſe de Pericles.

Ce que Pericles diſoit aux Atheniens pour les retenir.

Il ſe garda bien de faire aucune aſſemblée du peuple, de peur qu'on ne le traînât au combat malgré lui. Mais comme un bon pilote dans une tempête qui bouleverſe la mer, après avoir donné par tout ſes ordres, & préparé toutes les armes qu'il peut employer contre ſa fureur, ſe ſert de ſon art ſans ſe laiſſer toucher aux larmes & aux prieres des paſſagers, qui ſont éperdus de frayeur & malades, lui de même après avoir bien fermé ſa ville & poſé par tout des gardes pour n'être pas ſurpris, il ſuivoit les conſeils que lui ſuggeroit ſa prudence, ſe mettant peu en peine des cris, des plaintes & des emportemens de ſes Citoyens, quoique d'un côté ſes amis fiſſent tous

Pericles dans cette occaſion comparé à un bon Pilote dans une tempête.

leurs efforts pour le fléchir par leurs prieres, & que de l'autre ſes ennemis n'oubliaſſent rien pour l'ébranler par leurs menaces & par leurs mauvais diſcours, & qu'il y eût une infinité de gens qui tâchoient de le piquer par des chanſons & par des ſatyres, en décriant ſa conduite, comme celle d'un lâche & d'un homme qui laiſſoit tout en proye à leurs ennemis. Cleon même étoit un de ceux qui s'acharnoient le plus contre lui, & ce malheureux profitant de la colere de ſes Citoyens, s'avançoit conſidérablement par ce moyen dans la bienveillance du peuple, comme Hermippus le témoigne par ces vers : *Roi des Satyres, pourquoi n'as-tu pas le courage de prendre la pique ? Tu te contentes de combattre de la langue, & tu parles de guerre avec beaucoup d'audace & de fierté. A t'entendre on te prendroit pour le vaillant Teles, mais l'éclat d'une épée nuë te fait frémir, tu n'as plus ni for-*

Paſſage du Poëte Hermippus.

Cleon même étoit un de ceux.] C'eſt le même Cleon qu'Ariſtophane a ſi mal traitté. Il ſçut ſi bien gagner le peuple, qu'il fut enſuite Général des Atheniens.

Comme Hermippus le témoigne dans ces vers.] Au lieu de δηλοῖ παραπλησίως Ἕρμιππος, il faut lire comme M. Salvini, δηλοῖ παραπλησίως Ἕρμιππος.

Roi des Satyres.] Hermippus appelle Pericles *Roi des Satyres*, à cauſe des débauches dont on l'accuſoit.

A t'entendre, on te prendroit pour le vaillant Teles.] C'eſt à mon avis le ſeul véritable ſens de ces mots φὺ χλὼ ἢ Τέλητος ἀνδρείας *Tu as promis le courage d'un Teles.* Ce Teles étoit quelque homme de grande réputation pour ſon courage. Ceux qui ont traduit, *tu as la timidité d'un Teles*, ſe ſont fort trompez.

Mais l'éclat d'une épée nuë te fait frémir, tu n'as plus ni force ni vertu.] Dans ces vies de Plutarque il n'y a point de paſſage plus corrompu que celui-ci. Ce vers d'Hermippus, comme il eſt

ce ni vertu, quoique tu ſois aiguillonné par l'ardent Cleon, qui ne te donne aucun relâche.

Pericles aſſiegé, envoye dans le Peloponeſe une flotte de cent vaiſſeaux.

Tout cela n'émût point Pericles, il ſupporta patiemment ces injures & ces reproches, & ſe contentant d'envoyer une flotte de cent vaiſſeaux au Peloponeſe, il demeura chez lui, tenant toûjours ſa ville en bride, juſqu'à ce que les ennemis ſe fuſſent retirez. Cependant pour adoucir & pour amuſer le peuple, qui étoit très-rebuté de la longueur de cette guerre, il leur redonnoit de nouvelles forces par quelque diſtribution de deniers, & par le partage de quelques terres, car il leur donna par ſort les terres des Æginetes qu'il avoit chaſſez. Ce que ſouffroient leurs ennemis étoit encore pour eux une conſolation dans leur miſere, la flotte qui étoit allée au Peloponeſe avoit ravagé une grand étendue de pays, & ſaccagé grande nombre de bourgs & de petites villes, & Pericles en perſonne avoit fait une courſe dans

Adreſſe de Pericles pour adoucir & pour amuſer le peuple.

crit, n'eſt pas intelligible. Car que ſignifie ἀκίνυ ῥύχη κοπίδος ? Cela n'eſt point Grec, & ne preſente aucun ſens. Je ſuis perſuadé qu'il faut corriger, κἀγχωριδίου ὀ' ἀκόνης σκληρᾶς παραθηγομένης βρύχει κἀπιᾶς. *Et quand tu vois devant toi une épée nuë & bien affilée tu fremis, tu trembles, & tu n'as plus ni force ni vertu, Dentibus frendes & deficis; fatiſcis.* Car voilà les deux marques ordinaires & naturelles de la frayeur & de la lâcheté les dents qui claquent, & les forces défaillantes.

Quoique tu ſois aiguillonné par l'ardent Cleon.] M. Salvini a fort bien connu la plaiſanterie de ce mot αἴθωνι Κλέωνι. Car il a vû que c'eſt une parodie de ce mot qui eſt ſouvent dans Homere αἴθωνι Σιδήρῳ *Micanti Ferro.* Au lieu *du fer*, Hermippus a mis plaiſamment *Cleon*, pour le tourner en ridicule.

Et Pericles en perſonne avoit fait une courſe dans les terres de Megare.) Plutarque ſe trompe ici ;

lés terres de Megare, qu'il avoit entierement ruinées. Ainſi l'Armée des ennemis, qui faiſoit certainement beaucoup de mal aux Atheniens par terre, mais qui n'en recevoit pas moins d'eux par mer, n'auroit pas réſiſté ſi long-tems à une ſi rude guerre, & ſe ſeroit bientôt laſſée, comme Pericles l'avoit prédit au commencement, ſi quelque Demon ne ſe fût oppoſé aux conſeils de la prudence humaine. Premierement, il s'éleva dans la ville une peſte ſi violente, qu'elle ravageoit la fleur de la jeuneſſe, & diminuoit extrémement les forces des Atheniens, & cette maladie du corps paſſa juſqu'à l'eſprit, & l'aigrit extrémement contre Pericles, de maniere que comme des phrenetiques, qui s'emportent contre leur medecin & contre leur pere, ils ſe révolterent contre lui & le maltraitterent, excitez à cela par ſes ennemis, qui alloient diſant que cette maladie.

Peſte très-violente dans Athenes.

Les Atheniens ſe revoltent contr Pericles.

Pericles n'étoit pas aſſez imprudent pour ſortir de ſa Ville pendant que les Lacedémoniens étoient dans l'Attique, il ne fit cette courſe qu'après qu'ils ſe furent retirez au commencement de l'Automne, & cela eſt ſi vrai, que Thucydide marque même que la Flotte des Atheniens revenoit du Peloponeſe & étoit déja à Egine, & que les ſoldats de la Flotte ſe joignirent à l'Armée de Terre.

Et ſe ſeroit bien-tôt laſſé, comme Pericles l'avoit prédit.] Elle ſe laſſa auſſi, & s'en retourna. Plutarque confond ici les deux courſes qu'Archidamus fit dans l'Attique, & des deux il n'en fait qu'une. Archidamus retourna l'année ſuivante. Thucydide l'a fort bien marqué. Cela eſt important pour cette Hiſtoire. La peſte, dont il eſt parlé enſuite ne s'éleva qu'à ce ſecond voyage d'Archidamus, la troiſiéme année de l'Olympiade LXXXVII.

Pericles accuſé d'être la ſeule cauſe de ce fleau.

ne venoit que de la multitude des gens des bourgs qui s'étoient retirez dans la ville, parce que dans la ſaiſon la plus chaude de l'année, tous ces gens-là étoient obligez de loger pêle-mêle dans de petits trous obſcurs, & ſous des tentes étouffées, où ils menoient une vie caſaniere & oyſive, reſpirant toûjours le même air, au lieu qu'auparavant ils faiſoient beaucoup d'exercice, & joüiſſoient d'un air libre & pur, & qu'on ne devoit accuſer de toutes ces calamitez, que celui qui dans cette guerre avoit comme verſé dans leurs murailles ce déluge de gens de campagne, & qui cependant n'employoit point ce grand nombre d'hommes, mais les tenoit là renfermez & entaſſez les uns ſur les autres comme des animaux, les laiſſant dévorer à la corruption qu'ils contractoient les uns des autres, ſans leur donner aucun ſecours, ni le moindre rafraichiſſement.

Ne venoit que de la multitude des gens des Bourgs.) Amiot a traduit, *de la multitude des Payſans*, mais il s'eſt trompé. Les Payſans ſont oppoſez aux gens de la ville, & ici c'étoient de véritables Atheniens. Les Habitans des bourgs qui compoſoient tous une ſeule & même ville. Par exemple les trois mille habitans du bourg d'Acharnes, qui s'étoient retirés dans Athenes, étoient auſſi francs Atheniens que ceux qui habitoient Athenes même. Il ne faut que voir la vie de Theſée pag. 51. & le ſecond livre de Thucydide, qui explique cela parfaitement, en faiſant voir que Theſée fit un ſeul corps de Citoyens, de tous les habitans des bourgs en détruiſant les Palais & les Salles à tenir Conſeil, & en les obligeant tous à s'aſſembler dans l'Hôtel de Ville d'Athenes. Leur habitation étoit toûjours dans les bourgs, mais la Juſtice ne ſe rendoit que dans la ville.

Pour remedier à ces malheurs, & pour incommoder ceux qui leur faiſoient une ſi cruelle guerre, Pericles fit équipper cent cinquante vaiſſeaux, ſur leſquels il embarqua de bonnes troupes d'Infanterie & de Cavalerie. Ce gros armement donna autant d'eſperance à ſes Citoyens, que de frayeur à ſes ennemis. L'embarquement fait, comme Pericles montoit ſur ſon vaiſſeau, tout d'un coup le Soleil vint à s'éclipſer entierement, & la terre fut couverte de ténébres. Cela jetta la conſternation & l'épouvante dans l'eſprit de tous les Atheniens, qui regardoient cette éclipſe comme un préſage funeſte. Pericles voyant donc ſon Pilote étonné & incertain de ce qu'il devoit faire, lui mit un pan de ſon manteau devant les yeux, & lui demanda *ſi cela lui paroiſſoit ſi épouvantable, & s'il le prenoit pour un ſigne ſi terrible*; Le Pilote ayant répondu que non. *Quelle difference mets-tu donc* ajoûta Pericles, *entre mon manteau & ce qui cauſe cette éclipſe, ſinon que ce qui produit ces ténébres eſt plus grand que mon manteau*? Mais quant à cette matiere, elle eſt traitée dans les écoles des Philoſophes.

Ce que fit Pericles pour remedier à ces malheurs.

Eclipſe de Soleil comme Pericles s'embarquoit.

Comment Pericles raſſura ſon Pilote, effrayé de cette éclipſe.

Pericles ayant mis à la voile, ne fit aucun exploit qui répondît à la grandeur de cet ap-

Pericles ne fait rien qui réponde à ce grand appareil.

Pericles fit équiper cent cinquante vaiſſeaux.) Cent vaiſſeaux Atheniens ſur leſquels il avoit quatre mille hommes d'Infanterie, & des Barques où il y avoit quatre cens chevaux. A ces cent vaiſſeaux il s'en joignit cinquante de Chio & de Lesbos.

Tout d'un coup le Soleil vint à s'éclipſer.] Cette Eclipſe n'arriva pas à cette derniere expedition, mais à la précedente.

Il aſſiege Epidaure qui étoit conſacrée à Eſculape.

Une maladie dont il eſt attaqué l'oblige à lever le ſiege.

On peut voir dans Thucydide le diſcours qu'il fait ſur cela aux Atheniens.

Pericles depoſé & condamné à une amende.

Quinze mille écus.

Diodore la fait monter à quatre-vingts talents. A quatre vingts mille écus.

Maux domeſtiques qui arrivent à Pericles.

pareil, & comme il aſſiégeoit la ſacrée ville d'Epidaure, dont il eſperoit de ſe rendre bientôt maître, il fut ſurpris d'une maladie qui l'obligea de lever le ſiege, & qui ſe répandit, non ſeulement ſur toutes les troupes, mais auſſi ſur tous ceux qui s'aprochoient de ſon camp. Voyant donc que ce mauvais ſuccès avoit irrité les Atheniens contre lui, il voulut les conſoler & leur redonner de la confiance; Mais il ne put jamais les appaiſer, qu'après que par leurs ſuffrages ils lui eurent ôté ſa charge de Général, & l'eurent condamné à une groſſe amende. Ceux qui diſent le moins, la font monter à quinze talents, & ceux qui diſent le plus, la pouſſent juſqu'à cinquante. Celui qui ſe porta pour accuſateur dans ce Jugement, ce fut Cleon, comme le rapporte Idomenée, ou Simmias, ſelon Theophraſte, ou Lacraditas, ſi l'on en croit Heraclide de Pont. Mais ſes malheurs publics paſſerent bientôt, le peuple ayant laiſſé toute ſa colere pour ainſi dire dans la playe, comme l'Abeille y laiſſe ſon aiguillon. Il n'en fut pas de même de ſes maux domeſtiques; Car outre qu'il avoit perdu par la peſte un grand nombre

Et comme il aſſiégeoit la ſacrée ville d'Epidaure, &c. il fut ſurpris d'une maladie.) Comme ſi Eſculape eût voulu ſe venger de ce qu'on aſſiégeoit ſa ville, mais Tucydide ne parle point de cette maladie, il fait voir même, qu'après avoir mal réüſſi à Epidaure, il eut d'auſſi mauvais ſuccez à Trezene, à Hermione & ailleurs; & que le ſeul exploit qu'il fit, ce fut de prendre Pruſie, ville de la Laconie ſur la côte de la mer.

de

de ſes parens & de ſes amis, la diviſion regnoit depuis long-tems dans ſa famille. Xanthippe ſon fils aîné, qui aimoit naturellement la dépenſe, & qui avoit épouſé une jeune femme, qui ne l'aimoit pas moins, & qui étoit fille d'Iſander, & petite-fille d'Epilycus, ne pouvoit ſupporter l'exacte œconomie de ſon pere, qui ne fourniſſoit que bien petitement à ſes plaiſirs; il envoya donc ſous ſon nom emprunter quelque argent. Quand celui qui l'avoit prêté voulut le redemander, non-ſeulement Pericles refuſa de le payer, mais il l'appella encore en Juſtice; Xanthippe outré de dépit, s'emporta extrêmement contre ſon pere, & le décrioit par tout, ſe mocquant ouvertement des aſſemblées qu'il faiſoit dans ſa maiſon, & des converſations qu'il avoit avec les Sophiſtes. Car il alloit diſant, qu'un jour dans les jeux publics un Athlete ayant tué par mégarde d'un coup de javelot le cheval d'Epitimius de Pharſale, Pericles avoit paſſé toute une journée avec Protagoras, pour exa-

Xanthippe ne pouvoit ſupporter l'exacte œconomie de ſon pere.

Xanthippe décrie ſon pere & en fait des plaiſanteries.

Ayant tué par mégarde d'un coup de javelot le cheval d'Epitimius de Pharſale.) Il y a long-tems que M. de Girac a averti de la faute qu'Amiot a faite ſur ce paſſage, en diſant qu'Epitimius fut tué, au lieu que Plutarque dit que ce fut ſon cheval. Cependant le Grec eſt fort clair, mais le meilleur eſprit tombe dans ces négligences, ſur-tout quand il eſt las du travail.

Pericles avoit paſſé toute une journée avec Protagoras pour examiner, &c.) Voilà une recherche bien frivole pour un Général d'Armée comme Pericles. Mais il n'y a nulle apparence que Pericles s'amusât à ces niaiſeries de Sophiſte: C'eſt un ridicule que ſon fils voulut bien lui donner, pour ſe mocquer de l'amour qu'il avoit pour la Philoſophie, comme Ariſtophane dans la II. Scene

miner qui étoit ſelon la droite raiſon, le véritable auteur de ce meurtre, ou le javelot, ou celui qui l'avoit lancé, ou les Agonothetes, c'eſt-à-dire les Préſidens de ces jeux. Steſimbrotus ajoûte, que ce fut Xanthippe même qui ſema le bruit qu'il avoit un commerce criminel avec ſa femme, & que ce fils conſerva juſqu'à ſa mort cette animoſité qu'il avoit contre ſon pere, & qu'on ne pût jamais appaiſer. Il mourut de la peſte; Pericles perdit en même tems ſa ſœur, avec pluſieurs de ſes parens & de ſes amis les plus conſidérables, & qui lui étoient les plus néceſſaires pour le Gouvernement. Cependant il ne ſuccomba point ſous ces malheurs, la fermeté de ſon ame n'en fut point ébranlée, & on ne le vit ni pleurer, ni faire des obſeques, ni paroître ſur le tombeau d'aucun de ſes proches, juſqu'à la mort de Paralus, qui étoit le dernier de ſes enfans légitimes. Alors étonné & ébranlé par un ſi rude coup, il fit tous ſes efforts pour ſe maintenir dans ſon aſſiette naturelle, & pour conſerver cette grandeur d'ame qui avoit paru en tant d'occaſions : Mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs ſur la tête du mort, il

Calomnie atroce de Xanthippe contre ſon pere.

Parens & amis néceſſaires à ceux qui ſe mêlent du Gouvernement.

Fermeté d'ame de Pericles dans tous ſes malheurs.

Il n'eſt ébranlé que par la mort de ſon dernier fils.

du premier acte des Nuées, reproche à Socrate qu'il recherchoit avec Cairephon, combien une puce ſautoit de ſes propres ſemelles. Ce Protagoras étoit le plus grand Sophiſte de ce tems-là: Il amuſa & trompa la Grece pendant plus de quarante ans, & amaſſa plus de bien par ſes ſophiſmes, que Phidias par ſes beaux ouvrages, & que dix autres Sculpteurs comme lui. On n'a qu'à voir ce que Platon en a dit dans ſes Dialogues, dans le Protagoras & dans le Menon.

ne pût ſoûtenir cette cruelle vûë, ni être le maître de ſa douleur, qui éclata par des cris, par des ſanglots, & par un torrent de larmes, ce qui ne lui étoit jamais arrivé.

Cependant la ville ayant voulu eſſayer tous les autres Capitaines & les autres Orateurs, & n'en ayant point trouvé qui eût le poids, la force & l'autorité néceſſaire pour une charge ſi importante & ſi difficile, commença à le déſirer & à le rappeller à ſon Tribunal. Il étoit alors renfermé dans ſa maiſon, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade & ſes autres amis lui perſuaderent de ſortir & de ſe montrer. D'abord le peuple lui demanda pardon de ſon ingratitude, & Pericles touché de ſes prieres, reprit le Gouvernement.

Le peuple déſire Pericles, & le rappelle au Gouvernement.

Après qu'il eut été élû Général, la premiere choſe qu'il fit, ce fut de propoſer qu'on caſsât la Loi qu'on avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorſqu'il ſe voyoit des fils légitimes. Mais alors il la voulut abolir, de peur que faute

Elu Général, il fait caſſer la Loi qu'il avoit faite contre les bâtards.

Cependant la ville ayant voulu eſſayer tous les autres Capitaines.) c'eſt à-dire, ayant voulu examiner les qualitez qu'ils avoient, car elle n'eut pas le tems de les éprouver, puiſque Pericles mourut l'année ſuivante. Auſſi Thucydide dit-il que Pericles fut rappellé peu de de tems après.

Ce fut de propoſer qu'on caſſât la Loi, qu'il avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorſqu'il ſe voyoit des fils légitimes.) Ce n'étoit pas l'amour de la patrie qui avoit porté Pericles à faire cette Loi, c'étoit la haine & l'envie qu'il avoit contre Cimon, & qui l'excitoient à rayer ſes enfans des rôles des Citoyens. Mais quand la fortune l'eut puni de ſa dureté, alors l'amour de ſa maiſon & de ſon nom fut plus forte que cette haine. Il fit caſſer cette Loi en faveur de ſon bâtard.

de ſucceſſeur deſcendu de lui, ſa maiſon & ſa race ne fuſſent entierement éteintes, & ne périſſent avec ſon nom. Voici ce que c'étoit que cette Loi.

Pluſieurs années auparavant Pericles étant dans ſa plus grande puiſſance, & ſe voyant pluſieurs enfans légitimes, comme nous l'avons déja dit, fit un Decret, qui portoit, qu'on ne tiendroit pour Athéniens naturels & véritables, que ceux qui ſeroient nez de pere & de mere Athéniens. Quelque tems après ce Decret, le Roi d'Egypte envoya à Athenes un préſent de quarante mille meſures de bled : Il falloit donc que ce bled fût partagé entre les Citoyens ; mais ſur les termes de l'Ordonnance on fit à tous les bâtards des procès, qui juſqu'alors avoient été négligez, & auſquels on n'avoit pas penſé. Il y eut même beaucoup de Citoyens que l'on comprit dans ce nombre par de pures chicanes, pour les empêcher d'avoir part à la diſtribution. Il y en eut près de cinq mille qui furent condamnez & vendus comme Eſclaves, & quatorze mille quarante qui furent confirmez dans leurs privileges de Citoyens : Il paroiſſoit donc fort étrange & fort dur, qu'une Loi qui avoit été exécutée à la lettre contre un ſi grand nombre de perſonnes, fût annullée & caſſée par celui-là même qui

Décret de Pericles contre les bâtards.

Chaque meſure étoit du poids de cent huit livres.

Il falloit donc que ce bled fût partagé entre les Citoyens.) Il y a une faute au texte, ἔδει διανέμεσθαι τὸν πολίτας, il faut lire, ἔδει διανέμεσθαι τοῖς πολίταις. Et je vois que M. Salvini l'a ainſi corrigé.

en avoit été l'auteur & le promoteur. Mais les calamitez domeſtiques qui étoient arrivées à Pericles, comme pour le punir de ſon orgueïl & de ſon arrogance, toucherent de compaſſion les Athéniens, qui eſtimant que ces malheurs, qu'il ne meritoit point, étoient l'ouvrage d'une Fortune envieuſe & jalouſe, & que ſa demande étoit pleine d'humanité, lui permirent de faire écrire ſon bâtard dans les Regiſtres des Citoyens de ſa Tribu, & de lui donner ſon nom propre, & c'eſt celui, qui dans la ſuite, après avoir défait les Peloponeſiens dans une bataille navale, près des Iſles Arginuſes, fut condamné à mort, avec les autres Capitaines ſes Collegues.

Le bâtard de Pericles eſt écrit dans les Regiſtres des Citoyens.

Vingt-deux ans après.

Trois Iſles au bas de l'Iſle de Lesbos, près de la côte d'Aſie.

Peu de tems après Pericles tomba malade de la peſte, qui véritablement ne fut, ni ſi aiguë ni ſi violente que celle des autres, mais

Pericles tomba malade de la peſte.

Qui eſtimant que ces malheurs, qu'il ne meritoit point, étoient l'ouvrage d'une Fortune envieuſe & jalouſe.] C'eſt à mon avis le véritable ſens de ces paroles de Plutarque, ὃς δόξαντος αὐτὸν τιμωρεῖσθαι τὴν τύχην. Amiot a mal traduit, *croyant qu'il en avoit été puni par expreſſe permiſſion & vengeance des Dieux.* Si les Athéniens euſſent crû que les malheurs de Pericles euſſent été l'effet de la colere des Dieux ſur lui, jamais ils n'euſſent oſé le ſoulager.

Fut condamné à mort avec les autres Capitaines ſes Collegues.] Les Athéniens avoient élû dix Capitaines. Après le gain de la bataille on leur fit le procès, on en condamna huit à la mort, & on en exécuta ſix qui ſe trouverent préſens, du nombre deſquels étoit ce bâtard de Pericles. Le ſeul crime qu'on leur imputoit, étoit de n'avoir pas enterré les morts. Xenophon a écrit cette avanture fort au long dans le premier livre de ſon Hiſtoire Grecque. Ce combat fut donné ſous l'Archonte Callias, la ſeconde année de l'Olympiade XCIII. 24. ans après la mort de Pericles.

foible & languiſſante, & qui avec une lenteur, accompagnée de changemens infinis, conſumoit peu à peu ſon corps, & affoibliſſoit ſon eſprit. Theophraſte dans l'endroit de ſes morales, où il recherche ſi les mœurs changent avec la fortune, & ſi elles peuvent être ſi alterées par les maux du corps, qu'elles s'écartent & s'éloignent de la vertu, raconte que Pericles dans cette maladie, étant viſité par un de ſes amis, lui montra une eſpece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou, voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade, puiſqu'il ſouffroit ces ſottiſes-là.

Comme il étoit à l'extrémité & ſur le point

Lui montra une eſpece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou.] Ces charmes qu'on donnoit comme des remedes éprouvez contre les maladies & contre certains maux, étoient fort en uſage parmi les payens, & ne ſont pas inconnus parmi nous, car on voit encore des eſprits foibles qui en ſont infatuez. C'étoient de prétendus préſervatifs faits avec les enchantemens de la magie, ou ſous certaines conſtellations auſquelles l'Aſtrologie judiciaire attribuoit de grandes vertus, & on les appelloit par cette raiſon, *des remedes Phyſiques.* Tel eſt ce remede que Marcellus, quoique Chrétien, propoſe pour les maux d'eſtomac. *Ad ſtomachi dolorem remedium Phyſicum ſit: In lapide Jaſpide exculpe draconem radiatum, ut habeat ſeptem radios & claude auro, & utere in collo. Pour le mal d'eſtomac ſervez-vous de ce remede Phyſique: Gravez ſur une pierre de jaſpe un dragon rayonné, qui ait ſept rayons, enchaſſez-le dans de l'or, & portez-le pendu au cou.* Comme les femmes ſont le plus ſujettes à cette ſuperſtition, Pericles ajoûte fort bien, *que des femmes lui avoient pendu au cou.*

Voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fut bien malade, puiſqu'il ſouffroit ces ſottiſes-là.] Plutarque explique fort bien le ſentiment de Pericles, qui avoit été trop bien inſtruit par Anaxagore pour donner dans de ſi grandes niaiſeries, & pour attendre quelque ſoulagement de ces préſervatifs, que la ſuperſtition & l'erreur avoient inventez.

de rendre l'ame, les principaux Citoyens, & les amis qui lui reſtoient, étoient dans ſa chambre autour de ſon lit, & parloient de ſa vertu & de la grande puiſſance qu'il avoit euë, parcouroient ſes exploits, & comptoient le nombre de ſes victoires; car étant Général des Athéniens, il avoit érigé à l'honneur de ſa ville neuf trophées, pour autant de combats qu'il avoit gagnez. Ils diſcouroient donc ainſi entr'eux, croyant qu'il avoit déja perdu tout ſentiment, & qu'il ne pouvoit plus entendre: Mais il ne lui étoit pas échappé une ſeule parole de tout ce qu'ils avoient dit, & rompant tout d'un coup le ſilence, *Je m'étonne*, leur dit-il, *que vous conſerviez ſi bien dans votre mémoire; & que vous releviez ſi fort des choſes auſquelles la Fortune à tant de part, & qui ſont déja arrivées à tant d'autres Capitaines, & que vous oubliiez ce que j'ai fait de plus grand & de plus glorieux. C'eſt*, ajoûta-t-il, *que mon miniſtere n'a fait prendre le manteau noir à aucun de nos Citoyens.* Quel admirable perſonnage, non ſeulement par ſa douceur, & par l'humanité qu'il a toûjours conſervées dans tant de grandes affaires, & au milieu de tant de haines & d'oppoſitions, mais encore par ce ſentiment noble & généreux, qui lui faiſoit regarder comme la plus grande de toutes ſes grandes actions, de n'avoir jamais rien accordé à l'envie, ni à la colere dans une puiſſance ſuprême, & de ne s'être jamais porté envers perſonne en implacable

Ce que Pericles à l'agonie, dit à ſes amis qui parloient de ſes grands exploits.

Quel eſt le plus grand & le plus glorieux exploit d'un Prince, & de celui qui gouverne un Etat.

Belle réflexion de Plutarque.

ennemi ! Il me ſemble pour moi que cela ſeul, je veux dire de la douceur de ſes mœurs & de ſa vie, qu'il conſerva toûjours nette & pure, ſuffit pour juſtifier le ſurnom d'*Olympien*, qui lui avoit été donné, & pour faire voir que ce n'étoit point pour lui un ſurnom ridicule & faſtueux, mais au contraire, qu'il lui étoit très-ſéant & très convenable, & qu'il ne pouvoit lui être juſtement envié : car c'eſt ainſi que nous penſons & eſtimons tous que les Dieux, étant par leur nature la cauſe de tous les biens, & ne pouvant jamais être auteurs des maux, ſont à bon droit les Rois & les Maîtres du

Suffit pour juſtifier le ſurnom d'Olympien.] Il eſt à ſouhaiter que tous les Princes qui liront ces vies, faſſent attention à ce paſſage, & qu'ils ſoient bien pénétrez de cette vérité, que la douceur, la clemence, l'humanité, ſont les ſeuls moyens qu'ils ayent de s'attirer le reſpectable ſurnom d'*Olympiens*; c'eſt-à-dire, de *Divins*; car ce n'eſt que par-là qu'ils peuvent reſſembler à Dieu.

Car c'eſt ainſi que nous penſons & eſtimons tous qus les Dieux, étant par leur nature la cauſe de tous les biens, & ne pouvant jamais être auteurs des maux.] C'eſt ce qui avoit porté quelques Philoſophes à établir deux principes, comme deux Dieux oppoſez, dont l'un étoit auteur du bien, & l'autre auteur du mal. Cette erreur qui a été renouvellée par les Manichéens, eſt trop impie & trop groſſiere pour n'être pas apperçûe. Mais ce paſſage de Plutarque, qui ſemble la favoriſer, ne laiſſe pas de pouvoir être expliqué favorablement : car Dieu n'eſt pas proprement l'auteur des maux, tout ce qu'il fait eſt juſte & bon, & les maux que nous ſouffrons ne ſont que l'effet de notre corruption fomentée par un mauvais principe ſubordonné lui-même à Dieu & la punition de nos crimes.

Sont à bon droit les Rois & les Maîtres du monde.) Dieu ne ſeroit pas moins le Roi & le Maître du monde en déployant ſa Juſtice, qu'en exerçant ſa bonté. Il eſt pourtant vrai que nous rendons nos premiers hommages à ſa bonté infinie, qui l'a porté à nous préparer ſes bienfaits avant

monde

monde, non pas de la maniere que les Poëtes, pour nous troubler, & pour nous donner de fauſſes idées par leurs impertinentes imaginations, nous les repréſentent dans leurs ouvrages, où ils ſe contrediſent eux-mêmes; car en parlant du lieu que les Dieux habitent, ils l'appellent une demeure ferme & inébranlable qui n'eſt jamais agitée de vents, ni obſcurcie de nuages, qui joüit toûjours d'une douce ſerenité, & qui en tout tems eſt également éclairée par une lumiere pure, n'y ayant qu'un ſéjour comme celui-là, qui convienne à une Nature immortelle, & qui joüit de la ſouveraine felicité; & en même tems, ils nous dépeignent les Dieux eux-mêmes pleins de trouble, de

C'eſt la deſcription qu'Homere a fait du Ciel dans le VI. *liv. de l'Odyſſée.*

de nous créer. Auſſi les Rois qui à l'imitation de Dieu, dont ils ſont l'image, quoiqu'ils portent l'épée pour punir, ſont appellez, comme dit l'Ecriture, *bienfaiteurs* & n'ont point pris le titre de *puniſſeurs* ou de *vengeurs*.

Et en même tems ils nous dépeignent les Dieux pleins de trouble, de haine, de colere.) Il eſt vrai que la tranquillité de cette demeure, oppoſée au trouble & à la diviſion qui regnent parmi les Dieux qui l'habitent, paroît étonnante au premier coup d'œil. Cette cenſure tombe ſur Homere qui a fait cette deſcription du Ciel dans le VI. l. de l'Odyſſée & qui depeint les Dieux tels que Plutarque le remarque ici. Mais c'eſt prendre ce grand Poëte trop au pied de la lettre. On ne veut pas juſtifier ſa Théologie qui eſt monſtrueuſe en une infinité de points, mais on ne peut pas raiſonnablement croire que ce Poëte, homme de grand ſens comme il étoit certainement, n'ait pas vû ce que preſente l'écorce de ces fictions. Elles ont donc un ſens, dont l'allegorie eſt la ſeule clef, comme on l'a fait voir en beaucoup d'endroits. D'ailleurs ſous ces fictions ingenieuſes, il a voulu peindre ce qui arrive ſouvent chez les Princes & les Rois; leurs Palais paroiſſent le ſéjour du repos, de la tranquillité & des délices, pendant qu'ils ſont eux-mêmes pleins de trouble, de haine, de colere, d'eſprit de vengeance & le joüet de toutes les paſſions.

haine, de colere & de toutes les autres paſſions indignes d'un homme qui conſerve encore quelque reſte de bon ſens, & quelque ombre de ſageſſe. Mais ces reflexions paroîtront peut-être la matiére d'un autre traitté.

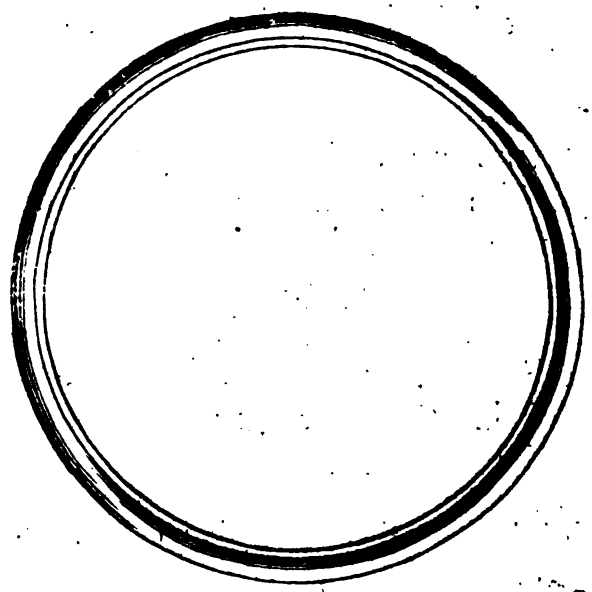
D'ordinaire ce qui arrive après la mort des grands hommes d'Etat, fait connoître la grandeur de leur perte.

Les affaires qui arriverent d'abord après la mort de Pericles, firent bien ſentir aux Athéniens la grandeur de la perte qu'ils avoient faite, & leur en imprimerent dans le cœur un très-grand regret. Car ceux qui pendant ſa vie avoient été le plus bleſſez de ſa grande puiſſance, comme d'une lumiere qui les offuſquoit, après ſa mort n'eurent pas plûtôt eſſayé des autres Orateurs & Gouverneurs du peuple, qu'ils avoüerent publiquement que jamais il n'y avoit eu d'homme plus moderé dans la ſéverité, ni plus grave dans la douceur, & que cette puiſſance, ſi onereuſe, à laquelle on donnoit le nom odieux de monarchie ou de tyrannie, parut alors avoir été la plus ſûre défenſe & le plus fort rempart de l'Etat, tant il s'étoit gliſſé depuis ſa mort dans le gouvernement de méchanceté & de corruption, qui n'avoient oſé éclatter pendant ſa vie, ou qu'il avoit toûjours tenu foibles & baſſes, en les empêchant de croître & de monter à un excès ſans remede, par la licence & par l'impunité.

Juſtice que les Athéniens rendent à Pericles après ſa mort.

La débauche & la corruption, qu'un grand prince retient pendant qu'il eſt en vie, profitent de ſa mort pour ſe gliſſer dans l'Etat, & s'y débordent avec plus de furie.

Les affaires qui arriverent d'abord après la mort de Pericles.) Comme on peut le voir dans les vies d'Alcibiade, de Nicias & de Lyſandre. Pericles mourut la troiſiéme année de cette guerre du Peloponeſe, c'eſt-à-dire, la derniere année de l'Olympiade 87.



FABIUS MAXIMUS.

PERICLES ayant été tel dans les choſes dignes de mémoire, dont la connoiſſance eſt parvenuë juſqu'à nous, il eſt tems de paſſer à Fabius Maximus que nous avons à lui oppoſer. On dit qu'Hercule étant devenu amoureux en Italie d'une Nymphe, ou ſelon d'autres, d'une femme du pays, près des rives du

On dit qu'Hercule étant devenu amoureux en Italie d'une Nymphe ou d'une femme du pays.] Selon Denys d'Halicarnaſſe, Hercule n'eut en Italie que deux enfans, l'un nommé Pellas, qu'il eut de la fille d'Evandre, & l'autre nommé Latinus qu'il eut d'une fille Hyperboréenne, qu'il avoit menée avec lui.

Fabiens deſcendus d'Hercule.

Tibre, eut d'elle le premier Fabius, duquel eſt deſcenduë la famille des Fabiens, une des plus nombreuſes & des plus illuſtres de Rome. Il y a des Auteurs qui écrivent que les premiers de cette Maiſon furent anciennement appellez *Fodiens*, parce qu'à la chaſſe ils prenoient les bêtes avec des pieges & des foſſes, car les Romains appellent encore aujourd'hui les creux, *des foſſes*, & pour dire creuſer la terre, ils diſent *fodere*, & que dans la ſuite du tems par le changement de deux lettres de *Fodiens*, ils furent appellez *Fa-*

L'origine de ce nom.

Eut d'elle le premier Fabius.] Ainſi la race des Fabiens étoit plus ancienne que Rome de quatre ou cinq cens ans. On ne peut pas douter qu'il n'y eût déja des Fabiens avant Rome bâtie, puiſque Remus appella de ce nom ceux qui s'attacherent à lui.

Duquel eſt deſcenduë la famille des Fabiens.) Notre langue n'a point de termes differents pour exprimer ce que les Romains appelloient *gens* & *familia*. *Gens* comprenoit toutes les branches, & *familia* ne comprenoit qu'une ſeule branche, une ſeule Maiſon. Nous ſommes forcez de donner à nôtre mot *famille*, toute l'extenſion qu'ils donnoient à *gens*. Il ſuffit d'en avertir.

Une des plus nombreuſes & des plus illuſtres de Rome.) Des plus nombreuſes, car elle entreprit ſeule la guerre contre les Veiens, & envoya contre eux trois cent ſix Fabiens qui y furent tous tuez; la derniere année de l'Olympiade 75. & des plus illuſtres, car elle avoit été élevée aux plus grandes Charges, & il y avoit eu des Fabiens qui avoient été ſept fois Conſuls. Dans le texte, au lieu de πολὺ il y a dans un Manuſcrit πολύανδρον.

Furent anciennement appellez Fodiens.) Feſtus écrit qu'ils furent appellez *Fovii* à *Fovea*, & il en donne deux raiſons qu'on peut voir au mot *Fovii*. Mais pourquoi ne pas croire plûtôt avec Pline, qu'ils furent appellez *Fabii*, *à Fabis*, à cauſe des Feves qu'ils ſçavoient fort bien cultiver comme les Lentulus & les Ciceruns furent ainſi nommez à cauſe des poids & des lentilles. *Jam Fabiorum, Lentulorum, Ciceronum, ut quiſque aliquod optime genus ſereret.* liv. 18. chap. 3. Cela convient à la ſimplicité de ces tems, où l'agriculture étoit la principale occupation des Heros.

biens. Cette Maiſon a porté pluſieurs grands perſonnages, & ſur tout un Fabius Rullus, qui à cauſe de ſes grandes actions fut ſurnommé *Maximus*, c'eſt-à-dire, *très-grand.*

De ce Fabius Maximus deſcend en droite ligne au quatriéme dégré Fabius Maximus, dont nous écrivons la vie, & qui eut le ſurnom de *Verrucoſus*, à cauſe d'une petite verruë qu'il eut ſur la levre. Il fut auſſi appellé *oviculâ* dans ſon enfance, c'eſt-à-dire, *petite brebis*, à cauſe de la douceur de ſon naturel & de ſa ſtupidité apparente, car ſon eſprit raſſis & tranquille, ſon ſilence, le peu d'empreſſement qu'il avoit pour les plaiſirs de ſon âge, la lenteur & la peine avec leſquelles il apprenoit ce qu'on lui enſeignoit, la douceur & la complaiſance qu'il avoit pour ſes camarades, paſſoient dans l'eſprit de ceux qui ne le voyoient pas de près, pour autant de marques de bêtiſe & de peſanteur d'eſprit. Il n'y avoit qu'un petit nombre de gens qui reconnuſſent que cette immobilité venoit de profondeur, & qui entreviſſent dans ce naturel une magnanimité incomparable & un courage de lion.

Fabius Maximus, appellé Verrucoſus, *&* ovicula.

Faux Jugemens que l'on faiſoit des qualitez de Fabius dans ſon enfance.

Sur tout un Fabius Rullus qui à cauſe de ſes grandes actions, fut ſurnommé Maximus.] Ce Fabius Rullus fut cinq fois Conſul, & remporta pluſieurs grandes victoires ſur les Samnites, les Toſcans & autres peuples. Mais ce ne furent pas ſes grandes actions qui lui acquirent le ſurnom de *Maximus*, qui ne lui fut donné que parce que pendant ſa Cenſure il avoit fait quatre Tribus de toute la populace de Rome, qui avant lui étoit diſperſée dans toutes les Tribus, & regnoit dans les Comices. Ces Tribus furent appellées *Tribus urbana.* Tite-Live IX. 46.

Après ce premier âge, comme il fut excité par les affaires de la République, il fit bien-tôt voir à tout le monde que ce qu'on prenoit pour ſtupidité & pour pareſſe, étoit gravité; que ce qu'on appelloit timidité, étoit prudence, & que ce qui paſſoit pour une nature peſante & inſenſible, n'étoit que conſtance & que fermeté. Voyant donc la grandeur de la République, & les terribles guerres qu'elle avoit à ſoûtenir de tous côtez, il prépara ſon corps aux combats par l'exercice, comme les premieres armes que la Nature a données à l'homme, afin qu'il s'en ſerve dans les dangers, & il forma ſon diſcours comme un inſtrument propre à mener & à perſuader le peuple, en l'accommodant parfaitement à ſes mœurs ſeveres, & au genre de vie qu'il avoit choiſi. Car ſon éloquence n'étoit ni affectée, ni chargée de graces inutiles & vaines, qui ne ſont propres que pour la pompe & l'oſtentation, mais pleines d'un bon ſens qui lui étoit propre, & qui donnoit à toutes ſes penſées & à toutes ſes ſentences, tant de force & de ſolidité, qu'elles reſſembloient,

Le diſcours, un inſtrument pour mener les hommes.

Eloquence de Fabius, quelle.

Et les terribles guerres qu'elle avoit à ſoûtenir.] Sur tout contre les Carthaginois, car c'étoit dans le tems de la premiere guerre Punique.

Qu'elles reſſembloient, dit-on, extrêmement à celles de Thucydide.] Car le ſtyle de Thucydide eſt court, ſerré, & a quelque choſe de guerrier. Il évitoit avec ſoin les graces inutiles & vaines de ceux que Platon appelle dans ſon Phedre λογοδαιδαλους, c'eſt-à-dire, de ceux dont l'éloquence eſt trop variée & trop fleurie; & ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que bien qu'il fût du tems que cette éloquence énervée regnoit le plus, il reſiſta à la corruption, & comme dit Ciceron, *à talibus deliciis, vel potius ineptiis, abfuit. Il ſe tint très-éloigné de ces délices,*

dit-on, extrêmement à celles de Thucydide. On conſerve encore aujourd'hui un de ſes diſcours qu'il prononça dans une aſſemblée du peuple, à la loüange de ſon fils qui étoit mort après avoir été Conſul.

Fabius Maximus fut cinq fois Conſul. Dans ſon premier Conſulat il triompha des Liguriens, qui après avoir été défaits dans une grande bataille, & avoir perdu leurs meilleures troupes, furent contraints de ſe renfermer dans leurs Alpes, & de ceſſer les incurſions & les ravages qu'ils faiſoient dans les Provinces voiſines.

Des Liguriens qui habitent les Alpes du côté de la mer Toſcane.

Quelques années après, Annibal étant entré en armes dans l'Italie, & ayant gagné le combat de Trebia, s'avançoit à grandes journées par la Toſcane, ſaccageant tout ce qui ſe trouvoit ſur

Quinze ans après.

ou plutôt de ces inepties.

On conſerve encore aujourd'hui un de ſes diſcours.) C'eſt ce diſcours dont il eſt parlé dans le Traitté de la Conſolation, qu'on attribue à Ciceron, & qu'il appelle *inſignem ingenii, judicii, ordinis præſtantia. Admirable pour l'eſprit, le jugement & l'ordre.* Fabius étoit pourtant fort âgé quand il le compoſa, car le fils fut Conſul dix ans ſeulement avant la mort du pere.

Dans ſon premier Conſulat il triompha des Liguriens.) Ce premier Conſulat de Fabius tombe dans la troiſiéme année de l'Olympiade CXXXVI. 232. ans avant N. S. & la 520. de la fondation de Rome, ſept ans après la premiere guerre Punique. Fabius triompha l'année ſuivante.

Quelques années après.) Plutarque laiſſe ici un vuide de quinze années; car Annibal entra en Italie ſous le Conſulat de Scipion, & de Sempronius la troiſiéme année de l'Olympiade 140. l'an de Rome 535. l'an 216. avant l'Ere Chrétienne.

Et ayant gagné le combat de Trebia.] Il avoit gagné le combat du Teſin contre Scipion avant celui de Trebia contre Sempronius. Polybe décrit ces deux combats dans ſon III. liv. Amiot a fort mal fait de mettre *ayant gagné la premiere bataille de Trebia.*

ſon chemin, ce qui jetta la conſternation & l'épouvante dans Rome. Cette déſolation fut précedée par des ſignes & par des prodiges épouvantables, les uns familiers & ordinaires aux Romains, comme ceux des foudres & des tonnerres, & les autres extraordinaires & inoüis. On dit que des boucliers avoient paru d'eux-mêmes tout couverts de ſang; qu'on avoit moiſſonné des eſpics ſanglants dans les champs d'Antium; qu'il étoit tombé une pluye de pierres embraſées, & que le Ciel ayant paru ſe fendre & s'entr'ouvrir au-deſſus de la ville des Phaleriens; il en étoit tombé quantité d'Ecriteaux, dans l'un deſquels on lut mot à mot, *Mars prépare ſes armes.* Tout cela n'étonna point le Conſul Caius Flami-

C'eſt ce que Tite-Live dit, avoient ſué du ſang.

Et que le Ciel ayant paru ſe fendre & s'entr'ouvrir au-deſſus de la ville des Phaleriens, il en étoit tombé quantité d'Ecriteaux, dans l'un deſquels on lut mot à mot, Mars prépare ſes armes.) Il me paroît que Plutarque n'a pas bien pris le ſens de Tite-Live, qui rapporte ici deux prodiges très-differens. Voici ſes propres termes au commencement du liv. XXII. *Faleriis cœum findi viſum, velut magno hiatu, quaque patuerit, ingens lumen effulſiſſe; ſortes ſua ſponte attenuatas, unamque excidiſſe ita ſcriptam, Mavors telum ſuum concutit. On vit à Phaleres le Ciel ſe fendre & s'entr'ouvrir, & une grande lumiere remplir ce grand vuide. Les ſorts diminuerent & s'apetiſſerent d'eux-mêmes, & il en tomba un où il étoit écrit, Mars prépare ſes armes.* Plutarque de ces deux prodiges n'en fait qu'un. Ces ſorts ne tomberent pas du Ciel, Tite-Live parle des ſorts qui étoient gardez avec grand ſoin à Preneſte dans un coffre d'olivier. Ils parurent diminuez, ce qui étoit déja d'un très-mauvais augure, & il en tomba un, où l'on vit écrit, &c.

Quantité d'Ecriteaux.] Quoiqu'il n'y eût rien de plus frivole & de plus vain que cette divination, c'eſt pourtant une curioſité raiſonnable de vouloir ſçavoir comment elle ſe pratiquoit, & ce que c'étoit proprement que ces ſorts & ces Ecriteaux. Ciceron

nius,

dans le II. liv. de la Divination ; ſect. 41. nous en apprend toute l'Hiſtoire. Il dit que dans les Archives de Preneſte il étoit contenu qu'un homme des plus conſidérables de la ville, nommé Numerius Suffucius, fut averti par pluſieurs ſonges réïterez, & menaçans d'aller entr'ouvrir un rocher dans un certain lieu; qu'il y alla, qu'il briſa ce rocher, & qu'il en ſortit pluſieurs ſorts, qui étoient de petits morceaux de bois de roure bien taillez, où étoient écrites des prédictions en caractéres anciens; qu'on les mit dans un coffre de bois d'olivier, & que quand on les conſultoit, on ouvroit ce coffre, on faiſoit mêler & broüiller tous ces ſorts par un enfant, qui enſuite en tiroit un, & c'étoit la réponſe que l'on donnoit au conſultant. Par le paſſage de Plutarque, il ſemble qu'on en tiroit pluſieurs, & que des caracteres qui étoient gravez ſur tous ces petits morceaux, en les raſſemblant on en compoſoit ces Propheties. Mais cela eſt démenti par ce paſſage de Ciceron, & plus formellement encore par celui de Tite-Live, que je viens de rapporter, par lequel il paroît clairement que chacun de ces ſorts contenoit une Prophetie entiere comme celle-ci, *Mars prépare ſes armes.* La friponnerie des Prêtres ſe ſervoit habilement de ces ſorts ſelon l'occaſion, car c'étoit une de leurs inventions pour tromper, & pour attirer un grand profit à leur Temple. *Tota res eſt inventa fallaciis aut ad quæſtum, aut ad ſuperſtitionem*, dit fort bien Ciceron. Mais que peut-on dire ſur ces mêmes ſorts, qui paroiſſoient quelquefois diminuez, apetiſſez, *ſortes extenuatæ*, comme parle Tite-Live en pluſieurs endroits, ce qui étoit d'un malheureux préſage ? Apparemment ces ſorts étoient doubles; il y en avoit de grands & de petits, & les Prêtres faiſoient tirer les uns ou les autres ſelon qu'ils vouloient effrayer ou encourager. Le même Ciceron ajoûte que ces ſorts étoient fort décriez de ſon tems, qu'on ne s'en ſervoit plus, & que ce nom des ſorts de Preneſte n'étoit plus connu que du vulgaire, toûjours tenace dans la ſuperſtition. Cependant par un paſſage remarquable de Suetone, il paroît qu'ils étoient encore en quelque conſideration du tems de Tibere ; car il dit que cet empereur forma le deſſein de ruiner tous les Oracles voiſins de Rome, mais qu'il en fût détourné par la majeſté des ſorts de Preneſte, ſur ce que s'étant fait apporter le coffre bien fermé & bien cacheté, les ſorts ne s'y trouverent pas, & que ce coffre ne fut pas plûtôt rapporté dans ſon Temple, que les ſorts s'y trouverent à l'ordinaire. Il n'eſt pas difficile de reconnoître là l'adreſſe des Prêtres, qui voulurent conſerver leur Oracle, & maintenir leur Temple dans ſon ancienne reputation. Preneſte n'étoit pas le ſeul lieu où il y avoit de ces ſorts, il y en avoit à Antium, à Tibur & ailleurs.

nius, qui, outre qu'il avoit naturellement beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore énorgueïlli de ſes proſperitez précédentes; car tout fraîchement, contre toute ſorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois dans une grande bataille qu'il avoit donnée contre les ordres exprès du Senat, & contre l'avis de Furius Calvus ſon Collegue.

Six ans auparavant. Dans ſon premier Conſulat.

Fautes de Flaminius dans une bataille.

Quoique ces prodiges euſſent rempli d'effroi la plûpart des eſprits, Fabius n'en fut pas fort émû, perſuadé qu'il n'y a rien de plus incertain ni de plus frivole que tous ces ſignes; mais voyant

Prodiges, ſignes frivoles.

Qui, outre qu'il avoit naturellement beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore énorgueilli de ſes proſperitez précedentes.) Polybe fait ce portrait de Flaminius, que c'étoit un grand Orateur, mais un très-mauvais Général; & que d'ailleurs il étoit devenu ſuperbe, & ſe confioit en ſes forces. Il doutoit ſi peu de la victoire, qu'il y avoit dans ſes troupes moins de ſoldats que de goujats, qui ſuivoient l'armée avec des chaînes pour enchaîner les ennemis.

Car tout fraîchement, contre toute ſorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois.) Plutarque dit que Flaminius avoit battu les Gaulois *contre toute ſorte d'apparence*, parce qu'il avoit fait pluſieurs grandes fautes. La premiere, d'avoir donné la bataille à des ennemis, qui étoient fort ſuperieurs en nombre, la ſeconde, d'avoir mépriſé les auſpices & negligé les ordres du Senat, & la troiſiéme, qui n'étoit pas la moins conſiderable, d'avoir mal rangé ſon armée; car il la mit en bataille ſur les bords du Pô, de maniere qu'il n'avoit laiſſé aucune eſpace à ſes troupes pour pouvoir ſe retirer en arriere; de ſorte que ſi elles avoient été obligées de reculer tant ſoit peu, elles auroient été renverſées dans la riviere. Mais cette imprudence du Conſul fut reparée par la prudence des Tribuns, à qui on dut la gloire du gain de cette bataille. Ceci arriva l'an de Rome 530. pendant le premier Conſulat de Flaminius, qui eut pour Collegue P. Furius Piſo. Polyb. liv. 11.

Perſuadé qu'il n'y a rien de plus incertain ni de plus frivole que tous ces ſignes.) Que Plutarque eût dit cela de Flaminius, c'étoit là ſon véritable caractére. Car

que les ennemis étoient en petit nombre, & bien informé qu'ils manquoient d'argent, il exhortoit les Romains à avoir patience, & leur conſeilloit de ne point combattre contre un homme qui avoit une armée exercée & aguerrie par un grand nombre de combats qu'elle avoit donnez ſous lui, que la ſeule choſe qu'il falloit faire, c'étoit d'envoyer du ſecours à leurs Alliez, s'aſſûrer de leurs villes, & laiſſer conſumer peu à peu les forces d'Annibal, comme une flamme qui éclairoit de loin, mais qui ne pouvoit être que de peu de durée.

Prudence de Fabius.

Avec toutes ces raiſons, il ne pût pourtant pas perſuader Flaminius, qui dit, *qu'il ne ſouffri-*

Imprudence & préſomption de Flaminius.

Tite-Live dit de lui qu'il n'avoit pas la crainte des Dieux, *nec Deorum ſatis metuens erat*, & qu'il ne conſultoit, ni les Dieux, ni les hommes, *nec Deos nec homines conſulentem.* Avec ces ſentimens il devoit ſe moquer des auſpices & des prodiges, & les traiter de ſignes frivoles. Mais je doute que Plutarque ait pû le dire avec raiſon de Fabius, au moins je ne me ſouviens pas d'avoir rien lû qui puiſſe donner de lui cette idée, au contraire on ſçait qu'il ne fut pas plûtôt nommé Dictateur, qu'il blâma Flaminius d'avoir mépriſé les auſpices, & qu'il fit ordonner qu'on conſultât les livres des Sibylles, ce qu'on ne faiſoit jamais que lorſqu'on avoit annoncé les prodiges les plus affreux. En un mot, Fabius étoit un perſonnage trop ſage & trop grave pour démentir & combattre ſi ouvertement la Religion qui regnoit alors, & qui porta le Senat à ordonner que ces prodiges fuſſent expiez par des ſacrifices, par des prieres publiques, & par des offrandes. On donna à Jupiter une foudre d'or du poids de cinquante livres, & on fit à Junon & à Minerve d'autres riches preſents. Si Fabius n'étoit pas ému de ces prodiges, ce n'eſt pas qu'il les mépriſât, & qu'il s'en moquât, mais c'eſt qu'il eſperoit de les rendre inutiles, en déſarmant la colere du Ciel. En effet il ne negligea rien pour cela, comme nous le verrons dans la ſuite.

Il ne pût pourtant pas perſuader Flaminius.) Flaminius ne fit cette faute que par une ſotte ambition,

roit pas que la Guerre s'avançât juſqu'aux portes de Rome, & qu'il n'attendoit point à combattre pour elle au dedans de ſes murailles, comme avoit fait autrefois Camillus. En même tems il ordonna aux Tribuns de ſe mettre en marche avec les troupes; & comme il montoit lui-même à cheval, il arriva que ſans aucune cauſe apparente ſon cheval s'effaroucha & s'effraya ſi fort, qu'il le jetta par terre la tête la premiere. Cet accident ne le fit point changer de deſſein, il alla au devant d'Annibal, comme il avoit réſolu, & rangea ſon armée en bataille près du lac de Thiaſymene.

Tremblement de terre nullement ſenti dans la chaleur du combat.

Quand les deux armées furent aux mains, il y eut un ſi grand tremblement de terre, que des villes entieres furent renverſées, que les rivieres changerent leur cours, & que les montagnes furent entrouvertes, & leurs fondemens découverts. Cependant aucun des combattants ne ſentit cette violence. Le Conſul Flaminius, après avoir fait des actions d'une force prodigieuſe, & d'une hardieſſe encore plus étonnante, fut tué dans ce combat avec les plus braves de l'armée,

Flaminius tué au combat de Thraſymene.

Il voulut combattre avant que l'autre Conſul l'eût joint, de peur qu'il ne partageât avec lui la gloire de cette victoire.

Son cheval s'effaroucha, & s'effraya ſi fort, qu'il le jetta par terre.) Cette chute de cheval, qui parut de mauvais augure, fut ſuivie d'un autre ſigne qui ne fut pas expliqué plus favorablement, c'eſt que lors que l'Enſeigne voulut arracher ſon étendard pour marcher, il ne put en venir à bout. Mais quelle merveille, dit Ciceron, qu'un cheval s'effraye, & qu'un Enſeigne, qui voudroit peut-être ne pas partir, ne ſe prenne que foiblement à arracher un étendard qu'il a enfoncé bien avant dans la terre?

Fut tué dans ce combat.) Il fut tué par un Gaulois nommé Du-

& les autres ayant été mis en fuite, on en fit un carnage horrible ; il en demeura quinze mille ſur la place, & on fit autant de priſonniers. Annibal fit chercher parmi les morts avec beaucoup de ſoin le corps de Flaminius pour l'enterrer avec tous les honneurs dûs à ſon courage, mais il fut impoſſible de le trouver, & l'on ne ſçût jamais ce qu'il étoit devenu.

Tite-Live ne met que ſix mille priſonniers.

Le corps de Flaminius ne peut être trouvé.

Quant à la défaite de Trebia, ni le Conſul qui en écrivit au Senat, ni celui qui en porta la premiere nouvelle à Rome, ne dirent la choſe comme elle étoit ; ils déguiſerent tous la vérité, en faiſant entendre que la victoire avoit été douteuſe. Mais à celle-ci, le Préteur Pomponius ne l'eût pas plûtôt appriſe, qu'il aſſembla le peuple, & ſans uſer d'aucun détour, il lui dit, *Romains, nous avons été battus dans un grand combat ; nôtre armée eſt taillée en piéces, & le Conſul Flaminius a été tué. Voyez donc ce que vous avez à faire pour vôtre ſalut & pour la ſûreté de Rome.*

Ces paroles répanduës ſur cette multitude, comme un vent orageux, qui tombe ſur la vaſte

carius, qui le perça d'un coup de lance, après avoir tué ſon Ecuyer.

Quant à la défaite de Trebia.] Elle arriva l'an de Rome 535. Le Conſul, qui fut battu, étoit Tiberius Sempronius Longus, Collegue de Publ. Cornelius Scipio. C'étoit la premiere année de la ſeconde guerre Punique.

En faiſant entendre que la victoire avoit été douteuſe.] Le Conſul Sempronius écrit au Senat que le mauvais tems lui avoit arraché la victoire des mains.

Nous avons été battus dans un grand combat. Il ne dit que ces mots, *nous avons été battus.* Le reſte fut ajoûté par ceux qui entendirent cette premiere nouvelle.

mer, remplit la ville d'agitation & de trouble; l'alarme & la conſternation étoient ſi grandes, que perſonne ne pouvoit, ni donner, ni prendre conſeil. Enfin ils tomberent pourtant tous d'accord que les affaires étoient réduites en un tel état, qu'on avoit néceſſairement beſoin de la ſupréme puiſſance, qu'on appelle *Dictature*, & d'un homme capable de l'exercer avec beaucoup de courage & d'autorité; Qu'il n'y avoit que le ſeul Fabius Maximus, en qui la grandeur d'ame & la gravité de mœurs répondiſſent à la dignité & à la majeſté de cette Charge, & qu'il étoit encore dans l'âge où l'eſprit trouve dans le corps aſſez de force pour exécuter les deſſeins qu'il a formez, & où la hardieſſe eſt temperée par la prudence.

Fabius nommé Dictateur.

Cet avis ayant été généralement reçu, Fabius fut nommé Dictateur; il choiſit pour Général de la cavalerie Lucius Minucius; & la premiere choſe qu'il demanda au Senat, ce fut de pouvoir monter à cheval à l'armée, car cela étoit expreſſément défendu au Dictateur par une loi fort ancienne, ſoit que l'on fit conſiſter

Le Dictateur combattoit toûjours à pied.

Fabius fut nommé Dictateur.] Il n'y avoit que les Conſuls qui puſſent nommer le Dictateur, & comme Servilius étoit à l'armée, ſon Collegue Flaminius ayant été tué, le peuple nomma Fabius Prodictateur, & Tite-Live nous apprend que ce ne fut qu'en conſideration de la gloire de ce Perſonnage, que ſes deſcendans obtinrent la permiſſion de mettre dans ſes titres *Dictateur*, au lieu de *Prodictateur*. Cela me paroît remarquable.

Il choiſit pour Général de la cavalerie Lucius *Minutius.*] Polybe & Tite-Live appellent ce Général, ou ce Meſtre de Camp Général de la cavalerie *Marcus Minucius*, & non pas *Lucius*. C'étoit M. Minucius Rufus.

la plus grande force des Romains dans l'infanterie, & que l'on crût par cette raiſon qu'il falloit que le Général demeurât à la tête des bataillons ſans jamais les quitter, ſoit que cette charge étant d'ailleurs en toutes choſes d'une autorité ſouveraine, & fort voiſine de la Tyrannie, on voulût que le Dictateur parût au moins en cela avoir beſoin du peuple. Fabius donc, pour faire d'abord connoître la grandeur & la majeſté de la Charge dont il étoit revêtu, & pour rendre ſes Citoyens plus obéïſſants & plus ſouples, ſortit précedé par vingt-quatre Licteurs qui portoient les faiſceaux; & voyant approcher l'autre Conſul, il lui envoya faire commandement par un Licteur, de renvoyer les faiſceaux qu'on portoit devant lui, de quitter toutes les marques de ſa dignité conſulaire, & de venir le trouver comme ſimple particulier.

C'eſt pourquoi Denis d'Halicarnaſſe l'appelle une Tyrannie élective.

Le Conſul Servilius, ſon Collegue Flaminius ayant été tué.

Enſuite après avoir commencé par offrir des vœux & des ſacrifices, ce qui eſt le plus beau & le plus juſte de tous les commencemens, & après

Il n'y a rien de plus beau ni de plus juſte que de commencer toutes ſes actions par la priere.

On voulut que le Dictateur parût au moins en cela avoir beſoin du peuple.) Mais Plutarque vient de dire que Fabius demanda cette permiſſion au Senat, c'eſt donc du Senat qu'il avoit beſoin, & non pas du peuple. Il n'y a pas d'apparence que Plutarque ſoit tombé dans une ſi grande contradiction en ſi peu de lignes; ce paſſage doit être expliqué favorablement. Fabius propoſa ſa demande au Senat qui fit confirmer & ratifier la permiſſion par le peuple; car il eſt conſtant que cela dépendoit du peuple, comme nous le voyons par Tite-Live, liv. XXIII. *Dictator M. Junius Per a rebus divinis perfectis, latoque, ut ſolet, ad populum ut equum aſcendere liceret, &c.*

Sortit précedé par vingt-quatre Licteurs.) Ceci ne ſe paſſa pas dans Rome, mais à la campagne

avoir remontré au peuple que la défaite de Thraſymene ne venoit point de la lâcheté des ſoldats, mais de la négligence de leur Général, & du mépris qu'il avoit eu pour les choſes ſaintes & pour les auſpices, il les exhorta à ne pas craindre leurs ennemis, honorer les Dieux, & à déſarmer leur colere. En quoi faiſant, il ne travailloit pas à remplir leur eſprit de ſuperſtition, mais à affermir par la pieté leur courage, & à diſſiper leurs craintes par une ferme confiance dans la protection du Ciel.

Beau jugement de Plutarque.

Alors furent conſultez les livres Saints, qu'ils appellent les livres des Sibylles, ces livres qu'ils tiennent ſi ſecrets, & qui leur ont été ſouvent ſi utiles; & l'on aſſûre que l'on y trouva des Propheties, qui s'accordoient parfaitement avec les évenemens de ce tems-là; mais il n'étoit pas permis de les divulguer, ni de les faire connoître. Après quoi le Dictateur, en pleine aſſemblée du

Les Propheties des Sibylles ne devoient pas être divulguées.

après que Fabius ſe fût mis en marche pour aller ſe mettre à la tête des troupes.

Alors furent conſultez les livres Saints, qu'ils appellent les Livres des Sibylles.] Du tems de Fabius les trois livres, que la Sibylle avoit vendus à Tarquin, & dont j'ai rapporté l'Hiſtoire ailleurs, étoient encore en nature, ils durerent juſqu'à l'embraſement du Capitole du tems de Sylla. Ceux qu'on mit à la place étoient ſuppoſez pour la plûpart, comme on le connoiſſoit par les Acroſtiches, choſe inconnuë dans ces anciens tems.

Et l'on aſſûre que l'on y trouva des Propheties, &c.] Les Decemvirs, après avoir conſulté ces livres, ſe garderent bien d'en publier les prédictions; ils rapporterent ſeulement au Senat ce qu'il falloit faire, & ce que ces livres ordonnoient.

Après quoi le Dictateur en pleine aſſemblée du peuple, voüa aux Dieux.] Ce n'étoit pas le Dictateur qui faiſoit le vœu, mais le Pontife,

peuple,

peuple, voüa aux Dieux ce qu'ils appellent *le Printems ſacré*, c'eſt-à-dire, qu'il promit de leur ſacrifier tout le fruit que porteroient dans le Printems prochain les brebis, les chevres, les vaches, & les truyes, dans les plaines, les montagnes, les prairies, & ſur les rivieres de toute l'Italie. Il voüa auſſi de faire joüer les grands jeux, juſqu'à la ſomme de trois cent trente-trois mille ſeſterces, trois cent trente-trois dixains, & un tiers, ce qui

Vœu du Printems ſacré.

Voüa aux Dieux ce qu'ils appelleut le Printems ſacré.] Voüer le Printems ſacré, c'étoit voüer de conſacrer aux Dieux tout ce qui naîtroit depuis le premier de Mars juſqu'au premier de Mai. Et au commencement les enfans qui naiſſoient dans ce tems-là, étoient compris dans ce vœu; mais enſuite on adoucit cette coûtume, & on prit le parti de ſpecifier dans le vœu ce qu'on promettoit, *Quod Ver attulerit ex ſuillo, ovillo, caprino, bovillo grege.* On peut voir les remarques ſur Feſtus au mot *Ver ſacrum.*

Il voüa auſſi de faire joüer les grands jeux.) C'eſt-à-dire, les jeux Romains, qui ne furent d'abord que des tournois dans le Cirque. Mais on y ajoûta enſuite le ſpectacle du Theatre, c'eſt-à-dire, qu'on y joignit les jeux Scenique. C'eſt pourquoi Plutarque dit mot à mot, *qu'il voüa les jeux de muſique & de la ſcene.*

Juſqu'à la ſomme de trois cent trente-trois mille ſeſterces, trois cent trente-trois dixains, & un tiers, ce qui revient à quatre-vingts.] Ce paſſage avoit été ſi mal traduit, qu'il étoit impoſſible de faire quadrer la ſomme Romaine avec la ſomme Grecque. Plutarque parle ici des ſeſterces & des dixains (*denarii*) qui eurent cours dans cette ſeconde guerre Punique, après l'entrée d'Annibal en Italie. L'évaluation que Plutarque fait de cette monnoye Romaine à la monnoye Grecque de ſon tems, doit ſervir à nous faire connoître préciſement le prix qu'il donne aux dixains & aux ſeſterces. Nous ſçavons certainement que la drachme vaut dix ſols. Les quatre-vingts trois mille cinq cent quatre-vingts-trois drachmes & deux oboles, font donc juſtement 41791 liv. 13 ſ. 4 d. de notre monnoye. Pour trouver cette ſomme dans le compte Romain, Plutarque a pris le dixain à dix ſols comme la drachme, & le ſeſterce à deux ſols ſix deniers. Car de cette maniere les trois cent trente-trois mille ſeſterces, avec les trois cent

revient à quatre-vingts trois mille cinq cent quatre-vingts trois drachmes, & deux oboles de notre monnoye Grecque. Il ſeroit bien difficile de rendre raiſon pourquoi on ſpecifioit préciſement cette ſomme, à moins qu'on ne veüille faire valoir en cette rencontre la vertu du nombre ternaire, en diſant que c'eſt de ſa nature un nombre parfait, le premier des nombres impairs, & le commencement de la pluralité, & qu'il embraſſe & comprend les premieres differences, & les premiers élemens de tous les nombres, qu'il aſſemble & unit.

Vertu du nombre ternaire.

trente-trois dixains & un tiers, font de même 41791. l. 15. ſ. 4. d. ainſi les deux ſommes quadrent. Mais comme cette ſomme paroît bien forte pour ces tems-là, je ſuis perſuadé que Plutarque a été trompé par ce paſſage de Tite-Live, qui en parlant de ce vœu, dit dans le livre 22. *Ejuſdem rei cauſa ludi magni voti aris trecentis triginta tribus millibus trecentis triginta tribus, triente. Pour le même ſujet on voüa les grands jeux juſqu'à la ſomme de trois cent trente-trois mille trois cent trente trois aſſes, & un tiers.* Plutarque a cru que le mot *aris* ſignifioit des ſeſterces, mais il ne ſignifie que des *aſſes*, dont les dix faiſoient le dixain, & qui valoient par conſequent un ſol. Ainſi ſelon l'Hiſtorien Latin, toute la ſomme de trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois aſſes & un tiers, ne faiſoient que 16666 l. 13 ſ. 4. d. de notre monnoye, ce qui revient à trente-trois mille trois cent trente-quatre drachmes, & deux oboles de la monnoye Grecque. Cela ſuffit pour l'éclairciſſement de ce paſſage de Plutarque, qui eſt très-conſidérable & très-important, car il peut nous ſervir de tarif, pour l'évaluation des monnoyes Grecques & Romaines.

Le premier des nombres impairs, & le commencement de la pluralité.] Car *un* n'eſt pas nombre, *deux* n'eſt que diviſion, & par conſequent le *trois* eſt le premier nombre impair, qui ayant en lui un commencement, un milieu & une fin, comprend les premieres differences, & embraſſe les premiers élemens de tous les nombres; c'eſt pourquoi on a dit que trois étoit *tout*. On l'a appellé auſſi *le nombre ſacré*, & on le croyoit le plus propre & le plus

Fabius donc en portant le peuple à élever ſon eſprit vers la Divinité, & à mettre toute ſa confiance en elle, le rendit plus tranquille ſur l'avenir, & pour lui, mettant toute l'eſperance de la victoire en lui-même, comme perſuadé que Dieu n'accorde des ſuccez heureux qu'à la vertu & à la prudence, il marche contre Annibal, non pas dans le deſſein de le combattre, mais reſolu de miner la vigueur de ſon armée par la longueur du tems, de le reduire à la derniere diſette par ſon abondance, & de conſumer le petit nombre de ſes troupes, par ſes nombreuſes legions.

Fabius porte le peuple à mettre toute ſa confiance en Dieu.

Tranquillité, effet de la confiance en Dieu.

Dieu ne favoriſe ni l'imprudence, ni la lâcheté.

Dans cette vûë, pour ſe mettre hors d'état d'être inſulté par la cavallerie d'Annibal, il campoit toûjours ſur les hauteurs, dans les lieux les plus inacceſſibles. Il ne bougeoit quand l'ennemi ſe tenoit en repos, & quand l'ennemi marchoit, il le ſuivoit & le côtoyoit, paroiſſant toûjours aux environs ſur le haut des montagnes, dans une diſtance aſſez grande pour ne pouvoir être forcé à combattre malgré lui, & auſſi aſſez commode

Car Annibal étoit ſuperieur en cavallerie.

convenable pour toutes les choſes qui regardoient la Religion.

Mais reſolu de miner la vigueur de ſon armée, &c.] Le ſeul avantage que les troupes d'Annibal avoient ſur celles de Fabius c'étoit la vigueur & la hardieſſe que leur inſpiroient leurs victoires. Ils étoient encore ſuperieurs en cavallerie; mais les Romains avoient ſur Annibal d'autres avantages, qui étant bien menagez devoient néceſſairement leur procurer la victoire, car ils faiſoient des levées très-facilement, & ils avoient toutes ſortes de vivres & de munitions, qui leur étoient portez en abondance par les derrieres, de ſorte que pourvûs de toutes les choſes néceſſaires, ils n'étoient pas obligez d'aller au fourrage, & de ſortir de leur camp. Fabius les tenoit là, eſpiant toûjours les occaſions de tomber ſur les Car-

pour faire craindre aux ennemis que par ces délais il n'attendoit que le moment favorable pour les attaquer & pour les prendre à ſon avantage ; mais traînant ainſi les choſes en longueur, il ſe faiſoit mépriſer de tout le monde, & étoit fort décrié dans ſon camp. Les ennemis même le regardoient comme un homme qui n'avoit, ni vertu, ni courage. Annibal fut le ſeul qui jugea bien de ſa grande habileté, & qui comprit la maniere dont il avoit reſolu de le combattre ; c'eſt pourquoi il vit bien qu'à quelque prix que ce fût, il falloit l'attirer au combat, ou par adreſſe ou par force, qu'autrement c'étoit fait des Carthaginois, qui par-là étoient réduits à ne pouvoir ſe ſervir des armes en quoi ils étoient les plus forts, & à voir périr & ſe conſumer inutilement celles en quoi ils étoient les plus foibles, & dont ils manquoient, c'eſt-à-dire, l'argent & les hommes. Il eut donc recours à toutes les ruſes, à tous les ſtratagemes, & pour ainſi dire, à tous les tours de Paleſtre, dont il put s'aviſer, comme un bon Athlete qui n'oublie rien pour trouver quelque priſe ſur ſon ennemi. Tantôt il s'approchoit de ſon camp, & lui donnoit des allarmes ; tantôt il s'en éloignoit pour l'obliger à le ſuivre & à decamper, tâchant par toute ſorte de moyens de le

Fabius mépriſé & décrié dans ſon armée.

Annibal ſeul juge bien de ſon habileté.

Annibal n'oublie rien pour attirer Fabius à un combat.

thaginois qui alloient fourrager juſqu'à ſes retranchemens, ce qui arrivoit fort ſouvent ; Fabius en tuoit tous les jours quelques-uns, & par ce moyen il affoibliſſoit ſes ennemis, & augmentoit le courage de ſes troupes.

tirer de la réſolution qu'il avoit priſe de ne point hazarder de combat.

Mais Fabius, convaincu que le parti qu'il avoit pris, étoit le meilleur & le plus expédient, y demeura toûjours ferme. Le ſeul homme qui lui faiſoit de la peine, c'étoit Minucius Général de la cavallerie, lequel brûlant d'impatience de combattre, & faiſant le brave mal-à-propos, gagnoit les bonnes graces de l'armée, en lui inſpirant une furieuſe ardeur d'en venir aux mains, & en la rempliſſant d'eſperances vaines, de maniere que les ſoldats ſe moquoient ouvertement de Fabius, l'appellant tout haut *le Pedagogue d'Annibal*, & qu'ils élevoient juſqu'au Ciel Minucius, l'appellant grand Perſonnage, & Général plein de valeur & digne de Rome. *Fabius appellé* Pedagogue d'Annibal.

Ces loüanges augmenterent encore la préſomption & la fougue de Minucius, juſques-là que ſe moquant des campemens de Fabius ſur les

L'appellant tout haut le Pedagogue d'Annibal.] Car les fonctions d'un Pedagogue, c'eſt de ſuivre les enfans, de les mener par tout, & de les ramener; c'eſt pourquoi dans le Phormion de Terence, Phædria, qui n'avoit d'autre conſolation que de ſuivre ſa maîtreſſe,

Sectari, in ludum ducere & reducere,

Eſt appellé Pedagogue,

Quid Pedagogus ille, qui Citharistriam.

Juſques-là que ſe moquant des campemens de Fabius.] Tite-Live fait ſur cette audace de Minucius une reflexion, qu'on ne ſera peut-être pas fâché de lire ici; il dit, *que Minucius s'élevoit par l'art de rabaiſſer ſes ſuperieurs, & que cet art, quoique très-mauvais, s'eſt fortifié, & s'eſt accru par les trop grands ſuccès d'un nombre infini, qui s'en ſont ſervis très-utilement. Premendorumque ſuperiorum arte, quæ peſſima ars nimis proſperis multorum ſucceſſibus crevit, ſeſe extollebat.* Cet art n'eſt pas déchu de notre tems.

Railleries que Minucius faiſoit de Fabius.

montagnes, il diſoit par tout, *que leur Dictateur leur choiſiſſoit au moins de beaux Theatres pour leur faire voir commodement les ravages & les incendies de l'Italie*, & il demandoit aux amis de Fabius, *ſi ſe défiant de la terre, comme d'un poſte peu ſûr, il n'iroit pas camper dans le Ciel avec ſon armée, ou ſi c'étoit pour ſe dérober aux ennemis, qu'il alloit ſe cachant dans les broüillards & dans les nuës.*

Amiot a entiérement gâté cet endroit qui eſt fort beau, & qu'il n'a nullement entendu.

Les amis de Fabius lui conſeilloient, & le preſſoient de combattre.

Les amis de Fabius lui rapportoient tous ces diſcours, & lui conſeilloient de mettre fin à ces médiſances & à ſa honte par un combat; mais ſans s'émouvoir, il leur dit, *ce ſeroit alors que je me montrerois bien plus timide que je ne leur parois, ſi la crainte de leurs railleries & de leurs injures me faiſoit changer de réſolution.*

Belle réponſe de Fabius.

Quand on ne craint que pour ſa Patrie, on craint ſans honte.

Quand on craint pour ſa Patrie, on craint ſans honte, au lieu que de s'étonner pour l'opinion des hommes, & de ſe laiſſer abattre à leurs calomnies & à leurs reproches, c'eſt à faire à un homme indigne d'un ſi grand commandement, & qui eſt l'eſclave de ceux dont il doit être le maître, & qu'il doit retenir & corriger quand ils penſent mal.

Après cela Annibal tomba dans une fort grande mépriſe; car voulant s'éloigner de Fabius, & mener ſon armée dans des lieux où il pût trouver du fourrage, il commanda aux guides de le conduire d'abord après ſouper dans les campa-

Guides d'Annibal trompez par la mauvaiſe prononciation d'un mot.

Dans les campagnes de Caſinum.] Ce n'étoit pas ſeulement pour le fourrage qu'Annibal vouloit gagner Caſinum; ſa principale vûë étoit de ſe mettre en état d'empêcher Fabius de ſecourir ſes Alliez, & il l'auroit fait s'il avoit occupé ce poſte.

gnes de Caſinum ; mais les guides n'ayant pas bien entendu, à cauſe de la prononciation étrangere, jetterent ſon armée dans les extrêmitez de la Campanie, près de la ville de Caſilinum, au milieu de laquelle paſſe le fleuve Lothronus que les Romains appellent Vulturne. C'eſt un pays environné de montagnes coupées par un vallon qui s'étend juſqu'à la mer, où les eaux du fleuve qui s'y décharge, font de grands marais & des bancs de ſable fort profonds, ſuivis d'une rade fort dangereuſe, où l'on ne peut trouver nul abri.

Quand Annibal fut engagé dans cette vallée, Fabius qui connoiſſoit parfaitement les chemins, fit occuper l'iſſuë de ce détroit par un corps de quatre mille hommes, plaça le reſte de ſon armée ſur les hauteurs des environs, & avec ſes meilleures troupes, & les plus legeres tombant ſur l'arriere-garde des Carthaginois, il mit toute leur armée en déſordre, & leur tua huit cens hommes. Annibal voulut donc ſe tirer d'un lieu ſi deſavantageux, & ayant appris la bevûë de ſes guides, & le danger où ils l'avoient jetté, il les fit tous mettre en croix ; mais parce qu'il deſeſperoit de pouvoir forcer & chaſſer les ennemis qui étoient maîtres des hauteurs, & que ſes troupes

Connoiſſance des chemins très-néceſſaire à un Général.

Fabius met toute l'armée d'Annibal en déſordre.

Selon Tite-Live, il ne fit mettre en croix que leur Capitaine.

Mais les guides n'ayant pas bien entendu à cauſe de la prononciation étrangere.] Annibal en traînant la ſeconde ſyllabe de *Caſinum*, prononça ce mot, comme s'il avoit été de quatre ſyllabes, au lieu de trois, & c'eſt ce qui fit la mépriſe des guides qui entendirent *Caſilinum*.

Le fleuve Lothronus.] Polybe le nomme *Athurnus*. Mais ce nom eſt corrompu, ou dans Polybe, ou dans Plutarque.

étoient extrêmement abbattuës, & découragées de ſe voir priſes comme dans un piege ſans eſperance d'en pouvoir jamais ſortir, il réſolut de tromper ſes ennemis par ce ſtratageme; il ordonna que l'on prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevez, qu'on leur attachât à chaque corne une torche faite de ſarmens ou de broſſailles ſeches, & qu'à l'entrée de la nuit, ſur un ſignal qui ſeroit donné, on allumât ces torches, & qu'on chaſſât ces bœufs vers les ſommets des montagnes, du côté des détroits & des paſſages que gardoient les ennemis.

Stratageme d'Annibal.

Pendant qu'on prépare tout ce qui eſt néceſſaire pour l'exécution de cet ordre, de ſon côté il range ſon armée en bataille ſur la brune, & la fait avancer au petit pas. Les bœufs, tandis que le feu qu'ils portoient à leurs cornes fut petit, & ne brûla que les torches, marchoient lentement vers les montagnes. Les Paſteurs & les Bouviers qui gardoient leurs troupeaux ſur les collines, étoient émerveillez de voir ces torches, qui éclairoient tous les lieux d'alentour, & ils penſoient que ce fût une armée, qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux; mais ſi-tôt que les cornes brûlées dans la racine porterent le feu juſqu'au vif, & que les bœufs, agitez par la douleur & ſecoüant leurs têtes, ſe furent tout couverts de flammes les uns les autres, alors ils ne garderent plus de rang, ni de route certaine; effarouchez, & pleins de douleur & de rage, ils ſe mirent

rent à courir comme furieux à travers ces montagnes, la tête & la queuë enflammées, & mettant tout en feu ſur leur chemin. Ce fut un terrible ſpectacle pour ceux qui gardoient les détroits, car ces torches leur paroiſſoient des flambeaux portez par des hommes. Ils s'effrayent & ſe troublent, penſant que les ennemis viennent les aſſaillir & les enfermer de tous côtez. Pas un n'a le courage de garder ſon poſte, ils s'enfuyent tous vers le camp, & abandonnent les paſſages. L'infanterie legere d'Annibal s'en ſaiſit en même tems, & donne le loiſir au reſte de l'armée de défiler ſans crainte & ſans danger avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius ſentit dès la nuit même que c'étoit une ruſe d'Annibal ; car quelques-uns de ces bœufs s'étant écartez, étoient tombez entre ſes mains, mais parce qu'il craignoit quelque embuſcade pendant les ténébres, il ſe contenta de tenir toute la nuit ſes troupes ſous les armes, & à la petite pointe du jour, il tomba ſur les derniers bataillons de cette infanterie legere ; il ſe fait là pluſieurs eſcarmouches dans ces détroits ; Ces bataillons ſont mis en deſordre, juſqu'à ce qu'Annibal s'en étant apperçu, fit paſſer du front à la queuë quelques troupes d'Eſpagnols, hommes legers & diſpos, & accoûtumez à gravir ſur les

Habileté d'Annibal.

Il tomba ſur les derniers bataillons.] Polybe écrit que ce fut ſur l'infanterie qu'Annibal avoit envoyée pour occuper les hauteurs après en avoir chaſſé les ennemis.

rochers & ſur les montagnes. Les Eſpagnols donnerent ſi à propos ſur les Romains peſamment armez qu'ils en tuerent un fort grand nombre, & obligerent Fabius à ſe retirer, ce qui augmenta encore beaucoup le mépris où il étoit, & les mauvais bruits qui couroient de lui. Car ayant renoncé à la force ouverte pour réduire Annibal par ſa bonne conduite & par ſa prudence, il ſe trouvoit au contraire qu'en cela même il s'étoit laiſſé vaincre par ſon ennemi. De plus Annibal voulant enflammer davantage la colere des Romains contre lui, n'eut pas plûtôt appris qu'il y avoit près de là des terres qui lui appartenoient en propre, qu'il ordonna à ſes troupes de brûler & de ruiner tous les environs, & leur défendit de toucher à celles de Fabius, & y mit lui-même des Gardes pour empêcher qu'on n'y fît aucun tort, & qu'on n'en détournât la moindre choſe.

Annibal oblige Fabius à ſe retirer.

Fabius encore plus mépriſé.

Annibal épargne les terres de Fabius pour le rendre ſuſpect.

Cette nouvelle portée à Rome donna encore plus de priſe à la cabale, & plus de force à la calomnie. Les Tribuns ne ceſſoient de déclamer contre lui dans les aſſemblées du peuple, excitez & pouſſez principalement par Metilius, qui n'agiſſoit point en cela par aucune haine particuliere qu'il eût pour Fabius, mais il étoit proche parent de Minucius, Général de la cavalerie, & il eſperoit que le blâme que l'on donneroit à Fabius, tourneroit à l'avantage & à la gloire de ſon Collegue. Le Senat étoit auſſi fort irrité, & n'ap-

Les Tribuns déclament à Rome contre Fabius.

prouvoit nullement le traitté qu'il avoit fait avec Annibal pour le rachapt des priſonniers ; car il étoit convenu qu'on rendroit homme pour homme, & que celui qui en auroit encore de ſon côté, les rendroit tous pour deux cens cinquante drachmes par tête. L'échange fait ſur ce cartel, il ſe trouva qu'Annibal avoit encore deux cent quarante-ſept Romains. Le Senat refuſa d'envoyer leur rançon, & fit de grandes plaintes de Fabius, lui rèprochant que contre la dignité & la majeſté de Rome, & au grand préjudice de la République, il rachetoit des hommes, qui ayant les armes à la main, avoient été aſſez lâches pour devenir la proye de leurs ennemis.

Le Senat blâme le traitté de Fabius avec Annibal pour le rachapt des priſonniers.

C'eſt-à-dire, pour cent vingt-cinq livres, la rançon d'un ſoldat.

Fabius informé de tous ces emportemens du Senat, ſouffrit patiemment ſa colere, mais parce qu'il ſe trouvoit ſans argent, & qu'il ne pouvoit ſe réſoudre, ni à manquer de parole, ni à abandonner ſes Citoyens, il envoya ſon fils Quintus-Fabius à Rome, avec ordre de vendre ſes terres, & de lui en apporter l'argent. Cela ayant été executé avec toute la diligence poſſible, & Quin-

Les rendroit tous pour deux cent cinquante drachmes.) Tite-Live dit, *argenti pondo bina & ſelibras in militem præſtaret. Qu'il donneroit deux livres & demie d'argent pour chaque ſoldat.* Ce qui nous apprend que les cent drachmes des Grecs, c'eſt-à-dire, la mine, faiſoient le *pondo* des Romains, la livre, & que cette livre valoit cinquante livres de notre monnoye. Cela nous doit ſervir de regle pour évaluer toutes les ſommes dont il eſt parlé dans les anciens.

Lui reprochant que contre la dignité & la majeſté de Rome.) C'eſt un ſentiment qu'il faudroit donner aux Romains dans une Ode ; & c'eſt ainſi qu'Horace fait parler Regulus dans l'Ode V. du li-

Fabius rachette les priſonniers de ſon argent, & refuſe d'en être rembourſé.

tus étant de retour à l'armée avec l'argent, Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu, & retira les priſonniers. La plûpart voulurent le rembourſer dans la ſuite; mais il ne voulut rien prendre, & leur donna à tous leur rançon.

Fabius rappellé à Rome, laiſſe l'armée à Minucius.

Après cela Fabius, étant rappellé à Rome par les Prêtres pour les ſacrifices, laiſſa ſon armée à Minucius, & ne ſe contenta pas de lui ordonner, comme ſon Dictateur, de ne combattre en aucune maniere, il prit encore la voye du conſeil comme ſon ami, & eut même recours aux prieres. Mais il ne fut pas plûtôt parti, que Minucius oublia ſes ordres & ſes remontrances, & s'attacha à harceler l'ennemi. Un jour entre autres, comme il eut appris qu'Annibal avoit envoyé au fourrage la plus grande partie de ſon armée, il attaqua ceux qui étoient reſtez dans le camp, en tua un grand nombre, leur fit craindre à tous qu'il ne les forçât dans leurs retranchemens, & après

Il lui ordonne, & le conjure de ne pas combattre.

Minucius contre ces ordres, attaque le camp d'Annibal avec ſuccès.

vre III. Mais je doute fort que le Senat eût ces penſées en cette occaſion: Auſſi Tite-Live n'en dit pas un ſeul mot, au contraire, il fait entendre que cet article de la rançon ayant été propoſé pluſieurs fois au Senat, & le Senat differant toûjours de faire compter l'argent, parce que Fabius avoit fait cet échange ſans ſa participation, *quantam nonconſuluiſſet patres*, enfin il prit le parti d'envoyer ſon fils à Rome, &c.

Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu.] Cela montoit à une ſomme aſſez conſiderable, car la rachat de ces deux cent quarante-ſept priſonniers, à deux cens cinquante drachmes chacun, ou cent vingt-cinq *livres*, revenoit à ſoixante-un mill ſept cent cinquante drachmes, c'eſt-à-dire, à trente mille huit cens ſoixante quinze livres de nôtre monnoye.

que toutes les troupes d'Annibal furent rentrées, il ſe retira en ſûreté ſans avoir fait aucune perte. Ce ſuccès lui inſpira un orgueïl & une arrogance ſans bornes, & remplit ſon ame d'une audace pleine de témerité.

Auſſi-tôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage, qu'on exageroit en des termes fort pompeux. Fabius, en l'apprenant, dit *qu'il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de Minucius.* Mais le peuple, plein de joye & d'eſperance, courut à la place, & le Tribun Metilius, montant ſur la Tribune, lui fit un long diſcours, où il exaltoit extémement Minucius, & accuſoit ouvertement Fabius, non pas de molleſſe & de lâcheté, mais de perfidie, enveloppant dans la même accuſation les premiers & les plus puiſſans de Rome, & faiſant entendre *que dès le commencement, ils leur avoient attiré cette guerre pour opprimer le peuple, & qu'ils avoient mis la ville ſous la domination d'un Monarque ſouverain & indépendant, qui par ſes délais & par ſes remiſes donneroit le tems à Annibal de s'affermir dans leur pays, & de faire venir*

Bon mot de Fabius

Il n'y a rien de plus à craindre que la bonne Fortune d'un Général imprudent & téméraire.

Diſcours de Metilius contre Fabius.

Il ſe retira en ſûreté ſans avoir fait aucune perte.] D'autres écrivent qu'il perdit cinq mille hommes, & que les Carthaginois n'en perdirent que mille de plus. C'eſt pourquoi Tite-Live écrit, *Tamen in tam pari prope clade famam egregiæ victoriæ cum vanioribus litteris magiſtri equitum Romam perlatam*; & en parlant de cet avantage, il dit, *lato verius dixerim, quam proſpero eventu pugnatum.*

Que dès le commencement ils leur avoient attiré cette guerre.] C'eſt le ſens du mot ἐκκαλέσαι du texte & ce qui le prouve, c'eſt que Plutarque explique Tite-Live qui écrit liv. 22. *Bellum accerſitum in Italiam ab nobilibus, &c.*

d'Afrique une nouvelle armée, qui acheveroit de le rendre maître de l'Italie.

Fabius ne daigne pas ſe juſtifier, & preſſe ſon départ pour aller châtier Minucius.

Fabius ſe preſéntant pour parler à ſon tour, ne daigna pas ſe juſtifier des accuſations du Tribun, mais hauſſant la parole, il dit, *que ſans perdre inutilement le tems, on penſat à achever les ſacrifices & les ſaintes cérémonies, afin qu'il s'en retournât promptement à l'armée pour châtier la témerité de Minucius, qui contre ſes ordres avoit attaqué l'ennemi.*

A ces paroles il s'éleva un grand bruit & un grand tumulte parmi le peuple, qui craignoit avec raiſon pour la vie de Minucius. Car le Dictateur a pouvoir de mettre en priſon, & de faire mourir qui bon lui ſemble ſans autre formalité; & ils penſoient tous que puiſque Fabius avoit renoncé à ſa douceur naturelle, il falloit que ſa colere fût ſi grande, qu'il n'y auroit aucun moyen de l'appaiſer. C'eſt pourquoi pleins de reſpect & de crainte, ils ſe calmerent & ſe tinrent tous en repos. Le ſeul Metilius, que ſa charge de Tribun mettoit en ſûreté, & rendoit inviolable, car c'eſt la ſeule qui ſubſiſte, & qui retienne ſon autorité quand il y a un Dictateur, toutes les autres étant ſupprimées, preſſoit extrémement le peuple, le conjurant de ne pas abandonner Minucius, & de ne pas ſouffrir qu'il eût le ſort de T. Manlius, à qui ſon propre pere Manlius Torquatus avoit fait trancher la tête, parce qu'il avoit remporté une victoire ſignalée, & avoit été couronné; il l'exhortoit à dépoüiller Fabius

Pouvoir du Dictateur.

Le Tribunat, la ſeule charge qui ſubſiſte pendant la Dictature.

de cette puiſſance tyrannique de la Dictature, & de ſe mettre entre les mains de Minucius, qui ſeul vouloit & pouvoit les ſauver.

Le peuple ému par ces diſcours, n'oſa pourtant pas contraindre Fabius à dépoſer la Dictature, quoiqu'il fût tombé dans un grand mépris; il ordonna ſeulement que Minucius partageroit avec lui le commandement de l'armée, & auroit dans la guerre une puiſſance égale à celle du Dictateur, nouveauté juſqu'alors inconnuë, & qu'on revit bien-tôt pour la ſeconde fois après la défaite de Cannes; car le Dictateur M. Junius étant au camp, on élut à Rome Fabius Buteo ſecond Dictateur, pour remplir le Senat extrémement diminué par la mort d'un fort grand nombre de Senateurs, qui avoient été tuez à cette bataille. Mais il y eut cette difference, que Fabius Buteo, après qu'il eut paru en public, & qu'il eut nommé les Senateurs, renvoya ſur l'heure même ſes Licteurs, & ſe dérobant à la foule, qui le ſuivoit pour lui faire honneur, il ſe mêla parmi le peuple, & demeura ſur la place vaquant à ſes affaires domeſtiques, comme ſimple particulier.

Le peuple ordonne que Minucius partagera le commandement de l'armée avec Fabius.

L'année ſuivante.

Second Dictateur.

Modeſtie remarquable d'un Dictateur.

Les Romains, après avoir égalé Minucius à leur Dictateur, croyoient bien que celui-ci, trouveroit ſa puiſſance conſiderablement affoiblie par ce partage, & qu'il en feroit extrémement humilié; mais ils ne connoiſſoient pas ce perſonnage; Fabius ne crut point que leur ignorance

L'ignorance des autres ne peut être un malheur pour nous

Fabius ne crut pas que leur ignorance pût être un malheur pour

pût être un malheur pour lui ; mais comme le ſage Diogene répondit à quelqu'un, qui lui diſoit, *ces gens là ſe moquent de toi. Et moi* lui dit-il, *je ne me tiens point moqué*, jugeant fort bien que ceux-là ſont ſeuls moquez qui donnent lieu à la moquerie, & en ſont émus & troublez. Tout de même Fabius, pour ce qui le regardoit, fut inſenſible à cette injure, donnant par-là une preuve bien manifeſte de la vérité de cet Axiome de quelques Philoſophes, *qu'un homme de bien & un honnête homme ne peut être deshonoré ni injurié.* Mais par rapport au bien public, il étoit très-fâché de cette imprudence du peuple, qui venoit de donner à un temeraire le moyen de ſatisfaire à la guerre ſa folle ambition. Craignant donc que troublé par la vaine gloire, & aveuglé par ſon orgueïl, il ne ſe hâtât de faire quelque faute irréparable, il partit de Rome ſans qu'on le ſçut.

Etant arrivé au camp, il trouva Minucius, non plus un homme traittable, mais plein de fierté & d'arrogance, & qui prétendoit commander l'armée à ſon tour. Ceſt à quoi Fabius ne voulut

Prudence de Fabius.

lui.) Au lieu de ἀγνοίαν *ignorance* M. Bigot corrigeoit ἀνοίαν, *folie*, car j'ai trouvé ce mot écrit de ſa main à la marge de ſon exemplaire ; ce mot eſt plus fort, & l'autre plus doux & plus poli.

Fut inſenſible à cette injure.] Car il avoit cette confiance, dit Tite-Live, que le peuple, en lui égalant Minucius en puiſſance, n'avoit pu le lui égaler dans l'art de s'en ſervir & de commander. *Satis fidens haud quaquam cum imperii jure artem imperandi aequatam.*

C'eſt à quoi Fabius ne voulut jamais conſentir.) Plutarque ſuit ici Tite-Live, qui écrit que Minucius vouloit que tour à tour ils commandaſſent chacun l'armée,

jamais

jamais conſentir, & pour l'éviter, il aima mieux partager avec lui les troupes, trouvant qu'il y avoit moins de danger à lui en laiſſer commander toûjours la moitié que de le ſouffrir un ſeul jour à la tête de toute l'armée. Il retint donc pour lui la premiere & la quatriéme legion, & donna à Minucius la ſeconde & la troiſiéme. Ils partagerent de même la cavallerie & les troupes des Alliez. *Tite-Live dit tout le contraire.*

Minucius ne pouvoit ſe tenir qu'il ne ſe vantât & ne glorifiât hautement que pour l'amour de lui on avoit rabaiſſé & ravallé la majeſté de la ſouveraine puiſſance. Et Fabius ne ceſſoit de lui remontrer que *s'il étoit ſage, il verroit bien que ce n'étoit pas contre Fabius qu'il avoit à combattre, mais contre Annibal. Que ſi pourtant il en vouloit à toute force à ſon Collegue, il avoit à lui propoſer un combat fort honnête & fort glorieux, c'étoit de faire en ſorte qu'il parût par toutes ſes actions que lui, qui avoit été ſi honoré par le peuple, & qui avoit remporté la victoire par ſes ſuffrages, il ne veilloit pas avec moins de ſoin au ſalut, & à la ſûreté de ſes Citoyens, que* *Sage remontrance de Fabius à Minucius.*

un ou pluſieurs jours, & que Fabius s'y oppoſa, voyant bien que c'étoit le moyen de tout perdre. Polybe dit pourtant tout le contraire, car il dit en propres termes, liv. 3. pag. 253. que Fabius donna le choix à Minucius, ou de commander chacun tour à tour l'armée, ou de partager les Legions, & que Minucius aima mieux que les Legions fuſſent partagées. Le meilleur avis étoit ſans doute, ce partage des troupes, comme la ſuite le prouva manifeſtement. Quelle apparence donc que ce fut l'avis de Minucius, plûtôt que celui de Fabius. Un homme auſſi vain & auſſi temeraire que Minucius auroit-il pris le parti le plus ſage & le moins capable de flatter ſon ambition & ſa vanité?

celui qui en avoit été ſi maltraitté. Minucius prit cette remontrance pour une raillerie de vieillard, & ſe mettant à la tête des troupes qui étoient à ſes ordres, il alla camper dans un lieu ſéparé. Annibal étoit très-bien informé de tout ce qui ſe paſſoit entre eux, & il étoit ſans ceſſe à épier l'occaſion d'en tirer avantage.

Minucius ſe mocque de cette remontrance.

A quinze cent pas de Fabius. Polyb.

Entre l'armée de Minucius & celle d'Annibal, il y avoit une petite colline, dont il n'étoit pas bien difficile de ſe rendre maître, & qui, étant occupée, pouvoit fournir à une armée un camp très-commode & très-ſûr. La plaine d'alentour, à la voir de loin, paroiſſoit toute unie, parce qu'elle étoit nuë & entiérement découverte ; mais elle avoit pourtant en divers endroits des ravins, des cavernes & autres creux aſſez profonds. *Voilà* pourquoi Annibal ne voulut pas ſe ſaiſir de cette hauteur à la dérobée comme il le pouvoit facilement, mais il la laiſſa là comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat.

Ruſe d'Annibal.

Si-tôt donc qu'il eut vû que Minucius s'étoit ſéparé de Fabius, il jetta la nuit de l'Infanterie & quelque Cavalerie dans ces creux & dans ces ravins, & le lendemain, que le jour fut aſſez grand, il envoya à la vûë de l'armée ennemie un petit détachement s'emparer de ce poſte, afin d'engager l'ennemi à le diſputer.

Cinq cens hommes de cheval, & cinq mille hommes de pied. Polyb.

Cela réüſſit comme il l'avoit prévû ; Minucius détacha d'abord ſon Infanterie legere ; il la fit ſoûtenir enſuite par ſa Cavalerie, & enfin

voyant qu'Annibal même marchoit au ſecours de ceux qui étoient ſur le côteau, il s'avança contre lui avec toutes ſes forces, & attaqua vigoureuſement ceux qui combattoient ſur la hauteur. Le combat fut fort opiniâtré, & la Fortune longtems douteuſe, juſqu'à ce qu'Annibal, voyant que Minucius avoit donné dans le piege, & qu'il prêtoit le dos aux troupes qu'il avoit miſes en embuſcade, qui pouvoient le prendre en queuë, il leur donna le ſignal. En même tems elles ſe levent bruſquement, & jettant de grands cris, elles fondent de tous côtez ſur les Romains avec tant de furie, qu'elles renverſent & taillent en pieces les derniers rangs, & jettent dans les autres un déſordre & un effroi qu'on ne ſçauroit décrire, l'audace même de Minucius en fut preſque entiérement abbattuë. Il regardoit les Capitaines au viſage l'un après l'autre, il n'y en avoit pas un qui oſât faire ferme, ni ſoûtenir ſeulement la vûë de l'ennemi; ils prenoient tous la fuite ſans pouvoir pourtant ſe ſauver, car les Nomades, déja victorieux, s'étoient répandus dans la plaine, & faiſoient main baſſe ſur tous ceux qui s'écartoient.

Minucius battu par Annibal.

Les Romains étant réduits à cette extrêmité, le danger qu'ils couroient ne fut point caché à Fabius, qui ayant prévû ce qui devoit arriver, tenoit toûjours ſes legions ſous les armes, & attendoit le ſuccès du combat, dont il n'apprenoit pas des nouvelles par ſes coureurs, mais qu'il re-

gardoit lui-même de deſſus une hauteur qui étoit près de ſon camp. Quand il vit donc l'armée en deroute & enveloppée de tous côtez, & qu'il entendit le cri des ſoldats comme de gens qui n'avoient plus le courage de ſe défendre, mais qui étoient ſaiſis de frayeur, & qui tournoient le dos, il frappa ſur ſa cuiſſe, & pouſſant un grand ſoûpir, il dit à ceux qui étoient près de lui, *ô Dieux, que Minucius s'eſt bien perdu plûtôt que je ne penſois, & plut tard qu'il ne vouloit!* Et après avoir commandé aux Enſeignes d'avancer, & à toute l'armée de les ſuivre, il cria à haute voix, *Soldats, allons au ſecours de Marcus Minucius qui eſt ſi brave homme, & qui a tant d'amour pour ſon pays. Si l'ardeur avec laquelle il a voulu chaſſer trop promptement l'ennemi, lui a fait commettre quelque faute, nous l'en reprendrons une autre fois.*

Beau diſcours de Fabius à ſes ſoldats.

En achevant ces mots, il charge les Numides qui étoient dans la plaine, & les diſſipe; de-là il fond ſur ceux qui pourſuivoient les Romains, & taille en pieces ceux qui lui font tête; les autres plient & prennent la fuite, de peur d'être enveloppez à leur tour. Annibal voyant la Fortune changée, & Fabius qui l'épée à la main, avec une vigueur fort au-deſſus de ſon âge, ſe faiſoit jour au travers des combattans, & perçoit juſqu'au haut de la colline où étoit Minucius, fit ceſſer le combat; & ayant commandé aux trompettes de ſonner la retraitte, il ramena ſes troupes dans ſon camp; les Romains furent auſſi fort

Il va au ſecours de Minucius & met en fuite Annibal.

aiſes de ſe retirer. Comme Annibal s'en retournoit, il dit à ſes amis qui étoient autour de lui, *Ne vous l'avois-je pas bien dit très-ſouvent, que le gros nuage qui étoit ſur ces montagnes, creveroit enfin & verſeroit ſur nous quelque grand orage?*

Mot d'Annibal.

Après le combat, Fabius ayant ramaſſé les dépoüilles des ennemis qui étoient reſtez ſur le champ de bataille, rentra dans ſon camp ſans laiſſer échapper une ſeule parole outrageuſe ou fâcheuſe contre ſon Collegue. Mais Minucius fit d'abord aſſembler ſon armée, & lui dit, *mes Compagnons, ne point commettre de faute dans les grands emplois, cela eſt au-deſſus de la nature humaine, mais tirer de ſes fautes paſſées des inſtructions pour l'avenir, c'eſt ce qui eſt au pouvoir de tout homme qui a de la vertu & de la ſageſſe. J'avouë donc que j'ai beaucoup moins de ſujet de me plaindre de la Fortune, que je n'en ai de m'en louër; car ce que je n'avois point appris dans toute ma vie, je viens de l'apprendre dans une petite partie d'un jour. Je viens de me convaincre que bien loin d'être capable de commander aux autres, j'ai beſoin de quelqu'un qui me commande, & que je ne dois pas avoir la folle ambition de l'emporter ſur ceux à qui il m'eſt beaucoup plus glorieux de ceder. Vous n'avez deſormais, mes Compagnons, qu'un ſeul Dictateur qui marchera à votre tête. La ſeule occaſion où je veux encore vous commander, c'eſt pour aller lui témoigner la reconnoiſſance que nous lui devons, & dont je veux vous donner l'exemple en me ſoûmettant à ſes ordres, & en lui obéiſſant le premier.*

Grande moderation de Fabius.

Sage diſcours de Minucius à ſon armée.

Il eſt au-deſſus de la nature humaine de ne point commettre de faute dans les grands emplois.

Tirer de ſes fautes paſſées des inſtructions pour l'avenir.

Un malheur inſtruit plus en un jour que les proſperitez en pluſieurs années.

En même tems, après avoir commandé qu'on portât les aigles, & qu'on le ſuivît, il marcha vers le camp de Fabius. Dès qu'il fut entré dans ſes retranchemens, il alla droit à ſa tente. Toute l'armée étonnée & ſurpriſe, attendoit avec impatience ce qui devoit arriver. Fabius étant ſorti de ſa tente, Minucius fit planter devant lui les enſeignes, & l'appella à haute voix *ſon pere*. Ses ſoldats appellerent ceux de Fabius leurs Patrons, nom que les affranchis donnent à ceux qui les ont mis en liberté. Le premier bruit appaiſé, & les deux armées ſe tenant dans le ſilence, Minucius s'adreſſa à Fabius, & lui dit, *mon Dictateur, vous avez remporté dans ce jour deux victoires bien ſignalées; par votre valeur vous avez vaincu les ennemis, & par votre prudence & par votre généroſité vous avez vaincu votre Collegue. Par l'une de ces victoires vous nous avez ſauvez, & par l'autre vous nous avez inſtruits, & autant que ma défaite par Annibal a été honteuſe & funeſte, autant l'avantage que vous avez eu ſur moi, m'a été ſalutaire & glorieux. Je vous appelle donc mon pere, n'ayant point de nom plus vénérable que je puiſſe vous donner, quoique l'obligation que je vous ai ſoit plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a mis au monde; car je ne lui dois que la vie moi ſeul, au lieu qu'avec la vie je vous dois auſſi le ſalut de tous ces vaillants hommes.* En finiſſant ces paroles, il embraſſa Fabius. Ses ſoldats embraſſerent de même leurs camarades qui étoient devenus leurs Liberateurs. Ils ſe jettoient au cou les uns des autres; & ſe

Ce diſcours, & le précédent méritent auſſi d'être comparez avec ceux de Tite-Live, l. XXII.

baiſoient avec tous les témoignages d'une affection reciproque, de maniere que le camp étoit rempli d'allegreſſe. On ne voyoit par tout que des larmes, que la joye & la tendreſſe faiſoient verſer.

Après cela Fabius ſe démit de la Dictature, & l'on recommença à créer des Conſuls. Les premiers qui furent choiſis, continuerent de faire la guerre à la maniere, & ſelon les projets de Fabius, en évitant de combattre avec Annibal, en ſecourant leurs Alliez, & en entretenant les villes dans la fidélité & dans le devoir. Mais Varron, hom- *Terentius Varro.*

De maniere que le camp étoit rempli d'allegreſſe.) Polybe fait ici une réflexion qui mérite d'être rapportée, il dit que l'on connut alors à Rome très-évidemment, quel grand avantage la prudence d'un Général, & un jugement ferme & plein de ſens, ont ſur la temerité & la folle préſomption d'un homme qui n'eſt que ſoldat.

Après cela Fabius ſe démit de la Dictature, & l'on recommença à créer des Conſuls.] Quand Fabius ſe démit de la Dictature, on ne nomma pas de nouveaux Conſuls. Selon Tite-Live, il remit l'armée entre les mains des Conſuls de cette année là, Cneus Servilius & C. Attilius Regulus, qui avoit été mis à la place de Flaminius qui avoit été tué, on n'a qu'à le voir, liv. XII. 31. & ſelon Polybe, il ne la remit qu'entre les mains des Conſuls de l'année ſuivante. *Comme le tems des Comices Conſulaires approchoit*, dit-il, livre III. *les Romains nommerent Conſuls L. Æmilius Paulus, & Terentius Varro, après quoi les Dictateurs ſe démirent de leur charge, & les Conſuls de l'année précédente Cn. Servilius & M. Attilius Regulus ayant été nommez Proconſuls par le Conſul Æmilius Paulus, & ayant pris le commandement des armées, en diſpoſerent ſelon qu'ils le jugerent à propos.*

Mais Varron, homme d'une naiſſance fort obſcure.] Il étoit fils d'un Boucher, & il avoit lui-même ſervi ſon pere à ſon commerce. Se voyant aſſez riche, il voulut pouſſer ſa fortune, & s'attacha au Barreau. Il s'inſinua ſi bien dans les bonnes graces du peuple par ſes flatteries, & en protegeant les derniers de la populace contre les plus gens de bien, qu'il parvint aux plus grands hon-

me d'une naiſſance fort obſcure, & qui étoit fort connu par ſa témerité, & par le crédit que ſes lâches flatteries lui avoient acquis auprès du peuple, n'eut pas plûtôt été élevé au Conſulat, qu'il fit paroître que par ſon peu d'expérience & par ſon audace il alloit riſquer le tout pour le tout, car il ne ceſſoit de crier dans toutes les aſſemblées que la guerre dureroit toûjours pendant qu'on auroit des Fabius pour Capitaines. Il ne demandoit qu'un ſeul & même jour pour voir les ennemis & pour les vaincre.

Exceſſive levée de troupes, regardée comme dangereuſe pour les Etats.

Avec ces diſcours hautains, il aſſembla de ſi grandes forces, que jamais les Romains n'en avoient eu de pareilles dans toutes les guerres qu'ils avoient euës ſur les bras, car on leva une armée de quatre-vingt-huit mille combattans; ce qui jetta Fabius & tous les gens de bon ſens

neurs; il fut Queſteur, Edile, Preteur, & enfin Conſul.

Car on leva une armée de quatre-vingt-huit mille combattans.) On ne ſçauroit mieux apprendre que de Polybe la coûtume des Romains ſur la levée des troupes. Car cet Auteur, qui accompagna Scipion en Afrique, ne parle que de ce qu'il a vû pratiquer. Voici donc ce qu'il aſſûre qui ſe pratiquoit en ce tems-là. Les Romains mettoient tous les ans ſur pied quatre Legions, chacune de quatre mille hommes d'Infanterie, & deux cens chevaux; dans les tems difficiles ils les faiſoient de cinq mille hommes, & de trois cens chevaux: on ajoûtoit autant d'Infanterie Latine, & de la Cavalerie trois fois autant, de ſorte que chaque Legion étoit de dix mille hommes de pied, & de huit cent chevaux. En cette occaſion, ce qui ne s'étoit jamais vû, au lieu de quatre Legions, on en leva huit, & par conſequent l'armée Romaine fut de quatre vingts mille hommes d'Infanterie, & de ſix mille quatre cent chevaux.

Ce qui jetta Fabius & tous les gens de bon ſens dans une fort grande crainte.) En effet rien n'eſt

dans

dans une fort grande crainte, parce qu'ils ne voyoient aucune reſſource pour Rome, ſi elle perdoit une ſi nombreuſe jeuneſſe, qui étoit la fleur & l'élite des Romains. Voilà pourquoi Fabius, prenant en particulier Paul Emile, l'autre Conſul, qui avoit beaucoup de capacité pour la guerre, mais qui n'étoit pas agréable au peuple, & qui même à ce nom de peuple étoit toûjours tremblant, depuis qu'il l'avoit condamné à quelque amende, il l'exhortoit & l'encourageoit à s'oppoſer à la folie de ce Conſul, l'aſſûrant *qu'il n'auroit pas tant à défendre ſa Patrie contre Annibal, que contre ſon Collegue; car ils demanderont tous deux le combat avec empreſſement. Mais Varron le demandera, parce qu'il ne connoît pas aſſez ſes forces, & Annibal, parce qu'il connoît trop ſa foibleſſe. Croyez-moi donc, Paul Emile*, continua-t'il, *ſur les affaires d'Annibal, je ſuis plus digne d'être crû que Varron. Je vous aſſûre que ſi perſonne ne combat contre lui cette année, il eſt impoſſible qu'il ne quitte l'Italie, ou qu'il ne s'y ruine s'il s'opiniâtre à y demeurer. Car juſqu'icy, quoiqu'il ſemble victorieux & maître de la campagne, on n'a pas vû un ſeul de ſes ennemis quitter le parti de Rome pour prendre le ſien, & il ne lui reſte pas la troiſiéme partie des troupes qu'il a amenées d'Afrique.* A cela on dit que Paul Emile répondit. *Pour moi, Fabius, quand je conſidere l'état de mes affaires, je trouve qu'il m'eſt plus*

Il fut condamné à l'amende dans ſon premier Conſulat. Il y avoit deux ou trois ans.

Sages avis que Fabius donne à Paul Emile.

Réponſe de Paul Emile à Fabius.

plus à craindre pour les Etats que les exceſſives levées de gens de guerre. On en a fait une malheureuſe experience dans les derniers tems.

avantageux de tomber mort entre les mains de mes ennemis, que de retomber vivant entre celles de mes Citoyens; mais puiſque Rome eſt réduite à cette extrémité, je n'oublierai rien pour vous paroître ſage Capitaine, plûtôt à vous ſeul en ſuivant vos conſeils, que de le paroître à tous les autres qui voudront me forcer à prendre un autre parti. Avec cette ferme réſolution, il partit pour l'armée. Mais Varron ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour, alla camper devant Annibal ſur la riviere d'Aufide près du Bourg de Cannes; & le lendemain, dès la pointe du jour, il fit expoſer le ſignal de la bataille, qui eſt un manteau de pourpre que l'on arbore ſur la tente du Général.

Varron va camper devant Annibal.

D'abord les Carthaginois furent épouvantez de voir la hardieſſe de ce nouveau Capitaine, & le grand nombre de ſes troupes qui ſurpaſſoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur ayant commandé de prendre leurs armes, & étant allé à cheval avec une petite ſuite ſur une

Les Carthaginois effrayez de l'audace de Varron & de ſes nombreuſes troupes.

Mais Varron ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour.) Plutarque ſe trompe ici ſur la coûtume des Romains. Varron n'obtint point cela par ſes prieres & par ſes cabales, c'étoit le droit de ſa charge; car comme Polybe l'a remarqué en termes exprès, telle étoit la coûtume des Romains, les Conſuls commandoient l'armée tour à tour.

Alla ſe camper devant Annibal ſur la riviere d'Aufide, près du Bourg de Cannes.) Avant cela il s'étoit paſſé une action que Plutarque oublie, & dans laquelle les Romains commandez par Varron, eurent l'avantage, parce que le corps de bataille des Carthaginois n'avoit pas été ſoûtenu. Les Carthaginois perdirent plus de dix-ſept cens hommes, & les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

éminence, d'où il voyoit les ennemis déja en bataille; comme un de ceux qui le ſuivoient, nommé Giſcon, homme d'auſſi grande conſideration que lui, & de pareille dignité, lui eut dit, *que le nombre des ennemis lui paroiſſoit fort étonnant*, Annibal fronçant le ſourcil, lui répondit, *mais il y a une choſe plus étonnante encore, Giſcon, & à laquelle tu ne prens pas garde*, Giſcon lui demanda ce que c'étoit, *c'eſt*, dit Annibal, *que dans tout ce prodigieux nombre d'hommes, il n'y en a pas un ſeul qui s'appelle Giſcon comme toy.* A ce bon mot, qu'on n'attendoit point, tout le monde s'étant pris à rire, ils deſcendirent de la colline, & en marchant ils faiſoient part de cette plaiſanterie à tous ceux qu'ils rencontroient, de maniere qu'en un moment ce ne fut qu'une riſée univerſelle. Annibal même, & ceux qui l'accompagnoient ne pouvoient mettre fin à leurs ris. Cela fit revenir le courage & la confiance aux Carthaginois, qui ſe perſuaderent que leur Général n'avoit pas ri de ſi bon cœur, juſqu'à plaiſanter à la vûë d'un ſi grand péril, qu'il ne vît bien qu'il pouvoit ſûrement mépriſer ſes ennemis.

Plaiſante répenſe d'Annibal à Giſcon.

Il ne faut qu'une plaiſanterie faite à propos par un Général, pour redonner le courage à ſes troupes.

Annibal dans cette journée uſa de deux ruſes, qui lui furent d'une très grande utilité. La premiere fut pour gagner l'avantage du poſte, car il trouva moyen de faire que ſon armée tournât le dos à un vent impetueux & brûlant qui ſouf-

Ruſe d'Annibal pour gagner l'avantage du poſte.

A un vent impetueux & brûlant qui ſouffloit alors.) Tite-Live appelle ce vent *Vulturne*, qui ſouffle entre le Levant & le Midy.

ſloit alors, & qui élevant de cette campagne raſe & ſablonneuſe une pouſſiere embraſée, la portoit par deſſus les bataillons des Carthaginois dans les yeux des Romains, de maniere que ne pouvant la ſoûtenir, ils étoient obligez de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

Autre ruſe d'Annibal pour ſon ordre de bataille.

La ſeconde ruſe fut dans l'ordonnance de ſes troupes; car ayant mis ce qu'il avoit de meilleur dans les aîles, il ſe plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu, & le diſpoſa de maniere que le corps de bataille s'avançoit en pointe, & débordoit extrémement les deux aîles; en même tems il ordonna aux aîles, que lorſque les Romains auroient enfoncé ce front, & que le pouſſant vivement, ils l'auroient renverſé au delà de leur ligne juſqu'au centre, ils avançaſſent bruſquement leur pointe des deux côtez, & enveloppaſſent ainſi l'ennemi, en le prenant par les flancs & par derriere; & ce fut ce qui contribua le plus au grand carnage qu'on fit des Romains.

le Sud-Eſt; ce qui s'accorde parfaitement avec la ſituation des Romains dans cette bataille, car ils étoient tournez vers le Midy, en biaiſant pourtant un peu du côté de l'Eſt.

La ſeconde ruſe fut dans l'Ordonnance de ſes troupes.) Polybe dans ſon III. liv. & Tite-Live dans le liv. XXII. ont décrit au long l'ordre de bataille de l'armée d'Annibal, mais ils ſe ſont expliquez fort obſcurement l'un & l'autre, & ceux qui les ont traduits, ou commentez, ont encore augmenté cette obſcurité, parce qu'ils ne les ont pas bien entendus. En conférant ce texte de Plutarque avec ces deux originaux, j'ai tâché d'éclaircir dans ma traduction l'Ordonnance des deux armées, de maniere que le Lecteur en puiſſe avoir une intelligence nette, & s'en faire une ſorte de plan.

Car le front n'eut pas plûtôt plié, & les Romains pourſuivant leur pointe, n'eurent pas plûtôt enfoncé ce corps de bataille de maniere qu'au lieu d'une pointe il preſentoit un croiſſant, que les Officiers des troupes choiſies firent fermer l'ouverture du croiſſant par les deux aîles, ce qui expoſa à la boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppez.

C'eſt-à-dire, de l'infanterie Afriquaine.

On dit encore qu'il arriva à la cavalerie des Romains un autre accident imprévu & très-funeſte, Paul Emile fut jetté à terre par ſon cheval, qui vrai-ſemblablement avoit été bleſſé. Les Cavaliers qui étoient autour de lui, mirent d'abord pied à terre pour aller à ſon ſecours; toute la Cavalerie s'étant apperçûë de ce mouvement, crut que c'étoit un ordre; c'eſt pourquoi ils quitterent leurs chevaux, & combattirent à pied. Ce que voyant Annibal, il dit tout haut, *je les aime mieux de cette maniere que ſi on me les livroit pieds & poings liez*; mais toutes ces particularitez ſont au long dans ceux qui ont écrit le détail de cette bataille.

Mot d'Annibal en voyant la cavalerie des Romains mettre pied à terre.

Pour ce qui eſt des Conſuls, Varron ſe ſauva à cheval dans la ville de Venuſe avec peu de gens, & Paul Emile entraîné par l'impetueux torrent de cette déroute, le corps tout couvert de traits qui étoient reſtez dans ſes playes, & l'ame encore plus penétrée de douleur, s'aſſit ſur une pierre, attendant que quelqu'un des ennemis vînt l'achever. Mais la quantité de ſang, qui lui enſanglan-

Varron ſe ſauve à Venuſe.

Paul Emile tout couvert de bleſſures, s'aſſied ſur une pierre.

toit tout le viſage, l'avoit ſi fort défiguré, qu'il n'étoit pas reconnoiſſable, & que ſes amis & ſes domeſtiques paſſoient près de lui ſans s'arrêter. Il n'y eut que Cornelius Lentulus, jeune homme de maiſon Patricienne, qui l'ayant reconnu, s'approche, mit pied à terre, & lui preſenta ſon cheval, le conjurant de s'en ſervir, & de ſe conſerver pour ſes Citoyens, qui avoient alors plus beſoin que jamais d'un bon Conſul. Paul Emile rejetta ſes prieres, le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il verſoit en abondance, & quand il le vit remonté, il lui mit ſa main dans la ſienne, & lui dit en ſe ſoulevant un peu: *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui ſeras témoin que Paul Emile a ſuivi ſes conſeils juſqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui avoit donnée; mais qu'il a été vaincu premierement par ſon Collégue, & enſuite par Annibal.* Ces paroles finies, il le congedia, ſe jetta parmi la foule qu'on maſſacroit, & fut tué avec les autres. On dit que dans cette journée il y eut cinquante mille Romains tuez, & quatre mille faits priſonniers, ſans compter les dix mille, qui le lendemain du combat furent pris dans les deux Camps.

Cornelius Lentulus le reconnoît, & le preſſe de prendre ſon cheval.

Il le refuſe, & ce qu'il exige de lui.

Il eſt tué.

La perte des Romains à la bataille de Cannes.

On dit que dans cette journée il y eut cinquante mille Romains tuez.) Polybe met ſoixante dix mille morts, & plus de dix mille priſonniers. Annibal ne perdit que quatre mille Gaulois, quinze cens Afriquains ou Eſpagnols, & environ deux cens hommes de cheval. Et ſur cette victoire d'Annibal, il fait cette réflexion, qu'il vaut mieux avoir la moitié moins d'infanterie que ſon ennemi, & être plus fort en cavalerie, que d'avoir le même nombre de gens de pied & de gens de cheval.

Après cette grande victoire, les amis d'Annibal lui conſeilloient de pourſuivre ſa pointe, lui repréſentant qu'il entreroit dans Rome avec les fuyards, & qu'à cinq jours de là il ſouperoit dans le Capitole; Et il n'eſt pas aiſé de dire la raiſon qui l'empêcha de prendre ce parti. Il y a de l'apparence que ce temporiſement & cette timidité d'Annibal furent l'ouvrage de quelque bon Genie, ou de quelque Dieu favorable aux Romains, qui ſe mit au devant de lui pour empêcher la derniere ruine de Rome. Et l'on aſſûre que ſur cela un Carthaginois, nommé Barca, lui dit en colere, *Annibal, tu ſçais vaincre, mais tu ne ſçais pas uſer de la victoire.*

On ne comprend pas ce qui empêcha Annibal de marcher à Rome après ſa victoire.

Cependant cet heureux ſuccès apporta un ſi grand changement dans ſes affaires, qu'au lieu, qu'avant le combat, il n'avoit en ſon pouvoir ni ville ni magazin, ni port en Italie, & qu'il ne fourniſſoit qu'avec de grandes difficultez à la ſubſiſtance de ſes troupes qu'il nourriſſoit au jour la journée de ce qu'il pouvoit ravir & enlever, n'ayant aucuns convois ſûrs ni aucunes proviſions pour cette guerre, mais courant çà & là avec ſon armée, comme avec une groſſe troupe de brigands & de bandits, il ſe voyoit alors maître de preſque toute l'Italie. Car la plûpart des peuples & les plus conſidérables ſe rendirent à lui volontairement, & Capoüe même, qui après Rome

L'avantage qu'Annibal tire de ſa victoire.

Les Apuliens, les Samnites, les Tarentins, les Arpinates, &c.

Qu'un Carthaginois nommé Barca.) Tite-Live attribuë ce mot à Maharbal, Général de la Cavalerie. Il y a de l'apparence que c'eſt le même, & que Maharbal étoit appellé Barca, comme Amilcar Barca.

étoit la plus groſſe ville du pays, lui ouvrit ſes portes.

C'eſt dans les grands malheurs que l'on connoît la ſageſſe des Capitaines.

Cet exemple montre bien que dans les grands malheurs on ne connoît pas ſeulement, comme dit Euripide, la fidelité des amis, mais auſſi la ſageſſe des Capitaines. Car ce qu'avant le combat on appelloit dans Fabius défaut de courage & froideur, parut d'abord après la bataille, je ne dis pas l'effort d'une raiſon humaine, mais l'effet ſurprenant d'un genie divin, qui avoit prévû de ſi loin les choſes qui devoient arriver, & qui paroiſſoient à peine croyables à ceux qui en faiſoient une ſi triſte experience. C'eſt pourquoi Rome, remettant d'abord en lui ſes dernieres eſperances, & recourant à ſon bon conſeil, comme à un aſyle auſſi ſûr que celui d'un Autel ou d'un Temple, eut la principale obligation à ſa prudence de ce que le peuple ne ſe diſſipa & ne s'écarta point, comme il avoit fait lorſqu'elle fut priſe par les Gaulois. Car au lieu que dans le tems où il ſembloit qu'il n'y avoit rien à craindre, il avoit paru timide & preſque ſans eſperance, à cette heure là que tout le monde étoit plongé dans une extréme conſternation & dans un trouble horrible, qui empêchoient qu'on ne remediât à rien, il marchoit ſeul dans la ville d'un pas moderé & avec un viſage aſſûré & tranquille,

Il faut craindre avant le danger, mais dans le danger il faut être aſſûré & tranquille.

Fermeté & tranquillité de Fabius dans cette calamité publique.

Que dans les grands malheurs on ne connoît pas ſeulement la fidelité des amis.) Plutarque a ici en vûë deux Vers qu'Euripide fait dire par Hecube à Polymneſtor.

Ἐν τοῖς κακοῖς γὰρ οἱ ἀγαθοὶ ζαφίστατοι φίλοι,
Φίλοι, τὰ χρυσᾶ δ' ἀνδ' ἴκας ἔχει φίλους.

C'eſt dans l'adverſité que l'on connoît parlant

parlant humainement à tout le monde, calmant les regrets & les lamentations des femmes, & empêchant les aſſemblées de ceux qui s'attroupoient dans les places publiques pour pleurer enſemble leurs malheurs communs.

Il fit auſſi aſſembler le Senat, & raſſûra les Magiſtrats, dont il étoit ſeul la force & l'eſperance, car il n'y en avoit pas un ſeul qui n'eût les yeux attachez ſur lui, pour obéïr à ſes ordres. Il établit donc des corps-de-garde à toutes les portes, pour empêcher le peuple d'abandonner la ville & de s'enfuir ; il regla & limita le tems & le lieu du deüil des familles, ordonnant qu'on ne pleureroit que dans ſa maiſon, & pendant trente jours, après quoi il falloit que tout deüil ceſſât, & que la ville fût pure & nette de tout appareil lugubre. La fête de Cerés étant échûë dans ces jours-là, il trouva qu'il valoit beaucoup mieux ne la pas célébrer, & obmettre les ſacrifices & la proceſſion, que de faire paroître par le petit nombre, & par l'accablement

Sage conduite de Fabius.

noît la fidélité des bons amis, car l'on a toûjours aſſez d'amis dans la bonne fortune.

La fête de Cerés étant échûë, dans ces jours-là, il trouva qu'il valloit beaucoup mieux ne la point célébrer.] Plutarque ſe trompe ici, les Romains ne remirent pas la fête de Cerés par les raiſons de politique, qu'il explique ici, mais par des motifs de Religion, car il n'étoit pas permis à des perſonnes en deüil de célébrer cette fête. *Sacrum anniverſarium Cereris intermiſſum quia nec lugentibus id facere eſt fas, nec ulla in illa tempeſtate Matrona expers luctus erat. On differa la fête de Cerés, parce qu'il n'eſt pas permis à des perſonnes qui ſont en deüil, de la célébrer, & que dans toute la ville il n'y avoit pas une femme qui en fût exempte.* Tite-Live XXII. 56.

de ceux qui y aſſiſteroient, la grandeur de la perte qu'ils avoient faite, outre que la Divinité ſe plaît à être honorée par des perſonnes gayes & contentes. Il fit auſſi tout ce que les Devins ordonnerent pour appaiſer les Dieux, & pour détourner les prodiges. Fabius Pictor, parent de Fabius, fut envoyé à l'Oracle de Delphes, & deux Veſtales s'étant laiſſé corrompre, l'une fut enterrée toute vive ſelon la coûtume, & l'autre ſe tua elle-même.

Le corrupteur d'une de ces veſtales nommé Antilius, fut battu de verges juſqu'à la mort.

Mais en quoi on ne peut trop admirer la grandeur de courage & la douceur des Romains, c'eſt que le Conſul Varron, après cette défaite la plus malheureuſe, & la plus honteuſe qui eût jamais été, revenant à Rome, plein de confuſion, & n'oſant lever la tête, le Senat & le peuple allerent au-devant de lui pour lui faire honneur, & dès qu'on eut fait ſilence, les Magiſtrats avec les principaux Senateurs, du nombre deſquels étoit Fabius, le loüerent hautement de ce que dans un grand malheur il n'avoit pas abandonné la République, mais étoit venu en

Magnanimité des Romains après la défaite de Cannes.

Outre que la Divinité ſe plaît à être honorée par des perſonnes gayes & contentes.] Plaiſante viſion, comme ſi Dieu n'aimoit pas, que ceux qui ſont dans l'affliction, ayent recours à lui. D'où vient donc que Plutarque qui avoit tant de ſens & de raiſon, debite ici une maxime ſi fauſſe? Je crois avoir découvert la ſource de ſon erreur, il a été trompé par le paſſage même de Tite-Live, que je viens de rapporter, *quia nec lugentibus in ſacrum facere eſt fas: parce qu'il n'eſt pas permis aux perſonnes en deüil de célébrer cette fête.* Il a entendu de la Divinité, ce que Tite-Live dit de Cerés ſeule, & a fait une maxime générale, d'une maxime particuliere. Il devoit dire, *outre que cette Déeſſe ſe plaît, &c.*

reprendre le timon, & ſe mettre à la tête des Loix & de ſes Citoyens, comme ne les jugeant pas encore ſans reſſource, & ne déſeſperant pas de leur ſalut.

Mais quand ils eurent les nouvelles qu'Annibal, après la bataille, au lieu de prendre le chemin de Rome, avoit mené ſes troupes d'un autre côté, ils reprirent courage & mirent en campagne des Armées avec leurs Généraux, dont les principaux étoient Fabius Maximus, & Claudius Marcellus, qui par des qualitez preſque contraires, avoient acquis une égale réputation. Car Marcellus, qui comme nous l'avons écrit dans ſa vie, avoit une valeur vive & brillante, & qui étoit naturellement hardi, & homme de main, & tel que ceux qu'Homere appelle *Martiaux* & *Fiers*, & qui ne demandoit que les plus grands dangers, pour ſignaler ſon courage, fut ravi de trouver un ennemi comme Annibal, d'une audace ſans bornes, & ne perdit aucune occaſion de lui livrer combat; Au lieu que Fabius, perſiſtant dans ſa premiere réſolution, eſperoit que ſi l'on ſe contentoit de ſuivre Annibal, ſans le combattre, & ſans le harceler, il ſe ruineroit lui-même, qu'il ſe conſumeroit à une guerre qui n'auroit point de fin, & que ſon Armée, accablée de fatigues, perdroit enfin toute ſa vigueur, comme un Athlete qui ne ſort point de l'arene, & qui ne ſe donne aucun repos. C'eſt pourquoi Poſidonius écrit que les Romains

Les Romains nomment Généraux Fabius & Marcellus.

Differents caracteres de Fabius & de Marcellus.

Fabius appellé le Bouclier, & Marcellus l'Epée des Romains.

appelloient Fabius *leur Bouclier*, & Marcellus *leur Epée*, & que la fermeté & la conſtance de l'un, à ne vouloir rien hazarder, mêlée avec l'audace & la vivacité de l'autre, qui hazardoit tout, fut le ſalut de Rome. Car Annibal rencontrant à tous momens ſur ſes pas Marcellus, comme un torrent impetueux, uſoit contre lui & diminuoit ſes forces, & il ne s'apperçut pas que l'autre, le minant inſenſiblement & peu à peu, comme une riviere qui coule ſans bruit & qui gagne toûjours, l'eut enfin reduit à une telle extrêmité, qu'il ſe voyoit également perdu, ſoit qu'il combattît contre Marcellus, ou qu'il ne combattît pas contre Fabius. Car pendant que dura cette guerre, il eût preſque toûjours en tête ces deux Capitaines qui furent Préteurs, Proconſuls ou Conſuls, car l'un & l'autre furent Conſuls cinq fois. Il eſt vrai qu'enfin il battit & tua Marcellus dans une embuſcade, qu'il lui dreſſa à ſon cinquiéme Conſulat. Il eſſaya de ſe défaire de même de Fabius, & y employa toutes ſortes de ruſes & d'artifices, mais toûjours en vain. Une fois ſeulement il l'avoit déja ſurpris, & l'avoit preſque attiré dans le piége; car ayant contrefait des lettres des principaux de Metapont, il les envoya à Fabius. Ces lettres portoient, *que la ville étoit prête à ſe rendre à lui, & que ceux qui étoient du complot, n'attendoient qu'à le voir à leurs portes.*

Annibal eſſaye en vain d'attirer Fabius dans ſes pieges.

Qui étoit alors à Tarente, qu'il venoit de prendre.

Fabius ajoûtant foi à ces Lettres, avoit déja fait un grand détachement, qu'il devoit com-

mander lui-même, & avoit donné ordre qu'on ſe tînt prêt pour la nuit; cependant les auſpices ne lui ayant pas été favorables, il changea de deſſein, & bientôt après il apprit que ces Lettres avoient été ſuppoſées par Annibal, qui lui avoit dreſſé une embuſcade près de la ville, où il l'attendoit. Mais peut-être ce bonheur doit-il être imputé à la bienveillance & à la protection des Dieux.

Fabius étoit perſuadé qu'il valloit beaucoup mieux prévenir, & arrêter par ſa douceur & par ſon affabilité l'infidélité des alliez, & les revoltes des villes, que d'approfondir les moindres ſoupçons, & d'exercer d'abord des rigueurs contre les perſonnes ſuſpectes. Et l'on dit à ce propos, qu'ayant été informé qu'un ſoldat du pays des Marſes, qui par ſa valeur & par ſa naiſſance, tenoit un des premiers rangs dans les troupes des alliez, avoit ſollicité d'autres ſoldats d'aller ſe rendre à Annibal, il ne l'irrita point par un châti-

Douceur plus propre que la rigueur, à ramener les hommes.

Ce ſoldat s'appelloit Manlius Statilius.

Cependant les auſpices ne lui ayant pas été favorables.] Avant que de partir de Tarente, il conſulta par deux fois les Oiſeaux, & fit un ſacrifice. Mais les Oiſeaux & la victime furent contraires, & le Sacrificateur lui annonça qu'il avoit à ſe donner de garde des pieges que ſon ennemi lui dreſſoit : *Fabio auſpicanti prius quàm egrederetur ab Tarento aves ſemel atque iterum non addixerunt. Hoſtia quoque caſa conſulenti Deos aruſpex cavendum à fraude hoſtili & ab inſidiis prædixit.* Tite-Live XXVII. 16.

Et l'on dit à ce propos, qu'ayant été informé qu'un ſoldat du pays des Marſes, &c.] Tite-Live, XXIII. 15. raconte de Marcellus cette hiſtoire, que Plutarque donne à Fabius. Il dit que ce ſoldat étoit un Cavalier de Nole, appellé L. Bantius, qui à la bataille de Cannes avoit été trouvé parmi les morts, tout couvert de bleſſures.

ment exemplaire ; mais s'adreſſant à lui-même, ſans lui rien témoigner de ce qu'il ſçavoit, il lui avoüa qu'on avoit grand tort de l'avoir negligé, & de n'avoir pas avancé un ſi brave homme, *Je me plains*, lui dit-il, *de tes Officiers, qui donnent les honneurs plûtôt à la faveur qu'au mérite. Mais déſormais je m'en prendrai à toi, ſi lorſque tu auras beſoin de quelque choſe, tu ne t'adreſſes à moi-même, & ne viens me parler.* En même tems, il lui fit donner un beau cheval de bataille, l'honora de toutes les autres marques de diſtinction, & le rendit par là très-fidéle & très-affectionné au ſervice de la Republique. Auſſi trouvoit-il que c'eſt une choſe bien étrange, que les Ecuyers & les Chaſſeurs, domptent & emportent par le ſoin, par l'accoûtumance & par la nourriture, bien plus que par le foüet & par le collier, la ferocité & l'indocilité des animaux les plus rebelles, & qu'un homme qui a à gouverner des hommes, ne ſçache pas les corriger par ſa patience & par ſa douceur, & qu'il exerce contre eux plus de violence que les Jardiniers n'en employent contre les arbres les plus ſauvages, qu'ils adouciſſent, & s'il eſt permis de parler ainſi, qu'ils apprivoiſent ſi bien par la culture, qu'ils leur font porter les plus excellens fruits.

Comment Fabius ramena par ſa douceur un brave ſoldat, qui étoit ſur le point de ſe rendre à Annibal.

Une autre fois, quelques Officiers lui rapporte-

L'honora de toutes les autres marques de diſtinction.) Il lui donna auſſi les entrées chez lui, en ordonnant à ſes Licteurs, de le laiſſer entrer toutes les fois qu'il voudroit.

rent qu'un ſoldat Lucanien quittoit fort ſouvent ſon poſte, & s'écartoit du Camp ; il leur demanda quel homme c'étoit d'ailleurs, & ſur ce que ces Officiers lui en rendirent tous de fort bons témoignages, l'aſſûrant que dans toute l'Armée il n'y avoit pas un meilleur ſoldat, & lui en diſant même quelques actions remarquables, où il avoit fort bien payé de ſa perſonne, & avoit acquis beaucoup d'honneur, il voulut s'informer de la cauſe de ſes abſences. Il trouva qu'il étoit amoureux d'une jeune femme, & que pour la voir, il étoit obligé d'aller fort loin, & avec beaucoup de danger. Il envoya à ſon inſçu des ſoldats, pour prendre ſa maîtreſſe, quand on la lui eut amenée, il l'enferma dans ſa tente, & ayant fait appeller le Lucanien, il le prit en particulier, & lui dit, *Je ſçais que contre la Diſcipline & contre nos Loix tu paſſes très-ſouvent la nuit hors du Camp ; mais je ſçais auſſi que tu es un fort brave homme ; je te pardonne donc toutes tes fautes, en faveur de tes ſervices ; mais pour l'avenir je m'en vais te donner en garde à une perſonne qui me répondra de toi.* En même tems, pendant que le ſoldat, ſurpris & étonné, ne ſçavoit que répondre, il fit ſortir ſa maîtreſſe, & la lui mit entre les mains, lui diſant, *Celle-cy m'eſt caution que tu demeureras à l'armée avec nous. C'eſt à toi à faire voir que tu ne nous quittois pas pour faire quelque méchante action, dont l'amour n'étoit que le prétexte.* Voilà ce qu'on trouve d'écrit ſur cette matiere.

Gentilleſſe de Fabius, pour empêcher un ſoldat de s'écarter la nuit du Camp.

Comment Fabius reprit Tarente.

Annibal s'étoit emparé de Tarente par trahiſon; Fabius la reprit de cette maniere: Il y avoit dans ſon armée un jeune homme Tarentin, qui avoit à Tarente une ſœur dont il étoit tendrement aimé. Un Capitaine Bruttien, l'un des Officiers de la garniſon qu'Annibal avoit miſe dans la place, étoit éperdûment amoureux de cette fille. Cela fit naître au Tarentin le deſſein d'une entrepriſe, dont il ſe promit un heureux ſuccès. Il la communiqua à Fabius, & ayant obtenu permiſſion de s'abſenter de l'Armée, il ſe retira dans ſa ville, prétextant qu'il quittoit le ſervice de Rome, pour vivre avec ſa ſœur. Les premiers jours le Bruttien n'alla point chez ſa maîtreſſe, qui croyoit que ſon frere ne ſçavoit rien du commerce qu'elle avoit avec lui. Mais au bout de quelque tems, le Tarentin dit à ſa ſœur, *pendant que j'étois au Camp, il couroit un grand bruit que tu avois quelque habitude avec un des principaux Officiers qui ſont ici en garniſon; je te prie de me dire qui il eſt; car ſi c'eſt un homme de réputation, & un brave homme, la guerre qui confond toutes choſes, regarde peu à la naiſſance; il n'y a rien de honteux dans ce qu'exige la néceſſité; au contraire, c'eſt un fort grand bonheur, que dans un tems où la Juſtice eſt foible, on puiſſe tirer parti de la force, de maniere qu'on y trouve de la douceur.* La jeune fille, enhardie par ces paroles, envoye chercher le Bruttien, & lui fait faire connoiſſance avec ſon frere. Celui-ci, procurant au barbare toutes les commoditez qu'il pouvoit ſouhaiter

haitter, & rendant ſa ſœur encore plus facile & plus complaiſante, gagna tellement ſa confiance, & ſe l'attacha ſi fort, qu'il ne lui fut pas bien difficile de ſe prévaloir de la paſſion de cette ame mercenaire, pour le faire changer de parti, ſur l'eſperance des grandes récompenſes qu'il lui promit de la part de Fabius. C'eſt ainſi que l'écrivent la plûpart des hiſtoriens.

Mais d'autres aſſûrent que cette femme qui gagna le Capitaine Bruttien, n'étoit pas de Tarente, qu'elle étoit Bruttienne; que Fabius l'aimoit, & qu'elle n'eut pas plûtôt appris que celui qui commandoit les Bruttiens qu'Annibal avoit mis en garniſon à Tarente, étoit de ſon pays & de ſa connoiſſance, qu'elle le dit à Fabius, & qu'enſuite elle trouva moyen de parler à cet homme, en s'approchant des murailles de la ville, & qu'elle ne le quitta point, qu'elle ne l'eût gagné.

Pendant que cela ſe tramoit, Fabius voulant éloigner Annibal de la place, envoya ordre à la garniſon de Rhege, de ravager le pays des Bruttiens, & de ſe rendre maîtres de la fortereſſe de Caulon. Cette garniſon de Rhege étoit de huit mille hommes, & preſque toute compoſée de deſerteurs, ou de quelques méchantes milices que le Conſul Marcellus avoit tranſportez de

Que le Conſul Marcellus avoit tranſportez de Sicile.] Plutarque ſe trompe, ce ne fut pas Marcellus qui tranſporta en Italie ces milices, ce fut ſon collegue Lævinus. Car Marcellus avoit quitté la Sicile après la priſe de Syracuſe. V. Tite-Live XXVI. 40. Le

Stratageme de Fabius, pour obliger Annibal à s'éloigner de Tarente.

Sicile, après les avoir notez d'infamie, pour leurs brigandages, & qui par conſequent pouvoient être expoſez à la boucherie, ſans que la République perdît beaucoup, & qu'elle eût grand regret à cette perte. Il penſa donc qu'en les jettant au devant d'Annibal comme un apât, il l'éloigneroit de Tarente, & cela arriva comme il l'avoit penſé; Annibal attiré par cette proye, décampa avec toute l'Armée, & d'abord après ſon départ, Fabius inveſtit la place. Le ſixiéme jour du ſiege, le jeune homme, qui, par le moyen de ſa ſœur, avoit traitté avec le Bruttien, vint le trouver la nuit dans ſa tente, après avoir bien obſervé le lieu où cet Officier étoit de garde, & où il devoit recevoir ceux qui attaqueroient de ce côté-là. Fabius ne voulut pourtant pas ſe repoſer entiérement du ſuccès de cette entrepriſe ſur la trahiſon de ce Bruttien; mais s'avançant lui-même de ce côté-là avec des troupes choiſies, il les tint dans un grand ſilence, pendant que le reſte de l'Armée attaquoit par mer & par terre avec un bruit effroyable & des cris horribles. La plûpart des Tarentins, également trompez, & par le ſilence & par le bruit, accoururent où leur paroiſſoit tout l'effort des attaques, & dans ce tems-là le Capitaine Bruttien donna le ſignal à Fabius, qui, montant avec des échelles ſur la muraille, ſe rendit maître de la ville. Il ſemble qu'en cette

Annibal prit ces huit mille hommes, qui aſſiegeoient Caulon.

mot καυσωνιδίων du texte eſt corrompu. Il faut lire à mon avis καυσιανδίων.

Il ſemble qu'en cette rencontre, il

rencontre il ſe laiſſa entiérement vaincre à la vaine gloire, car il ordonna qu'on paſſât au fil de l'épée les Bruttiens les premiers, afin qu'on crût qu'il avoit emporté la ville de vive force, & qu'on ne pût pas le convaincre d'avoir employé la trahiſon; mais il ſe trompa dans ſes eſperances, car à la réputation qu'il craignoit, il ajoûta celle d'une extrême cruauté, & d'une horrible perfidie. On tua auſſi un grand nombre de Tarentins, & on en vendit juſqu'à trente mille, la ville fut entiérement pillée. On porta au Thréſor public trois mille talents, & comme on ne pouvoit ſuffire à recevoir toutes les richeſſes &

Fabius ſe laiſſa emporter à la vaine gloire.

Tarente pillée.

Neuf millions.

ſe laiſſa entiérement vaincre à la vaine gloire, car il ordonna qu'on paſſât au fil de l'épée les Bruttiens.) Tite-Live ne dit point que ce fut Fabius qui donna cet ordre, il dit ſeulement, *Brutii quoque multi paſſim interfecti, ſeu per errorem, ſeu vetere in eos inſito odio, ſeu ad proditionis famam, ut vi potius atque armis captum Tarentum videretur, extinguendam. Il y eut beaucoup de Bruttiens tuez par toute la ville, ſoit par ignorance, ou à cauſe de l'ancienne haine que les Romains avoient pour eux, ſoit pour éteindre par-là entiérement la connoiſſance de cette trahiſon, & pour perſuader que Tarente avoit été pris par force* XXVII. 16. Ces divers ſentimens ont obligé Plutarque à écrire, *il ſemble.*

On porta au Tréſor trois mille talens.] C'étoient des talens d'argent. Les trois mille faiſoient neuf millions de notre monnoye, à mille écus le talent, qui étoit ſa juſte valeur, puiſqu'il contenoit ſix mille drachmes, & que la drachme valloit dix ſols, comme je l'ai juſtifié par le pôids. Tite-Live met une ſomme bien plus forte; il n'évaluë pas l'argent, il dit ſeulement en gros, *ingens argenti vis facti ſignatique. Une ſomme immenſe d'argent monnoyé, ou mis en œuvre.* Mais il marque préciſement la ſomme d'or, *auri LXXXIII. millia pondo, & quatre-vingts-trois mille livres peſant d'or.* Pour parvenir à évaluer cette ſomme d'or, on n'a qu'à ſe ſouvenir, que la livre d'argent, le *pondo* des Romains, valloit cent drachmes, c'eſt-à-dire, cinquante livres, & qu'en ces tems-là, l'or ne valloit que dix fois l'argent, com-

les dépoüilles qu'on apportoit de tous côtez, on dit que le Tréſorier demanda à Fabius, *ce qu'il vouloit qu'on fît des Dieux*, voulant parler des Tableaux & des Statuës, & que Fabius répondit, *laiſſons à Tarente ſes Dieux irritez*. Il ne laiſſa pourtant pas de prendre le Coloſſe d'Hercule, qu'il plaça dans le Capitole, & mit tout auprès ſa propre ſtatuë Equeſtre, faite de bronze, & en cela il ſe montra beaucoup moins fin connoiſſeur que

Mot de Fabius ſur les ſtatuës des Dieux de Tarente.

Il emporte à Rome le Coloſſe d'Hercule, qu'il place dans le Capitole, & met auprès ſa ſtatue Equeſtre.

me cela paroît par le témoignage des anciens confirmé par ce paſſage de Tite-Live, liv. XXXVIII. *Pro argento ſi aurum dare vellent, convenit, dum pro argentis decem aureus unus valeret. Que s'ils vouloient donner de l'or pour de l'argent, on en étoit d'accord, pourvû que pour dix piéces d'argent, ils donnaſſent une piece d'or.* A ce compte, la livre d'or valloit donc cinq cent livres, & par conſequent ces quatre-vingts trois mille livres peſant d'or, faiſoient quarante un million cinq cent mille livres. Voilà une énorme difference, entre la ſomme de Tite-Live & celle de Plutarque.

Laiſſons à Tarente ſes Dieux irritez.] La beauté de ce mot de Fabius paroît encore plus, quand on ſçait que ces Dieux de Tarente étoient repreſentez, chacun avec leurs armes & dans la poſture des combattans. *Suo quiſque habitu in modum pugnantium formati*, dit Tite-Live. Apollon, par exemple, lançoit des fleches, Jupiter la foudre, & c'eſt ce qui fonde l'épithete, *irritez*, comme ſi ces Dieux avoient effectivement combattu pour les Romains contre les Tarentins. Mais en même tems ce mot de Fabius renferme un grand précepte, qu'il donnoit aux Romains, de ne pas porter à Rome ces inutiles ornemens des villes, qu'ils prenoient. Car outre qu'ils accoûtumoient le peuple à la magnificence & au luxe, ils reveilloient dans l'eſprit des ſpectateurs, le ſouvenir de leurs propres miſeres, & y allumoient l'envie, la haine & la fureur contre les victorieux. Polybe a traité ce chapitre dans ſon IX. Liv.

Le Coloſſe d'Hercule qu'il plaça dans le Capitole.] Strabon fait mention de cette particularité dans ſon VI. Liv. où il dit, que ce Coloſſe d'Hercule étoit de bronze, & de la main de Lyſippe.

Et en cela il ſe montra beaucoup moins fin connoiſſeur en ces ſortes d'ouvrages, que Marcellus.] C'eſt ce que ſignifie ici proprement,

Marcellus, ou pour mieux dire, il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus encore plus admirables, comme nous l'avons écrit dans ſa vie.

Sur les nouvelles du ſiege de Tarente, Annibal s'avança avec une extrême diligence pour la ſecourir, & comme il n'en étoit qu'à cinq milles, il ſçut qu'elle étoit priſe, & dit tout haut, *les Romains ont auſſi leur Annibal; nous avons perdu Tarente, comme nous l'avions gagné*, & il lui arriva pour la premiere fois, d'avoüer à ſes amis en particulier, *qu'il voyoit depuis long-tems qu'il lui ſeroit très-difficile de ſe rendre maître de l'Italie avec les forces qu'il avoit, mais qu'alors il le trouvoit abſolument impoſſible.*

Annibal s'avance pour ſecourir Tarente qu'il trouve priſe.

Ce qu'il dit de Fabius.

Fabius triompha pour la ſeconde fois, & ce triomphe fut beaucoup plus éclattant que le

Second triomphe de Fabius.

ἀποτόμως; *plus groſſier, moins delicat, moins entendu*, & non pas *plus violent*, comme Amiot a très-mal traduit. Plutarque attribue ici au mauvais goût de Fabius de n'avoir emporté de Tarente qu'une ſeule ſtatuë, & au bon goût de Marcellus, d'avoir emporté de Syracuſe tous les plus beaux Tableaux & toutes les plus belles ſtatues, en un mot, tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus beau.

Ou, pour mieux dire, il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus plus admirables.] Ceci doit être expliqué, par ce qu'il a dit dans la vie de Marcellus, qu'il emporta toutes ces curioſitez de Syracuſe, afin, qu'après avoir embelli le ſpectacle de ſon triomphe, elles ſerviſſent à embellir ſa ville, & qu'elles fiſſent le plaiſir de l'amuſement des Romains, ce que Plutarque attribue à douceur d'eſprit & à humanité, quoiqu'il avoüe dans le même endroit que les plus ſenſez loüoient beaucoup plus l'action de Fabius, que celle de Marcellus, auſſi Tite-Live dit, *ſed majore animo generis ejus prædâ abſtinuit Fabius, quàm Marcellus.*

Fabius triompha pour la ſeconde fois.] Car dans ſon premier Conſulat, il avoit triomphé des Liguriens.

premier ; car il lui fut décerné, comme à un vaillant Athlete, qui faiſoit tête à Annibal, qui renverſoit tous ſes deſſeins, & qui éludoit auſſi facilement toutes ſes attaques, qu'un lutteur ſe demêle des bras d'un ennemi, qui n'a plus la même vigueur & la même force. Car l'armée d'Annibal étoit en partie énervée par le luxe & par les richeſſes, & en partie abbattue & affoiblie par les combats continuels.

Armée d'Annibal énervée par les richeſſes.

Marcus Livius après la priſe de Tarente, où il commandoit, ſe retire dans la citadelle.

Il y avoit un Romain appellé Marcus Livius, qui commandoit dans Tarente lorſqu'Annibal s'en ſaiſit, & qui s'étant retiré dans la Citadelle la défendit courageuſement, & la garda juſqu'à ce que les Romains eurent repris la place ſur Annibal. Il étoit extrêmement jaloux de la gloire de Fabius, & un jour, s'étant laiſſé emporter à ſon ambition & à ſon envie, il dit en plein Senat, *que c'étoit lui ſeul qui avoit été cauſe qu'on avoit repris Tarente & non pas Fabius. Tu dis*

Il la garda cinq ans, Annibal étant maître de la ville.

Mot trop arrogant de cet Officier.

Et un jour s'étant laiſſé emporter à ſon ambition & à ſon envie, il dit en plein Senat.] Il n'y a pas d'apparence qu'un homme, à qui on vouloit faire le procès, pour avoir laiſſé prendre Tarente à Annibal, ſe fût laiſſé emporter ainſi à ſon ambition, juſqu'à proferer des paroles ſi hautaines. Tite-Live conte la choſe plus vraiſemblablement, car il dit, que comme on déliberoit dans le Senat, de ce qu'on devoit ordonner contre Livius, & les avis étant partagez, ſes amis, qui le défendoient, gliſſerent dans leur défenſe, ce mot, *que c'étoit Livius ſeul, qui avoit été cauſe qu'on avoit repris Tarente.* Et Fabius en diſant ſon avis, ajoûta, *j'avoue Meſſieurs, qu'il eſt cauſe que nous avons repris Tarente, car nous n'aurions pas eu à le reprendre, s'il ne l'eût pas perdu. Fateri ſe opera Livii Tarentum receptum, neque enim recipiendum fuiſſe, ni amiſſum foret. liv.* XXVII. 25.

vrai, lui répondit Fabius, en riant, *car ſi tu ne l'avois pas laiſſé prendre, je ne l'aurois jamais repris.*

Réponſe que lui fit Fabius.

Les Romains firent à Fabius tous les honneurs imaginables, & décernerent le Conſulat à ſon fils; celui-ci étant en charge, & dépêchant quelques ordres qui concernoient la guerre, ſon pere, ſoit à cauſe de ſon grand âge & de ſa foibleſſe, ſoit qu'il voulut éprouver ſon fils, monta à cheval pour l'aller trouver, & paſſoit à travers la foule de gens, qui étoient autour de lui & qui attendoient ſes ordres. Le jeune homme l'ayant apperçu de loin, ne peut le ſouffrir, & lui envoya un Licteur qui lui commanda de deſcendre & de s'approcher à pied, s'il avoit affaire au Conſul. Ce commandement parut très-dur à toute l'aſſemblée, qui, jettant les yeux ſur Fabius, lui témoignoit par ſon profond ſilence, qu'il étoit mal traitté, & qu'on faiſoit tort à ſa dignité & à ſa gloire. Mais lui, deſcendant en même tems, il courut à ſon fils à grands pas, & l'embraſſant avec tendreſſe, *tu penſes hautement mon fils*, lui dit-il, *& tu fais fort bien; car tu ſens à quels hommes tu commandes, & quelle eſt la grandeur de la puiſſance que tu as en main; c'eſt ainſi que nous & nos ayeux avons augmenté la Majeſté de Rome, en mettant toûjours au ſecond rang après la patrie, nos peres & nos enfans.*

Ce fils de Fabius fut Conſul quatre ans avant que ſon pere reprit Tarente.

Grande action du fils de Fabius, pour ſoûtenir la Majeſté du Conſulat.

Ce que ſon pere lui dit ſur cela.

Auſſi dit-on que le biſayeul de Fabius, qui

Auſſi, dit-on, que le biſayeul de Fabius, qui étoit ſans contredit, le

étoit ſans contredit le plus grand perſonnage qui fût de ſon tems à Rome, & le premier en dignité qui avoit été cinq fois Conſul, & honoré de cinq triomphes très-glorieux après des victoires ſignalées, qu'il avoit remportées dans pluſieurs guerres, voulut accompagner ſon fils à ſon expédition contre les Samnites, en qualité de Lieutenant, pendant qu'il fut Conſul, & lorſque ce fils entra en triomphe dans Rome ſur un char à quatre chevaux, il le ſuivit à cheval parmi les autres, faiſant gloire de ce qu'ayant ſon fils ſous ſa puiſſance, & qu'étant le premier & le plus grand des Romains, il donnoit l'exemple de la ſoûmiſſion qu'on devoit aux loix & au premier Magiſtrat de Rome. Mais ce n'étoient pas là les ſeules qualitez qui le rendoient admirable. Fabius ayant perdu ſon fils, ſupporta cette perte avec moderation, en homme ſage & en bon pere. Car comme c'étoit la coûtume, qu'aux funerailles des perſonnes illuſtres, les plus proches parens fiſſent une Oraiſon Funebre à l'honneur du mort, il fit celle de ſon fils, la prononça lui-même, & la donna au public.

Le biſayeul de Fabius, après cinq Conſulats & cinq Triomphes, va Lieutenant ſous ſon fils, qui étoit Conſul.

Il le ſuit à cheval à ſon Triomphe.

Conſtance de Fabius à la mort de ſon fils.

Il fait lui-même ſon oraiſon funebre.

plus grand Perſonnage, &c.) Q. Fabius Rullus, ou Rullianus, qui fut cinq fois Conſul, la premiere fois 318. ans avant la naiſſance de notre Seigneur, & la derniere fois 25. ans après. Ce fut lui qui inſtitua la revûë des Chevaliers, qui ſe fait tous les ans au mois de Juillet.

Voulut accompagner ſon fils, à ſon expédition, contre les Samnites, en qualité de Lieutenant.) Ce fils appellé Q. Fabius Gurges, avoit été défait par les Samnites & auroit été dépoſé, ſi ſon pere n'eût promis de l'accompagner à cette ſeconde expédition, comme ſon Lieutenant.

Dans

Dans ce tems-là Scipion, qui avoit été envoyé en Eſpagne, qui en avoit chaſſé les Carthaginois après les avoir défaits en pluſieurs batailles, & qui avoit ſoûmis pluſieurs nations, pris pluſieurs grandes villes & fait un très-grand butin, revint à Rome, & fut auſſi honoré & favoriſé qu'aucun autre Capitaine l'eût jamais été, car d'abord il fut nommé Conſul. Voyant donc que le peuple n'attendoit & ne demandoit de lui que de grandes choſes, il penſa que de s'attacher à ſuivre pas à pas Annibal en Italie, c'étoit un exploit qui n'avoit rien de brillant & qui ſentoit ſon vieillard accablé d'années, & conçut d'abord le deſſein d'aller remplir l'Afrique & Carthage de légions Romaines, de ravager cette terre ennemie, & de tranſporter dans ſon ſein la guerre qu'elle avoit oſé porter juſqu'aux murailles de Rome. Dans cette vûë il faiſoit tous ſes efforts pour obliger les Romains à approuver ſa réſolution; mais Fabius rempliſſoit la ville de frayeurs & de crainte, criant hautement que par la folie & par la témerité d'un jeune homme ſans experience, elle alloit être précipitée dans un danger évident, où elle trouveroit ſon entiere ruine, & il faiſoit & diſoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les Citoyens. Mais il ne perſuada que le Senat, le peuple s'opiniâtra à croire qu'il en

Scipion revient d'Eſpagne à Rome.

Les grands exploits qu'il avoit faits.

Il eſt nommé Conſul.

Il fait deſſein de tranſporter la guerre en Afrique.

Fabius s'y oppoſe de tout ſon pouvoir.

Et il faiſoit & diſoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les Citoyens.) Cela fut agité dans le Senat. Tite-Live rapporte les diſcours que Fabius & Scipion firent l'un contre l'autre, & ils meritent d'être lûs, c'eſt dans le Liv. XXVIII.

Comment cette opposition est expliquée par le peuple.

vouloit personnellement à Scipion par l'envie qu'il portoit à ses prosperitez, & de crainte que s'il venoit à faire quelque grand exploit, & à terminer entierement la guerre, ou seulement à l'éloigner de l'Italie, cette opposition ne le fît paroître trop lâche & trop mou, lui qui l'avoit traînée pendant tant d'années.

Jugement que Plutarque en porte.

Il y a de l'apparence que Fabius se porta d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence, & pour ne pouvoir rien mettre au hazard, épouvanté du danger auquel on exposoit la République; mais qu'enfin il se roidit trop, & alla plus loin qu'il ne falloit, poussé par son ambition & par une émulation démesurée pour arrêter la gloire & la grandeur de son rival; car il persuada à Crassus, Collegue de Scipion dans le consulat, de ne lui pas abandonner la conduite de l'armée, de ne lui pas ceder, & s'il le jugeoit à propos, de passer lui-même à Carthage, & il empêcha qu'on ne lui assignât les fonds pour la guerre; c'est pourquoi Scipion, obligé de se fournir ailleurs de tout ce qui étoit nécessaire pour cet armement, le ramassa de toutes les villes de Toscane, qui s'offrirent les premieres à contribuer de leur bon gré,

Fabius persuade à Crassus de ne pas abandonner le commandement de l'armée à son collegue Scipion.

Il empêche qu'on ne lui assigne les fonds pour la guerre.

De passer lui-même à Carthage.) Mais c'est ce que Crassus ne pouvoit faire, à cause de sa qualité de Pontife, qui l'empêchoit de quitter l'Italie, comme on va le voir dans la seconde remarque après celle-cy.

Le ramassa de toutes les villes de Toscane.] Le Traducteur Latin & Amiot, en traduisant que *Scipion amassa dans les villes de Toscane l'argent qui lui étoit nécessaire*, ont corrompu cet endroit, & donnent une fausse idée, car il n'est pas vrai que les villes fournirent de l'argent comptant, elles n'étoient pas en-

à cauſe de la bienveillance qu'elles lui portoient.

Scipion les tire des villes de Toſcane.

Pour Craſſus, il demeura dans ſa maiſon, tant à cauſe de ſon naturel doux & paiſible, qui l'éloignoit de toute ſorte d'ambition & de contention, qu'à cauſe de la loi ſacrée de ſon Sacerdoce, car il étoit ſouverain Pontife. Mais Fabius ne ſe contentant pas de cette premiere tentative, revint contre Scipion par un autre chemin, car il empêcha les

Le grand Pontife ne pouvoit pas ſortir de l'Italie.

pouvoir de le faire, mais elles fournirent les choſes en eſpéce. Ceux de Cœres fournirent du bled, & toutes ſortes de proviſions de bouche. Les Populoniens fournirent le fer, les Tarquiniens les toiles pour les voiles; Ceux de Volaterre, le gaudron & du bled; ceux d'Arrecium, trente mille boucliers, autant de caſques & autres armes. Les villes de Toſcane ne furent pas les ſeules qui contribuerent, leur exemple fut ſuivi par d'autres peuples. Tite-Live, XXXVIII. 45. Dans ce paſſage χρηματα ne ſignifie donc pas l'argent, mais les denrées, ce qu'on appelle *merces*. Et c'eſt ainſi que l'ont employé ſouvent les meilleurs Auteurs.

Qu'à cauſe de la Loi ſacrée de ſon Sacerdoce, car il étoit Souverain Pontife.] Amiot, en voulant expliquer cette Loi, s'y eſt manifeſtement trompé, en ajoûtant à ſa traduction, *qui par la Loi de leur Religion eſt contraint de demeurer en la ville*. Car il n'eſt pas vrai, que le Souverain Pontife fût obligé de demeurer dans Rome; Il en pouvoit ſortir; il lui étoit ſeulement défendu de ſortir de l'Italie. Auſſi dans le diſcours que Scipion fit dans le Senat, pour ſe faire decerner l'Afrique contre l'avis de Fabius, il dit en s'adreſſant à ce grand homme: *Quod tu Q. Fabi, quum victor tota Italia volitaret Annibal, potuiſti præſtare, hoc vide ne contumelioſum ſit, concuſſo jam & fracto Annibale, negare, poſſe P. Licinium (Craſſum) Conſulem virum fortiſſimum præſtare, qui ne à ſacris abſit Pontifex Maximus ideo in ſortem tam longinqua provincia non venit. Prenez bien garde, Fabius, que vous ne faſſiez un très-grand affront à Licinius Craſſus, en niant que ce que vous avez bien pû faire contre Annibal, qui parvouroit en vainqueur toute l'Italie, ce grand homme le puiſſe faire contre ce même Annibal déjà affoibli, & à demi défait. Car ſa qualité de grand Pontife, ne lui permet pas de ſe mettre en état d'aller faire la guerre dans un pays auſſi reculé que l'Afrique, qui l'éloigneroit trop des ſaintes cerémonies, dont il a l'inſpection.* XXVIII. 44. Voilà une preuve invincible, que Craſſus pouvoit

jeunes gens qui s'offroient volontairement pour le ſuivre à ce voyage, & alloit criant dans les conſeils & dans les aſſemblées du peuple, *qu'il ne ſuffiſoit pas à Scipion de fuir Annibal s'il n'emmenoit auſſi toutes les forces qui leur reſtoient en Italie, repaiſſant la jeuneſſe de vaines eſperances, & leur perſuadant d'abandonner leurs peres, leurs femmes, leurs enfants & leur ville, aux portes de laquelle il voyoit un puiſſant ennemi, juſques-là toûjours invincible.*

Ces paroles jetterent une ſi grande terreur dans l'eſprit des Romains, qu'ils ordonnerent que Scipion n'employeroit à cette guerre d'Afrique que l'armée qui étoit en Sicile, & qu'il lui ſeroit ſeulement permis de choiſir trois cens hommes parmi ceux qui l'avoient fidélement ſervi en Eſpagne, & de les mener avec lui. Et en cela il ſem-

faire la guerre en Italie contre Annibal, & que par conſéquent il pouvoit ſortir de Rome.

Car il empêcha les jeunes gens qui s'offroient volontairement pour le ſuivre.) Plutarque avance ici un fait qui eſt démenti par l'hiſtoire, car il eſt certain que Scipion emmena avec lui en Afrique ſept mille volontaires, *voluntariorum ſeptem ferme millibus in naves impoſitis*, dit Tite-Live. Plutarque auroit-il trouvé dans quelque hiſtoire une tradition differente ? Il n'y a nulle apparence : je ſuis perſuadé qu'il a été trompé par ce paſſage de Tite-Live, qu'il a mal entendu. Liv. xxiii. ſect. 45. *ut voluntarios ſibi ducere liceret tenuit.* Il a rapporté ce *tenuit* à Fabius, & l'a pris dans le ſens que les Grecs donnent quelquefois au verbe ἔχω pour *prohibuit, empêcha*, au lieu qu'il ſignifie *obtinuit*. Car Tite-Live dit, *que n'ayant pû avoir la permiſſion de lever des gens de guerre en Italie, & ne s'y étant pas même opiniâtré, il obtint du moins qu'il lui ſeroit permis d'emmener les volontaires.* Et Plutarque l'a expliqué comme s'il y avoit, *Fabius l'empêcha auſſi d'emmener les volontaires.* Ce que Tite-Live n'a pû dire, & qu'il n'a pas dit.

Qu'il ne ſuffiſoit pas à Scipion de fuir Annibal.) C'eſt un trait des plus malins & des plus ſatiriques.

ble que Fabius ne fit que ſuivre ſon naturel, qui le portoit à prendre ſes ſûretez en toutes choſes.

Exploits de Scipion en Afrique.

Scipion ne fut pas plûtôt paſſé en Afrique que Rome retentit du bruit de ſes glorieux exploits & de ſes victoires, auſſi merveilleuſes pour leur grandeur, que pour leur beauté. Ce bruit fut bientôt ſuivi d'une quantité innombrable de dépoüilles qui en furent la confirmation. On ſçut qu'il avoit fait priſonnier un Roi des Nomades; qu'il avoit brûlé en un même jour deux camps des ennemis, où il avoit peri par le fer & par le feu un nombre infini d'hommes, d'armes & de chevaux, & que les Carthaginois avoient envoyé à Annibal des Ambaſſadeurs pour le rappeller, & pour le prier de renoncer à ſes vaines eſperances qui n'avoient point de fin, & de venir inceſſamment ſecourir ſa patrie. On ne parloit donc à Rome que de Scipion & de ſes grands ſuccès. Cela n'empêcha pas Fabius de demander qu'on lui envoyât un Succeſſeur, & il ne donna d'autre fondement & d'autre prétexte à ſa réquiſition, que cette maxime ſi connuë, *qu'il étoit très-dangereux de confier de ſi grandes choſes à la fortune d'un ſeul homme; car il eſt bien difficile qu'un même homme ſoit toûjours heureux.*

Syphax.

Le Camp de Syphax & celui d'Aſdrubal.

Il y eut quarante mille hommes tuez ou brûlez.

Fabius demande qu'on envoye un ſucceſſeur à Scipion.

Mais par-là il offenſa extrémement le peuple, qu'il crut qu'il étoit homme difficile & envieux, ou que la vieilleſſe avoit entierement refroidi ſon courage & éteint ſes eſperances, en lui faiſant pa-

Fabius accuſe par-là Scipion de ne vouloir quitter l'Italie, & paſſer à Carthage, que pour fuir Annibal, comme un ennemi trop redoutable.

roître Annibal beaucoup plus terrible qu'il n'étoit. Car lors même qu'Annibal, forcé de quitter l'Italie & de s'en retourner en Afrique, s'embarqua avec toutes ſes troupes, Fabius ne permit pas que la joye & la confiance que ſon départ donnoit au peuple, fuſſent exemptes d'inquiétude & de trouble. Il publioit par tout *que jamais les affaires n'avoient été ſi déplorées, & que Rome alloit être réduite à l'extremité, parce qu'Annibal ſeroit encore plus redoutable en Afrique ſous les murs de Carthage, & que Scipion alloit avoir ſur les bras une armée encore teinte du ſang de tant de Préteurs, de Dictateurs & de Conſuls*, de ſorte que par ces paroles il rempliſſoit la ville d'effroy, & quoique la guerre fût toute paſſée en Afrique, le danger paroiſſoit plus près de Rome qu'il n'avoit jamais été.

Terreur dont Fabius veut remplir l'eſprit des Romains

Mais peu de tems après, Scipion ayant défait Annibal en bataille rangée, & humilié l'orgüeil de Carthage, qu'il vit abbatuë à ſes pieds, donna à ſes Citoyens une joye beaucoup plus grande qu'ils n'avoient jamais oſé l'eſperer; & raffermit & raſſûra l'Empire, qui avoit été véritablement ébranlé par pluſieurs tempêtes. Il eſt vrai que Fabius ne vécut pas juſqu'à la fin de cette guerre,

Scipion gagne une grande bataille contre Annibal.

Et humilié l'orgueil de Carthage, qu'il vit abbattuë à ſes pieds.) Plutarque a égard ici aux dix Ambaſſadeurs que les Carthaginois envoyerent à Scipion, pour lui demander la paix. Ils étoient dans un vaiſſeau orné de bandelettes & de rameaux d'olive, ils en portoient auſſi, c'eſt-à-dire, qu'ils étoient en état de ſuppliants. Quand ils furent près de la poupe du vaiſſeau de Scipion, ils implorerent ſa miſericorde, en lui tendant ces bandelettes & ces rameaux.

qu'il ne ſçût point les nouvelles de la défaite d'Annibal, & qu'il ne fut pas témoin de la grande & aſſûrée proſperité de ſa patrie, car il tomba malade dans le tems qu'Annibal abandonnoit l'Italie, & mourut en peu de jours. On dit que les Thebains enterrerent Epaminondas aux dépens du public, parce qu'il étoit mort dans une ſi grande pauvreté, qu'après ſon décès on ne trouva dans ſa maiſon qu'une broche de fer. Les Romains n'enterrerent pas Fabius aux dépens de la République, chacun fournit pour ſes obſéques une des plus petites piéces de monnoye, non pas pour ſuppléer à ſa pauvreté, mais pour avoir la conſolation de contribuer chacun à ſes funerailles, comme à celles de leur pere commun; de maniere que ſa mort fut couronnée d'une gloire, & d'un honneur qui convenoit parfaitement à ſa vie.

Fabius meurt avant que la nouvelle en fût portée à Rome.

La grande pauvreté d'Epaminondas quand il mourut.

Les Romains fourniſſent chacun pour les funerailles de Fabius.

Car il tomba malade dans le tems qu'Annibal abandonna l'Italie.) Sous le Conſulat de Claude Neron & de Servilius Geminus, la troiſiéme année de l'Olympiade 144. l'an de Rome 551. 200. ans avant la naiſſance de J. C. il avoit été Augure ſoixante deux ans, & il étoit homme fait quand il fut créé Augure.

Une des plus petites piéces de monnoye.] Le Grec dit, *la plus petite des monnoyes.* Il eſt inutile de s'amuſer à rechercher quelle piéce c'étoit. Il ſuffit de ſçavoir, que c'étoit une très petite piéce de monnoye de cuivre, peut-être un quadrans, qui valoit le quart d'un ſol, ou un ſextans, qui n'en valoit que la ſixiéme partie.

Voyez les Remarques de M. de Meziriac, ſur la vie de Fabius Maximus, à la fin de ce Volume.

LA COMPARAISON
de Pericles, & de Fabius Maximus.

VOilà le récit de la vie & des actions de ces deux grands Perſonnages; mais comme l'un & l'autre ont laiſſé pluſieurs beaux exemples de vertu militaire & Politique, commençons par leurs exploits de guerre à en faire la comparaiſon. Premierement quand Pericles fut appellé au gouvernement, il ſe vit tout d'un coup à la tête d'un peuple, qui ſe trouvoit au comble de la proſperité, qui étoit grand par lui-même, & qui avoit une puiſſance formidable à ſes voiſins; deſorte que s'il le maintint dans cet état floriſſant ſans aucun revers & ſans la moindre diſgrace, il ſemble qu'il en eut l'obligation à la Fortune & aux forces des Atheniens, bien plus qu'à ſa valeur & à ſa conduite; au lieu que les grandes actions de Fabius qui prit en main le timon de Rome dans des tems très-malheureux & très-déplorables, ne purent lui aſſûrer le cours de ſes proſperitez, mais la tirant d'un abyme très-profond, elles lui donnerent le tems de reſpirer, & la mirent dans une ſituation moins malheureuſe & plus tranquille. On peut dire même que les grands ſuccès de Cimon, les trophées de Myronide, & de Leocrates, & les grands & nombreux exploits de Tolmidas, donnerent bien plus à Pericles le moyen d'entretenir ſa ville dans les fêtes, dans les jeux & dans les plaiſirs

Premier avantage de Fabius ſur Pericles, par rapport à l'état où étoient Rome & Athenes, quand ils en prirent le timon.

plaiſirs pendant que dura ſon adminiſtration, qu'ils ne lui impoſerent la néceſſité de le conquerir ou de la conſerver par les armes. Au lieu que Fabius, qui voyoit devant ſes yeux tant de déroutes, tant de défaites des Romains, tant de meurtres de leurs Préteurs & de leurs Conſuls, les lacs, les campagnes & les bois remplis de leurs armées taillées en piéces, & les fleuves rougis du ſang des Legions, rouler juſques dans la mer des monceaux de morts, ſentit les débris de la République tomber ſur lui, & par ſes propres forces il la ſoûtint ſeul, & l'étaya ſi bien, qu'il empêcha qu'elle ne fondît entiérement & ne fût enſevelie ſous les ruines de tant de breches que les autres y avoient faites.

Premier avantage de Pericles ſur Fabius.

Il eſt vrai qu'il ne paroît pas ſi difficile de manier une ville humiliée & domptée par de ſi grandes calamitez, & que la néceſſité a rendu ſouple & obéiſſante à la raiſon, que de refrener la ferocité & l'inſolence d'un peuple enflé de ſes proſpéritez, & qui ne peut ſe contenir. Et c'eſt ainſi que Pe-

Il eſt vrai qu'il ne paroît pas ſi difficile de manier une ville humiliée.) C'eſt une queſtion qui a été traitée par des politiques, & dont Plutarque même a parlé en quelque autre endroit, de ſçavoir lequel eſt le plus avantageux pour un homme d'Etat, qui entre dans le Gouvernement, de trouver ſa République humiliée & abbattuë par des calamitez, ou de la prendre énorgueillie & enflée des faveurs d'une fortune aſſûrée & conſtante. Plutarque ſe déclare ici pour le premier, & je ſuis perſuadé qu'il a raiſon, c'eſt un terrible animal à gouverner qu'un peuple heureux. Car, comme Plutarque le dit dans la vie de Pericles, il n'eſt pas poſſible que dans un peuple puiſſant, & qui joüit d'un grand Empire, il n'y ait beaucoup d'affections & de paſſions enracinées, & qu'il eſt bien difficile de reprimer.

Et c'eſt ainſi que Pericles paroît s'être rendu maître des Athéniens.) C'eſt-à-dire, qu'il prit en

ricles paroît s'être rendu maître des Athéniens. Mais cependant le grand nombre & l'excez des maux qui affligerent alors Rome, marquent admirablement la fermeté, la constance & la magnanimité de Fabius, dont la raison ne fut jamais troublée ni ébranlée, & qui persista dans ses premiers conseils. Si Pericles prit Samos, Fabius reprit Tarente; si Pericles se rendit maître de l'Eubée, Fabius remit sous la domination des Romains les villes de la Campanie; car pour Capoüe elle fut reprise par les Consuls Fulvius & Appius.

Second avantage de Pericles sur Fabius par le nombre de ses victoires.

Véritablement Fabius ne gagna jamais qu'une seule bataille, qui fut le sujet de son premier triomphe, au lieu que Pericles érigea neuf trophées des victoires qu'il avoit remportées sur terre & sur mer; mais aussi on ne lit point que Pericles ait jamais fait une action pareille à celle de Fabius, qui arracha son collegue Minucius des mains d'Annibal, & sauva toute une armée, action véritablement grande, & dans laquelle éclattent la valeur, la prudence & la bonté. D'un autre côté on ne trouve pas non plus que Pericles ait jamais com-

Second avantage de Fabius sur Pericles.

main le Gouvernement des Athéniens, lorsqu'ils étoient fiers de leurs prospéritez, & de leur puissance, & qu'il s'en rendit maître, en reprimant leur ferocité, & par là il semble qu'il ait eu quelque avantage sur Fabius: mais d'un autre côté la grandeur des maux, dont Rome fut affligée, relevent fort la fermeté, la constance & la magnanimité de Fabius, que ce Romain regagne par là l'avantage que le Grec avoit sur lui par l'état heureux des peuples qu'il eut à gouverner.

Si Pericles prit Samos, Fabius reprit Tarente.) Mais l'action de Pericles fut grande & pleine d'éclat, au lieu que celle de Fabius ne fut qu'heureuse.

mis une ſi grande faute que celle de Fabius, qui ſe laiſſa ſurprendre au ſtratageme des bœufs d'Annibal, & qui tenant ſon ennemi dans les détroits des montagnes, où il s'étoit enfermé lui-même par hazard, le laiſſa échapper la nuit ſans y prendre garde, & le lendemain il ſe vit prévenu & battu par celui qu'il croyoit ſon priſonnier.

Troiſiéme avantage de Pericles ſur Fabius.

Que s'il faut qu'un Capitaine ſçache non ſeulement uſer du préſent, mais encore juger ſagement de l'avenir; on peut dire que la guerre des Atheniens eut le ſuccès que Pericles avoit prédit, car pour vouloir trop embraſſer, ils perdirent toute leur puiſſance; au lieu que les Romains ayant envoyé Scipion en Afrique contre l'avis de Fabius, releverent leur Empire, & ſe virent maîtres de tout, non par des coups imprévûs de la Fortune, mais par la valeur & par la ſageſſe de leur Général. De ſorte que la ſage prévoyance de l'un fut confirmée par les malheurs de ſon pays, & la fauſſe prédiction de l'autre fut averée par les heureux ſuccès de ſa patrie. Or c'eſt une même faute à un Général de tomber dans des maux qu'il n'a pas pré-

Un bon Général d'armée doit ſçavoir, non ſeulement uſer du préſent, mais prévoir l'avenir.

Quatriéme avantage de Pericles. La prévoyance.

Or, c'eſt une même faute à un Général de tomber dans des maux qu'il n'a pas prévûs.] C'eſt un jugement remarquable de Plutarque, qui prétend qu'un Général d'armée commet la même faute quand il tombe dans des malheurs qu'il n'a pas prévûs, que lorſque par défiance il manque l'occaſion de faire un coup de partie, car ces deux fautes viennent de la même ſource, c'eſt-à-dire, du défaut d'expérience, ou d'un eſprit borné, qui a des lumieres fort courtes. On pourroit répondre à Plutarque, que la confiance qui fait qu'un Général profite de l'occaſion de faire un grand coup, eſt ſouvent voiſine de l'imprudence, au lieu que la défiance, qui fait perdre cette même occaſion, peut être quelquefois

vûs, & de manquer par défiance l'occaſion de faire un coup de partie. Car, à mon avis, ce ſeul défaut d'expérience donne & ôte l'audace & la fermeté. Voilà pour ce qui eſt de leurs exploits militaires.

Défaut d'experience, donne l'audace & la timidité.

Quant à la politique & au gouvernement de l'Etat, Pericles ne peut éviter le reproche d'avoir été ſeul la cauſe de la guerre; car on dit qu'il l'attira pour n'avoir voulu ceder en rien aux Lacédémoniens; mais auſſi doit-on croire que Fabius n'auroit jamais rien cedé aux Carthaginois, & qu'il ſe ſeroit expoſé aux plus grands dangers pour ſoûtenir la majeſté & la prééminence de l'Empire. Il eſt vrai que la douceur & la bonté dont Fa-

Pericles ſeul la cauſe de la guerre.

Troiſiéme avantage de Fabius, la politique.

Quatriéme avantage de Fabius, la bonté & l'humanité.

l'effet de la prudence, qui veut qu'on ne s'engage point dans une affaire pleine d'incertitude, & où il y a plus de danger que d'apparence de ſuccès. Il a dit lui-même que Pericles n'eſtimoit ni ne vouloit imiter les Généraux, qui s'étant hazardez mal à propos, avoient pourtant eu une fortune brillante, & à cauſe des grandes batailles, qu'ils avoient hazardées contre toute ſorte de raiſon, étoient regardez & admirez comme de grands Capitaines. Il ne s'agit plus que de ſçavoir s'il y avoit plus de ſûreté que de danger pour les Romains, à porter la guerre en Afrique pendant qu'ils avoient à leurs portes l'armée d'Annibal.

Car à mon avis, ce ſeul défaut d'experience donne & ôte l'audace & la fermeté.) Ce défaut d'experience donne l'audace & la fermeté à celui qui s'engage mal à propos dans des occaſions qui lui doivent être funeſtes, & il les ôte à celui qui ne profite pas des occaſions de faire un grand coup. Ce jugement de Plutarque eſt fort beau, & il ſemble qu'il ait profité d'un paſſage remarquable d'Hippocrate, qui a écrit dans ſon traité, appellé la Loi. *Le défaut d'experience eſt un très-mechant fonds pour ceux qui le poſſedent; & un pernicieux tréſor, & en ſonge & en effet. C'eſt l'ennemi de la tranquillité que donne une conduite ſage, & de la bonne confiance, & la ſource de l'audace & de la timidité.* On peut voir là les remarques, tom. 1. p. 142.

bius uſa envers Minucius, jettent un horrible jour ſur la dureté & ſur l'inhumanité de Pericles, qui perſécuta toûjours Thucydide & Cimon, deux hommes de bien qui tenoient pour l'Ariſtocratie, & fit tant par ſes brigues & par ſes cabales qu'il les fit chaſſer. Auſſi la puiſſance & l'autorité de Pericles étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabius, & il s'en ſervit heureuſement pour empêcher qu'aucun Capitaine ne fût en état de ruiner ſa ville par ſes pernicieux conſeils. Il n'y eut que Tolmidas ſeul qui lui échappa, & qui lui ayant réſiſté, alla heurter les Beotiens, & périt avec les meilleures troupes. Tous les autres plierent ſous lui, & ſe rangerent à ſes ordres à cauſe de ſa grande autorité; au lieu que Fabius, qui étoit très-prudent & très-ſage, & incapable de faillir dans tout ce qui dépendoit de lui, paroît inferieur à Pericles, par l'impuiſſance ſeule où il ſe trouva d'empêcher les autres de commettre des fautes. Car les Romains ne ſeroient pas tombez dans de ſi grands malheurs, ſi Fabius eût eu autant de pouvoir à Rome que Pericles en avoit eu à Athénes.

C'eſt-à-dire, qui réſiſta à ſes avis, ce qui cauſa ſa perte.

Fabius ne fut inferieur à Pericles dans la politique que par le défaut d'autorité.

Quant à la grandeur d'ame, qui ſe trouve dans le mépris des richeſſes, l'un la fit paroître, en re-

Leur grandeur d'ame dans le mépris des richeſſes, & avantage en cela de Pericles ſur Fabius.

Auſſi la puiſſance & l'autorité de Pericles étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabius.) Pour bien juger des actions des hommes, il ne faut pas tant conſiderer ce qu'ils ont fait, qu'examiner ce qu'ils ont pû faire, & les moyens qu'ils ont eus en main pour exécuter ce qu'ils ont voulu. L'autorité eſt l'inſtrument le plus néceſſaire à un Gouverneur d'Etat; & on ne peut ſans injuſtice demander à celui qui ne l'a point, les mêmes choſes qu'on attend avec juſtice de celui qui l'a.

fuſant tout l'argent qu'on lui offroit, & l'autre en abandonnant ſon bien à ceux qui en avoient beſoin, & en rachetant de ſes deniers ſes Citoyens qui avoient été pris à la guerre. Il eſt vrai que les ſommes qu'il emploïa en cette occaſion, ne furent pas bien conſidérables, car elles ne monterent qu'à ſix talens. Mais on ne ſçauroit dire tout l'or & l'argent que la grande autorité de Pericles lui donnoit lieu de recevoir des Alliez, des Athéniens & des Rois mêmes, qui ne cherchoient qu'à lui faire leur cour, & qu'à gagner ſes bonnes graces. Cependant il conſerva toûjours ſes mains très-pures & très nettes, & refuſa juſqu'au moindre préſent.

Six mille écus.

Grand avantage de Pericles ſur Fabius par le grand nombre & la magnificence des édifices publics qu'il fit bâtir.

Pour ce qui eſt de la grandeur & de la ſumptuoſité des Temples, des Edifices & autres ouvrages publics, les ornemens que Rome avoit avant les Ceſars, ne ſçauroient tous enſemble être comparez à ceux dont Pericles embellit la ville d'Athénes; ces derniers l'emportent infiniment, tant pour la beauté & par la grandeur, que pour la magnificence.

Car elles ne montoient qu'à ſix talens.] Il faut néceſſairement qu'il y ait faute au Texte, car ceci ne ſçauroit s'ajoûter avec ce qu'il a dit dans la vie de Fabius, que le cartel étoit de deux cent cinquante drachmes pour chaque priſonnier, & que Fabius en retira deux cent quarante-ſept, dont il paya la rançon, qui par conſéquent revenoit à ſoixante mille ſept cent cinquante drachmes, qui font dix talens, & près d'un tiers. Les Copiſtes ont pû facilement mettre un *ſix* pour un *dix*.

ALCIBIADE.

ON prétend qu'Alcibiade du côté de ſon pere deſcendoit d'Euryſaces, fils d'Ajax; & qu'il étoit Alcmæonide, du côté de Dinomache ſa mere, fille de Megacles; ſon pere Clinias acquit beaucoup de réputation à la batail-

Nobleſſe d'Alcibiade.

Deſcendoit d'Euryſaces, fils d'Ajax, & qu'il étoit Alcmæonide du côté de ſa mere.) C'eſt ainſi que l'écrit Iſocrate, qui avoit vécu avec Alcibiade; mais ce qui m'étonne, c'eſt que Demoſthene qui vint au monde 23. ou 24. ans après la mort d'Alcibiade, écrit tout le contraire, & dit qu'Alcibiade étoit Alcmæonide du côté de ſon pere, & que du côté de ſa mere il deſcendoit d'Hipponicus. S'il n'y a point de faute dans le Texte de Demoſthene, c'eſt une choſe aſſez remarquable que la Généalogie

le navalle d'Artemiſe, combattant ſur un vaiſſeau à trois rangs de rames, qu'il avoit armé à ſes dépens, & il fut tué à la journée de Coronée, où Tolmidas fut défait par les Beotiens. Alcibiade eut pour Tuteurs ſes proches parens Pericles & Ariphron, fils de Xantippe & d'Agariſta, & l'on a dit avec beaucoup de raiſon, que l'amitié, ou pour mieux dire, l'amour que Socrate eut pour lui, ſervit beaucoup à ſa gloire. En effet Nicias, Demoſthene, Lamachus, Phormion, Thraſybule & Theramene ont été de grands Perſonnages; cependant il n'y en a pas un ſeul de qui on connoiſſe la mere, au

Les tuteurs d'Alcibiade.

Avantage qu'il tira de l'amour de Socrate.

d'Alcibiade fût douteuſe ſi peu de tems après ſa mort. Mais je croirois que ce ſeroit une faute de Copiſte, qu'on devroit corriger; car il eſt conſtant que Socrate a raiſon, & que la mere d'Alcibiade étoit fille de Megacles, & non pas d'Hipponicus, comme cela paroîtra par la remarque ſuivante.

Son Pere Clinias.] Les Traducteurs d'Herodote ont fait ici une faute conſidérable, en traduiſant *Clinias fils d'Alcibiade.*

Ses proches parens, Pericles & Ariphron, fils de Xanthippe & d'Agariſta.] Cette Agariſta étoit fille d'Hippocrate, frere de Cliſthene, & par conſéquent couſine germaine d'Alcmæon, grand-pere de Dinomache, mere d'Alcibiade. Voici la Généalogie.

MEGACLES.

Cliſthene.	Hippocrate.
Alcmæon.	Agariſta.
Megacles.	Pericles.
Euryptoleme-Dinomache.	
Alcibiade.	

Servit beaucoup à ſa gloire. En effet, &c.] Car cet attachement, que Socrate eut pour Alcibiade, rendit ce jeune homme très-conſidérable dans l'Etat, & fit que l'on conſervoit la mémoire de tout ce qui le concernoit, honneur qu'on ne faiſoit point aux plus grands Perſonnages.

lieu

lien que l'on connoit juſqu'à la nourrice d'Alcibiade, on ſçait ſon nom & ſon pays ; elle s'appelloit Amycla, & elle étoit de Lacedémone. On n'ignore pas non plus que ſon Gouverneur étoit un homme de Thrace, & qu'il s'appelloit Zopyre. Nous connoiſſons la nourrice par Antiſthene, & le gouverneur par Platon.

Amycla, nourrice d'Alcibiade.

Zopyre, ſon Gouverneur.

Pour ce qui eſt de la beauté d'Alcibiade, il ne ſeroit peut-être pas néceſſaire d'en parler ; je dirai ſeulement qu'elle ſe conſerva ſi floriſſante dans tous les âges, qu'elle le rendit très-agréable & très-aimable dans ſon enfance, dans ſa jeuneſſe, & lorſqu'il fut homme fait. Ce que dit Euripide *que l'automne de tous les beaux hommes eſt belle*, n'eſt pas généralement vrai, mais il le fut d'Alcibiade & d'un petit nombre d'autres, à cauſe de l'admirable proportion de toutes les parties du corps, & du charme répandu ſur toute ſa perſonne. On dit même que comme il parloit un peu gras, ce begayement donnoit au ſon de ſa voix un agrément merveilleux, & jettoit dans tous ſes diſcours une naiveté pleine de perſuaſion & de grace. Ariſtophane parle de ſa langue graſſe, lorſqu'il dit en

Sa beauté & ſa bonne mine.

Paſſage d'Euripide.

Dans ſa Comedie des Gueſpes, act. 1, ſc. 1.

Au lieu que l'on connoit juſqu'à la nourrice d'Alcibiade.] Cette difference, qui ne paroît rien, eſt pourtant d'un relief infini pour Alcibiade. Les petites choſes ſervent en un ſens plus que les grandes à relever la gloire & l'éclat.

Elle ſe conſerva ſi floriſſante dans tous les âges.) Juſtin pour louër la beauté d'Alcibiade, ſe ſert d'un mot, qui me paroit remarquable, *erat enim*, dit-il, *& ætatis flore & formæ veneratione inſignis.* Ce *veneratio formæ* eſt un terme bien expreſſif, & qui marque admirablement l'effet de la beauté, qui attire d'abord les reſpects & les hommages.

raillant, *Alcibiade me dit en begayant, veux-tu pas voil Theolus, il a la tête d'un Colbeau. En begayant il a mieux dit qu'il ne penſe.* Et Archippus, en ſe moquant du fils d'Albiciade, dit, *il marche comme un effeminé, le manteau traînant, pour mieux reſſembler à ſon pere, & afin que la reſſemblance ſoit parfaite, il allonge le cou & parle gras.*

Poëte Comique.

Manteau traînant, marque de molleſſe.

Ses mœurs & ſes inclinations.

Ses mœurs & ſes inclinations parurent fort diverſes & fort changeantes, & cela n'eſt pas fort ſurprenant, veu les grands choſes qui lui arriverent, & les grands changemens de fortune qu'il éprouva. De toutes les paſſions, auſquelles il étoit naturellement fort ſujet, les plus fortes & les plus marquées étoient une vanité demeſurée, qui vouloit tout emporter de hauteur, & une am-

Paſſions les plus fortes d'Alcibiade.

Veux-tu pas voil Theolus, il a la tête d'un colbeau.] Car les begues & ceux qui parlent gras prononcent une l. pour un r. Alcibiade vouloit dire que Theorus étoit un homme avide qui prenoit à toutes mains, un véritable corbeau rapace. Mais en prononçant colbeau, il ne ſe trompoit pas, car Theorus étoit auſſi un inſigne flatteur. Or le mot Grec *corax* qui ſignifie un corbeau, étant prononcé par un l *colax*, ſignifie un flatteur. Mais la grace de l'équivoque ne peut ſe conſerver en notre langue, il faut ſe contenter de la faire ſentir en l'expliquant.

Il marche comme un effeminé, le manteau traînant.] En Grece le manteau traînant étoit une marque de molleſſe, comme à Rome la robe traînante; c'eſt pourquoi les Romains appelloient *diſcinctos*, les hommes mols & efféminez, & *cinctos* & *cinctutos*, les braves gens. Horace pour noter un homme de molleſſe dit, ſat. 11. liv. 1.

Malthinus tunicis demiſſis ambulat.

Malthinus marche la robe traînante. C'eſt une choſe ſûre que les habits des hommes marquent leurs mœurs.

Une vanité demeſurée, & une ambition.) C'eſt ce que Socrate lui reproche à lui-même dans le premier Alcibiade de Platon.

bition ſans bornes, qui ne pouvoit jamais ſouffrir de Superieur ni d'égal, comme on le voit encore par quelques mots qu'on rapporte de ſon enfance. Un jour qu'il luttoit avec un de ſes camarades, ſe voyant fort preſſé & tout prêt à être jetté par terre, il mordit furieuſement le bras de ſon adverſaire, qui lâcha priſe incontinent & lui dit, *Alcibiade : tu mords comme une femme. Point du tout*, reprit Alcibiade, *mais comme un Lion.* Une autre fois joüant aux oſſelets dans une ruë fort étroite, ſon tour de les jetter étant venu, une charrette chargée vint à paſſer ; Alcibiade cria à celui qui la menoit de s'arrêter, parce qu'il alloit paſſer juſtement dans l'endroit où il devoit joüer. Le charretier brutal ne s'arrêtant point pour tous ſes cris, & continuant de piquer ſes bœufs, tous les autres enfants ſe retirerent pour lui faire place, mais Alcibiade ſe jetta tout au travers de la ruë preſque ſous les pieds des bœufs, & commanda au charretier de paſſer ainſi, puiſqu'il étoit ſi preſſé. Le charrêtier, épouvanté, fit reculer ſa charette, & tous ceux qui furent témoins de cette action s'écrierent de frayeur, & coururent à lui.

Mots d'Alcibiade encore enfant.

Quand il fut en âge d'aller aux Ecoles, il ſe montra fort obéïſſant à ſes maîtres, mais il dedaigna toûjours d'apprendre à joüer de la flûte, la regardant comme un inſtrument ignoble & indigne de l'application d'un homme libre. Car, diſoit-il, *la lyre, par exemple, n'a rien qui corrompe le geſte & la bonne grace, qui ſiéent à un honnête homme, & dont*

Il dédaigne d'apprendre à joüer de la flûte, & pourquoi.

chacun eſt obligé d'avoir ſoin. Au lieu que dès qu'un homme a mis la flûte à la bouche, ſon viſage en eſt ſi défiguré, que ſes meilleurs amis ont de la peine à le reconnoître. D'ailleurs la lyre permet à celui qui en jouë d'accompagner de la voix & de chanter; & la flûte tout au contraire ferme tellement la bouche, que l'uſage de la voix & de la parole eſt abſolument interdit. Laiſſons donc la flûte aux enfants des Thebains, qui ne ſçavent pas parler, & ſouvenons-nous toûjours que nous autres Atheniens nous avons pour patrons Minerve & Apollon, dont la premiere jetta la flûte, & l'autre écorcha le flûteur.

Pourquoi la lyre eſt un inſtrument noble.

Car les Thebains étoient fort décriez pour leur groſſiereté.

Marſyas.

Par cette plaiſanterie, qui étoit au fond très-

D'ailleurs, la lyre permet à celui qui en jouë d'accompagner de la voix & de chanter.) Ariſtote a traité à fond cette matiere dans le dernier Livre de ſes Politiques, chap. VI. & il examine de quels inſtruments les enfants doivent apprendre à jouër. Il leur défend la flûte par deux raiſons; la premiere, que la flûte n'eſt pas propre à corriger les mœurs, & qu'elle excite les fureurs les plus violentes, διὸ δεῖ ὁ αὐλὸς ἢ δικὸν ἀπὸ μᾶλλον ἐργαστέον: & la ſeconde, ὅτι ζυμβάλλειν ἐναντίον ἐστὶ πρὸς παιδείαν, διὰ τὸ κωλύειν τῇ λόγῳ χρῆσθαι τὸν αὐλόν. Et c'eſt cette ſeconde raiſon que les Interpretes d'Ariſtote n'ont nullement entenduë, car ils ont traduit, *his accedat tibiam hoc habere inſtitutioni & doctrinæ adverſarium quod tibia cantus prohibet ratione uti.* tom. 2. pag. 457. *Ajoûtons à cela qu'il arrive à la flûte une choſe très-contraire à l'inſtruction, c'eſt qu'elle empêche de ſe ſervir de ſa raiſon.* Il eſt aiſé de voir que ce ſecond défaut; qu'Ariſtote trouve à la flûte, n'eſt point different du premier, car rien n'ôte mieux l'uſage de la raiſon, que ce qui nous met hors de nous mêmes, & qui excite la fureur. Auſſi n'eſt-ce point ce qu'Ariſtote a voulu dire. Il falloit traduire, *c'eſt qu'elle empêche de ſe ſervir de la voix; & de marier avec le chant les paroles.* Les ſons touchent, excitent, mais c'eſt la parole ſeule qui inſtruit. Ce ſens eſt ſi naturel & ſi vrai, que je croirois que c'eſt une faute d'impreſſion, & qu'on a mal mis *ratione* pour *oratione.*

Dont la premiere jetta la flûte; & l'autre écorcha le flûteur.] Cette Fable eſt racontée par Apollodore, liv. 1. Ariſtote dans l'endroit que je viens de citer, dit que cette Fable des Anciens, qui

ſérieuſe, Alcibiade ſe délivra de cet exercice, & en délivra tous ſes camarades. Car tous les jeunes gens furent bien-tôt informez qu'Alcibiade étoit fort loüé de mépriſer la flûte, & tous ceux qui apprenoient à en joüer. Et voilà l'origine du mépris que l'on eut pour cet Art, qui depuis ce temps-là fut mis hors du nombre des Arts honnêtes, & on l'abandonna entierement.

La flûte auſſi mépriſée à Athenes, qu'elle y avoit été eſtimée.

Antiphon écrit d'Alcibiade dans le livre d'invectives qu'il a fait contre lui, qu'étant encore enfant, il s'enfuit de ſa maiſon, & ſe retira chez un de ſes amants, nommé Democrate, & qu'Ariphron voulut le faire crier à ſon de trompe, mais que Pericles s'y oppoſa, diſant que *S'il étoit mort, ce cri public ne feroit qu'en hâter d'un jour la nouvelle, & que s'il étoit vivant, il le rendoit infame pour toute ſa vie.* Le même Auteur lui reproche qu'il avoit tué d'un coup de bâton un de ſes eſclaves dans la Paleſtre d'Agyrtius. Mais peut-être ne faut il point ajoûter foi à toutes ces médiſances, que l'auteur même avouë n'avoir écrites que par la haine qu'il avoit pour lui.

Antiphon, Sophiſte, contemporain de Socrate, il en eſt parlé dans Xenophon.

Sageſſe de Pericles.

Agyrtius maître de Paleſtre.

Albiciade ſe vit bien-tôt environné & ſuivi de

ont feint que Minerve, après avoir inventé la flûte, la jetta, parce qu'elle s'apperçut qu'elle défiguroit ſon viſage, & gâtoit toute ſa beauté, n'eſt pas mal imaginée, mais qu'il vaut encore mieux croire qu'elle la mépriſa, parce qu'elle ne ſert de rien à l'eſprit, car Minerve eſt la Déeſſe des Arts, des Sciences, & de l'Eloquence; & ſans la parole tout eſt mort.

Et voilà l'origine du mépris que l'on eut pour cet Art.] L'exemple d'Alcibiade eut plus de force que celui de la Déeſſe; car Minerve avoit eu beau jetter la flûte, elle fut en vogue dans toute

la plûpart des premiers & des plus nobles Citoyens, qui tous faiſoient connoître évidemment que c'étoit ſa grande beauté qu'ils admiroient & qui les portoit à lui faire la cour, & à rechercher ſes bonnes graces. Mais en même temps l'amour que Socrate eut pour lui eſt un grand témoignage de la ſageſſe & du bon naturel de cet enfant. Ce Philoſophe voyant éclater ſes belles inclinations, comme à la lueur de ſa beauté, & craignant les richeſſes, la grande autorité & le prodigieux nombre de ceux qui s'attachoient à lui, tant Citoyens, qu'Etrangers & alliez, & qui cherchoient à le gagner par leurs flatteries & par leurs complaiſances, il ſe crût ſeul capable de le garantir de tant de dangers, & de cultiver cette belle plante pour empêcher qu'elle ne perdît ſon fruit dès ſa fleur. Car s'il y a jamais eu d'homme que la fortune ait muni & fortifié par tout ce qu'on appelle vulgairement des biens pour le rendre invulnerable aux traits de la philoſophie, & inacceſſible aux diſcours, qui avec la liberté des remontrances, portent un aiguillon qui pique juſqu'au vif, c'eſt Alcibiade. Dès le commencement il fut aſſiegé & amoli par les délices, & entierement obſedé par ceux qui recherchant

L'amour de Socrate pour Alcibiade, étoit une grande marque du bon naturel de cet enfant.

Les grands biens rendent invulnerable aux traits de la Philoſophie.

la Grece, & ſur tout à Athenes, où tout ce qu'il y avoit d'hommes des plus nobles Maiſons, apprenoient à en jouër, au lieu qu'Alcibiade ne l'eût pas plûtôt mépriſée, que tout le monde l'abandonna, & qu'elle ne fut plus que l'occupation des eſclaves.

Et entierement obſedé par ceux qui recherchant ſes faveurs, n'oublioient rien pour empêcher qu'il ne prêtât l'oreille à celui.) Ils y

ſes faveurs, n'oublioient rien pour empêcher qu'il ne prêtât l'oreille à celui qui pouvoit ſeul l'inſtruire & lui faire éviter des piéges ſi dangereux.

Cependant par la bonté de ſon naturel il ſurmonta tous ces obſtacles ; il connut Socrate, s'approcha de lui, & écarta tous ſes autres amants, & en peu de tems il prit un ſingulier plaiſir à ſa converſation, & goûta les diſcours de cet amant, qui ne cherchoit point avec lui une volupté efféminée & indigne d'un homme, & ne demandoit point de ces faveurs infames & criminelles ; mais qui guériſſoit la corruption de ſon ame, rempliſſoit le vuide de ſon eſprit, & rabbattoit ſa vanité inſenſée. Alors frappé de la force de ſes raiſons victorieuſes, il fit, pour me ſervir de ce proverbe, comme un coq, qui, après un long combat, va traînant l'aile & ſe reconnoît vaincu. Il fut perſuadé que le commerce de Socrate étoit véritablement un ſécours, que les Dieux envoyoient aux jeunes gens pour leur inſtruction & pour leur ſalut. Auſſi à force de ſe mépriſer lui-même, & d'admirer Socrate, d'aimer ſa ſageſſe & de reverer ſa vertu, il ſe trouva qu'inſenſiblement il avoit formé dans ſon cœur une image de l'a-

Il préfere Socrate à ſes autres amants.

Grand témoignage que Plutarque rend à l'amour de Socrate pour Alcibiade.

Proverbe.

Commerce de Socrate regardé comme un ſécours que les Dieux envoyoient aux jeunes gens pour leur ſalut.

réuſſirent ſi bien pendant quelque tems, qu'Alcibiade vêcut dans le luxe & dans la molleſſe, & que Socrate le ſuivit fort long-temps ſans lui parler, voyant bien qu'il n'étoit pas en état d'écouter, & moins encore de goûter ſes préceptes. On peut voir dans le 1. Alcibiade de Platon, comment Socrate s'inſinua enfin dans l'eſprit de ce jeune ambitieux.

mour, ou plûtôt, comme dit Platon, un contr'amour; deſorte que tout le monde étoit étonné de le voir manger & lutter tous les jours avec Socrate, n'avoir à la guerre qu'une même tente avec lui, & traiter ſes autres amants avec beaucoup de rigueur, juſqu'à leur faire publiquement des inſultes, comme il fit à Anytus, fils d'Anthemion, qui étoit du nombre de ſes adorateurs. Un jour que cet Anytus donnoit à ſouper à quelques étrangers, il envoya auſſi prier Alcibiade. Alcibiade refuſa; mais le ſoir, après avoir fait la débauche chez lui avec ſes amis, plein de vin, il alla en maſque chez Anytus, s'arrêta ſur la porte de la ſalle du feſtin, & voyant le buffet & les tables couvertes de vaiſſelle d'or & d'argent, il commanda à ſes eſclaves d'en prendre la moitié, &

Ce qu'il fit à Anytus, fils d'Anthemion.

Ou plûtôt, comme dit Platon, un contr'amour.] Platon appelloit un *contr'amour*, un amour ſage & reglé, qui par ſes conſeils garantiſſoit Alcibiade des traits de l'amour deshonnête, & le portoit à mépriſer tous ſes amants. Ce contr'amour, c'eſt l'amour de la Philoſophie.

Il alla en maſque.] Le Grec dit, *il alla viſiter le Dieu Comus.* Et c'eſt proprement ce que nous diſons aller en maſque. J'ai expliqué aſſez au long cette coûtume dans les remarques ſur la premiere Ode du IV. liv. d'Horace.

Il commanda à ſes Eſclaves d'en prendre la moitié, & de l'emporter chez lui.) Je ſuis ſurpris que Plutarque ait ſuivi une tradition ſi deſavantageuſe à Alcibiade, car il ſemble que l'interêt ait plus de part à l'inſulte qu'il fait à Anytus, que l'envie de lui faire un affront. Athenée raconte cette hiſtoire d'une maniere bien plus fine, il dit qu'Alcibiade étant allé en maſque chez Anytus avec un de ſes amis, nommé Thraſyllus, qui étoit pauvre, & s'étant approché du buffet chargé de vaiſſelle d'or & d'argent, il but à la ſanté de Thraſyllus, & ordonna à ſes Eſclaves de prendre la moitié du buffet, & de le porter chez Thraſyllus. Alcibiade prit cette argenterie à un de ſes amants, qui étoit riche, pour la donner à un autre

de

de l'emporter chez lui, après quoi il s'en retourna, n'ayant pas ſeulement daigné leur faire l'honneur d'entrer. Les étrangers qui étoient à table, murmuroient hautement de cet affront, & diſoient qu'Alcibiade traitoit Anytus avec trop de mépris & trop d'inſolence, *point du tout*, reprit Anytus, *au contraire, il me fait honneur & grace, car il pouvoit tout prendre, & il nous en a laiſſé la moitié.*

Alcibiade en uſoit de même avec tous ſes autres amants. Il ne ſe montra gracieux qu'envers un étranger, qui s'étoit habitué à Athenes, & qui ayant vendu le peu de bien qu'il avoit, ramaſſa juſqu'à cent ſtateres, les porta à Alcibiade, & le conjura inſtamment de les recevoir. Alcibiade, extrémement flatté de cette paſſion, qu'il avoit fait naître, & riant de tout ſon cœur, pria cet homme à ſouper; & après l'avoir fort bien reçu, & lui avoir fait fort bonne chere, il lui rendit ſon argent, & lui ordonna de ſe trouver le lendemain ſur la place & d'encherir ſur ceux qui ſe préſenteroient pour prendre les fermes publiques. Ce pauvre homme s'excuſant ſur ce que les fermes étoient trop hautes & que le bail étoit de pluſieurs talents, Alcibiade le menaça de lui faire donner les étrivieres s'il n'obéïſſoit, car outre qu'il vouloit l'obliger, il cherchoit auſſi une occaſion de ſe ven-

Le ſtatere valloit quarante ſols.

Service qu'il rendit à un Etranger, pour reconnoître la paſſion qu'il avoit pour lui.

qui étoit pauvre, & nullement pour en profiter.

Il cherchoit auſſi une occaſion de ſe venger.) Plutarque ajoûte cela pour excuſer ces étrivieres, dont Alcibiade a menacé l'étranger, car on n'en vient pas à cette extrémité quand on n'a deſſein que d'obliger, ce ne peut être que par un eſprit de vengeance,

ger des Publiquains, dont il avoit eu quelque ſujet particulier de ſe plaindre.

Dès le matin donc cet étranger ſe rendit à la place, & fit une enchere d'un talent. Les fermiers, irritez de ſe voir traverſez dans leurs offres, ſe liguerent tous contre lui, & lui demanderent qu'il nommât ſa caution, bien perſuadez qu'il n'en avoit point, & qu'il n'en pourroit trouver. Ce pauvre homme, embarraſſé & confus, ne ſongeoit qu'à ſe dédire & à ſe retirer, lorſqu'Alcibiade cria de loin aux Archontes, *écrivez mon nom, c'eſt un de mes amis, je réponds pour lui.* Ces paroles entenduës, les fermiers ne ſçavoient que devenir; car ils avoient accoûtumé de ſe ſervir des deniers du ſecond bail pour achever de payer le premier, ne voyant donc aucun jour à s'acquitter & à ſe tirer d'affaires, ils ſe mirent à prier cet homme, & à lui offrir quelque argent. Alcibiade ne voulut pas qu'il reçût moins d'un talent, qui en effet lui ayant été compté, il l'obligea à retirer ſa parole, & voilà comme il reconnut la bonne volonté que cet étranger avoit pour lui.

Mille écus.

Quoique Socrate eût pluſieurs rivaux très rédoutables, il étoit pourtant quelquefois le mieux auprès d'Alcibiade, & profitant du bon naturel de ce jeune homme, il le retenoit par la force de ſes beaux diſcours, qui le piquoient juſqu'au vif, qui changeoient ſon cœur, & qui lui faiſoient même verſer des larmes, mais il le perdoit auſſi quelquefois; car Alcibiade s'abandonnant à ſes flatteurs,

Effet des diſcours de Socrate ſur Alcibiade.

qui lui propoſoient toûjours de nouveaux plaiſirs, échapoit à Socrate, qui enſuite étoit obligé de courir après lui comme après un Eſclave fugitif, Alcibiade ne craignant & ne reſpectant que lui, & ſe moquant de tous les autres. Auſſi Cleanthes diſoit en riant, *que Socrate ne le tenoit que par les oreilles, au lieu que ſes rivaux avoient bien d'autres priſes, qu'il ne connoiſſoit point, & dont il ne vouloit pas ſe ſervir*; En effet Alcibiade étoit fort ſenſible à la volupté, & ce que Thucydide dit de ſon intemperance dans ſa maniere de vivre & de ſes débauches outrées, ne donne que trop de lieu à ce ſoupçon. Cependant ceux qui le corrompoient, ſe prévaloient moins de ſon penchant aux plaiſirs, qu'ils ne ſe ſervoient de ſon ambition & de l'ardeur qu'il avoit pour la gloire; car ils lui mettoient en tête de grands deſſeins, & le jettoient dans des entrepriſes hors de ſaiſon & mal concertées, lui perſuadant qu'il n'auroit pas plûtôt commencé à ſe mêler du gouvernement, que non ſeulement il obſcurciroit tous les autres Capitaines & Gouverneurs,

Mot de Cleanthes ſur Socrate & ſur Alcibiade.

Alcibiade fut porté à la volupté & à la débauche.

Souvent l'ambition ne plonge pas moins les hommes dans la débauche, que la corruption.

Auſſi Cleanthes.) Cet *auſſi* eſt né des differentes eſcapades d'Alcibiade, *Socrate le perdoit quelquefois. Auſſi, &c.* Cleanthes étoit un Philoſophe qui avoit fait des traitez des choſes fabuleuſes.

Au lieu que ſes rivaux avoient bien d'autres priſes, qu'il ne connoiſſoit point, & dont il ne vouloit pas ſe ſervir.) Après ceci Plutarque explique ces priſes, *venter, pudenda, & gula.* Mais le mot eſt ſi intelligible, que l'explication ne fait que languir, & elle ſeroit toûjours inſupportable, quand même elle ne ſeroit pas obſcene.

Et ce que Thucydide dit de ſon intemperance dans ſa maniere de vivre, & de ſes débauches outrées.) Plutarque rapporte ici les propres termes de Thucydide, liv. VI. mais le paſſage de cet Hiſtorien avoit été mal expliqué.

mais qu'il ſurpaſſeroit même Pericles en réputation, en gloire & en puiſſance; Et comme le fer, amoli par le feu, ſe durcit enſuite & ſe reſſerre par le froid, tout de même Alcibiade fondu & amoli par les délices, & plein d'arrogance & de vanité, ne tomboit pas plûtôt entre les mains de Socrate, que ce Philoſophe par la ſeverité de ſes remontrances le forçoit de rentrer en lui-même & le rendoit fort petit & fort humble, en le faiſant convenir de tous les défauts dont il étoit plein, & de toutes les qualitez qui lui manquoient pour être véritablement vertueux.

Belle comparaiſon.

Comme on le voit dans le premier & dans le ſecond Alcibiade de Platon.

Il étoit à peine ſorti de l'enfance, qu'il entra dans l'école d'un Grammairien, & lui demanda un livre d'Homere. Ce Grammairien lui dit qu'il n'avoit aucun ouvrage de ce Poëte. Alcibiade lui donna un grand ſoufflet & le laiſſa là. Un autre Grammairien lui ayant dit qu'il avoit un Homere tout corrigé de ſa main, *Quoi*, lui dit Alcibiade, *tu es capable de corriger Homere, & tu t'amuſes à enſeigner ici les enfants? Que ne t'appliques-tu à former des hommes?*

Quelle idée Alcibiade avoit d'Homere.

Ce Grammairien lui dit qu'il n'avoit aucun ouvrage de ce Poëte.) Car les ouvrages d'Homere étoient fort rares, peu de perſonnes les avoient entiers, mais ils couroient ſéparement, & par parties, qui avoient chacune leur nom, comme cela a été prouvé dans les remarques ſur la vie de Lycurgue. Alcibiade trouvoit donc qu'il étoit honteux à un Grammairien de n'avoir aucune partie des ouvrages de cet homme divin, qui excelloit dans toutes les parties de l'Eloquence. Certainement un Grammairien qui ne connoît pas Homere, ne ſçauroit être capable de bien inſtruire les enfants.

Que ne t'appliques-tu à former des hommes.] Car un homme capable de corriger Homere, ſeroit

Un jour il alloit pour voir Pericles ; quand il fut à ſa porte, on lui dit que Pericles étoit occupé, & qu'il travailloit à rendre ſes comptes aux Atheniens, *mais que ne travaille-t'il plûtôt*, dit-il, *à ne les pas rendre* ?

Etant encore fort jeune, il ſe trouva à l'expedition de Potidée. Il logea toûjours Socrate dans ſa tente, l'eut pour compagnon dans tous les combats, & le jour de la grande bataille, où ils firent tous deux des merveilles, Alcibiade ayant été bleſſé & porté par terre, Socrate ſe mit au-devant de lui, le défendit, & à la vûë de toute l'armée il empêcha les ennemis de le prendre & de ſe rendre maîtres de ſes armes. Le prix de la valeur étoit donc juſtement dû à Socrate ; mais ſes Généraux paroiſſant diſpoſez à le donner à Alcibiade à cauſe de ſa dignité, Socrate, qui ne cherchoit qu'à allumer encore davantage en lui le déſir de la vraye gloire, fut le premier qui lui donna ſon ſuffrage, & celui qui contribua le plus à lui faire adjuger la couronne & l'armure complette, qui étoit le prix d'honneur. Une autre fois à la bataille de Delium, les Atheniens furent mis en fuite ; Alcibiade, qui étoit à cheval, trouvant Socrate qui ſe retiroit à pied avec quelques autres,

Il ſe trouva à l'expedition de Potidée.

Alcibiade ſauvé par Socrate dans une bataille.

Generoſité de Socrate pour Alcibiade.

Armure complette, le prix d'honneur.

Alcibiade couvre & défend Socrate à la bataille de Delium.

aſſûrement très-capable, non pas d'inſtruire des enfants, mais de former des hommes. Alcibiade jugeoit d'Homere comme Alexandre, qui apprenoit la guerre dans ſes ouvrages, & comme Lycurgue, qui trouvoit que les inſtructions morales & politiques, que ſes Poëſies renferment, ne ſont pas moins utiles que ſes contes, & ſes fictions ſont agréables.

Trouvant Socrate qui ſe retiroit

ne voulut point le quitter, & ſe tint toûjours près de lui à le défendre contre les ennemis qui les ſuivoient, & qui en tuoient un grand nombre. Mais cette action ſe paſſa long-tems après l'autre.

Il y avoit à Athenes un Citoyen, nommé Hipponicus, pere de Callias, qui étoit un des principaux de la ville, & qui avoit beaucoup de crédit & d'autorité, tant à cauſe de ſes grands biens, que de la nobleſſe de ſa maiſon; Alcibiade lui donna un jour un ſoufflet, non point par un mouvement de colere, ou pour quelque different particulier qu'il eût avec lui, mais par plaiſanterie & de gayeté de cœur, pour une gageure qu'il avoit faite avec ſes camarades. Le bruit de cette action s'étant répandu dans un moment par toute la ville, & tous les Citoyens, comme on peut penſer, murmurant hautement de cette inſolence, le lendemain dès la pointe du jour Alcibiade s'en va chez Hipponicus, frappe à la porte, entre & quittant tous ſes habits en ſa préſence, il ſe met à ſa diſcretion, & lui livre ſon corps pour être foüetté & châtié à ſa fantaiſie; Hipponicus lui ſacrifia ſon reſſentiment & lui pardonna, quelque tems

Alcibiade donne un ſoufflet à Hipponicus de gayeté de cœur.

Satisfaction qu'il lui va faire chez lui.

à pied.) Il ſe retiroit en faiſant ferme de tems en tems. Lachés, qui l'accompagnoit, lui rend ce témoignage dans Platon, que ſi tous les autres avoient fait leur devoir, comme lui, Athenes n'auroit pas reçu ce grand eſchec, tom. 2. p. 345. de ma ſeconde édit.

Mais cette action ſe paſſa long-temps après l'autre.) Huit ans après l'autre; car le combat de Potidée ſe donna la premiere année de l'Olymp. LXXXVII. & celui de Delium la premiere année de l'Olymp. LXXXIX.

après, il lui donna même sa fille Hipparete en mariage. Quelques Auteurs ont pourtant écrit que ce ne fut pas Hipponicus, mais son fils Callias, qui fit ce mariage, & qui donna à sa sœur dix talents en dot; & ils ajoûtent qu'elle ne fut pas plûtôt accouchée, qu'Alcibiade demanda dix autres talents, disant que cela étoit expressément porté par son contrat de mariage, s'il venoit à avoir des enfants d'Hipparete. Callias craignant quelque surprise & quelque méchant tour, déclara devant tout le peuple, que s'il mouroit sans enfants, il donnoit sa maison & tous ses biens à Alcibiade.

Alcibiade épouse Hipparete, sœur de Callias, & fille d'Hipponicus.

Dix mille écus.

Hipparete qui étoit une Dame de grande vertu, & qui aimoit éperdument son mari, ne pouvant souffrir les commerces qu'il avoit avec toutes les femmes galantes de la ville & autres, quitta sa maison & se retira chez son frere. Alcibiade ne s'en mettoit guére en peine, & n'en vivoit qu'avec plus de liberté; mais il falloit que la femme qui quittoit son mari, remit entre les mains de l'Archonte la lettre de divorce, & qu'elle la présentât elle même en personne, & non pas par Procureur. Hipparete ayant comparu pour obéïr à la loi, Alcibiade s'y trouva, & la saisissant par le milieu du corps, il l'enleva, traversa toute la place & l'emporta chez lui, sans que personne osât se mettre en devoir de l'en empêcher.

La femme qui quittoit son mari, étoit obligée de présenter elle-même les lettres de separation à l'Archonte.

Il enleve sa femme qui alloit présenter ses lettres de separation.

Les commerces qu'il avoit avec toutes les femmes de la ville, & autres.) Alcibiade étoit si décrié pour ses débauches, que Phere-

Elle demeura dans ſa maiſon juſqu'à ſa mort, qui arriva peu de tems après pendant un voyage qu'il fit à Epheſe. Cette violence d'Alcibiade ne parut contraire ni à l'humanité, ni à *la loi*, car la loi ſemble n'avoir ordonné que la femme qui veut ſe ſeparer de ſon mari, paroiſſe en public, que pour donner au mari une occaſion de lui parler & de la reprendre.

Alcibiade avoit un chien d'une taille extraordinaire, & d'une fort grande beauté, qu'il avoit acheté ſoixante & dix mines; il lui fit couper la queuë, qui étoit juſtement ce qu'il avoit de plus beau; ſes amis s'étant mis à le gronder & à lui dire que tout le monde parloit de cette action, & le blâmoit extrémement d'avoir gâté un ſi beau chien; *Voilà ce que je demande*, reprit Alcibiade, en riant. *Je veux que les Atheniens s'entretiennent de cela, afin qu'ils ne parlent pas d'autre choſe, & qu'ils ne diſent pas pis de moi.*

Trois mille cinq cents livres.

Il fait couper la queuë à ſon chien, & pourquoi.

Ce qui lui fournit la premiere occaſion d'entrer dans les affaires publiques, ce fut une largeſſe qu'il fit, non point à deſſein, mais par avanture, car paſſant un jour dans la place, il vit le peuple aſſemblé qui faiſoit beaucoup de bruit, il en demanda la cauſe, & ſur ce qu'on lui dit que c'étoit quelque diſtribution de deniers, il s'avança, & en diſtribua auſſi de ſon côté. Comme le peuple applaudiſſoit à ſa liberalité avec de grands

Occaſion qui le fit entrer dans les affaires publiques.

Il diſtribuë de l'argent au peuple.

crates dit dans une de ſes Piéces, *Alcibiade ſans être un homme, eſt pourtant l'homme de toutes les femmes.*

cris,

cris, il en eut tant de joye, qu'il oublia une caille qu'il avoit dans ſon manteau, & qui, effrayée du bruit, prit la fuite & s'envola ; les Atheniens ſe mirent encore à crier plus fort, & il y en eut beaucoup qui ſe leverent pour courir après & pour lui aider à la reprendre. Enfin elle fut repriſe par un patron de vaiſſeau nommé Antiochus, qui la lui rendit, & qui à cauſe de cela lui fut toûjours fort agréable.

Il portoit une caille dans ſon manteau.

Ce qui fit la fortune d'Antiochus Patron de vaiſſeau.

Quoique la nobleſſe d'Alcibiade, ſes grandes richeſſes, ſon courage, ſes exploits, & le grand nombre de ſes parens & de ſes amis lui ouvriſſent une grande porte au gouvernement de la République, cependant il n'y avoit rien à quoi il aimât mieux devoir le crédit & l'autorité, qu'il déſiroit d'acquerir ſur le peuple, qu'à la force de ſon éloquence, & à la grace perſuaſive de ſes diſcours. Auſſi étoit-il fort éloquent, comme le

Eloquence d'Alcibiade.

Qu'il oublia une caille qu'il avoit dans ſon manteau.) C'étoit la manie de la plûpart de ces voluptueux, de nourrir des cailles, comme cela paroît par quelques paſſages des Anciens, & ſur tout par une Comedie d'Eupolis, citée par Athenée. Alcibiade en nourriſſoit comme les autres, & c'eſt ce qui lui attira cette raillerie amere de Socrate, qui après lui avoir fait voir dans le 1. Alcibiade de Platon, que pour commander aux Athéniens, il devoit travailler à ſurpaſſer en habileté & en courage les Généraux de leurs ennemis, & après l'en avoir fait convenir, il ſe reprend, & lui dit avec une ironie fort humiliante, *Oh point, point, mon cher Alcibiade, vous n'avez qu'à penſer à ſurpaſſer un Midias, ſi habile à nourrir des cailles.*

Et qui à cauſe de cela lui fut toûjours fort agréable.) Juſques-là qu'Alcibiade lui laiſſa le commandement de la flotte en ſon abſence, comme Plutarque le dira tantôt, ce qui penſa ruiner les affaires des Athéniens, car il fut battu.

Demoſthene appellé le premier des Orateurs.

Témoignage que Demoſthene rend à l'éloquence d'Alcibiade.

Autre témoignage de Theophraſte.

témoignent, non ſeulement les Poëtes comiques, mais encore le premier de tous les Orateurs, qui, dans ſon oraiſon contre Midias, dit en propres termes *qu'Alcibiade paſſoit pour le plus éloquent homme de ſon tems.* Que ſi nous en croyons Theophraſte écrivain auſſi curieux de l'antiquité & auſſi verſé dans l'hiſtoire qu'aucun Philoſophe, Alcibiade étoit l'homme du monde le plus propre à trouver & à imaginer tout ce qui convenoit aux ſujets qu'il avoit à traiter. Mais en cherchant ce qu'il falloit dire, & les termes les plus propres pour le bien dire, & ne les trouvant pas toûjours, il héſitoit ſouvent & s'arrêtoit au milieu de ſon diſcours, les paroles ne ſe préſentant pas à point nommé, de maniere qu'il repetoit les derniers mots, méditant & cherchant ce qui devoit ſuivre.

Il heſitoit ſouvent, & s'arrêtoit au milieu de ſon diſcours.

Alcibiade nourriſſoit grand nombre de chevaux, & avoit pluſieurs chars.

Il envoye ſept chars aux jeux Olympiques.

Il s'étoit rendu auſſi fort célébre par la quantité de chevaux qu'il nourriſſoit pour les courſes, & par le grand nombre de ſes chars; car il n'y a jamais eu de particulier, ni de Roi même qui ait envoyé comme lui ſept chars en même tems aux jeux Olympiques; mais d'avoir remporté, comme il fit, le premier, le ſecond, & le quatriéme prix, ſi l'on s'en rapporte à Thucydide, ou

Mais encore le premier de tous les Orateurs.] C'eſt Demoſthene. Voici ſes propres termes, dans l'oraiſon contre Midias, pag. 626. καὶ λέγων ἐδόκει πάντων, ὡς φάσαν, εἶναι δεινότατος. *Il paſſoit, dit-on, pour le plus éloquent des Orateurs.* Ce qui fait voir que Demoſthene n'en jugeoit pas par lui-même, & par conſéquent que de ſon tems il ne reſtoit rien de lui, qui pût faire juger de ſon éloquence.

le troiſiéme, ſi l'on en croit Euripide, cela ſurpaſſe l'éclat & la gloire de tous ceux qui ont été poſſedez de cette ambition. Voici de quelle maniere Euripide en parle dans une Ode. *Je chanterai vos louanges, fils de Clinias; c'eſt une belle choſe que la victoire; mais la plus belle de toutes les victoires, & celle dont les Dieux n'ont favoriſé que vous ſeul parmi les Grecs, c'eſt d'avoir remporté le premier, le ſecond, & le troiſiéme prix dans les courſes des chariots, aux jeux Olympiques, & de s'être vû deux fois couronné de branches d'olivier, & proclamé vainqueur par la voix du Herault ſans avoir pris la moindre peine.* Et ce qui rendit ſa premiere victoire encore plus éclatante, ce fut l'émulation avec laquelle ſes concurrens mêmes s'empreſſerent à lui faire honneur. Les Meſſeniens lui firent dreſſer une tente très-magnifique;

Ode d'Euripide à la louange d'Alcibiade.

C'eſt d'avoir remporté le premier, le ſecond & le troiſiéme prix.] Car il y avoit pluſieurs prix pour ces jeux, comme on le voit dans Homere, dont les Poëſies donnerent long-tems après lui la premiere idée des jeux Olympiques.

Et de s'être vû deux fois couronné de branches d'olivier, & proclamé vainqueur par la voix du Herault ſans avoir pris la moindre peine.) Pour éclaircir ce paſſage d'Euripide, qui paroît d'abord fort difficile, il faut entendre qu'après qu'Alcibiade eut remporté en perſonne le premier, le ſecond & le troiſiéme prix, il vainquit encore deux autres fois abſent par les chars qu'il envoya aux jeux, & c'eſt ce qu'Euripide veut dire par ces mots, *ſans avoir pris la moindre peine.*

Ses concurrens.) Τοὺς πολεμίους, *ſes ennemis*, c'eſt-à-dire, ſes *concurrens*, ceux qui lui diſputoient le prix, & qui envoyoient des chars aux jeux Olympiques, car non ſeulement les particuliers y envoyoient, mais auſſi les villes. Quoique ce ſens là ſoit fort bon, je crois pourtant qu'il faut rétablir dans le texte la leçon d'un Manuſcrit, où au lieu de πολεμίους, on lit πόλεως, & traduire, *ce fut l'émulation avec laquelle les villes mêmes s'empreſſerent à l'envi à lui faire honneur.* Et c'eſt la leçon qu'Amiot a ſuivie.

Honneurs que les villes entieres faiſoient à Alcibiade.

la ville de Chio nourrit ſes chevaux, & lui fournit un grand nombre de victimes, & ceux de Lesbos donnerent le vin & tout ce qu'il falloit pour ſa table, qui étoit très-ſomptueuſe, & où tout le monde étoit reçu. Il eſt vrai que la calomnie qu'on inventa contre lui, ou effectivement le méchant tour qu'il joüa pour ſatisfaire ſon ambition particuliere, donnerent un grand ſujet de parler. Il y avoit à Athenes un certain Diomede, qui étoit aſſez honnête homme, & des amis d'Alcibiade, & qui ſouhaitoit avec une paſſion extrême de remporter le prix aux jeux Olympiques; il avoit appris que les Argiens

La ville de Chio nourrit ſes chevaux, & lui fournit un grand nombre de victimes.) Antiſthene, diſciple de Socrate, qui rendoit témoignage de ce qu'il voyoit, écrit que Chio nourriſſoit ſes chevaux, & que Cyzique fourniſſoit les victimes. Le paſſage eſt remarquable, car cet Auteur aſſûre que cela ne ſe fit pas ſeulement, lorſqu'Alcibiade alla aux jeux Olympiques, mais à toutes ſes expéditions de guerre, & à tous les voyages qu'il faiſoit; *Toutes les fois*, dit-il, *qu'Alcibiade alloit en voyage, il ſe ſervoit de quatre villes des Alliez, comme de ſes ſervantes. Epheſe lui fourniſſoit les tentes auſſi magnifiques que celles des Perſes; Chio nourriſſoit ſes chevaux; Cyzique donnoit les victimes & la viande pour ſa table, & Lesbos le vin avec toutes les autres choſes néceſſaires pour ſa maiſon.* Il n'y avoit que des villes fort riches qui puſſent ſoûtenir cette dépenſe, car Alcibiade, lorſqu'il eut remporté le premier, le ſecond, & le troiſiéme prix aux jeux Olympiques, après avoir fait des ſacrifices ſomptueux à Jupiter, donna un repas magnifique à ce nombre innombrable de peuple qui avoit aſſiſté aux jeux.

Que les Argiens avoient un char magnifiquement attellé, qui appartenoit à la République.] Il paroît par ce paſſage que les villes & les Républiques préparoient des chars avec beaucoup de dépenſe pour les envoyer aux jeux Olympiques, & que quelquefois à force d'argent on les obligeoit à vendre ces chars. Car il y avoit ſur cela un entêtement & une émulation, qui approcheroient de la

avoient un char magnifiquement attellé, qui appartenoit à la République, & il ſçavoit qu'Alcibiade étoit tout-puiſſant à Argos où il avoit beaucoup d'amis ; il le pria donc inſtamment de lui acheter ce char. Alcibiade, au lieu de l'acheter pour ſon ami, le prit pour lui-même, & laiſſa là Diomede qui ſe déſeſpéroit, & qui prenoit les Dieux & les hommes à témoin de cette noire perfidie. Il ſemble même qu'il y eut ſur cela un procès, car on trouve dans Iſocrate une oraiſon ſur ce char pour le jeune Alcibiade, mais le demandeur eſt nommé *Tiſias* & non pas *Diomede*.

Méchant tour qu'Alcibiade joüa à ſon ami Diomede.

Alcibiade ne ſe fut pas plûtôt appliqué aux affaires, que quoiqu'il fût encore fort jeune, il effaça abſolument tous les autres Orateurs ; il n'y en eut que deux qui purent ſe ſoûtenir contre lui, & balancer ſon autorité, Phæax, fils d'Eraſiſtrate, & Nicias, fils de Niceratus ; ce dernier étoit déja vieux, & paſſoit pour un des plus grands Capitaines de ſon tems, & Phæax commençoit comme Alcibiade à ſe pouſſer, & étoit iſſu de parens fort nobles, mais il étoit inferieur à ſon rival en beaucoup de choſes, & ſur-tout en éloquence. Il étoit bien plus agréable dans la converſation, & plus propre à perſuader dans une diſpute particuliere, que capable de ſoûtenir

folie, ſi on pouvoit jamais appeller folie, ce qui contribuë à la grandeur des Etats, & qui rend les peuples amoureux de la gloire. Les victoires des jeux Olympiques, étoient plus éclatantes & ſuivies d'un plus grand honheur que les triomphes de Rome. Faut-il donc s'étonner qu'on y courût avec tant d'ardeur ?

avec éclat de grands combats dans les aſſemblées du peuple, car comme dit Eupolis, *Il avoit beaucoup de facilité pour jaſer, & très-peu pour parler.* On lit encore une oraiſon qui fut écrite contre Alcibiade & contre Phæax, où l'on reproche entre autres choſes au premier qu'il eſtaloit publiquement dans ſa maiſon la vaiſſelle d'or & d'argent de la ville & les vaſes ſacrez, qu'on portoit en pompe aux Proceſſions ſolemnelles, & qu'il s'en ſervoit comme s'ils euſſent été à lui.

Paſſage d'Eupolis ſur l'Eloquence de Phœax.

Il y avoit à Athénes un certain Hyperbolus du Bourg de Perithoide, dont Thucydide même parle comme d'un fort méchant homme, & qui fournit une riche matiere aux Poëtes comiques de ce tems-là, qui le prirent tous pour l'objet de leurs railleries & de leurs invectives. Il étoit endurci à la mauvaiſe réputation, & inſenſible à l'infamie par un mépris de la gloire, mépris qui eſt certainement une horrible impudence & une folie déſeſperée, mais qui paſſe cependant pour courage & pour force auprès de certaines gens. Cet homme ſans honneur ne plaiſoit à perſonne, mais le peuple ne laiſſoit pas de s'en ſervir pour humilier ceux qui étoient élevez en dignité, & pour leur ſuſciter des affaires. A ſon

Caractére d'Hiperbolus.

Ariſtophane le déchire en pluſieurs endroits de ſes Comedies.

Le mépris de la gloire eſt une horrible impudence, & une folie déſeſperée.

Il avoit une très-grande facilité pour jaſer, & très-peu pour parler.) On peut remarquer ici la difference que les Grecs mettoient entre λαλεῖν & λέγειν. λαλεῖν, c'eſt ce que nous diſons *jaſer*, & λέγειν, c'eſt parler, c'eſt-à-dire, bien parler. Saluſte a imité ce mot d'Eupolis, quand il a dit, *loquax magis quam facundus. Plus grand jaſeur, qu'éloquent.* On peut voir ſur cela le XV. chap. du 1. liv. d'Aulugelle.

inſtigation le peuple étoit alors ſur le point de décerner le ban de l'Oſtraciſme, dont les Athéniens ſe ſervent contre celui des Citoyens qui a la réputation la mieux établie, & la plus grande autorité, bien plus pour ſoulager leur envie que pour remedier à leurs craintes.

Comme il paroiſſoit véritablement que ce ban menaçoit l'un des trois, Phæax, Nicias, ou Alcibiade, celui-ci reunit les factions les plus diviſées, & s'étant ligué avec Nicias, il fit tomber la condamnation ſur leur ennemi commun; d'autres prétendent que ce ne fut pas avec Nicias, mais avec Phæax qu'il ſe ligua, & que fortifié par ſa faction, il chaſſa de la ville cet infame Hyperbolus qui ne s'y attendoit point; car jamais homme de baſſe naiſſance & de nulle réputation n'a été ſujet à ce banniſſement, comme le témoigne même Platon, le Poëte comique, lorſqu'il dit, en parlant d'Hyperbolus, *il méritoit ſans doute d'être chaſſé à cauſe de ſes mœurs & de ſes actions infames; mais ſa perſonne eſt trop vile, & ſes fletriſſeures trop marquées pour un ſi noble châtiment, & ce n'eſt pas*

Alcibiade ſe ligue avec Nicias, & fait tomber ce ban ſur Hyperbolus.

Paſſage de Platon, Poëte comique.

Il fit tomber la condamnation ſur leur ennemi commun.] Les paroles du texte πρὸς τὸν Νικίαν κατὰ τὴν ἐξραιτοφίαν ἐπεῖδον, paroiſſent étranges. Il ſeroit difficile de leur donner un ſens que la langue Grecque autoriſât, il vaut mieux lire comme dans un Manuſcrit πρὸς τὸν Νικίαν.

Et ce n'eſt pas pour telles gens qu'on a inventé l'Oſtraciſme.) C'eſt pourquoi Thucydide, en parlant de cet infame Hyperbolus dans ſon VIII. liv. dit: *Hyperbolus très-méchant homme, & banni du ban de l'Oſtraciſme, non pas par la crainte que l'on eût de ſon crédit & de ſon mérite, mais à cauſe de ſes infamies & de la honte qu'il faiſoit à la ville.*

Dans la vie d'Ariſtide.

pour telles gens qu'on a inventé l'Oſtraciſme; mais c'eſt de quoi nous avons parlé ailleurs plus au long.

Alcibiade jaloux de Nicias.

Alcibiade n'étoit pas moins jaloux de l'admiration que les Etrangers, & les ennemis même avoient pour Nicias, que des grands honneurs que lui rendoient ſes Citoyens, car bien qu'il y eût un ancien droit d'hoſpitalité entre Alcibiade & Lacedémone, & qu'il eût eu un très-grand ſoin des priſonniers Spartiates, que les Athéniens avoient faits à Pylos, néanmoins les Lacedemoniens avoient plus d'inclination pour Nicias, parce que c'étoit principalement par ſon entremiſe qu'ils avoient obtenu la paix & retiré leurs priſonniers; & l'on diſoit communément parmi les Grecs, que Pericles avoit engagé cette guerre, mais que Nicias l'avoit finie; la plûpart même appelloient cette paix *la paix de Nicias*. Alcibiade donc extrêmement bleſſé de ces avantages de ſon

Droit d'hoſpitalité, entre Alcibiade & les Lacedemoniens.

Car bien qu'il y eut un ancien droit d'hoſpitalité entre Alcibiade & Lacedemone.] Il y a dans le texte de Plutarque une faute très-conſidérable, mais une faute de copiſte, qui a mis Nicias au lieu de mettre Alcibiade, & qui fait dire par Plutarque que Nicias étoit hôte des Lacedemoniens de pere en fils, ce qui eſt faux, c'étoit Alcibiade. Thucydide le prouve dans le cinquiéme livre, où il dit que la famille d'Alcibiade avoit un ancien droit d'hoſpitalité avec les Lacedemoniens; que ſon ayeul avoit renoncé à ce droit, mais qu'Alcibiade avoit eu en vûë de le renouveller en rendant toutes ſortes de bons offices à leurs priſonniers. Et voilà ce qui augmentoit conſidérablement la douleur & la rage d'Alcibiade, de voir que les Lacedemoniens malgré l'ancien droit d'hoſpitalité qui avoit lié de tout tems ſa famille avec eux, & malgré les ſoins qu'il avoit pris des priſonniers Spartiates, ils euſſent plus de penchant pour Nicias qui ne leur étoit rien. Cela aggrava extrêmement ſes ſujets de plainte, cette faute de Copiſte eſt corrigée dans un Mſ., où on lit ὁ Αλκιβιάδης au lieu de ὁ Νικίας.

rival

rival & plein d'envie, reſolut de rompre la paix.

Moyen dont Alcibiade ſe ſervit pour rompre la paix.

La premiere choſe qu'il fit pour y réuſſir, c'eſt qu'ayant ſçû que ceux d'Argos ne cherchoient qu'une occaſion de ſe ſéparer des Spartiates, qu'ils craignoient autant qu'ils les haïſſoient, il les flatta ſecrétement de l'eſperance que les Atheniens leur donneroient du ſécours, & par des gens affidez, qu'il leur envoyoit ſecrétement, ou parlant lui-même en particulier aux principaux du peuple, il les encouragea à ne point céder, & les exhorta à ſe tourner vers les Atheniens, qui étoient, diſoit-il, ſur le point de ſe repentir du traité qu'ils avoient fait, & de rompre une paix qui leur étoit deſavantageuſe.

Mais après que les Lacedémoniens eurent fait alliance avec les peuples de la Beotie, & qu'ils eurent rendu aux Atheniens le fort de Panacte démoli, & non pas fortifié, comme ils s'y étoient engagez, Alcibiade qui vit les Atheniens extrémement indignez de cette mauvaiſe foi, n'oublia rien pour les irriter davantage, & profitant de cette conjoncture pour pouſſer à bout Nicias, il ſouleva contre lui le peuple par des accuſations qui ne

Et qu'ils eurent rendu aux Atheniens le fort de Panacte.) Une des conditions du traité, que les Lacedémoniens avoient fait avec les Beotiens, étoit que ceux-ci leur remettroient le fort de Panacte en l'état qu'il étoit, afin qu'en le rendant aux Atheniens ils puſſent retirer le fort de Pyle, mais les Beotiens le raſerent. Les Atheniens crurent que cela s'étoit fait d'intelligence avec les Lacedémoniens, Thucydide liv. V. Panacte étoit un fort entre la Beotie & l'Attique.

manquoient pas de vrai-ſemblance; car il lui reprochoit que pendant qu'il étoit Général de l'armée il avoit negligé de prendre priſonniers de guerre les Lacedémoniens, qui avoient été laiſſez dans l'Iſle de Sphacterie, & que d'autres les ayant pris, il les avoit rélachez & rendus pour faire plaiſir aux Lacedémoniens; il ajoûtoit qu'étant fort bien avec ces derniers il n'avoit pas fait la moindre démarche pour les empêcher de s'unir avec les Beotiens & avec ceux de Corinthe, mais qu'il avoit mis bon ordre qu'aucun peuple de Grece, quelque bien intentionné qu'il fût, ne pût s'allier avec les Atheniens, que du conſentement de Lacedémone.

Accuſations d'Alcibiade contre Nicias.

Cela déconcerta extrémement Nicias; mais juſtement dans ce tems-là, comme par un coup de fortune, il arriva des Ambaſſadeurs de Lacedémone, qui d'abord tinrent des propos très-gracieux, & déclarerent qu'ils venoient avec

Embarras de Nicias; il en eſt tiré par l'arrivée des Ambaſſadeurs de Lacedémone.

Qu'il avoit negligé de prendre priſonniers de guerre les Lacedémoniens, qui avoient été laiſſez dans l'Iſle de Sphacterie.) Les Lacedémoniens, après la perte du fort de Pyle, laiſſerent dans l'iſle de Sphacterie une garniſon de trois cent vingt hommes, outre les Ilotes, ſous le commandement d'Epitadas, fils de Molobrus. Nicias ne s'empara pas de cette Iſle pendant ſon Généralat, & Cleon lui ayant ſuccedé avec Demoſthene, s'en rendit maître après un long combat, tua une partie de la garniſon, fit les autres priſonniers de guerre, & les mena à Athenes. Parmi les priſonniers il y avoit cent vingt Spartiates; Nicias les fit rendre enſuite, & ce ſont ces priſonniers que Thucydide appelle toûjours *les priſonniers de l'Iſle.*

Dans l'Iſle de Sphacterie.) Petite Iſle vis-à-vis du fort de Pyle, au bas du Peloponeſe, elle couvroit le port, & en rendoit l'entrée très-difficile.

plein pouvoir de terminer tous leurs differends, en accordant tout ce qui paroîtroit juſte & raiſonnable. Le conſeil reçut très-agréablement leurs propoſitions, & le peuple devoit s'aſſembler le lendemain. Alcibiade qui craignoit le ſuccès de cette aſſemblée, mit tout en œuvre pour obliger les Ambaſſadeurs à entrer avec lui en conférence. Quand ils ſe furent abouchez, *Que faites-vous, Seigneurs Spartiates*, leur dit-il, *ignorez vous que le Conſeil traite toûjours avec beaucoup de moderation & d'humanité ceux qui s'adreſſent à lui, & que le peuple eſt hautain & n'aſpire qu'à de grandes choſes? ſi vous vous vantez de vos pleins pouvoirs, le peuple ne manquera pas d'en abuſer, & vous forcera de lui accorder tout ce qui lui viendra en tête; défaites-vous donc de cette ſimplicité, & ſi vous voulez avoir raiſon des Atheniens, & n'être point réduits à leur rien ceder au-delà de ce que vous avez reſolu, traitez avec eux comme ſi vous aviez les mains liées; je vous aiderai en tout & par tout, pour obliger les Lacedémoniens.* Il leur confirma ces promeſſes par ſerment, ainſi il les éloigna de Nicias, attira leur con-

Ruſe dont Alcibiade ſe ſert auprès des Ambaſſadeurs de Lacedémone.

Alcibiade, qui craignoit le ſuccès de cette aſſemblée.) Il craignoit que le peuple, leurré par ces Ambaſſadeurs, ne traîtât avec Lacedemone, & ne réjettât l'alliance d'Argos, ce qui auroit rompu toutes ſes meſures.

Que faites vous, Seigneurs Spartiates.] Thucydide, qui raconte ce fait dans ſon cinquiéme livre, ne rapporte point le diſcours qu'Alcibiade fit à ces Ambaſſadeurs. Je ne ſçai d'où Plutarque l'a tiré. Peut-être avoit-il vû des Mémoires que nous n'avons plus; peut-être auſſi qu'il l'a fait lui-même; il eſt certain qu'il entre parfaitement dans l'eſprit d'Alcibiade & dans ſes motifs.

fiance, & les ébloüit de maniere, qu'ils admiroient ſa profondeur dans la politique & ſa grande habileté, & le regardoient comme un homme extraordinaire.

Le lendemain le peuple étant aſſemblé, les Ambaſſadeurs furent introduits. Alcibiade leur demanda avec beaucoup de douceur le ſujet de leur ambaſſade, & ce qu'ils avoient à propoſer. Ils répondirent d'abord qu'ils venoient propoſer quelque voye d'accommodement, mais qu'ils n'avoient pas le pouvoir de rien conclurre. Sur cela Alcibiade s'éleve & crie contre eux, non point en homme qui leur faiſoit tort, mais en homme qui recevoit d'eux une très-grande injuſtice; il les appelle fourbes & perfides, & leur reproche qu'ils n'étoient venus pour rien de bon. Le Conſeil entre dans les mêmes ſentimens & le peuple s'irrite. Nicias, qui ignoroit la ruſe & la tromperie d'Alcibiade, eſt dans un étonnement extrême, & dans une très-grande conſternation de ce changement, dont il ne pouvoit comprendre la cauſe. Les Ambaſſadeurs ſe retirent, & Alcibiade,

Les Ambaſſadeurs ſe retirent, & Alcibiade, élû Général, oblige les Atheniens, &c.] Cela ne ſe paſſa pas dans la même aſſemblée, car un tremblement de terre étant ſurvenu, on remit au lendemain, & le lendemain il fut reſolu qu'avant que de rien conclurre, on envoyeroit des Ambaſſadeurs à Lacedémone pour l'obliger à rompre avec les Beotiens. Ceux de Lacedémone, entraînez par la faction d'un des Ephores, répondirent qu'ils ne vouloient pas renoncer à cette alliance, & ſur cela les Atheniens conclurent une ligue pour cent ans avec ceux d'Argos, de Mantinée & d'Elide. Thucydide dans ſon liv. V. rapporte tout le Traité comme il

élû Général, oblige les Atheniens à faire alliance avec les peuples d'Argos, de Mantinée & d'Elide. Perſonne ne ſçauroit approuver le moyen dont il ſe ſervit pour arriver à ſon but ; mais ce fut pourtant un coup de partie, d'avoir deſuni & ébranlé preſque tout le Peloponeſe, d'avoir en un ſeul jour oppoſé tant de troupes aux Lacedémoniens à la bataille de Mantinée, d'avoir éloigné des Atheniens les malheurs de cette guerre, & d'avoir fait courir aux Lacedémoniens tout le danger de ce combat, dans lequel la victoire ne pouvoit leur rien donner de conſidérable, au lieu que leur défaite les réduiſoit à la derniere extrémité, & les mettoit hors d'état de pouvoir ſauver même Lacedémone qu'avec beaucoup de peine.

Jugement remarquable de Plutarque ſur ce procedé d'Alcibiade.

Ville d'Arcadie.

Jugement de Plutarque ſur la bataille de Mantinée.

étoit écrit ſur des colomnes de pierre à Athenes, à Argos & à Mantinée, & ſur une plaque de cuivre dans le lieu où les jeux Olympiques étoient célébrez.

A faire alliance.] Ce traité fut fait la premiere année de l'Olympiade LXXXX. 418. ans avant la naiſſance de Nôtre Seigneur, cinq ou ſix ans après ce que Plutarque vient de raconter de la priſe de Pyle & de l'Iſle de Sphactérie par les Atheniens.

Perſonne ne ſçauroit approuver le moyen dont il ſe ſervit pour arriver à ſon but.) Il y a aujourd'hui des politiques qui ne ſont pas ſi ſcrupuleux, je ne ſçai même s'il y en auroit un ſeul qui fût de l'avis de Plutarque, & qui condamnât ce moyen, dont Alcibiade ſe ſervit pour faire un coup auſſi important. Cependant le jugement de Plutarque eſt très-ſolide. Tout ce qui ſe fait par fraude & par ſurpriſe, ne peut être approuvé avec raiſon.

D'avoir en un ſeul jour oppoſé tant de troupes aux Lacedémoniens à la bataille de Mantinée.) Cette bataille ſe donna près de trois ans après la ligue d'Athenes avec Argos, c'eſt-à-dire, la troiſiéme année de l'Olympiade LXXXX. Le jugement que Plutarque fait ici eſt remarquable, il ne juge pas par les évenemens. Les Atheniens & leurs Alliez fu-

D'abord après le combat de Mantinée, les principaux Officiers des troupes Argiennes entreprirent d'abolir le gouvernement populaire dans Argos, & de ſe rendre maîtres de la ville, & les Lacedémoniens y arrivant à point nommé, les appuyerent, de maniere qu'ils vinrent à bout de leur deſſein. Mais peu de tems après le peuple ayant repris les armes, & étant le plus fort, Alcibiade qui ſurvint fort à propos, leur aſſûra leur victoire, & leur perſuada de tirer de longues murailles juſqu'à la mer, pour mettre leur ville en état d'être toûjours ſécouruë des forces des Atheniens. Pour cet effet il leur amena d'Athenes des Maſſons & des Tailleurs de pierre, & leur témoigna toute ſorte d'affection & d'attachement à leurs intérêts; en quoi il n'aqueroit pas moins de crédit & de forces pour lui-même en particulier, qu'il en procuroit à ſa ville. Il perſuada auſſi à ceux de Patres de joindre leur ville à la mer par des murailles de même, & ſur cela, quel-

Car les Lacedémoniens étoient fort ennemis du Gouvernement populaire.

L'Eté ſuivant.

Car il ſe procuroit par-là une retraite aſſûrée, & une protection en cas de beſoin.

Patres, ville d'Achaïe.

rent vaincus à Mantinée par les Lacedémoniens; cependant Plutarque ne laiſſe pas d'admirer la prudence d'Alcibiade, d'avoir ſuſcité tant d'ennemis à ces derniers, & de les avoir engagez dans une guerre, dans laquelle ils ne pouvoient rien gagner, & où ils courroient riſque de tout perdre. Alcibiade ſe vante de ce trait de politique, comme d'un très-grand exploit, & il dit en propres termes, *que depuis ce combat de Mantinée les Lacédemoniens, quoi que victorieux, ſe défioient encore de leurs forces.* Thucyd. livre VI.

Entreprirent d'abolir le Gouvernement populaire.] Ils profitoient de la conſternation où le peuple d'Argos étoit après la perte de la bataille, car ils ſentoient bien que ce peuple abbattu n'auroit pas la force de s'y oppoſer, &

qu'un leur ayant dit en raillant, *les Atheniens vous avaleront un beau matin. Cela pourra être*, répondit Alcibiade, *mais ils les avaleront peu à peu en commençant par les pieds; au lieu que les Lacedémoniens pourroient bien les avaler tout d'un coup en les prenant par la tête.* Mais dans le tems qu'il travailloit à agrandir les Atheniens par mer, il les excitoit à augmenter auſſi leur puiſſance par terre, exhortant les jeunes gens à accomplir le ſerment qu'ils prêtoient dans le bois ſacré d'Agraule, où on les faiſoit jurer *qu'ils*

qu'ils s'en rendroient les maîtres. Les Lacedémoniens appuyoient ce deſſein, bien perſuadez qu'ils ſeroient maîtres d'Argos, s'ils pouvoient y abolir le Gouvernement populaire, & y établir l'Oligarchie.

Mais ils les avaleront peu à peu.] Car cette muraille leur ſerviroit de rempart. Cette réponſe d'Alcibiade fait voir dans quel eſprit il donnoit ſes conſeils. Il avoit deux veuës, l'une d'aſſûrer le ſécours des Atheniens à ces places, & l'autre de les fortifier contre ces mêmes Atheniens en cas qu'il fût obligé lui-même de s'y retirer. Cette muraille de Patres ne fut pas achevée, les Corinthiens, ceux de Sicyone & d'autres voiſins, à qui elle étoit fort ſuſpecte, y accoururent pour l'empêcher.

Exhortant les jeunes gens à accomplir le ſerment qu'ils prêtoient dans le bois ſacré d'Agraule.) Cecrops eut trois filles, Agraule, Erſe, & Pandroſe. La guerre s'étant emûë entre les Atheniens & les Eleuſiniens, les premiers conſulterent l'Oracle d'Apollon qui leur répondit, qu'elle ne finiroit heureuſement pour eux, que ſi quelqu'un ſe devoüoit pour la Patrie. Dès que cet Oracle fut divulgué, Agraule ſe précipita de la citadelle, & par ſa mort elle procura la victoire à Erechthée ſon ayeul. Les Atheniens, pour reconnoître cette généroſité, conſacrerent à cette Heroine un bois & un Temple à l'entrée de la citadelle, & ordonnerent qu'à l'avenir avant que de marcher pour aucune expédition, ils obligeroient toute la jeuneſſe à faire dans ce bois le ſerment dont Plutarque parle ici, & qui eſt une eſpece de devouëment pour la Patrie. Il eſt parlé de ce ſerment dans l'Oraiſon de Demoſthene de Falſ. Legat. *Qui eſt-ce*, dit-il, *qui a*

Plaiſant ſerment que les Atheniens faiſoient prêter à la jeuneſſe, avant qu'elle marchât pour aucune expédition.

ne reconnoîtroient de bornes à l'Attique qu'au de-là des bleds, des orges, des vignes & des oliviers, pour leur inſpirer par-là que toute la terre cultivée & portant fruit étoit de leur domination légitime.

Vices d'Alcibiade, & la vie deſordonnée qu'il menoit.

Mais tous ces grands exploits de politique, ces beaux diſcours, cette élevation, cette étenduë d'eſprit, & cette habileté conſommée, en un mot, toutes ces vertus étoient mêlées de fort grands vices. Car Alcibiade vivoit plongé dans un luxe prodigieux; ce n'étoit tous les jours que débauches, que fêtes, qu'amours, & qu'emportements de jeuneſſe; il étoit ſi effeminé, qu'il traînoit dans les places publiques de longs manteaux de pourpre, que ſur mer, pour coucher plus mollement, il faiſoit percer le plancher de ſon vaiſſeau, afin que ſon lit, au lieu d'être ſur des planches fort dures, fût ſuſpendu ſur des ſangles, & qu'il portoit à la guerre un bouclier d'or, où au lieu des enſeignes & deviſes ordinaires des Atheniens, on voyoit un

Les villes comme les particuliers avoient des enſeignes ou deviſes.

renouvellé le décret de Miltiade & de Themiſtocle? Qui eſt-ce qui a reſſuſcité le ſerment de nôtre jeuneſſe dans le bois ſacré d'Agraule? n'eſt-ce pas lui? Mais Demoſthene ne l'explique point. Dans le texte au lieu de ἐν Αγραύλῳ, le ſçavant Henry de Valois a eu raiſon de corriger ἐν Αγραυλῳ *dans les bois d'Agraule.*

Et qu'il portoit à la guerre un bouclier d'or.] Quelqu'un dit dans Athenée qu'il étoit d'or & d'yvoire.

Où au lieu des enſeignes & deviſes ordinaires des Atheniens.] Ces enſeignes ordinaires des Atheniens étoient, Minerve, l'Olivier & la Choüette. Car dans les premiers tems les particuliers & les villes avoient leurs Enſeignes, c'eſt-à-dire, comme nous parlons aujourd'hui, leurs armes, qui étoient proprement les emblêmes,

Amour

Amour armé d'un foudre, enfin par toute ſa magnificence & par ſa dépenſe, auſſi inſolente qu'exceſſive, il inſultoit ſes Citoyens.

La dépenſe d'Alcibiade exceſſive & inſolente.

Les principaux & les plus ſages ne ſe contentoient pas de ne pouvoir ſouffrir ces manieres & de les déteſter, ils craignoient de plus les ſuites de cette audace, de cette profuſion & de ce profond mépris des loix, qu'ils regardoient comme autant de moyens monſtrueux pour arriver à la tyrannie. Ariſtophane fait voir admirablement quelle étoit l'inclination que le peuple avoit pour lui, lors qu'il dit dans une de ſes

ou de leur origine, ou de leurs actions, ou de leurs inclinations. Il n'y avoit que les gens connus, & qui avoient de la réputation qui portaſſent de ces armes & de ces deviſes. Les ſoldats avoient des boucliers tout blancs & tout unis, c'eſt pourquoi Eſchyle appelle les troupes de Thebes λεύκασπις λαὸν,

λεύκασπις ὄρνυται λαός.

Virgile en parlant d'un Prince qui n'avoit encore rien fait, dit *parmaque inglorius alba*, où l'on peut voir la remarque de Servius. Quand j'ai appellé ces armes des deviſes, je n'ai pas parlé improprement, car il y a chez les Anciens des exemples de ce que nous appellons des deviſes. Eſchyle en fournit pluſieurs dans ſa Tragedie des ſept Chefs contre Thebes, Capaenée portoit ſur ſon bouclier un homme nud, tenant une torche au poing, avec ce mot pour legende πρήσω πόλιν *j'embraſſerai la ville*. Eteocle portoit ſur le ſien un ſoldat qui eſcaladoit une tour avec ce mot, *malgré Mars même*, & celui de Polynice avoit un homme armé d'armes d'or, & la Juſtice qui marchoit devant lui, & qui le conduiſoit, avec ce mot, *je le remettrai ſur le Thrône*. Sa figure qui repréſentoit la Juſtice, étoit nommée, ce qui nous paroît aujourd'hui contre les Loix des bonnes deviſes, où le corps doit être ſi bien repréſenté, qu'il ſoit connu ſans être nommé.

Ariſtophane fait voir admirablement quelle étoit l'inclination.] C'eſt dans la IV. Sce. du V. acte des Grenoüilles, où Bacchus, deſcendu aux Enfers pour y chercher un bon Poëte, & ne pouvant ſe déterminer ſur le choix entre Eſchyle & Euripide, leur dit enfin, *O ça j'emmenerai avec moi ce-*

Dans les Grenoüilles.

pieces *il le hait, & ne peut ſe paſſer de lui*, & quelques vers plus bas par une alluſion plus piquante, *il ne faut point nourrir de lion dans ſa ville ; mais ſi on fait tant que d'y en nourrir un, il faut s'accommoder à ſon naturel feroce.*

Il diſoit lui-même que ſa magnificence relevoit la gloire d'Athenes, & étonnoit les ennemis.

Véritablement les largeſſes, dont il regaloit le peuple, la ſomptuoſité des jeux & des ſpectacles qu'il lui donnoit, la magnificence des préſens qu'il faiſoit à la ville, & ſur leſquels il n'étoit pas poſſible d'encherir, la gloire de ſes Ancêtres, la grace & la beauté de toute ſa perſonne, ſon éloquence, ſa force de corps, jointe au courage & à l'experience, & toutes ſes autres grandes qualitez, faiſoient

Les Atheniens lui pardonnoient ſes fautes, & les déguiſoient ſous des noms favorables.

que les Athéniens lui pardonnoient ſes fautes, & les ſupportoient patiemment, tâchant toûjours de les diminuer & de les couvrir ſous des noms doux & favorables, car ils les appelloient des jeux, des gentilleſſes, & des lueurs d'humanité & de bon naturel, comme lors qu'il retint chez lui en priſon le peintre Agatharchus, juſqu'à ce qu'il lui eût peint toute ſa maiſon, & qu'il le ren-

Il retient en priſon le peintre Agatharchus, juſqu'à ce qu'il eut peint ſa maiſon.

lui de vous deux qui donnera les meilleurs conſeils à la République; que penſez-vous d'Alcibiade? Avant que de répondre à cette queſtion, Eſchyle lui demande prudemment *mais que penſe de lui la ville d'Athenes? ce qu'elle en penſe?* répond Bacchus, *elle le hait, & cependant elle le veut avoir, & ne peut ſe paſſer de lui.* Sur cela les deux Poëtes diſent chacun leur Sentence, qui renferme le jugement qu'ils font d'Alcibiade, & le conſeil qu'ils donnent aux Athéniens, Euripide dit: *Je hais le Citoyen lent à faire du bien à ſa Patrie, & prompt à la précipiter dans les plus grands maux, & qui fecond en reſſources pour lui-même, en manque pour ſon pays.* Et Eſchyle dit, *il ne faut point nourrir, &c.* cela méritoit d'être éclairci.

Comme lors qu'il retint chez lui le peintre Agatharchus, juſqu'à ce qu'il lui eût peint toute ſa mai-

voya enſuite, après l'avoir comblé de préſens; comme lors qu'il donna un ſoufflet à Taureas, qui vouloit le ſurpaſſer dans la magnificence de ſes jeux, & lui diſputer la victoire; & comme lors que parmi les priſonniers qu'on avoit faits dans l'Iſle de Melos, il prit une jeune captive pour maîtreſſe, & fit élever un enfant qu'il en eut. Voilà ce qu'ils appelloient des lueurs de bon naturel & des gentilleſſes. Cependant avec tout ce bon naturel il fut la principale cauſe du meurtre qu'on fit de tous les jeunes Meliens, par le conſentement qu'il donna au décret qui auto-

Il donne un ſoufflet à Taureas qui lui diſputoit la victoire dans les jeux.

Il prend une captive pour maîtreſſe.

Il fut la cauſe du meurtre des Meliens.

ſon.) Ce Peintre cajoloit la maîtreſſe d'Alcibiade. Il eſt difficile de ſe dérober aux yeux d'un amant jaloux; Alcibiade prit le Peintre ſur le fait, & pour toute punition, il le tint enfermé chez lui juſqu'à ce qu'il eût achevé de peindre ſa maiſon. Demoſthene touche cette aventure dans ſon Oraiſon contre Midias.

Comme lors qu'il donna un ſoufflet à Taureas.] Ce Taureas fut Chorague dans le même tems qu'Alcibiade, c'eſt-à-dire, qu'ils faiſoient chacun les frais des jeux qu'on donnoit au peuple; & comme cela ſe faiſoit avec beaucoup d'émulation, Alcibiade qui ne pouvoit ſouffrir que perſonne voulût s'égaler à lui, donna au milieu de la fête un ſoufflet à ce Concurrent trop ambitieux, mais, comme dit Demoſthene dans ſon Oraiſon contre Midias, il n'y avoit pas encore de loi pour empêcher ou pour punir ces violences.

Parmi les priſonniers qu'on avoit faits dans l'iſle de Melos.) L'iſle de Melos, une des Cyclades, & colonie des Lacedemoniens, refuſoit d'obéïr à Athénes. Les Athéniens y envoyerent Alcibiade avec trente-ſix vaiſſeaux, & trois mille hommes de troupes, la derniere année de l'Olympiade LXXXX. Cette armée ne fit que bloquer la ville, & l'année ſuivante, au commencement de l'hyver de nouvelles troupes étant arrivées d'Athenes ſous la conduite de Philocrate, fils d'Eudamus, Melos ſe rendit à diſcretion. Les Athéniens tuerent tous les hommes en état de porter les armes, & emmenerent priſonniers les femmes & les enfans. Thucyd. liv. v.

Par le conſentement qu'il donna au décret.) Thucydide, qui rap-

C'etoit Aglaophon, contemporain d'Alcibiade.

risa cette barbarie. Le peintre Ariſtophon ayant peint la Courtiſane Nemea, qui tenoit Alcibiade couché dans ſon ſein, tout le peuple courut en foule à ce tableau, & le vit avec un fort grand plaiſir. Mais toutes ces choſes déplaiſoient extrémement aux plus âgez & aux plus ſages du peuple, & elles leur paroiſſoient des marques ſûres d'une ambition Tyrannique, qui fouloit aux pieds toutes les loix & les coûtumes du pays. Et à ce propos il ſemble qu'Archeſtratus n'en jugeoit pas mal, lors qu'il dit que *la Grece ne pouvoit porter deux Alcibiades.*

Un jour comme il ſortoit d'une aſſemblée,

porte l'Hiſtoire de ce meurtre des Meliens, ne parle point de ce décret. Peut-être qu'il l'a ſupprimé comme une choſe trop honteuſe à ſon pays, & qu'il a voulu que la poſterité prît cette action barbare pour un emportement des troupes irritées de la longue réſiſtance des Meliens.

Le peintre Ariſtophon ayant peint la Courtiſane Nemea, qui tenoit Alcibiade couché dans ſon ſein.) Athenée nomme le peintre Aglaophon, & non pas Ariſtophon, & conte autrement cette hiſtoire; il dit qu'Alcibiade revenant des jeux Olympiques, où il avoit été couronné, rapporta deux Tableaux du peintre Aglaophon. Dans l'un il étoit couronné par les mains d'une Olympiade & d'une Pythiade, c'eſt-à-dire, par les Déeſſes qui préſidoient à ces jeux; & dans l'autre il étoit repréſenté couché dans le ſein de la Courtiſane Nemea, comme ſe délaſſant de ſes travaux. Ce dernier Tableau d'Alcibiade me fait ſouvenir de celui que Lucrece fait de Mars couché dans le ſein de Venus, & qui eſt un morceau de Poëſie à égaler aux plus beaux morceaux d'Homere.

Le peuple courut en foule à ce Tableau, & le vit avec un fort grand plaiſir.) J'aurois été en cela comme le peuple. Ces vieux Athéniens, qui condamnoient Alcibiade, étoient de trop mauvaiſe humeur, & par leur ſeverité ils firent plus de mal à l'Etat, que n'auroient jamais fait tous les excez d'Alcibiade, s'ils les avoient pris comme il falloit. C'eſt ce qu'il ſeroit aiſé de prouver par Thucydide même.

très-content d'avoir obtenu tout ce qu'il avoit demandé, & de voir les honneurs que le peuple lui rendoit en le reconduiſant, Timon le Miſanthrope l'ayant rencontré, non ſeulement ne ſe détourna point & ne chercha point à l'éviter, comme il évitoit tout le monde, mais il alla audevant de lui, & lui tendant amiablement la main, *courage, mon fils*, lui dit-il, *tu fais fort bien de t'agrandir, car tu t'agrandis heureuſement pour la ruine de tout ce peuple.* Ce mot fut reçu fort differemment; il y en eut qui ne firent qu'en rire, d'autres en furent indignez contre Timon, & le chargerent d'injures; mais il y en eut auſſi qui le releverent, & qui en furent toûjours frappez, tant l'inégalité des mœurs d'Alcibiade rendoit diverſe & mal aſſûrée l'opinion qu'on avoit de lui.

Mot de Timon le Miſanthrope à Alcibiade.

Sur la fin de la vie de Pericles, les Athéniens ſe mirent en tête de conquerir la Sicile, & après

Deſſein des Athéniens de conquérir la Sicile.

Sur la fin de la vie de Pericles, les Athéniens ſe mirent en tête de conquerir la Sicile.] Pericles par ſa prudence refrenoit cette folle ambition des Athéniens. Il leur diſoit toûjours qu'en ſe tenant en repos, en s'appliquant à la marine, en ne briguant & ne remuant point pour avoir des armées à commander, & en ne précipitant point leur ville dans des entrepriſes dangereuſes, ils rendroient leur République floriſſante, & ſeroient toûjours au-deſſus de leurs ennemis. Après ſa mort ils ſe moquerent de ſes maximes, chaque Citoyen ne ſuivit que ſon interêt, ou ſon ambition, & la ville peu à peu ſe trouva engagée dans des expéditions qui firent honneur à la prévoyance de Pericles. La plus ruineuſe fut celle de Sicile, où ils commirent fautes ſur fautes, & périrent juſtement par l'endroit que Pericles avoit marqué; car pendant qu'ils ne penſoient qu'à cabaler, & qu'ils rempliſſoient Athénes de diviſion & de trouble pour diſputer les premiers emplois, ils laiſſoient périr leurs flottes & leurs armées.

Et après ſa mort ils mirent la

ſa mort ils mirent la main à l'œuvre pour cette expédition, & ſous prétexte d'envoyer de tems en tems des ſecours d'armes & de troupes aux villes opprimées, ou maltraitées par les Syracuſains, ils s'ouvroient un chemin pour les attaquer avec de plus grandes forces; mais celui qui alluma le plus cette ardeur, & qui perſuada le plus fortement aux Athéniens d'aller, non pas peu à peu, & par pelottons, mais tout d'un coup & avec

Alcibiade perſuade aux Atheniens d'aller attaquer la Sicile.

main à l'œuvre.) Pericles mourut la derniere année de l'Olympiade LXXXVII. la troiſiéme année de la guerre du Peloponeſe. Deux ans après les Athéniens envoyerent des vaiſſeaux à Regge pour le ſecours des Leontins attaquez par les Syracuſains. L'année ſuivante ils en envoyerent d'autres en plus grand nombre. Deux ans après ils envoyerent une nouvelle flotte un peu plus forte, mais les Siciliens ayant renoncé à leurs diviſions par les conſeils d'Hermocrate, la flotte fut renvoyée, & les Atheniens, enragez de ce que leurs Généraux n'avoient pas conquis la Sicile, en envoyerent deux en exil, Pythodore & Sophocle, & le troiſiéme, Eurymedon fut condamné à une groſſe amende, tant leur proſpérité les avoit aveuglez, en leur perſuadant que rien n'étoit capable de leur reſiſter, & qu'il leur étoit aiſé de venir à bout des choſes les plus difficiles, comme des plus aiſées, & de réüſſir avec peu de vaiſſeaux, comme avec les plus grandes flottes.

Et ſous prétexte d'envoyer de tems en tems des ſecours d'armes & de troupes aux villes opprimées, &c.) Plutarque a bien pris l'eſprit du beau diſcours qu'Hermocrate fait aux Siciliens dans le IV. liv. de Thucydide, où il leur dit, *Il ne s'agit pas dans ce Conſeil de nos affaires particulieres; il s'agit de voir comment nous pourrons faire pour arracher toute la Sicile aux Atheniens, qui ne cherchent qu'à l'envahir; ſi nous ſommes ſages, mes paroles ne ſont pas ſi preſſantes pour nous obliger à terminer tous nos differens, que la préſence ſeule des Atheniens, qui étant les plus puiſſans des Grecs, ſont venus ſous prétexte de nous ſecourir, mais en effet avec un eſprit ennemi pour profiter de toutes nos fautes, & pour faire tourner à leur avantage nos diſſentions.* Je me ſuis un peu arrêté ſur ces endroits pour faire connoître les vûës des Atheniens & leur politique.

une groſſe flotte, envahir & ſubjuguer cette iſle, ce fut Alcibiade en repaiſſant le peuple de grandes eſperances, & en ſe flattant lui-même de parvenir à des choſes encore plus grandes que celles qu'il lui promettoit ; car au lieu que les autres regardoient la conquête de la Sicile comme le but & la fin de cette guerre, il la regardoit comme le commencement & le premier degré des exploits qu'il méditoit.

Comment il regardoit la conquête de la Sicile.

Nicias qui trouvoit qu'il étoit bien difficile de prendre Syracuſe, n'oublioit rien pour détourner le peuple de cette expédition. Mais Alcibiade, qui toutes les nuits dans ſes ſonges prenoit Carthage, ſoûmettoit l'Afrique, paſſoit de là en Italie, & ſe rendoit maître du Peloponeſe entier, ne faiſoit preſque de la Sicile que le magaſin de ſes troupes. Il avoit pour lui tous les gens, qui ſans rien approfondir davantage, étoient enchantez des grandes eſperances qu'il leur donnoit, & écoutoient avidement les choſes merveilleuſes que les vieillards leur racontoient de cette expédition, de maniere que la plûpart paſſoient les journées entieres dans les paleſtres & autres lieux d'exercice à tracer ſur la pouſſiere la figure de l'iſle & le plan de l'Afrique & de Carthage. Mais on dit que Socrate & Meton l'Aſtrologue ne ſe promettoient rien de bon de cette entrepriſe. L'un fut inſpiré ſans doute par ſon eſ-

Nicias s'oppoſe à l'expédition de la Sicile.

Socrate & Meton très-contraires à la guerre de Sicile.

L'un fut inſpiré ſans doute par ſon eſprit familier.) Sur cet eſprit familier de Socrate, on peut voir l'argument que j'ai mis à la tête

Socrate inſpiré par ſon eſprit familier.

prit familier, qui ne manquoit jamais de l'avertir des malheurs dont il étoit menacé, & l'autre conduit, ou par ſa raiſon qui lui faiſoit prévoir & craindre l'avenir, ou par les regles de ſon art prophétique, fit ſemblant d'être fou, & prenant une torche allumée, il alla mettre le feu à ſa maiſon. D'autres prétendent qu'il ne contrefit nullement le fou, qu'il mit le feu à ſa maiſon pendant la nuit, & que le lendemain matin il comparut dans la place publique, & conjura les Athéniens, qu'attendu la perte qu'il venoit de faire, & l'état malheureux où il ſe trouvoit, ils euſſent la charité de lui laiſſer ſon fils, & de le diſpenſer de cette guerre, & en trompant ſes Citoyens de cette maniere, il obtint ce qu'il demandoit.

Meton met le feu à ſa maiſon pour faire diſpenſer ſon fils d'aller à la guerre de Sicile.

Nicias nommé Général avec Alcibiade & Lamachus.

Nicias fut nommé un des Généraux malgré lui, car ſans compter les autres raiſons qui lui faiſoient craindre cet emploi, il le fuyoit à cauſe d'Alcibiade, qu'on lui donnoit pour Collegue. Mais les Athéniens ſe promettoient un plus heureux ſuccez de cette guerre, s'ils n'en abandon-

de l'Apologie de Socrate dans Platon. tom. 2.

Et l'autre conduit, ou par ſa raiſon, &c. ou par les regles de ſon art.] Plutarque rapporte ici les deux jugemens que l'on fit de cette action de l'Aſtronome Meton. Les uns vouloient qu'il eût prévû par les regles de ſon art l'échec, que les Athéniens reçurent en Sicile, & les autres n'attribuoient ce pronoſtic qu'à ſa ſeule raiſon, à ſon bon ſens. Plutarque s'en tenoit ſans doute à celle-ci, car quoi que credule & ſuperſtitieux, il n'étoit pas trop porté à croire les impertinences de l'Aſtrologie, comme on peut le voir dans les remarques ſur la vie de Romulus.

noient

noient pas la conduite à Alcibiade ſeul, & s'ils temperoient ſon ardeur & ſon audace, par la ſageſſe & par la prudence de Nicias. Car pour le troiſiéme Général, Lamachus, quoi qu'il fût déja avancé en âge, il ne paroiſſoit ni moins boüillant qu'Alcibiade, ni moins temeraire dans les occaſions.

Les Athéniens étant donc aſſemblez pour déliberer ſur le nombre des troupes, & ſur les moyens de fournir à cet armement, Nicias fit encore tous ſes efforts pour s'y oppoſer & pour rompre ce projet de guerre. Mais Alcibiade ayant fortement combattu ſon avis, & l'ayant emporté, le Rheteur Demoſtrate dreſſa le décret, & dit, *qu'il falloit laiſſer les Géneraux abſolument maîtres de cette guerre & de tous les préparatifs*, à quoi le peuple donna les mains.

Fêtes d'Adonis arrivent dans le tems qu'on s'embarquoit pour la Sicile.

Quand tout fut prêt pour le départ, il arriva beaucoup de ſignes fâcheux, ſur tout les fêtes d'Adonis, qui échûrent juſtement dans ce

Nicias fit encore tous ſes efforts pour s'y oppoſer.] Thucydide rapporte dans le VI. liv. le diſcours que Nicias fit dans le Conſeil, & il merite d'être lû, car il eſt d'une grande beauté, & tout plein d'une ſageſſe profonde qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer.

Mais Alcibiade ayant fortement combattu ſon avis, & l'ayant emporté.] Thucydide rapporte auſſi ce diſcours d'Alcibiade, & autant qu'il paroît de ſageſſe & de prévoyance dans celui de Nicias, autant trouve-t-on de preſomption & de folle temerité dans celui d'Alcibiade, malgré les belles couleurs dont il tâche de les couvrir. Mais il étoit impoſſible que la vanité ne l'emportât ſur la prudence dans l'eſprit d'un peuple enyvré de ſes proſperitez, & corrompu par ſa puiſſance.

Et ſur tout les fêtes d'Adonis.) Venus fut ſi affligée de la mort d'Adonis, que les Payens, pour

tems-là, parurent d'un préſage très-funeſte; car dans toutes les ruës on ne voyoit que des figures qui repréſentoient les morts que l'on va enterrer, & des femmes qui ſe frappant la poitrine, imitoient parfaitement la triſte pompe des enterrements avec des chants fort lugubres.

Statuës de Mercure mutilées en une nuit.

De plus, toutes les ſtatuës de Mercure ſe trouverent mutilées en une nuit, ce qui émut & troubla la plûpart de ceux même qui ſe moquoient ordinairement de ces ſortes de prodiges. On voulut inſinuer que les Corinthiens, en fa-

témoigner leur devotion à cette Déeſſe, établirent des fêtes où ils célébroient cette mort au commencement de l'été, toutes les villes étoient en deüil, on mettoit des bieres à toutes les portes, & on portoit en proceſſion les Statuës de Venus & d'Adonis, & des cuvettes, où l'on avoit fait venir à force de ſoin du bled, des herbes, des laictues; & on appelloit ces cuvettes, *les jardins d'Adonis.* Les laictues étoient de la fête, parce qu'on prétendoit qu'Adonis avoit été tué ſous une laictuë. Il n'eſt pas mal-aiſé de deviner le myſtere de cette Fable, on n'a qu'à ſe ſouvenir que la laictuë eſt fort contraire à l'amour. Ces fêtes n'étoient pas ſeulement celébrées à Athenes, mais dans toute la Grece, dans les Iſles & en Egypte. Le peuple de Dieu fut infecté de cette contagion, & on vit cette abomination dans Jeruſalem même, comme le témoigne le Prophete Ezechiel. 8. 14. *Et ecce ibi mulieres ſedebant, plangentes Adonidem.* Après la fête on jettoit les jardins dans la mer, ou dans la riviere. J'en ai fait une remarque ſur le ſecond Manuel d'Epictete.

De plus, toutes les Statuës de Mercure ſe trouverent mutilées en une nuit.) Les Atheniens avoient à la porte de leurs maiſons des Statuës de Mercure faites de pierre toutes quarrées, & de figure cubique, pour marquer la ſolidité de la raiſon, & la ferme aſſiette de la verité, qui de quelque ſens qu'on les tourne, ſe trouvent toûjours ſtables.

On voulut inſinuer que les Corinthiens en faveur des Syracuſains, qui deſcendoient d'eux. Le Corinthien Archias, un des deſcendants d'Hercule, fut le chef de cette Colonie qui s'établit à Syracuſe. Thucyd. Strab.

veur des Syracuſains, qui deſcendoient d'eux, avoient commis ce crime, dans l'eſperance que la terreur du préſage retiendroit quelque tems les Atheniens, ou les obligeroit à renoncer à cette entrepriſe. Mais le peuple ne prêta point l'oreille à ces diſcours; il n'écouta pas non plus ceux qui vouloient lui perſuader que ce préſage n'avoit rien de terrible, & que c'étoit là l'ouvrage de quelques jeunes gens, que le vin & la débauche, comme cela arrive d'ordinaire, avoient portez à commettre cette impieté & cette inſolence pour ſe divertir; l'indignation & la crainte lui faiſoient prendre cet évenement, non ſeulement pour un très-mauvais augure, mais encore pour l'effet d'une conjuration de quelques audacieux qui avoient de grands deſſeins. Le Senat & le peuple examinerent & approfondirent avec beaucoup d'aigreur juſqu'aux moindres ſoupçons & aux plus petits indices. Pour cet effet, il y eut pluſieurs aſſemblées en très-peu de jours. Enfin l'Orateur Androcles produiſit quelques eſclaves & quelques étrangers, du

Syracuſe, colonie de Corinthe.

Et n'écoutoit pas non plus.) Dans le texte il faut rétablir la leçon que préſente un manuſcrit, & lire Οὐκ ἐπαίων, au lieu de Οὐκ ἐπαίων, qui ne peut avoir lieu ici.

L'indignation & la crainte lui faiſoient prendre cet évenement, non ſeulement pour un très mauvais augure, mais encore.) J'ai ajoûté au texte de Plutarque deux mots qui y manquent certainement. On peut voir dans Thucydide Liv. VI. le propre paſſage d'où celui de Plutarque a été tiré, τῶν γὰρ ἔκπλεω ἐοντες ἐδόκει εἶναι, ἢ ἐπὶ ξυναμοσίᾳ, &c. Il faut encore corriger dans le texte πολλὰ δέον au lieu de πολλαπλάσιον, comme dans un manuſcrit.

nombre de ceux qui étoient établis à Athenes, qui depoſerent qu'on avoit mutilé quelques jours auparavant d'autres ſtatuës que celles de Mercure, & que dans une débauche on avoit contrefait les myſteres ſecrets; & ils accuſoient hautement Alcibiade & ſes amis, alleguant pour preuves ces particularitez, qu'un certain Theodore faiſoit les fonctions de Heraut, que Polytion faiſoit celles de Porte-torche, qu'Alcibiade étoit le grand Prêtre, & que tous ſes compagnons aſſiſtoient en qualité d'initiez, & qu'on les appelloit *Myſtes*. Car tout cela eſt écrit en propres termes dans la dépoſition de Theſſalus fils de Cimon, qui denonça Alcibiade comme l'auteur de cette impieté envers les Déeſſes Ceres & Proſerpine.

Alcibiade accuſé d'avoir contrefait les myſteres dans une débauche.

Theſſalus, fils de Cimon dépoſe contre Alcibiade, & veut qu'on le pourſuive.

Le peuple étant donc fort ému & extrémement indigné contre lui, & Androcles qui étoit un de ſes plus mortels ennemis l'aigriſſant encore davantage, Alcibiade ſe trouva d'abord fort étonné, mais comme il s'apperçut que tous les matelots qui devoient faire le voyage de Sicile, étoient entierement portez pour lui, & qu'il entendit que les troupes, ſur tout les mille hommes d'Argos & de Mantinée, diſoient à qui vouloit l'entendre qu'ils n'alloient à cette guerre ſi éloignée & à cette expedition d'outre Mer, que pour l'amour d'Alcibiade, & que ſi on lui

Qu'on avoit mutilé quelques jours auparavant d'autres ſtatuës.) En accuſant Alcibiade de cette premiere mutilation, ils inſinuoient

faiſoit le moindre tort, ils ſe retireroient ſur l'heure même, il reprit courage & ſe préſenta à jour nommé pour ſe défendre en jugement. Cette audace fit perdre courage à ſes ennemis qui craignirent avec raiſon, que le peuple ne mollît dans cette pourſuite, à cauſe du beſoin qu'on avoit de lui.

Alcibiade appuyé par les matelots & par les troupes, ſe préſente pour ſe défendre.

Pour remedier à cet inconvenient, ils s'aviſerent de cette ruſe, ils choiſirent parmi les Orateurs ceux qui ne paſſant pas pour être oppoſez à Alcibiade, ne le haïſſoient pourtant pas moins que ſes ennemis les plus déclarez, & les porterent à dire en pleine aſſemblée, *qu'il étoit inoüi & hors de ſaiſon, qu'un Citoyen qui venoit d'être nommé Général d'une ſi groſſe armée, & qui voyoit ſes troupes & celles des alliez aſſemblées, & dans l'impatience de faire voile, perdît ſon tems pendant qu'on lui choiſiroit des Juges au ſort, & qu'on lui meſureroit l'eau pour regler la longueur de ſes défenſes. Qu'il parte donc à la bonne heure*, ajoûtoient-ils, *& quand la guerre ſera finie, qu'il vienne ſe repréſenter & répondre aux mêmes charges & informations.*

Ruſe que ſes ennemis imaginent pour ne faire que differer ſon jugement.

Alcibiade, qui connut le venin caché ſous ce delai, ſe préſenta & dit, *que c'étoit une choſe bien dure & bien étrange qu'on voulût le faire partir pour une guerre ſi importante, & l'obliger à laiſſer derriere lui des accuſations & des calomnies ſi atroces, qui le tiendroient dans des inquiétudes & dans des craintes continuelles. Que s'il étoit coupable, il falloit le faire*

Alcibiade veut empécher ce delai, dont il connut le venin.

qu'il étoit auſſi coupable de la ſeconde. *Il falloit le faire mourir.*) Il y

mourir; mais que s'il étoit innocent, il falloit l'envoyer contre leurs ennemis, libre de toute crainte, & dans une entiere ſûreté contre la malice des Délateurs. Mais il ne pût gagner cela ſur le peuple, & eut ordre de partir. Il fit donc voile avec environ cent quarante vaiſſeaux à trois rangs de rames, cinq mille cent hommes de troupes reglées, près de treize cent archers, frondeurs, ou ſoldats legerement armez, & avec toutes les proviſions & munitions néceſſaires.

Le peuple refuſe de l'éouter, & lui ordonne de partir.

Etant abordé en Italie, & ayant pris terre à Rhege, il tint conſeil & propoſa ce qu'il penſoit ſur la maniere dont il falloit conduire cette guerre. Son avis fut contredit par Nicias; mais comme il fut appuyé par Lamachus, il prévalut, & on navigea en Sicile, où Alcibiade ſe rendit maître de Catane. Ce fut là le premier & le dernier exploit qu'il fit à cette expedition, ayant été d'abord rappellé par les Atheniens pour être jugé

Alcibiade rappellé à Athenes pour y être jugé.

a dans le texte une faute de copiſte, au lieu de ἐφοίτων, il faut lire ἐφοίτων, comme dans un manuſcrit. L'infinitif qui ſuit le prouve ſuffiſamment τοὺς πολεμίους, &c.

Il fit donc voile avec cent quarante vaiſſeaux.] Il partit au milieu de l'Eté, la 2. année de l'Olympiade LXXXXI. la XVII. de la guerre du Peloponeſe. Thucydide aſſure que cette Flotte étoit la plus magnifique & la mieux équipée que les Atheniens euſſent eu juſqu'alors.

Il tint conſeil, & propoſa] Selon Thucydide ce fut Nicias qui dit le premier ſon avis. Alcibiade s'y oppoſa, & Lamachus prit un troiſiéme parti, qui étoit d'aller droit à Syracuſe, mais il ſe rangea pourtant à l'avis d'Alcibiade qui vouloit qu'on tâchât d'ébranler auparavant la plûpart des villes de Sicile, & de les porter à ſe joindre à eux.

Se rendit maître de Catane.] Il ſe rendit maître par ſurpriſe. Thucyd. Liv. VI.

Ayant été d'abord rappellé par les Atheniens pour être jugé. Qui

ſur l'accuſation qu'on avoit intentée. Car au commencement, comme je l'ai déja dit, on n'avoit que de legers ſoupçons contre lui ſur la dépoſition des Eſclaves & des Etrangers domiciliez; mais ſes ennemis profitant de ſon abſence, pourſuivirent l'affaire plus vivement, & joignirent à la mutilation des Statuës le ſacrilege commis contre les ſaints myſteres, faiſant entendre que ces deux actions partoient du même principe, & étoient l'effet d'une conſpiration pour changer le Gouvernement.

Tous ceux qu'on dénonça furent mis en priſon, ſans qu'on daignât ſeulement les entendre, & on fut très fâché de n'avoir pas jugé Alcibiade pendant qu'on le tenoit, & de ne lui avoir pas fait ſon procès ſur des accuſations ſi atroces. Tous ſes parens, ſes amis & ceux de ſa connoiſſance, qui tomberent entre les mains du peuple pendant cette premiere fureur, eſſuyerent des rigueurs extrêmes. Thucydide a negligé de nommer les Dénonciateurs; mais d'autres Auteurs parlent nommément d'un Diocleides & d'un Teucer, & entre autres le Poëte comique Phrynichus, qui dans une de ſes piéces s'adreſſant à une Statuë de Mercure, lui dit, *Mon cher Mercure prends bien*

Dénonciateurs contre Alcibiade.

Paſſage de Phrynichus, favorable à Alcibiade.

eſt-ce qui peut concevoir cette extravagance des Atheniens? Ils ont nommé Alcibiade un de leurs Généraux pour l'expédition de Sicile; c'étoit le Général le plus propre à conduire cette guerre & à en aſſurer le ſuccès, & à peine eſt-il arrivé en Sicile, qu'ils l'envoyent rappeller pour lui faire ſon procès. Mais de quoi n'eſt pas capable un peuple toûjours fou, & qui a encore la tête troublée par les vapeurs de la ſuperſtition?

garde de ne pas te caſſer le nez en tombant, de peur que tu ne fourniſſes une nouvelle occaſion de calomnier les gens à un ſecond Diocleides, qui ne cherche qu'à mal faire. Mercure répond, *je m'en garderai bien ; car je ne veux pas qu'on paye le prix de la délation à Teucer, à ce maudit étranger, ſcelerat & fourbe.*

Les Délateurs ne fourniſſent aucun indice clair & certain.

Cependant les Délateurs ne fournirent aucun indice qui fût clair & certain ; & l'un d'eux interrogé, comment il avoit pû la nuit reconnoître au viſage ceux qui avoient mutilé les Statuës, répondit qu'il les avoit reconnus au clair de la Lune, en quoi il ſe trompa très groſſierement, car c'étoit juſtement le tems de la conjonction. Cette fauſſeté frappa ceux qui avoient quelque entendement, & les obligea à faire du bruit ; mais elle ne ralentit en aucune façon la fureur du peuple qui continua comme il avoit commencé, de recevoir toutes les dépoſitions, & d'empriſonner tous ceux qu'on dénonçoit.

Un de ſes Délateurs convaincu de faux.

L'Orateur Andocides empriſonné, comme complice d'Alcibiade.

Parmi les priſonniers qu'on gardoit pour leur faire le procès, étoit l'Orateur Andocides, que l'Hiſtorien Hellanicus fait un des deſcendants d'Ulyſſe. Cet Andocides paſſoit pour un homme qui haïſſoit le Gouvernement populaire, & qui favoriſoit l'Oligarchie. Et ce qui contribua le plus à le rendre ſuſpect d'avoir eu part à la mutilation des Statuës, ce fut la grande Statuë de Mercure, qui étoit près de ſa maiſon, où elle avoit été conſacrée par la Tribu Egeide. Car étant du petit nombre des plus belles & des plus fameuſes,

Preuve qu'on alleguoit contre.

fameuſes, elle fut conſervée preſque ſeule, c'eſt pourquoi elle eſt appellée encore aujourd'hui *le Mercure d'Andocides*, perſonne ne la nomme autrement, quoi que l'Inſcription marque le contraire.

Il arriva qu'un certain Timée, qui étoit auſſi détenu en priſon pour le même crime, fit connoiſſance & lia une amitié fort étroite avec Andocides. Ce Timée n'avoit pas tant de réputation que lui ; mais c'étoit un homme d'une grande habileté & d'une audace à toute épreuve. Il conſeilla à Andocides de s'accuſer lui-même, & de nommer ſeulement quelques complices, *car*, lui diſoit-t'il, *le peuple a promis grace à ceux qui avouëront, & cela eſt expreſſement porté par le Décret, au lieu que le ſuccez eſt incertain pour tout le monde, & toûjours très-redoutable pour les plus puiſſans. Or il vaut beaucoup mieux ſe ſauver par un menſonge, que de mourir ignominieuſement pour un crime qu'on n'a pas fait, & à ne regarder même que le bien public, il eſt encore très expedient de livrer à une mort certaine un petit nombre de gens innocents ou coupables, pour arracher à la fureur du peuple & pour ſauver beaucoup de gens de bien.*

Conſeil que Timée auſſi priſonnier donne à Andocides.

Principe très-faux

Autre principe très faux & très-oppoſé à la juſtice.

Ces raiſons & ces remontrances de Timée firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit d'Andocides, qu'il ſe déclara coupable, & nomma un petit nombre de complices. Pour lui il eut la grace promiſe par le Decret ; mais tous ceux qu'il ac-

Andocides ſe déclare coupable.

Mais c'étoit un homme d'une grande habileté & d'une audace à toute épreuve.) il y a bien de l'apparence que ce Timée étoit gagné par les Atheniens, qui ne cherchoient qu'un aveu de quelqu'un des accuſez pour autoriſer leur fureur contre Alcibiade.

cuſa furent mis à mort, hors ceux qui eurent le tems de prendre la fuite. Andocides, pour rendre ſa dépoſition plus croyable, chargea quelques-uns de ſes domeſtiques.

Cependant le peuple ne ralentit point ſa fureur, au contraire ſe voyant défait de tous ces criminels, comme ſi ſa bile ne s'étoit repoſée que pour prendre de nouvelles forces, il ſe rejetta ſur Alcibiade avec plus d'impetuoſité, & lui envoya enfin le vaiſſeau de Salamine avec ordre au Commandant de ne porter point la main ſur Alcibiade, & de ne pas ſe mettre en devoir de l'emmener malgré lui, mais de lui ordonner ſeulement qu'il vînt ſe repréſenter, & tâcher d'adoucir le peuple, & cet ordre fut très-ſage; car on craignoit avec raiſon quelque ſédition de l'armée dans une terre ennemie, comme il étoit très-facile à Alcibiade d'exciter une revolte s'il avoit voulu. En effet toutes les troupes perdirent courage par ſon abſence, & ne s'attendoient qu'à ſe conſumer là inutilement ſous Nicias, & à voir traîner la guerre en longueur, celui qu'ils regardoient comme l'aiguillon des affaires n'y étant plus; car pour Lamachus il étoit grand homme de guerre & fort vaillant, mais ſon extréme pauvreté diminuoit ſon autorité, & aviliſſoit ſon caractére.

C'étoit un vaiſſeau ſacré, deſtiné à mener les criminels.

Les Atheniens en rappellant Alcibiade pour lui faire ſon procez, perdent la Sicile, & y ſont battus.

La pauvreté avilit le caractére d'un Général, & diminue ſon autorité.

Mais ſon extréme pauvreté diminuoit ſon autorité & aviliſſoit ſon caractére.] Cela étoit vrai ſans doute dans cette armée toute compoſée de gens pleins de vanité, qui n'avoient penſé qu'à ſe ſurpaſſer les uns les autres par la magnificence de leurs équipages. Mais combien connoît-on de Capitaines Romains, dont la pau-

Alcibiade s'embarqua donc ſans balancer, & par ſon départ il fit perdre aux Atheniens la ville de Meſſine, que des traîtres étoient ſur le point de leur livrer. Mais Alcibiade qui connoiſſoit par nom & ſurnom tous ceux qui conduiſoient cette trame, en avertit ceux qui tenoient le parti de Syracuſe, & en empêcha l'exécution.

Mauvaiſe action d'Alcibiade.

Dès qu'il fut abordé à Thurium & qu'il eut mis pied à terre, il ſe cacha & éluda toutes les pourſuites de ceux qui le cherchoient. Quelqu'un l'ayant reconnu, lui dit, *Alcibiade, vous ne vous fiez donc pas à vôtre Patrie. Je m'y fierois en toute autre choſe*, répondit Alcibiade, *mais où il y va de ma vie, je ne me fierois pas à ma propre mere, de peur que par mégard elle ne prît la feve noir pour la blanche.*

Alcibiade ſe cache & ſe dérobe à ceux qui l'emmenoient.

Mot d'Alcibiade.

A quelque tems de-là comme on lui porta les nouvelles que les Atheniens l'avoient condamné à mort, *mais je leur ferai bien voir*, dit-il, *que je ſuis en vie.* Voici les propres termes de l'accuſation, comme elle étoit contenuë dans la Sentence: *Theſſalus fils de Cimon, du bourg de Laciade, accuſe Alcibiade fils de Clinias, du bourg de Scambonide, d'avoir commis un ſacrilege & une impieté envers les*

Sentence de mort renduë contre Alcibiade.

vreté a relevé le caractére ? Horace a dit d'eux admirablement:

Hunc, & incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, & Camillum
Sæva paupertas.

Il ne faut donc pas prendre ce texte de Plutarque, comme un principe genéral, car il ſeroit faux. La pauvreté fait toujours honneur aux grands hommes.

Il s'embarqua.] Il s'embarqua dans un de ſes vaiſſeaux, & non pas dans celui de Salamine, qui ne fit que le ſuivre & l'eſcorter.

Déeſſes Ceres & Proſerpine, en contrefaiſant les ſaints myſteres, & en les montrant à ſes camarades dans ſa maiſon, revêtu d'une longue robe comme le grand Prêtre lorſqu'il montre les choſes ſaintes, ſe nommant lui-même le grand Prêtre, donnant à Polytion le nom de Porte-torche, à Theodore du bourg de Phegée, celui de Heraut, & à ſes autres camarades, celui d'Initiez ou de Confreres, contre les loix & les cerémonies établies par les Eumolpides, par les Herauts, & par les Prêtres du Temple de la ſainte ville d'Eleuſine. Pour punition d'un ſi grand crime, le peuple l'a condamné à mort par contumace, a confiſqué tous ſes biens, & a enjoint à tous les Prêtres & à toutes les Prêtreſſes de le maudire. Parmi ces dernieres, il s'en trouva une ſeule nommée

Comme le grand Prêtre lorſqu'il montre les choſes ſaintes.) Car tout le myſtere de ces cérémonies & de cette initiation conſiſtoit à faire voir certaines choſes qu'on tenoit cachées, & que les Latins appelloient *Cereris mundum.*

Et à ſes camarades, celui d'Initiez & de Confreres.) Pour bien entendre ce paſſage, il faut ſçavoir qu'il y avoit les grands & les petits myſteres; ceux qui avoient l'ambition d'y être admis, commençoient par les petits, & quand ils étoient reçus, ils étoient appellez Myſtes, c'eſt-à-dire Initiez, & ils ne pouvoient entrer que dans le veſtibule du Temple, il leur falloit au moins un an pour être admis enſuite aux grands myſteres, alors ils entroient dans le Temple, on leur montroit toutes les choſes ſaintes, hors quelques unes, qui étoient reſervées pour les prêtres ſeuls, & alors ils étoient appellez *Epoptes*, c'eſt-à-dire, *Inſpecteurs*; que j'ai traduit *Confreres.* Il étoit défendu de conferer en même tems ces deux qualitez. Il n'y eut que Demetrius qui paſſa par deſſus les Loix, & qui dans le même jour fut fait Initié & Confrere. Mais la débauche d'Alcibiade avoit déja prévenu Demetrius en faiſant voir que l'inſpection des choſes ſaintes pouvoit ſuivre de près l'initiation.

Par les Eumolpides.) Eumolpus fut le premier qui établit les Myſteres de Cerés, c'eſt pourquoi l'intendance de ces cérémonies fut toûjours conſervée à ſes deſcendans. Et à leur défaut ceux qui leur ſuccederent dans ces em-

Theano, Prêtreſſe du Temple d'Agraule, qui eut le courage de s'oppoſer à ce Décret, diſant qu'elle étoit *Prêtreſſe pour benir, & non pas pour maudire.*

Beau mot d'une Prêtreſſe.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoint contre Alcibiade, il étoit à Argos, car en partant de Thurium, il avoit pris la route du Peloponeſe. Craignant donc ſes ennemis, & renonçant à l'eſperance d'être rappellé dans ſa Patrie, il envoya demander aux Spartiates la permiſſion de demeurer chez eux en toute ſûreté ſous leur protection & ſauve-garde, leur donnant ſa foi & ſa parole, qu'étant leur ami, il leur rendroit plus de ſervices & leur feroit plus de profit qu'il ne leur avoit cauſé de dommage pendant qu'il avoit été leur ennemi.

Alcibiade ſe retire à Sparte, & ſe met ſous ſa protection.

Les Spartiates furent ravis de lui accorder ſa demande, & témoignerent qu'ils le recevroient à bras ouverts; il alla donc à Sparte avec une extréme joye; & dès l'entrée voyant que les Spartiates differoient & negligeoient de ſecourir Syracuſe, il les encouragea & les excita à envoyer en Sicile Gylippe pour Général, & à briſer là les forces des Atheniens. Il leur conſeilla auſſi de déclarer de leur côté la guerre aux Atheniens; & une troiſiéme choſe qu'il fit encore, & qui fut la

Ce que le reſſentiment porte Alcibiade à faire contre Athenes.

plois, furent toûjours appellez *Eumolpides.*

Il les encouragea & les excita à envoyer en Sicile Gylippe.) On lit dans Thucydide le diſcours qu'Alcibiade fit aux Lacedémoniens en plein Conſeil, pour les porter à ſecourir la Sicile, à attaquer Athenes, & à fortifier Decelée.

plus conſidérable, il les porta à fortifier Decelée dans l'Attique, & rien ne contribua davantage à perdre & à ruiner la ville d'Athenes, qui eut bien de la peine à s'en relever.

Ayant donc acquis beaucoup de réputation dans le public, & n'étant pas moins admiré dans le particulier, il charma & enchanta les Spartiates, en ſe conformant en tout à leur maniere de vivre; de maniere que ceux qui voyoient qu'il ſe raſoit juſqu'à la peau, qu'il ſe baignoit dans l'eau froide, qu'il mangeoit du gâteau qu'on appelle *maze*, & qu'il s'accommodoit à merveilles de leur broüet noir, ne pouvoient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuiſinier, qu'il eût connu de parfumeur, ni qu'il eût porté des étoffes de Milet. Auſſi dit-on qu'une de ſes grandes qualitez, & le ſécret le plus infaillible dont il ſe ſervoit pour gagner les hommes, c'étoit de prendre & d'imiter toutes les paſſions, toutes les inclinations, & toutes les manieres de ceux avec qui il vivoit, ſe transformant avec plus de facilité, & paſſant plus promptement d'une habitude à l'habitude contraire, que le Cameleon ne change de couleur; car on dit que le Came-

Les Spartiates charmez & enchantez d'Alcibiade.

Secret infaillible pour gagner les hommes.

Plutarque appelle icy habitude, ce qui n'eſt que l'imitation d'une habitude. Une habitude ſimulée.

Il les porta à fortifier Decelée dans l'Attique, ce qui acheva de perdre, &c.] Car ce fort rendit les Lacedémoniens maîtres de la campagne, de ſorte que les Atheniens ne pouvoient joüir, ni de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres, que les amendes mêmes n'étoient plus payées, qu'ils ne pouvoient être ſecourus par leurs voiſins, & que Decelée étoit l'aſyle de tous les mécontens & des partiſans de Sparte. Decelée fut fortifiée la derniere année de l'Olympiade LXXXXI.

leon ne peut imiter le blanc, au lieu qu'il n'y avoit ni mœurs ni façons de faire qu'Alcibiade ne prît, & ne contrefît autant les bonnes que les mauvaises. A Sparte il étoit laborieux, frugal & austére ; en Ionie il n'aimoit que la joye, la paresse & la volupté ; en Thrace il étoit toûjours à cheval, ou passoit les journées à boire; & lorsqu'il étoit avec le Satrape Tissapherne il surpassoit en luxe & en dépense toute la magnificence des Perses. *Alcibiade imitoit très facilement toute sorte de mœurs.*

Ce n'est pas qu'il passa ainsi facilement d'une passion à une autre toute contraire, ni qu'il se fît en lui un véritable changement de mœurs, mais c'est que voyant, que s'ils'abandonnoit à son naturel, il pourroit blesser & offenser ceux avec lesquels il auroit à vivre, il s'étoit toûjours accoûtumé à prendre le masque & la figure qui convenoient, & qui ressembloient le plus à ceux qu'il hantoit. Dans Lacedémone, à voir son exterieur, comme on dit en commun proverbe, *Ce n'est pas le fils d'Achille, c'est Achille lui-même*, on auroit dit de même, ce n'est pas un étranger qui vit à Sparte, c'est un Spartiate que Lycurgue lui-même a formé ; mais à voir ses véritables inclinations & les actions qui partoient de son naturel, on n'auroit pas manqué de dire au contraire, en lui appliquant un proverbe, qui n'est pas moins commun, *c'est la femme de toûjours.* Car il corrompit si bien *Proverbe.* *Autre Proverbe.*

C'est la femme de toûjours.] Pour dire c'est toûjours le même homme, le même débauché. Et ce proverbe ἐτὶ δ' ἡ παλαι γυνὴ, est

Alcibiade corrompt la femme du Roi Agis.

Timéa, femme du Roi Agis, qui étoit alors à la guerre, qu'elle devint groſſe, & qu'elle avoit l'effronterie de ne pas nier que ce fût de lui. Après qu'elle eut accouché d'un fils, on l'appelloit en public *Leotychides*, mais dans le particulier on l'appelloit *Alcibiade*, du nom que ſa mere même lui donnoit en parlant à ſes femmes & à ſes amies, ſi violente étoit la paſſion qui la poſſedoit; & lui-même en ſe moquant, il diſoit hautement, *qu'il n'avoit pas gagné les bonnes graces de la Reine pour faire affront au Roi, ni pour ſatisfaire ſes plaiſirs, vaincu par la volupté, mais afin que les Lacedémoniens euſſent un Roi de ſa race.*

Mot d'Alcibiade ſur ſon commerce avec la Reine de Sparte.

Tous ces choſes étoient fidélement rapportées à Agis, & ce qui le diſpoſa le plus à les croire, ce fut le tems qui étoit parfaitement d'accord avec tous ces bruits. Car il ſupputa qu'il y avoit plus de dix mois qu'un tremblement de terre arrivé la nuit, l'avoit tellement épouvanté, qu'il s'étoit levé d'auprès de la Reine, & qu'il ne l'avoit pas approchée depuis ce tems-là; & Leotychides étant né après ce terme, il refuſa de le reconnoître, & dit qu'il n'étoit pas ſon fils, ce qui fut cauſe que dans la ſuite Leotychides fut exclus du Thrône.

Agis refuſe de reconnoître Leotychides.

tiré de l'Oreſte d'Euripide v. 129. où Helene envoye ſa fille Hermione faire ſur le tombeau de Clytemneſtre les libations ordinaires, & lui offrir ſes cheveux. Mais au lieu de ſe couper tous les cheveux, comme c'étoit la coûtume dans un véritable deüil, elle n'en coupe que le petit bout, & ne fait que les rafraîchir, plus ſoigneuſe de conſerver ſa beauté, qu'affligée de la mort de ſa ſœur. Électre, qui voit ce honteux menagement s'écrie,

Après

Après l'entiere défaite des Athéniens en Sicile, les peuples des Iſles de Chio & de Lesbos & ceux de Cyzique envoyerent des Ambaſſadeurs aux Spartiates, pour leur faire entendre qu'ils étoient prêts à ſe revolter contre les Atheniens, s'ils vouloient leur prêter main forte. Les Beotiens s'intereſſoient pour ceux de Lesbos, & Pharnabaze ſollicitoit pour Cyzique. Mais les Spartiates, à la perſuaſion d'Alcibiade, préfererent ceux de Chio & leur envoyerent du ſecours avant que de penſer aux autres. Alcibiade s'embarqua auſſi, ſouleva toute l'Ionie, & accompagnant toûjours les Généraux de Lacedémone, il fit beaucoup de mal aux Athéniens.

Après la défaite des Atheniens, les peuples qui leur étoient ſoumis, cherchent à ſecoüer le joug.

Pharnabaze Lieutenant du Roi de Perſe dans les hautes Provinces de l'Aſie.

Alcibiade fait revolter toute l'Ionie.

Agis qui étoit déja ſon ennemi, à cauſe de l'injure qu'il en avoit reçuë, ne pouvoit ſouffrir la gloire qu'il acqueroit. Car rien ne ſe fai-

Ὦ φύσις, ὡς ἀνθρώποισιν ὡς μεγ' ἀ κακὸν,
Σωτήριόν τι τοῖς καλῶς κεκτημένοις.
Εἶδεν παρ' ἄκρας ὡς ἀπήκειξε πρό-
κας,
Σώζεται κάλλος, ὅτι δ' ἡ παλαιγυνή.

O nature que tu es un grand mal pour les perſonnes mal nées, & un grand bien pour celles que tu daignes favoriſer. Voyez, voyez cette belle affligée, comme elle coupe le petit bout de ſes cheveux. Son unique ſoin eſt de conſerver ſa beauté. C'eſt la femme de toûjours. Pour dire, *c'eſt toûjours la même coquette.* Le traducteur latin, pour dire cela en paſſant, a malheureuſement traduit ce dernier vers, *pour conſerver ſa beauté, quoiqu'elle ſoit vieille. Servans formæ dignitatem, & eſt tamen vetula.* L'application que Plutarque fait de ce proverbe eſt très-juſte.

Mais les Spartiates, à la perſuaſion d'Alcibiade, préfererent ceux de Chio.) Non ſeulement à la perſuaſion d'Alcibiade, mais encore à la preſſante ſollicitation de Tiſapherne, Lieutenant du Roi de Perſe dans les baſſes Provinces de l'Aſie. Thucydide a fort bien démêlé toute cette négociation, & les differens interêts de ce peuple, au commencement du VIII. Liv.

ſoit que par l'avis d'Alcibiade, & on diſoit communement que c'étoit lui qui faiſoit réüſſir tout ce qu'on entreprenoit. Les plus puiſſans & les plus ambitieux des Spartiates animez de la même jalouſie & de la même envie, le regardoient de mauvais œil, & enfin ils firent tant par leurs menées, qu'ils obligerent les principaux Magiſtrats d'écrire en Ionie qu'on le fît mourir. Alcibiade ſecretement informé de cet ordre, ne laiſſa pas de bien ſervir les Lacedémoniens en toutes rencontres; mais il ſe tint ſi bien ſur ſes gardes, qu'il évita tous les pieges qu'on lui tendoit.

Jalouſie des Spartiates contre Alcibiade.

Les Magiſtrats envoyent en Ionie les ordres de le faire mourir.

Il en eſt averti par la Reine même.

Pour une plus grande ſûreté, il ſe jetta entre les bras de Tiſapherne, Satrape du grand Roi, & il ne fut pas long-tems ſans ſe voir au premier dégré de crédit & d'autorité à la Cour de ce barbare, qui n'étant point homme ſimple, mais plein de fraude & de ruſe & grand ami des fourbes & des méchans, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ſa ſoupleſſe, la facilité avec laquelle il prenoit toute ſorte de mœurs & de caractéres, & ſa grande capacité dans la politique. Auſſi n'y avoit-il point de cœur ſi dur, ni de naturel ſi ſauvage qui ne ſe laiſſât gagner, adoucir & aprivoiſer par les graces de ſa converſation & par les attraits de ſon commerce. Ceux même qui le craignoient le plus & qui lui portoient le plus d'envie, trouvoient des délices & des charmes infinis à le voir & à le frequenter.

Il ſe jette entre les bras de Tiſapherne.

Il n'y avoit point de naturel ſi ſauvage qui ne fût apprivoiſé par Alcibiade.

Tiſapherne donc, quoique d'ailleurs très-feroce, & celui de tous les Perſes qui haïſſoit le plus les Grecs, fut ſi fort ſéduit par les complaiſances & par les flatteries d'Alcibiade, qu'il ſe livra entiérement à lui, ne cherchant qu'à lui plaire, & le flattant encore plus qu'il n'en étoit flatté, juſques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade au plus beau & au plus délicieux de ſes jardins, tant par l'abondance de ſes eaux & par la fraîcheur des prairies & des bocages, que par la beauté ſurprenante des retraittes & des ſolitudes que l'art & la nature embelliſſoient à l'envi, & où éclattoit une magnificence Royale. Et tout le monde continua d'appeller ce jardin *Alcibiade*, comme le Satrape l'avoit nommé.

Tiſapherne donne à un de ſes jardins le nom d'Alcibiade.

Alcibiade donc, qui ne trouvoit plus de ſûreté pour lui dans le parti des Spartiates, & qui craignoit toûjours le reſſentiment d'Agis, ne ceſſoit de les décrier & de leur nuire auprès de Tiſapherne, pour l'empêcher de les ſecourir de toutes ſes forces, & de ruïner entiérement les Athéniens; il lui repréſentoit qu'il ne devoit donner aux Spartiates que de legers ſecours, qui ne décidaſſent rien, afin de ruiner inſenſiblement & de conſumer peu à peu les deux

Alcibiade nuit aux Spartiates auprès de Tiſapherne, pour ſervir les Athéniens.

Juſques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade au plus beau & au plus délicieux de ſes jardins.) Ces Lieutenans du Roi de Perſe, à l'imitation de leur maître, avoient dans leurs Provinces, de grands jardins, c'étoit des parcs d'une étenduë prodigieuſe, où ils enfermoient toutes ſortes de bêtes pour la chaſſe. Xenophon dans le IV. liv. de l'Hiſtoire Grecque, parle des jardins que Pharnabaſe avoit à Daſcyle.

partis, lui promettant qu'après les avoir fatiguez & affoiblis les uns par les autres, il les réduiroit à la néceſſité de ſe ſoûmettre au grand Roi.

Tiſapherne n'eut pas de peine à ſuivre ſes conſeils, & l'on voyoit bien qu'il ne perdoit aucune occaſion de lui donner des marques de ſon amitié & de ſon eſtime; ce qui le rendit également conſidérable aux deux partis, & obligea les Athéniens qui ſe trouvoient fort mal d'avoir attiré ſa haine, à ſe repentir de la condamnation qu'ils avoient décernée contre lui. Alcibiade auſſi de ſon côté, très-fâché de voir les Athéniens en ſi mauvais termes, commença à craindre que la ville d'Athénes venant à être entiérement ruinée, il ne tombât entre les mains des Spartiates qui le haïſſoient mortellement.

Les Atheniens ſe repentent d'avoir condamné Alcibiade.

Les plus grandes affaires des Athéniens étoient alors à Samos où ils avoient toutes leurs forces; de là, avec leur Flotte ils remettoient ſous leur obéïſſance les villes qui les avoient abandonnez, retenoient les autres dans le devoir, & ſe trouvoient encore en état de faire tête ſur mer à leurs ennemis; mais ils craignoient Tiſapherne & les cent cinquante vaiſſeaux de Phenicie quil attendoit inceſſamment, après quoi ils voyoient bien qu'il n'y avoit plus de ſalut pour leur ville. Alcibia-

Toutes les forces des Atheniens à Samos.

Il ne tombât entre les mains des Spartiates.) Car ſi Athenes eût été ruinée, les Spartiates auroient été les maîtres de toute la Gréce, & auroient preſſé Tiſapherne de leur livrer Alcibiade, ce que Tiſapherne n'auroit pû refuſer.

de bien averti de tout ce qui ſe paſſoit chez eux, envoya ſecretement à Samos vers les principaux des Atheniens, leur donner quelque eſperance qu'il leur procureroit l'amitié de Tiſapherne, non pas pour faire plaiſir au peuple, qui lui étoit toûjours ſuſpect & dont il ſe défioit, mais pour obliger & ſervir les nobles, s'ils avoient aſſez de courage pour entreprendre de réprimer l'inſolence du peuple, & de ſe rendre maîtres des affaires pour ſauver par eux-mêmes leur pays.

Alcibiade cherche à gagner les nobles d'Athenes pour ſe faire rappeller.

Tous les principaux de l'Armée prêterent volontiers l'oreille à ſes promeſſes; un ſeul des généraux nommé Phrynichus, du bourg de Deirades, ſoupçonnant ce qui étoit vrai, qu'Alcibiade ſe ſoucioit auſſi peu de l'Oligarchie que de la Democratie, & qu'en blâmant & en calomniant le peuple, il ne cherchoit qu'à ſe mettre dans les bonnes graces des nobles & à ſe faire rappeller, eut la hardieſſe de s'oppoſer aux reſolutions qu'on vouloit prendre; mais voyant que ſon avis n'avoit pas été ſuivi, & ſentant bien que par cette oppoſition il s'étoit fait un ennemi d'Alcibiade, il envoya donner ſous main avis à Aſtyochus, Capitaine Général de la Flotte ennemie, de faire obſerver & arrêter Alcibiade qui étoit infidéle aux deux partis. Il ne ſçavoit pas, l'imprudent qu'il étoit, que traître il s'adreſſoit à un autre traître, car Aſtyochus de ſon côté faiſoit la cour à Tiſapherne, & comme il ſçavoit qu'Alcibiade étoit tout puiſ-

Phrynichus, un des Généraux Atheniens s'oppoſe aux vûës d'Alcibiade.

Trahiſon de Phrynichus.

Aſtyochus étoit alors à Milet.

Il alla trouver Tiſapherne dans la Magneſie.

ſant auprès de lui, il lui communiqua les avis qu'il avoit reçus de Phrynichus.

Alcibiade ſans perdre un moment, envoya à Samos dénoncer & accuſer Phrynichus, qui voyant que tout le monde étoit irrité & ſoulevé contre lui, & qu'il n'y avoit aucun autre remede à ſes malheurs, tâcha de remedier à ce crime par un plus grand crime. Sur l'heure même il envoya à Aſtyochus lui faire des plaintes de ce qu'il n'avoit pas gardé le ſecret qu'il lui avoit confié, & lui offrir de lui livrer les vaiſſeaux & toute l'armée des Athéniens; mais cette nouvelle perfidie de Phrynichus devint inutile par la ſeconde perfidie d'Aſtyochus, qui avertit encore Alcibiade de l'offre qu'on lui faiſoit. Phrynichus preſſentit heureuſement ce qu'on tramoit contre lui, & s'attendant de jour à autre à une ſeconde accuſation de la part d'Alcibiade, pour le prévenir, il avertit les Athéniens que les ennemis devoient venir inceſſamment fondre ſur eux & les exhorta à ſe tenir ſur leurs gardes, à demeurer dans leurs vaiſſeaux, & à fortifier leur Camp. Les Atheniens avoient à peine profité de cet avis, qu'ils reçurent d'autres lettres d'Alcibiade, qui les preſſoit d'avoir l'œil ſur Phrynichus, qui s'étoit engagé de livrer leur Flotte aux Spartiates, mais ils n'ajoûterent point de foi à cette accuſation, dans la penſée qu'Alcibiade, informé du deſſein des ennemis, s'étoit adroitement ſervi de cette conjoncture pour calomnier Phry-

Nouvelle perfidie de Phrynichus.

Il lui expliquoit les moyens qu'il avoit d'exécuter ſa trahiſon.

Seconde trahiſon d'Aſtyochus.

nichus, à cauſe de la haine qu'il lui portoit.

Malgré cette prévention trop favorable, Phrynichus ayant été bleſſé quelque tems après en pleine aſſemblée d'un coup de poignard par un des gardes d'Hermon, Capitaine du Guet, & étant mort de ſa bleſſure, la choſe examinée en Juſtice, les Atheniens firent le procès au mort, le déclarant coupable de trahiſon, & décernerent des couronnes à Hermon & à ſes complices. Les amis qu'Alcibiade avoit à Samos, ſe trouvant donc les plus forts, envoyent Piſander à Athenes pour y changer le Gouvernement & pour encourager les nobles à ſe rendre maîtres, & à abolir entierement la Democratie, les aſſûrant qu'Alcibiade leur procureroit l'appui & la protection de Tiſapherne pour l'exécution de ce deſſein, car voilà juſtement la couleur & le prétexte, dont ſe ſervirent ceux qui établirent l'Oligarchie. Dès le moment que ceux qui ſe faiſoient appeller les cinq mille, quoiqu'ils ne fuſſent à proprement parler que quatre cent, eurent réüſſi dans leur

Phrynichus tué en pleine aſſemblée par un des Gardes d'Hermon.

On fait le procès à ſon cadavre.

Ils l'envoyerent avec dix députez.

Oligarchie établie à Athenes.

Par un des Gardes d'Hermon Capitaine du Guet.] On s'étoit trompé à ce paſſage. Celui qui tua Phrynichus ne s'appelloit pas Hermon. Mais c'étoit un des ſoldats d'Hermon qui étoit alors Capitaine du Guet à Munichie, un des ports d'Athenes. Si l'on décerna enſuite des couronnes à Hermon, ce fut parce qu'un des complices qui etoit d'Argos, déclara à la torture qu'on avoit fait des aſſemblées chez cet Hermon, & l'on crut que ce coup avoit été fait par ſes ordres. Thucyd. Liv. VIII.

Dès le moment que ceux qui ſe faiſoient appeller les cinq mille, quoiqu'ils ne fuſſent à proprement parler que quatre cent, eurent réüſſi dans leur entrepriſe.] La brieveté de Plutarque jette ici une telle obſcurité, qu'il n'y a que ceux qui ſçavent tout ce qui

entrepriſe & uſurpé toute l'autorité, ils ne témoignerent plus le même empreſſement pour Alcibiade & laiſſerent refroidir l'ardeur qu'ils avoient auparavant pour la guerre, tant parce qu'ils ſe défioient du peuple qui étoit encore troublé & effarouché de ce changement, que parce qu'ils s'attendoient que les Lacedémoniens, toûjours diſpoſez à favoriſer l'Oligarchie, ne les preſſeroient plus ſi vivement. Cependant le peuple épouvanté, demeuroit malgré lui en repos & dans le ſilence. Car il avoit vû égorger à ſes yeux la plûpart de ceux qui avoient eu l'audace de s'oppoſer ouvertement à la tyrannie des quatre cent.

Les Atheniens qui étoient à Samos, n'eurent

ſe paſſa en cette occaſion, qui puiſſent entendre ce paſſage. Pour réüſſir dans ce renverſement de République, on imagina ce moyen qui paroiſſoit laiſſer encore un ombre de Gouvernement populaire, & qui étoit pourtant une pure Oligarchie. On établit cinq Préſidens qui nommerent cent hommes; chacun de ces cent hommes en choiſit trois. Ces quatre cent furent revêtus de la ſouveraine puiſſance, mais pour amuſer le peuple il fut dit que ces quatre cent appelleroient au Conſeil cinq mille Citoyens quand ils le jugeroient à propos. Ainſi, comme dit Thucydide, le Conſeil & les aſſemblées du peuple continuoient à l'ordinaire. Mais rien ne ſe faiſoit pourtant que par l'ordre des quatre cent. Ce fut Piſander qui propoſa le Decret, mais celui qui l'imagina ce fut Antiphon, dont Thucydide fait un bel éloge dans ſon dernier Liv.

Car il avoit vû égorger à ſes yeux.] Tous ceux qui avoient l'audace de s'oppoſer à ce changement, ou même de s'en plaindre; étoient égorgez, ſous quelque faux prétexte, & on auroit été mal reçu à demander juſtice des meurtriers. On ſe trouvoit fort heureux même, en ne diſant mot, d'éviter les violences de ces partiſans de l'Oligarchie. On peut voir le beau portrait que Thucydide fait de l'état pitoyable où les Atheniens ſe trouverent reduits en cette occaſion.

pas

pas plûtôt appris ces nouvelles, que, pleins d'indignation, ils prirent ſur l'heure même le parti d'aller au Piréé, & qu'appellant Alcibiade, après l'avoir élu Général, ils lui commanderent de ſe mettre à leur tête & de les mener contre les Tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occaſion ce qu'auroit fait tout autre que lui, qui ſe ſeroit vû élevé à une ſi haute dignité par la faveur du peuple, car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout, & ne rien refuſer à ceux qui de fugitif & de banni qu'il étoit, l'avoient fait Capitaine Général d'une Flotte de tant de vaiſſeaux, & d'une armée ſi nombreuſe & ſi formidable; mais, en grand Capitaine, il ſe crut obligé de s'oppoſer à la fureur aveugle qui alloit les précipiter dans un danger évident, & de les empêcher de commettre une faute, qui n'auroit pas manqué d'entraîner leur entiere ruïne, & ce fut ce qui ſauva la ville d'Athenes. Car s'ils euſſent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis, ſans coup ferir, ſe ſeroient rendu maîtres de l'Ionie, de l'Helleſpont, & de toutes les Iſles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auroient conſumé toutes leurs forces les uns contre les autres, ce qu'Alcibiade ſeul empêcha, ſoit en haranguant l'armée & en lui

Alcibiade rappellé & nommé Général par les Atheniens qui étoient à Samos.

Il étoit auprès de Tiſapherne.

Thraſibule l'alla chercher & l'amena à Samos.

Grande action d'Alcibiade, qui s'oppoſe à la fureur aveugle des Atheniens.

Alcibiade ſauve Athenes par ſa prudence.

Ce qu'Alcibiade ſeul empêcha.] Il dit que puiſqu'on l'avoit élu Général, c'étoit à lui à regler tout ce qui regardoit la guerre, & il partit en même-tems comme pour aller conſulter avec Tiſapherne, qui étoit à Milet. Mais c'étoit ſeulement pour ſe faire voir à ce Satrape avec toute la puiſſance dont on l'avoit revêtu;

remontrant le danger d'un ſi prompt départ, ſoit en les conjurant tous les uns après les autres, & en retenant les plus ardents; en quoi il fut très-bien ſecondé par Thraſybule du bourg de Stire, qui le ſuivit par tout, & qui étoit plus propre que perſonne à ſe faire entendre de toute l'armée, car c'étoit la voix la plus grande & la plus forte qui fût parmi les Atheniens.

Voix propre à ſe faire entendre de toute une armée.

Un autre grand ſervice qu'Alcibiade rendit encore à ſon pays, c'eſt qu'ayant promis de faire en ſorte que les vaiſſeaux de Phenicie, que les Lacedémoniens attendoient du Roi de Perſe, ſe joindroient à la Flotte Atheniene, ou qu'au moins il empêcheroit qu'ils ne ſe joigniſſent à leurs ennemis, il s'embarqua pour aller à leur rencontre, & fit tant que Tiſapherne manqua

Autre grand ſervice qu'Alcibiade rendit aux Atheniens.

Il s'embarqua & prit la route d'Aſpende avec treize vaiſſeaux.

& pour lui faire connoître qu'il étoit en état de lui faire beaucoup de bien & beaucoup de mal. Et il arriva de-là, dit fort bien Thucydide, que comme il avoit tenu en bride les Atheniens par Tiſapherne, il tint auſſi en reſpect Tiſapherne par les Atheniens. Etant retourné de Milet à Samos il trouva les Atheniens encore plus ardents pour aller à Athenes, & c'eſt-ce qu'il empêcha en faiſant ce que Plutarque rapporte ici. Ce ſeul trait ſuffit pour faire juger de la grande habileté & du grand ſens d'Alcibiade.

Et qui étoit plus propre que perſonne à ſe faire entendre de toute l'Armée, car c'étoit la voix la plus grande.] Quand Homere loüe des Généraux d'avoir la voix forte & de pouvoir ſe faire entendre de toute l'armée, ceux qui ne connoiſſent pas l'antiquité, ſe moquent de ces loüanges. *Voici* pourtant un témoignage bien formel de l'utilité que l'on tiroit de ces grandes voix. Un trompette porte juſqu'aux derniers rangs & aux dernieres troupes d'un Camp; des ſons qui n'inſtruiſent que de ce qu'on ſçait, mais une voix forte y porte la raiſon avec la parole & apprend ce qu'on ne ſçait point; & c'eſt quelquefois un avantage qu'on ne ſçauroit trop eſtimer.

Et fit tant que Tiſapherne manqua de parole aux Lacedémoniens.]

de parole aux Lacedémoniens & ne leur amena point ces vaiſſeaux, qui avoient déja paru à Aſpende. Cependant les Atheniens & les Lacedémoniens accuſerent Alcibiade d'avoir détourné ce ſecours, & encore plus les Lacedémoniens, qui lui imputerent d'avoir repréſenté à ce barbare qu'il devoit laiſſer tous les Grecs ſe défaire les uns les autres, & tomber ſous leurs propres coups, car il n'étoit pas douteux que ceux pour qui la Flotte Phenicienne ſe déclareroit, ne remportaſſent la victoire & ne demeuraſſent les maîtres de la mer.

Aſpende ſur le côté de Pamphilie entre Rhodes & Cypre.

Alcibiade accuſé par les Atheniens & par les Lacedémoniens.

Quelque tems après, la faction des quatre cent fut entierement diſſipée, les amis d'Alcibiade ayant embraſſé le parti du peuple avec beaucoup de zele & d'affection. Le peuple voulut donc rappeller Alcibiade & lui ordonna de revenir; mais lui, jugeant que s'il retournoit à Athenes les mains vuides & ſans avoir rien fait, il ne devroit ſon rappel qu'à la compaſſion & à la faveur du peuple, il voulut pour rendre ſon retour glorieux & triomphant, mériter ce rappel

La faction des quatre cent diſſipée.

Le peuple rappelle Alcibiade.

On parla diverſement à cette action de Tiſapherne, qui empêcha la Flotte de Phenicie, déja arrivée à Aſpende, de continuer ſa route, & on en donnoit diverſes raiſons, mais Thucydide aſſure que la plus vrai-ſemblable étoit que Thiſapherne avoit voulu par là faire durer la guerre, & conſumer les Grecs en n'amenant point à l'un des deux partis un ſecours, que la victoire auroit néceſſairement ſuivi.

Quelque tems après, la faction des quatre cent fut entierement diſſipée.) La même année, quelques mois après ſon établiſſement. Ce fut la 2. année de l'Olymp. XCII.

Il veut mériter ce rappel par quelque exploit éclatant.

par quelque exploit conſidérable; c'eſt pourquoi partant de Samos avec un petit nombre de vaiſſeaux, il croiſoit autour des Iſles de Cos & de Gnide, où ayant appris que Mindare, Amiral de Sparte, navigeoit vers l'Helleſpont avec toute ſa Flotte, & que les Atheniens le pourſuivoient, il cingla de ce côté-là avec une extrême diligence pour ſecourir les Atheniens, & par un coup de bonne fortune il arriva avec ſes dix-huit vaiſſeaux juſtement dans le tems que les deux Flottes engagées vis-à-vis d'Abyde dans un combat qui dura juſqu'à la nuit, chacune etoit battuë d'un côté, pendant qu'elle avoit l'avantage de l'autre.

Parce qu'il croyoit que la Flotte ennemie étoit encore à Milet.

Les deux armées également trompées à ſon arrivée.

Dès qu'il parut, les deux armées également trompées, conçurent des ſentimens de crainte ou d'eſperance, que le ſuccès dément. Car ſon arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates & abattit celui des Atheniens. Mais Alcibiade arborant ſur ſon bord Amiral les *Enſeignes Atheniennes*, fondit ſur les Lacedémoniens,

Et que les Atheniens le pourſuivoient.] Thraſybule étoit parti de Samos avec cinquante-cinq vaiſſeaux pour dévancer Mindare & pour gagner.

Et par un coup de bonne fortune il arriva avec ſes dix-huit vaiſſeaux.] Thucydide, qui a décrit ce Combat naval d'Abyde à la fin de ſon VIII. Liv. ne parle point du tout de cette circonſtance de l'arrivée d'Alcibiade. La raiſon de cela eſt, à mon avis, que Thucydide mourut l'Eté de cette même année, avant qu'on eût eu à Athenes les dernieres rélations de tout ce qui s'étoit paſſé. Mais Xenophon, qui commence ſon Hiſtoire où Thucydide a fini la ſienne, n'a pas oublié d'en parler; il dit, que l'arrivée d'Alcibiade aſſûra la victoire des Atheniens, & acheva de mettre les ennemis en fuite.

qui étoient les plus forts & qui pourſuivoient vivement leur pointe, les mit en fuite, les pouſſa contre la terre, & s'acharnant ſur eux, il briſa leurs vaiſſeaux & fit un grand carnage des troupes qui s'étoient jettées dans l'eau pour ſe ſauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les ſecourir, & qu'à la tête de ſes troupes il ſe fût avancé ſur le rivage pour favoriſer leur fuite & pour ſauver leurs vaiſſeaux. Enfin les Atheniens s'étant rendu maîtres de trente de leurs navires, & ayant repris ceux qu'ils avoient perdus, ils érigerent un trophée.

Alcibiade ſe joint aux Atheniens & leur procure la victoire.

Alcibiade enflé de ce grand ſuccès, eut l'ambition de vouloir paroître devant Tiſapherne dans ce triomphant appareil. Ayant donc fait proviſion de préſens fort riches pour les lui offrir, tant en ſon nom, qu'au nom des Atheniens, il alla le trouver avec un train magnifique & digne du Général des Atheniens; mais il n'en reçut pas l'accuëil favorable qu'il avoit attendu; car Tiſapherne qui ſe voyoit accuſé par les Lacedémoniens, & qui craignoit que le Roi ne le punît enfin de n'avoir pas exécuté ſes ordres, trouva qu'Alcibiade s'offroit à lui fort à propos, le fit arrêter & l'envoya priſonnier à Sardis, pour ſe mettre à couvert par cette injuſtice des accuſations des Lacedémoniens.

Tiſapherne étoit alors ſur les côtes de l'Ionie.

Alcibiade arrêté par Tiſapherne & envoyé priſonnier à Sardis.

Trente jours après Alcibiade ayant recouvré un cheval, échapa à ſes gardes, s'enfuit à Clazomene & pour ſe venger de Tiſapherne, il ſe-

Alcibiade ſe ſauve de ſa priſon.

ma le bruit que c'étoit lui qui l'avoit relâché. De Clazomene il ſe rendit à la Flotte des Atheniens, & ſur les nouvelles que Mindare & Pharnabaze s'étoient retirez à Cyzique, il exhorta les Soldats & leur repréſenta la néceſſité où ils étoient de combattre les ennemis par terre & par mer, & d'aſſieger même Cyzique, leur faiſant voir que ſi leur victoire n'étoit entiere & complette, ils ne trouveroient ni vivres ni argent. En même tems il fit embarquer les troupes, & dès qu'il fut arrivé à l'iſle de Proconeſe, il ordonna qu'on enfermât au milieu de la flotte les vaiſſeaux legers & qu'on prît bien garde que les ennemis ne puſſent être avertis de ſes approches. Par bonheur pour lui une groſſe pluye accompagnée de furieux tonnerres, & qui fut ſuivie d'une épaiſſe obſcurité, lui aida ſi bien à cacher ſon entrepriſe, que non ſeulement les ennemis ne s'apperçurent pas qu'il approchoit, mais que les Athe-

Alcibiade s'embarque pour aller combattre Mindare & Pharnabaze retirez à Cyſique.

De Clazomene il ſe rendit à la Flotte des Atheniens.] Plutarque abrege trop. Xenophon marque exactement les démarches d'Alcibiade, qui avec cinq vaiſſeaux & un vaiſſeau de charge partit de Clazomene, alla à Cardia au bout de la Cherſoneſe de Thrace, où étoit la Flotte Athenienne. De Cardia il alla par terre à Seſte où il ordonna aux vaiſſeaux de ſe rendre. Theramene l'ayant joint avec vingt vaiſſeaux de Macedoine & Thraſybule avec vingt autres de Thaſos, il fit voile & alla à Parium dans la Propontide. Tous ſes vaiſſeaux au nombre de quatre-vingt-ſix, y étant arrivez il en partit la nuit, & arriva le lendemain matin à Proconeſe, petite Iſle vis-à-vis de Cyzique. Il apprit là que Mindare étoit à Cyzique avec Pharnabaſe, qui y avoit ſon armée de terre. Il ſe repoſa tout le jour à Proconeſe, le lendemain il harangua ſes Soldats & leur repréſenta la néceſſité qu'il y avoit d'attaquer les ennemis par terre & par mer, & de ſe rendre maîtres de Cyzique, &c.

niens mêmes, qu'il avoit fait embarquer avec précipitation, ne ſentirent pas qu'on avoit levé l'ancre, & qu'ils étoient partis.

Quand l'obſcurité fut diſſipée, on apperçut les vaiſſeaux du Peloponeſe, qui ayant pris un peu le large, s'exerçoient vis-à-vis du port. Alcibiade que craignit que les ennemis, voyant le grand nombre des vaiſſeaux qui le ſuivoient, ne gagnaſſent la rade, ordonna aux Capitaines de demeurer un peu derriere, & de ne le ſuivre que de loin, & prenant ſeulement quarante vaiſſeaux il va ſe préſenter aux ennemis, & leur offrir la bataille. Les ennemis trompez par ce ſtratageme, & mépriſant ſon petit nombre, viennent à lui, & engagent le combat; mais voyant arriver les autres vaiſſeaux Atheniens, ils perdent courage tout d'un coup & prennent la fuite. Alcibiade ſe détache alors avec vingt des meilleurs vaiſſeaux, s'approche du rivage, met pied à terre, pourſuit chaudement les fuyards, & en tue un fort grand nombre. Mindare & Pharnabaze s'oppoſent inutilement à ſes efforts, il tuë le premier, qui combattoit avec une valeur ſurprenante, & met l'autre en fuite.

Grande prudence d'Alcibiade.

Alcibiade gagne une grande bataille navale, prend Cyſique, & aſſure l'Empire de la mer aux Atheniens.

Il tue Mindare, & met en fuite Pharnabaze.

Les Atheniens demeurez maîtres du champ de bataille, des morts, des armes & des dépoüilles, & généralement de tous les vaiſſeaux, & ayant pris Cyzique abandonné par Pharnabaze, & privé du ſecours des troupes du Peloponeſe, qui avoient preſque toutes péri dans le combat, s'aſſûrerent

non ſeulement la domination de l'Helleſpont; mais chaſſerent encore de toute cette mer les Spartiates. On ſurprit auſſi des lettres, par leſquelles avec une préciſion fort Laconique, ces derniers donnoient avis aux Ephores du grand échec qu'ils avoient reçu; elles étoient écrites en ces termes : *La fleur de vôtre armée a péri, Mindare eſt mort le reſte des troupes meurt de faim, & nous ne ſçavons que faire ni que devenir.*

Lettres des Spartiates, qui donnent aux Ephores la nouvelle de leur défaite.

Cette victoire éleva ſi fort le courage des ſoldats d'Alcibiade, & les remplit de tant de fierté & d'orgueïl, que prétendant n'avoir jamais été vaincus & ſe diſant invincibles, ils dédaignoient de ſe mêler avec les autres ſoldats qui avoient été battus; car l'armée de Thraſyllus venoit d'être mal menée ſous les murs d'Epheſe, & en mémoire de cette défaite les Epheſiens avoient érigé un trophée de bronze à la honte des Atheniens. Et c'eſt ce que les ſoldats d'Alcibiade ne manquoient pas de reprocher aux ſoldats de Thraſyllus, ſe ventant eux-mêmes, exaltant la valeur

Fierté des ſoldats d'Alcibiade.

Thraſyllus battu ſous les murs d'Epheſe.

Mindare eſt mort.] Il y a dans le texte Μίνδαρος δ' ἀπόσσυται, mais ce mot ἀπόσσυται, n'eſt nullement un terme du langage de Sparte. Un manuſcrit rétablit le terme propre, qui eſt ἀπόλωλε. Ceux qui ne l'entendoient point l'ont changé en ἀπόσσυται, qui ſignifie la même choſe.

Car l'armée de Thraſyllus venoit d'être fort mal menée ſous les murs d'Epheſe.] Thraſyllus fut défait à Epheſe un an après la victoire d'Alcibiade à Cyzique, & ce que Plutarque rapporte ici arriva à Lampſaque où les deux armées allerent camper après s'être jointes à Seſte.

Les Epheſiens avoient érigé un Trophée de bronze à la honte des Atheniens.) Plutarque dit ici que ce Trophée de bronze étoit érigé à la honte des Atheniens, parce qu'auparavant on érigeoit des

de

de leur Général, & ne voulant ni camper avec eux, ni les ſouffrir dans les lieux d'exercice. Mais un jour que Pharnabaze avec beaucoup de cavalerie & d'infanterie tomba ſur eux comme ils fourrageoient les terres d'Abyde, Alcibiade arrivé à leur ſecours avec Thraſyllus, pouſſa & chaſſa juſqu'à la nuit les troupes de Pharnabaze; alors les deux armées qui juſques-là campoient ſéparement, ſe rejoignirent, & les ſoldats ſe faiſant reciproquement mille careſſes, & donnant toutes les marques d'une allegreſſe générale, s'en retournerent enſemble au camp.

Alcibiade pille tout le pays de Pharnabaze.

Il va aſſieger Chalcedoine.

Fils de Mindare.

Le lendemain Alcibiade après avoir dreſſé un trophée, pilla tout le pays de Pharnabaze, ſans que perſonne oſât lui reſiſter, & emmena beaucoup de Prêtres & de Prêtreſſes, qu'il renvoya quelque tems après ſans rançon. De là il alla aſſieger Chalcedoine qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, & qui avoit reçu garniſon de Lacedémone, & Hippocrate pour Gouverneur. La ville inveſtie, il apprit que les Chalcedoniens avoient retiré & mis en ſûreté les biens de la campagne entre les mains des Bithyniens, leurs amis & leurs voiſins. Il quitte donc l'armée, va paroître

Trophées que de bois, afin que ces Trophées venant à être bientôt conſumez par le tems, ces monumens de diſcorde fuſſent plûtôt abolis & ſouſtraits aux yeux & à la mémoire des hommes. Les Epheſiens donc, pour rendre immortelle la honte des Athéniens, érigerent des Trophées de bronze, & ce fut cette nouveauté humiliante que les Soldats d'Alcibiade reprochoient à ceux de Thraſyllus. On peut voir Diodore. Liv. XIII.

De-là il aſſiegea Chalcedoine.] Ville à la droite du Boſphore en

ſur les frontieres avec quelques troupes, & envoye un Heraut ſe plaindre des Bithyniens, qui, redoutant ſa colere, lui remettent tout entre les mains, & font amitié & alliance avec lui; il s'en retourne au camp, & enferme la ville d'une muraille qui alloit d'une mer à l'autre. Pharnabaze arrive avec une groſſe armée pour faire lever le ſiege, & Hippocrate de ſon côté ſort contre les Athéniens avec toutes ſes forces. Alcibiade met ſes troupes en bataille pour faire tête en même tems à ces deux ennemis, & après un long combat il oblige Pharnabaze à prendre honteuſement la fuite & tue Hippocrate & grand nombre de ſes meilleurs ſoldats. De là il monte ſur mer, & va dans l'Helleſpont & dans la Cherſoneſe pour faire payer les contributions & ramaſſer de l'argent.

Alcibiade gagne encore un grand combat contre Pharnabaze.

Il ſe ſert de la côte de la Propontide.

Dans ce voyage il prit la ville de Selymbria, où il expoſa ſa vie fort mal-à-propos; car ceux qui vouloient lui livrer la place, avoient promis d'élever pour ſignal à minuit un flambeau allumé. Mais ſur ce qu'un des complices de la conjuration chargea tout d'un coup, ils furent obligez de prévenir l'heure marquée, de peur d'être découverts. Le flambeau étant donc levé avant que l'armée fût aſſemblée, Alcibiade qui ne

entrant de la Propontide dans le pont Euxin.

Et enferme la ville d'une muraille.] C'étoit un retranchement de bois qui alloit de la Propontide au pont Euxin.

Il obligea Pharnabaze à prendre honteuſement la fuite.] Car Pharnabaze ne put ſe joindre à Hippocrate, n'ayant pû forcer les retranchemens, & ſe retira à Heraclée.

vouloit pas manquer cette occaſion, prit environ trente ſoldats avec lui, donna ordre que les autres ſuiviſſent le plus promptement qu'ils pourroient, & courut de toute ſa force vers les murailles. La porte ouverte & quelque vingt ſoldats armez à la legere l'ayant joint, il s'avança fierement; mais il entendit bientôt les Selymbriens armez qui venoient à ſa rencontre. Voyant donc qu'il n'y avoit aucune eſperance de pouvoir échapper s'il faiſoit ferme, & conſidérant auſſi d'un autre côté que juſqu'à ce jour-là il s'étoit maintenu invincible dans tous les combats où il avoit commandé, & qu'on ne lui avoit jamais vû prendre la fuite, frappé de ce point d'honneur, il s'opiniâtra plus qu'il ne devoit, & tout d'un coup il s'aviſa de ce ſtratageme, il commanda aux trompettes de ſonner le ſilence, & après que le bruit fut appaiſé, il ordonna à un de ſes gens de crier à haute voix, *que les Selymbriens ne priſſent pas les armes contre les Athéniens.*

Grande temerité d'Alcibiade.

Embarras d'Alcibiade, qui marque ſon grand courage.

Stratageme qui le ſauva.

Ce cri rallentit l'ardeur des uns, qui s'imaginerent que toute l'armée des ennemis étoit dans ſeur ville, & relevant l'eſperance des autres, les diſpoſa à écouter des propoſitions d'accommodement. Pendant qu'on parlemente l'armée Athenienne arrive, & Alcibiade jugea bien, comme cela étoit vrai, que les habitans n'avoient que

Il commanda aux Trompettes de ſonner le ſilence.] J'ai hazardé cette expreſſion qui eſt nouvelle dans notre langue, mais qui exprime parfaitement ce que Plutarque dit.

des penſées de paix, mais il craignit que la ville ne fût pillée par les Thraces, qui le ſuivoient en grand nombre, & qui n'ayant pris les armes que pour l'amour de lui, combattoient avec beaucoup d'affection pour ſon ſervice. C'eſt pourquoi il les fit tous ſortir de la ville, & traittant favorablement les Selymbriens, il ſe contenta de quelques ſommes d'argent, & les obligea de recevoir garniſon Athenienne, après quoi il ſe retira.

Il oblige les Selymbriens à recevoir garniſon Athenienne.

Pendant cette expédition d'Alcibiade, les autres Généraux Atheniens qui continuoient le ſiege de Chalcedoine, firent un traité avec Pharnabaze, dont voici les conditions : *Que Pharnabaze leur compteroit une certaine ſomme ; que les Chalcedoniens rentreroient dans l'obéiſſance & dans la dépendance des Athéniens, & leur payeroient tribut, & que les Athéniens ne commettroient aucun acte d'hoſtilité ſur les terres de Pharnabaze, qui s'engageoit de faire conduire en toute ſûreté leurs Ambaſſadeurs au grand Roi.*

Les autres Généraux Athéniens font un traité pour Chalcedoine avec Pharnabaze.

La ſomme de vingt talens, ſoixante mille livres.

Alcibiade arriva au camp ſur ces entrefaites; Pharnabaze voulut qu'il jurât comme les autres ; mais Alcibiade répondit qu'il ne jureroit qu'après lui. Quand les ſermens furent prêtez de part & d'autre, Alcibiade alla contre Byzance qui s'étoit auſſi revoltée, & l'environna d'une bonne muraille. Anaxilaus, Lycurgue & quelques autres, traiterent ſecretement avec lui, & promirent de lui livrer la place, à condition qu'il la ſauveroit

Alcibiade va contre Byzance, & l'aſſiege.

Xenophon en nomme encore trois, Cydon, Ariſton, & Anaxicrate.

Qu'il ne jureroit qu'après lui.) Au lieu de ἢ μετὰ qui ne ſignifie rien, il faut lire comme dans un ms. ἢ ἐκεῖνον.

du pillage. Sur cette parole il fit courir le bruit que des affaires nouvellement ſurvenuës le rappelloient en Ionie, & en plein jour il fit voile avec tous ſes vaiſſeaux ; mais étant retourné la nuit ſuivante, il deſcendit avec ſes meilleures troupes, & s'approchant des murailles, il ſe tint là ſans faire le moindre bruit, pendant que ſes vaiſſeaux entrant dans le port, & forçant les gardes avec de grands cris & un grand tumulte, étonnoient les Byzantins par cette attaque inopinée, & donnoient le tems à ceux qui étoient d'intelligence avec les Atheniens, de le recevoir dans la ville ſans aucune crainte, à cauſe que tout le monde couroit en foule au ſecours du port.

Ruſe dont ſe ſervit Alcibiade pour profiter d'une intelligence qu'il avoit dans la place.

Alcibiade ſe rend maître de Byzance par intelligence, mais non ſans un grand combat.

L'affaire ne ſe paſſa pourtant pas ſans combat du côté d'Alcibiade, car les troupes du Peloponeſe, les Beotiens & les Megariens qui étoient dans Byzance, ayant repouſſé ceux qui étoient deſcendus des vaiſſeaux, & les ayant obbligez d'y remonter, revinrent contre les Atheniens qui étoient dans la ville, & les chargerent avec beaucoup de vigueur ; le choc fut long & rude, mais enfin la victoire ſe déclara pour Alcibiade & pour Theramene qui commandoient chacun un corps ſéparé. Tous ceux qui échaperent à l'épée, furent faits priſonniers au nombre de trois cent. Après le combat aucun Byzantin ne fut mis à mort ni chaſſé. Car ceux qui avoient livré la ville, ne l'avoient fait qu'à cette condition qu'on ne leur feroit tort en aucune manie-

Grand combat qu'Alcibiade eut à ſoûtenir dans Byzance.

Il demeure victorieux.

re, & qu'on leur conſerveroit tous leurs biens.

Anaxilaus accuſé d'avoir livré la ville.

Auſſi quelque tems après Anaxilaus, accuſé à Lacedémone pour cette trahiſon, & obligé de défendre ſa vie, ſe juſtifia avec beaucoup d'éclat, & ne deshonora pas la beauté de ſon action par une Apologie honteuſe. Il dit *qu'étant Byzantin, & non pas Lacedémonien, & voyant périr, non pas Lacedémone, mais Byzance qui étoit ſi bien inveſtie, que rien n'y pouvoit entrer, & où le peu de bled qui y reſtoit, étoit conſumé par les troupes du Peloponeſe & de la Beotie pendant que les Byzantins mouroient de faim avec leurs femmes & leurs enfans, il n'avoit pas livré la ville aux ennemis, mais au contraire, il l'avoit arrachée aux malheurs de la guerre, & l'avoit ſauvée des miſeres & des calamitez qu'elle traîne après elle: & qu'en cela il avoit ſuivi les maximes des plus gens de bien de Lacedémone, qui ne trouvoient qu'une ſeule choſe véritablement belle & juſte, c'eſt de faire du bien à ſon pays.* Les Lacedémoniens confondus par cette réponſe, & tout honteux, le renvoyerent abſous, lui & ſes complices.

Ce qu'il dit pour ſa juſtification.

Maxime remarquable de Lacedémone.

Il eſt abſous avec ſes complices.

Alcibiade qui ſouhaitoit déja avec une paſſion demeſurée de revoir ſa Patrie, ou plûtôt de ſe faire voir à ſes Citoyens après tant de victoires, qu'il avoit remportées ſur leurs ennemis, reprit le chemin d'Athénes. Tous ſes vaiſſeaux étoient bor-

Et ne deshonora pas la beauté de ſon action par une apologie honteuſe.] C'eſt-à-dire, qu'il ne chercha pas à excuſer ſon action, & n'eut pas recours à la clemence de ſes Juges.

Reprit le chemin d'Athenes.] Il alla d'abord à Samos, & ayant pris là vingt vaiſſeaux, il côtoya la Carie, & entra dans le Golfe

dez de boucliers & de toute ſorte de dépouilles en forme de trophées, & traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avoit pris, il étaloit encore les enſeignes & les ornemens de ceux qu'il avoit brûlez, & qui étoient en plus grand nombre, car les uns & les autres faiſoient environ deux cent vaiſſeaux. Ce qu'ajoûte Duris de Samos, qui ſe vante de deſcendre d'Alcibiade, que Chryſogonus, qui avoit remporté le prix des jeux Pythiques, réglóit au ſon de ſa flûte le mouvement & la cadence des Rameurs, que Callipide excellent Acteur pour le tragique, vêtu d'une veſte magnifique, couvert d'un manteau Royal, & paré de tous ſes autres ornemens de Théatre, faiſoit l'office de comite & donnoit les ordres, & que le vaiſſeau Amiral entra dans le port avec une voile de pourpre, comme ſi c'eut été une compagnie de débauchez, qui, à l'iſſue d'un grand feſtin, fuſſent allez en maſque, cela dis-je, ne ſe trouve écrit

Alcibiade retourne à Athenes dans un appareil très-pompeux.

Ceramique. De-là, après avoir ramaſſé environ cent talens, cent mille écus, il retoutna à Samos. De Samos il alla à Paros avec vingt vaiſſeaux où il avoit embarqué tous ſes effets. De Paros il navigea dans le Golfe Laconique pour entrer dans le port de Gythium où on lui avoit dit que les Lacedémoniens équipoient trente vaiſſeaux, & pour attendre des nouvelles de la diſpoſition où les Athéniens étoient pour lui. Là il apprit que les Athéniens l'avoient nommé Général, conjointement avec Thraſybule & Conon, & reçut des lettres de ſes amis qui le preſſoient de revenir. Il mit donc à la voile. Xenoph. Liv. 1.

Et les ornemens de ceux qu'il avoit brûlez.) C'étoient des ornemens qu'on mettoit à la proüe & à la pouppe des vaiſſeaux, & que l'on ôtoit quand on vouloit.

Sage reflexion de Plutarque.

C'eſt ainſi que l'écrit Xenophon.

ni dans Theopompe, ni dans Ephorus, ni dans Xenophon. Il n'y a pas même d'apparence qu'Alcibiade revenant d'exil, & après tant de calamitez ſouffertes eût voulu inſulter ainſi aux Atheniens.

Au contraire on trouve qu'il ne s'approcha du port qu'en tremblant & ſaiſi de crainte, & qu'il n'oſa débarquer qu'après que, monté ſur le tillac, il eut vû ſon oncle Euryptoleme & grand nombre de ſes parens & de ſes amis qui étoient venus ſur le rivage pour le recevoir, & qui le preſſoient de deſcendre.

Empreſſement des Atheniens pour Alcibiade.

Dès qu'il fut deſcendu, tout le peuple qui étoit ſorti en foule, ne daignoit pas ſeulement regarder les autres Généraux, & tous s'empreſſant autour de lui, le careſſoient, le beniſſoient, & le couronnoient à l'envi. Ceux qui ne pouvoient l'approcher, le regardoient de loin; les vieillards le montroient à leurs enfans; & cette allegreſſe publique étoit mêlée de regrets & de larmes, qu'arrachoit le ſouvenir de leurs maux paſſez, qu'ils ne manquoient pas de comparer avec leur felicité préſente, *Jamais ils n'auroient manqué*, diſoient-ils, *la conquête de la Sicile; jamais toutes les autres eſperances, qu'ils avoient conçuës, n'auroient été vaines, s'ils avoient remis toutes leurs affaires &*

Ce que les Atheniens diſoient de glorieux à Alcibiade.

Son oncle Euryptoleme.] Je me ſuis accommodé ici à la généalogie la plus reçuë, ſelon laquelle Euryptoleme eſt fils de Megacles & frere de Dinomache mere d'Alcibiade. Xenophon fait pourtant cet Euryptoleme fils de Piſianax. Mais ce Piſianax m'eſt entierement inconnu. Plutarque a parlé encore de cet Euryptoleme dans la vie de Pericles.

toutes

toutes leurs forces entre les mains d'Alcibiade ſeul, puiſque préſentement ayant pris la protection & la défenſe d'une ville, qui non ſeulement avoit preſque perdu la domination de la mer, mais qui étoit à peine demeurée maîtreſſe de ſes fauxbourgs, & qui ſe voyoit encore déchirée par une horrible guerre civile, il l'avoit pourtant relevée & tirée de ſes ruines; & non content de l'avoir remiſe en poſſeſſion de l'empire de la mer, il l'avoit auſſi rendu victorieuſe par tout ſur la terre ferme.

Le décret auquel le peuple donna les mains pour ſon rappel, avoit été dreſſé par Critias, fils de Callæſchrus, comme il le témoigne lui-même dans ſes Elegies, où il dit à Alcibiade pour le faire ſouvenir du grand ſervice qu'il lui avoit rendu : *L'avis qui a produit votre retour, c'eſt moi qui l'ai propoſé le premier, c'eſt moi qui en écrivant le décret, vous ai ramené dans votre Patrie, c'eſt pour ainſi dire, ma langue qui à ſcellé votre rappel.*

Le rappel d'Alcibiade dreſſé par Critias.

Elegies de Critias.

Ce favorable accueil qu'on venoit de faire à Alcibiade, n'empêcha pas le peuple de s'aſſembler pour l'entendre dans ſes juſtifications. Il comparut donc, & après avoir déploré ſes malheurs, dont il n'accuſa que fort legerement le peuple, & qu'il rejetta entierement ſur ſa mauvaiſe fortune, & ſur quelque Démon envieux de ſa proſ-

Car pour ſa ſûreté il falloit qu'il fût abſous.

Adreſſe d'Alcibiade dans le diſcours qu'il fit au peuple pour ſe juſtifier.

Critias, fils de Callæſchrus.] C'étoit l'oncle de la mere de Platon, & le même qui fut un des trente Tyrans. Il avoit fait un traité de la République de Lacedémone, & des Elegies. Athenée rapporte un aſſez long fragment d'une de ſes Elegies, qui ſuffit pour faire voir qu'il avoit beaucoup de talent pour cette compoſition. Il appelloit dans cette Elegie la temperance *la voiſine de la pieté.*

Καὶ ἡ Εὐσεβίης γείτονα σωφροσύνην,

perité, il les entretint des deſſeins de leurs ennemis & les exhorta à ne concevoir que de grandes eſperances. Les Athéniens ravis de l'entendre, lui décernerent des Couronnes d'or, le nommerent Général ſur terre & ſur mer, ſans donner des bornes à ſa puiſſance, lui rendirent tous ſes biens & ordonnerent aux Eumolpides & aux Herauts de l'abſoudre des malédictions qu'ils avoient prononcées contre lui par ordre du peuple. Tous les Eumolpides & les Herauts étant occupez à revoquer leurs imprécations, le principal d'entre eux, nommé Theodore, eut le courage de dire, *mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait nul mal à la ville.*

Les Atheniens lui donnent des Couronnes d'or, & le nomment Général ſur terre & ſur mer.

Mot hardi de Theodore au ſujet d'Alcibiade.

Au milieu de cette gloire & de cette grande proſperité d'Alcibiade, la plus grande partie du peuple ne laiſſoit pas d'être troublée quand on conſidéroit le tems de ſon retour; car il étoit arrivé juſtement le jour qu'on célébroit la fête appellée *Plunteria*, c'eſt-à-dire, où l'on faiſoit la cérémonie de la Purification de la Déeſſe. Dans ce

Superſtition du peuple ſur le tems du retour d'Alcibiade.

La fête appellée Plunteria.

C'eſt le même Critias que Platon introduit dans ſes Dialogues.

Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait nul mal à la ville.] Ce Prêtre vouloit dire que les malédictions étant conditionelles, elles ne pouvoient tomber ſur la tête des innocens, & qu'ainſi on ne pouvoit ni les revoquer, ni les détourner de la tête des coupables. Ce mot étoit bien hardi dans une conjoncture ſi délicate, & lorſque le peuple témoignoit pour Alcibiade tant d'empreſſement.

Que l'on célébroit la fête appellée Plunteria.] C'étoit une fête que les Atheniens célébroient tous les ans en l'honneur de Minerve, adorée ſous le nom d'*Agraule*. Ce qui a donné lieu à l'erreur d'Heſychius, & d'autres qui ont crû qu'elle étoit célébrée en l'honneur d'Agraule fille de Cecrops,

jour là, qui eſt le vingt-cinq du mois de Juin, les Prêtres, appellez *Praxiergides*, célébrent des myſteres qu'ils tiennent fort ſecrets, ôtent à la Déeſſe tous ſes ornemens & couvrent ſa ſtatuë. C'eſt pourquoi de tous les jours malheureux, c'eſt celui où les Atheniens obſervent le plus de ne rien entreprendre de conſidérable. Il ſembloit donc que la Déeſſe ne recevoit pas Alcibiade agréablement, & avec un viſage ſerein, puiſqu'elle ſe couvroit & ſe cachoit, comme pour le repouſſer & pour l'éloigner d'elle.

Thragelion. Prêtres appellez Praxiergides.

Toutes choſes lui ayant pourtant réüſſi ſelon ſes déſirs, & les cent vaiſſeaux qu'il devoit commander, étant prêts, il differa ſon départ par une loüable ambition de célébrer les grands myſ-

Alcibiade differe ſon départ pour celébrer les grands myſteres. Voilà un bon devot.

comme Meurſius l'a remarqué. A cette fête on dépoüilloit la ſtatuë de la Déeſſe & on la lavoit, ce qui lui donna le nom de *Plunteria*; & ce jour étoit regardé comme un des jours les plus malheureux. On environnoit auſſi les Temples d'un cordon, pour marquer qu'ils étoient fermez, comme cela ſe pratiquoit dans tous les jours funeſtes, & on portoit en proceſſion des figues ſeches; parce que c'étoit le premier fruit qu'ils avoient mangé après le gland.

Qui eſt le 25. du mois de Juin.] Ce 25. du mois Thargelion répondoit, ſelon l'exacte ſupputation des Chronologiſtes, au ſecond jour de notre mois de Juillet, & c'eſt ce qui fait entendre ce que Xenophon a écrit, qu'Alcibiade partit d'Athenes trois mois après qu'il y fut arrivé. Car quelle apparence qu'il fût parti en Decembre? Ceci arriva la 1. année de l'Olymp. LXXXXIII.

Les Prêtres appellez Praxiergides.] Ce mot *Praxiergides* ſignifie à la lettre *opera facientes*, ce qui vaut autant que *celébrants les Myſteres*, car πρᾶξις ſignifie *faire, celébrer*, & τὰ ἔργα par excellènce, *les Myſteres.*

Oſtent à la Déeſſe tous ſes ornemens, & couvrent ſa ſtatuë.] Ils dépoüilloient Minerve de ſes habits & de ſes ornemens pour les laver, & cependant pour ne pas expoſer ſa ſtatuë nuë, on la couvroit.

Par une loüable ambition de celé-

teres. Car depuis le jour que les Lacedémoniens avoient fortifié Décelée & occupé tous les chemins qui menent d'Athénes à Eleuſine, la fête n'avoit pas été célébrée avec toute ſa pompe, on avoit été obligé de conduire la Proceſſion par mer. Ainſi il avoit fallu néceſſairement obmettre les ſacrifices, les danſes & pluſieurs autres particulieres devotions, qu'on avoit accoûtumé de faire par le chemin appellé *Sacré*, lorſqu'on portoit à Eleuſine la ſtatuë de Bacchus.

Alcibiade trouva donc que ce ſeroit une très-belle action, qui lui attireroit les benédictions des Dieux, & les loüanges des hommes, s'il rendoit à cette fête tout ſon luſtre & toute ſa ſolemnité en conduiſant la proceſſion par terre, & en la faiſant eſcorter par ſes troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis. Car ou Agis la laiſſeroit paſſer tranquillement malgré les nombreuſes troupes qu'il avoit à Décelée, ce qui diminueroit conſidérablement la réputation

Car le Roi Agis étoit encore à Décelée avec ſes troupes.

brer les grands Myſteres] Les Myſteres de Cerés & de Proſerpine. Cette fête duroit neuf jours, & le ſixiéme on portoit en proceſſion à Eleuſine la ſtatuë de Bacchus que l'on regardoit comme fils de Cerès & de Jupiter.

Qu'on avoit accoûtumé de faire par le chemin appellé ſacré.] J'ai ſuivi ici la correction de Meurſius qui a lû κατ' ἰδὸν ἱερὰν, au lieu de κατὰ ἰδὸν ἱερᾶν. Car le chemin par où cette proceſſion alloit d'Athenes à Eleuſine étoit appellé *ſacré*. Polemon avoit fait un traité de ce chemin βιβλίον περὶ τῆς ἱερᾶς ὁδοῦ.

Alcibiade trouva donc que ce ſeroit une très-belle action.] Il le fit plûtôt pour achever de diſſiper, par cet acte de devotion, les ſoupçons d'impieté qu'il avoit excitez par la mutilation des ſtatuës, & par la profanation des Myſteres, car le peuple ſe paye de cet exterieur.

de ce Roi, & terniroit ſa gloire; ou s'il prenoit le parti de l'attaquer & de s'oppoſer à ſa marche, alors il auroit la ſatisfaction de livrer un ſaint combat, & un combat agréable aux Dieux, pour le plus grand & le plus vénérable de tous leurs myſtéres ſous les yeux de ſa Patrie, & de ſes propres Citoyens qui ſeroient les témoins de ſon courage.

Cette réſolution priſe, il avertit les Eumolpides & les Herauts de ſe préparer, envoya des ſentinelles ſur les hauteurs, détacha quelques coureurs dès la pointe du jour, & prenant les Prêtres, les Initiez & les Confreres avec ceux qui les initient, & les couvrant de ſon armée, il conduiſit toute cette pompe avec un ordre merveilleux & dans un très-grand ſilence. Jamais ſpectacle plus auguſte, ni plus digne de la majeſté des Dieux que cette proceſſion guerriere & cette expédition ſainte, où ceux qui ne portoient point d'envie à la vertu d'Alcibiade étoient obligez d'avoüer qu'il ne faiſoit pas moins les fonctions de grand Prêtre, que celle de Général. Aucun des ennemis n'oſa paroître, & Alcibiade ramena la ſacrée troupe dans Athénes avec une entiere ſûreté, ce qui lui éleva encore plus le courage, & augmenta ſi fort la fierté & l'audace de ſon armée, qu'elle ſe regardoit comme invincible pendant qu'il la commanderoit.

Alcibiade mene la Proceſſion à Eleuſine avec un ordre merveilleux.

Il gagna ſi fort l'affection des pauvres & de tout le bas peuple, qu'ils ſouhaittoient avec une paſſion demeſurée de l'avoir pour Roi. Pluſieurs

Tout le bas peuple eſt ſi fort entêté d'Alcibiade, qu'il le preſſe de ſe faire Roi.

s'en expliquoient hautement, & il y en eut qui s'adreſſant à lui-même l'exhorterent à ſe mettre au-deſſus de l'envie, à ne s'embarraſſer ni des loix ni des décrets, ni des ſuffrages, à écarter les brouillons qui troubloient l'Etat par leur babil, & à ſe rendre entierement maître des affaires, pour gouverner à ſa fantaiſie, ſans craindre les Délateurs. Pour lui, on ne ſçauroit dire quelle étoit ſa penſée ſur la Tyrannie, ni quel étoit ſon deſſein; mais les plus puiſſans craignant un embraſement, dont ils voyoient déja des étincelles, le preſſerent de partir ſans differer, en lui accordant tout ce qu'il demanda, & en lui donnant pour Collegues les Généraux qui lui furent les plus agréables.

Ils lui donnerent Ariſtocrate & Adimante qui ne devoient même commander que ſur terre.

Il mit donc à la voile avec cent vaiſſeaux, & alla deſcendre à l'Iſle d'Andros pour la punir de ſa rebellion; là il battit dans un grand combat les troupes du pays & celles de Lacedémone, mais il ne prit pas leur ville, & ce fut enſuite le premier chef de l'accuſation que ſes ennemis intenterent contre lui. Car s'il y a jamais eu d'homme que ſa propre gloire ait ruiné & détruit, c'eſt Alcibiade. La grande réputation, non ſeulement de courage & de hardieſſe, mais auſſi de capacité & de prudence qu'il avoit acquiſe par tant de grands ſuccès, le rendoit ſuſpect de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avoit pas fait, & l'on refuſoit de croire qu'il ne l'eût pas pû, parce que l'on étoit fortement perſuadé que rien de tout

Alcibiade gagne un grand combat dans l'iſle d'Andros.

Alcibiade détruit par ſa propre gloire.

Grande idée que les Athéniens avoient d'Alcibiade.

ce qu'il vouloit, ne lui étoit impoſſible. Les Atheniens attendoient même journellement les nouvelles de la réduction de Chio & de toute l'Ionie. C'eſt pourquoi ils étoient bien fâchez que ces nouvelles n'arrivaſſent pas auſſi promptement qu'ils l'avoient eſperé, & que les victoires d'Alcibiade n'égalaſſent pas la promptitude de leur imagination, ſans conſidérer que manquant d'argent, il faiſoit la guerre à des peuples qui avoient le grand Roi pour thréſorier, & qu'il étoit très-ſouvent obligé de quitter le camp pour aller chercher dequoi fournir à la paye & à la ſubſiſtance de ſes troupes.

Alcibiade manquoit d'argent pour payer & nourrir ſa flotte.

Mais voici l'origine & la ſource du dernier crime qu'on lui imputa. Lyſandre ayant été envoyé pour Général des troupes & de la flotte de Lacedémone, & Cyrus lui fourniſſant aſſez d'argent pour payer à ſes matelots quatre oboles de ſolde au lieu de trois, Alcibiade qui n'en pouvoit payer aux ſiens que trois, & qui encore les payoit fort mal, partit pour aller ramaſſer de l'argent dans la Carie, & laiſſa Antiochus ſur la flotte pour la commander. Cet Antiochus étoit fort bon Pilote, mais d'ailleurs homme étourdi & entreprenant. Alcibiade en partant lui avoit

La ſource du dernier crime qu'on imputa à Alcibiade.

Cyrus fils de Darius, & frere d'Artaxerxe. Il étoit venu à Sardis.

Alcibiade en partant pour la Carie, laiſſe Antiochus pour commander la flotte.

Laiſſa Antiochus ſur la Flotte pour la commander.] C'eſt le même Antiochus, qui avoit gagné ſes bonnes graces en lui rapportant la caille qu'il avoit laiſſé échapper. Voilà un petit ſervice bien payé, mais payé aux dépens du public.

Alcibiade en partant, lui avoit ordonné de ne point combattre.] Il y avoit bien d'autres Généraux ſur la Flotte, mais ils ne devoient commander que ſur terre, ainſi

ordonné de ne point combattre, quand même les ennemis viendroient l'inſulter, mais Antiochus fut ſi inſolent & ſi temeraire, que mépriſant les ordres de ſon Général, il remplit ſon vaiſſeau de troupes, & prenant avec lui un autre vaiſſeau il cingla vers Epheſe, & paſſant & repaſſant devant les prouës des vaiſſeaux ennemis il vomiſſoit toutes ſortes d'injures & d'outrages contre ceux qui les montoient. Lyſandre ſe détacha d'abord avec quelques navires pour le pourſuivre, mais voyant que les Atheniens venoient à ſon ſecours avec tous leurs vaiſſeaux, il mena contre eux toute ſa flotte, les défit, tua Antiochus, prit beaucoup de Navires, fit grand nombre de priſonniers & dreſſa un trophée. Sur cette fâcheuſe nouvelle, Alcibiade de retour à Samos voulut avoir ſa revanche, & alla préſenter la bataille à Lyſandre, qui content de ſa victoire, ne daigna pas ſortir contre lui.

Antiochus battu & tué par Lyſandre.

Thraſybule part du camp pour aller accuſer Alcibiade à Athenes.

En même tems Thraſybule, fils de Thraſon, le plus dangereux ennemi qu'Alcibiade eût dans ſon armée, partit du camp, & alla l'accuſer à Athenes. Pour enflammer encore davantage les ennemis, qu'il avoit dans la ville, il dit au peuple en pleine aſſemblée, *qu'Alcibiade avoit entierement ruiné les affaires, & perdu les vaiſſeaux des Atheniens, en abuſant de ſa puiſſance, & parce qu'entierement*

Ce qu'il dit pour enflammer les Atheniens contre lui.

Antiochus ſe trouvoit le maître malheureuſement.

Devant les prouës des vaiſſeaux] Il dit *les prouës*, parce que les vaiſſeaux dans le port ont la prouë tournée du côté de la mer, pour la partance.

livré

livré à des hommes, qui par leurs débauches, par leurs yvrogneries & par leurs plaiſanteries de matelot étoient parvenus à avoir tout crédit auprès de lui, il leur abandonnoit toute ſon autorité pour aller s'enrichir à ſon aiſe dans les Provinces, où plongé dans la crapule il commettoit mille inſolences & deshonoroit Athenes, en s'abandonnant à toutes ſortes d'infames plaiſirs avec les Courtiſanes d'Ionie & d'Abyde, & cela pendant qu'il laiſſoit ſa flotte en préſence de celle des ennemis.

Il déſigne Antiochus.

On lui fit auſſi un crime des forts qu'il avoit bâtis en Thrace, près de la ville de Bizanthe, pour ſe préparer un aſyle & une retraite, comme ne pouvant, on ne voulant plus vivre dans ſon pays. Les Atheniens ajoûterent foi à ces calomnies, & nommerent d'autres Généraux, faiſant éclater la colere où ils étoient contre lui, & leur mauvaiſe volonté.

On lui fait un crime des forts qu'il avoit bâtis près de Bizanthe en Thrace

Ils nommerent dix Généraux. Zenoph. liv. 1.

Alcibiade informé de ce qui s'étoit paſſé à Athenes, quitta abſolument le camp; & ayant aſſemblé quelques troupes étrangeres, il alla faire la guerre à ſes dépens dans les parties de la Thrace, qui ne reconnoiſſoient point de Roi, où il amaſſa de grandes ſommes de tout le butin qu'il fit, & mit à couvert des courſes & des hoſtilitez des Barbares les Grecs qui habitoient ces cantons.

Alcibiade va faire la guerre à ſes dépens à certains peuples de Thrace.

Quelque tems après, les Généraux Tydée, Me-

Quelque tems après, les Généraux Tydée, Menandre & Adimantus.) Plutarque paſſe ici trois ans preſque entiers, & tout ce que firent les dix Généraux qui ſuccederent à Alcibiade. Car il paſſe la 25. année de la guerre du Peloponeſe, la 26. où les Atheniens

nandre & Adimantus, qui étoient à Ægos Potamos avec toute la flotte Athenienne, avoient pris la coûtume d'aller tous les matins à la pointe du jour inſulter la flotte de Lyſandre, qui étoit à Lampſaque & le provoquer au combat, après quoi ils s'en retournoient & paſſoient le reſte du jour ſans précaution & en déſordre, comme mépriſant un ennemi qui n'oſoit ſortir du port. Alcibiade qui étoit près de là, ne negligea pas une occaſion ſi favorable de ſervir ſon pays, & montant à cheval, il alla trouver les Généraux, & leur remontra qu'ils ſe tenoient ſur une côte fort incommode où ils n'avoient ni ports ni villes voiſines, qu'ils étoient obligez de faire venir leurs proviſions de Seſte, qui étoit fort loin, & qu'ils avoient grand tort de ſouffrir que les gens de l'équipage, dès qu'ils étoient à terre, s'éloignaſſent & ſe débandaſſent chacun de leur côté, lors qu'ils voyoient vis-à-vis d'eux une flotte ennemie accoûtumée à exécuter avec une entiere obéïſſance les ordres du Général. Il leur conſeilla de changer de poſte & de gagner Seſte; mais les Généraux ne prirent point en bonne part ſes avis, & refuſerent d'y entendre, Tydée même, plus emporté que les autres, le traitant avec plus de

Alcibiade étoit ſi près, qu'il les voyoit de ſes murailles. Xenoph.

Remontrances très-ſages qu'il fait aux Généraux Atheniens.

Il en étoit à quinze ſtades.

Conſeil très-prudent qu'il leur donna.

Les Généraux rejettent ſon avis, & lui ordonnent de ſe retirer.

gagnerent la bataille des Arginuſes & la 27. preſque entiere, à la fin de laquelle les Atheniens allerent à Ægos Potamos, où ils reçurent l'échec dont il parle ici. J'ai crû néceſſaire d'avertir de ce vuide, afin que ceux qui voudroient ſe faire un plan d'hiſtoire ſur ces vies, n'y fuſſent pas trompez.

Qui étoient à Ægos Potamos.) La riviere de la Chevre ſur la côte de l'Helleſpont, vis-à-vis de Lampſaque.

hauteur & plus d'inſolence, lui commanda de ſe retirer, que ce n'étoit pas à lui à donner les ordres. Alcibiade s'en retourna donc, non ſans quelque ſoupçon que les Atheniens étoient trahis.

Comme il s'en retournoit, & qu'il s'entretenoit avec quelques-uns de ſes amis qui le reconduiſoient hors du camp, il leur dit, *que ſi on ne l'avoit pas ſi mal reçu, il forçoit en peu de jours les Lacedémoniens ou de combattre, ou d'abandonner leur flotte.* Les uns prirent ce mot pour une fanfaronnade, & pour un trait de vanité, & les autres ne trouvoient pas la choſe hors de toute vrai-ſemblance, car Alcibiade n'avoit qu'à embarquer avec lui beaucoup de Thraces, bons hommes de cheval, & bons archers, à faire une deſcente & à aller par terre attaquer les Lacedémoniens, ce qui auroit mis leur camp en grand deſordre. Quoi qu'il en ſoit, l'évenement juſtifia bien-tôt qu'il avoit parfaitement bien connu la faute que faiſoient les Atheniens, car Lyſandre étant tombé ſur eux, lors qu'ils s'y attendoient le moins, il n'y eut que huit vaiſſeaux qui ſe ſauverent avec Conon, tous les autres au nombre de près de deux cent voiles

Ce qu'Alcibiade dit à ceux qui le reconduiſoient hors du camp.

L'evenement juſtifia les remontrances d'Alcibiade, & le conſeil qu'il avoit donné.

La flotte Athenienne défaite par Lyſandre.

Car Alcibiade n'avoit qu'à embarquer avec lui beaucoup de Thraces.) C'eſt le ſens de Plutarque. Les Interpretes n'avoient pas entendu le mot ἐπαγάγων. D'Ægos Potamos il ne pouvoit aller par terre attaquer les Lacedémoniens à Lampſaque, puiſqu'il falloit traverſer l'Helleſpont, mais il pouvoit aller faire une deſcente, & c'eſt ce que Plutarque a dit.

Il n'y eut que huit vaiſſeaux qui ſe ſauverent.) Et un neuviéme appellé le vaiſſeau *Paralus*, qui alla porter à Athenes la nouvelle de cette défaite. Conon ſe retira à Cypre.

furent pris & emmenez avec trois mille priſonniers, qui furent égorgez quand la flotte victorieuſe fut de retour à Lampſaque.

Peu de tems après, Lyſandre ſe rendit maître d'Athenes, brûla leurs vaiſſeaux, & abbattit les longues murailles qui joignoient la ville au port du Pirée.

Alcibiade ſe retire en Bithynie.

Alcibiade allarmé de ces grands ſuccès des Lacedémoniens, & craignant de tomber en leur puiſſance, parce qu'ils étoient maîtres de la terre & de la mer, partit pour Bithynie, menant & tranſportant avec lui des richeſſes immenſes, quoi qu'il en laiſſât dans ſes fortereſſes beaucoup plus qu'il n'en tranſportoit. A ſon arrivée en Bithynie, les Thraces lui enleverent la meilleure partie de ſes richeſſes, ce qui lui fit prendre la reſolution de ſe retirer à la Cour d'Artaxerxe, dans l'eſperance que dès que ce Roi le connoîtroit, il ne le trouveroit pas moins utile à ſon ſervice, qu'il avoit trouvé Themiſtocle. Outre qu'il avoit un prétexte plus juſte & plus legitime de ſe jetter entre ſes bras, car il n'alloit pas, comme Themiſtocle, ſolliciter le Roi, & implorer ſa protection contre

Il fait reſolution de ſe retirer à la Cour d'Artaxerxe.

Difference de la retraite d'Alcibiade à la Cour du grand Roi, & de celle de Themiſtocle.

Peu de tems après.] L'année ſuivante, c'eſt-à-dire, la derniere année de l'Olymp. LXXXXIII. qui fut la derniere de la guerre du Peloponeſe.

Dans l'eſperance que dès que ce Roi le connoîtroit, il ne le trouveroit pas moins utile à ſon ſervice qu'il avoit trouvé Themiſtocle.) Plutarque ſuit toûjours l'opinion de Thucydide, qui écrit que Themiſtocle arriva à la Cour du grand Roi, lorſque Xerxes venoit de mourir, & que ſon fils Artaxerxe venoit de monter ſur le Thrône, ce fut auprès d'Artaxerxe que ſe refugierent Themiſtocle & Alcibiade.

ſes Citoyens, mais au contraire lui demander ſon ſecours contre les ennemis de ſa patrie. Ne doutant donc point que Pharnabaze ne le fît conduire ſûrement à la porte du grand Roi, il alla le trouver en Phrygie, où il lui fit la cour pendant quelque tems, & reçut de lui toutes ſortes d'honneurs & de marques d'eſtime.

Il va trouver Pharnabaze en Phrygie, pour être conduit à la porte du grand Roi.

Les Atheniens étoient dans la derniere déſolation de voir leur puiſſance entierement abbattuë; mais après, qu'avec l'Empire de la Grece ils eurent perdu encore la liberté, Lyſandre les ayant mis ſous la domination de trente Tyrans; les ſages reflexions, qu'ils n'avoient pas faites pendant qu'elles pouvoient encore les ſauver, leur vinrent dans l'eſprit lors qu'elles leur étoient entierement inutiles, car ils ne ceſſoient de déplorer, & de compter l'une après l'autre toutes les fauſſes démarches qu'ils avoient faites, & toutes les grandes fautes où ils étoient tombez.

Abbattement des Atheniens.

Celle qui leur parut la plus grande ſans comparaiſon, fut leur emportement contre Alcibiade, qu'ils avoient chaſſé ſans qu'il eût aucun tort; car pour punir l'imprudence d'un Pilote, qui n'avoit perdu que quelques vaiſſeaux, ils en avoient commis eux-mêmes une bien plus grande, de ſe priver du plus ſage & du plus grand de leurs Généraux.

Leur repentir du traittement qu'ils ont fait à Alcibiade.

Cependant au milieu de ces grandes ténébres, ils ne laiſſoient pas de conſerver quelque foible rayon d'eſperance, qui leur laiſſoit entrevoir que leurs affaires n'étoient pas entierement

Ils conſervent encore quelque lueur d'eſperance, & ſur quoi.

ſans reſſource pendant qu'Alcibiade vivoit. Car ſi dans ſon premier exil il n'avoit pas eu la patience de vivre en repos loin du bruit des armes, à plus forte raiſon, diſoient-ils, s'il le peut, ne ſouffrira-t'il point préſentement l'orgueïl & l'inſolence de Lacedémone, & les cruautez & les injuſtices des trente Tyrans. Et ce n'étoit pas ſans quelque ſorte de raiſon que le peuple ſe mettoit ces imaginations dans la tête, puiſque même les trente Tyrans, crurent que pour leur ſûreté, ils devoient s'informer avec grand ſoin des démarches d'Alcibiade, & avoir une très-grande attention ſur tout ce qu'il faiſoit, & ſur toutes les meſures qu'il pouvoit prendre.

Les trente Tyrans ont grand ſoin de s'informer des démarches d'Alcibiade.

Enfin Critias remontra à Lyſandre que la ruine de la Democratie à Athenes aſſûroit véritablement l'Empire de la Grece à Lacedémone, mais que cependant quelque accoûtumez que les Atheniens puſſent jamais être à l'Oligarchie, Alcibiade tant qu'il vivroit, ne les laiſſeroit point en repos, juſqu'à ce qu'ils euſſent ſecoüé le joug de cette dure ſervitude.

La ruine de la Democratie à Athenes, aſſûroit à Lacedémone l'Empire de la Grece.

Critias veut rendre Alcibiade ſuſpect à Lyſandre.

Lyſandre ne ſe laiſſa point perſuader à ce diſcours juſqu'à ce qu'il eût reçu une lettre des Ephores, qui lui ordonnoient de ſe défaire d'Alcibiade à quelque prix que ce fût, ſoit qu'ils redoutaſſent ſon activité & ſon grand courage qui le pouſſoit aux plus hardies entrepriſes, ſoit qu'ils vouluſſent faire plaiſir au Roi Agis. Il envoya donc cet ordre à Pharnabaze, & lui commanda de l'exé-

Les Ephores envoyent à Lyſandre ordre de ſe défaire d'Alcibiade, & Lyſandre envoye cet ordre à Pharnabaze.

cuter. Pharnabaze donna cette commiſſion à ſon frere Magée & à ſon oncle Suſamithres.

Vie infame d'Alcibiade dans un bourg de la Phrygie.

Alcibiade étoit alors dans une bourgade de la Phrygie, où il vivoit avec ſa concubine appellée Timandre. Une nuit il fit ce ſonge : il lui ſembla que vêtu des habits de ſa maîtreſſe, il étoit couché dans ſon ſein, & que ſa maîtreſſe lui peignoit & lui fardoit le viſage comme à une femme; d'autres diſent qu'il vit en ſonge, que Magée lui coupa la tête, & qu'on brûla ſon corps, mais tous conviennent qu'il fit ce ſonge peu de tems avant ſa mort.

Songe d'Alcibiade

Ceux qu'on envoya pour le tuer n'eurent pas le courage d'entrer où il étoit, & ſe contenterent de mettre le feu à ſa maiſon.

Ceux qu'on envoya pour le tuer, n'ayant pas le courage d'entrer où il étoit, ſe contenterent d'environner la maiſon & d'y mettre le feu. Alcibiade ſe ſentant pris, ramaſſe tout ce qu'il peut de hardes, de tapiſſeries & de couvertures, & les preſſant enſemble, il les jette au milieu du feu, & ſon manteau entortillé autour de ſon bras gauche, & l'épée à la main, il ſe lance au travers des flammes, & en ſort ſans aucun dommage, les hardes qu'il y avoit jettées n'étant pas encore

Prudence & courage d'Alcibiade pour ſe tirer de ce péril.

Les hardes qu'il y avoit jettées n'étant pas encore achevées de conſumer.) Amiot & l'Interprete Latin ſe ſont également trompez à ce paſſage. Celui-ci traduit *inviolatus ante evaſit quam deflagrarent veſtes*, & Amiot, *& ſe jetta hors la maiſon, ſans que le feu lui fit aucun mal, ſinon qu'il lui brûla un peu ſes habillemens.* Ce n'eſt point du tout ce que Plutarque a dit, un ſage Hiſtorien pouvoit-il même relever cette circonſtance des habits d'Alcibiade un peu brûlez? Il eſt bien queſtion d'habits. Plutarque rend raiſon de ce qu'Alcibiade, paſſant tout au travers du feu, n'en fut point endommagé, c'eſt que toutes les hardes, c'eſt-à-dire, les tapiſſeries, les couvertures, qu'il y avoit jettées, n'avoient pas encore eu le tems de brûler.

achevées de conſumer. Sa vûë étonna & écarta les barbares, pas un n'oſa l'attendre ni en venir aux mains avec lui, mais tous en fuyant & en reculant, l'accablerent de dards & de fleches, il tomba mort ſur la place, & les Barbares s'étant retirez, Timandre alla ramaſſer ſon corps, & l'ayant enveloppé & couvert des plus belles robes qu'elle eût, elle lui fit des funerailles auſſi magnifiques que l'état de ſa fortune préſente le permettoit.

Alcibiade tombe mort, accablé de fleches que les Barbares lui tirent en fuyant.

Funerailles que lui fit ſa Concubine.

On prétend que Lais, cette célébre Courtiſane qu'on appelloit la Corinthienne, étoit fille de cette Timandre, mais qu'elle avoit été faite eſclave dans Hyccara, petite ville maritime de la Sicile. Quelques Auteurs qui conviennent de tout ce que je viens de rapporter d'Alcibiade, nient ſeulement, que ni Pharnabaze, ni Lyſandre, ni les Ephores ayent été les auteurs de ſa mort. Ils écrivent qu'Alcibiade avoit corrompu une jeune femme des plus nobles maiſons du pays, qu'il l'avoit toûjours avec lui, & que les freres de cette

Et l'ayant enveloppé & couvert des plus belles robes qu'elle eût.) Voici encore une autre faute d'Amiot qui a traduit, *Timandre alla prendre le corps, qu'elle enveloppa & enſevelit des meilleurs draps qu'elle eût.* Cette faute ſeroit aſſez legere s'il ne s'agiſſoit que d'un mot, & je ne l'aurois pas relevée; mais il s'agit ici du rapport que cette circonſtance a manifeſtement au ſonge que Plutarque vient de rapporter, & dont c'eſt ici l'accompliſſement; ſi Timandre n'enveloppe que de *draps* le corps d'Alcibiade, le ſonge eſt nul. Mais elle l'enveloppe de ſes propres robes, & voilà le ſonge accompli, car il ſongea que vêtu des habits de ſa maîtreſſe, il étoit couché dans ſon ſein.

Elle lui fit des funerailles auſſi magnifiques que l'état de ſa fortune &c.] Elle l'enterra dans le bourg appellé Melitſa. Athenée écrit qu'en paſſant par là il avoit vû le tombeau d'Alcibiade, ſur lequel l'Empereur Adrien fit met-

femme,

femme, ne pouvant ſupporter cet affront, mirent le feu la nuit à ſa maiſon, & le tuerent après qu'il eut paſſé au travers des flammes, comme nous l'avons dit.

tre la Statue du mort d'un marbre de Paros, & ordonna qu'on y immolât un taureau toutes les années.

CORIOLAN.

LA maiſon des Marciens à Rome a produit beaucoup de grands Perſonnages de famille Patricienne, parmi leſquels on compte Ancus Marcius, petit-fils de Numa, qui regna après Tullus Hoſtilius. Publius Marcius, & Quintus Marcius, qui ont conduit à Rome la plus abondante & la plus belle de toutes les eaux, étoient de cette illuſtre Famille, comme

Les grands Perſonnages qu'a produit la maiſon des Marciens.

Ancus Marcius, petit-fils de Numa.) Par Pomponia, fille de Numa, qui fut mariée à Marcius, comme Plutarque le rapporte dans la vie de Numa.

auſſi Cenſorinus, que le peuple Romain élut deux fois Cenſeur, & ſur la requiſition duquel il fit enſuite cette Loi, *Que la charge de Cenſeur ne pourroit plus être donnée deux fois à une même perſonne.*

Loi qui ordonnoit qu'un homme ne pourroit être deux fois Cenſeur.

Marcius élevé par ſa mere.

Caïus Marcius, dont j'écris la vie, ayant perdu ſon pere dans ſon bas âge, fut élevé ſous la conduite de ſa mere, & fit voir par ſon exemple que l'état d'orphelin eſt véritablement accompagné de pluſieurs maux; mais que pour devenir grand homme, & pour s'élever au-deſſus des autres par ſa vertu, il n'eſt nullement un obſtacle, & que c'eſt à tort que les ames baſſes l'accuſent, comme ſi par le peu de ſoin qu'on a eu d'eux, il étoit cauſe de leur lâcheté & de leur baſſeſſe.

Etat d'orphelin, quoi qu'accompagné de pluſieurs maux, n'eſt pas un obſtacle à la vertu.

Mais d'un autre côté auſſi ce même Marcius ſert de preuve à l'importante vérité qu'enſeignent ceux qui prétendent qu'une nature forte & généreuſe, ſi elle vient à manquer d'éducation, produit beaucoup de mauvaiſes choſes avec les bonnes, comme une terre vigoureuſe & fer-

Education plus néceſſaire à une nature forte & vigoureuſe qu'à une autre, & pourquoi.

Que l'état d'orphelin eſt véritablement accompagné de pluſieurs maux.] Plutarque a ici en vûë un paſſage d'Homere du XXII. liv. de l'Iliade, où Andromaque, qui vient d'apprendre la mort d'Hector, fait ſes triſtes regrets, & déplore ſur-tout les malheurs de ſon fils Aſtianax, qui ſe préſentent à elle, & dont elle fait un détail. *Quand même il échappe-roit à cette cruelle guerre, la vie ne ſera plus pour lui qu'un enchaînement de peines & de chagrins; des Etrangers s'empareront de ſon bien, car le même jour qui fait un enfant orphelin, lui ôte tous ſes amis, & le livre à tous les malheurs enſemble,*

Ἥμαρ δ' ὀρφανικὸν πατρὸς φίλου ἄμμορον ἔτω
δὴ τίθησι.

rile, qui n'eſt pas bien cultivée dans la ſaiſon. Car ſa force, ſa conſtance & ſa fermeté à ne démordre jamais de ce qu'il avoit reſolu, produiſirent certainement cette ardeur, cette vigueur & cette impetuoſité, qui lui firent exécuter de ſi grandes choſes; mais elles nourrirent auſſi en lui, une colere implacable, & une opiniâtreté invincible, qui ne cédoit jamais, & le rendirent ſi difficile & ſi mal propre à vivre & à converſer avec les hommes, que ceux même qui admiroient l'impaſſibilité avec laquelle il reſiſtoit aux voluptez, aux travaux & aux richeſſes, & qui donnoient à ces vertus leur véritable nom, en les appellant Temperance, Juſtice & Force, ne pouvoient le ſouffrir dans le commerce de la vie, & l'évitoient comme un homme incommode, ſauvage & imperieux; tant il eſt vrai que le plus grand fruit, que les hommes puiſſent tirer de la douce familiarité des Muſes, c'eſt de dompter, d'adoucir & de polir par les lettres & par l'éducation leur naturel dur & farouche, en permettant que la raiſon y produiſe la médiocrité, toûjours ſi précieuſe, & qu'elle en banniſſe tout ce qui eſt outré & exceſſif.

Marcius difficile & mal propre au commerce des hommes.

Le plus grand fruit que l'on puiſſe tirer du commerce des Muſes.

Car la vertu conſiſte dans ce milieu, que Plutarque appelle du nom de Mediocrité.

Dans ces tems-là le courage qui éclatte dans les actions de la guerre, & qu'on appelle force

Dans ce tems-là le courage qui éclatte dans les actions de la guerre, & qu'on appelle force & valeur, étoit la partie de la vertu.) Plutarque parle ici comme certains Philoſophes, qui diviſoient la vertu & la partageoient en pluſieurs parties diſſemblables, quoique ſelon le ſentiment des Philoſophes les plus ſages elle ne ſoit point diviſible, & que chacune de ſes parties ſoit la vertu entiere

& valeur, étoit la partie de la vertu la plus généralement eſtimée à Rome, & ce qui le prouve, c'eſt qu'on donnoit à cette eſpece particuliere, le nom qui embraſſe tout le genre, & qu'on appelloit la vaillance du nom de *Vertu*. Marcius qui avoit encore plus d'inclination & plus de penchant pour la guerre que tous les Romains de ſon tems, jugeant avec raiſon que les armes étrangeres & artificielles ne ſont pas d'un grand uſage pour ceux qui n'ont pas eu ſoin d'exercer & de préparer celles qui leur ſont propres & naturelles, puiſqu'elles ſont nées avec eux, il forma & dreſſa ſi bien ſon corps à toutes ſortes d'exercices & de combats de Lice, qu'il couroit avec une extréme viteſſe, luttoit avec une vigueur & une force qu'on ne pouvoit ſoûtenir, & quand il en venoit aux priſes dans les véritables combats, il étoit toûjours invincible. Ses camarades qui dans les exercices publics lui diſputoient le prix du courage, & de la vertu, ne manquoient jamais d'imputer leur défaite à ſa force inſurmontable, qui ne ſuccomboit ſous aucun travail.

Vaillance déſignée par le nom de vertu.

Inclination de Marcius pour la guerre.

Armes artificielles inutiles à ceux qui n'ont pas eu ſoin des armes naturelles.

Il fit la premiere campagne encore fort jeune,

Premiere campagne de Marcius.

& parfaite. Cette matiere a été traitée au long dans les argumens que j'ai mis à la tête de deux Dialogues de Platon, du Laches & du Protagoras.

Et ce qui le prouve.] J'ai ſuivi ici la leçon d'un Manuſcrit, où au lieu de ᾧ μαρτυρεῖτο, on lit ὡς περὶ μαρτυρεῖτο, &c.

Qu'on appelloit la vaillance du nom de vertu.) Cela n'étoit pas particulier aux Romains, puiſque parmi les Grecs ἀρετὴ qui ſignifie *vertu*, a auſſi été pris pour vaillance.

Il fit ſa premiere campagne encore fort jeune.] C'étoit la premiere année de l'Olymp. LXXI.

lorſque Tarquin le Superbe chaſſé du thrône, reduit à l'extrémité après pluſieurs batailles perduës, & joüant, pour ainſi dire, de ſon reſte, revenoit à la tête de pluſieurs peuples du Latium, & de toute l'Italie, qui faiſoient un dernier effort pour le rétablir dans Rome, moins dans le deſſein de le ſervir, que dans la vûë de s'oppoſer à l'accroiſſement des Romains, qui les rempliſſoit de crainte & d'envie. Dans la bataille qui fut diſputée avec beaucoup d'opiniâtreté, & où la Fortune changea ſouvent de parti, Marcius combattant avec une valeur étonnante ſous les yeux du Dictateur, vit un Romain porté par terre, il courut à ſon ſecours, le couvrit de ſa perſonne, arrêta l'ennemi qui alloit l'achever, & le tua ſur la place. Après la victoire, le Général le couronna des premiers d'une Couronne de chêne; car c'eſt la coûtume des Romains d'honorer de cette couronne celui qui a ſauvé à la guerre un Citoyen, ſoit qu'on ait voulu par là faire hon-

A. Poſthumius.

Marcius ſauve la vie à un Romain.

C'eſt la Couronne qu'ils appelloient Civique.

l'an de Rome 258. 493. ans avant N. S.

Dans la bataille qui fut diſputée avec beaucoup d'opiniâtreté.] Il parle de la bataille qui fut donnée près du lac Regillus, Tite-Live 2. & Denis d'Halicarn. VI.

Et où la Fortune changea ſouvent de parti.) Denys d'Halicarnaſſe, qui a admirablement décrit ce combat, dit γίνεται δὲ ποικίλαι καὶ ἀγχίροποι αἱ τοῦ ἀγῶνος τύχαι. *La fortune de ce combat fut très diverſe, & changea ſouvent de parti.*

Soit qu'on ait voulu par là faire honneur au chêne.) Plutarque s'amuſe à rechercher ici les raiſons qui ont fait choiſir le chêne pour couronner ceux qui avoient ſauvé la vie à un Citoyen, & il en rapporte quatre. La troiſiéme me paroît la plus vrai ſemblable, & c'eſt celle que Pline ſemble allouër. On pourroit dire auſſi que comme le chêne eſt l'arbre qui

Cet Oracle eſt rapporté par Herodote, liv. 1.

neur au chêne, à cauſe des Arcadiens qui ont été appellez *mangeurs de gland* par l'Oracle d'Apollon, ſoit parce que le chêne étant un arbre fort commun, les Généraux d'armée trouvent par tout de quoi récompenſer la valeur; ſoit enfin qu'on ait trouvé qu'il n'y avoit pas de couronne plus convenable à celui qui avoit ſauvé la vie à un Citoyen qu'une couronne de chêne qui eſt conſacrée à Jupiter, Patron & conſervateur des villes. D'ailleurs le chêne eſt le plus fertile de tous les arbres ſauvages, & parmi les arbres francs, il n'y en a point de ſi fort & de ſi robuſte. Les premiers hommes en tiroient leur pain & leur boiſſon, c'eſt-à-dire, le gland & le miel, & il leur fourniſſoit auſſi pour viande la plûpart des bêtes & des oyſeaux, en leur donnant le guy de chêne dont on fait la glû ſi utile pour la chaſſe. On dit que les deux Jumeaux Caſtor & Pollux ſe trouverent à cette bataille, & que d'abord après le combat, on les vit à Rome au milieu de la place ſur leurs chevaux tout en ſueur, annoncer cette victoire, dans le même endroit où ils ont encore aujour-

Utilité du chêne.

vit le plus long-tems, on voulut marquer par le choix de cette Couronne, que la gloire d'avoir ſauvé un Citoyen, étoit plus durable que celle qui venoit de toute autre action. Cette Couronne procuroit de grands privileges; celui qui en étoit honoré avoit droit de la porter toûjours; Quand il entroit aux jeux publics, le Senat ſe levoit pour lui faire honneur; Il avoit ſa place près des Senateurs, & ſon pere & ſon ayeul paternel jouïſſoient de toutes ſortes d'immunitez comme lui-même. Voilà une politique bien ſage & bien utile à l'Etat.

On dit que les deux jumeaux Caſtor & Pollux ſe trouverent à cette bataille.) Denys d'Halicar-

d'hui

d'hui un Temple près de la fontaine. C'eſt pourquoi ce jour ſi glorieux par ce grand ſuccès, & qui eſt le quinze de Juillet, qu'ils appellent les Ides, fut conſacré à ces deux freres.

Cette fontaine étoit près du Temple de Veſta, & elle leur étoit conſacrée.

Il ſemble que la réputation & les honneurs, dont les jeunes gens médiocrement ambitieux ſe voyent trop-tôt en poſſeſſion, & avant qu'ils ſoyent parvenus à un âge mûr & raiſonnable, éteignent leur ſoif & rempliſſent leur avidité trop facile à aſſouvir. Il n'en eſt pas de même des ames fortes & élevées, les honneurs qu'elles poſſedent ne font qu'aiguiſer & exciter davantage leur faim ; & ranimées par la réputation dont elles joüiſſent, elles ſont pouſſées comme par un vent impetueux vers tout ce qui eſt grand & beau ; car ne ſe regardant pas comme

Différence des effets que les honneurs avancez & précoces produiſent dans les ames élevées, & dans celles qui n'ont qu'une médiocre ambition.

naſſe débite cette Fable avec beaucoup de ſimplicité, & il étoit auſſi perſuadé de ce miracle, que s'il l'avoit vû de ſes propres yeux. Tite-Live, quoique d'ailleurs aſſez crédule, n'en a pas dit un mot ; il s'eſt contenté d'écrire que dans le combat le Dictateur Poſthumius voüa un Temple à Caſtor & à Pollux.

Qui avoit ſauvé la vie à un Citoyen.) Il eſt viſible qu'il y a au texte une faute de Copiſte, au lieu de τοῦτ' ἔτ, il faut corriger πάλιτε, comme dans un Manuſc.

Et qui eſt le quinze de Juillet, qu'ils appellent les Ides.] Ce quinze de Juillet tomboit alors par le déſordre du Calendrier au 24. de notre mois d'Octobre.

Dont les jeunes gens médiocrement ambitieux, ſe voyent trop-tôt en poſſeſſion.) Ces effets différens que les honneurs avancez & précoces produiſent dans les ames baſſes, qui n'ont qu'une médiocre ambition, & dans les ames élevées qui aſpirent à une véritable gloire, ſont parfaitement bien remarquez. Tous les ſiécles en fourniſſent des exemples. Ils éteignent l'ambition dans les unes, & l'enflamment dans les autres. Il n'en eſt pas de même des charges, des dignitez, des récompenſes lucratives, les premieres & les plus promptes irritent la ſoif des premieres qui voudroient les

ayant déja reçu la récompenſe, mais comme donnant ſeulement des gages de ce qu'on doit attendre d'eux, ils ont honte d'abandonner & de trahir leur propre gloire, & de ne pas la ſurpaſſer par des exploits encore plus grands & plus glorieux.

Les grands hommes veulent toûjours ſe ſurpaſſer eux-mêmes par des exploits plus grands que les premiers.

Se propoſer ſoi-même pour rival à ſoi-même.

Marcius animé de ces ſentimens, ſe propoſa lui-même à lui-même pour rival, & tâchant de ſe rendre toûjours par des nouveaux exploits comme un nouvel homme, il ajoûta ſans relâche grandes actions à grandes actions, entaſſa dépoüilles ſur dépoüilles, & fit naître entre les premiers & les derniers Généraux, ſous leſquels il ſervit, une eſpéce de jalouſie & d'émulation à qui l'honoreroit davantage, & à qui rendroit de plus grands témoignages de ſa valeur; car les Romains ayant eu dans ces tems-là pluſieurs guerres à ſoûtenir, & ayant donné un nombre infini de batailles, il n'y en eut pas une où Marcius ne remportât des couronnes & des prix d'honneur. Les autres ſe propoſoient la gloire pour fin de leur vertu, & pour lui il ſe propoſoit pour fin de ſa gloire

Marcius avoit remporté des Couronnes à toutes les batailles des Romains.

accumuler ſans les devoir à leurs ſervices, au lieu que les autres, contentes de les mériter, n'en font pas grand compte.

Ils ont honte d'abandonner & de trahir leur propre gloire.) Que le portrait que Plutarque fait ici d'un grand Homme noblement ambitieux & amoureux de la véritable gloire eſt beau!

Et lui il ſe propoſoit pour fin de ſa gloire la ſatisfaction de ſa mere.) Les plus grands Perſonnages ont mérité les éloges de la poſtérité par l'amour qu'ils ont eu pour leur pere & pour leur mere. Aujourd'hui il ſemble que ces ſentimens ſi juſtes & ſi naturels ſoient effacez du cœur des hommes les plus recommandables d'ailleurs

la ſatisfaction de ſa mere qu'il aimoit fort tendrement. Car qu'elle entendît les loüanges qu'on lui donnoit, qu'elle vît & touchât les couronnes qu'il avoit gagnées, & qu'elle l'embraſſât en verſant des larmes de joye, c'étoit en cela qu'il faiſoit conſiſter le comble de ſa gloire, & ſa ſouveraine félicité. On dit qu'Epaminondas fit paroître la même paſſion; car il compta pour le plus grand de ſes bonheurs, celui d'avoir eu ſon pere & ſa mere pour témoins de la victoire qu'il avoit remportée à la journée de Leuctres; mais pour lui il eut la joye de les voir ſurvivre l'un & l'autre à ce grand exploit, & ſe réjoüir & le féliciter de ſa gloire; au lieu que Marcius orphelin, ſe croyant obligé de payer comme par ſurcroît à ſa mere tous les plaiſirs qu'il devoit à ſon pere s'il eût vêcu, n'étoit jamais content, quelques honneurs qu'il rendît à Volumnia, & quelques plaiſirs qu'il lui fît. Elle le pria & le preſſa de ſe marier, il ſe maria, & même après avoir eu des enfans de ſon mariage, il demeura toûjours avec elle dans la même maiſon.

Juſqu'à quel point Marcius aimoit ſa mere.

Amour qu'Epaminondas eut pour ſon pere & pour ſa mere.

Où il défit les Lacedémoniens, & tua leur Roi Cleombrotus.

Beau ſentiment de Marcius.

Comme il avoit déja acquis beaucoup de réputation & d'autorité dans la ville par ſa vertu, le Senat qui avoit pris la protection des Nobles, étoit en guerre & en diſſention avec le peuple, qui ſe trouvoit fort maltraité par les uſuriers; car ceux qui avoient peu de bien, le voyoient

Cruauté des uſuriers.

par leurs bonnes qualitez. On en voit pourtant qui ajoûtent ce mérite à toutes leurs autres vertus, mais ils ſont rares.

saisir & vendre à l'ancan, & ceux qui n'avoient rien, étoient emmenez eux-mêmes prisonniers, quoiqu'ils montrassent les cicatrices des blessures qu'ils avoient reçuës en combattant vaillamment pour la Patrie dans toutes les guerres où ils s'étoient trouvez, & en dernier lieu dans celle qu'on avoit euë contre les Sabins, à laquelle ils s'étoient engagez sous la promesse que les riches leur avoient faite de les traiter avec plus de douceur, & sous l'autorité même du Senat qui avoit voulu que le Dictateur Manius Valerius fût le garant de cette promesse ; mais voyant qu'après avoir bien payé de leur personne à cette bataille & avoir vaincu les ennemis, ils n'en étoient pas plus soulagez, que les usuriers les traitoient avec plus de rigueur, & le Senat faisant semblant de ne se pas souvenir de ses promesses, les laissoit traîner en prison par leurs créanciers qui les retenoient pour gages de leurs dettes, alors ils remplirent la ville de trouble & de sédition.

Valerius Publicola, la derniere année de l'Olympiade LXXI.

Sédition dans Rome, à cause des usuriers.

Les ennemis avertis de ce désordre, *se jetterent* sur les terres de Rome, & y porterent le fer & le feu. Les Consuls eurent beau faire appeller à son de trompe ceux qui étoient en âge de porter les armes, afin qu'ils vinssent s'enroller, personne n'obéït à cette semonce. Là les Magistrats furent encore partagez ; les uns étoient d'avis qu'il falloit ceder en quelque façon aux pauvres, & relâcher un peu de la rigueur du droit ; les autres soûtenoient tout le contraire, &

du nombre de ces derniers étoit Marcius, non qu'il eſtimât que l'argent fût ce qu'il y avoit de plus conſidérable dans cette affaire, mais c'eſt qu'il regardoit cette audace & cette inſolence du peuple, comme le commencement de ſa déſobéïſſance, & comme un eſſai qu'il faiſoit de ſes forces pour renverſer enfin les loix ; c'eſt pourquoi il leur diſoit que *s'ils étoient ſages, ils arrêteroient au plutôt cette fureur effrenée, & étoufferoient de bonne heure une étincelle qui alloit cauſer un furieux embraſement.*

Raiſons qui portoient Marcius à s'oppoſer au relâchement qu'on propoſoit en faveur des pauvres.

Le Senat s'aſſembla pluſieurs fois en très-peu de tems ſans pouvoir rien conclure ; les pauvres s'atroupent tout d'un coup, s'exhortent les uns les autres, quittent la ville, & ſe retirent ſur le mont ſacré, qui eſt ſur le bord de la riviere d'Anio, ſans faire aucune autre ſédition ou violence, que d'aller criant par toutes les ruës, *qu'il y avoit déja long-tems que les riches les avoient chaſſez de leurs maiſons ; que par toute l'Italie ils trouveroient l'air, l'eau & la ſepulture, & qu'ils n'en avoient pas davantage à Rome, à moins qu'on ne leur comptât pour un avantage les bleſſures qu'ils recevoient, & la mort à laquelle ils s'expoſoient en combattant tous les jours pour les riches.*

Le peuple ſe retire ſur le Mont ſacré.

Plaintes du peuple.

Le Senat craignant les ſuites de cette émotion, leur députa dix vieux Senateurs, les plus doux & les plus populaires. Celui qui porta la parole, fut

Le Senat députe dix Senateurs au peuple.

Celui qui porta la parole fut Menenius Agrippa.] Menenius ne porta pas la parole, il ne parla qu'après que deux des Députez, M. Valerius & T. Largius eurent parlé, & que les Chefs de

Menenius Agrippa, qui après avoir bien conjuré le peuple, & lui avoir parlé avec beaucoup de liberté pour le ſenat, finit ſon diſcours par cette image celebre, dont il fit une eſpece d'Apologue, car il dit, *qu'un jour tous les membres du corps humain ſe mutinerent contre le ventre, ſe plaignant de ce que ſeul aſſis au milieu d'eux, il demeuroit là oiſif, ſans rien contribuer de ſa part au ſervice, pendant qu'ils avoient toute la fatigue & toute la peine de fournir à ſes appetits. Mais le ventre ne fit que rire de leur ſottiſe, de ne pas ſçavoir qu'il reçoit ſeul toute la nourriture, & qu'après l'avoir bien préparé, il la renvoye & la diſtribuë aux autres parties, qui mourroient de faim ſans lui.* Et pour leur en faire l'explication, Menenius ajoûta : *Romains, il en eſt de même du Senat par rapport à vous, c'eſt lui qui prépare, qui digere toutes les déliberations & toutes les affaires qui regardent l'œconomie publique, & qui entretient tout le corps de l'Etat, en vous envoyant & vous diſtribuant ce qui vous eſt utile & néceſſaire.*

Apologue célébre dont Menenius ſe ſervit pour appaiſer la ſédition.

Utilité du Senat.

Ce diſcours les ramena après qu'ils eurent demandé & obtenu du Senat qu'on éliroit de leur corps cinq hommes qui auroient pouvoir & autorité de proteger & de défendre les oppreſſez, & qu'on appelleroit *Tribuns du peuple.* Les premiers qu'on élut, furent les Chefs mêmes de la revol-

Tribuns du peuple créez.

la ſédition, Brutus & Sicinius, leur eurent répondu. Mais comme ce fut le diſcours de Menenius qui fit tout l'effet & qui appaiſa la ſédition, Plutarque lui en fait tout l'honneur, en diſant, *qu'il porta la parole.*

te, Junius Brutus, & Sicinnius Bellutus. L'union étant rétablie dans la ville par ce moyen, le peuple s'offrit d'abord à reprendre les armes & à ſuivre les Conſuls à la guerre, avec toutes les marques d'une franche & bonne volonté.

Marcius qui n'étoit pas content de ce que le peuple empiétoit ainſi ſur les Nobles, & qui voïoit la plûpart des Patriciens dans les mêmes ſentimens, ne laiſſa pas de les exhorter à témoigner autant de zéle & d'ardeur que le peuple pour la défenſe de la Patrie, & à faire voir qu'ils étoient moins au-deſſus de lui par leurs richeſſes & par leur puiſſance, que par leur vertu.

En ce tems-là la ville la plus conſidérable, & comme la capitale des Volſques, avec leſquels

Junius Brutus.] C'étoit un homme très-turbulent & très-ſéditieux ; il avoit de l'eſprit & s'exprimoit facilement. Son véritable nom étoit *Lucius Junius*, & comme celui qui avoit chaſſé les Tarquins s'appelloit L. Junius Brutus, ce mutin, pour rendre ſon nom entierement conforme à celui de ce Liberateur de la Patrie, ajoûta *Brutus* à ſon ancien nom, ce qui lui attira d'abord beaucoup de plaiſanteries & de brocards.

Ne laiſſa pas de les exhorter à témoigner autant de zéle & d'ardeur.] Cette circonſtance ne s'accorde pas trop bien avec la grande jeuneſſe de Coriolan ; car il n'y avoit alors que trois ans qu'il avoit fait ſa premiere campagne. Quelle apparence donc qu'un homme de cet âge exhortât les Patriciens ? Ni Denis d'Halicarnaſſe, ni Tite-Live ne font aucune mention de lui dans tout le tems de la ſédition du peuple ; & quand il eſt queſtion du ſiége de Corioles, Tite-Live dit, *erat tùm in Caſtris inter primores juvenum C. Marcius adoleſcens & conſilio & manu promptus.* La ſeule choſe qui puiſſe autoriſer Plutarque, c'eſt que Coriolan pouvoit être parmi les jeunes gens qui s'étoient d'abord oppoſez au Senat, & qui changerent enſuite d'avis, comme Denis d'Halicarnaſſe le rapporte liv. VI.

Le Conſul Cominius aſſiége Corioles capitale des Volſques.

on avoit la guerre, c'étoit Corioles. Le conſul Cominius ayant aſſiegé cette place, toute la nation des Volſques allarmée, s'aſſemble & ſe met en marche pour la ſecourir & pour combattre les Romains ſous ſes murailles, en les attaquant & en les enveloppant des deux côtez. Le Conſul Cominius partage ſes troupes, avec la moitié il va s'oppoſer au ſecours, & laiſſe l'autre moitié dans le camp continuer le ſiege, ſous le Lieutenant Titus Lartius, un des meilleurs & des plus braves Officiers qui fuſſent dans l'armée. Ceux de Corioles, mépriſant le petit nombre qui étoit reſté contre eux, font une ſortie, & fondant de tous côtez avec fureur ſur les Romains, les renverſent d'abord, & les pouſſent juſques dans leurs retranchemens. Là Marcius accourt avec une petite troupe, tuë tous ceux qui oſent lui faire tête, arrête les autres, & rappelle les Romains à haute voix. Car il étoit tel que le vieux Caton demandoit un homme de guerre, non ſeulement dangereux pour les coups de main, mais d'un regard ſi affreux, & d'un ton de voix ſi épouvantable que les ennemis ne pouvoient les ſoûtenir. La plûpart des Romains s'étant ralliez autour de lui, les ennemis effrayez, prennent la fuite; Marcius qui n'étoit pas encore ſatisfait de cet avantage, les pourſuit & les mene battant juſqu'à leurs portes. Là, voyant qu'une grêle de traits qu'on tiroit de deſſus les murailles empêchoit les Romains de pouſſer leur pointe, & qu'il n'y en avoit

Les aſſiégez d'un côté par une ſortie, & l'armée des Volſques de l'autre.

L'homme de guerre que demandoit le vieux Caton.

Marcius met les ennemis en fuite.

pas

pas un qui oſât ſeulement concevoir la penſée d'entrer pêle-mêle avec les fuyards dans une ville pleine d'ennemis, il les arrête, les exhorte & les encourage par ſon exemple, leur criant, *que la Fortune ouvroit bien plus la porte à ceux qui pourſuivoient, qu'à ceux qui étoient pourſuivis.* Malgré ces exhortations, peu de gens s'empreſſent à le ſuivre; mais lui ſe lançant au travers des ennemis & s'ouvrant un chemin, il entre parmi la foule, ſans que perſonne oſe s'oppoſer à ſes efforts, ni tourner ſeulement la tête.

Mot de Marcius.

Marcius entre pêle-mêle dans la ville avec les fuyards, quoique peu accompagné.

Quand il fut dans la ville, voyant qu'il n'y avoit que fort peu de ſes gens qui fuſſent entrez avec lui pour le ſeconder, & qu'ils étoient mêlez & confondus avec les ennemis, là ramaſſant toutes ſes forces, il fit des exploits incroyables avec une ardeur, une agilité & une grandeur de courage, qu'on ne ſçauroit aſſez louer, renverſa tout ce qu'il trouva ſur ſon paſſage, pouſſa les uns juſqu'aux extrémitez de la ville, força les autres à mettre bas les armes, & donna par là le tems à Lartius d'entrer avec tous ſes Romains.

Grands exploits de Marcius dans Corioles.

La ville priſe de cette maniere, la plûpart des troupes courent au pillage. Marcius irrité, va par tout criant, *que c'étoit une choſe bien honteuſe & bien indigne que pendant que le Conſul avec les Romains qui l'avoient ſuivi, étoit peut-être encore engagé au combat, ils ne ſongeaſſent qu'à amaſſer du butin; ou plûtôt, que ſous prétexte d'amaſſer du butin, ils ne cherchaſſent qu'à ſe mettre à couvert du danger, ſaiſis*

Diſcours de Marcius pour arrêter ſes ſoldats qui couroient au pillage.

de frayeur entre les bras de la victoire même.

Peu de ſoldats écouterent ſes remontrances, c'eſt pourquoi menant ceux qui s'offrirent volontairement à lui, il prit la route que l'autre armée avoit tenue, tantôt preſſant ſes gens de hâter leur marche, tantôt les conjurant de ne pas laiſſer rallentir leur ardeur, & tantôt levant les mains au Ciel, & priant les Dieux qu'il ne trouvât pas le combat fini, & qu'il pût arriver aſſez à tems pour partager avec ſes Citoyens le péril de cette journée.

Il marche au ſecours de l'autre armée.

Teſtament de Romains à la guerre.

C'étoit la coûtume des Romains, quand ils étoient rangez en bataille tout prêts à prendre leurs boucliers & à ceindre leurs robes, de faire leur teſtament ſans rien écrire, en nommant ſeulement leur heritier devant trois ou quatre témoins. Marcius en arrivant, trouva les ſoldats de Cominius dans cette occupation, les deux armées étant en préſence. D'abord ſa vûë étonna & effraya les premiers qui l'apperçurent, tant à cauſe du ſang & de la pouſſiere dont il étoit couvert, que du petit nombre qui l'avoit ſuivi; mais après qu'il ſe fut approché du Conſul, & qu'en lui tendant la main avec toutes les marques d'une véritable joye, il lui eut appris qu'il étoit maître de Corioles, & que Cominius le recevant à bras ouverts, l'eut embraſſé, alors tous

Marcius arriva comme les deux armées étoient prêtes à ſe choquer.

C'eſt pourquoi menant ceux qui s'offrirent volontairement.] Tite-Live ne fait aucune mention de cette ſeconde action de Coriolan, qui eſt encore plus glorieuſe que la premiere, & j'en ſuis ſurpris; mais Denys d'Halicarnaſſe la conte tout du long.

ceux qui entendirent cette bonne nouvelle, & ceux qui en jugerent par les ſignes, ſentant redoubler leur courage, crierent qu'on les menât au combat; mais avant le ſignal, Marcius demanda à Cominius quel étoit l'ordre de bataille des ennemis, & où ils avoient rangé leurs meilleures troupes. Cominius lui répondit qu'il croyoit que leur corps de bataille étoit compoſé des bandes Antiates, qui étoient les troupes les plus braves & les plus aguerries de toute leur armée, *faites moi donc la grace*, reprit Marcius, *de m'oppoſer à ces troupes là.* Le Conſul lui accorda ſa demande, après avoir admiré & loüé ſon courage & ſa bonne volonté.

Demande que Marcius fait au Conſul.

Comme on ſe fut ébranlé pour donner, Marcius devance ſa troupe, & charge avec tant de furie le milieu de la bataille des Volſques, qu'il l'enfonce du premier choc, mais les troupes des deux côtez s'étant tournées contre lui, & l'ayant envelopé, il alloit être accablé ſous le nombre, lorſque le Conſul, qui s'apperçut du danger où il étoit, envoya ſes meilleures cohortes pour le dégager; la mêlée fut cruelle & ſanglante autour de Marcius. Dans un moment on vit la terre couverte de morts, juſqu'à ce qu'enfin ces cohortes preſſent ſi vivement les ennemis, qu'elles les rompent & les mettent en fuite; en les pourſuivant, elles conjuroient Marcius qui étoit couvert de bleſſures & accablé de laſſitude, de ſe retirer au camp, mais il leur dit, *que ce n'étoit*

Il enfonce le corps de bataille des Volſques.

Le danger où il ſe trouve.

Le Conſul envoye ſes meilleures troupes à ſon ſecours.

Ce n'eſt point aux vainqueurs à être las.

point aux vainqueurs à être las, & ſe montra des plus ardens à la pourſuite. Toute l'armée des Volſques fut défaite, il y eut beaucoup de morts & grand nombre de priſonniers.

Le Conſul fait l'éloge de Marcius.

Le lendemain Marcius s'étant rendu auprès du Conſul, toutes les troupes aſſemblées, le Conſul monta ſur un Tribunal, & après avoir rendu aux Dieux les graces qui leur étoient dûës pour une ſi grande victoire, il s'adreſſe à Marcius, fait ſon éloge où il éleve merveilleuſement les grandes actions qu'il lui avoit vû faire dans le combat, & celles qu'il avoit appriſes par le rapport de Lartius, & lui donnant enſuite les prémices de tout le butin, il lui ordonne de choiſir ſur tous les biens, ſur les chevaux, & ſur les priſonniers, & de prendre la dixme de tout avant que l'on fît le partage aux troupes, & par deſſus, pour marquer qu'il avoit remporté le prix de la valeur, il lui donne pour lui le plus beau cheval de bataille magnifiquement harnaché.

Les dons qu'il lui fait.

Et autant d'argent qu'il en pourroit porter.

Toute l'armée applaudit à ces liberalitez; mais Marcius s'avançant dit, *qu'il recevoit avec joye le cheval dont il l'honoroit, & que les louanges de ſon Général lui étoient extrémement agréables, mais qu'il refuſoit tous les autres préſens, qu'il regardoit plûtôt comme une paye, que comme une marque d'honneur, & qu'il étoit content de partager également avec toute l'armée. Je vous demande pourtant*, ajoûta-t'il, *une grace par deſſus les autres, & je vous conjure de ne pas me la refuſer. J'ai parmi les Volſques un ami, qui eſt auſſi mon*

Marcius ne veut recevoir qu'un cheval, & refuſe tous les autres préſens.

Généroſité héroïque de Marcius pour un ami, & un hôte qu'il avoit parmi les priſonniers.

hôte, homme de bien & d'honneur ; il eſt du nombre des priſonniers, & au lieu qu'auparavant il étoit heureux & riche, il ſe trouve préſentement dans une dure ſervitude entre les mains de ſes ennemis. De tous les maux qui l'accablent, ſouffrez que je le ſoulage d'un ſeul, & que je l'empêche d'être vendu comme eſclave.

Ces paroles de Marcius furent ſuivies des acclamations de toutes les troupes, & il y en eut bien plus qui admirerent la force, qui le faiſoit triompher des richeſſes, que la valeur avec laquelle il domptoit ſes ennemis. Ceux même en qui les honneurs exceſſifs, qu'on lui rendoit, avoient excité quelque jalouſie, avouerent qu'il étoit d'autant plus digne de ces grands préſens, qu'il les refuſoit avec plus de modeſtie, & préfererent, ſans comparaiſon, la vertu qui lui faiſoit refuſer de ſi grands biens, à celle qui l'en avoit rendu digne; car de ſe bien ſervir des richeſſes, cela eſt beaucoup plus beau, que ſe bien ſervir des armes, & de ne pas les déſirer, cela eſt encore infiniment plus beau & plus heroïque que de s'en bien ſervir.

Vertu qui fait mépriſer les richeſſes préferable à celle qui les fait mériter.

Beau ſentiment de Plutarque.

Quand le bruit & les cris des troupes furent appaiſez, Cominius prenant la parole, leur dit, *Mes compagnons, vous ne ſçauriez pas contraindre Marcius à recevoir ces préſens, qu'il ne veut point, & qu'il s'opiniâtre à refuſer. Donnons-lui donc la ſeule récompenſe, qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de rejetter, & hâtons-nous d'ordonner que déſormais il ſera appellé Coriolan, à moins que la grande & belle action qu'il vient*

Diſcours que le Conſul Cominius fait à ſes troupes.

Surnom de Coriolan donné à Marcius.

A moins que la grande & belle action qu'il vient de faire ne nous

Ce ſont les actions qui donnent les noms.

de faire, ne nous ait prévenus, & ne lui ait déja donné ce nom. Depuis ce jour-là, il eut ce troiſiéme nom de *Coriolan*, d'où il eſt manifeſte que le nom propre étoit Caïus; que le ſecond, c'eſt-à-dire, Marcius, étoit le nom de la maiſon, ou de la famille, & que le troiſiéme étoit ordinairement une Epithete empruntée de quelque action, ou de la fortune, ou de la figure, ou de la vertu, tout de même que les Grecs donnoient des ſurnoms tirez des actions, comme *Soter*, *Sauveur*, & *Callinicius*, *victorieux*; de la figure, comme *Phyſcon*, *Ventru*, & *Grypus*, *nez Aquilin*, de la vertu, comme *Evergete*, *bienfaiteur*, & *Philadelphe*, *aimant ſes freres*, & de la fortune, comme *Eudaimon*, *heureux*, ſurnom qu'on donna au ſecond Prince de la famille des Battes. Il y a eu même des Rois qui ont porté des ſurnoms, qui n'étoient que des brocards, comme Antigonus, qui fut appellé *Doſon*, parce qu'il promettoit toûjours & ne donnoit jamais, & Ptolemée qui fut appellé *Lamyre*, c'eſt-

D'où étoient tirez les ſurnoms que donnoient les Romains & les Grecs.

Fondateurs de Cyrene.

Surnoms étoient ſouvent des brocards.

ait prévenus, & ne lui ait déja donné ce nom.) Car ce ſont les actions qui donnent les noms, & non pas le conſentement & la flatterie des peuples. Si elles les donnent, elles les ôtent auſſi; & c'eſt par là que S. Jerôme a expliqué cet endroit de la Geneſe, où Abraham achete d'Ephron un tombeau. Cet Ephron n'a pas plûtôt reçu de ce Patriarche le prix de ce tombeau, qu'il n'eſt plus appellé Ephron, mais *Ephran*. Ce changement ſe fait tout d'un coup pour marquer que ce n'eſt plus le même homme, & que ſa vertu a ſouffert quelque tâche & quelque diminution.

Depuis ce jour-là il eut ce troiſiéme nom de Coriolan.) Plutarque contiuuë pourtant toûjours dans la ſuite de l'appeller *Marcius*; & c'eſt ce que j'ai pris la liberté de changer dans la traduction. J'ai mis preſque toûjours Coriolan au lieu de Marcius, car il m'a

à-dire, *bouffon*. Cette derniere ſorte de ſurnoms moqueurs a été le plus en uſage parmi les Romains, juſques-là qu'ils appellerent *Diademate*, c'eſt-à-dire, ceint d'un Diadême, un des Metellus, parce qu'ayant eu long-tems une playe au front, il avoit toûjours paru en public la tête bandée. Ils en nommerent un autre de la même famille, *celer*, *prompt*, parce que fort peu de jours après la mort de ſon pere, il honora ſes obſéques d'un combat de Gladiateurs, de maniere que tout le monde fut ſurpris de ſa diligence & de la promptitude de cet appareil. Encore aujourd'hui ils donnent des ſurnoms empruntez de quelques accidens de la naiſſance, car ils appellent *Proclus* celui qui naît pendant que ſon pere eſt éloigné, & *Poſthume*, celui qui vient au monde après la mort de ſon pere; & s'il naît deux Jumeaux, & que l'un ſoit vivant & l'autre mort, on appelle le premier *Vopiſque*. Ils tirent auſſi des ſurnoms des défauts du corps, & non ſeulement des défauts legers, mais des défauts les plus conſidérables; car ils n'appellent pas ſeulement un homme *Sylla*, *couperoſé*, *boutonné*, & *Niger*, *noir*, mais auſſi *Cæcus*, *aveugle* & *Claudius*, *boiteux*, accoûtumant ſagement les hommes à ne pas rougir de la perte de la vûë & de tous les autres malheurs qui arrivent au corps, & à ne pas les prendre pour des injures; mais plûtôt à y répondre com-

Metellus Diademate, *pourquoi ainſi nommé.*

Surnoms tirez des accidens de la naiſſance.

Empruntez des défauts du corps.

Les noms tirez des malheurs qui arrivent au corps, ne doivent pas être pris pour des injures.

paru étrange qu'on vît au titre riolan ne fût pas nommé.
la vie de Coriolan, & que Co-

me à leurs noms propres. Mais peut-être que cette recherche convient mieux à d'autres traitez.

Les ſuborneurs du peuple renouvellent la ſedition.

La guerre finie, les Suborneurs du peuple ralumerent la ſédition, ſans avoir aucun nouveau ſujet de plainte, mais ils prirent pour prétexte de s'élever contre les Patriciens, les maux qui n'étoient que la ſuite de leurs premieres diſſentions & de leurs premiers déſordres; car la plûpart des terres avoient été abandonnées & laiſſées en friche, & les guerres avoient empêché que l'on ne fît venir du bled d'ailleurs; de ſorte que la cherté étoit fort grande. Les chefs du peuple voyant donc qu'il n'y avoit point de bled dans les marchez, & que quand même il y en auroit, le peuple n'avoit point d'argent pour en acheter, ils commencerent à ſemer de faux bruits, & à répandre des calomnies contre les riches, comme s'ils leur avoient ſuſcité la famine pour ſatisfaire leur ancienne inimitié.

Car la plûpart des terres avoient été abandonnées & laiſſées en friche.) Denys d'Halicarnaſſe remarque que le peuple s'étoit retiré ſur le Mont-ſacré d'abord après l'équinoxe d'Automne, un peu avant le tems des ſemences. Les Laboureurs & les Fermiers ſuivirent, les uns le parti des riches, & les autres celui des pauvres, de ſorte que la campagne demeura deſerte; & quand tout fut appaiſé, ce qui n'arriva que vers le ſolſtice d'hyver, on ne put reparer le tems perdu; car outre qu'on n'avoit pas fait proviſion de bled pour ſemer, les chevaux de labour étoient morts, & les eſclaves en fuite.

Et les guerres avoient empêché qu'on ne fît venir du bled d'ailleurs.) On envoya chez les Volſques, à Cumes & en Sicile. Mais les Volſques reçurent mal les envoyez, Ariſtodeme retint le bled qu'on avoit acheté à Cumes, & ceux qui allerent en Sicile eſſuyerent beaucoup de tempêtes, & ne purent amener de fort long tems des convois.

Sur

Sur ces entrefaites arriverent des Ambaſſadeurs du peuple de Velitres, qui donnoient entierement leur ville aux Romains, & qui les ſupplioient d'y envoyer une colonie, parce qu'une maladie contagieuſe y avoit cauſé une ſi grande mortalité, & fait un ſi grand ravage, qu'il y reſtoit à peine la dixiéme partie de ſes habitans. Les plus ſages jugerent que cette preſſante néceſſité de Velitres étoit arrivée fort à propos pour Rome, qui, à cauſe de la grande diſette, avoit un extréme beſoin d'être ſoulagée & déchargée d'une partie de ſes Citoyens; par ce moyen ils eſperoient de diſſiper la ſédition, en purgeant la ville de tout ce qu'il y avoit de plus turbulent & de plus ſéditieux, comme d'autant de mauvaiſes humeurs qui cauſoient la maladie. Les Conſuls ayant fait les rolles de ceux qui devoient compoſer la colonie, leur ordonnerent de partir, & enrollerent les autres pour la guerre contre les Volſques, eſperant, non ſeulement que par là ils leur ôteroient le loiſir de continuer ces guerres civiles, mais encore que les pauvres & les riches, le peuple & les Patriciens, ſe trouvant tous enſemble ſous les armes dans un même camp, & expoſez aux mêmes périls, ſe reconcilieroient d'eux mêmes, & vivroient plus paiſiblement qu'ils n'avoient fait.

Arrivée des Ambaſſadeurs de Velitres, ville des Volſques qui donnoient leur ville aux Romains.

Les Conſuls Geganius & Minucius, la ſeconde année de l'Olymp. 72.

Ils font les rolles de ceux qui doivent compoſer la colonie de Velitres.

Mais Sicinnius & Brutus qui excitoient le peuple par leurs harangues, s'oppoſerent à l'un & à l'autre de ces deſſeins, en criant que les Conſuls couvroient la plus inhumaine de toutes les cruau-

Sicinnius & Brutus s'oppoſent aux deſſeins des Conſuls.

Ce qu'ils diſent pour leurs raiſons.

tez ſous le doux nom de colonie, & précipitoient les pauvres dans le dernier de tous les malheurs, en les envoyant dans une ville infectée & toute pleine de corps morts qui n'étoient point enterrez, & en les expoſant à la fureur d'un Démon étranger & barbare, & qu'enſuite, comme s'ils n'étoient pas contens de faire périr une partie des Citoyens par la faim, & d'en donner une autre partie en proye à la peſte, ils excitoient encore volontairement une horrible guerre, afin qu'aucun fleau ne manquât à la ville, parce qu'elle s'étoit laſſée de ſe voir aſſervie aux riches.

Le peuple abbreuvé de ces diſcours, ne répondoit point à l'ordre des Conſuls qui faiſoient l'enrollement, & étoit entierement dégoûté de la nouvelle colonie. Le Senat ne ſçachant que faire dans cette conjoncture, Coriolan qui étoit déja fier de ſa réputation, qui avoit l'eſprit fort élevé, & qui ſe voyoit reſpecté & honoré des principaux de Rome, parut pour s'oppoſer à ces Orateurs mutins & ſéditieux.

Coriolan s'oppoſe à ces Orateurs mutins, & fait partir la Colonie.

On fit donc partir la Colonie, en établiſſant de groſſes peines contre ceux qui déſobéïroient au

Et en les expoſant à la fureur d'un Démon étranger & barbare.) C'eſt-à-dire, à la peſte que les Payens regardoient comme un Dieu exterminateur. Dans le premier intermede de l'Oedipe de Sophocle, le Chœur prie Minerve *d'éloigner ce Dieu exterminateur, qui ſans bouclier & ſans épée remplit Thebes de monceaux de morts*, & il l'appelle *Mars*, à cauſe de ſes ravages. Ici ces Tribuns l'appellent un *Démon Etranger*, parce que la peſte eſt très-oppoſée à la nature qu'elle détruit.

En établiſſant de groſſes peines contre ceux.] Car par un décret du Senat on choiſit au ſort ceux

ſort qui les avoit nommez. Mais la levée des gens de guerre ne pouvant être faite en aucune maniere, le peuple refuſant de prêter ſerment, Coriolan aſſembla ſes clients & quelques volontaires à qui il perſuada de le ſuivre, & alla fourrager les terres d'Antium, où ayant trouvé quantité de bled, de bétail & d'eſclaves, il ne ſe reſerva rien pour lui, & ramena à Rome ſes troupes chargées de butin, & qui ſuffiſoient à peine à conduire leur proye. Les autres voyant revenir leurs camarades ſi riches, commencerent à ſe repentir; & pleins d'envie, ils regardoient Coriolan de mauvais œil & ne pouvoient ſouffrir ſa gloire & ſa puiſſance, dont l'augmentation leur paroiſſoit comme la diminution & l'entier anéantiſſement de la leur.

Moyen que Coriolan imagine pour porter les mutins à s'enroller pour la guerre.

Peu de tems après Coriolan demanda le Conſulat; la plûpart ſe laiſſoient déja flechir à ſes prieres, & le peuple avoit quelque ſorte de honte de refuſer un homme qui étoit au deſſus des autres par ſa naiſſance & par ſa vertu, & de le deshonorer ſi publiquement, ſur tout après tous les grands ſervices qu'ils en avoient reçus;

Coriolan demanda le Conſulat.

qui devoient compoſer la colonie, & on établit de groſſes peines contre ceux qui refuſeroient d'obéïr.

Coriolan aſſembla ſes clients & quelques volontaires.) Quelques Patriciens s'offrirent volontairement pour aller à cette guerre. Ces Patriciens furent ſuivis de leurs clients, auſquels ſe joignirent quelques-uns du peuple, & Coriolan avec ſes cliens & ſes amis ſe mit à leur tête, Denys d'Hal. liv. VII.

Peu de tems après.] L'année ſuivante, qui étoit la troiſiéme de l'Olymp. LXXII. 488. ans avant l'Ere Chrétienne.

Car c'étoit la coûtume que ceux qui briguoient les charges, allaſſent ſur la place faire la cour aux Citoyens, & leur demander leur protection & leur faveur, en ſe préſentant à eux en robe ſans tunique; ſoit que cet habit fort humble, leur parût conforme à l'état de ſuppliant, ou que ceux qui avoient été bleſſez à la guerre, cherchaſſent à faire paroître les cicatrices de leurs bleſſures, comme les marques ſenſibles de leurs ſervices & de leur valeur. Car ce n'étoit point par aucune crainte, ni par aucun ſoupçon qu'on eût que le peuple pourroit ſe laiſſer gagner & corrompre par argent, qu'on voulut que les Candidats paruſſent devant les Citoyens, & qu'ils fiſſent leurs ſollicitations ſans tunique & ſans ceinture; ce ne fut que long-tems après & fort tard que ces ventes & ces achats s'introduiſirent, & que l'argent fut compté parmi les ſuffrages dans les élections des Magiſtrats. De-là cette corruption ſe gliſſa dans tous les tribunaux & dans les armées, & précipita la ville dans le gouvernement Monarchique, en rendant les armes mêmes eſclaves des richeſſes. Et ce n'eſt pas ſans raiſon que quelqu'un a dit, *que le premier qui ruina la République, fut celui qui le premier donna des feſtins au peuple, & leur fit des diſtributions de deniers.* Mais ce mal n'éclatta pas tout d'un coup à Rome, & il ne s'y gliſſa que ſecretement & peu à peu. Car nous ne ſçavons pas qui fut le premier qui y corrompit par argent le peuple ou les Juges; nous

Candidats en robe ſans tunique, & ſans ceinture.

Ce ne fut que fort tard que l'argent fut compté à Rome parmi les ſuffrages.

Quand les armes ſont eſclaves des richeſſes, le Gouvernement Monarchique ſe gliſſe dans les Républiques.

ſçavons ſeulement qu'à Athénes celui qui donna l'exemple de cette corruption, & qui employa le premier l'argent pour gagner ſes Juges, ce fut Anytus fils d'Anthemion, accuſé d'avoir livré le fort de Pyle aux ennemis ſur la fin de la guerre du Peloponeſe, & dans ce tems-là encore l'âge d'or avoit ſon thrône dans la place publique de Rome, où il regnoit dans toute ſa pureté.

Il en eſt parlé dans la vie d'Alcibiade.

L'âge d'or regnoit encore à Rome 263. ans après ſa fondation.

Coriolan donc montrant pluſieurs bleſſures, qu'il avoit reçuës dans pluſieurs batailles où il s'étoit trouvé pendant dix-ſept ans qu'il avoit fait la guerre ſans diſcontinuer, & où il avoit toûjours remporté la victoire, le peuple touché de reſpect pour une vertu ſi éclatante avoit honte de le refuſer, & ils s'étoient donné parole les uns aux autres, qu'ils l'éliroient Conſul. Le jour de l'élection venu, Coriolan avec un ſuperbe appareil ſe rendit à la place, conduit par tout le Senat, & environné de tous les Patriciens, qui n'avoient jamais fait paroître tant d'empreſſement & de zele. Cet éclat & cette grande faveur, changerent tout d'un coup l'eſprit du peu-

Ce qui porta le peuple à refuſer le Conſulat à Coriolan.

Pendant dix-ſept ans qu'il avoit fait la guerre ſans diſcontinuer.] Je ne ſçai pas quels Auteurs Plutarque ſuit ici ; mais ſelon Denys d'Halicarnaſſe, le plus exact de tous les Hiſtoriens ſur tout ce qui regarde les années, il n'y a que ſix ans entre la premiere campagne de Coriolan & la demande qu'il fait du Conſulat: car il commença à porter les armes l'an de Rome 258. & il brigua cette charge l'an 263.

Cet éclat & cette grande faveur changerent tout d'un coup l'eſprit du peuple.] Exemple bien remarquable de l'effet que produit ſur l'eſprit du peuple le trop grand éclat, & une faveur trop marquée pour un homme qui veut s'élever, & qui s'eſt rendu même le plus conſidérable par ſes ſervices. L'Hiſ-

ple, & le firent paſſer de la bienveillance à la haine & à l'envie. A ces deux paſſions ſe joignit encore la crainte que s'ils mettoient la ſouveraine puiſſance entre les mains d'un homme ſi porté pour la nobleſſe, & qui avoit tant de crédit & d'autorité parmi les Patriciens, il n'aſſujettît entierement le peuple, & ne lui ôtât toute ſa liberté; pouſſez par ces conſidérations, ils refuſerent Coriolan.

En abolissant la charge de Tribun du peuple.

Dès qu'on eut nommé d'autres Conſuls, le Senat en fut fort indigné, ſe croyant plus outragé que Coriolan même. Et pour lui, il ne ſupporta nullement cet affront avec moderation, ni avec douceur, accoûtumé qu'il étoit à s'abandonner à cette partie de l'ame où réſident la colere & l'opiniâtreté, & qu'il regardoit comme la ſource de la magnanimité & du courage; car il n'avoit point en lui cet heureux temperament de gravité, de douceur & de patience, qui fait la plus grande partie des vertus politiques, & qui eſt le fruit de l'éducation & de la raiſon, & il ignoroit qu'un homme qui veut ſe mêler du gouvernement, & converſer avec les hommes, doit éviter ſur toutes choſes l'opiniâtreté, qui, comme dit Platon, eſt toûjours la compagne de la ſolitude, & être particulierement dévoüé à la patience, quoiqu'elle paroiſſe ſi ridicule & ſi mépriſable à ceux qui n'en jugent pas ſainement.

On nomma M. Minucius & A Sempronius.

Emportement de Coriolan pour ce refus.

Quel temperament contribue le plus aux vertus politiques.

Belle leçon que Plutarque donne aux hommes d'état.

L'opiniâtreté ſur tout à fuir pour un homme d'état.

Patience, vertu la plus néceſſaire dans le commerce des hommes.

toire fournit beaucoup d'exemples de cette vérité.

Coriolan étant donc homme ſans déguiſement, entier & inflexible, qui croyoit que tout ſurmonter, c'étoit abſolument le partage de la fermeté & de la force, & qui ne voyoit pas que c'eſt le plus ſouvent celui de la foibleſſe & de la molleſſe, qui de la partie malade de l'ame font ſortir la colere, comme une enflure, *qu'elles ne ſçauroient diſſiper*, ſe retira chez lui tout troublé & plein de reſſentiment contre le peuple. Tout ce qu'il y avoit de jeunes Patriciens les plus fiers de leur nobleſſe & les plus hardis, qui l'avoient toûjours parfaitement honoré, & qui s'étoient entierement attachez à lui, redoublerent par malheur en cette rencontre les témoignages de leur devouëment & de leur affection, & enflammerent encore plus ſa colere par la part qu'ils prirent à ſon reſſentiment & à ſa douleur. Car c'étoit leur Capitaine & leur Maître, qui avec beaucoup de ſimplicité les dreſſoit au métier de la guerre dans les armées, & qui en allumant entr'eux une ambition de vertu ſans envie, leur enſeignoit quelle étoit la gloire qu'ils devoient tirer de leurs belles actions.

Vouloir tout emporter, vient plus de foibleſſe que de force. Belle reflexion de Plutarque.

Coriolan ſe retire chez lui tout furieux.

L'affection que les jeunes Patriciens lui témoignent, enflamment encore davantage ſon reſſentiment.

Coriolan dreſſoit les Patriciens au métier de la guerre, & leur enſeignoit la véritable gloire.

Sur ces entrefaites, il arriva à Rome une grande quantité de bled, partie acheté en Italie & en Sicile & partie envoyé en don par Gelon, Tyran de Syracuſe. La plûpart commencerent alors à concevoir de grandes eſperances que la ville alloit être ſoulagée de ſa diſette & délivrée de ſes diſſentions. Et le Senat s'étant aſſemblé le jour

Il arrive à Rome une très-grande quantité de bled.

Eſperance du peuple ſur cela.

même, le peuple environna le Palais, attendant l'effet des reſolutions qui y ſeroient priſes, & eſperant que le bled qu'on avoit acheté, ſeroit vendu à un prix raiſonnable, & que celui que Gelon avoit donné ſeroit diſtribué gratuitement, car il y eut des Senateurs qui propoſerent cet avis; mais Coriolan s'éleva & s'emporta avec beaucoup de violence contre ces partiſans de la populace, les appellant *ſéditieux & traîtres à la nobleſſe*, & leur reprochant *qu'ils nourriſſoient contre eux-mêmes les malheureuſes ſemences d'audace & d'inſolence qu'on avoit jettées parmi le peuple, & qu'on auroit dû étouffer dans leur naiſſance, en ne ſouffrant pas que le peuple ſe remparât & ſe munît d'une puiſſance auſſi conſidérable que celle du Tribunat; que ce peuple étoit déja très-rédoutable, en ce qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit, qu'on ne pouvoit le forcer à aucune choſe malgré lui, qu'il n'obéiſſoit pas même aux Conſuls, & que vivant dans l'anarchie, & dans une parfaite independance, il ne ſe ſoûmettoit qu'à ſes chefs, qu'il appelloit ſes Magiſtrats. Ceux qui conſeillent de faire des largeſſes & des diſtributions de bled, comme on l'a fait dans les Etats de la Grece où le peuple eſt le plus abſolu, ne ſont que fomenter la déſobéiſſance qui ſera enfin ſuivie de l'entiere ruine de la République. Car ces mutins ne diront pas qu'ils reçoivent ce bled comme la récompenſe des ſervices qu'ils ont rendus à la guerre, où ils ont tant de fois refuſé d'aller, ni comme le prix des attroupemens ſéditieux qu'ils ont faits ſur le Mont Sacré, & par leſquels ils ont trahi & abandonné leur Patrie*

Coriolan s'éleve contre les partiſans du peuple.

Diſcours très fort qu'il fait contre le peuple.

patrie, ni comme le ſalaire des calomnies qu'ils ont reçues & approuvées contre le Senat ; mais prétendant que nous cedons à leur audace par timidité, & que nous leur donnons ce bled pour les flatter & pour les appaiſer, ils ne mettront ni bornes à leur licence, ni fin à leurs ſéditions ; c'eſt pourquoi ce ſeroit une inſigne folie, & ſi nous ſommes ſages, nous leur arracherons cette puiſſance Tribunicienne, qui eſt l'entiere deſtruction du Conſulat & la diviſion de la ville, qui n'eſt plus une comme elle étoit, mais déchirée & partagée en deux factions, qui nous empêcheront toûjours de nous réünir, & entretiendront à jamais nos maux, nos troubles & notre diſcorde.

Par ces paroles & autres ſemblables il entraîna tous ces jeunes gens & preſque tous les riches, & leur communiqua la même fureur dont il étoit animé, de maniere qu'ils crioient tous que Rome n'avoit que lui ſeul qui fût invincible & véritablement ennemi de la flatterie ; mais quelques-uns des plus âgez s'oppoſoient à lui, prévoyant bien ce qui arriveroit. En effet il n'en arriva rien de bon ; car les Tribuns qui étoient-là préſens à cette déliberation du Senat, voyant que l'avis de Coriolan prévaloit, ſortirent & coururent vers le peuple avec de grands cris, lui ordonnant de ſe joindre à eux & de leur

Effet de ce diſcours de Coriolan.

Ils avoient été appellez par les Conſuls, car ils n'avoient pas le droit d'y aſſiſter.

Par ces paroles & autres ſemblables.) Plutarque a oublié ce qu'il y avoit de plus fort & de plus terrible pour le peuple dans l'accuſation de Coriolan, qui conclud que pour dompter les mutins, il falloit leur vendre le bled auſſi cher qu'il eût jamais été dans la plus grande famine.

prêter main-forte. Le peuple s'étant donc attroupé avec beaucoup de tumulte & de bruit, fut informé de l'avis qu'avoit propoſé Coriolan, & il s'en fallut peu, que tranſporté de colére, il ne forçât les portes & n'entrât dans le Senat; mais les Tribuns ſe contentant de rejetter toute la charge ſur Coriolan, envoyerent le demander, afin qu'il vînt ſe juſtifier & ſe défendre, & voyant qu'on avoit maltraité & repouſſé avec violence leurs Licteurs, ils allerent en perſonne accompagnez des Ediles pour l'emmener par force, & le ſaiſirent au corps. Les Patriciens accourus à ſon ſecours, repouſſerent les *Tribuns* & frapperent même les Ediles; la nuit vint mettre fin à ce déſordre & les ſéparer.

Les Tribuns envoyent demander Coriolan pour le juger.

Ils n'entrerent pas dans le Senat. Coriolan étoit ſorti, & ſe tenoit devant la porte du Conſeil.

Le peuple s'arrêta à la priere des Conſuls.

Le lendemain dès le point du jour, les Conſuls voyant que le peuple fort irrité couroit de toutes parts à la place, craignirent pour la ville, & ayant aſſemblé le Senat à la hâte, ils lui ordonnerent de déliberer, comment par de *douces* paroles & par de favorables Décrets *ils pourroient* appaiſer le peuple; & repréſenterent que *s'ils étoient ſages, ce n'étoit pas la ſaiſon d'entrer en diſpute ſur les honneurs, ni de combattre pour les dignitez, & que c'étoit un tems très-dangereux & le moment d'une criſe déciſive, qui demandoit néceſſairement une politique accommodante & pleine de douceur & d'humanité.* Le plus grand nombre des Senateurs s'étant rendu à cet avis, les Conſuls ſortirent & par-

Les Conſuls aſſemblent le Senat. Leur ſage déliberation.

Les Conſuls ſortirent, & parlerent au peuple.) Le Conſul Mi-

lerent au peuple dans les termes les plus flateurs & les plus inſinuans dont ils purent s'aviſer, & calmerent ſa fureur, en effaçant doucement de ſon eſprit les calomnies dont il étoit prévenu contre le Senat, en mêlant ſagement à leurs diſcours les avis & les remontrances, & en l'aſſûrant qu'ils ne feroient point en differend ſur le prix du bled.

Comme la plus grande partie du peuple étoit déja adoucie, & qu'il paroiſſoit par ſon ſilence & par ſa modération qu'elle cedoit & ſe rendoit aux promeſſes des Conſuls, les Tribuns ſe leverent & dirent, que puiſque le Senat ſe mettoit à la raiſon, le peuple imiteroit auſſi leur modération dans tout ce qui ſeroit juſte. Mais en même tems ils ordonnerent que Coriolan vînt répondre ſur tous ces chefs ; *S'il n'étoit pas vrai que pour bouleverſer tout le Gouvernement & pour ruiner le peuple, il avoit excité le Senat ; s'il n'avoit pas été rebelle à leur ordre, quand ils lui avoient commandé de venir ſe juſtifier ; & enfin ſi en maltraittant & frappant les Ediles en pleine aſſemblée il n'avoit pas allumé, autant qu'il étoit en ſon pouvoir, une guerre civile, & pouſſé les Citoyens à prendre les armes pour s'entretuer.* Le but de cette

Les peuple s'appaiſe, mais les Tribuns demandent que Coriolan vienne répondre à tous les chefs d'accuſation.

nucius, comme le plus âgé, porta la parole. Denis d'Halicarnaſſe rapporte ſon diſcours, dont Plutarque n'a pris que la ſubſtance.

Les Tribuns ſe leverent & dirent.] Ce fut le Tribun C. Sicinnius Bellutus, qui, pour empêcher l'accord, s'aviſa de cette ruſe, & apoſtropha lui-même Coriolan.

Et pouſſé les Citoyens à prendre les armes.] Il y a dans le texte une faute, au lieu de ὁπλίτας il faut corriger πολίτας, comme dans un Manuſcrit.

Le but des Tribuns dans cette demande.

demande étoit, ou de l'humilier, en le forçant à rabaiſſer ſa fierté & à flatter le peuple, ou, s'il ſuivoit ſon naturel hautain & ſuperbe, de rendre implacable la colére dont le peuple étoit animé contre lui ; & ils eſperoient bien plus de réüſſir dans ce dernier deſſein, jugeant parfaitement de ce naturel intraitable, que rien ne ſoûmettoit.

Le peuple étoit très-diſpoſé à l'abſoudre, s'il eût parlé modeſtement, mais ſa fierté le revolta.

Coriolan s'étant donc préſenté comme pour ſe juſtifier, le peuple lui donna audience avec un ſilence profond ; mais au lieu de commencer par les paroles humbles & ſuppliantes qu'on attendoit, il parla d'abord, non ſeulement avec une liberté odieuſe & en des termes plus ſéans *dans la* bouche d'un accuſateur, que dans celle d'un accuſé ; mais avec un ton de voix & un air de viſage où il paroiſſoit une audace, qui approchoit extrêmement du mépris & de la ſécurité. Le peuple irrité, témoigna qu'il ſupportoit fort impatiemment une ſi grande inſolence, & Sicinnius le plus emporté des Tribuns, ayant parlé quelque tems à ſes Collegues, s'avança au milieu de *l'aſ*ſemblée, & dit à haute voix, *que les Tribuns condamnoient Coriolan à la mort.* En même tems il ordonna aux Ediles de le mener au haut de la roche Tarpeienne pour le précipiter. Les Ediles voulurent approcher pour le prendre au corps ; la plus grande partie du peuple trouva cette action

Fierté de Coriolan.

Coriolan condamné à la mort par les Tribuns.

Les Ediles veulent le prendre.

En le forçant de rabaiſſer ſa fierté, & à flatter le peuple.] Le texte eſt mutilé en cet endroit. J'ai ſuivi la leçon d'un Manuſcrit qui le rétablit, ὑφέντα τὸ φρόνημα καὶ θεραπεύοντα τὸν δῆμον.

horrible & atroce, & tous les Patriciens transportez hors d'eux-mêmes & saisis de douleur, coururent à son aide avec de grands cris; les uns repoussoient à coup de main ceux qui vouloient le prendre, & le mettoient au milieu d'eux; & les autres tendant les mains, prioient le peuple: mais les paroles & les prieres étoient inutiles dans un si grand désordre & dans une si affreuse confusion jusqu'à ce que les amis & les parens des Tribuns, voyant qu'il étoit impossible d'emmener & de punir Coriolan sans verser le sang d'un grand nombre de Patriciens, leur persuaderent de retrancher de leur sentence ce qu'il y avoit de plus étrange & de plus cruel, en ne l'enlevant point de force & en ne le faisant pas mourir sans qu'il eût été jugé dans les formes, & de laisser au peuple le pouvoir de lui faire son procès.

Les Patriciens accourent à son aide.

Ce fut L. Junius Brutus qui donna ce conseil à Sicinnius.

Sur cela Sicinnius un peu remis, demanda aux Patriciens : *A quoi pensez-vous, & que voulez-vous faire, d'enlever ainsi Coriolan au peuple qui veut le punir?* Les Patriciens répondirent à leur tour aux Tribuns : *Mais à quoi pensez-vous vous-mêmes, & que prétendez-vous faire, de prononcer ainsi sans aucune forme de justice une sentence si cruelle & si injuste contre le plus vertueux des Romains? Qu'à cela ne tienne*, repliqua Sicinnius, *ne tirez pas de-là un prétexte de querelle & de sédition, le peuple vous accorde ce que vous demandez, qui est que cet homme soit jugé dans les formes, & toi, Coriolan, nous te citons à comparoître le troisiéme jour de marché, afin que si tu es innocent, tu te fasses absoudre*

On prend le parti de juger Coriolan dans les formes.

par le peuple qui te jugera. Cet expédient plut alors aux Patriciens, qui ſe retirerent très-contens d'emmener Coriolan.

Cependant dans le tems qui s'écoula juſqu'à ce troiſiéme jour de marché qu'on tient à Rome tous les neuf jours, & que les Romains appellent par cette raiſon, *Nundines*, la guerre qui ſurvint contre les Antiates, leur donna quelque eſpérance d'éloigner le jugement, car il y avoit de l'apparence qu'elle dureroit ſi long-tems, qu'enfin le peuple ſeroit plus traitable, ſa colére étant ou ralentie ou calmée pendant cette longue expédition, qui leur auroit fait oublier *leurs* querelles particulieres. Mais les Antiates ayant fait leur paix plûtôt qu'on n'avoit penſé, & les troupes étant de retour à Rome, les Patriciens qui recommencerent à craindre, firent pluſieurs aſſemblées pour chercher les moyens de ne pas livrer Coriolan, & auſſi de ne pas donner aux Tribuns un prétexte de ſoûlever encore le peuple, & de renouveller la ſédition. Là Appius Claudius qui étoit un des plus grands ennemis des Plebeiens, proteſta *que le Senat ſe détruiſoit lui-même, & ruinoit entierement la République, s'il aban-*

Il fait ſur cela un fort beau diſcours dans Denis d'Halicarnaſſe, liv. 7.

La guerre qui ſurvint contre les Antiates.] Tout d'un coup on apprit à Rome que les Antiates avoient pris les vaiſſeaux des Ambaſſadeurs de Gelon, qui s'en retournoient en Sicile, les avoient confiſquez, & avoient mis les Ambaſſadeurs mêmes en priſon. Sur cela les Romains arment pour délivrer leurs amis & leurs alliez. Mais les Antiates voyant qu'on alloit à eux, demanderent pardon de cette injuſtice, mirent les Ambaſſadeurs en liberté, & leur rendirent tous leurs effets.

donnoit au peuple le pouvoir de juger les Nobles à la pluralité des voix.

Les plus anciens & les plus populaires des Senateurs n'étoient pas de ſon ſentiment, & ſoûtenoient que le peuple ne ſeroit pas plûtôt revêtu de ce privilége, que bien loin de ſe montrer fâcheux & ſévere, il ſeroit très-doux & très-humain, *car*, diſoient-ils, *le peuple ne mépriſe pas le Senat, au contraire, il s'en croit mépriſé, & ce pouvoir de juger ſera pour lui un honneur, qui effacera & guérira le ſoupçon de ce prétendu mépris; de maniere que dès le moment qu'il ſe verra en état de donner ſes ſuffrages, il renoncera à tout ſon reſſentiment.*

C'eſt la ſubſtance du diſcours que fit Manius Valerius.

Coriolan voyant donc que le Senat ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre, combattu d'un côté par la bienveillance qu'il lui portoit, & de l'autre par la crainte qu'il avoit du peuple, demanda aux Tribuns *quel étoit le crime dont ils prétendoient l'accuſer, & pour lequel ils le menoient devant le peuple?* Les Tribuns lui ayant répondu, *que c'étoit pour crime de Tyrannie, & qu'ils le convaincroient d'avoir voulu par toutes ſortes de voyes ſe rendre maître des Romains*, il ſe leva & dit, *qu'il alloit tout de ce pas vers le peuple, &*

Il fait demander cela par le Senat.

Demanda aux Tribuns quel étoit le crime dont ils prétendoient l'accuſer.) Il croyoit que les Tribuns ne l'accuſeroient que de ce qu'il avoit dit dans le Senat, & il vouloit les fixer à cette accuſation, qui déplairoit au Senat. Les Tribuns, qui connurent ſon deſſein, dirent qu'ils l'accuſeroient d'avoir voulu ſe rendre le maître, & cela à deux fins; la premiere, pour s'arroger le droit d'intenter telle accuſation qu'il leur plairoit, & la ſeconde, pour animer le Senat même contre Coriolan.

Il ſe leva & dit, qu'il alloit tout de ce pas vers le peuple.) Car il connut d'abord l'abſurdité de

qu'il n'y avoit point de jugement qu'il refusât, ni de peine à laquelle il ne se soûmît, si on pouvoit le convaincre; mais au moins, ajoûta-t'il, *ne prenez pas le change, & ne trompez pas le Senat.* Les Tribuns le promirent, & le pouvoir de juger leur fut accordé à ces conditions.

C'est-à-dire, ne proposez pas d'autres chefs d'accusation, d'autres Charges.

A quelles conditions on accorde au peuple le pouvoir de juger Coriolan.

Le peuple étant assemblé, la premiere chose que firent les Tribuns, ce fut d'extorquer par force qu'on donneroit les suffrages par Tribus & non pas par Centuries, & cela afin que les suffrages des pauvres & de la populace la plus séditieuse, & qui n'avoit aucun égard pour la justice & pour l'honnêteté, l'emportassent sur *ceux* des Nobles & des gens de guerre. Ensuite laissant là le crime de Tyrannie qu'ils ne pouvoient prouver, ils mirent en avant tout ce que Coriolan avoit dit dans le Senat, pour empêcher qu'on ne diminuât le prix du bled, & pour abolir les Tri-

Ruse des Tribuns pour faire condamner Coriolan.

cette accusation, qui étoit insoûtenable, parce que, comme il le dit lui-même dans Denis d'Halicarnasse, il est inouï qu'un homme pour se faire tyran, conspire avec la noblesse contre le peuple. Il fait toûjours le contraire, il conspire d'abord avec le peuple, pour ruiner la noblesse. D'ailleurs il avoit paru toute sa vie si éloigné de cette ambition, qu'il ne doutoit pas que sa justification ne fût tres-facile.

Qu'on donneroit les suffrages par Tribus, & non pas par Centuries.] Car les Nobles & les riches étoient les plus puissans dans les Centuries, ce qui auroit été favorable à Coriolan, *qui de cent* quatre-vingt-trois Centuries, étoit assûré d'en avoir au moins pour lui quatre-vingt-dix-huit, c'est-à-dire toute la premiere classe, composée de Chevaliers & des plus riches de la Bourgeoisie; au lieu que la populace étoit la plus forte dans les Tribus; ce qui assûroit aux Tribuns du peuple le succès de leur injustice. Sur cette maniere de donner les suffrages, on peut voir Denis d'Halicarnasse Liv. VII.

buns

buns du peuple; & non contens de cela, ils lui imputerent un nouveau crime, de n'avoir pas remis au tréſor public le butin qu'il avoit fait dans les terres des Antiates, mais de l'avoir partagé à ſes ſoldats.

Cette derniere objection troubla Coriolan, qui ne s'y attendoit point, & qui pour ſe défendre ne pouvoit trouver ſur le champ des raiſons aſſez perſuaſives & aſſez touchantes. Et comme il ſe fut mis à loüer ceux qui l'avoient ſuivi à cette expédition, il fut interrompu avec grand bruit par ceux qui n'y avoient pas été, & qui étoient en plus grand nombre. Enfin les Tribus ayant don-

Ils lui imputerent un nouveau crime.] Ce fut Décius, qui, voyant les Tribus touchées du diſcours de Coriolan & prêtes à l'abſoudre, lui imputa ce nouveau crime.

Mais de l'avoir partagé à ſes ſoldats.) Ce n'étoit pas ce partage qui faiſoit ſon crime, mais c'eſt qu'ils vouloient qu'on inferât de là, qu'il avoit voulu gagner la faveur de ſes troupes pour aſſujetir ſa Patrie, & s'en rendre le tyran; & c'eſt ce que Plutarque devoit ajoûter après Denys d'Halicarnaſſe.

Ne pouvoit trouver ſur le champ des raiſons aſſez perſuaſives & aſſez touchantes.) Je m'en étonne, car il n'avoit qu'à dire la vérité; que les ennemis des Romains, profitant de leur diſſention, faiſoient des courſes juſqu'aux portes de Rome; que le peuple ne voulant pas prendre les armes pour les repouſſer, & les Patriciens n'étant pas aſſez forts tout ſeuls pour l'entreprendre, il avoit aſſemblé ſes amis & quelques volontaires, avec leſquels il s'étoit expoſé à ce péril; qu'il avoit garenti leurs terres, & ramené leurs troupes victorieuſes & chargées de butin, & que ſi au lieu de remettre ce butin entre les mains des Tréſoriers, il l'avoit diſtribué à ſes troupes, ce n'étoit nullement pour ſe ménager leur faveur, mais ſeulement pour reveiller la jalouſie & l'émulation du peuple, & pour le porter à préferer à des diſſentions domeſtiques, l'utilité qui ſe trouve toûjours à ſervir ſon pays.

Ceux qui l'avoient ſuivi à cette expédition.) Au lieu de ςρατευομένους, il faut lire comme dans un manuſcrit ςρατευσαμένους.

Coriolan condamné à un banniſſement perpetuel.

né leurs ſuffrages, de vingt & une, il y en eut douze qui le condamnerent, & la peine fut un banniſſement perpetuel.

La ſentence ayant été prononcée, le peuple en eut plus de joye, & en conçut plus de fierté & d'orgueil que de toutes les batailles qu'il avoit jamais gagnées, mais le Senat en fut ſi affligé & ſi confus, qu'il oſoit à peine lever les yeux, très-fâché & très-repentant de n'avoir pas pouſſé les choſes à la derniere extrémité, plûtôt que de ſouffrir cette inſolence du peuple, & que de lui laiſſer uſurper un pouvoir ſi abſolu. Alors les differens habits, & les autres marques extérieures de triſteſſe & de joye étoient peu néceſſaires pour juger des differentes paſſions, dont les uns & les autres étoient animez, car il étoit aiſé de voir que ceux qui ſe rejouïſſoient étoient du parti de la populace, & que ceux qui s'affligeoient étoient du côté des Patriciens.

Car par là il avoit entierement abbatu le parti des Nobles.

Fermeté & inſenſibilité de Coriolan.

Il n'y eut que Coriolan que ce coup ne put ni humilier ni étonner, il demeura toûjours également ferme & aſſuré dans ſa contenance, dans ſa démarche, & dans tout ſon air, & au milieu de ce grand nombre d'hommes qui étoient extrémement touchez de ſon infortune, il fut le ſeul qui parut ne point compatir à leur dou-

De vingt & une, il y en eut douze qui le condamnerent.] Sigonius a mal inferé de ce paſſage, qu'il n'y avoit en ce tems-là à Rome que vingt & une Tribu. Il y en avoit trente-cinq, mais les Tribuns, pour s'aſſûrer le ſuccès de leur entrepriſe, en avoient éloigné quatorze, & n'en avoient appellé au ſuffrage que vingt & une

leur. Cette inſenſibilité n'étoit point un effet de ſa raiſon ou de ſa douceur, elle venoit encore moins de la modération avec laquelle il ſupportoit cet accident, mais c'eſt qu'il étoit entiérement poſſedé par l'indignation & par la colere, & cet état, quoique le commun des hommes ne s'en apperçoive point, vient toûjours d'un fonds de triſteſſe, car dès que la triſteſſe, ſubtiliſée, & comme enflammée, s'eſt convertie en fureur, elle chaſſe l'abbattement & la foibleſſe. Voilà pourquoi tout homme en colere paroît vaillant, comme un febricitant paroît en feu, l'ame étant alors, pour ainſi dire, dans l'effervescence, dans le mouvement & dans la tenſion. Auſſi les effets firent-ils bien voir que Coriolan, malgré cette apparente tranquillité, étoit dans cette paſſion violente; car s'en étant retourné chez lui, il embraſſa ſa mere & ſa femme, qui déploroient leur malheur avec de grands cris, & avec des torrens de larmes, & après leur avoir dit adieu, & les avoir

D'où venoit cette inſenſibilité.

Il dit adieu à ſa mere & à ſa femme, & ſort de Rome.

Et cet état, quoique le commun des hommes ne s'en apperçoive point.) Cette réflexion eſt très-véritable, & digne d'un grand Philoſophe. Dans ces occaſions le peuple prend toûjours cette inſenſibilité, pour une marque de douceur & de modération, mais il ſe trompe, comme Plutarque le remarque fort bien; elle vient d'un fonds de triſteſſe qui rempliſſant l'ame, en chaſſe la foibleſſe de l'abbattement, & le fait paroître tranquille dans le tems de ſa plus grande fureur, & lorſqu'elle eſt toute occupée de ſon reſſentiment.

Et après leur avoir dit adieu, & les avoir exhortées à ſupporter patiemment leur affliction.] Denys d'Halicarnaſſe ajoûte, *& après leur avoir recommandé ſes deux petits enfans, dont l'aîné avoit dix ans, & l'autre étoit encore à la mamelle.* Je m'étonne que Plutarque ait oublié cette cir-

exhortées à ſupporter patiemment leur affliction, il ſortit incontinent, & s'en alla à une des portes de la ville accompagné de tous les Patriciens.

Il ne prit rien de tout ce qui lui étoit néceſſaire pour ſon exil.

Là ſans rien demander à aucun d'eux, & ſans vouloir en rien recevoir, il les quitta, n'ayant avec lui que trois ou quatre de ſes Cliens, & paſſa quelques jours à des terres qu'il avoit auprès de Rome, combattu de mille differentes penſées que la colere lui ſuggeroit, & qui ne tendoient à rien de bon ni d'utile, mais qui alloient toutes à ſe venger des Romains. Enfin il reſolut de leur ſuſciter quelque grande guerre avec leurs voiſins, & il trouva à propos de tenter les Volſques *les* premiers, & de les ſolliciter à prendre les armes, ſçachant qu'ils étoient puiſſants en troupes & en argent, & ſe doutant bien que les échecs qu'ils avoient reçus dans la derniere guerre, n'avoient pas tant diminué leurs forces, qu'excité leur jalouſie, & augmenté leur animoſité.

Coriolan ne reſpire que la vengeance.

Il prend le parti d'aller ſolliciter les Volſques de prendre les armes contre Rome.

Tite-Live & Denys d'Halicarnaſſe l'appellent Tullus Attius.

Il y avoit en ce tems-là dans la ville *d'Antium* un homme appellé Tullus *Amphidius*, qui par ſes richeſſes, par ſon courage & par la Nobleſſe de ſa maiſon, étoit comme le Roi des Volſques. Coriolan ſçavoit fort bien que de

conſtance qui augmente la compaſſion.

N'avoient pas tant diminué leurs forces, qu'excité leur jalouſie & augmenté leur animoſité.] C'eſt une maxime de politique très-ſûre, & dont l'expérience a ſouvent confirmé la vérité. Les *défaites* des peuples puiſſans ne font d'ordinaire qu'augmenter leur jalouſie & leur animoſité, & pour les faire éclater, ils n'attendent qu'une occaſion favorable.

tous les Romains, il étoit celui que Tullus haïſſoit le plus, car s'étant ſouvent rencontrez dans les combats, ils s'étoient menacez, défiez & bravez avec beaucoup de fierté, comme cela arrive ordinairement à de jeunes guerriers jaloux d'honneur, & qui ſont piquez d'une émulation de gloire, & à la haine publique, qui les animoit l'un contre l'autre, ils avoient ajoûté une haine particuliere qui les rendoit doublement ennemis. D'un autre côté il connoiſſoit auſſi ſon courage hautain & invincible, & il n'ignoroit pas qu'il ſouhaittoit plus que tous les Volſques une occaſion de rendre aux Romains tous les maux qu'ils avoient faits à ſa nation.

Cauſe de l'inimitié qui étoit entre Tullus & Coriolan.

Sur cela il hazarda une choſe qui prouve bien la vérité de ce que dit un ancien Poëte, *Il eſt difficile de réſiſter à la colere, on achette même aux dépens de ſa vie ce qu'elle veut*, car ayant pris des habits les plus capables de l'empêcher d'être reconnu, *il entra*, comme Ulyſſe *dans la ville des ennemis*. C'étoit ſur le ſoir, il trouva beaucoup de gens dans les ruës, & perſonne ne le reconnut; il alla tout droit à la maiſon de Tullus, entra ſans être vû, & alla s'aſſeoir près du foyer,

Empire de la colere.

Comme Ulyſſe déguiſé entra dans Troye. Hom. Odyſſ. liv. 4.

Comment Coriolan va ſe rendre ſuppliant de Tullus.

Il eſt difficile de réſiſter à la colere, on achete même aux dépens de ſa vie.] Je ne ſçai de quel Poëte ſont ces vers. Il repréſente la colere, comme une maîtreſſe ſi peu accoûtumée aux refus, que pour la contenter, il faut lui acheter même au dépens de ſa vie, tout ce qu'elle veut. Cette idée eſt belle.

Et alla s'aſſeoir près du foyer.] C'étoit l'aſyle que choiſiſſoient toûjours les Supplians, parce que le foyer étoit ſacré. J'ai parlé ailleurs de cette coûtume.

dans un grand ſilence, & s'étant couvert la tête; il demeura là ſans remuer & ſans dire une ſeule parole; les gens de la maiſon en furent fort étonnez, ils n'oſerent pourtant le faire lever, car & ſon habit & ſon ſilence lui donnoient une ſorte de Majeſté qui le rendoit reſpectable, mais ils allerent annoncer cette ſurprenante avanture à Tullus qui ſoupoit.

Et plus encore le lieu qu'il avoit pris pour ſon aſile, car il étoit ſacré.

Tullus ſe leva d'abord de table, alla vers lui, & lui demanda qui il étoit, & en quoi il avoit beſoin de ſon ſervice. Alors Coriolan découvrit ſa tête, & après avoir été quelque tems ſans parler, il lui dit, *Si tu ne me reconnois pas encore, ou que tu ayes de la peine à en croire tes yeux, c'eſt une néceſſité que je me décele moy-même; je ſuis Marcius qui ai fait tant de mal aux Volſques. Le ſurnom de Coriolan que je porte, ne me permet pas de le nier; la ſeule récompenſe qui me reſte de mes travaux & des dangers auſquels j'ai expoſé ma vie, c'eſt ce ſurnom, monument éternel de la haine que je vous ai portée, c'eſt le ſeul prix que l'on n'a pû m'enlever, tous les autres m'ont été ravis, d'un côté par l'envie & par l'inſolence du peuple, & de l'autre par la molleſſe & par la lâcheté des Nobles & des Magiſtrats. J'ai été banni & je ſuis venu m'humilier à ton foyer, & me rendre ton Suppliant, non pas pour être en ſûreté, ni pour ſauver ma vie, car ſerois-je venu chez toi ſi j'avois craint la mort? Mais pour me venger des Romains; & c'eſt déja m'en venger que de te rendre maître de ma perſonne. Si tu as donc le courage d'ai-*

Beau diſcours de Coriolan à Tullus.

taquer tes ennemis, ſers-toi de mes calamitez préſentes, & fais tourner à l'avantage commun des Volſques mes malheurs particuliers. Je combattrai encore plus heureuſement pour vous, que je n'ai combattu contre vous, car ceux qui ſçavent le ſecret de l'ennemi, ſont plus en état de bien ſervir, que ceux qui l'ignorent. Que ſi tu n'oſes penſer à la guerre, il ne nous eſt expédient, ni à moi de vivre, ni à toi de ſauver un homme, qui a toûjours été ton ennemi & qui t'eſt préſentement inutile.

Ceux qui ſçavent le ſecret de l'ennemi peuvent mieux ſervir que ceux qui l'ignorent.

Tullus ravi d'entendre ce diſcours, & lui tendant la main, *Leve-toi*, lui dit-il, *Marcius, & prends courage, tu nous fais un préſent ineſtimable, en te donnant à nous, & tu dois t'attendre que les Volſques t'en témoigneront leur reconnoiſſance*, & ſur l'heure même il le fit mettre avec lui à table, lui fit la meilleure chere dont il pût s'aviſer; & le lendemain, & les jours ſuivans, ils conſulterent entre eux ſur les moyens de faire la guerre.

Réponſe de Tullus à Coriolan.

Cependant Rome étoit extrémement troublée par l'animoſité, que les Patriciens conſervoient contre le peuple, & qui étoit beaucoup augmentée depuis la condamnation de Coriolan. De tous

Rome troublée par l'animoſité des Patriciens contre le peuple.

Car ceux qui ſçavent le ſecret de l'ennemi.] C'eſt-à-dire, ceux qui ſçavent le fort & de foible, & c'eſt ainſi que l'explique Denys d'Halicarnaſſe. Par exemple, Coriolan ſçavoit que Rome étoit alors diviſée; qu'elle manquoit de Chefs expérimentez, & que l'occaſion de l'attaquer étoit alors très-favorable. Il ſçavoit tout ce qu'il falloit faire, pour profiter de ſes diſſentions; enfin il ſçavoit par quels moyens ils s'étoient aggrandis, les uſurpations qu'ils avoient faites, & ce qu'on pouvoit leur redemander avec quelque ſorte de prétexte; & c'eſt ce qui lui ſervit beaucoup dans la ſuite.

Prodiges arrivez dans cette conjoncture.

Titus Latinus, ſon caractere.

Songe de Latinus.

Jupiter ſe plaint que ſes jeux avoient été profanez par un méchant Coryphée.

C'eſt celui qui méne la danſe.

côtez les Dévins, les Prêtres & les particuliers mêmes annonçoient des prodiges très-dignes de conſidération. En voici un qu'on rapporte ſur tous les autres; il y avoit dans la ville un Citoyen, appellé Titus Latinus qui n'étoit pas des plus apparens, mais homme de bien, paiſible, fort éloigne de la ſuperſtition, & encore plus exempt de toute ſorte de vanité & de menſonge. Cet homme ſongea une nuit que Jupiter lui apparut, & lui ordonna d'aller dire au Senat, *qu'aux jeux qu'ils venoient de célébrer à ſon honneur, ils avoient fait précéder la pompe ſacrée par un méchant Coryphée qui lui avoit extrémement déplu.* D'abord il ne fit pas grand compte de cette viſion; mais après l'avoir négligée une ſeconde & une troiſiéme fois, il perdit un fils unique, fort bien fait, & devint impotent de tous ſes membres; il ſe fit porter au Senat ſur un petit lit & déclara tout ce qui lui étoit arrivé, & l'on aſſure qu'il n'eut pas plûtôt achevé ſa déclaration, qu'il ſentit tout ſon corps reprendre ſes forces, & que s'étant levé, il marcha ſeul, & s'en retourna de ſon pied dans ſa maiſon.

Annonçoient des prodiges très-dignes de conſidération.) Qu'on avoit vû des figures & des ſpectres terribles, qu'on avoit entendu des voix, qu'il étoit né divers monſtres, & qu'en divers endroits pluſieurs femmes inſpirées avoient prédit de grands malheurs qui menaçoient la ville, &c. Ces prodiges arriverent l'année qui ſuivit l'exil de Corolian, ſous le Conſulat de Q. Sulpicius Camerinus & de SP. Largius Flavus, la troiſiéme année de l'Olympiade LXXII.

Titus Latinus qui n'étoit pas des plus apparens, mais homme de bien, paiſible.) Denys d'Halicarnaſſe en fait un portrait plus ſimple; il dit que c'étoit un bon Vieillard, aſſez riche & accoû-

Les

Les Senateurs étonnez de ce prodige, firent une ample perquiſition du fait dont le Dieu ſe plaignoit, & qui ſe trouva tel : Un homme avoit livré entre les mains de ſes Eſclaves un de leurs camarades, avec ordre de le mener au travers de la place en le fuſtigeant, & de le faire mourir enſuite. Pendant qu'ils exécutoient cet ordre avec la derniere cruauté, & que ce malheureux forcé par la douleur ſe démenoit de tous côtez & faiſoit toutes ſortes de mouvemens horribles, la pompe des jeux vint à paſſer par hazard, & à ſuivre cet appareil infame. La plûpart de ceux qui ſuivoient la proceſſion, trouverent ce ſpectacle hideux & funeſte, & en furent ſcandaliſez ; mais perſonne ne quitta ſon rang pour courir ſus à ces bourreaux ; on ſe contenta de charger d'injures & de maledictions le maître, qui faiſoit punir ſi cruellement ſon Eſclave : car alors on traitoit les Eſclaves avec beaucoup de douceur, les maîtres les regardant comme leurs compagnons, plûtôt que comme leurs Eſclaves, parce qu'ils travailloient avec eux, & vivoient avec eux ; c'eſt pourquoi ils leur témoignoient beaucoup de bonté, & leur permettoient une ſorte de liberté

Les ſenateurs font une exacte perquiſition du fait contenu dans ce ſonge.

En quoy conſiſtoit cette profanation.

Les Eſclaves regardez comme compagnons.

tumé à paſſer la plus grande partie de ſa vie à la campagne, & à travailler de ſes propres mains. Tite-Live l'appelle Titus Atinius, & c'eſt peut-être une faute, car Denis d'Halicarnaſſe l'appelle comme Plutarque, Titus Latinus.

La pompe des jeux vint à paſſer par hazard.] Denis d'Halicarnaſſe dit au contraire que ce maître cruel & impie avoit ordonné à ſes gens de mener ce malheureux eſclave devant la proceſſion, afin que l'ignominie fût plus grande ; & cela fonde davantage la plainte de Jupiter.

& de familiarité qui adouciſſoit leur ſervitude. Le plus grand châtiment qu'on fît à un Eſclave qui avoit fait quelque faute, c'étoit de lui faire porter un bois fourchu, dont on ſe ſert pour appuyer le timon d'un chariot, & de le promener ainſi dans tout le voiſinage; celui qui avoit été puni de cette maniere, & que ſes camarades & ſes voiſins avoient vû en cet état, étoit décrié & regardé comme un fripon auquel on ne devoit pas ſe fier, & on l'appelloit *furcifer*, porte-fourche; car ce que les Grecs appellent une étaye, les Romains l'appellent une fourche.

Le plus grand châtiment que l'on fit à un Eſclave.

Furcifer.

Ὑποστάτην ἢ ὑπόζυγια.

Latinus ayant donc rapporté au Senat le ſonge qu'il avoit fait, & le Senat ne ſçachant ce que ce pouvoit être que ce Coryphée des jeux, & ce méchant meneur de danſe qui avoit tant déplû à Jupiter, la nouveauté du ſupplice fit reſſouvenir quelques-uns de ce malheureux Eſclave qui avoit été fuſtigé le long de la place, & enſuite puni de mort. Tous les Prêtres convinrent que ce ne pouvoit être autre choſe. Sur cela le maître de l'Eſclave fut condamné à une groſſe amende, & l'on recommença les jeux à nouveaux frais,

On découvre enfin quel étoit ce méchant Coryphée dont Jupiter ſe plaignoit.

C'étoit de lui faire porter un bois fourchu.] On lui attachoit cette fourche ſur la poitrine, on lui étendoit les bras, qu'on attachoit aux deux fourchons, & on le promenoit en cet état dans les principaux carrefours & dans les places publiques.

Et on recommença les jeux à nouveaux frais.) C'étoient les jeux Romains, les grands jeux appellez auſſi les *Circenſes*, les jeux du Cirque. Le Lecteur ne ſera pas fâché d'en voir ici la cérémonie. Ces jeux avoient été voüez par le Dictateur A. Poſtumius, dans la bataille du Lac Regille contre les Latins. Les principaux Ma-

avec plus de magnificence & avec beaucoup plus de

giſtrats partoient du Capitole, & alloient en proceſſion par le marché Romain au grand Cirque; ils étoient précedez par toute la Jeuneſſe, les fils des Chevaliers à cheval, & les autres à pied, tous marchant par ordre. Ils étoient ſuivis par ceux qui montoient les chars à quatre chevaux & à deux chevaux, & par ceux que les Grecs appelloient *Celetes*, c'eſt-à-dire qui montoient des chevaux de ſelle. Après ce gros, marchoient les Athletes nuds juſqu'à la ceinture; après les Athletes venoient les danſeurs diviſez en trois chœurs; le premier, des hommes faits; le ſecond, des jeunes gens, & le troiſiéme, des enfans. Ils étoient ſuivis des joüeurs de flûte, & autres muſiciens & joüeurs d'inſtrumens; l'habit de ces danſeurs étoit une tunique de pourpre, ſur laquelle ils avoient un ceinturon de fer, d'où pendoit leur épée, & ils portoient un petit javelot, & les hommes étoient armez d'un caſque orné d'un pennache. Chaque chœur étoit précedé par un homme, qui menoit & regloit la danſe toute guerriere. Après ces danſeurs & ces muſiciens, marchoient des chœurs de ſatyres, qui danſoient une danſe approchante de celle que les Grecs appelloient *Sicinne*; ceux qui repréſentoient les ſilenes étoient vêtus de tuniques de peaux, & portoient des chapeaux de fleurs, & ceux qui repréſentoient les véritables ſatyres, étoient vêtus de peaux de bouc, & portoient de grandes crêtes de crin ſur la tête. Cette troupe de ſatyres ſe mocquoit des mouvemens des danſeurs, en les contrefaiſant en ridicule; cette bande étoit ſuivie d'une foule d'autres joüeurs de flûte & joüeurs d'inſtrumens. Après cela marchoient ceux qui portoient des coffres d'encens, qui étoient les uns d'or, & les autres d'argent; & toute cette marche étoit fermée par ceux qui portoient les lits, les chaſſes & les ſtatuës des Dieux. La proceſſion finie, les Conſuls & les Prêtres offroient les ſacrifices, & immoloient les victimes; après les ſacrifices, on ouvroit la lice pour les courſes des chars, & pour les combatss des athletes, au milieu de ces combats, on couronnoit ſes bienfaicteurs, & on étaloit les dépoüilles que l'on avoit priſes à la guerre. On voit par cette deſcription, que toutes ces cérémonies étoient empruntées des Grecs. Auſſi Denis d'Halicarnaſſe s'en ſert comme d'une preuve invincible, pour établir que les Romains ſont deſcendus des Grecs & non pas des Barbares.

Avec plus de magnificence.) Denis d'Halicarnaſſe aſſûre qu'on y dépenſa le double, & que l'ordinaire montoit à cinq cent mines, c'eſt-à-dire à vingt-cinq mille livres de notre mon-

dévotion. En quoi on peut voir que Numa qui a inſtitué ſi ſagement toutes les cérémonies qui regardent les Sacrifices, n'a jamais fait d'ordonnance plus importante ni plus néceſſaire pour la Religion, que celle par laquelle il veut que lorſque les Magiſtrats ou les Prêtres font quelque choſe qui regarde le culte divin, un Héraut s'avance & crie à haute voix, *hoc age*, c'eſt-à-dire *fais ce que tu fais*. Par ce cri Numa leur commande d'être attentifs à la cérémonie, ſans que rien d'étranger vienne les diſtraire ou partager leur application, ſçachant fort bien que la plûpart des choſes que les hommes font, particuliérement dans ce qui regarde le culte des Dieux, ne s'achevent que par une ſorte de violence & de

Ordonnance de Numa très-importante.

noye. Ces jeux coûterent donc cinquante mille livres en cette occaſion.

En quoi on peut voir que Numa, qui a inſtitué ſi ſagement toutes les cérémonies qui regardent les ſacrifices, n'a jamais fait d'ordonnance plus importante.] Plutarque rappelle ici avec beaucoup de raiſon cette ordonnance de Numa, pour faire voir que ce qui venoit d'arriver ne procedoit que de ce que cette ordonnance avoit été négligée ; car ſi elle eût été en vigueur, & qu'on l'eût obſervée, on n'auroit pas ſouffert que cet eſclave fuſtigé eût précedé la proceſſion, on l'auroit délivré des mains de ces bourreaux, afin que rien d'étranger n'eût troublé la fête.

Sçachant bien que la plûpart des choſes que les hommes font, particuliérement dans ce qui regarde le culte des Dieux.] Cet endroit eſt fort obſcur dans le texte, & ni l'Interprête Latin, ni le Traducteur François ne l'ont entendu. Le Latin met : *Quod plera-que mortalium coactu quodammodo, & vi efficiantur.* Et Amiot : *Comme ſçachant bien que la plûpart de ce que les hommes font, c'eſt par une maniere de force & de contrainte.* Au lieu que Plutarque a voulu dire que dans les cérémonies de la Religion, les hommes ſe relâchent bien-tôt, ſi la néceſſité ne vient au ſecours de leur foibleſſe, & rien ne les force à continuer & à achever.

contrainte, & que tout enfin ſe relâche ſi on ne le ſoûtient par la néceſſité.

Ce qui regarde la Religion doit être ſoûtenu par la néceſſité, ſi l'on veut empêcher le relâchement.

Mais ce n'eſt pas ſeulement pour des occaſions auſſi conſidérables que les Romains avoient accoûtumé de recommencer les Sacrifices, les Proceſſions & les Jeux, ils les recommençoient pour la moindre choſe ; qu'un des chevaux qui portoient les lits ſacrez, qu'ils appellent *Tenſes*, vînt à broncher ; que le Cocher prît les rênes de la main gauche, tout auſſi-tôt on ordonnoit de recommencer la Proceſſion ; il eſt arrivé même dans les derniers tems, qu'on a recommencé trente fois le même ſacrifice ; parce qu'à toutes

Grande ſuperſtition des Romains.

Les lits ſacrez qu'ils appellent Tenſes.] Les Tenſes étoient comme nos chaſſes, & elles étoient d'argent & quelquefois d'yvoire, & faites en forme de char couvert. On y portoit les ſtatuës des Dieux, & s'il eſt permis de ſe ſervir de ce mot, en parlant des faux Dieux, toutes leurs reliques qu'ils appelloient, *exuvias*, *dépoüilles*. Ces Tenſes étoient ſi grands, qu'on y mettoit ſouvent des perſonnes, & mal en prit dans la ſuite à Varron, qui célébrant ces jeux, mit dans la Tenſe de Jupiter un fort beau jeune garçon, pour tenir *ſes dépoüilles*. Junon qui craignit que Jupiter ne fît de ce beau garçon un ſecond Ganymede, fut ſi irrité contre Varron, qu'elle le punit, en lui faiſant perdre la bataille de Cannes ; & c'eſt de quoi Lactance ſe mocque avec raiſon dans le 11. livre de l'origine de l'erreur. *Dans les grands périls qui menacent les hommes*, dit-il, *ces faux Dieux qui ne peuvent rien, font ſemblant d'être irritez ſur le prétexte le plus inepte & le plus frivole. Sicut Juno Varroni quod formoſum puerum in Tenſa Jovis ad exuvias tenendas collocarat, & ob hanc cauſam Romanum nomen apud Cannas penè deletum eſt. Comme Junon fut irrité contre Varron, de ce qu'il avoit mis un beau jeune garçon dans la Tenſe de Jupiter, pour tenir ſes dépoüilles ; & à cauſe de cela, le nom Romain penſa être entierement aboli à la bataille de Cannes.* J'ai rapporté ce paſſage entier, pour l'arracher à la fauſſe critique de quelques ſçavans, qui n'ont rien oublié pour le corrompre.

Il appelle dévotion & zéle, ce qui n'eſt que ſuperſtition

les fois, il avoit paru y avoir quelque ſorte d'empêchement ou de défectuoſité, tant les Romains ont toûjours eu de dévotion & de zéle.

Ce ſcrupule vint de Coriolan même.

Cependant à Antium Coriolan & Tullus parloient tous deux enſemble en ſecret aux principaux de la Ville, & les exhortoient à prendre les armes, pendant que les Romains étoient diviſez; mais comme la plûpart étoient retenus par la honte de rompre ſans aucun ſujet une tréve qu'ils avoient faite pour deux ans, les Romains leur en donnerent eux-mêmes un prétexte plauſible, en faiſant publier ſur un leger ſoupçon & ſur une accuſation très-fauſſe le propre jour des jeux, que les Volſques euſſent à ſortir de-

Cependant à Antium.] Il y a dans le texte un mot qui eſt manifeſtement corrompu, ὁ δ' Μαρ'κιος καὶ Τυλλὸς ἐναντία &c. Cet ἐναντία ne fait ici aucun ſens, ou en fait un très-mauvais & très-contraire; il faut lire comme dans un manuſcrit ἐν Ἀντίῳ, *à Antium*; car ceci ſe paſſoit à Antium, qui étoit la capitale des Volſques.

Mais comme la plûpart étoient retenus par la honte de rompre ſans aucun ſujet une tréve.] Les Volſques n'étoient pas ſi ſcrupuleux, & Tullus ſans differer, vouloit marcher à Rome avec toutes ſes forces; mais Coriolan lui repréſenta qu'il falloit avoir auparavant un ſujet pieux & juſte de faire la guerre; que les Dieux étoient préſens à toutes les actions des hommes, & plus particulierement aux actions de la guerre, qui ſont plus importantes que toutes les autres. *Vous avés*, ajoûta-t'il, *une tréve de deux ans avec les Romains, ſi vous la violés le premier, n'eſperés pas d'avoir les Dieux favorables. Il faut donc attendre qu'ils la violent.* Voilà qui eſt fort bien juſques-là; mais cet homme ſi religieux, trouve enſuite des expédiens, pour faire tomber les Romains dans le piége, & pour les obliger à rompre la tréve les premiers. Quel aveuglement! comme ſi Dieu pouvoit être trompé, & qu'il ne fût pas auſſi ennemi de la fraude & de la mauvaiſe foi, que de la violence & de l'injuſtice; mais c'eſt là l'ordinaire des hommes, & ſur-tout des politiques, ils ne donnent à Dieu que les dehors.

Rome avant le Soleil couché. Il y a des Auteurs qui prétendent que ce fut une ruſe de Coriolan même, qui envoya à Rome aux Conſuls un homme apoſté pour leur donner ce faux avis, que les Volſques avoient complotté de les attaquer pendant les jeux, & de mettre le feu à la Ville.

La publication de cet ordre irrita extrêmement les Volſques, & Tullus groſſiſſant cet affront, & les aigriſſant encore davantage, leur perſuada d'envoyer ſommer les Romains de leur rendre toutes les terres & toutes les Villes qu'ils leur avoient priſes pendant la guerre.

Demandes que les Volſques font aux Romains.

Le Senat ayant entendu leurs Ambaſſadeurs, en fut indigné, & fit réponſe, *que ſi les Volſques prenoient les premiers les armes, les Romains les poſeroient les derniers.* Cette réponſe ouïe, Tullus convoqua une aſſemblée générale de la Nation des Volſques, où il fit conclure la guerre, & leur conſeilla de faire entrer Coriolan, d'oublier le

Réponſe des Romains aux ambaſſadeurs des Volſques.

Il y des Auteurs qui prétendent.) De ce nombre, ſont Denis d'Halicarnaſſe & Tite-Live; le premier l'écrit formellement, & l'autre l'inſinuë de même; mais Plutarque n'a pas voulu ſuivre une tradition qui deshonnoroit ſon Héros, il s'eſt contenté d'en avertir.

Leur perſuada d'envoyer ſommer les Romains de leur rendre toutes les terres.) Ce ne fut pas Tullus qui donna ce conſeil, ce fut Coriolan qui le donna, quand on l'eût introduit dans le Conſeil des Volſques. Il y avoit un grand venin caché ſous cette demande; car ou les Romains refuſeroient, & par-là ils attireroient la guerre, ou ils rendroient toutes ces terres, & alors tous leurs voiſins, les Æques, les peuples d'Albe, ceux d'Etrurie & pluſieurs autres, leur envoyeroient faire les mêmes propoſitions, ce qui mettroit les Romains à deux doigts de leur ruine.

paſſé, & d'avoir en lui une entiere confiance, leur permettant qu'étant leur Ami & leur Allié, il leur feroit plus de bien, qu'il ne leur avoit fait de mal, pendant qu'il avoit été leur ennemi.

Coriolan auſſi éloquent que grand Capitaine.

Coriolan ayant donc été appellé & ayant parlé au peuple, on trouva qu'il étoit auſſi éloquent que grand Capitaine, & que ſon courage étoit guidé par beaucoup de prudence & de capacité,

Il eſt élu général des Volſques avec Tullus.

& ſur l'heure même il fut élu général avec Tullus. Craignant donc que le tems qu'on employeroit à faire cet armement ne fût trop long & ne lui fît perdre une occaſion très-favorable, il laiſſa aux Magiſtrats & aux principaux le *ſoin* d'aſſembler les troupes & de faire tous les autres

Comme de ramaſſer de l'argent, d'établir les convois, & de pourvoir aux recruës, de faire forger des armes.

préparatifs, & prenant avec lui les plus déterminez & les plus prompts à le ſuivre, il partit ſans faire de revûë, & tomba ſur les terres des Romains tout d'un coup, & avant qu'on pût s'en douter à Rome. Il y fit un ſi grand butin, que ſes troupes en étoient fatiguées & ne pouvoient ſuffire, non ſeulement à l'emmener & à *le* porter, mais à le conſumer dans le camp, quelque dégât qu'elles en fiſſent. Le moindre avantage que Coriolan prétendoit tirer de cette courſe précipitée, c'étoit de piller & de ruiner le pays, il avoit un but plus important & plus conſidéra-

Il tombe ſur les terres des Romains.

Conduite de Coriolan pour rendre les Nobles ſuſpects au peuple.

On trouva qu'il étoit auſſi éloquent, que grand Capitaine.) Il fit dans le Conſeil un long diſcours, que Denis d'Halicarnaſſe rapporte dans ſon VIII. Liv. & qui juſtifie l'éloge que Plutarque lui donne ici.

ble,

ble, qui étoit de rendre les Patriciens plus ſuſpects au peuple, car pendant qu'il ravageoit toute la campagne, il avoit grand ſoin d'épargner les terres des Nobles, & ne ſouffroit pas qu'on y fît le moindre tort, ni qu'on en enlevât la moindre choſe, ce qui envenima encore plus les eſprits & augmenta la diſſenſion & le déſordre, les Patriciens accuſant le peuple d'avoir chaſſé très-injuſtement le plus vaillant homme qu'ils euſſent, & le peuple reprochant aux Patriciens que par un mouvement de haine & de vengeance ils avoient eux-mêmes appellé Coriolan, afin que pendant que leurs maiſons & leurs champs ſeroient pillez & ſaccagez, ils euſſent le plaiſir d'être ſpectateurs tranquilles, dans la confiance & dans l'aſſurance où ils

Et dans l'aſſurance où ils étoient, qu'ils avoient au dehors la Guerre, même pour garde de leurs terres & de tous leurs biens.) Voici un beau paſſage, dont aucun Interprete n'a connu la beauté. L'Interprete Latin a traduit : *Ipſi ſpectatores déſiderent, qui opum & bonorum foris hoſtem ſuum habeant cuſtodem.* Et Amiot : *Pendant qu'eux ſeroient oiseux ſpectateurs de leurs pertes & malheurs en toute ſureté, attendu que cette guerre ne ſe faiſoit pas contr'eux, & qu'ils avoient au dehors l'ennemi même qui leur gardoit leurs biens.* L'un & l'autre ont tâché de deviner le ſens, comme ils ont pû, & n'ont pû aucun égard aux paroles du texte, où Plutarque ne parle nullement d'ennemis. Il dit, εἶτα πολεμικῶν ἐπήρων, δορυφοροῦσαν φύλακας τῆς πλούτου καὶ τῶν χρημάτων, ἔξω τοῦ πολέμου αὐτοῦ ἔχοντας. Il eſt aiſé de voir que ce mot φύλακας, n'a aucun terme auquel on le puiſſe rapporter, & qu'il faut néceſſairement lire φυλακὴ, en le rapportant à πόλεμον & αὐτὸν pour αὐτὴν. *la Guerre même.* Plutarque conſidere la Guerre, comme le garde des terres des Patriciens, parce que les ennemis les épargnoient avec un grand ſoin. Cette idée eſt ſi noble & ſi belle, que j'oſe eſperer que les Sçavans alloüeront ma correction, qui me paroît auſſi ſure que néceſſaire.

étoient, qu'ils avoient au dehors la guerre même pour garde de leurs terres & de tous leurs biens.

Après cette expédition qui ſervit infiniment à augmenter le courage des Volſques, & à leur faire mépriſer leurs ennemis, Coriolan ramena ſa troupe ſans avoir perdu un ſeul homme; mais après que toutes les forces des Volſques, qui accoururent tous d'un grand courage, furent aſſemblées, on les trouva ſi nombreuſes, qu'on jugea à propos d'en laiſſer une partie dans le pays, pour la ſûreté des villes, & de mener l'autre partie contre les Romains. Coriolan *donna* à Tullus le choix de l'armée qu'il voudroit commander, mais Tullus répondit que Coriolan ne lui étoit inferieur, ni en courage, ni en expérience, & qu'il avoit ſur lui l'avantage d'avoir été plus heureux dans tous les combats; c'eſt pourquoi il falloit qu'il commandât l'armée qui marchoit en campagne, & que pour lui, *il* demeureroit afin de garder le pays, & de *lui* envoyer les convois, & tout ce qui étoit néceſſaire à ſes troupes.

Ce fut Coriolan qui conſeilla le partage.

Tullus cede à Coriolan le commandement de l'armée de Campagne, & il ſe réſerve de garder ſon pays.

Coriolan rendu encore plus puiſſant par ce par-

C'eſt pourquoi il falloit qu'il commandât l'armée qui marchoit en campagne.) Outre les raiſons qui obligerent Tullus à donner à Coriolan le commandement de l'armée qui alloit en campagne, il y en a une autre de pure politique. Il n'y auroit pas eû de ſageſſe à Tullus de laiſſer Coriolan à la tête d'une armée dans ſon pays, pendant que lui il auroit marché contre Rome. Les Romains & Coriolan d'intelligence, auroient pu lui faire un mauvais parti.

tage, marcha d'abord contre la ville de Circée Colonie des Romains qui s'étant renduë à diſcretion, fut garantie du pillage. De là il alla ravager les terres des Latins, dans l'eſperance que les Romains viendroient lui livrer bataille pour défendre leurs Alliez, qui avoient pluſieurs fois imploré leur aide; mais comme le peuple étoit mal intentionné, & que les Conſuls n'avoient plus guere de tems à être en charge, ils ne voulurent rien hazarder, & renvoyerent les Ambaſſadeurs des Latins, ſans leur accorder aucun ſecours. Coriolan déchu de cette eſperance, tourna ſes armes contre les villes du Latium, prit d'aſſaut Tolerium, Labicum, Pedum & Boles, qui oſerent lui faire reſiſtance, les hommes furent vendus & les biens pillez; mais il prit un très-grand ſoin de celles qui lui ouvrirent les portes, & afin qu'elles ne ſouffriſſent aucun dommage, même à ſon inſçu, il campoit le plus loin qu'il lui étoit poſſible, & en paſſant ſur leurs terres, il ne ſouffroit pas qu'on prît rien de ce qui étoit à eux. Il alla mettre le ſiege

Ville maritime des Volſques.

Coriolan prend pluſieurs villes du Latium.

Fut garantie du pillage.] Coriolan lui ordonna ſeulement de fournir les habits pour ſes ſoldats, des vivres pour un mois, & quelque ſomme d'argent.

Dans l'eſperance que les Romains viendroient.] Au lieu de περιλαμβάνειν, il faut lire comme dans un manuſcrit περιλαμβάνοντας; car c'eſt Coriolan qui eſperoit que les Romains viendroient au ſecours des Latins.

Et que les Conſuls.] Julius Julus & Pinarius Rufus, la premiere année de l'Olymp. LXXIII. l'an de Rome 265.

Il alla mettre le ſiege devant Bouilles.] Plutarque a déja parlé de la priſe de Boles. Il n'en eſt donc plus queſtion ici; c'eſt pour-

devant Boüilles, qui n'étoit environ qu'à douze milles de Rome, & qui ſe défendit plus vigoureuſement que les autres, & où beaucoup de Volſques furent tuez, mais enfin il la prit, paſſa au fil de l'épée preſque tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & y fit un très-grand butin.

Eloge que les Volſques donnent à Coriolan.

Sur le bruit de ces grands avantages, les Volſques qui étoient reſtez dans leur pays pour la ſureté des villes, ne pouvoient ſe contenir, ils alloient par troupes dans le camp de Marcius, diſant hautement, qu'ils ne connoiſſoient que lui de général, & qu'il étoit leur ſeul Capitaine; auſſi ſon nom étoit très-grand dans toute l'Italie, & l'on parloit avec admiration de cette grande valeur, qui par le changement d'un ſeul homme, avoit produit dans les affaires des changemens ſi ſurprenans & ſi merveilleux.

Ce que fait quelquefois à la guerre le changement d'un ſeul homme.

Le déſordre augmentoit cependant à Rome; on n'oſoit prendre les armes pour en venir à un combat, & l'on paſſoit les jours entiers à ſe quereller, & à ſemer des propos ſéditieux les uns contre les autres; mais Lavinium, où étoient les Dieux de leurs peres, & d'où ils tiroient leur origine, parce que c'étoit la premiere ville

Les Romains tiroient leur origine de Lavinium.

quoi il faut lire *Bouilles*. Bouilles, Βοίλλαι, comme on a lû dans Denys d'Halicarnaſſe, c'étoit une des principales villes du Latium à 11. ou 12. milles de Rome.

Où étoient les Dieux de leurs peres.) Les Dieux Penates qu'Enée avoit dépoſez. C'eſt pourquoi les Romains y alloient faire des ſacrifices pour le ſalut de la Patrie. Il en a été parlé dans les remarques ſur la vie de Romulus.

qu'Enée eût bâtie dans le Latium, étant aſſiegée, cette nouvelle qui fut d'abord publique, produiſit tout d'un coup un changement merveilleux dans l'eſprit du peuple, & tourna d'une maniere étrange & bizarre celui des Patriciens; car le peuple vouloit caſſer & abolir la condamnation de Coriolan & le rappeller dans Rome, & le Senat s'étant aſſemblé pour déliberer ſur cette propoſition, la rejetta & s'y oppoſa de toutes ſes forces, ſoit que par un eſprit d'opiniâtreté il prît toûjours le parti de s'oppoſer à tout ce que le peuple déſiroit le plus; ſoit qu'il ne voulût pas que Coriolan dût ſon rappel à la faveur du peuple; ſoit enfin que ſa haine commençât à s'étendre ſur Coriolan, parce que quoi qu'il n'eût pas un égal ſujet de ſe plaindre des deux partis, il les maltraittoit également, & qu'il s'étoit entierement déclaré l'ennemi de ſa patrie, dans laquelle il ſçavoit bien que la plus grande & la meilleure partie compatiſſoit à ſes malheurs, & étoit envelopée dans la même injuſtice qu'on lui avoit faite.

Changement que produiſit à Rome la nouvelle du ſiége de Lavinium.

Le peuple veut rappeller Coriolan.

Le Sénat s'y oppoſe.

Cette réſolution du Senat ayant été déclarée,

Soit que par un eſprit d'opiniâtreté.) Denys d'Halicarnaſſe avouë qu'il eſt très difficile de deviner, ce qui rendoit le Senat ſi contraire au rappel de Coriolan, & il donne ſur cela trois conjectures; la premiere, que par ce refus, le Senat vouloit éprouver ſi le peuple étoit ferme dans cette réſolution; la ſeconde, qu'en s'y oppoſant, il vouloit lui en augmenter l'envie, & la troiſiéme, qu'il vouloit par-là effacer de l'eſprit du peuple le ſoupçon qu'il avoit eû, que les Patriciens avoient excité Coriolan à prendre les armes contre Rome.

le peuple ſe trouva dans l'impuiſſance de faire paſſer la Loi par ſes ſuffrages, car il falloit un décret du Senat. Coriolan qui en eut d'abord la nouvelle, en fut encore plus irrité, de maniere qu'il quitta le ſiege de Lavinium & tranſporté de fureur, il marcha vers Rome avec ſes meilleures troupes, & alla camper près des foſſez Cluiliens à quarante ſtades de la ville, où ſon approche jetta une ſi grande épouvante & un tel effroi, qu'elle appaiſa d'abord la ſédition; il n'y eut pas un Magiſtrat, pas un Senateur qui oſât contredire le peuple ſur le rappel de Coriolan, mais tous, voïant les ruës pleines de *femmes*, qui couroient çà & là tout éperduës, les Temples remplis de vieillards, qui dans une profonde humiliation & verſant des torrens de larmes adreſſoient leurs prieres aux Dieux, & en genéral tous les eſprits denuez de force & de courage, & incapables de trouver leur ſalut dans leurs conſeils, ils reconnurent que le peuple avoit eu raiſon de vouloir rappeller *Coriolan*, & que le Senat avoit très-mal fait de commencer à entrer en colere, & à avoir du reſſentiment dans un tems, où le ſeul bon parti étoit d'y renoncer, s'il en avoit été rempli.

Coriolan marche contre Rome.

à cinq milles.

Effroi que l'approche de Coriolan jette dans Rome.

Ils reſolurent donc tous d'envoyer une ambaſſade à Coriolan pour lui offrir ſon rappel, &

Les Romains envoyent des ambaſſadeurs à Coriolan pour lui offrir ſon rappel.

De maniere qu'il quitta le ſiege de Lavinium.) Il ne leva pas le ſiege. Denis d'Halicarnaſſe écrit qu'il laiſſa des troupes, pour continuer le blocus.

Pour lui offrir ſon rappel.] C'eſt

pour le ſupplier de terminer cette guerre. Les Ambaſſadeurs qui furent pris dans le Senat & qui étoient tous, ou parens ou amis de Coriolan, s'attendoient à recevoir au moins de lui un favorable & gracieux accueil à leur arrivée, mais ils furent fort trompez; car ayant été conduits au travers de l'armée en bataille, ils trouverent Coriolan aſſis au Conſeil, au milieu d'un grand nombre des principaux Officiers, & qui avec un trouble & une émotion qui paroiſſoient dans ſes yeux, & d'un ton plein d'une ſeverité terrible, leur ordonna d'expoſer le ſujet de leur ambaſſade en préſence de tous les Volſques, dont il étoit envi-

Ils étoient tous Conſulaires.

La maniere dont Coriolan reçoit ces Ambaſſadeurs.

ainſi qu'il faut traduire le texte de Plutarque ἐκείνῳ τῇ καθόδου δίδωτα, car on n'avoit pas encore ordonné ſon rappel. Les Ambaſſadeurs le lui offrirent, en lui diſant que le Senat inclinoit à le rappeller; & qu'il n'étoit pas de la majeſté de Rome, d'en faire le Decret, pendant qu'il étoit en armes ſur leurs terres.

Ils trouverent Coriolan aſſis au Conſeil, au milieu d'un grand nombre des principaux Officiers, & qui avec un trouble & une émotion.] Au lieu de καθεζομένῳ qui eſt dans le texte, il faut lire καθεζομένῳ, comme dans un manuſcrit, & expliquer le paſſage tout autrement qu'on n'a fait. Henri Etienne a fort bien fait voir que la phraſe dont Plutarque ſe ſert ici, ne permet pas qu'on prenne le mot ὄχλῳ dans ſon ſens ordinaire pour *foule*; car ſi Plutarque l'avoit voulu employer dans ce ſens-là, jamais il n'auroit dit μετ' ὄχλου καθεζομένῳ καὶ βαρύτητος, *aſſis avec une foule & avec ſeverité*, ce qui ſeroit ridicule dans toutes les langues; mais il auroit dit ἐν ὄχλῳ καθεζομένῳ μετὰ βαρυτητος, *aſſis au milieu d'une foule avec une ſeverité.* Le mot ὄχλος a ici une ſignification extraordinaire, & il ſignifie le trouble & l'émotion de l'ame, paſſions qui ne pouvoient pas manquer d'agiter Coriolan dans la conjoncture & dans l'état où il ſe trouvoit. Ce ſens au reſte n'eſt pas inconnu, car Denys d'Halicarnaſſe a marqué ὄχλος pour ὄχλησις, & on en trouve des exemples dans Sophocle, dans Euripide, dans Iſocrate & dans Demoſthene.

ronné ; les Ambaſſadeurs s'expliquerent dans les termes les plus modeſtes, les plus doux & les plus convenables à l'état de leur fortune.

Leur diſcours fini, Coriolan leur répondit pour ce qui le regardoit avec beaucoup d'aigreur & avec un emportement proportionné à l'injure qu'il avoit reçuë, & pour ce qui regardoit les Volſques, comme leur Général, il demanda *que les Romains leur rendiſſent toutes les villes & toutes les terres qu'ils avoient priſes dans les guerres précédentes, & que par une Loi ils accordaſſent aux Volſques le même droit de bourgeoiſie qu'ils avoient accordé aux Latins ; que ce n'étoit qu'à ces conditions juſtes & raiſonnables, qu'ils pouvoient obtenir la paix*, il leur donna trente jours pour déliberer ſur ſes demandes, & après qu'ils ſe furent retirez, il décampa, & mena ſon armée hors du territoire de Rome.

Réponſe que Coriolan leur fait, & ce qu'il leur demande pour les Volſques.

Il leur donne trente jours pour déliberer.

Ce fut là le premier prétexte de calomnie que ſaiſirent ceux des Volſques, qui depuis long-tems ne pouvoient ſupporter ſa puiſſance, & qui ne voyoient qu'avec un œil d'envie ſes ſurprenantes proſperitez ; Tullus même étoit de ce nombre ; Ce n'eſt pas qu'il eût reçu aucune injure particuliere de Coriolan ; mais il étoit pouſſé par une paſſion qui n'eſt que trop naturelle à

Envie des Volſques contre Coriolan.

Tullus jaloux de ſa gloire.

Les Ambaſſadeurs s'expliquerent.) Minucius, celui qui dans ſon Conſulat avoit le plus ſoûtenu le parti de Coriolan, porta la parole. On peut lire ſon diſcours dans Denys d'Halicarnaſſe Liv. VIII. il eſt fort beau, & Plutarque auroit dû peut-être en rapporter la ſubſtance.

l'homme,

l'homme, car il avoit un ſecret dépit de voir ſa réputation obſcurcie par la gloire de ſon Collegue, & de ſe ſentir mépriſé par les Volſques, qui faiſoient leur Dieu de Coriolan, & qui prétendoient que les autres ſe contentaſſent de la part qu'il vouloit bien leur faire de ſon autorité & de ſa puiſſance. De là commencerent à éclorre toutes les accuſations qu'on ſema ſous main contre lui. La plûpart des Officiers s'attroupant & ſe liguant enſemble, ſe communiquoient leur mécontentement, & appelloient cette retraitte de l'armée une véritable trahiſon, qui ne conſiſtoit point à avoir livré des villes ou des armes, mais à avoir livré le tems, duquel dépendent ordinairement le ſalut, & la perte des villes & des armées; car il avoit donné exprès aux ennemis un délai de trente jours, ſçachant bien que leurs affaires étoient ſi déplorées qu'il ne falloit pas moins que ce tems-là pour les remettre, ou pour y produire un grand changement.

Il y a dans le texte leur tout.

La treve que Coriolan avoit donnée aux Romains, traitée de trahiſon.

A la guerre le ſalut ou la perte des villes & des armées dépend du tems.

Le texte Grec eſt corrompu en cet endroit. v. pag. 416.

Cependant Coriolan ne paſſa pas les trente jours ſans rien faire; il ravagea les terres des Alliez, & prit ſept grandes villes très-peuplées. Les Romains n'oſerent jamais paroître pour les

Ce que Coriolan fit pendant ces trente jours de treve.

Car il ravagea les terres des Alliez, & prit ſept grandes villes très-peuplées.] Il fit cela à deux fins. La premiere pour mettre ces Alliez hors d'état de donner du ſecours aux Romains; & la ſeconde pour ſe mettre à couvert des ſoupçons, dont Plutarque parle, & qu'il avoit prévûs. En effet le terme d'un mois étoit un peu bien long, & Coriolan donnoit par-là un prétexte très-plauſible aux Volſques de l'accuſer de favoriſer les Romains à leur préjudice.

ſecourir, leurs eſprits étoient abbattus & remplis de crainte, & ils n'avoient non plus de force pour la guerre, que des corps paralytiques ou aſſoupis.

Seconde ambaſſade des Romains à Coriolan.

Le terme étant expiré, & Coriolan étant revenu avec ſes troupes, ils lui envoyerent une ſeconde Ambaſſade, pour le ſupplier encore de moderer ſon reſſentiment, de retirer ſon armée, & de propoſer & faire enſuite ce qui lui paroîtroit le plus avantageux pour les deux partis, lui déclarant que les Romains ne relâcheroient jamais rien par crainte, mais que s'il vouloit faire quelque avantage aux Volſques, ils y donneroient les mains, après qu'ils auroient poſé les armes. Sur cela Coriolan dit, *qu'il ne leur répondoit point comme Général des Volſques, mais que comme Citoyen Romain, qu'il étoit encore, il les exhortoit à rabaiſſer un peu de leur orgueil, & à revenir le trouver dans trois jours, avec la ratification du traité, dont il leur avoit expliqué les conditions toutes juſtes & raiſonnables; que s'ils en ordonnoient autrement, il n'y avoit plus de ſureté pour eux à revenir dans le camp chargez de paroles vaines.*

Réponſe de Coriolan à ces Ambaſſadeurs.

Le Senat informé de cette réponſe par le retour des Ambaſſadeurs, comme ſi la ville eût été battue d'une horrible tempête qui allât la ſubmerger, jetta, comme on dit, l'ancre ſacrée, car il ordonna que tous les Prêtres des Dieux les Sacrificateurs, les Sacriſtains, & les Augures, dont la divination par le vol des oiſeaux eſt pra-

Jetter l'ancre ſacrée. Proverbe.

Troiſiéme ambaſſade des Romains, compoſée des prêtres & des augures.

tiquée de toute ancienneté à Rome, iroient vers Coriolan avec les habits & les ornemens dont ils avoient accoûtumé d'être revêtus dans leurs cérémonies, & qu'ils le conjureroient de poſer premierement les armes, & de regler enſuite avec ſes Citoyens les articles de la paix des Volſques.

Coriolan les reçut dans le camp, mais il n'accorda rien à leurs prieres, & ne les traitta pas plus favorablement, car il leur déclara qu'on *n'avoit qu'à accepter ſes premieres propoſitions, ou qu'à ſe préparer à la guerre.*

Réponſe de Coriolan.

Les Prêtres étant de retour à Rome, les Romains reſolurent de ſe tenir clos & couverts dans la ville, de défendre les murailles & de repouſſer les ennemis, mettant toute leur eſperance dans le tems & dans les accidens inopinez de la fortune, puiſque d'eux-mêmes ils ne pouvoient trouver aucun remede à leurs maux, & que la ville étoit pleine de frayeur & de trouble, & n'avoit que de fâcheux preſſentimens.

Reſolution que prennent les Romains.

Mais ſur ces entrefaites, il arriva une choſe très-ſemblable à ce qu'Homere dit fort ſouvent, & que le peuple refuſe de croire; car lorſque, ſur des évenemens extraordinaires & qu'on n'auroit pas attendus, ce Poëte dit : *La Déeſſe*

Dieu inſpire quelquefois les hommes. Homere expliqué & juſtifié.

Mais ſur ces entrefaites, il arriva une choſe très ſemblable à ce qu'Homere dit fort ſouvent.) Plutarque prouve ici une vérité très-conſtante, & qu'Homere a connue que Dieu inſpire quelquefois les hommes, & les porte à entreprendre des choſes auſquelles ils ne penſeroient pas ſans ſon inſpiration.

Minerve lui envoya cette inſpiration. Et dans un autre endroit, *Quelqu'un des immortels les détourna de cette reſolution, en mettant dans l'eſprit du peuple, &c.* Et ailleurs, *Soit qu'il ſe doutât de quelque choſe, ou que Dieu le lui eût inſpiré*, le peuple ignorant & groſſier mépriſe ce Poëte & s'en mocque, comme ſi par des miracles impoſſibles & par des fables incroyables il détruiſoit la liberté du franc arbitre, & c'eſt ce qu'Homere ne fait point; au contraire, les choſes vrai-ſemblables & ordinaires, qui ſe font par le ſecours de la raiſon, il les fait abſolument dépendre de notre volonté & de notre choix, car il dit très-ſouvent: *Mais moi, après avoir déliberé dans mon cœur.* Et ailleurs, *Il parle ainſi, & Achille ſaiſi de douleur, balança dans ſon eſprit, &c.* Et en un autre endroit, *Elle ne perſuada point le prudent Bellerophon qui n'avoit que des penſées ſages*; Mais dans les actions extraordinaires & perilleuſes, qui demandent une eſpece d'inſpiration, d'enthouſiaſme & de fureur, il fait intervenir un *Dieu*,

Le peuple ignorant & groſſier mépriſe ce Poëte, comme ſi par des miracles impoſſibles.) Amiot s'eſt étrangement trompé à ce paſſage, dont il n'a ni entendu les paroles, ni compris le ſens; car il a traduit: *Pluſieurs y en a qui mépriſent ces paſſages d'Homere, comme ſi ſon intention fût, d'attribuer au diſcours de la raiſon humaine, & à l'élection de l'arbitre d'un chacun des choſes impoſſibles, & des fables où il n'y a point de veriſimilitude.* Il n'y a perſonne qui ne voye que c'eſt tout le contraire que Plutarque a dit; car il refute l'erreur de ceux qui croyent qu'Homere combat & détruit le libre arbitre, quand il feint que les Dieux nous envoyent des inſpirations.

Il fait intervenir un Dieu, qui bien loin de détruire notre libre arbitre, l'excite.] Tout ce que

qui bien loin de détruire notre libre arbitre, l'excite, & qui ne nous inſpire pas la volonté, mais échauffe l'imagination & donne des idées qui nous déterminent. Par ces idées il ne rend pas notre action involontaire en nous forçant, au contraire, il la rend très-volontaire & très-libre, en donnant naiſſance à la volonté, & à laquelle il ne fait qu'ajoûter la confiance, & l'eſperance. En effet, il faut entiérement, ou éloigner les Dieux de toute cauſe mouvante, & de tout principe de nos operations, ou avouer qu'ils n'ont aucun autre moyen de ſecourir les hommes & de cooperer avec eux; car ils ne pouſſent pas eux-mêmes & ne remuent pas notre corps; ils ne font agir ni nos pieds ni nos mains, mais par de certains principes & par de certaines idées qu'ils réveillent en nous, ils

La liberté de l'homme accordée avec le ſecours & la cooperation de Dieu.

Cooperation de Dieu ne détruit pas la liberté naturelle de l'homme.

Plutarque dit ici eſt remarquable. Il accorde parfaitement la liberté de l'homme, avec le ſecours & la cooperation de Dieu; & ce qu'il dit eſt très-conforme à ce qu'enſeigne la véritable Theologie.

Au contraire il la rend très-volontaire & très-libre, en donnant naiſſance à la volonté.) Plutarque reconnoît ici bien formellement que Dieu ne rend pas notre action involontaire, en nous forçant; mais qu'au contraire il la rend très-libre & très-volontaire, en faiſant naître la volonté, & en la déterminant; qu'ainſi Dieu nous laiſſe toute notre liberté, lors-même qu'il nous fait faire ce qu'il veut, & que la cooperation de Dieu ne détruit nullement la liberté naturelle de l'homme.

Car ils ne pouſſent pas eux-mêmes, & ne remuent pas notre corps.) Plutarque ſe trompe ici, lorſqu'il croit que Dieu ne peut agir que ſur l'eſprit, & qu'il ne pouſſe pas & ne remue pas le corps. Cette opinion eſt démentie par mille exemples, que la véritable Religion fournit, & qui ſont diſperſez dans le vieux & dans le nouveau Teſtament, Elie, Habacuc, S. Pierre, &c.

excitent la vertu active de notre ame, & pouſſent notre volonté, ou la retiennent & la détournent.

Alors donc à Rome les femmes étoient répanduës dans tous les Temples, & les plus conſidérables faiſoient leurs prieres au pied de l'Autel de Jupiter dans le Temple du Capitole. Parmi ces derniers étoit Valerie, ſœur du grand Publicola, qui avoit rendu tant de ſi grands ſervices aux Romains en paix & en guerre. Pour lui il étoit mort quelque tems auparavant, comme nous l'avons dit dans ſa vie, mais ſa ſœur Valerie étoit généralement honorée & eſtimée dans la ville, comme une Dame qui relevoit encore le luſtre de ſa naiſſance par l'éclat de ſa vertu. Valerie pouſſée d'un mouvement ſemblable à celui dont je viens de parler, & voyant tout d'un coup, non ſans une inſpiration divine, ce qui étoit le meilleur & le plus expédient, ſe leva, & faiſant lever toutes les autres femmes, elle ſortit du Temple & avec cette nombreuſe ſuite elle alla tout droit à la maiſon de Volumnie, mere de Coriolan, qu'elle trouva aſſiſe avec ſa belle fille, & tenant ſur ſes genoux ſes deux petits fils. Quand les femmes qui

Valerie, ſœur de Publicola, Dame d'une grande vertu.

Elle eſt divinement inſpirée.

Et alla tout droit à la maiſon de Volumnie, mere de Corolian.] Plutarque appelle la mere de Coriolan Volumnie & ſa femme Virgilie. Cependant Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live appellent ſa mere, *Veturie*, & ſa femme *Volumnie*; mais il y a un manuſcrit où on lit *Veturia*, au lieu de *Volumnia*, & où le commencement du diſcours de Valerie eſt corrigé de cette maniere ὦ γύναικες καὶ Οὐολτουρία. *Veturie & vous Volumnie &c.* & dans la ſuite de même.

la ſuivoient furent rangées tout autour d'elles, *Volumnie & toi Virgilie*, leur dit-elle, *vous voyez des femmes qui viennent vers d'autres femmes, non point par ordre du Senat, ni des Magiſtrats, mais comme je penſe, par l'inſpiration d'un Dieu qui exauçant nos prieres, & touché de compaſſion, nous a excitées à venir ici implorer votre ſecours & vous demander une grace, qui, en nous ſauvant & en ſauvant Rome, vous produira à vous en particulier une gloire beaucoup plus grande que celle qu'acquirent les filles des Sabins, lorſqu'au milieu d'une ſanglante bataille elles firent naître la paix & l'union entre leurs peres & leurs maris. Venez avec nous vers Coriolan, avec toutes les marques de ſupplians, le conjurer de deſarmer ſa colere, & rendre à votre patrie ce témoignage plein de juſtice & de vérité, que malgré les maux qu'il lui a faits, elle n'a rien ordonné ni entrepris contre vous par un mouvement de vengeance, & qu'elle vous rend à lui, quand même elle n'en devroit obtenir aucune condition raiſonnable.*

Diſcours de Valerie à la mere & à la femme de Coriolan.

Dans la vie de Romulus p. 126. & 127.

Valerie ayant achevé ſon diſcours, toutes les autres femmes ſe mirent à faire de grands cris, & Volumnie répondit : *Outre les miſeres générales auſquelles nous participons, nous avons encore des maux particuliers & domeſtiques, puiſque nous avons vû périr à nos yeux la gloire & la vertu de Coriolan, & que nous le voyons préſentement environné des ar-*

Réponſe de Volumnie.

Et que nous le voyons préſentement environné des armes de nos ennemis, non pas comme leur priſonnier, mais comme leur maître.) Amiot s'eſt encore trompé à ce paſſage, comme l'Interprete Latin. Celui-ci a traduit : *Corpus quidem ejus contemplamur hoſtium*

mes de nos ennemis, non pas comme leur priſonnier, mais comme leur maître. Avec cela le plus grand & le plus ſenſible de nos malheurs, c'eſt que notre patrie ſe trouve reduite à cette extrémité, que nous ſoyons ſa derniere reſſource. Car je ne ſçai s'il fera aucun compte de nous, puiſqu'il n'en fait aucun de ſa patrie, qu'il avoit toûjours préferée à ſa mere, à ſa femme & à ſes enfans. Cependant ſervez-vous de nous comme il vous plaira, & menez-nous vers Coriolan; ſi nous ne pouvons rien obtenir de lui, nous pouvons expirer à ſes pieds en le ſuppliant pour Rome. En même tems

armis cuſtodiri, potiùs quam conſervari: Et Amiot: *Voyant maintenant ſa perſonne environnée des armes de nos ennemis, plûtôt pour s'aſſurer de lui, que pour le garder.* Cette faute eſt conſidérable à ne conſidérer que les termes, mais elle l'eſt encore davantage à conſidérer le ſens; car ſi Volumnie avoit dû dire ce que dit Amiot, que les Volſques gardoient à vûë Coriolan, pour s'aſſurer de ſa perſonne, & non pas par reſpect, les affaires de Rome étoient en bons termes, & elle devoit eſperer de le flechir. mais Plutarque dit tout le contraire, τὸ σῶμα δ' αὐτῶ τοῖς τῶν πολεμίων ὅπλοις φρουρούμενον μᾶλλον, ἢ σωζόμενον ἐφορῶσι. Le mot φρουρούμενον, ſignifie *gardé par reſpect*, & σωζόμενον, *gardé comme priſonnier, pour s'aſſurer de ſa perſonne.* Cette mere affligée aimeroit mieux voir ſon fils priſonnier entre les mains des ennemis, que de le voir à leur tête environnée de Gardes comme leur Général.

En même tems, elle prit ſes petits fils, & faiſant lever Virgilie, elle ſe mit à leur tête.] Cela n'alla pas ſi vîte; on communiqua ce deſſein aux Conſuls; les Conſuls aſſemblerent le Senat, pour déliberer ſi on donneroit à ces femmes la permiſſion de ſortir; l'affaire fut débatuë juſqu'au ſoir, & les avis furent d'abord aſſez partagez, pluſieurs Senateurs repreſentant le danger qu'il *y avoit* à permettre que leurs *femmes* & leurs enfans *allaſſent* dans le camp ennemi, où on les retiendroit peut-être; mais enfin le plus grand nombre l'emporta, ſur ce qu'on dit que Coriolan étoit incapable de commettre la moindre impieté contre des femmes, qui alloient le trouver ſous la protection des Dieux. On fit le Décret, & elles partirent le lendemain à la pointe du jour ſur des chariots, que les Conſuls fournirent.

elle

elle prit ſes petits-fils, & faiſant lever Virgilie, elle ſe mit à leur tête, & prit le chemin du camp.

Ce ſpectacle inſpira aux ennemis même un reſpect mêlé de compaſſion, & les tint dans le ſilence. Coriolan environné des principaux Officiers de l'armée & de toutes les marques de ſa dignité, étoit aſſis ſur ſon Tribunal. Voyant donc approcher ces femmes, il en fut d'abord ſurpris, & ayant reconnu ſa mere qui marchoit la premiere, il fit tous ſes efforts pour demeurer inflexible & intraitable ; mais trahi & vaincu par ſon cœur, il n'oſa l'attendre ſur ſon Siége, & deſcendant avec précipitation, il alla à grands pas au-devant d'elle, & ſe jettant à ſon col, il la tint fort long-tems embraſſée ; il embraſſa enſuite ſa femme & ſes enfans, & n'épargna ni ſes larmes ni ſes careſſes, ſe laiſſant entraîner aux ſentimens de la nature, comme à un torrent qu'il ne pouvoit ſurmonter.

Des faiſceaux des haches, &c.

Car ces femmes étoient deſcenduës de leurs chariots à la porte du Camp.

Il fit baiſſer devant elle ſes faiſceaux & ſes haches

Quand il fut raſſaſié en quelque ſorte, & qu'il s'aperçut que ſa mere vouloit parler, il fit approcher les Volſques, & donna audiance à Volumnie, qui parla en ces termes : *A cette langueur*

Il ordonna qu'on ôtât ſon Siége de deſſus ſon Tribunal & qu'on le mît à terre.

A cette langueur qui paroît ſur notre viſage.) Denis d'Halicarnaſſe, Tite-Live & Plutarque ont fait parler cette mere en cette occaſion. Ce n'eſt pas un plaiſir médiocre de voir les différentes vûës qu'ils ont euës, & rien ne peut être plus capable d'élever l'eſprit & de nourrir l'éloquence, que de comparer des diſcours que trois des plus grands Hommes de l'antiquité ont faits ſur le même ſujet. Celui de Denis d'Halicarnaſſe me paroît plus ſimple & plus moral ; celui de Tite-Live plus fort & plus violent, & celui de Plutarque plus ingenieux, plus éloquent & plus pathetique.

Diſcours de Volumnie à ſon fils Coriolan.

qui paroît ſur notre viſage, & à ces lugubres & méchans habits que nous portons, tu vois aſſez, mon fils, ſans que nous te le diſions, dans quelle affreuſe déſolation ton éxil nous a jettées. Penſe préſentement qu'il faut que nous ſoyons les plus malheureuſes de toutes les femmes, puiſque ce que nous avons de plus doux & de plus agréable à voir, la Fortune nous l'a rendu le plus affreux & plus terrible, en nous préſentant à moi, mon fils, & à elle ſon mari, à la tête d'une armée d'ennemis, aſſiégeant ſa propre patrie; & que ce qui eſt pour les autres une reſſource & une conſolation dans toutes leurs diſgraces, d'avoir recours aux Dieux & de leurs adreſſer leurs prieres, devient pour nous un nouveau danger, puiſque nous ne pouvons demander en même tems aux Dieux ta conſervation & la victoire pour Rome; mais il faut que nos prieres renferment les plus horribles maledictions que nos ennemis mêmes pourroient prononcer contre nous. Car c'eſt une néceſſité que ta femme & tes enfans ſoient privez de toi, ou de leur patrie. Je ne te parle point de moi; je n'attendrai pas que la Fortune ennemie décide de cette guerre. Si je ne peux te perſuader de faire ſucceder l'union & la paix à ces déſordres, & de devenir plûtôt le bienfaicteur des deux partis, que le fleau de l'un ou de l'autre; penſes, mon fils, & prépare-toi à n'approcher des murs de Rome qu'en paſſant ſur le corps mourant de celle qui t'a enfanté. Car me conſerverai-je pour voir le jour que mon fils triomphera de Rome, ou que Rome triomphera de mon fils! Si je te conjurois de ſauver ta patrie en perdant les Volſques, le parti ſeroit difficile à prendre

pour toi ; car s'il n'eſt pas honnête de ruiner ſes Citoyens, il ne l'eſt pas non plus de trahir ſes amis ; mais que te demandons-nous, mon fils, que la délivrance de nos maux ? Délivrance auſſi heureuſe pour les uns, que pour les autres, & beaucoup plus glorieuſe pour les Volſques, que pour les Romains, en ce qu'il paroîtra que la victoire les a mis en état de nous accorder les plus grands de tous les biens, l'amitié & la paix, dont ils joüiront eux-mêmes. Si nous obtenons ces biens, tu en ſeras le principal, ou plûtôt le ſeul auteur, & ſi nous ne les obtenons pas, tu auras à ſoûtenir les reproches des Romains & des Volſques. Car cette guerre dont l'iſſuë eſt incertaine, a cela de certain, que vainqueur, tu ſeras exterminateur de ta patrie, & vaincu, tu paſſeras pour avoir précipité par les mouvemens d'une colére implacable, tes amis & tes bienfaicteurs dans les calamitez les plus horribles.

Coriolan écoutoit ce diſcours ſans répondre une ſeule parole, & quand elle eut ceſſé de parler, il demeura long-tems dans un profond ſilence. Ce que voyant Volumnie : *Pourquoi te taire, mon fils*, continua-t'elle, *eſt-ce qu'il eſt beau d'accorder tout à ſon reſſentiment, & qu'il eſt honteux d'accorder quelque choſe à une mere qui ne te fait que de ces ſortes de prieres ? Ou eſt-ce qu'il eſt d'un grand homme de ſe ſouvenir des maux qu'on lui a faits, & qu'il n'eſt ni d'un homme de bien, ni d'un grand homme d'honorer ou de reconnoître les grands biens qu'il a reçus de ſon pere & de ſa mere ? Cependant perſonne au monde n'eſt ſi obligé que toi à la reconnoiſſance, puiſque tu*

Coriolan demeure dans un profond ſilence.

Volumnie profitant de l'état où elle le voit, continuë.

pourſuis ſi atrocement l'ingratitude ; mais bien plus, tu t'es déja aſſez vengé de ta patrie, & tu n'as encore rien fait pour ta mere. Il étoit pourtant de la pieté & de la juſtice, que même ſans aucune néceſſité, j'obtinſſe de toi par mes prieres des choſes ſi raiſonnables & ſi équitables. Si je ne puis te fléchir, à quoi bon ménagerois-je encore la derniere eſpérance ?

En finiſſant ces mots, elle ſe jette à ſes pieds avec ſa femme & ſes enfans. Coriolan ſe mit à crier *que faites-vous ma mere* ? Et la relevant & lui ſerrant la main : *Vous avez vaincu*, lui dit-il, *& votre victoire eſt auſſi heureuſe pour votre Patrie, que funeſte pour moi. Je m'en vais, vaincu par vous ſeule.* Après leur avoir parlé quelque tems en particulier, il les renvoya à Rome à leur priere, & le lendemain au point du jour il décampa & emmena les Volſques qui n'avoient pas tous les mêmes ſentimens ſur ce qui venoit de ſe paſſer, car les uns le blâmoient, lui & ſon action, & les autres qui étoient bien aiſes de la paix, ne blâmoient ni l'un ni l'autre ; & il y en avoit *qui*, quoique bien fâchez de voir la guerre ſi heureuſement terminée, diſoient hautement que Marcius

Ce que Coriolan fléchi dit à ſa mere.

Denis d'Halicarnaſſe dit qu'il les emmena dans ſa tente où elles furent juſques au ſoir.

Sentimens des Volſques ſur ce qui venoit de ſe paſſer.

A quoi bon ménagerois-je encore la derniere eſpérance ?) C'eſt-à-dire, à quoi bon chercherois-je encore à conſerver ma vie ? Car c'eſt ce que Plutarque appelle la derniere eſpérance, parce que c'eſt en effet celle qui nous quitte la derniere, & qui ſurvit à toutes les autres.

Je m'en vais vaincu par vous ſeule.] Le Grec dit, *je m'en vais vaincu ſeul par vous.* Mais il eſt aiſé de voir que le texte eſt corrompu, & qu'au lieu de μόνος, il faut lire μένης, *vaincu par vous ſeule*, & c'eſt ainſi qu'il eſt dans un Manuſcrit.

n'avoit pas fait l'action d'un méchant homme, & qu'il étoit pardonnable, ſi, flêchi par des objets ſi touchans, il avoit cedé à une néceſſité ſi preſſante. Mais ils le ſuivirent tous, moins par obéïſſance, que par reſpect.

Les Romains n'avoient point tant fait paroître pendant la guerre dans quelle épouvante & dans quel danger ils étoient, qu'ils le firent après la guerre finie. Car ceux qui étoient ſur les murailles, n'eurent pas plûtôt vû partir les Volſques, que tous les Temples furent ouverts & remplis d'hommes, qui couronnez de chapeaux de fleurs, immoloient des victimes, comme pour remercier les Dieux de quelque grande victoire. Cette joïe publique parut encore davantage dans les grandes careſſes & dans les grands honneurs que le Senat & le peuple firent à l'envi à ces femmes, en publiant par-tout qu'elles étoient ſeules la cauſe de leur ſalut. Le Senat ordonna aux Conſuls de leur accorder tout ce qu'elles demanderoient, & tout ce qui pourroit ou honorer, ou récompenſer un ſi grand ſervice. Mais elles ne demanderent, ſinon qu'on bâtît un Temple à la Fortune des femmes, dont elles offrirent elles-mêmes de faire les frais, à la charge que la ville fourniroit les vic-

Joye des Romains pour le départ des Volſques.

Ce que le Senat veut faire pour marquer ſa reconnoiſſance à ces femmes.

Elles demandent ſeulement qu'on bâtiſſe à leurs frais un Temple à la Fortune des femmes.

Et dans les grands honneurs.] Pour conſerver à jamais la mémoire de cet important ſervice, on ordonna que l'on graveroit l'éloge de ces femmes ſur un monument public.

Qu'on bâtît un Temple à la Fortune des femmes.) Il fut bâti dans le même lieu où Coriolan avoit été flêchi par ſa mere. C'étoit dans la voye Latine à quatre milles de Rome.

times, & feroit la dépenſe des cérémonies & de tout le ſervice, avec une magnificence digne de la Divinité.

Le Senat l'accorde, il ordonne que ce Temple & la Statuë ſeront faits aux dépens du public.

Le Senat loüa extrêmement cette noble émulation, & ordonna que le Temple & la ſtatuë ſeroient faits des deniers publics; mais cela n'empêcha pas que les femmes ne portaſſent l'argent qu'elles avoient offert pour l'édifice, & elles en firent faire une ſeconde ſtatuë. Les Romains diſent que lorſque cette ſeconde ſtatuë fut placée dans le Temple, elle prononça ces paroles: *Femmes, vous m'avez conſacrée par une dévotion agréable à Dieu.* Ils content même qu'elle les prononça pour la ſeconde fois, voulant nous faire recevoir des choſes qui ſont très-difficiles à croire, & qui reſſemblent fort à celles qui ne furent jamais, car que des ſtatuës ayent ſué, pleuré, & rendu quelques gouttes ſanglantes, cela n'eſt pas impoſſible. En effet, la pierre & le bois contractent ſouvent une certaine moiſiſſure qui engendre l'humidité,

Les femmes donnent l'argent qu'elles avoient offert, & on en fait une ſeconde Statuë de la Déeſſe.

La cauſe de la ſueur, des pleurs & des gouttes de ſang qui coulent quelquefois des Statuës.

Elle prononça ces paroles.] Denis d'Halicarnaſſe l'aſſûre ainſi après l'avoir lû dans les livres des Pontifes; & il eſt ſi perſuadé de ce miracle, qu'il le rapporte pour confirmer les gens de bien, & pour convertir les libertins. Plutarque n'eſt pas ſi crédule, il rapporte ce que les Romains diſoient, mais il fait voir le ridicule de ce conte.

Car que des Statuës ayent ſué, pleuré, & rendu quelques gouttes ſanglantes, cela n'eſt pas impoſſible.] Combien de fois des peuples entiers ont été dans des frayeurs mortelles pour avoir vû les Statuës de leurs Dieux jetter une petite moiteur, & verſer ou des gouttes de ſang, ou quelques larmes? Cependant il n'y a rien de plus naturel, & il n'y a là aucun miracle, comme Plutarque l'explique fort bien. *Il en eſt* de même des pluyes de ſang, & d'une infinité d'autres phenomenes, qui étonnent les peuples ignorans & ſuperſtitieux.

& non ſeulement ils pouſſent en dehors quelque couleur & quelque ſorte de teinture de leur propre fonds, mais ils prennent encore la couleur de l'air qui les environne, & rien n'empêche que la Divinité ne ſe ſerve de ces ſignes pour avertir les hommes de ce qui doit arriver. Il eſt auſſi très-poſſible que les ſtatuës rendent un ſon ſemblable à un gémiſſement & à un ſoûpir, par quelque rupture ou ſéparation violente de quelques parties qui ſe fait en dedans. Mais que d'un corps inanimé il en ſorte une voix ſi articulée, ſi claire, ſi entiere & ſi intelligible, c'eſt ce qui eſt hors de toute poſſibilité ; car ni l'ame, ni Dieu même, ne ſçauroit former une voix articulée, ni prononcer un diſcours ſuivi ſans un corps organiſé, & pourvu de toutes les parties néceſſaires à la parole.

La cauſe du ſon qu'elles peuvent rendre.

Plutarque borne encore trop le pouvoir de Dieu ſur la voix, comme il l'a borné plus haut ſur le mouvement.

Et rien n'empêche que la Divinité ne ſe ſerve de ces ſignes pour avertir les hommes de ce qui doit arriver.] Car quoique Dieu ſe ſerve des cauſes naturelles, rien n'empêche qu'il n'en deſtine les effets à une certaine fin ; cela eſt très-certain. Mais qui expliquera ces ſignes, & où ſont les regles de cette divination ? On peut voir ce qui a été remarqué ſur la vie de Pericles, tom. II. pag. 210.

Car ni l'ame ni Dieu même, ne ſçauroit former une voix articulée, ni prononcer un diſcours ſuivi ſans un corps organiſé.) Si ce principe étoit vrai, les Platoniciens en concluroient que Dieu ne peut jamais faire entendre ſa voix aux hommes, parce que ſelon eux, il ne peut ſe revêtir d'aucun corps. Mais voilà des erreurs groſſieres, Dieu peut prendre un corps ſans ravaler la majeſté de ſa nature, comme je l'ai expliqué dans le traité de la Doctrine de Platon, p. 171. de la ſeconde édit. & ſans prendre un corps, il peut parler aux hommes, car toute la nature obéït au maître de la nature, & il n'eſt pas plus difficile à Dieu de former une voix articulée, que de former tout autre ſon ; il peut auſſi ſe faire entendre en frappant par ſa lumiere la partie intelligente de l'ame, & en faiſant ſur elle la même impreſſion qu'une voix qui l'auroit frappé après avoir paſſé par les organes du corps. Et c'eſt cette ſorte de voix

Ainſi quand l'Hiſtoire nous veut forcer à croire ce qu'elle nous dit, & qu'elle nous accable de témoins très-graves & très-dignes de foi, il faut croire que cette voix eſt un mouvement fort différent de celui qui agit ſur les organes des ſens, un mouvement qui s'engendre dans la faculté imaginative de l'ame, & qui forme l'opinion, comme il arrive très-ſouvent qu'en dormant nous croyons voir & entendre, quoique nous ne voyions ni n'entendions. Il eſt vrai que ceux qui ſont ſaiſis & poſſedez d'une violente paſſion ou d'un ardent amour pour la Divinité, & qui ne peuvent ni rejetter, ni revoquer en doute aucun de ces prétendus miracles, fondent leur foi ſur la merveilleuſe puiſſance de Dieu, qui eſt ſans comparaiſon au-deſſus de la nôtre, & qui nous paſſe infiniment; car Dieu ne reſſemble point du tout à l'homme, ni dans ſon eſſence, ni dans ſes opérations, ni dans ſa maniere d'agir, ni dans ſes forces; & s'il fait des choſes qui nous ſoient impoſſibles, & qu'il trouve des expédiens & des moyens qui ſurpaſſent notre intelligence, cela n'eſt pas hors de toute apparence de raiſon, au contraire étant diſſemblable à nous en toutes manieres, il eſt encore plus différent & plus éloigné de nous par ſes opérations; mais comme dit Heraclite, *la plûpart des*

Cela peut être, mais cela n'empêche pas que ce ne puiſſe être auſſi une voix articulée.

La conſidération de la Toute-puiſſance de Dieu, ramene Plutarque, & le porte à affoiblir ou à corriger ſon principe.

Mot admirable d'Heraclite ſur le peu de foi des hommes.

qu'Homere a admirablement décrite, lorſqu'en parlant du ſonge envoïé à Agamemnon, il dit *que la voix Divine ſe répandit tout autour de lui.* Mais Plutarque corrige bien-tôt ſon principe, & ramené par la conſidération de la Toute-puiſſance de Dieu, il revient à la vérité & à la raiſon.

œuvres

œuvres de Dieu, nous échappent & demeurent inconnuës par nôtre peu de foi.

Coriolan étant retourné à Antium avec l'armée, Tullus qui le haïſſoit, & qui ne pouvoit le ſouffrir à cauſe de la crainte qu'il avoit de ſon autorité, reſolut de le perdre, de peur que s'il le laiſſoit échapper, il ne trouvât plus une occaſion ſi favorable; ayant donc apoſté beaucoup de gens contre lui, il lui fit commandement de dépoſer ſa charge & de rendre compte aux Volſques de ſon adminiſtration. Coriolan qui voyoit le danger qu'il y avoit pour lui à devenir homme privé, pendant que Tullus demeureroit Capitaine Général & auroit tout crédit parmi les Volſques, répondit, qu'ayant pris ſa Charge par l'ordre des Volſques, il la quitteroit auſſi par leur ordre quand ils le lui ſignifieroient, mais que ſans attendre cela, il étoit prêt ſur l'heure même de rendre compte de ſa conduite à ceux des Antiates qui voudroient l'entendre.

Tullus fait reſolution de perdre Coriolan.

Car il avoit ce pouvoir, parce qu'il commandoit dans le pays.

Il lui ordonne de ſe démettre de ſa Charge.

Sage réponſe de Coriolan.

L'aſſemblée étant donc formée, les Orateurs qui étoient préparez, ſe leverent & irriterent le peuple. Quand ils eurent tout dit, Coriolan ſe leva. Le grand reſpect qu'on avoit pour lui calma le bruit; le ſilence du peuple lui fit connoître qu'il pouvoit parler ſans rien craindre. Les plus gens de

Répondit, qu'ayant pris ſa Charge par l'ordre des Volſques.] Tullus vouloit que Coriolan ſe démît de ſa Charge, & qu'enſuite il rendît compte de ſon adminiſtration. Mais Coriolan vouloit rendre compte de ſon adminiſtration avant que de ſe demettre de ſa Charge.

bien, ravis de la paix qui avoit été concluë, témoignerent assez par leur contenance qu'ils l'écouteroient favorablement, & ne lui feroient aucune injustice. Tullus craignit donc qu'il ne se *justifiât*, car outre qu'il étoit homme très-éloquent, ses premiers exploits avoient excité plus de reconnoissance, que sa derniere action n'avoit attiré de blâme, ou plûtôt, le crime, dont il étoit accusé, étoit un témoignage authentique de la grandeur de l'obligation qu'on lui avoit. Car jamais les Volsques ne se feroient plaints de n'avoir pas pris Rome, s'ils ne s'étoient vus sur le point de s'en rendre les maîtres par la seule valeur de Coriolan. C'est pourquoi Tullus vit bien qu'il ne falloit plus differer, ni s'amuser à gagner le peuple, & les plus audacieux des conjurez s'étant mis à crier qu'il ne falloit ni écouter, ni souffrir qu'un traître dominât les Volsques, & refusât de se demettre de sa charge, ils se jetterent en foule sur lui & le tuerent, sans que personne se mît en devoir de le secourir. Il parut pourtant bien par la suite, que la plus grande partie de la nation n'avoit pas consenti à ce meurtre, car dès que la nouvelle en fut répanduë, de toutes les villes il accourut des gens pour honorer ses funerailles, & après l'avoir inhumé avec toutes les cérémonies dues à sa dignité, ils ornerent son tom-

Coriolan tué par les Volsques.

Denys d'Halicarnasse écrit qu'ils le lapiderent.

Et après l'avoir inhumé avec toutes les cérémonies.) Ils l'habillerent de ses habits de Général, mirent son corps sur un lit magnifique, qui fut porté sur les épaules de jeunes Officiers les plus con-

beau de quantité d'armes & de dépoüilles, comme le tombeau d'un vaillant homme & d'un grand Général.

Les Romains ayant appris ſa mort ne firent rien qui tendît à honorer ſa mémoire, ni qui marquât non plus qu'ils conſervoient encore quelque reſſentiment contre lui. Ils accorderent ſeulement aux inſtantes prieres des Dames, la permiſſion d'en porter le deüil pendant dix mois, comme d'un pere, d'un fils & d'un frere, car c'étoit le deüil le plus long que Numa eût inſtitué, comme nous l'avons marqué dans ſa vie; mais les affaires des Volſques furent bien-tôt reduites en tel état qu'ils ſe virent forcez de regretter Coriolan. Car

Les Romains accordent aux Dames d'en porter le deüil dix mois.

Les Volſques forcez de regretter Coriolan.

nus par leurs grandes actions: on fit marcher devant lui les dépoüilles qu'il avoit priſes aux ennemis, les Couronnes qu'il avoit gagnées, & les plans des villes qu'il avoit priſes; on le mit en cet état ſur le bucher, & on égorgea pluſieurs victimes. Après que le bucher fut conſumé, on ramaſſa ſes cendres, on les enterra dans le même lieu, & on lui éleva un tombeau magnifique. Au reſte, Coriolan fut tué la ſeconde année de l'Olymp. LXXIII. l'an de Rome 266. huit ans après ſa premiere campagne. Il mourut donc à la fleur de ſon âge, s'il eſt vrai qu'il ait fait cette premiere campagne fort jeune, comme Plutarque l'a remarqué. Cela peut ſouffrir des contradictions aſſez bien fondées, & c'eſt ce qui me fait ſoupçonner que Denys d'Halycarnaſſe & Tite-Live n'ont pas eu des mémoires fort exacts ſur le tems de la naiſſance de Coriolan, & ſur les premieres actions de ſa vie. Et ce qui me confirme dans cette penſée, c'eſt que Fabius, beaucoup plus ancien que ces Hiſtoriens avoit écrit, comme le rapporte Tite-Live, qu'à la fin de ſon âge il avoit accoûtumé de dire, *que l'exil étoit toûjours fâcheux, mais encore beaucoup plus fâcheux pour un vieillard que pour un autre homme.*

Les Romains ayant appris ſa mort, ne firent rien qui tendît à honorer ſa mémoire.] Denys d'Halicarnaſſe écrit qu'ils regarderent cette mort comme une calamité publique, & qu'ils le pleurerent, & en public & en particulier,

premierement étant entrez en differend avec les Æques, leurs amis & leurs alliez, ſur ce qu'ils prétendoient chacun donner à l'armée un Général de leur nation, ils en vinrent aux mains, & il y eut beaucoup de gens tuez ou bleſſez de part & d'autre. Et enſuite ayant été vaincus par les Romains dans une bataille où Tullus fut tué avec toute la fleur de leur armée, ils s'eſtimerent encore trop heureux d'accepter les conditions honteuſes que leur accorda le vainqueur, & de faire, comme peuples aſſujettis, tout ce qu'il plut à ce vainqueur de leur preſcrire.

L'année ſuivante qui étoit l'an de Rome 267.

Mais Plutarque veut dire peut-être qu'ils n'honorerent ſa mémoire d'aucun monument public.

LA COMPARAISON d'Alcibiade & de Coriolan.

TOutes les actions que nous avons pu trouver de ces deux grands Hommes, & que nous avons jugé dignes de mémoire étant déduites, il eſt aiſé de voir d'abord que leurs exploits de guerre n'emportent pas beaucoup la balance d'aucun côté, car l'un & l'autre ont égale-

Alcibiade & Coriolan, à peu près égaux pour les exploits de guerre.

Que leurs exploits de guerre n'emportent pas beaucoup la balance d'aucun côté.] Pour juger parfaitement des actions de deux Généraux, il ſemble qu'il faudroit comparer auſſi les ennemis contre leſquels ils les ont faites, & le tems où ils les ont faites; car cela y met ſouvent une difference infinie.

ment donné des marques de leur audace & de leur force, & quand ils ont commandé en chef, ils ont également fait preuve de leur grande prudence & de leur capacité dans l'art militaire, à moins qu'on ne prétende faire paſſer Alcibiade pour un plus grand Général, parce que toute ſa vie il a gagné de grandes batailles ſur mer & ſur terre, mais ils ont cela de commun tous deux, que pendant qu'ils ont commandé les troupes de leur pays, & qu'ils ont combattu en perſonne, les affaires de leur Patrie ont toûjours proſperé, & qu'elles ſont allées en décadence dès qu'ils ont changé de parti.

Alcibiade peut être préferé par le grand nombre de ſes victoires ſur terre & ſur mer.

Pour ce qui eſt de leur maniere de gouverner, il eſt certain que les ſages ont toûjours abhorré celle d'Alcibiade, comme trop licentieuſe, trop tachée de diſſolution & de flatterie, & trop populaire, & que les Romains ont extrémement haï celle de Coriolan comme trop auſtere, trop ſuperbe, & tenant trop du Gouvernement des Nobles. Ainſi de ce côté là, ni l'un ni l'autre ne méritent d'être louez, quoique les Gouverneurs gracieux & populaires ſoient beaucoup moins à blâmer que ceux qui maltraittent & foulent aux pieds le peuple, pour ne pas paroître le menager & le

Leur maniere de gouverner également blâmable, l'une comme trop licentieuſe, & l'autre comme trop ſevere.

La douceur & la complaiſance préferables dans le gouvernement à la ſeverité & à la fierté.

Quoique les Gouverneurs gracieux & populaires.) Plutarque, après avoir condamné les deux excès, préfere pourtant la complaiſance à la ſeverité; & il en a porté le même jugement dans la comparaiſon de Theſée & de Romulus, où il dit que ces deux défauts, celui de la rigueur ſemble venir de fierté & d'amour propre, & celui de la complaiſance paroît l'effet de la douceur & de l'humanité.

flatter, car s'il eſt honteux de le flatter pour acquerir de l'autorité & de la puiſſance, il ne l'eſt pas moins de s'en rendre le maître & de l'opprimer par la crainte & par la terreur, & outre qu'il y a de la honte, il y a encore de l'injuſtice.

Politique d'Alcibiade pleine de ruſe & de fourberie.

On ne peut pas douter que Coriolan ne fût plein de franchiſe & de ſimplicité, & il eſt évident qu'Alcibiade avoit une politique pleine de ruſe & de fourberie. On lui reproche particulierement le méchant tour & la ſupercherie qu'il fit aux Ambaſſadeurs de Lacedémone, lorſqu'il les trompa pour rompre la paix, comme le rapporte Thucydide. Cependant cette ruſe de politique, quoiqu'elle replongeât Athénes dans une horrible guerre, rendit ferme & plus redoutable l'alliance des Mantinéens & des Grecs, qui fut ménagée par la ſeule dextérité d'Alcibiade. Mais ne fut-ce pas auſſi un trait de fourberie dans Coriolan, lorſqu'il commit les Romains avec les Volſques, en rendant ces derniers ſuſpects par une noire calomnie, pendant la fête des jeux *publics* où ils étoient allez, comme l'écrit Denys d'Halicarnaſſe? & il y a cela encore que la cauſe rendit cette action de Coriolan plus mauvaiſe que celle d'Alcibiade, car il n'y fut pas porté, comme lui, par

Celle de Coriolan n'étoit pas exempte de fourberie.

L'action de Coriolan plus mauvaiſe que celle d'Alcibiade, & en quoi.

Mais ne fut-ce pas un trait de fourberie dans Coriolan.] Cette ſupercherie de Coriolan eſt bien plus odieuſe & plus criminelle que celle d'Alcibiade; car Alcibiade trompoit les ennemis d'Athénes en faveur d'Athénes ſa Patrie, au lieu que Coriolan trompoit Rome ſa Patrie en faveur des Volſques les plus dangereux ennemis de Rome.

Car il n'y fut pas porté, comme

un mouvement d'ambition, & par la chaleur d'une diſſention en matiere de gouvernement & de politique, mais pour obéïr à ſa colere, qui, comme dit fort bien Dion, *ne payé jamais les ſervices qu'on lui rend*; il ruina pluſieurs contrées de l'Italie, & ſacrifia au reſſentiment qu'il avoit contre ſa Patrie, pluſieurs grandes villes qui ne lui avoient fait aucun tort.

La colere eſt toûjours ingrate, au lieu que l'ambition eſt ſouvent reconnoiſſante.

Il eſt vrai qu'Alcibiade cauſa auſſi de grands malheurs à ſes Citoyens par un tranſport de colere; mais il revint dès qu'il reconnut leur repentir; & ayant été chaſſé pour la ſeconde fois, il ne pût ſouffrir les fautes que faiſoient les Généraux qu'on avoit mis à ſa place, & ne négligea pas de les avertir de leur imprudence, & du danger qu'ils couroient, mais il fit ce qu'Ariſtide avoit déja fait pour Themiſtocle, & qui eſt de toutes ſes actions celle qu'on vante encore le plus; car il alla trouver les Généraux qui n'étoient nullement ſes amis, leur remontra en quoi ils manquoient, & leur enſeigna ce qu'ils devoient faire. Au lieu que Coriolan premierement fit du mal à toute une ville, qui ne l'avoit pas toute offenſé, puiſque la meilleure & la plus ſaine partie ſe trouvoit enve-

Difference entre la colere qui anima Alcibiade contre ſa Patrie, & celle qui excita Coriolan contre Rome.

Ariſtide étoit alors banni à Egine.

lui, par un mouvement d'ambition.] Plutarque trouve l'action de Coriolan plus mauvaiſe que celle d'Alcibiade, parce que la faute d'Alcibiade fut l'effet de l'ambition, & celle de Coriolan l'effet de la ſeule colere. Or l'ambition peut être plus excuſable, en ce qu'elle propoſe des récompenſes, les dignitez, les honneurs, au lieu que la colere ne promet qu'horreurs & que miſeres, ſuites ordinaires de la vengeance.

lopée dans la même injuſtice qu'on lui avoit faite, & prenoit part à ſa douleur, & enſuite ne ſe laiſſant point adoucir & flechir à pluſieurs Ambaſſades reïterées, qu'on lui envoya pour effacer & pour guérir une ſeule injure, il fit voir que c'étoit bien plus pour ruiner & perdre ſon pays, que pour le recouvrer & s'y faire rappeller, qu'il avoit excité une ſi horrible guerre, ſans vouloir jamais écouter aucune propoſition d'accommodement.

L'amour de la Patrie paroît plus dans le repentir de Coriolan, que dans celui d'Alcibiade.

On pourra dire qu'il y avoit entre eux cette difference, qu'Alcibiade ne retourna vers les Athéniens, qu'après que les Spartiates par haine & par défiance lui eurent dreſſé des embûches, & que Coriolan n'eut aucun ſujet honnête & legitime de quitter les Volſques, qui l'avoient toûjours fort bien traité, car ils l'avoient élû leur Général, & avec cette pleine autorité, il poſſédoit encore leur confiance; en cela bien different d'Alcibiade, dont les Spartiates abuſoient plûtôt qu'ils n'en uſoient, & qui après avoir été errant ſur le pavé de leur ville, & balloté dans *le camp*, ſe vit enfin reduit à ſe jetter entre les bras de Tiſſapherne, à moins qu'on ne veuille dire que dans l'eſperance d'être rappellé il fit la cour à ce Satrape, pour empêcher que la ville d'Athênes ne fût entiérement détruite.

Bon côté qu'on peut trouver dans la deſertion d'Alcibiade.

Car il empêcha Tiſſapherne de ſecourir les Lacedemoniens avec toutes ſes forces.

Pour ce qui eſt des biens & des richeſſes, Alcibiade recevoit des préſens, & prenoit à toutes mains ſans aucun reſpect pour l'honnêteté, & s'il le prenoit mal, il les dépenſoit encore plus mal

pour

pour ſon luxe & pour ſes débauches. Au lieu que Coriolan ne pût être obligé par ſes Généraux à recevoir même les préſens qu'ils lui offroient avec toutes les marques d'honneur & de diſtinction. Et c'eſt pourquoi dans les differens qui s'éleverent ſur le ſujet de l'oblation des dettes, il fut encore plus inſupportable au peuple, qui s'imagina qu'il agiſſoit bien moins pour ſervir la République, que pour les inſulter avec inſolence & avec mépris.

Coriolan fort ſupérieur à Alcibiade du côté du déſintéreſſement.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'Antipater, dans une lettre qu'il écrivit ſur la mort d'Ariſtote, dit, *qu'outre les merveilleux talens dont ce grand homme étoit orné, il avoit encore celui de s'inſinuer dans les bonnes graces des hommes.* Les grandes actions & les vertus de Coriolan, pour n'être pas accompagnées de ce talent, furent tout odieuſes à ceux mêmes à qui il faiſoit le plus de bien, qui ne pouvoient ſouffrir ſon orgueil & ſon invincible opiniâtreté, toûjours inſéparable de la ſolitude, au lieu qu'Alcibiade ſçachant ſi bien prendre tous ceux avec leſquels il avoit à converſer & à vivre, il ne faut pas s'étonner ſi lorſqu'il faiſoit bien, ſa gloire étoit d'abord floriſſante, & s'il étoit aimé & honoré, puiſque même les fautes & les excès qu'il commettoit, étoient le plus ſouvent fort agréables, & paſſoient pour des gentilleſſes & pour des marques d'un bon naturel.

Plutarque rapporte ceci pour blâmer la trop grande dureté de Coriolan.

Talent de ſçavoir s'inſinuer dans les bonnes graces des hommes, ſes grands effets.

Alcibiade fort ſupérieur à Coriolan par le talent de ſçavoir gagner les hommes.

Et c'eſt pourquoi dans les differens qui s'éleverent ſur le ſujet de l'abolition des dettes.) De l'abolition des dettes qu'on fut obligé d'accorder au peuple pour appaiſer la ſédition. C'eſt ce que Plutarque n'a peut-être pas aſſez expliqué dans la vie de Coriolan.

De là vient que, quoiqu'il eût fait de grands maux à ſa Patrie, il fut pourtant élu pluſieurs fois Capitaine Général avec une autorité abſoluë, & que Coriolan briguant le Conſulat dans les formes après de grands exploits & des victoires ſignalées, eut la honte d'être refuſé. Ainſi l'un, après tous les maux qu'il avoit faits à ſes Citoyens, n'en peut être haï, & l'autre, après tous les grands ſervices qu'il avoit rendus à ſa Patrie, & avec toute l'admiration qu'il donnoit pour ſa vertu, n'en peut être aimé.

Grande difference des effets que produiſent la complaiſance & de ceux que produit la dureté.

Auſſi faut-il dire que pendant que Coriolan commanda les armées, il ne fit rien de conſidérable pour Rome, mais fit beaucoup contre elle pour ſes ennemis, & qu'Alcibiade, & Soldat & Capitaine ſervit très-utilement les Atheniens; que préſent il étoit toûjours ſuperieur à ſes ennemis, & que la calomnie ne pouvoit réüſſir contre lui qu'en ſon abſence; au lieu que Coriolan fut condamné en face par les Romains, & enſuite tué par les Volſques, véritablement contre toute ſorte de droit, divin & humain, mais il ne laiſſa pas de

Les plus grands exploits de Coriolan furent contre Rome & ceux d'Alcibiade pour Athenes.

Autre grand avantage d'Alcibiade ſur Coriolan.

Ainſi l'un, après tous les maux qu'il avoit faits à ſes Citoyens, n'en peut être haï.] On ne ſçauroit expoſer dans un plus beau jour la difference infinie que mettent dans les hommes la complaiſance & la dureté. L'homme complaiſant & affable ſe fait aimer même en faiſant du mal, & l'homme rude & dur ſe fait haïr même en faiſant du bien, cela eſt certain, mille expériences le confirment; & il n'eſt pas mal aiſé d'en découvrir la raiſon; c'eſt que l'amour & la haine changent également les objets. L'amour, que produiſent la complaiſance & l'affabilité, change le mal en bien, & la haine, produite par la dureté & par la fierté, change le bien en mal.

donner quelque ſorte de prétexte & de couleur à ce meurtre, en ce qu'ayant refuſé publiquement la paix aux Ambaſſadeurs, il l'accorda en particulier à des femmes, & par là, ſans couper cours à la haine & laiſſant la guerre en ſon entier, il avoit malheureuſement perdu un tems qui auroit pu être fort utile aux Volſques; car il ne devoit ſe retirer que de l'avis & du conſentement de l'armée qui s'étoit abandonnée à ſa conduite, s'il avoit fait quelque cas de la juſtice & de ſon devoir.

Meurtre de Coriolan ne fut pas ſans quelque ſorte de pretexte.

Car le changement de Coriolan ne changeoit ni les Romains, ni les Volſques.

Coriolan ne devoit ſe retirer que de l'avis des Volſques.

Que ſi ne tenant aucun compte des Volſques, il n'avoit cherché qu'à aſſouvir ſa colere en excitant cette guerre, & qu'étant ſatisfait, il eût jugé à propos de la finir, ce n'étoit pas en faveur de ſa mere qu'il devoit épargner ſa Patrie, mais avec ſa Patrie il devoit auſſi épargner ſa mere, car ſa mere & ſa femme faiſoient partie de ſon pays & de la ville qu'il tenoit aſſiegée. Or d'être demeuré inflexible, & d'avoir inhumainement rejetté les ſupplications publiques, les prieres des Prêtres, & les ſoûmiſſions & les ſupplications des ſa-

Comme la Patrie étant préferable à pere & mere.

Ce n'étoit pas en faveur de ſa mere qu'il devoit épargner ſa Patrie, mais avec ſa Patrie.) Cela eſt fondée ſur cette opinion de quelques Philoſophes, & ſur tout des Platoniciens, que la Patrie eſt plus digne de reſpect, & doit être plus honorée que pere & mere. Je ne ſçai où ces Républicains avoient puiſé ce ſentiment, car il ne paroît fondé ſur aucune Loi, ni naturelle, ni divine. Au contraire, par la Loi Divine, le pere & la mere doivent emporter les premiers honneurs après Dieu; & ce n'eſt pas la Patrie qui rend reſpectables le pere & la mere, mais c'eſt le pere & la mere qui rendent reſpectable la Patrie. Ce que Plutarque donne ici à la Patrie pourroit être mieux donné à la Religion, qui certainement eſt préferable à pere, à mere, & à toute la nature.

crificateurs, & de s'être relâché enſuite à la priere de ſa mere pour la gratifier de ſa retraite, c'étoit moins honorer ſa mere, que deshonorer ſon pays, qu'il ne ſauvoit que par pitié, & par grace pour l'amour d'une ſeule femme, comme ſi ſon pays n'eût pas mérité qu'il l'eût ſauvé pour l'amour de lui-même.

Auſſi fut-ce une grace fort odieuſe & fort dure, & dont aucun des deux partis ne lui ſçut gré. Car il ne fit ſa retraite, ni à la priere de ceux à qui il faiſoit la guerre, ni du conſentement de ceux, en faveur de qui il la faiſoit. Et la cauſe de tout cela, ce fut l'auſterité de ſes mœurs, ſon arrogance & ſon opiniatreté, qui ſeule eſt toûjours fort odieuſe au peuple, mais qui étant accompagnée de l'ambition, devient entierement feroce & intraitable; car ceux qui ont ces vices ne menagent nullement le peuple, comme s'ils ne ſe ſoucioient ni de dignitez ni d'honneurs, & quand ils viennent à être refuſez, ils ne peuvent s'en conſoler, & en conſervent un reſſentiment implacable. Or de ne vouloir pas faire la cour au peuple, ni rechercher ſes bonnes graces par des flatteries, c'eſt ce qu'avoient fait Metellus, Ariſtide, Epaminondas;

L'arrogance & l'ambition jointes enſemble, font un compoſé monſtrueux & inſupportable.

Quand on ne veut pas faire la cour à ceux de qui les honneurs dépendent, il faut renoncer à ces honneurs.

Et de s'être relâché enſuite à la priere de ſa mere.] Il me ſemble que l'on pourroit juger plus favorablement de cette action de Coriolan. Si ſa mere le flechit, ce n'eſt pas qu'elle eut eu plus de pouvoir ſur ſon eſprit que les ſupplications publiques, & que les prieres des Prêtres & des Sacrificateurs; mais c'eſt qu'elle trouve un cœur déja émû & ébranlé; c'eſt un dernier coup de coignée qui fait tomber un grand chêne que pluſieurs coups précédens avoient miné & ébranlé, & pourtant laiſſé encore débout.

mais auſſi ils mépriſoient véritablement tout ce que le peuple pouvoit donner & ôter, & toutes les fois qu'ils étoient bannis, qu'ils avoient eſſuyé des refus, ou qu'ils étoient condamnez à des amendes, ils ne s'emportoient point contre l'ingratitude de leurs Citoyens, mais ils retournoient à eux dès que ces ingrats reconnoiſſoient leur faute, & leur pardonnoient à la premiere ſuplication. Tout homme qui ne veut pas flatter le peuple ne doit point chercher à s'en venger, car cette furieuſe colere ne peut venir que de la violence du déſir. Et pour Alcibiade, il avoüoit franchement qu'il aimoit les honneurs, & qu'il étoit très-fâché quand on les lui refuſoit; c'eſt pourquoi il tâchoit de gagner tout le monde par ſon affabilité & par ſa complaiſance.

La colere de Coriolan ne pouvoit venir que de la violence du déſir.

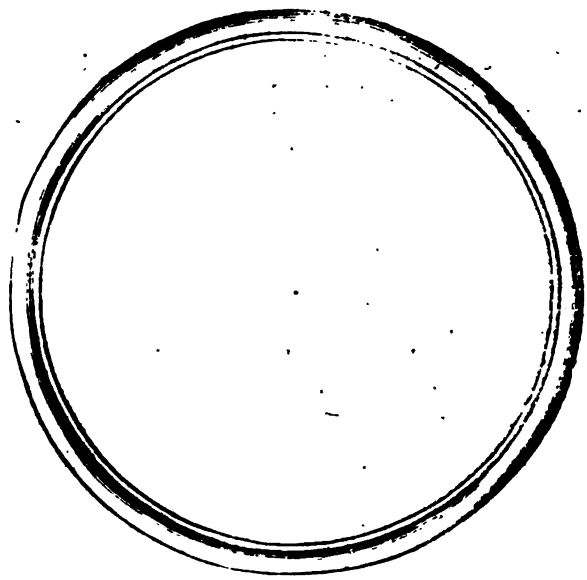
C'étoit tout le contraire de Coriolan, ſon orgueil & ſa vanité l'empêchoient de faire la cour au peuple, qui ſeul pouvoit le combler d'honneurs, & quand il ſe voyoit refuſé, ſon ambition le portoit à la colere & à la triſteſſe. Et voilà la ſeule choſe

Mais auſſi ils mépriſoient véritablement tout ce que le peuple pouvoit donner & ôter.] Cela eſt ſuivi, mépriſer le peuple & ne pas ſe ſoucier de ce qui dépend de lui; mais rechercher les faveurs du peuple, & mépriſer & maltraiter le peuple, cela eſt auſſi monſtrueux que de vouloir boire des eaux ſaines, après avoir empoiſonné la ſource. Il faut menager & flatter le peuple pour avoir part à ſes faveurs. Epictete a fort bien dit, *Tu es injuſte & inſatiable, ſi ne donnant point les choſes avec leſquelles on achete les prééminences, les dignitez, &c. tu veux les avoir pour rien.* Max. XXXIV. du l. Manuel, très-digne d'être lûë.

Or *tout homme qui ne veut pas flatter le peuple, ne doit point chercher à s'en venger.*) C'eſt une démonſtration. Les honneurs & les dignitez ne ſont pas le prix du mérite, mais de la flatterie, de l'attachement & de l'aſſiduité.

que l'on puiſſe reprendre en lui, tout le reſte eſt éclatant & ſans tache, & pour ce qui eſt de la temperance & du mépris des richeſſes, il peut être comparé à tous les Grecs qui ont été les plus gens de bien, & qui ont eu les mains les plus nettes, non pas à Alcibiade, qui en cela étoit le plus inſolent de tous les hommes, & qui avoit foulé aux pieds toute ſorte d'honnêteté & de bienſeance.

Celui à qui je ne fais pas la cour ne me doit rien, encore moins celui que je maltraite & que je mépriſe; ne me devant rien, il ne m'offenſe point par ſon refus. La vengeance préſuppoſe l'offenſe, & par conſequent, &c. Mais de vouloir regler la tête des ambitieux, & les faire agir par des principes qui ſoient bien d'accord, c'eſt vouloir allier la raiſon avec la folie.



PAUL EMILE.

QUand je commençai à écrire ces vies, ce fut pour l'amour des autres, & préſentement je les continuë, & je m'y arrête pour l'amour de moi-même, regardant toûjours dans cette Hiſtoire comme dans un miroir, & tâchant d'y orner ma vie & de la conformer aux vertus de ces grands Perſonnages qui nous y ſont repréſentez. Car il me ſemble proprement

Il faut ſe regarder dans l'Hiſtoire, comme dans un miroir.

Regardant toûjours dans cette Hiſtoire comme dans un miroir, & tâchant d'y orner ma vie.) L'Hiſtoire eſt le miroir le plus fidéle que l'on puiſſe conſulter pour s'orner ſoi-même, & pour ſe con-

que je vis avec eux, & que je lie avec eux un étroit commerce, lorſque les prenant les uns après les autres, & comme les logeant tous chez moi, & examinant à loiſir leurs mœurs, leur eſprit, leur caractére, & toutes leurs grandes qualitez, je conſidere combien chacun d'eux eſt grand & admirable, & je choiſis parmi leurs plus belles actions celles qui ſont les plus dignes d'être ſçuës & imitées.

Dieux ! quel plus grand plaiſir l'homme peut-il avoir !

Et quel moyen plus ſur & plus efficace pour la reformation de nos mœurs ?

Democrite écrit que nous devons toûjours

riger de ſes défauts. Il ſemble que Plutarque ait emprunté cette idée des Adelphes de Terence, Act. III. ſc. IV. où Demea dit,

Denique
Inſpicere, tanquam in ſpeculum, in vita omnium
Jubeo ; atque ex aliis ſumere exemplum ſibi.

Car comme écrit Tite-Live dans ſa Préface, *Hoc illud eſt precipue in cognitione rerum ſalubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illuſtri poſita monumento intueri : inde tibi tuaque reipub. quod imitere, capias ; inde fœdum inceptu, fœdum exitu quod vites.*

Je conſidere combien chacun d'eux eſt grand & admirable.] Ceux qui ne ſont pas verſez dans la lecture des Poëtes Grecs perdent une infinité de graces qui ſont répanduës dans le ſtyle de Plutarque, & qui conſiſtent dans l'alluſion qu'il fait à des paſſages celébres de ces Poëtes, dont il emprunte les expreſſions. Il y en a une ſenſible dans ce paſſage, & qui merite d'être relevée. *Ces mots* Ὅσσος ἴλιον εἶσι π ſont pris de ce paſſage d'Homere du XXIV. liv. de l'Iliade.

Ἦτοι Δαρδανίδης Πρίαμος θαύμαζε Ἀχιλῆα
Ὅσσος ἴλιον εἶσι π, θηεῖτο γὰρ αὐτὰ ἐῴκει.

Le repas fini, Priam commence à conſiderer Achille, & à voir combien il eſt grand & admirable ; car il reſſembloit véritablement aux Dieux. Cette application releve infiniment la grandeur des Heros dont Plutarque parle. J'ai vû

prier

prier les Dieux de rencontrer dans notre chemin des images heureuſes, & d'être plûtôt frappez par les eſpéces qui ſont bonnes & convenables à notre nature, que par celles qui ſont mauvaiſes, & qui ne peuvent que nous perdre, ou nous égarer. Par-là ce Philoſophe introduit dans ſa Philoſophie une opinion qui n'a nulle ombre de vérité ni de vraiſemblance, & qui plonge les hommes en d'infinies ſuperſtitions. Pour moi, au lieu de faire aux Dieux de ces prieres, qui ne peuvent que leur déplaire par leur folie & par leur vanité, je lis continuellement l'Hiſtoire; & m'occupant uniquement à compoſer ces vies, je remplis mon ame des images des plus grands Hommes & des plus gens de bien. Et ſi le commerce de ceux avec qui j'ai néceſſairement à vi-

Images & eſpéces de Democrite.

Fauſſeté & impertinence de cette opinion de Democrite ſur les eſpeces.

Les véritables Images dont on doit remplir ſon ame, ce ſont les Images des gens de bien.

que M. Bigot avoit marqué ce paſſage d'Homere à la marge de ſon Exemplaire.

De rencontrer dans notre chemin des images heureuſes, & d'être plûtôt frappez par les eſpéces.] Democrite enſeignoit que la vûë ſe faiſoit de cette maniere: que les objets viſibles produiſoient leur Image dans l'air voiſin; que cette Image en produiſoit une ſeconde; cette ſeconde une troiſiéme toûjours plus petite, & qu'enfin la derniere en produiſoit une toute ſemblable dans l'œil. C'eſt ce qu'il appelloit ὁρᾶν κατ' εἰδώλου ἐμπτῶσιν, *voir par la rencontre des Images ou eſpeces.* Il ne ſe contentoit pas de cela, il aſſûroit encore que l'on penſoit de la même maniere, ſelon que ces Images frappoient l'imagination; qu'il y en avoit de bonnes & de mauvaiſes, & que les unes menoient au bien, & les autres au mal. Philoſophie ignorante & inſenſée, qui ne peut plonger les hommes que dans la ſuperſtition & dans l'erreur. Plutarque profite admirablement de cette folie de Democrite, & ſubſtitue avec beaucoup d'eſprit à la place de ces ridicules Images ou eſpéces, les Images des hommes vicieux ou vertueux que l'Hiſtoire nous préſente, & qui ont véritablement beaucoup de force pour nous porter au vice, ou à la vertu.

vre, produit en moi quelque choſe de corrompu, de vicieux ou de deshonnête, je tâche de le chaſſer & de le rejetter, comme ces eſpéces ennemies & malfaiſantes ; & pour cet effet j'en détourne ma penſée, que je porte libre & dégagée de toute paſſion ſur ces grands exemples de vertu, exemples ſi bons, ſi heureux & ſi conformes à notre nature. C'eſt dans cette vûë que j'ai réſolu de vous préſenter aujourd'hui les vies de Timoléon & de Paul-Emile, qui ont été tous deux ſi parfaitement animez de la même valeur & du même eſprit, & ſi également ſecondez par la Fortune dans l'exécution de leurs hautes entrepriſes, qu'ils laiſſeront lieu de douter ſi c'eſt à leur bonheur, ou à leur génie pour la Guerre, qu'ils ont dû tous leurs glorieux ſuccès.

Quelles ſont les eſpeces qu'il faut chaſſer & rejetter.

La plûpart des Hiſtoriens conviennent que la maiſon des Emiliens étoit Patricienne, & des plus anciennes de Rome. Le premier de leur race & celui qui laiſſa le nom à tous ſes deſcendans, ce fut le fils de Pythagore le Philoſophe Marcus, à qui l'on donna le ſurnom d'*Emilius*, à cauſe de la douceur & de la grace de ſon parler, au

Les Emiliens deſcendus de Pythagore.

Et ſi également ſecondez par la Fortune. Au lieu de τύχαις qu'on lit dans le Texte, il faut lire comme dans un Manuſcrit τύχαις.

Le fils de Pythagore le Philoſophe.] Il ajoûte *le Philoſophe* pour le diſtinguer de Pythagore l'Athléte. Beaucoup de gens les ont confondus.

Marcus.] Il faut lire *Mamercus*, comme dans un Manuſcrit, & quand on n'auroit pas l'autorité d'un Manuſcrit, il faudroit rétablir ce nom par le texte même de Plutarque dans la vie de Numa ; *car on prétendoit*, dit-il, *que Numa ayant eu quatre enfans, il en nomma l'un Mamercus, du nom du fils de Pythagore, & c'eſt de lui que deſcend la famille des Emiliens, qui eſt une des plus Nobles familles Patriciennes.* On

moins c'eſt le ſentiment de ceux qui ont voulu faire honneur à Pythagore de l'éducation de Numa.

Tous ceux de cette famille qui ont acquis de la gloire & de la réputation, ont vû leur vertu toûjours heureuſement ſecondée par la Fortune. Il n'y a eu d'abandonné par la Fortune que Lucius Paulus, qui, à la défaite de Cannes, ſignala en même tems & ſa prudence & ſa valeur; car n'ayant pû détourner ſon Collegue du deſſein de donner le combat, il partagea avec lui le péril, & ne partagea point ſa fuite; & pendant que celui qui à toute force avoit voulu combattre, abandonnoit le champ de bataille, celui qui ne combattoit que malgré lui, tint ferme, & ſe fit tuer au milieu des ennemis. *Varron.* *Plutarque a raconté ſa mort dans la vie de Fabius.*

Ce Lucius-Paulus eut une fille, nommée Emilie, qui fut mariée au Grand Scipion, & un fils, qui comme lui, fut appellé Paul-Emile, c'eſt celui dont j'écris la vie. Il commença à entrer dans le monde juſtement dans un tems où floriſſoient un *Le tems où Paul Emile entra dans le monde.*

peut voir là les remarques. La famille des Emiliens étoit plus ancienne que Pythagore.

Tous ceux de cette Famille qui ont acquis de la gloire.] Depuis Lucius Æmilius, qui étant Conſul l'an de Rome 270. vainquit les Volſques juſqu'à Lucius-Paulus, pere de Paul-Emile, & qui périt à la bataille de Cannes, l'an de Rome 537. Il y a eu pluſieurs de ces Emiliens grands Perſonnages qui ont gagné de grandes batailles & triomphé; & je m'étonne que ceux qui ont entrepris d'écrire la vie des Hommes Illuſtres, n'ayent parlé que de ce dernier & de ſon fils, dont nous liſons ici la vie.

Dans un tems où floriſſoient un grand nombre de très-grands Perſonnages.) Les Semproniens, les Albins, les Fabius Maximus, les Marcelles, les Scipions, les Fulviens, les Sulpitiens, les Cethegues, les Metelles & autres grands

grand nombre de très-grands Perſonnages qui faiſoient alors le plus de bruit par leurs vertus & par leurs exploits, & il y parut avec diſtinction, quoiqu'il ne ſuivît point le torrent des jeunes gens de qualité, & que d'abord il ſe fût tiré de la voye commune ; car il ne s'exerça point à l'Eloquence pour réuſſir par le Barreau, & renonça de bonne heure aux brigues, aux ſollicitations, aux careſſes, aux embraſſades, & autres tels moyens, dont la plûpart ſe ſervoient pour gagner la faveur du peuple, en s'inſinuant dans ſes bonnes graces par leur empreſſement. Ce n'eſt pas que la Nature l'eût doüé de *toutes les* qualitez néceſſaires pour s'avancer par l'une & par l'autre de ces deux voyes ; mais il choiſit, comme un chemin plus noble & plus digne de lui, de parvenir, & de s'illuſtrer par la valeur, par la juſtice, & par un ferme attachement à tous ſes devoirs, en quoi il ſurpaſſa tous les jeunes gens de ſon âge.

Les jeunes gens de qualité commençoient à paroître dans le monde par l'éloquence.

Par l'éloquence & par la brigue.

La premiere charge conſidérable *qu'il* demanda, ce fut la charge d'Edile, & il fut préferé à douze concurrens, tous d'une ſi grande naiſſance & d'un ſi grand mérite, qu'il n'y en eut pas un qui dans la ſuite ne parvînt au Conſulat.

Paul-Emile demande l'Edilité, & eſt préferé à tous ſes rivaux.

Ayant été aſſocié au College des Augures, qui ſont un certain nombre de Prêtres, aux-

Il eſt aſſocié au College des Augures.

Hommes. Quelle ville! quel ſiécle! *Ayant été aſſocié au College des Augures.*) Tous les jeunes gens de qualité qui vouloient s'avancer dans le Gouvernement, étoient aſſociez à ce College.

quels les Romains commettent le ſoin & l'intendance des divinations qui ſe tirent des oyſeaux & de tous les ſignes & prodiges céleſtes, il rechercha avec tant de diligence les anciens uſages de ſa Patrie, & rétablit avec tant de ſoin juſqu'aux moindres pratiques & obſervances des Anciens ſur ce qui regardoit le culte divin dans l'exercice de cette profeſſion, que ce Sacerdoce, qui n'étoit eſtimé & recherché qu'à cauſe du rang & de l'autorité qu'il donnoit & du titre qui y étoit attaché, il le rendit un des Arts les plus élevez & les plus conſidérables, & confirma par-là cette opinion des Philoſophes, que la Religion n'eſt autre choſe que la ſcience de ſervir les Dieux, car il s'acquittoit de toutes les fonctions

Son exactitude dans ce Sacerdoce.

La Charge d'Augure, pourquoi recherchée.

La Religion n'eſt autre choſe que la ſcience de ſervir Dieu.

Les anciens uſages de ſa Patrie.) Car dans les fonctions de cet office, il y avoit bien des rites & des cérémonies qu'il falloit obſerver. On en peut voir un exemple dans les remarques ſur la vie de Numa, p. 295.

Qui n'étoit eſtimé & recherché qu'à cauſe du rang & de l'autorité qu'il donnoit.) Voilà le défaut ordinaire des hommes; ils n'eſtiment les dignitez de la juſtice & de la Religion même, qu'à cauſe du rang & du pouvoir qu'elles donnent. Il n'y avoit rien de plus grand que l'autorité des Augures; ils avoient le pouvoir de congédier les aſſemblées faites par l'ordre des premiers Magiſtrats, & de caſſer tout ce qui y avoit été fait. Un Augure n'avoit qu'à dire *à un autre jour*, & tout étoit ſurſis. Ils pouvoient obliger les Conſuls à ſe défaire de leur Charge. Ils avoient le droit de traiter avec le peuple, d'accorder ou de refuſer tout ce qu'il leur plaiſoit, d'abroger les Loix qui avoient été faites; enfin rien de tout ce que les Magiſtrats faiſoient au dedans & au dehors, ne pouvoit être approuvé ſans leur autorité. Cicer. dans le II. liv. des Loix.

Que la Religion n'eſt autre choſe que la ſcience de ſervir les Dieux.) C'eſt ce que Socrate & Platon ont enſeigné, que la Religion ne regarde que le culte des Dieux, & ils ont parfaitement enſeigné en quoi conſiſte ce culte, on n'a qu'à voir l'Eutyphron.

de ce miniſtére avec toute la vigilance, l'étude, & l'application dont il étoit capable, ſans jamais ſe laiſſer partager ni diſtraire par aucune autre occupation, lorſqu'il vaquoit aux fonctions de ſa Charge. Et comme il avoit grand ſoin de ne rien innover, il étoit auſſi fort attentif à ne rien oublier & à ne rien omettre, diſputant tous les jours avec ſes Collegues ſur les moindres choſes, & leur repréſentant que quand même on pourroit penſer que Dieu n'y regarde pas de ſi près & qu'il n'eſt point offenſé de ces négligences, la ville pourroit ſe trouver mal enfin de les avoir ſouffertes & pardonnées ; *car perſonne*, diſoit-*il*, *ne commence par un grand crime à remuer dans le Gouvernement* ; mais dès qu'on ſe relâche & qu'on néglige dans un Etat de faire obſerver avec la derniere exactitude les plus petites regles, on autoriſe bien-tôt la nonchalance & la négligence dans les plus grandes, & on ouvre la porte à un torrent d'injuſtices qu'on ne peut plus arrêter.

Ne rien innover & ne rien oublier dans les pratiques de la Religion.

Le relâchement dans les petites choſes, autoriſe bien-tôt la négligence dans les grandes.

Il ne fut ni moins exact ni moins ſevére à rétablir & à faire obſerver tous les anciens reglemens de la diſcipline militaire, & à maintenir dans l'ordre auſſi bien les Troupes que les Citoyens. Jamais pendant qu'il commanda les armées, on ne le vit ni flatter ni careſſer ſes ſoldats ; & il ne faiſoit pas comme la plûpart des Généraux, qui à force de complaire aux Troupes & de leur tout ſouffrir, font, pour ainſi dire, un honteux trafic de leur Charge, & achetent un ſecond

Son exactitude & ſa ſévérité à faire obſerver la diſcipline militaire.

Généralat aux dépens du premier. Mais comme un Prêtre de bien d'autres Bacchanales que de celles de Bacchus, je veux dire, comme un Prêtre de Mars qui auroit eu ſoin d'enſeigner ſes ſtatuts & ſes Ordonnances, il formoit, il inſtruiſoit lui-même les Troupes, & leur expliquoit juſqu'aux moindres devoirs de leur profeſſion, ſe montrant terrible & inéxorable à ceux qui déſobéïſſoient, & tenant pour maxime que vaincre ſes ennemis, n'eſt preſque que la ſuite & que l'acceſſoire de bien dreſſer & diſcipliner ſes Citoyens. Ainſi il affermiſſoit ſa Patrie, & la mettoit en état de réſiſter aux tempêtes qui pourroient l'aſſaillir.

ſans avoir... cond comman... ment aux dé... premier.

Paul-Emile formoit & inſtruiſoit lui-même ſes troupes.

La victoire n'eſt que la ſuite & l'effet de la bonne diſcipline.

Dans ce tems-là les Romains étant entrez en guerre du côté de l'Orient contre le grand Antiochus, & les plus grands Capitaines ayant pris le chemin de l'Aſie, voici une autre guerre qui s'éleve du côté du Couchant; toute l'Eſpagne revoltée prend les armes. Paul-Emile y eſt envoyé en qualité de Préteur. Et dans cette Charge il ne ſe contente pas comme les autres Préteurs de ſix Licteurs qui portent devant lui les faiſceaux & les haches, il en prend douze, & marche ainſi avec

Paul-Emile envoyé Préteur contre l'Eſpagne qui s'étoit revoltée.

Dans ce tems-là les Romains.) Cette guerre contre le grand Antiochus Roi de Syrie, commença vers l'an de Rome 561. vingt-quatre ans après la bataille de Cannes.

Et les plus grands Capitaines ayant pris le chemin de l'Aſie.] Le Conſul Glabrion, & après lui les deux Scipions, dont l'aîné voulut bien ſervir de Lieutenant à ſon cadet. Tite-Live décrit cette guerre liv. 37.

L'Eſpagne revoltée.] Elle avoit été remiſe ſous l'obéïſſance des Romains par Scipion Naſica.

toute la majeſté des Conſuls. Dans cette expédition il défit deux fois les Barbares en bataille rangée, & leur tua trente mille hommes. Et cet exploit me ſemble d'autant plus glorieux pour *lui*, qu'il fut uniquement dû à ſa bonne conduite; car pour avoir bien ſçu choiſir le champ de bataille, & pour avoir pris ſes ennemis au paſſage d'une riviere, il livra une victoire aiſée à ſes ſoldats. Plus de deux cent cinquante Villes lui ouvrirent volontairement leurs portes. Il pacifia bien-tôt la Province, & après s'être aſſuré de ſa fidélité, il retourna à Rome ſans avoir profité d'une drachme dans ſon Généralat, car non ſeulement il étoit peu empreſſé à amaſſer du bien, mais il dépenſoit encore très-volontiers & ſans aucune épargne celui qu'il avoit eu de ſa Famille, & qui n'étoit pas conſidérable; auſſi mourut-il ſi pauvre, qu'à peine trouva-t'on après ſa mort dequoi payer la dot de ſa femme.

Il gagne deux batailles contre les Barbares.

Beau fruit d'une Bataille gagnée.

Déſintéreſſement de Paul-Emile.

Il avoit épouſé en premieres nôces Papirie, fille de Papirius Maſo, qui avoit été Conſul; après avoir vêcu long-tems avec elle, *il la* répudia enfin, quoiqu'elle lui eût donné de très-beaux enfans, car il avoit eu d'elle le fameux Scipion & Fabius Maximus. On ignore aujourd'hui la

Il répudie Papirie ſa femme.

Ce ſont des noms d'adoption.

Dans cette expédition il défit deux fois les Barbares.) Tite-Live ne parle que d'une occaſion, où Paul-Emile força les retranchemens des Eſpagnols, leur tua dix-huit mille hommes, & fit trois mille trois cent priſonniers, liv. XXXVII. 57.

Fille de Papirius Maſo, qui avoit été Conſul.] Il avoit été Conſul, & avoit vaincu les Corſes l'an de Rome 522.

cauſe

cauſe de ce divorce Mais en fait de ſéparation de mariage, il me ſemble qu'il n'y a rien de plus vrai que ce qu'un Romain qui venoit de repudier ſa femme, dit à ſes amis qui lui en faiſoient des reproches & qui lui demandoient : *Votre femme n'eſt-elle pas ſage ? n'eſt-elle pas belle ? ne vous a-t'elle pas donné de beaux enfans ?* Pour toute réponſe à ces queſtions il leur montra ſon ſoulier, & les queſtionnant à ſon tour : *Ce ſoulier*, leur dit-il, *n'eſt-il pas beau ? n'eſt-il pas tout neuf ? n'eſt-il pas bien fait ? cependant aucun de vous ne ſçait où il me bleſſe.* En effet il y a des femmes qui ſe font repudier pour des fautes qui éclatent dans le public ; mais il y en a d'autres qui par l'incompatibilité de leur humeur, par de ſécrets dégoûts qu'elles cauſent, & par pluſieurs fautes legeres, mais qui reviennent tous les jours & qui ne ſont connuës que du mari, produiſent à la longue un ſi grand éloignement & une averſion ſi inſupportable, qu'on ne peut plus vivre avec elles, & qu'il faut enfin ſe ſéparer.

Il peut y avoir des raiſons ſecretes de divorce, dont le public n'eſt point inſtruit.

Paul-Emile s'étant ainſi délivré de Papirie, il en épouſa une autre, dont il eut deux enfans mâles, qu'il garda dans ſa maiſon ; & les deux qu'il avoit de ſa premiere femme, il les fit paſſer par adoption dans les maiſons les plus riches & les plus illuſtres de Rome : ſon aîné, dans celle de

Paul-Emile ſe remarie.

Son aîné dans celle de Fabius Maximus.] Il a y dans le texte une faute conſidérable, ἀπὸ Μαξίμου φατὸν. Cet ἀπὸ ne peut avoir lieu ici, il faut lire υἱὸς, comme Xilander l'a corrigé. Plutarque ſuit ici

Fabius Maximus, qui avoit été cinq fois Conſul, & le plus jeune, dans celle de Scipion l'Africain, qui étoit ſon Couſin, & dont il lui fit d'abord prendre le nom. De ſes deux filles, l'une fut mariée au fils de Caton le Cenſeur, & l'autre à Tuberon, Perſonnage très-vénérable par ſa vertu, & celui de tous les Romains qui ſe maintint dans ſa pauvreté avec le plus de magnanimité & de conſtance. Ils étoient ſeize de la même famille qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maiſon à la ville & une petite terre à la campagne, où ils vivoient tous enſemble autour du même foyer avec chacun leurs enfans & leurs femmes, du nombre deſquelles étoit cette fille de Paul-Emile. Quoique née

Pauvreté ſoutenue avec magnanimité.

Bel exemple d'une nombreuſe famille très-noble, qui vit enſemble avec très-peu de bien.

l'opinion de ceux qui prétendent que l'aîné de Paul-Emile fut adopté par le fils de Fabius Maximus, qui fut appellé Cunctator. Quoique d'autres prétendent qu'il ne le fut que par ſon petit-fils. Il fut appellé Quintus Fabius Æmilianus, & eut pour fils Q. Fabius, qui fut un grand Orateur.

Et le plus jeune, dans celle de Scipion l'Africain.) Il fut adopté par le fils de Scipion l'Africain, & appellé Scipion Æmilianus.

Qui étoit ſon couſin.] Car Scipion l'Africain avoit épouſé une Emilie.

Et l'autre à Tuberon.) A Ælius Tubero qui eut d'elle un fils, Q. Ælius Tubero, grand Stoicien.

Ils étoient ſeize d'une même Famille qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maiſon.) Voici comme en parle Valere Maxime : *Sexdecim eodem tempore Ælii fuerunt, quibus una domuncula fuerat eodem loco quo nunc ſunt Mariana monimenta, & unus in agro Veiente fundus, minus multos cultores deſiderans, quàm dominos habebat. Il y eut dans le même tems ſeize Eliens qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maiſon à la ville dans l'endroit où ſont préſentement les monumens de Marius, & une petite terre dans le territoire de Veies, qui avoit plus de maîtres, qu'elle ne demandoit de gens pour la cultiver.*

d'un pere qui avoit été deux fois Conſul, & qui avoit remporté deux fois l'honneur du Triomphe, non ſeulement elle n'avoit pas honte de la pauvreté de ſon mari, mais elle admiroit & reſpectoit en lui la vertu qui le rendoit pauvre. Au lieu qu'aujourd'hui les parens & les freres, s'ils ne ſéparent leurs poſſeſſions & leurs héritages par de grandes rivieres, par des fortereſſes, & par differens climats, & s'ils ne mettent encore entre eux des regions entiéres, ils ſe trouvent trop voiſins, & ne ceſſent de ſe faire une cruelle guerre. Voilà de belles inſtructions que l'Hiſtoire propoſe à ceux qui voudront les méditer & les conſidérer attentivement, pour profiter de ces grands exemples.

Il avoit triomphé de l'Eſpagne & de la Ligurie.

Grande vertu de la fille de Paul Emile.

Belle réfléxion de Plutarque.

Paul-Emile ayant été nommé Conſul, va faire la guerre aux Liguriens qui habitent au pied des Alpes, & qui ſont auſſi appellez Liguſtins, Nation courageuſe, & d'ailleurs très-diſciplinée & très-aguerrie par les guerres continuelles qu'elle avoit eu à ſoûtenir contre les Romains, à cauſe

Qui habitent la côte depuis la riviere de Genes juſqu'à Monaco.

Pendant 80. ans.

Non ſeulement elle n'avoit pas honte de la pauvreté de ſon mari, mais, &c.) Vertu bien rare dans une femme, & dans une femme d'une ſi grande naiſſance. C'eſt pourtant cette grande naiſſance qui doit inſpirer ces ſentimens.

Au lieu qu'aujourd'hui les parens & les freres, s'ils ne ſéparent leurs poſſeſſions.) Grande différence du ſiécle de Plutarque à celui de Paul-Emile. Cette différence eſt devenuë encore plus grande dans les ſiécles ſuivans.

Paul-Emile ayant été nommé Conſul, va faire la guerre aux Liguriens.) Il fut fait Conſul pour la premiere fois, l'an de Rome 571. mais il n'alla faire la guerre aux Liguriens que l'année ſuivante, auſſi Tite-Live dit: *L. Æmilius Paulus, prorogato ex conſulatu Imperio principio veris in Ligures Ingannos exercitum introduxit.*

du voiſinage. Car elle habite à l'extrémité de *l'Italie* au bout des Alpes que baigne la mer Toſcane, vis-à-vis de l'Afrique, & elle eſt mêlée avec les Gaulois, & avec les Iberiens de la côte maritime. Et alors profitant des avantages de ſa ſituation, elle armoit en courſe pluſieurs vaiſſeaux corſaires qui écumoient toute cette mer juſqu'aux colomnes d'Hercule, & ruinoient entierement le commerce des Gaules, de l'Eſpagne & de l'Italie.

Paul-Emile avec huit mille hommes attaque les Liguriens qui en avoient quarante mille.

Quand Paul-Emile entra dans leur pays, ils étoient quarante mille hommes en armes, & il n'avoit que huit mille hommes *au plus*. Cependant malgré cette grande différence de nombre il les attaqua, les mit en fuite, & les renferma dans leurs murailles. Alors content de ſa victoire, il leur offrit des conditions toutes pleines de douceur & d'humanité, leur faiſant entendre que ce n'étoit pas l'intention des Romains d'exterminer leur nation, qu'ils regardoient comme un rempart contre les courſes des *Gaulois, toûjours aux aguets pour épier les occaſions d'entrer* en Italie. Les Liguriens ſe confiant en ſa parole, lui remettent leurs villes & leurs vaiſſeaux. Paul-Emile ne maltraita pas autrement leurs villes,

Liguriens, pourquoi néceſſaires aux Romains.

Cependant malgré cette grande différence de nombre, il les attaqua.) Plutarque ne décrit point cette action ; je m'en étonne, car elle eſt grande & belle. Paul-Emile étoit aſſiégé dans ſon camp par les Liguriens ; il avoit demandé du ſecours, mais n'eſperant pas d'en recevoir, *il ſe délivre* lui-même & bat les ennemis. La conduite de ce Général mérite d'être luë dans Tite-Live liv. XL. 25. &c.

& ſe contenta de les démanteler, mais il leur ôta tous leurs vaiſſeaux & ne leur laiſſa que quelques barques à trois bancs de rames ; & il délivra quantité de priſonniers qu'ils avoient faits ſur mer & ſur terre, tant Romains qu'étrangers.

Paul-Emile ayant eſſuyé un refus à la pourſuite de ſon ſecond Conſulat, ſe retire des affaires.

Voilà les choſes les plus conſidérables qu'il fit l'année de ſon premier Conſulat. Depuis ce tems-là il fit connoître pluſieurs fois qu'il en déſiroit un ſecond, & le demanda même dans les formes ; mais n'ayant pû l'obtenir, il ſe tint en repos, ne voulut plus paroître, & s'appliqua uniquement aux choſes de la Religion, & à l'éducation de ſes enfans qu'il fit inſtruire, non ſeulement dans les diſciplines Romaines, comme il y avoit été inſtruit, mais encore avec plus de dépenſe & plus de faſte dans toutes les diſciplines Grecques, tenant toûjours auprès d'eux avec les Grammairiens, les Rheteurs & les Sophiſtes, des Sculpteurs, des Peintres, des gens habiles à dompter & à dreſſer des chevaux, & toutes ſortes de veneurs, & gens inſtruits à prendre les bêtes. Et lui-même, lorſqu'il n'étoit point occupé par quelque affaire publique, il aſſiſtoit à leurs études & à leurs exercices, témoignant par ces ſoins aſſidus, que de tous les Romains, il étoit celui qui avoit pour ſes enfans le plus d'amour & de tendreſſe.

Le grand ſoin qu'il avoit de ſes enfans, & la grande dépenſe qu'il faiſoit pour leur éducation.

C'étoit juſtement dans le tems que les Ro-

Qu'ils avoient faits.) Il y a une legere faute au texte ὑπὸ τ, il faut lire comme dans un manuſcrit ὑπ' αὐτῶν.

C'étoit juſtement dans le tems que les Romains, engagez dans une

Guerre des Romains contre Perſée.

mains engagez dans une cruelle guerre contre Perſée, Roi de Macedoine, ſe plaignoient hautement de leurs Généraux, & leur reprochoient

Plaintes qu'ils font de leurs Généraux.

que par leur incapacité & par leur peu de courage, ils expoſoient leurs armes au mépris & à la riſée du public, & recevoient de leurs ennemis plus de maux, qu'ils ne leur en faiſoient ; que l'on venoit de chaſſer de toute l'Aſie Antiochus, qui par ſes exploits, avoit remporté le ſurnom de

A quel prix Antiochus achete la paix des Romains.

Grand ; qu'on l'avoit renfermé au-de-là du mont Taurus, & réduit à ſe trouver bienheureux de pouvoir acheter la paix au prix de quinze mille talens ; que peu de tems auparavant, on avoit briſé les forces de Philippe en Theſſalie, & délivré les Grecs du joug des Macédoniens ; &

Quarante-cinq millions.

cruelle guerre contre Perſée.) Cette ſeconde guerre de Macedoine contre Perſée, commença l'an de Rome 582. 169. ans avant N. S.

De leurs Généraux.) De P. Licinius Craſſus, après lui de A. Hoſtilius Mancinus, & enſuite de Q. Martius Philippus, qui firent traîner cette guerre pendant les trois années de leur Conſulat.

Et recevoient de leurs ennemis plus de maux, qu'ils ne leur en faiſoient.) Le texte eſt corrompu, il faut lire comme dans un manuſcrit, πάσχοντας κακῶς μᾶλλον ἢ ποιοῦντας.

Que l'on venoit chaſſer de l'Aſie Antiochus.) Il y avoit déja dix-ſept ans.

Au prix de quinze mille talens.] Tite-Live met douze mille talens Attiques, qu'il devoit payer en douze ans, mille talens par an : *Argenti probi duodecim millia talenta dato intrà duodecim annos penſionibus æquis.* XXXVIII. 37. Les douze talens Attiques à mille écus le talent, faiſoient de notre monnoïe trente-ſix millions ; mais Plutarque en met quinze mille, qui en font quarante-cinq.

Qu'on avoit briſé les forces de Philippe.] Ce fut l'exploit de Quinctius Flamininus qui défit Philippe en Theſſalie, lui tua huit mille hommes, fit cinq mille priſonniers, & après ſa victoire, fit publier par la voix d'un Héraut dans les jeux Iſthmiques, que tous les Grecs étoient libres.

qu'Annibal, à qui aucun Roi ne pouvoit être comparé, ni pour la puiſſance, ni pour l'audace, que cet Annibal même avoit été défait par leurs troupes victorieuſes; que c'étoit donc une honte inſupportable qu'ils fuſſent ſi long-tems aux priſes avec le Roi Perſée, comme avec un ennemi capable de tenir tête à Rome, lors même qu'il ne combattoit contre eux qu'avec les mépriſables reſtes de la défaite de ſon pere.

Aucun Roi ne pouvoit être comparé à Annibal, ni pour la naiſſance, ni pour le courage.

Mais les Romains ſe trompoient en ce point, & ne prenoient pas garde que Philippe par ſa défaite, bien loin d'affoiblir les Macédoniens, avoit rendu leur armée & plus forte & plus aguerrie; & c'eſt ce qu'il ne ſera pas inutile d'expliquer en peu de mots, en remontant un peu plus haut.

Armée de Philippe plus aguerrie par ſa défaite.

Antigonus le plus puiſſant des Capitaines & des ſucceſſeurs d'Alexandre, après avoir acquis pour lui & pour ſes deſcendans le titre de Roi, eut un fils appellé Demetrius, qui fut pere d'Antigonus II. ſurnommé Gonatas. De cet Antigonus ſortit un fils, qui fut appellé Demetrius du nom de ſon Ayeul, & qui n'ayant regné que peu de tems, mourut, & laiſſa Philippe ſon fils fort jeune. Les Seigneurs de Macédoine crai-

Antigonus le plus puiſſant des Capitaines & des ſucceſſeurs d'Alexandre.

Ses Deſcendans.

Antigonus le plus puiſſant des Capitaines & des ſucceſſeurs d'Alexandre.) Il étoit fils d'un Macédonien appellé Philippe, qui étoit de la race des Temenides; n'ayant rien fait de mémorable, & que l'hiſtoire ait pu conſerver, il laiſſa deux fils, Antigonus & Demetrius. Antigonus eut un commandement dans les troupes ſous Philippe & ſous Alexandre; il tua Eumenes, enleva Babylone à Seleucus, & ſon fils Demetrius ayant défait la flotte de Ptolemée à Cypre, il fut le premier des ſucceſſeurs d'Alexandre, qui oſa

gnant l'anarchie, prennent Antigonus, neveu du Roi défunt, lui font épouſer ſa veuve, l'établiſſent tuteur du jeune Prince, & Général de ſes armées ; & dans la ſuite charmez de ſa modération & de ſa douceur, ils lui donnent le nom de Roi. C'eſt le même qu'on appella *Doſon* par plaiſanterie, parce qu'il promettoit toûjours de donner & qu'il ne donnoit jamais.

Car Doſon eſt un futur, qui ſignifie qui donnera.

Après la mort de cet Antigonus, ſon pupille le jeune Philippe monta ſur le Trône, & quoiqu'il fût encore enfant, il ſe fit un nom parmi les

ceindre le Diademe, & prendre le titre de Roi : voici ſa Généalogie.

Philippe de la race des Temenides.
|
Antigonus premier, qui épouſa Stratonice, fille de Corrhæus.
|
Demetrius Poliorcetes ; de ſa premiere femme appellée Phila, il eut,
|
Antigonus II. ſurnommé Gonatas & Stratonice.
|
Demetrius II. & un fils naturel, *nommé* Alcyonée, de cet Alcyonée ſortirent
| |
Philippe. Antigonus III. ſurnommé Doſon & Echecrates.
|
Perſée & Demetrius.
Philippe, Alexandre, & une fille, qui furent menez en triomphe avec leur Pere. Alexandre & la fille moururent en priſon, & Philippe vieillit à Rome dans de vils emplois. Ainſi finit cette race d'Antigonus, après avoir regné 119. ans.

plus

plus grands Roys, & donna de lui de ſi grandes eſperances qu'on ne doutoit point qu'il ne rétablît la Macédoine dans ſa premiere ſplendeur, & qu'il n'arrêtât le progrès de la puiſſance Romaine, qui s'élevoit contre toutes les nations. Mais ayant été défait par Titus Flaminius dans un grand combat près de la ville de Scotuſe, alors, le courage entierement abbattu, il ſe remit à la diſcretion des Romains, & crut en être quitte à bon marché de ne leur payer qu'une médiocre amende. Mais bien-tôt après indigné de ſa condition, & trouvant que de regner ainſi comme par emprunt & par une grace ſpeciale des Romains, c'étoit plûtôt l'état d'un vil eſclave à qui tout eſt indifferent, pourvû qu'il vive plongé dans les délices & dans les voluptez, que celui d'un Prince, qui a de la fierté & du courage, il tourna toutes ſes penſées du côté de la guerre, & fit avec beaucoup de fineſſe & de ſecret tous ſes préparatifs; car laiſſant-là les villes frontieres & les villes maritimes comme elles étoient, déſertes & abandonnées, & ſans les fortifier, afin qu'on ne ſe défiât point de lui, il aſſembla une groſſe armée dans les hautes provinces, & remplit d'armes, d'argent & de troupes, les fortereſſes du plat païs, les villes & les châteaux les plus avancez dans la Macédoine, tenant pour ainſi dire, la Guerre ren-

Plutarque a décrit ce combat dans la vie de Titus Flaminius.

Trois millions; mille talents, la moitié comptant & l'autre moitié en dix ans.

Décrit avec lequel Philippe ſe prépare à recommencer la guerre.

Tenant, pour ainſi dire, la Guerre renfermée dans ſes états.) Dans ce paſſage, que les Traducteurs n'ont point entendu, Plutarque

fermée dans ces Etats avec toutes les proviſions & les munitions néceſſaires pour ſon entretien. Car il avoit dans ſes Arſenaux trente mille paires d'armes, huit millions de meſure de bled dans ſes Magazins; & outre cela il avoit amaſſé autant d'argent comptant qu'il en falloit pour ſoudoyer dix ans entiers dix mille ſoldats étrangers, qui tiendroient la campagne. Mais il n'eut pas la ſatisfaction d'exécuter, ni même de commencer ces grands projets, emporté ſur ces entrefaites par la douleur, & par le répentir, car il découvrit que malheureuſement ſéduit par les calomnies de Perſée, ſon fils aîné, il avoit fait mourir injuſtement ſon autre fils Demetrius, beaucoup plus digne de lui ſucceder.

Grands préparatifs de Philippe.

Perſée en heritant du Royaume de ſon pere, herita auſſi de la haine qu'il avoit pour les Romains, mais avec ſa baſſeſſe de courage, & ſes mœurs corrompuës il n'étoit pas capable de ſoûtenir un ſi grand fardeau; car livré à toutes les paſſions les plus déreglées, & plein de vices, il auroit fait douter lequel dominoit le plus en lui, s'il n'avoit fait éclater par deſſus tout une

Perſée plein de vices & livré à toutes les paſſions les plus déreglées

conſidére la Guerre comme un Athlete, qu'on tiendroit renfermé dans une ſalle avec toutes les proviſions néceſſaires pour l'entretenir & pour l'engraiſſer. Il ſemble que Plutarque ait emprunté cette idée du diſcours qu'Eumenes fait au Senat, pour lui découvrir les grands préparatifs de Perſée. Tite-Live 42. 11. *Itaque Perſea hereditarium à patre relictum bellum, & ſimul cum Imperio traditum, jamjam primùm alere ac fovere omnibus conſiliis.* Tout ce diſcours mérite d'être lû, car il explique preſque tout ce que Plutarque rapporte ici.

horrible avarice, & un amour inſatiable pour l'argent. On dit même qu'il n'étoit pas fils de Philippe, & que la femme de ce Prince l'ayant pris à une Coûturiere d'Argos, nommée Gnathæna, qui venoit d'en accoucher, le ſuppoſa à ſon mari comme un fruit de ſon mariage. Et l'on tient que ce fut principalement ce défaut de naiſſance qui l'obligea à pourſuivre la mort de Demetrius, de crainte que la Maiſon Royale ſe voyant un heritier légitime, ne découvrît & n'averât la ſuppoſition. Cependant malgré cette nature vile & baſſe, entraîné par le bon état de ſes affaires, comme par un torrent, il ne laiſſa pas de faire la guerre & de la ſoûtenir quelque tems avec ſuccès; car il battit des Conſuls Romains, défit de groſſes armées, ruina leurs flottes & leur prit pluſieurs vaiſſeaux. Le Conſul Publius Licinius fut le premier qui entra à main armée dans la Macedoine; Perſée le défit dans

Perſée paſſoit pour fils ſuppoſé.

Un homme d'une nature vile & baſſe ne laiſſe pas quelquefois de faire de grands exploits entraîné par le bon état de ſes affaires.

Exploits de Perſée.

Cependant entraîné par le bon état de ſes affaires, comme par un torrent.) Il y a dans le texte une faute conſidérable, quoiqu'elle ne conſiſte que dans le changement d'une ſeule lettre τὰ μὲν ῥύμης, il faut lire, comme dans un manuſcrit τὰ δ' ῥύμης.

Le Conſul Publius Licinius fut le premier.) Publius Licinius Craſſus Conſul l'an de Rome 582.

Perſée le défit dans un combat.) Tite-Live décrit au long ce combat à la fin du liv. 42. Perſée vainqueur offrit la paix aux vaincus, aux mêmes conditions que s'il avoit été vaincu lui-même; mais les Romains la refuſerent. *Romana conſtantia vicit in concilio*, dit Tite-Live, *ita tunc mos erat in adverſis vultum ſecundæ fortunæ gerere, moderari animos in ſecundis. La conſtance Romaine l'emporta dans le Conſeil; c'étoit alors l'uſage de témoigner de l'audace & de la fierté dans la mauvaiſe fortune, & de ſe moderer dans la proſperité.* Polybe, qui rapporte la même choſe, loüe fort cette coûtume; mais il ajoûte avec

un combat de Cavalerie, lui tua deux mille cinq cens hommes de ſes meilleures troupes, & fit ſix cens priſonniers. S'étant embarqué ſecretement, il alla attaquer à l'improviſte la flotte Romaine, qui étoit à la rade près d'Orée, la battit, s'empara de vingt Vaiſſeaux de charge, en coula à fond un grand nombre d'autres qui étoient pleins de bled, & ſe rendit encore maître de quatre Galeres à cinq rangs de rames. Il repouſſa dans un autre combat le Conſul Hoſtilius, qui vouloit forcer les paſſages de la contrée d'Elimie pour penetrer dans la Macedoine. Et lors que ce même Hoſtilius dérobant ſa marche, fut entré ſecretement par la Theſſalie, Perſée alla à ſa rencontre, & lui offrit le combat, qu'il n'oſa accepter. Delà, pour s'amuſer, & mépriſant les Romains, comme un ennemi qui n'étoit pas digne de l'occuper, il fit une courſe contre les Dardaniens, leur tua plus de dix mille hommes, & en emmena un très gros butin. Dans le même tems il ſollicitoit les Gaulois, qui habitent le long du Danube, & qu'on appelle Baſternes, nation belliqueuſe, & forte ſur tout en Cavalerie. Il pratiquoit auſſi les Illyriens par le moyen de leur Roy Gentius, & les preſſoit par ſes Ambaſſadeurs de faire alliance avec lui & d'entrer dans cette guerre. Le bruit même ſe ré-

Ville de l'Iſle d'Eubée ſur la côte de la mer Egée.

Contrée de la Macedoine ſur la côte de la mer Adriatique.

Baſternes, quels Gaulois.

beaucoup de ſageſſe, *qu'on peut raiſonnablement douter que cela ſoit pratiquable en toute occaſion.* εἰ δ' τις ἀνεκτὸν ἐν ἅπασι καιροῖς εἶ-

Le Conſul Hoſtilius.) A Hoſtilius Mancinus l'année ſuivante.

Le bruit même ſe répandit que πάντως οὐ τις ἐπιτρέψειεν.

pandit que ces Barbares, gagnez à force d'argent ſe préparoient à deſcendre par le bas des Gaules le long de la mer Adriatique, & à entrer en Italie.

Les Romains entendant ces nouvelles, virent bien qu'il n'étoit plus tems de donner le commandement des armées à la brigue ou à la faveur, & qu'ils devoient choiſir eux-mêmes un Genéral qui eût de la ſageſſe, de l'experience & du courage, en un mot qui fût en état de conduire une groſſe guerre, & tel étoit, ſans contredit, Paul Emile, qui avoit déja bien près de ſoixante ans, & à qui l'âge n'avoit en rien diminué les forces. D'ailleurs il étoit appuyé par des Gendres, & par des enfans déja capables de ſervir, & porté par un grand nombre de parens & d'amis, qui avoient beaucoup d'autorité & de puiſſance, & qui tous d'une commune voix le preſſoient de répondre aux vœux du peuple, qui l'appelloit au Conſulat, car d'abord il faiſoit la ſourde oreille, & ne cherchoit qu'à ſe dérober aux empreſſemens de ce peuple, comme n'étant plus en état de commander. Mais voyant que tous les matins on s'aſſembloit en foule à ſa porte, qu'on l'appelloit à la place, & qu'on crioit hautement contre lui pour ſe plaindre de ſes refus, enfin il ſe rendit à de ſi fortes inſtances, & paroiſſant parmi ceux qui briguoient cette

Commandement des Armées donné à la brigue & à la faveur, ſource de tous les malheurs.

Paul Emile cherche à ſe dérober aux empreſſemens du peuple, qui l'appelle à un ſecond Conſulat.

les Barbares, gagnez à force d'argent.) Ces bruits étoient très-vrais. Polybe, Auteur contemporain, écrit tout ce qui ſe paſſa dans les ambaſſades que Perſée envoya à Gentius, qui demanda trois cent talens, trois cent mille écus.

dignité, il ſembla moins aller recevoir le commandement des armées, qu'aſſûrer, & donner aux Romains la victoire, dès-là qu'il étoit deſcendu dans la place, en ſe laiſſant vaincre par ſes Citoyens. Auſſi fut-il reçu par tout le peuple avec tant de marques d'affection & de joye, & avec de ſi grandes eſperances, qu'en lui donnant le Conſulat pour la ſeconde fois, on ne voulut pas que les Conſuls tiraſſent au ſort les Provinces à l'ordinaire, mais on lui décerna préferablement à ſon Collegue le commandement de l'armée de Macedoine. Et l'on dit que ce jour-là même qu'il fut nommé Genéral pour aller faire la guerre contre Perſée, comme il s'en retournoit chez lui accompagné de tout le peuple qui le ſuivoit pour lui faire honneur, il trouva ſa fille Tertia, encore petit enfant, qui fondoit en larmes; il l'embraſſe, & lui demande le ſujet de ſes pleurs. Tertia le ſerrant avec ſes petits bras, & le baiſant, *Vous ne ſçavez donc pas, mon pere*, lui dit-elle, *que notre Perſée eſt mort.* Elle parloit

Second Conſulat de Paul Emile.

On le fait Genéral de l'armée contre Perſée.

Dès-là qu'il étoit deſcendu dans la place, en ſe laiſſant vaincre par ſes Citoyens.) C'eſt le ſens de ce paſſage de Plutarque, qu'on avoit mal expliqué. Il veut faire entendre que les Romains regarderent comme un préſage ſûr de la victoire, celle qu'ils remportoient ſur Paul Emile, en le forçant à accepter le Conſulat. Ce paſſage de Plutarque peut donner du jour à celui de Tite-Live à la fin de la Sect. 22. du liv. 44. *Ac prope certa ſpe ominatos eſſe*, &c.

On ne voulut pas que les Conſuls tiraſſent au ſort les Provinces.) Tite-Live écrit le contraire. *Itaque deſignatos extemplo ſortiri placuit Provincias*, &c. *Conſulum*; *Æmilio Macedonia*, *Licinio Italia evenit.* Et Paul Emile lui-même dans le diſcours qu'il fit: *Mihi ſortito Provinciam Macedoniam* 44. 17.

d'un petit chien qu'elle élevoit & qui avoit nom *Perſée*. Paul Emile, frappé de ce mot, lui dit; *A la bonne heure, ma chere enfant, j'accepte de bon cœur cet augure.* C'eſt ainſi que Ciceron le rapporte dans ſes Livres de la Divination.

Augure que Paul Emile tire d'un mot de ſa fille.

C'étoit alors la coûtume que ceux qui avoient été nommez Conſuls témoignaſſent leur réconnoiſſance au peuple, & lui fiſſent de leur Tribunal même un beau diſcours pour le remercier de ſon bien-fait. Paul Emile convoqua donc une aſſemblée, mais au lieu de ſuivre l'uſage reçu, il dit, *que ſon premier Conſulat, il l'avoit demandé pour l'amour de lui-même, parce qu'il avoit beſoin de cet honneur; & que pour le ſecond, il l'aceptoit pour l'amour d'eux, & à leur priere, parce qu'ils avoient beſoin d'un Général; que par conſequent il ne leur avoit aucune obligation, & qu'ils ne devoient attendre de lui aucune complaiſance; que s'ils croyoient qu'il y eût*

Coûtume des Conſuls, qui venoient d'être nommez.

Diſcours très fier de Paul Emile au peuple Romain

Il dit que ſon premier Conſulat.) Tout ce diſcours n'eſt pas entierement conforme à celui que Paul Emile fait dans Tite-Live 45. 22. mais il en eſt imité en quelque ſorte, & il faut même lire celui de Tite-live, pour bien entendre celui de Plutarque. Les mauvais ſuccès qu'avoient eu les précedents Conſuls pendant trois années de ſuite, avoient ſi fort irrité les eſprits, que chacun prenoit la liberté de blâmer leur conduite, & de décider de ce qu'il falloit faire ou ne pas faire. Paul Emile avant ſon départ, veut refrener cette licence; & c'eſt en cette occaſion qu'il dit ce beau mot, qui devroit être gravé dans l'eſprit de tous les princes & de tous les Generaux d'armée. *Non ſum is, qui non exiſtimem admonendos Duces eſſe, imo eum qui de ſua unius ſententia omnia gerat, ſuperbum judico magis quam ſapientem: Je ne ſuis pas homme à croire que les Généraux ne doivent pas recevoir des avis, au contraire je ſuis très-perſuadé que celui qui veut tout faire de ſa tête, ſans prendre conſeil de perſonne, eſt plus orgueilleux, que ſage.*

quelqu'autre Capitaine plus capable que lui de bien conduire cette guerre, il ſe départoit volontiers du commandement, & que s'ils avoient en lui une entiere confiance, ils ne s'amuſaſſent donc point à controller ſes actions, & à lui preſcrire dans leurs vains diſcours ce qui étoit du devoir de ſa charge, enfin à trancher des Généraux, mais que ſans repliquer ils fiſſent tout ce qui ſeroit expedient pour la guerre, & que s'ils continuoient à vouloir commander leur Commandant, ils ne feroient que ſe rendre toûjours plus ridicules, & expoſer de plus en plus leurs armes à la riſée de leurs ennemis.

L'effet de ce diſcours ſur les eſprits.

Il n'eſt pas imaginable combien ces paroles pleines de fierté exciterent de reſpect pour lui dans tous les eſprits, & firent concevoir pour l'avenir de grandes eſperances. Chacun ſe réjouïſſant de ce qu'ils avoient eu le courage de laiſſer là les flateurs, & de choiſir un Genéral plein de nobleſſe & de franchiſe, tant le Peuple Romain, pour dominer & pour ſe rendre plus grand que tous les autres peuples, étoit eſclave de la vertu & zelé partiſan de tout ce qui eſt beau & honnête.

Peuple Romain eſclave de la vertu pour dominer.

Après le départ de Paul Emile, le bon vent qu'il eut dans ſon voyage, la diligence qu'il fit, & la facilité avec laquelle il ſe rendit dans ſon camp, tout cela doit certainement être mis ſur le compte de la Fortune; mais pour ce qui eſt des glorieux ſuccès qu'il eut dans cette guerre, quand je vois qu'une partie en eſt dûe à ſon audace, une autre à ſa prudence, une autre à l'affection

Les cauſes des glorieux ſuccès de Paul Emile.

avec

avec laquelle ſes amis le ſeconderent dans toutes les occaſions, & une autre enfin à la fermeté & à la conſtance avec laquelle il ſe maintint dans les plus grands périls, & prit toûjours le bon parti dans les conjonctures les plus difficiles, j'avouë que parmi tous ſes exploits je n'en trouve pas un d'éclatant & de ſingulier qu'on puiſſe imputer à la fortune qu'on vante tant en lui, comme on le peut dans tous les autres Capitaines; à moins qu'on ne veüille prendre pour une fortune de Paul-Emile l'avarice de Perſée, qui de peur de tirer quelque argent de ſes coffres, laiſſa perdre & ruiner tous les grands préparatifs que l'on avoit faits avec tant de ſoin pour cette guerre, & renverſa les eſpérances qu'en avoient conçuës les Macédoniens; car les Baſternes ſollicitez de ſa part, vinrent à ſon ſecours avec dix mille hommes de cheval, qui, chacun à la maniere de leur pays, avoit un fantaſſin combattant à ſes côtez; & l'on étoit convenu de la paye que devoient avoir ces vingt mille hommes; car cette nation n'eſt accoûtumée ni à labourer la terre, ni à nourrir des troupeaux, ni à faire commerce; elle vit de la guerre, & ſa ſeule occupation, ſon uni-

Parmi les exploits de Paul-Emile, il n'y en a pas un qu'on puiſſe imputer à la fortune. Grand éloge.

Chaque Cavalier Baſterne avoit un Fantaſſin qui combattoit à ſes côtez.

Avec dix mille hommes de cheval, qui, chacun à la maniere de leur pays, avoit un fantaſſin.) Tite-Live décrit fort bien ce cavalier & ce fantaſſin. *Veniebant*, dit-il, *decem millia equitum, par numerus peditum, & ipſorum jungentium curſum equis, & invicem prolapſorum equitum vacuos capientium ad pugnam equos.* Ce ſont les mêmes que Ceſar décrit dans ſes commentaires liv. 1. de la guerre des Gaules, en parlant des troupes d'Arioviſte. Amiot s'eſt mal tiré de cet endroit.

que métier, c'eſt de paſſer ſa vie à combattre & à vaincre. Ces barbares étant arrivez dans la Medique, & ayant été joints par quelques troupes que le Roi avoit envoyées au-devant d'eux, on vit des hommes d'une taille ſi prodigieuſe, ſi adroits à tous les exercices du corps & à bien manier les armes, & ſi fiers & ſi avantageux en paroles pleines de bravades & de menaces, que les Macédoniens ſentirent augmenter leur courage, & ſe perſuaderent que les Romains, bien loin d'attendre de ſi terribles ennemis, ne pourroient pas même ſoûtenir leurs regards, & ſeroient effrayez de leur démarche étrange & épouvantable.

Contrée de la Thrace entre le fleuve Strymon & le fleuve Neſſus.

Après que Perſée eut relevé le courage & les eſpérances de ſes troupes par ce renfort, lorſqu'il fut queſtion de payer ces barbares, & de donner mille piéces d'or à chaque Capitaine, & autant à proportion à chaque Cavalier & Fantaſſin, alors venant à ſupputer toutes ces ſommes, & voyant la prodigieuſe quantité d'or qu'il falloit débourſer, un nouvel accès de ſon avarice le ſaiſit & le ſuffoque, la tête lui tourne, il ne ſçait plus où il en eſt, il refuſe & renvoye ce ſecours; on eût dit qu'il étoit venu là plûtôt à deſſein d'épargner pour les Romains, comme leur œcono-

Exceſſive avarice de Perſée qui ruine par-là toutes ſes affaires.

Et autant à proportion à chaque cavalier & fantaſſin.) Tite-Live marque ce que chacun devoit avoir 44. 26. *Hi pacti erant equos denos præſentes aureos, pedes quinos, mille Dux eorum. Ils étoient convenus que les cavaliers auroient chacun dix piéces d'or comptant, les fantaſſins cinq, & leurs Capitaines mille.* Ces piéces d'or valoient ſept livres de notre monnoye

me, que de leur faire la guerre comme leur ennemi, & qu'il ſe croyoit obligé de leur rendre un compte exact des ſommes qu'il auroit dépenſées.

Cependant il ne falloit que l'exemple de ces mêmes Romains pour l'inſtruire, car avec cent mille hommes effectifs portant les armes & prêts à exécuter les ordres de leur Général, ils avoient encore un bagage & un équipage infini ; & lui, pour réſiſter à une ſi grande puiſſance & pour ſoûtenir une guerre pour laquelle ſes ennemis nourriſſoient tant de bouches même inutiles, il s'amuſoit à compter & à ſerrer ſon argent, & n'y oſoit non plus toucher que s'il eût appartenu à un autre. Et il faiſoit cette indigne épargne, lui qui n'étoit point né d'un Lydien, ni d'un Phenicien inſtruits à l'avarice par le commerce, mais qui deſcendoit d'Alexandre & de Philippe, & qui ſe diſoit l'imitateur de leur vertu, ſans daigner ſe ſouvenir que ces grands hommes, en pratiquant toûjours cette maxime, *que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas l'argent par la victoire*, avoient preſque ſubjugué le monde entier. Auſſi dit-on que ce n'étoit pas Philippe qui prenoit les villes des Grecs, mais

Perſée profita mal de l'exemple des Romains.

On doit acheter la victoire par l'argent, & non l'argent par la victoire.

Cependant il ne falloit que l'exemple de ces mêmes Romains pour l'inſtruire.) Tout ce paſſage eſt corrompu dans le texte. Il faut le rétablir ſur un manuſcrit où il eſt très-bien, καί τοι διδασκάλοις εἶχον ἐκείνοις, εἰς ἅπαν ἀπ' ἀλλήλων παρασκευὴν δίκην μυριάδος, &c.

Mais qu'il deſcendoit d'Alexandre & de Philippe.) Il vouloit qu'on crût qu'il en deſcendoit, mais il n'en deſcendoit point.

l'or de Philippe. Et Alexandre ſe préparant pour ſon expédition des Indes, & voyant les Macédoniens ſi chargez de butin, qu'ils pouvoient à peine ſe remuer, fit brûler ſes chariots les premiers & tout ſon équipage, & perſuada aux autres d'en faire autant & de brûler ces riches dépoüilles, afin qu'ils fuſſent plus libres pour toutes les fonctions de la guerre, & plus diſpos pour ce voyage, comme des hommes qui auroient briſé les entraves qui les retenoient. Perſée au contraire ſe gorgeant d'or, & en gorgeant encore ſes enfans & tout ſon Royaume, ne voulut pas en ſacrifier une petite partie pour ſe tirer d'un ſi grand péril, & aima mieux être mené en triomphe riche captif avec tout ſon or, & aller faire montre aux Romains de toutes les richeſſes qu'il avoit épargnées pour eux, car il ne renvoya pas ſeulement les Gaulois en leur manquant de parole; mais après avoir fait un traité avec Gentius Roi des Illyriens, qui devoit lui envoyer des troupes moyennant trois cent talens, il ſe priva encore de ce ſecours par ſa perfidie. Il envoya d'abord en Illyrie dix talens qui furent remis à Gentius, & le reſte fut compté dans Pella à ſes Ambaſſa-

Quinte-Curce décrit cette action dans ſon 10. liv.

Trois cent mille écus.

Dix mille écus.

Il envoya d'abord en Illyrie dix talens, qui furent remis à Gentius, & le reſte fut compté dans Pella.) Cette hiſtoire n'eſt pas intelligible, comme elle eſt rapportée par Plutarque, ſoit qu'il n'ait pas eu aſſez de ſoin d'en inſtruire ſes Lecteurs, ſoit qu'il manque quelque choſe au texte. J'y ai ſuppléé par Tite-Live & par Polybe, car la fidélité de la traduction ne doit pas s'étendre juſqu'à laiſſer des endroits défectueux, & à renvoyer ſon Lecteur très-ignorant des choſes dont on veut l'inſtruire.

deurs ; mais comme on devoit le faire porter par charroy, Perſée fit dire ſecretement à ceux qui le conduiſoient, de marcher à petites journées, & d'attendre ſes ordres ſur la frontiere avant que de le délivrer aux Illyriens. Cependant l'Ambaſſadeur qu'il avoit auprès de Gentius, pour s'aſſûrer encore davantage de la fidélité de ce Prince, le preſſoit de rompre avec les Romains, & de commettre contre eux quelque acte d'hoſtilité. Gentius qui avoit déja touché dix talens comme des arrhes, & qui avoit nouvelles que la ſomme entiére étoit en chemin, ſe laiſſa perſuader, & violant tous les droits divins & humains, il fit empriſonner les deux Ambaſſadeurs que Rome venoit de lui envoyer pour rechercher ſon alliance.

Cet Ambaſſadeur ſe nommoit Pantauchus.

M. Perpenna & L. Petillius.

Perſée informé de cet éclat, jugea bien qu'il n'étoit plus néceſſaire de lui donner de l'argent pour le faire déclarer contre les Romains, puiſqu'il venoit de leur donner des gages ſi sûrs de ſon inimitié ; & que par cette injuſtice ſi criante, il avoit attiré ſur lui une tempête qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de conjurer. Il fit donc revenir ſon convoy, & priva ce malheureux des trois cent talens qui lui avoient été promis ; & peu de tems après ce barbare ayant été enlevé du milieu de ſes Etats comme de ſon nid, avec ſa femme & ſes enfans, par le Préteur Anicius qui

Horrible perfidie que l'avarice fait commettre à Perſée

Gentius enlevé au milieu de ſes Etats avec ſa femme & ſes enfans.

Avec ſa femme & ſes enfans.) Tite-Live raconte cette guerre d'Illyrie liv. 44. ſo. 31. Anicius emmena priſonniers Gentius, ſa

y avoit été envoïé avec des troupes, Perſée s'en mit peu en peine, & ne fit aucun devoir de le ſecourir. Paul-Emile étant donc arrivé en Macédoine pour faire la guerre contre un tel ennemi, il mépriſa bien ſa perſonne, mais il fit grand cas de ſa puiſſance & des grands préparatifs qu'il avoit faits. Car il avoit quatre mille chevaux, & bien près de quarante mille hommes d'infanterie, & il avoit logé ſon Camp près de la mer au pied du mont Olympe dans des lieux qui paroiſſoient inacceſſibles, & où il s'étoit encore ſi bien retranché & fortifié, qu'il s'y croyoit dans une entiére ſûreté, & qu'il eſpéroit de conſumer & de rebuter enfin Paul-Emile par la longueur du tems, & par les exceſſives dépenſes qu'il ſeroit obligé de faire.

On peut mépriſer ſon ennemi, quand il eſt mépriſable, mais on ne doit jamais mépriſer ſa puiſſance & ſes grands préparatifs.

Cependant Paul-Emile ne s'endormoit point, & cherchoit continuellement dans ſon eſprit toutes ſortes d'expédiens & de moyens pour faire avec ſuccès quelque entrepriſe ; mais voyant que ſon armée corrompuë par la licence où on l'avoit laiſſé vivre, ſupportoit impatiemment ſes longueurs, & que ſes ſoldats entreprenant ſur ſes fonctions, s'emportoient juſqu'à marquer dans leurs diſcours ce qu'il devoit faire, & qu'il ne faiſoit point, il les reprit très-ſévérement, leur défendit de s'ingerer de ce qui ne les regardoit

femme Etleva, ſes deux fils Scerdilete & Pleurat, & ſon frere Caravante, & les principaux Illyriens. Cette expédition fut faite en trente jours, & on ſçut plûtôt à Rome qu'elle étoit finie, qu'on n'avoit ſçu qu'elle étoit commencée.

Il les reprit très-ſévérement.) Tite-Live rapporte le diſcours

pas, & leur ordonna de n'avoir d'autres penſées ni d'autres ſoins que de ſe tenir prêts eux & leurs armes pour ſe ſervir de leur épée, à la maniere des Romains, quand leur Général leur en donneroit l'ordre & l'occaſion. Il commanda enſuite que les ſentinelles qu'on poſoit la nuit, fiſſent la garde ſans armes, afin que ſe voyant nuds & hors d'état de repouſſer l'ennemi qui viendroit les ſurprendre, ils fuſſent plus vigilans, & que le ſoin de leur vie les forçât à combattre avec plus de force contre le ſommeil. Mais tout ſon Camp manquoit d'eau, & ſes troupes ſouffroient extrêmement de cette diſette, car on n'en trouvoit que de petits filets par-ci par-là le long de cette côte de la mer, encore étoit-ce d'une eau fort mauvaiſe.

Paul-Emile vouloit que les ſentinelles qu'on poſoit la nuit, fuſſent ſans armes. Sa raiſon.

Dans cette extrémité Paul-Emile qui voyoit devant lui le mont Olympe très-haut & tout couvert d'arbres très-verds & très-touffus, jugea par la quantité & par la qualité de ces arbres, qu'il y avoit néceſſairement dans les creux de cette montagne des ſources d'eau vive, & ſe

qu'il leur fit en cette occaſion. 44. 34.

Il commanda enſuite que les ſentinelles qu'on poſoit la nuit, fiſſent la garde ſans armes.) Plutarque dit *ſans pique*, & Tite-Live *ſans bouclier*, & il en donne la raiſon, qui eſt que tenant le bouclier droit devant eux, appuyez ſur leur pique, & la tête appuyée ſur ce bouclier, ils s'endormoient tout debout. J'ai mis *ſans armes*, parce que cela dit mieux ce qu'on veut dire. Tite-Live ajoûte une choſe que Plutarque ne devoit pas oublier, c'eſt qu'en cette occaſion Paul-Emile introduiſit la coûtume de relever la garde; avant cela, on y étoit tout le jour. Paul-Emile voulut que celle qui étoit poſée le matin fût relevée à midy.

Il tire de l'eau du mont Olympe par des ſoûpiraux & par des puits qu'il creuſe.

mit en même tems à faire des ſoûpiraux au pied, & à creuſer des puits qu'on vit dans un moment tout remplis d'une eau très-claire & très-belle, qui ſuivant ſa pente, & profitant des ouvertures qu'elle trouvoit, ſailloit d'autant plus rapidement pour ſe mettre en liberté, qu'elle ſortoit de lieux où elle étoit ſerrée & preſſée. Il y a cependant des Auteurs qui aſſûrent qu'il n'y a point de ſources d'eaux contenuës & renfermées dans les lieux d'où elles coulent, & que leur irruption ne vient point de ce qu'on les a découvertes & qu'on leur a tracé un chemin, mais que c'eſt une génération, une création qui ſe fait ſubitement par une eſpéce de congelation & d'épaiſſiſſement de la matiere humide qui ſe convertit en eau : car, diſent-ils, la vapeur en s'épaiſſiſſant & en ſe condenſant par ſa propre faîcheur, ſe change tout d'un coup en eau, lorſque ſerrée & preſſée dans les lieux profonds de la terre, elle trouve du jour & devient fluide, ce qu'ils confirment par l'exemple des mammelles des femmes ; car les mammelles ne contiennent pas comme des vaiſſeaux un lait tout prêt à couler, mais en changeant & attirant la nourriture en elles-mêmes, elles forment & produiſent le lait dans le moment qu'elles le rendent par le bout ; tout de même les lieux frais & humides de la terre ne renferment point une eau cachée, & n'ont point de reſervoirs où ſoient renfermées des ſources, des fontaines, & des ri-

Plutarque va ſe moquer bien-tôt de cette mauvaiſe Phyſique.

vieres

vieres qui n'attendent que le moment de ſortir & de couler, mais en ſerrant & comprimant la vapeur & l'air, ils les convertiſſent en eau dans le moment même qu'ils les épreignent. Ainſi on voit que tous les endroits, que l'on creuſe, rendent l'eau facilement & en abondance, comme les mamelles rendent le lait quand on les ſuce. Pourquoi cela ? c'eſt que par cette eſpece d'attouchement & de remuement la terre petriſſant, s'il faut ainſi dire, & condenſant la vapeur, la change en eau, & la rend fluide, au lieu que tous les endroits qui ne ſont point foüillez & ſollicitez, demeurent comme morts ſans pouvoir rendre une ſeule goute d'eau, parce qu'ils manquent de ce mouvement qui ſeul a la vertu de la produire,

Ceux qui enſeignent une telle doctrine donnent lieu aux Philoſophes Sceptiques de ſoûtenir qu'il n'y a pas même de ſang dans les animaux, qu'il s'y engendre dans le moment qu'ils ſont bleſſez, & que cette création ſe fait par le changement des eſprits & des chairs, que le mouvement fond & rend liquides. Mais les uns & les autres ſont démentis par l'experience de ceux qui travaillent dans les mines & dans les carrieres, car ils trouvent tous les jours au fond de ces abîmes des ſources & des rivieres, qui ne s'aſſem-

Plutarque combat cette mauvaiſe Phyſique par l'experience qui en démontre la fauſſeté.

Que tous les endroits que l'on creuſe rendent l'eau facilement.) Dans le texte au lieu de ἀναδίδωσι, il faut lire comme dans un manuſcrit, ἀναπίδωσι, *ſcaturit, ſaillit.*

blent pas peu à peu, & goute à goute, comme il le faudroit néceſſairement, ſi elles devoient leur naiſſance à cette ſorte de violence qu'on fait à la terre en la remuant; mais elles ſourdent tout à coup & en abondance. Il arrive même ſouvent quand on coupe des montagnes ou de gros rochers, qu'il en ſort tout à coup une grande quantité d'eau, qui tarit de même ſans qu'on puiſſe en trouver une goute, quoique l'on continuë le travail. Mais en voilà aſſez ſur cette matiere.

Sage conduite de Paul Emile.

Paul Emile ſe tint quelques jours en repos ſans faire le moindre mouvement; & l'on prétend qu'il n'y à point d'exemple que deux ſi groſſes armées ayent été ſi long-tems en préſence dans une paix ſi profonde, & dans une ſi grande tranquillité. Enfin à force de chercher & de s'informer, il apprit qu'il y avoit un chemin, qui n'étoit pas gardé, & qui en traverſant la Perrhebie, menoit à la ville de Pythium & gagnoit la Forteresſe appelée *Petra*. Alors Paul Emile, plus rempli de confiance ſur ce que ce chemin n'étoit pas gardé, que de crainte ſur ce qu'il étoit très-eſcarpé & très-difficile, aſſembla le Conſeil. Scipion, ſurnommé Naſica, gendre de Scipion l'Africain, & qui eut enſuite tant d'autorité dans le Senat, ſe leva le premier, & s'offrit à mener des troupes

Paul Emile aſſemble un conſeil de guerre.

Scipion Naſica s'offre pour conduire un détachement.

Il apprit qu'il y avoit un chemin.) Il l'apprit de deux Marchands de Perrhebie, dont la ſageſſe & la fidelité lui étoient connuës. Tite-Live 44. 35.

Sur ce que ce chemin n'étoit pas gardé.) Les Marchands diſent le contraire dans Tite-Live, que le chemin n'étoit pas difficile, mais qu'il étoit gardé.

faire ce grand tour. Fabius Maximus, fils aîné de Paul Emile, quoique tout jeune encore, ſe préſenta pour lui diſputer cet honneur.

Fabius Maximus lui diſpute cet honneur.

Paul Emile, ravi de cette noble émulation de ſon fils, leur donna un détachement, moins conſiderable à la verité que ne le rapporte Polybe, mais tel que Scipion lui-même l'écrit dans une lettre qu'il adreſſe à quelque Roi, & où il lui fait une rélation exacte de cette expedition. Il y avoit trois mille hommes de pied des bandes d'Italie, & cinq mille hommes de troupes choiſies, qui compoſoient l'aile gauche; Scipion y joignit ſix vingts chevaux, parmi leſquels il en mêla deux cens des troupes d'Harpalus, qui étoient Cretois & Thraces.

Ce livre de Polybe & la lettre de Scipion ſont perdus.

Avec ce détachement il ſe mit en marche prenant le chemin de la mer, & alla camper près de la ville d'Heraclée, faiſant mine de vouloir s'embarquer pour aller prendre les ennemis par les derrieres. Mais après que ſes troupes eurent repû, & que la nuit fut venuë, il déclara aux Officiers ſon véritable deſſein, & quittant le chemin de la mer, il marcha la nuit même par terre ſans s'ar-

Ville peu éloignée de la côte du Golfe Thermaique.

Faiſant mine de vouloir s'embarquer.) Plutarque ne devoit pas oublier ici, que Paul Emile avoit envoyé le Préteur Octavius avec une flotte à Heraclée, pour faire croire à Perſée qu'on alloit ravager la côte maritime, & pour l'obliger par-là à décamper. Car autrement, comment Scipion pouvoit-il faire ſemblant de s'embarquer? Tite-Live n'a eu garde d'oublier cette particularité, qui fait toute la vraye ſemblance. *Prætorem Octavium arceſſitum, expoſito quid pararet, Heracleam cum claſſe petere jubet, & mille hominibus decem dierum cocta Cibaria habere.*

reſter, juſqu'à ce qu'il fût arrivé ſous les murailles de Pythium, où il fit repoſer ſes troupes fatiguées du chemin. C'eſt l'endroit où le Mont *Olympe* eſt le plus haut, car on aſſure qu'il a de hauteur plus de dix ſtades, comme cela étoit marqué dans une inſcription faite par le Géometre même qui avoit pris la peine de le meſurer, & qui étoit concuë en ces termes:

Douze cens cinquante pas.

Le Mont Olympe à l'endroit de Pythium, où Apollon eſt adoré, a de hauteur priſe perpendiculairement dix ſtades & un arpent moins quatre pieds, & c'eſt moy même Xenagore, fils d'Eumelus, qui l'ai meſurée très-exactement, après quoi je prends congé de vous, grand Dieu, & je vous prie de m'accompager de vos faveurs.

Il y a pourtant des Géometres qui aſſûrent qu'il n'y a ni montagne plus haute, ni mer plus profonde que de dix ſtades. Mais Xenagore ne paroît point avoir pris cette hauteur par eſtimation ſeulement & en la meſurant des yeux, il paroît qu'il y a apporté tout le ſoin poſſible, & employé les regles & les inſtrumens de ſon Art.

Scipion paſſa donc le reſte de la nuit près de ce Temple. Cependant Perſée, voyant Paul Emile fort tranquille dans ſon camp, ne ſe doutoit en

A de hauteur priſe perpendiculairement dix ſtades, & un arpent moins quatre pieds.) Cela fait environ douze cens ſoixante & dix pas.

Il y a pourtant des Géometres qui aſſurent qu'il n'y a ni montagne plus haute, ni mer plus profonde que de dix ſtades.) Ces Géometres ont grand tort, au moins, pour ce qui eſt des montagnes; car dans les Pyrenées, il y en a qui ont plus de douze cens toiſes de hauteur.

aucune maniere du danger qui le ménaçoit, mais tout-à-coup un transfuge de Crete, ſe dérobant des troupes de Scipion, alla le tirer de cette ſecurité en lui apprenant le circuit que faiſoient les Romains pour le ſurprendre. Perſée effrayé ne remua pourtant pas ſon camp, il ſe contenta de détacher dix mille ſoldats étrangers avec deux mille Macédoniens ſous la conduite de Milon, auquel il ordonna de faire toute la diligence poſſible pour occuper les hauteurs. Polybe écrit que les Romains tomberent ſur eux pendant qu'ils dormoient. Mais Scipion rapporte qu'il y eut un combat fort rude & fort douteux ſur le haut de la montagne; que lui même il perça de ſa Javeline un ſoldat Thrace qui l'avoit joint fierement, & en étoit venu aux mains avec lui; que les ennemis étant forcez de toutes parts, & Milon ayant pris honteuſement la fuite ſans armes & en veſte, il les avoit pourſuivis ſans aucun danger, & avoit mené ſa troupe victorieuſe dans la plaine; que les fuyards étant arrivez dans le camp de Perſée, y répandirent une ſi grande terreur, que ce Prince délogea ſur l'heure même, & ſe retira par ſes derrieres ſaiſi de frayeur, & preſque ſans eſperance. Il falloit pourtant où qu'il s'arrêtât devant les murailles de Pydne pour tenter le hazard d'une bataille, où qu'après avoir partagé ſes troupes dans ſes places, il ſe réſolût à recevoir dans ſon païs une guerre, qui, ſi elle y étoit une fois entrée, n'en ſeroit ſortie qu'avec beaucoup de

Perſée eſt averti par un transfuge du circuit que faiſoient les Romains.

Il envoye un détachement pour occuper les hauteurs.

Scipion bat ce détachement, & mene ſa troupe dans la plaine.

Perſée prend la fuite, voyant les Romains maîtres des hauteurs.

peine, & après une grande effuſion de ſang.

Perſée incertain du parti qu'il doit prendre.

Pendant que Perſée, incertain du parti qu'il doit prendre, flotte dans ce doute, ſes amis lui repreſentent que ſon armée eſt très-ſuperieure à celle des Romains, que ſes troupes ſont très-reſoluës de bien faire ayant à défendre leurs femmes & leurs enfans, qu'étant lui-même le témoin de toutes leurs actions, & combattant à leur tête, elles redoubleront leur courage, & donneront à l'envi des marques de leur valeur. Ces raiſons raniment le Prince. Il aſſied ſon camp dans le même endroit, ſe prépare à donner bataille, n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux, aſſigne à chacun ſon poſte, & donne tous les ordres, réſolu d'attaquer les Romains dès qu'ils paroîtroient.

Ce que ſes amis lui repréſentent.

Perſée raſſuré ſe prépare à donner bataille.

Champ de bataille de Perſée.

Le lieu, où il campoit, étoit une campagne raſe & unie très-propre à mettre en bataille un corps de gens de pied peſamment armés; à droite & à gauche il y avoit des côteaux, qui touchant les uns aux autres, fourniſſoient une retraite ſûre à l'infanterie legere & aux gens de trait, & leur donnoient auſſi moyen de dérober leur marche, & d'aller envelopper l'ennemi, & tout le front étoit couvert de deux rivieres, de l'Eſon & du Leucus, qui n'étoient pas alors bien profondes à cauſe de la ſaiſon, car on étoit ſur la fin de

Car on étoit ſur la fin de l'Eſté.) *Tempus anni poſt circumactum ſolſtitium erat.* Tite-Live. 44. 36. & dans la ſuite, il dit que la bataille ſe donna le lendemain d'une éclipſe de Lune, qui arriva la

l'Eſté, mais qui ne laiſſeroient pas de faire de la peine aux Romains & de déranger leur marche.

Paul Emile ayant donc rejoint le détachement de Scipion, marche en ordre de Bataille; mais quand il fut arrivé à la vûë des Macédoniens & qu'il eut conſideré la bonne diſpoſition de leur armée & le nombre de leurs troupes, il en fut émerveillé, & fit halte pour penſer à ce qu'il avoit à faire. Les jeunes Officiers, pleins d'ardeur & d'mpatience pour le combat, s'avancent à la tête des troupes, s'approchent de lui, & le conjurent de donner ſans differer davantage. Scipion, dont la confiance étoit augmentée par le ſuccès qu'il venoit d'avoir ſur le Mont Olympe, ſe diſtingue ſur tous les autres par ſon empreſſement, & fait de plus fortes inſtances. Paul Emile, ne faiſant que rire de ſon ardeut, lui répond, *je ne demanderois non plus qu'à combattre ſi j'étois auſſi jeune que toi, mais le grand nombre de victoires, que j'ay remportées, m'ayant fait remarquer les fautes des vaincus, m'empêche d'aller avec des troupes haraſſées, & encore hors d'haleine attaquer une armée, qui nous attend en bon ordre, & qui a eu le tems de ſe repoſer.*

Paul Emile émerveillé de la bonne diſpoſition de l'armée de Perſée.

Belle réponſe de Paul Emile au jeune Scipion.

nuit du trois au quatre de Septembre. Mais alors les mois étoient ſi déreglez, que cette éclipſe marquée au quatre de Septembre, arriva le 21. Juin à notre Calendrier.

Scipion, dont la confiance étoit augmentée.) On doit lire ce que ce Scipion Naſica dit à Paul Emile, & ce que Paul Emile lui répondit ſur l'heure, & le lendemain pour lui rendre compte des raiſons qui l'avoient empêché de combattre ce jour-là; il n'y a rien de plus beau ni de plus propre à former un Capitaine. Tite-Live 44. 36. 37. & 38.

En achevant ces mots il commanda que les troupes, qui avoient la tête, & qui étoient expoſées à la vûë de l'ennemi, ſe miſſent en bataille & préſentaſſent un front comme pour combattre, & que celles de la queuë dreſſaſſent le camp & le fermaſſent d'une clôture. Après quoi faiſant défiler peu à peu les bataillons de la tête en commençant par les derniers, qui étoient les plus voiſins des travailleurs, il eut bien-tôt dégarni toute ſa bataille, & retiré toute ſon armée dans ſes retranchemens ſans confuſion, ſans déſordre, & ſans que l'ennemi s'en fût apperçu.

Belle manœuvre de Paul Emile pour retrancher ſon armée devant l'ennemi.

La nuit étant venuë, & les troupes ayant repû, comme on ne ſongeoit qu'à aller dormir, & ſe repoſer, tout à coup la Lune, qui étoit dans ſon plein & déja fort haute, commença à s'obſcurcir, & la lumiere lui manquant peu à peu, elle changea pluſieurs fois de couleur, & s'eclipſa enfin toute entiere. Les Romains, ſelon leur coûtume, ſe mettent à frapper avec grand bruit ſur des baſſins d'airain pour rappeller ſa lumiere, & à allumer un nombre infini de torches & de flambeaux, qu'ils élevent vers le Ciel. Les Macedoniens ne font rien de ſemblable, mais tout leur camp eſt ſaiſi d'épouvante & d'horreur, &

Coûtume des Romains quand il arrivoit des éclipſes.

Et que celles de la queuë dreſſaſſent le camp, & le fermaſſent d'une clôture.) Il eſt bon de conferer ce paſſage avec celui de Tite-Live. 44. 37. ils ſe ſervent l'un à l'autre de commentaire, mais celui de Plutarque eſt le plus clair. Paul Emile ne veut pas donner la bataille, avant que d'avoir derriere lui un camp retranché, & il en dit lui-même la raiſon, qui mérite d'être lûë.

un

un bruit ſourd ſe répand dans toute l'armée que ce prodige les menace de la perte du Roy.

Opinions bien anciennes que les éclipſes menaçoient les Princes & les Rois

Pour ce qui eſt de Paul Emile, il n'étoit pas abſolument ignorant ſur cette matiere, & il avoit ſouvent entendu parler des anomalies de l'écliptique, qui après certaines révolutions fixes & marquées, précipitent la lune dans l'ombre de la terre, & la cachent entierement juſqu'à ce qu'ayant franchi tout l'eſpace obſcurci par cette ombre, elle ſe remontre au Soleil & reçoit ſa lumiere. Cependant comme il étoit homme religieux, qui rapportoit tout à la Divinité, que naturellement il aimoit à honorer les Dieux par des ſacrifices, & qu'il ſe mêloit auſſi de l'art de la Divination, il n'eut pas plûtôt vû la lune reprendre ſa premiere clarté, qu'il lui ſacrifia onze jeunes taureaux; & le lendemain au point du jour il ſe mit à immoler des bœufs à Hercule. Il en immola juſqu'à vingt de ſuite ſans pouvoir trouver dans ces victimes aucun ſigne favorable, mais enfin au vingt & uniéme il en vit qui lui promettoient la victoire s'il ne faiſoit que ſe défendre ſans attaquer. En même tems il voüe à ce même Dieu un ſacrifice de cent bœufs & deux jeux publics, & ordonne à ſes Capitaines de mettre ſon armée en bataille; mais afin que ſes troupes, qui étoient tournées vers le levant, n'euſſent pas le Soleil dans

Paul Emile fut religieux.

Il ſe mêloit de l'art de la Divination.

Plaiſante ſuperſtition de Paul Emile.

Pour ce qui eſt de Paul Emile, il n'étoit pas abſolument ignorant.) Tite-Liv. dit que cette éclipſe fut prédite la veille par un Tribun de ſoldats, appellé C. Sulpicius Gallus, & ſa prédiction étant ac-

les yeux, comme elles l'auroient eu s'il eût combattu le matin, il voulut attendre que le Soleil eût un peu tourné, & qu'il penchât vers le couchant, & pour gagner ce tems, il ſe repoſoit dans ſa tente toute ouverte du côté de la plaine, où étoit le camp des ennemis.

Ruſe de Paul Emile pour obliger les Macédoniens à l'attaquer.

Sur le ſoir pour obliger les Macédoniens à commencer l'attaque, on prétend qu'il ſe ſervit de cette ruſe; il fit chaſſer de leur côté un cheval débridé; quelques ſoldats Thraces s'en ſaiſirent, & voulurent le mener dans leur camp; des ſoldats Romains les pourſuivirent comme pour le reprendre, & ce fut ce qui engagea le combat. D'autres diſent que des ſoldats Thraces commandez par un Officier, nommé Alexandre, chargerent quelques Romains, qui revenoient du fourage; que ſept cens Liguriens coururent au ſecours de ces fourageurs; que les Macédoniens envoyerent des troupes pour ſoûtenir les Thraces, & que les renforts qu'on envoyoit aux uns & aux autres groſſiſſant toûjours, enfin la bataille ſe trouva engagée. Paul Emile, comme un ſage pilote, jugeant par l'agitation & par le mouvement qu'il voyoit dans les deux camps, combien grande ſeroit la tempête qui ſe préparoit, ſortit de ſa tente, & alla par tous les rangs pour encourager les ſoldats, & pour les exhorter à bien faire. Scipion, pouſſant ſon cheval juſqu'au lieu où ſe faiſoit

complie, les Soldats Romains le regardoient preſque comme un Dieu. *Romanis militibus Galli ſapientia prope divina videri.*

l'eſcarmouche, vit toute l'armée des ennemis qui s'ébranloit pour charger.

Ordre de l'armée de Perſée qui marche au combat.

Les Thraces, dont la ſeule veuë imprimoit la terreur, marchoient les premiers. C'étoient des hommes d'une taille prodigieuſe, qui portant devant eux des boucliers tout blancs & d'un éclat merveilleux, les jambes armées de fortes bottines, vêtus de hoquetons noirs, & préſentant de longues piques revêtus de fer, s'avançoient fierement & en bon ordre. Après eux venoient les troupes étrangeres, armées differemment, chacune à la mode de leur pays, & mêlées des troupes de Peonie. Après ce corps d'étrangers, marchoient les bataillons des Macédoniens naturels, la fleur & l'élite de tout ce qu'il y avoit de plus

Les Thraces avoient des hoquetons noirs ſur leurs armes.

Les Thraces, dont la ſeule vûë imprimoit la terreur, marchoient les premiers.) Plutarque n'explique pas ici bien nettement l'ordre de bataille des Macédoniens; & malheureuſement nous n'avons plus le Livre où Polybe avoit décrit cette bataille. Il eſt impoſſible d'y ſuppléer par Tite-Live, car outre qu'une partie de l'endroit de ſon 44. liv. où il l'expliquoit, eſt perdu, on voit que Plutarque & lui ne conviennent ni ſur le nom ni ſur l'ordre des troupes. Tite-Live met les premiers, ceux qu'il appelle *Cetratos*, parce qu'ils étoient armez de petits boucliers de cuir. Après eux, il met ceux qu'il nomme *Clypeatos*, ou les *Aglaſpides*, qui ſont apparemment ceux que Plutarque appelle *Chalcaſpides*, *armez de boucliers d'airain*, & après ceux-ci au milieu de la bataille, il met la phalange, qu'il appelle *Leucaſpide*, *phalange aux boucliers blancs*; & ce fut cette phalange qui fit le plus de peine aux Romains avec ſes longues & peſantes piques. Pour l'affaire des Peligniens, ſelon Tite-Live, elle ſe paſſa contre les *Cetrati*, & non pas contre la phalange, qui fut attaquée par Albinus à la tête de la ſeconde légion. Je ne m'attacheray donc point à éclaircir cet endroit, qui me paroît très-obſcur, & que les Officiers les plus conſommez auroient peut-être bien de la peine à comprendre.

brave jeuneſſe, & la plus éprouvée dans les combats. La bonne mine des ces formidables bandes étoit relevée par leurs hoquetons de pourpre tout neufs, & par l'éclat de leurs armes dorées, qui ébloüiſſoient les yeux; à meſure qu'elles prenoient leur place, on voyoit ſortir du camp les Phalanges des Chalcaſpides, qui bardés de fer, & couverts de leurs pavois de cuivre, paroiſſoient tout étincelans de feux, & rempliſſoient d'éclairs toute la plaine. Les montagnes voiſines retentiſſoient du bruit & des cris de ces fiers combattans, qui s'exhortoient les uns & les autres. Ils marcherent en cet ordre avec tant d'audace & de viteſſe, que les premiers qui furent tuez, tomberent à quelque deux cens cinquante pas ſeulement du camp des Romains.

Les Macédoniens envoient des Hoquetons de pourpre.

La charge étant donc commencée, Paul Emile s'avance aux premiers rangs, & trouve que les Capitaines Macédoniens ont enfoncé le fer de leurs piques dans les boucliers des Romains, de ſorte que les Romains, quelque effort qu'*ils faſſent*, *ne* peuvent les joindre avec leurs *épées*, & *il* voit en même tems toute la premiere ligne de leurs ſoldats joindre leurs boucliers, & préſenter leurs piques. Ce rempart d'airain & cette forêt de piques, impenétrable à ſes Légions, le rempliſſent d'étonnement & de crainte. Il ne ſe ſouvient point d'avoir jamais veu un ſpectacle ſi capable d'effrayer, & depuis ce tems-là il a ſouvent parlé de l'impreſſion que cette terrible vûë

Impreſſion que la veuë de la Phalange Macédonienne fait ſur Paul Emile.

fit ſur lui juſqu'à le faire preſque déſeſperer de la victoire. Mais pour ne pas décourager ſes troupes, il leur cacha ſon épouvante, & leur montrant un viſage gay & ſerein, il parcourut à cheval tous les rangs ſans caſque & ſans cuiraſſe.

Perſée prend la fuite dès le commencement du combat.

Au contraire, le Roy de Macédoine ſe laiſſant emporter à ſa frayeur, comme l'écrit Polybe, ſe ſauva à toute bride dès le commencement du combat, & ſe retira dans la ville de Pydne, ſous prétexte d'aller faire un ſacrifice à Hercule, comme ſi Hercule étoit un Dieu à recevoir les timides ſacrifices des lâches, & exaucer des vœux injuſtes, car il n'eſt nullement juſte, ni que celui qui ne tire point, donne dans le but, ni que celui qui oſe attendre l'ennemi, remporte la victoire, en un mot, que celui qui n'agit point réuſſiſſe, & que le méchant ſoit heureux. Mais ce Dieu recevoit favorablement les prieres de Paul Emile, parce que Paul Emile lui demandoit la victoire les armes à la main, & qu'en combattant toûjours, il l'appeloit à ſon aide. Cependant un certain Poſidonius, qui, s'il l'en faut croire, vivoit dans ce tems-là, & s'étoit trouvé à cette bataille, & qui a écrit l'Hiſtoire de Perſée tout au long & en pluſieurs vo-

La priere doit être ſoûtenuë par l'action, & l'action par la priere.

Poſidonius, Auteur ſuſpect à Plutarque.

Cependant un certain Poſidonius.) Ce ne peut être Poſidonius d'Apamée, Philoſophe & Hiſtorien, qui avoit continué l'hiſtoire de Polybe; car ce Poſidonius alla à Rome, ſous le Conſulat de Marcellus, cent dix-huit ans après cette bataille. C'étoit ſans doute un écrivain ſuppoſé, qui ignorant les tems, avoit pris le nom de Poſidonius; auſſi Plutarque fait-il connoître qu'il lui étoit ſuſpect, en diſant, *que s'il l'en faut croire, vivoit dans ce tems-là.*

lumes, témoigne que ce Prince ne ſe retira ni par lâcheté, ni ſous couleur d'aller faire un ſacrifice; mais que la veille de la bataille il fut bleſſé à la jambe d'un coup de pied de cheval, & que le lendemain, dès qu'il vit le combat engagé, quoiqu'il fut très-incommodé de ſa bleſſure, & que tous ſes amis fiſſent tous leurs efforts pour le retenir, il commanda qu'on lui amenât un des chevaux qu'il avoit accoûtumé de monter, & alla ſans cuiraſſe ſe jetter dans le fort de la mêlée à la tête de ſa Phalange, & que là les traits pleuvant de tous côtez autour de lui, il fut atteint d'une Javeline toute de fer, qui véritablement ne le bleſſa pas de la pointe, mais qui lui effleura le côté gauche, en gliſſant de telle roideur qu'elle déchira ſes habits, & lui fit une meurtriſſure noire & ſanglante, dont la marque dura fort long-tems. Voilà ce que Poſidonius écrit pour la juſtification de Perſée.

Comment il juſtifie Perſée.

Les Romains qui avoient attaqué la Phalange Macedonienne, voyant qu'avec tous leurs efforts ils ne pouvoient la rompre, un Officier des Peligniens, nommé Salius, prit l'Enſeigne de ſa compagnie, & la jetta au milieu des ennemis. Les peuples d'Italie ne trouvent pas de plus grande honte, ni de plus grand crime à la guerre, que d'abandonner leur drapeau. Les Peligniens donc ſe jettent à corps perdu ſur ce bataillon. Il ſe fait là des exploits inoüis de part & d'autre, & un carnage effroyable. Les Romains tâchent de

Grande action d'un Officier des Peligniens, appellé Salius.

couper avec leurs épées les piques des Macédoniens, ou de les repouſſer avec leurs boucliers, ou ils eſſayent avec les mains de les arracher, ou de les détourner pour ſe faire une entrée; mais les Macédoniens ſe ſerrant toûjours, & tenant à deux mains leurs piques, préſentent ce rempart de fer, & donnent de ſi grands coups à ceux qui ſe lancent ſur eux, que perçant boucliers & cuiraſſes, ils jettent morts à la renverſe les plus hardis de ces Peligniens & de ces Marrucins, qui ſans aucun ménagement alloient comme des bêtes feroces s'enferrer eux-mêmes, & ſe précipiter dans une mort qu'ils voyent devant leurs yeux.

Toute la premiere ligne étant donc taillée en pieces, la ſeconde découragée commença à ſe ralentir. Veritablement elle ne prit pas la fuite, mais au lieu d'avancer, elle faiſoit ſa retraite vers le mont Olocre. Ce que voyant Paul Emile, comme le rapporte Poſidonius, il déchira ſes habits de déſeſpoir, de ce que ces premieres troupes étant renduës, les Romains craignoient d'affronter cette Phalange qu'on ne pouvoit ni rompre ni entamer, & qui préſentant un front couvert de piques druës & ſerrées, comme d'un rétranchement impenetrable, ſe maintenoit invincible, & inſpiroit la terreur. Mais enfin l'inégalité du terrein, & la grande étenduë du front de la bataille ne permettant pas à l'ennemi de continuer par tout cette haye de boucliers &

de piques, il remarqua que la Phalange des Macédoniens étoit forcée de laiſſer des ouvertures & des intervalles, & qu'elle recouloit d'un côté pendant qu'elle avançoit de l'autre, comme cela arrive néceſſairement dans les grandes armées, lors que les troupes ne faiſant pas toutes le même effort, combattent auſſi avec different ſuccès.

Comment Paul Emile profite des vuides qu'il remarque dans la Phalange des Macédoniens.

Pour profiter de cette occaſion, il parcourt rapidement les rangs, & ſéparant ſes troupes par pelotons, il leur ordonne de ſe jetter dans les eſpaces vuides de la bataille des ennemis, & de ne plus attaquer tous enſemble de front, & d'un commun effort, mais par troupes détachées, & par differens endroits tout à la fois. Cet ordre donné aux Officiers, & par les Officiers aux ſoldats, les Romains s'inſinuënt d'abord dans les intervalles, & mettent par-là l'ennemi hors d'état de ſe ſervir de ſes longues piques, ils le prennent en flanc & en queuë par où il étoit découvert; dans un moment cette Phalange eſt rompuë, & toute ſa force, qui ne conſiſtoit que dans ſon union & dans l'impreſſion qu'elle faiſoit toute enſemble, s'évanoüit. Et quand ce fut à combattre

Et ſéparant ſes troupes par pelotons, il leur ordonne de ſe jetter dans ces eſpaces vuides.) Tite-Live écrit que ce fut là la cauſe du gain de la bataille. *In medio ſecunda legio immiſſa diſſipavit phalangem, neque ulla evidentior cauſa victoriæ quam quod multa paſſim prælia erant, quæ fluctuantem turbarunt primo, deinde diſjecerunt phalangem.* Il compte enſuite comment cela ſe fit, & il adjoûte que ſi les Romains avoient continué d'attaquer cette phalange de front & tous enſemble, ils ſe ſeroient enferrez, & n'auroient jamais pu la rompre. 44. 41.

d'homme

d'homme à homme, ou par bandes ſeparées, les Macédoniens avec leurs petites épées frappoient ſur les boucliers des Romains qui étoient très-forts & très-ſolides, & qui les couvroient depûis la tête juſqu'aux pieds ; & au contraire ils n'oppoſoient que de petits pavois aux épées des Romains qui étoient lourdes & maſſives, & maniées avec tant de force & de roideur, qu'elles ne portoient & ne déchargeoient point de coup qui ne perçât, ou ne fît voler en éclats, & boucliers & cuiraſſes, & qu'on ne vît couler le ſang. Avec ce déſavantage ils ne réſiſterent qu'avec beaucoup de peine, & furent enfin renverſez.

Ce fut là où ſe fit le plus grand effort, & où les Romains trouverent le plus de réſiſtance. Et ce fut là auſſi que le fils de Caton, & gendre de Paul-Emile, après avoir fait des prodiges de valeur, perdit malheureuſement ſon épée qui lui échappa de la main. Comme un jeune homme nourri dans toutes ſortes de bonnes diſciplines, & qui ſe ſentoit obligé de donner à un auſſi grand homme que ſon pere des preuves ſignalées d'un grand courage & d'une extraordinaire vertu, & qui étoit perſuadé qu'il valoit mille fois mieux mourir que d'avoir à ſe reprocher que plein de vie il avoit abandonné une ſi honorable dépoüille au pouvoir des ennemis, il ſe met à parcourir tout le champ de bataille, &

Le fils de Caton perd ſon épee dans le combat.

Ce fut là où ſe fit le plus grand effort.) Plutarque continuë de parler des mêmes troupes, c'eſt-à-dire de la Phalange Macédonienne : on s'y eſt trompé.

quand il voit quelqu'un de ſes amis ou quelque ſoldat de ſa connoiſſance, il l'appelle, lui conte en peu de mots ſon avanture, & le conjure de le ſecourir. Dans un moment il aſſemble autour de lui une bonne troupe de gens hardis & déterminez qui le ſuivent tête baiſſée, & qui traverſant impetueuſement leurs bataillons, ſe jettent à corps perdu ſur les Macédoniens; après des efforts extraordinaires & une boucherie horrible, ils les pouſſent, & demeurez maîtres du terrein, ils ſe mettent à chercher cette épée, qu'ils trouvent enfin à grand'peine enſevelie ſous des monceaux d'armes & de morts. Ravis de cette bonne fortune, & pouſſant des cris de victoire, ils ſe jettent avec une nouvelle ardeur ſur ceux des ennemis qui font encore ferme, tant qu'enfin les trois mille Macédoniens, qui compoſoient cette Phalange juſques-là invincible, furent tous taillez en piéces, ſans qu'aucun d'eux quittât ſon rang, & ceſſât de combattre juſqu'au dernier ſoupir.

Efforts qu'il fait avec une troupe de ſes amis pour la retrouver.

Les Macédoniens défaits.

Après cette défaite tout le reſte prit la fuite, & on en tua un ſi grand nombre que toute la plaine juſqu'au pied de la montagne, étoit couverte de morts, & que le lendemain les Romains paſſant le fleuve du Leucus, trouverent ſes eaux encore toutes ſanglantes; car on dit qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt

Et qui traverſant impetueuſement leurs bataillons.) Cette troupe de jeunes Romains ne fend pas les bataillons des Macédoniens, mais les bataillons Romains pour ſe jetter ſur les ennemis.

Qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt

cinq mille hommes, les Romains n'en perdirent que cent, comme l'écrit Poſidonius, ou même que quatre-vingt, comme Scipion le marque dans ſes lettres. Et cette grande bataille fut décidée ſi promptement, que le combat ayant commencé vers la neuviéme heure, la victoire ſe déclara avant la dixiéme. Le reſte du jour fut employé à courir après les fuyards que l'on pourſuivit juſqu'à ſix vingts ſtades, & on ne revint de cette pourſuite que bien avant dans la nuit. Tous les valets de l'armée courent au-devant de leurs Maîtres avec de grands cris de joye, & les ramenent aux flambeaux dans leurs tentes, où l'on avoit fait des illuminations, & que l'on avoit couvertes de feſtons de lierre, & de couronnes de laurier.

C'eſt à-dire que le combat commença à trois heures après midi, & finit avant quatre heures.

Quinze mille pas

Mais au milieu de cette grande victoire, le Général étoit plongé dans une extréme affliction; car de deux fils qu'il avoit à ce combat, le plus jeune ne paroiſſoit point; c'étoit celui qu'il aimoit le plus tendrement, & que la Nature ſembloit avoir favoriſé plus que tous ſes freres en le doüant

Affliction de Paul-Emile de ce que ſon fils le jeune Scipion ne paroiſſoit point.

cinq mille hommes.) Les Romains convenoient, dit Tite-Live, que jamais ils n'avoient tué tant de Macédoniens dans un combat. Il y en eut vingt mille de tuez, & onze mille priſonniers.

Que bien avant dans le nuit.) La nuit empêcha qu'on ne les pourſuivît plus loin dans des lieux inconnus,

Et que l'on avoit couvertes de feſtons de lierre & de couronnes de laurier.) C'étoit la coûtume des Romains. Ceſar écrit dans le III. liv. de la Guerre Civil, qu'il trouva dans le camp de Pompée les tentes de Lentulus & de quelques autres couverts de lierre. *L. etiam Lentuli & nonnullorum tabernacula protecta edera.*

des plus rares perfections. Et comme il étoit plein de courage & ambitieux d'honneur, & d'ailleurs ſans expérience à cauſe de ſa grande jeuneſſe, car il ſortoit à peine de l'enfance, on ne doutoit point qu'il ne ſe fût perdu en ſe jettant trop inconſidérement au milieu des ennemis dans la plus grande chaleur du combat.

Scipion ſorti à peine de l'enfance étoit à la guerre avec ſon pere.

Comme ſon pere étoit dans cette inquiétude & dans cette détreſſe, le bruit de ſon deüil ſe répandit bien-tôt dans tout le camp, & ſur l'heure même les Romains qui étoient déja à table, quittant leur ſouper, ſe mettent à courir avec des torches allumées; les uns vont tout droit à la tente de Paul-Emile, & les autres ſortent dans le champ de bataille, & ſe mettent à chercher parmi les morts. Un morne ſilence regne dans le camp, & toute la plaine rententit des cris de ceux qui appellent à haute voix Scipion avec une douleur extréme, car juſqu'au moindre ſoldat, tout le monde le regardoit avec admiration, perſuadé que dès cette premiere jeuneſſe il *pouvoit déja commander* des armées & gouverner des peuples, n'y ayant aucun homme de ſon tems qui fut ni plus heureuſement né, ni mieux pourvû de

Grandes qualitez qui éclatoient dans Scipion Emilien dès ſa premiere jeuneſſe.

Et comme il étoit plein de courage & ambitieux d'honneur, & d'ailleurs ſans aucune experience.) Plutarque donne cela comme autant de raiſons qui augmentoient l'affliction & les craintes de Paul-Emile: on s'y étoit trompé. Tite-Live écrit que Scipion étoit alors dans ſa dix-ſeptiéme année.

Tout le monde le regardoit avec admiration.) Dans le texte au lieu de ἀγασίᾳ, il faut lire ἀγασὸς; comme dans un manuſcrit.

toutes les qualitez néceſſaires à un grand Capitaine & à un ſage Politique.

Enfin comme la nuit étoit déja fort avancée & qu'on déſeſpéroit de le retrouver, il revint de la pourſuite des fuyards, accompagné ſeulement de deux ou trois de ſes Camarades, & tout couvert du ſang encore chaud de l'ennemi, comme un généreux chien de chaſſe qui ne revient qu'avec les marques de la curée, s'étant laiſſé emporter bien loin à la victoire qui l'entraînoit par une amorce à laquelle il ne pouvoit réſiſter. C'eſt ce Scipion qui dans la ſuite fut appellé Africain & Numantin pour avoir ruïné Numance & Carthage, & qui étant devenu ſans comparaiſon le premier des Romains en vertu, le fut auſſi en autorité & en puiſſance. La Fortune différa donc à un autre tems de faire payer à Paul-Emile la faveur qu'elle lui avoit faite, & lui laiſſa goûter toute la joye de ſa victoire ſans aucun mêlange de peine ni de douleur.

Scipion le premier des Romains en vertu.

Cependant Perſée continuant ſa fuite, avoit paſſé la ville de Pydne & tâchoit de gagner celle de Pella avec toute ſa Cavalerie qui s'étoit ſauvée de la bataille ſans aucun échec; les gens de pied qui fuïoient à vauderoute, l'ayant rencontré ſur le chemin, ſe mettent à accabler d'injures ces Cavaliers, les appellant lâches & traîtres, & pouſſant plus loin leur reſſentiment, ils les renverſent de cheval, & en bleſſent un fort grand nombre. Le Roi qui craignoit les ſuites de ce déſordre,

Les gens de pied de Perſée qui fuyent, accablent d'injures les Cavaliers qui les avoient abandonnez, & en bleſſent pluſieurs.

quitte le grand chemin, & pour n'être pas reconnu, il plie ſon manteau Royal, le met devant lui, détache ſon diadême de ſa tête, le porte à la main, & afin de pouvoir s'entretenir avec ſes amis, il met pied à terre, & mene ſon cheval par la bride. Mais ceux qui le ſuivoient, l'un ſous prétexte de ratacher ſes brodequins, l'autre faiſant ſemblant de boire, & celui-là de faire baigner ſon cheval, ils demeurent la plûpart derriere, & s'enfuïent chacun de ſon côté, moins pour ſe dérober à la violence de leurs ennemis, que pour ſe mettre à couvert de la fureur de *leur* Prince, qui troublé & effarouché de ſes malheurs, ne cherchoit qu'à rejetter ſur les autres la cauſe de ſa défaite.

Perſée dépoüille ſon manteau Royal & ôte ſon Diadême pour s'empêcher d'être reconnu.

La plûpart l'abandonnent pour ſe dérober à ſa fureur.

Mais après que Perſée, entré ſur le minuit dans Pella, eut tué de ſa main à coups de poignard les deux Gardes de ſon Tréſor Euctus & Edeus, qui étant allez au-devant de lui pour le recevoir, avoient eu la hardieſſe de lui *repréſenter* les fautes qu'il avoit faites, & *avec une liberté* hors de ſaiſon, lui avoient donné leurs conſeils ſur ce qu'il devoit faire pour ſe relever, alors tous ſes ſerviteurs qui étoient demeurez autour de lui, l'abandonnerent. Il ne reſta auprès de ſa perſonne que les ſeuls Evandre de Créte, Archedamus d'Etolie, & Neon le Béotien. Et de toutes ſes troupes il n'y eut que les ſoldats de Créte qui le ſuivirent, non par aucune affection qu'ils euſſent pour lui, mais allechez par ſes richeſſes,

Perſée tuë à coups de poignard les deux Gardes de ſon Tréſor.

Tous ſes ſerviteurs effrayez de cette cruauté l'abandonnent, à la reſerve de trois.

comme les abeilles par le miel. Car il faiſoit toûjours ſuivre des tréſors immenſes, & il leur en abandonna au pillage quantité de coupes, d'Urnes, & d'autres uſtenciles d'or & d'argent juſqu'à la valeur de cinquante talens. *Cinquante mille écus.*

Arrivée qu'il fut à Amphipolis & de-là à Galepſus, & ſa frayeur étant conſidérablement diminuée, il retomba tout d'abord dans ſon ancienne maladie qui étoit née avec lui, je veux dire, dans ſon avarice ſordide; il ſe mit à ſe plaindre à ſes amis que par mégarde il avoit abandonné à ſes ſoldats de Créte des vaſes d'or qui avoient appartenu à Alexandre le Grand, & que ce nom lui rendoit très-précieux, & il pria & conjura avec larmes ceux qui les avoient entre leurs mains, de les lui rendre pour de l'argent, offrant de les païer plus qu'ils ne valoient. Ceux qui connoiſſoient ſon naturel, ne furent pas trompez par cet artifice, & virent bien qu'il attaquoit les Crétois avec les armes des Crétois; mais ceux qui ſe fierent à *Etrange avarice de Perſée lors même qu'il perd ſon Roïaume.* *C'eſt-à-dire avec le menſonge & la fraude.*

Et il leur abandonna au paſſage quantité de coupes, d'Urnes &c.) Tite-Live en dit la raiſon. Il abandonna cette argenterie au pillage, parce qu'en la diſtribuant lui-même, il auroit fait plus d'ennemis que d'amis. *Cretenſes ſpem pecuniæ ſecuti, & quoniam in dividendo plus offenſionum quàm gratiæ erat, quinquaginta talenta iis poſita ſunt in ripa diripienda.* 44. 45. Cela ſe paſſa ſur le bord du Strymon, quand Perſée partit d'Amphipolis, pour aller à Calepſus.

Et de-là à Galepſus.) Il arriva le jour même à Calepſus, & le lendemain à Samothrac.

Qu'il attaquoit les Cretois avec les armes des Cretois.) C'eſt-à-dire avec la fraude & le menſonge; car c'étoit un ancien proverbe, *les Cretois toûjours menteurs*, comme on le voit dans Callimaque. On peut dire auſſi que comme les Crétois ne ſui-

ſa paaole & qui lui rendirent leurs vaſes, les perdirent, car il ne leur en paya pas la valeur. Ainſi ayant butiné ſur ſes amis environ trente *talens*, qui devoient bien-tôt tomber au pouvoir de *ſes* ennemis, il paſſa dans l'Iſle de Samothrace, & ſe refugia dans le Temple de Caſtor & de Pollux.

Trente mille écus.

Les Macédoniens recommandables par leur amour & par leur fidélité pour leurs Rois.

Les Macédoniens ont toûjours été en réputation d'avoir beaucoup de fidélité & d'amour pour leurs Roys, mais alors comme leur dernier rempart étant abbattu, & n'y ayant plus pour eux aucune reſſource, ils ſe remirent tous à la diſcrétion de Paul-Emile, & en deux jours ils le rendirent maître de toute la Macédoine, *ce qui* ſemble confirmer le ſentiment de ceux qui attribuent à la faveur de la Fortune tous les grands ſuccès de cette expédition. Il y a même certainement quelque choſe de miraculeux & de divin dans ce qui lui arriva pendant un ſacrifice ; car comme il ſacrifioit dans Amphipolis, les entrailles de la Victime étant déja offertes & les libations faites, la foudre tombée *tout à coup ſur* l'Autel, conſuma le ſacrifice, & *le conſacra.*

Prodige arrivé à un ſacrifice qu'offroit Paul Emile.

Mais ce que la Renommée fit en cette occaſion, paroît tenir beaucoup plus du miracle, & marquer plus préciſement la protection des Dieux. En effet quatre jours après que Perſée eut été défait près de Pydne, comme le peuple Romain étoit aſſemblé à Rome dans le Cirque à voir les

voient Perſée que pour le piller, propoſition, que dans le même il ne leur faiſoit non plus cette deſſein.

courſes

courſes de Chevaux, tout d'un coup il ſe répandit un bruit dans les premiers degrès du Théatre, que Paul-Emile avoit vaincu Perſée dans un grand combat, & ſubjugué toute la Macédoine. Ce bruit devint public dans un moment, & tout auſſi-tôt on vit éclater une joye extraordinaire, accompagnée de grands cris de victoire & de battemens de mains, & qui dura tout le jour par toute la ville.

La nouvelle de cette victoire répandue à Rome quatre jours après le combat.

Le lendemain quand on voulut approfondir cette nouvelle, on ne put jamais remonter juſqu'à la ſource, ni en découvrir l'auteur; il parut que c'étoit un bruit ſourd, qui ſans aucun fondement, avoit frappé en même tems tous les eſprits, & couru de bouche en bouche, & alors toute la joye que l'on en avoit conçuë, commença à s'évanoüir; mais peu de jours après, cette nouvelle ayant été confirmée par l'arrivée des Couriers que Paul-Emile avoit dépêchez, on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ce bruit avant-coureur qui avoit publié une vérité par un menſonge.

Vérité comme publiée par un menſonge.

On dit à ce propos que la nouvelle du grand combat que les peuples d'Italie donnerent ſur

Cette nouvelle ayant été confirmée par l'arrivée des Couriers.) Ces Couriers étoient Fabius Maximus, fils de Paul-Emile, L. Lentulus & Q. Metellus qui arriverent à Rome le 20. jour après le combat.

Ce bruit avant-coureur, qui avoit publié une vérité par un menſonge.) Il appelle ce bruit menteur, parce que lorſqu'il courut, on ne pouvoit avoir encore aucunes nouvelles de ce combat, & que c'étoit un bruit forgé, inventé.

Du grand combat que les peuples d'Italie.) Où les Locriens & ceux de Rhege, avec dix mille hommes, défirent cent trente mil-

Riviere d'Italie dans la grande Grece.

le Fleuve de Sagra, fut portée le même jour dans tout le Peloponéſe ; que la défaite des Perſes à Mycale fut encore ſçuë à Platées auſſi promptement ; & que d'abord après la bataille que les Romains gagnerent contre les Tarquins appuïez de tous les peuples du Latium, on vit à Rome deux jeunes hommes parfaitement beaux, & d'une taille très-avantageuſe : on ne douta point que ce ne fuſſent Caſtor & Pollux qui arrivoient de l'armée, & qui détailloient toutes les circonſtances de ce combat, & que le premier qui les rencontra près de la Fontaine, qui eſt à l'entrée de la place Romaine, où ils faiſoient *rafraîchir* leurs Chevaux couverts d'écume & tout fumans de ſueur, leur ayant témoigné la ſurpriſe où il étoit, laiſſa entrevoir que cette diligence extraordinaire lui rendoit cette nouvelle ſuſpecte. Alors ces deux jeunes hommes en riant lui empoignerent doucement la barbe, qui ſur l'heure même devenuë dorée, de noire qu'elle étoit, confirma cette relation par ce miracle, & fit donner à cet incrédule le ſurnom d'*Ænobarbus*, qui ſignifie l'*homme à la barbe dorée*.

La bataille du Lac Regille.

Ce qui fit donner à L. Domitius le ſurnom d'Ænobarbus.

Mais ce qui eſt arrivé de nos jours, peut ſervir à confirmer la vérité de ces anciennes hiſtoires ;

le Crotoniates. Ciceron liv. II. de la Nature des Dieux. Juſtin liv. XX. c. III. & Strabon liv. VI.

Et que le premier qui les rencontra.) Lucius Domitius. L'Empereur Neron deſcendoit de cette famille. V. Suetone, Neron, *ch. 1.*

Mais ce qui eſt arrivé de nos jours.) Il n'y a point de ſiécle où l'on n'ait des exemples de ces ſortes de nouvelles, ſçuës ou publiées dans des lieux fort éloi-

car lorſque Lucius-Antonius ſe revolta contre Domitien, & que Rome allarmée s'attendoit à voir toute la Germanie en armes exciter une furieuſe guerre, le peuple tout à coup & de ſon pur mouvement, ſe mit à publier que les Romains avoient remporté une ſignalée victoire, & dans un inſtant le bruit courut par toute la ville qu'Antonius avoit été tué, & toute ſon armée entiérement défaite; de maniere qu'il n'en étoit pas reſté la moindre partie. Et cette nouvelle paſſa pour ſi conſtante & ſi vraïe, que la plûpart des Magiſtrats firent publiquement des ſacrifices pour remercier les Dieux. Mais quand on voulut rechercher celui qui l'avoit dite le premier, & que cette nouvelle ſi circonſtanciée, renvoïée de l'un à l'autre, échappa à toutes les perquiſitions, &

Nouvelle de la défaite d'Antonius répanduë à Rome le jour même du combat qui s'étoit donné à huit cent lieuës de-là.

gnez, le jour même que les actions dont elles parloient, étoient arrivées; & je vois que Grotius attribue cela aux Démons, qu'il fait les couriers de ces nouvelles prématurées. Cat ſur ce que Dieu fit voir au Prophete Ezechiel, qui étoit à Babylone, le ſiége que le Roi de Babylone mettoit devant Jeruſalem, il écrit: *Facile Deo fuit res quæ tam longè gerebantur ſub ipſum tempus Prophetæ oſtendere, cum id etiam Dæmones Deo ſinente fecerint, ſicut Cornelio ſacerdoti in venetis agenti oſtenſa fuit tota ſeries pharſalici prælii teſte Lucano & Gellio, Apollonio vero Tyanæo cædes Domitiani.* Ezech. chap. XXIV.

Lorſque Lucius Antonius ſe revolta.) Ce Lucius Antonius étoit Gouverneur de la haute Allemagne, de la Province de Mayence.

Le peuple tout à coup de ſon pur mouvement.) Suetone dans la vie de Domitien chap. VI. raconte une particularité, qui pouvoit bien avoir donné lieu à ce bruit; car il dit que le jour du combat, on vit à Rome une Aigle embraſſer avec ſes aîles la ſtatuë de Domitien, & jetter des cris comme des cris de joye. Il n'en falloit pas davantage au peuple, pour fonder ſur cela la nouvelle de la défaite & de la mort d'Antonius.

ſe perdit enfin dans la foule comme dans une vaſte mer, on vit bien qu'elle n'avoit aucun fondement ſolide, & elle ſe diſſipa auſſi facilement qu'*elle s'é*toit formée. Mais Domitien s'étant mis auſſi-tôt en marche avec des troupes pour châtier le rebelle, reçut en chemin des lettres qui lui apprenoient ſa victoire, & on trouva qu'elle avoit été gagnée le jour même que le bruit en avoit couru, quoique le champ de bataille fut éloigné de Rome de plus de vingt mille ſtades. C'eſt un fait public & que perſonne n'ignore.

C'eſt huit cent lieuës à 25 ſtades par lieuë.

Pour reprendre le fil de notre Hiſtoire, Cneus Octavius Lieutenant de Paul-Emile, & *qui com*mandoit la Flotte, étant abordé à Samothrace, n'arracha pas Perſée de cet aſyle par reſpect pour les Dieux Caſtor & Pollux, mais il tâcha de lui ôter tous les moyens de s'embarquer & de s'enfuir. Cependant malgré toutes ſes précautions, Perſée gagna ſecrétement un certain Oroandes de Créte, qui avoit un vaiſſeau marchand, & *lui* perſuada de le recevoir dans ſon *bord avec toutes* ſes richeſſes. Le Cretois ſuivant en cette rencontre le génie de ſa nation, embarqua ſur le ſoir tout l'or & l'argent que le tems permit de lui porter, manda à Perſée qu'il n'avoit qu'à ſe rendre vers le minuit ſur le Port près du Promontoire, appellé *Demetrium*, avec ſes enfans & les gens qui lui étoient abſolument néceſſaires pour le ſervice de ſa perſonne, & fit voile dès l'entrée de la nuit.

Octavius reſpecte l'aſyle où Perſée s'étoit retiré.

Horrible perfidie qu'un Cretois fit à Perſée dans ſon malheur.

Sur la côte ſeptentrionale de l'Iſle de Samothrace.

L'heure du rendez-vous approchant, Perſée ſe gliſſa avec des peines infinies par une feneſtre très-étroite, traverſa un jardin, & ſortit par une vieille maſure avec ſa femme & ſes enfans, peu propres à ce travail & à une ſi grande fatigue. Mais on ne ſçauroit exprimer ſa douleur & ſon déſeſpoir, lorſqu'un homme qui le rencontra errant ainſi ſur la côte, lui eut dit qu'il venoit de voir Oroandes en pleine mer, car le jour commençoit à poindre. A cette funeſte nouvelle ce malheureux Prince jetta un profond ſoupir, qui auroit touché de compaſſion le cœur le plus barbare, & ne conſervant plus d'eſpérance, il ſe mit à courir pour regagner les murailles, non plus en ſe cachant, car il étoit découvert, mais en faiſant tous ſes efforts pour y arriver avant les Romains, avec ſa femme & Philippe ſon fils aîné. Il avoit confié ſes autres enfans à Jon de Theſſalonique, qui avoit été ſon favori, & qui le trahit dans ſa mauvaiſe fortune, car il livra ſes enfans à Octavius, ce qui fut la principale cauſe qui l'obligea, comme une bête à qui on a enlevé ſes petits, à ſe remettre & à ſe livrer lui-même à ceux qui les avoient entre les mains.

Son fils puiſné nommé Alexandre, & une fille.

Perſée trahi par un homme qui avoit été ſon favori.

Il avoit une particuliere confiance en Scipion, & il le demandoit pour ſe rendre à lui; mais comme il ne parut point, ce Prince ſe mit à déplo-

Peu propres à ce travail & à une ſi grande fatigue.) Au lieu de ἀσθμῶσι du texte, un manuſcrit corrige fort bien ἄπαισι.

Il ſe mit à courir, pour regagner les murailles.) Tite-Live écrit qu'il alla ſe cacher dans le coin obſcur du Temple.

rer ſon malheur, & après avoir conſidéré quelque tems l'inévitable néceſſité où il ſe voyoit réduit, il ſe rendit à Octavius, & fit voir en cette occaſion qu'il avoit en lui une maladie encore plus honteuſe que ſon avarice, l'amour de la vie, par laquelle il ſe priva lui-même du ſeul bien que la Fortune laiſſe toûjours aux malheureux dont elle ne peut abbatre le courage, c'eſt la compaſſion qu'on a de leur malheur. Car ayant prié qu'on le menât à Paul-Emile, ce Général des Romains ſortit de ſa tente accompagné de ſes amis, & alla au-devant de lui les yeux baignez de larmes, comme au-devant d'un grand Perſonnage, qui par la ſeule volonté des Dieux, étoit tombé dans une affreuſe calamité, qu'il n'avoit pas méri-

Il ſe rend à Octavius.

Le ſeul bien que la fortune ne peut ôter aux malheureux qui ont de la vertu.

Car ayant prié qu'on le menât à Paul Emile, ce Général des Romains.) Il me ſemble que Plutarque abrege trop ici ſa narration, & renvoye ſon Lecteur peu inſtruit, en oubliant des circonſtances importantes; car il parle comme ſi Paul-Emile étoit à Samothrace. Octavius embarqua Perſée ſur la Galere Capitaineſſe, avec tout l'argent qui étoit reſté à ce malheureux Prince, le ramena à Amphipolis, & de-là il l'envoya au camp de Paul-Emile, après lui avoir écrit qu'il l'envoyoit, & qu'il alloit arriver. Paul-Emile envoya au-devant de lui ſon gendre Tuberon. Perſée, vêtu de noir, entra dans le camp avec ſon fils. Paul-Emile le voïant arriver, ſe leve de ſon ſiége & lui tend la main; Perſée ſe jette à ſes pieds; il le releve & ne ſouffre pas qu'il embraſſe ſes genoux.

Qui par la ſeule volonté des Dieux, étoit tombé dans une affreuſe calamité.) Selon Plutarque, Paul-Emile étoit Stoicien; il croyoit que *les hommes n'étoient pas libres, & qu'ils étoient* entraînez par la force de la Deſtinée, qu'on ne pouvoit changer. Erreur capitale, qui fait qu'il n'y a plus ni vertu ni vice, & qui rend Dieu coupable de nos égaremens. Cependant Tite-Live le fait parler, de maniere qu'il ne paroît pas avoir pris parti entre la liberté de l'homme & la néceſſité du deſtin; car il dit à Perſée; *Utcumque tamen hac, ſive errore humano, ſeu caſu, ſeu neceſſitate*

tée. Mais ce Prince au contraire donnant un indigne ſpectacle, s'humiliant lui-même juſqu'à baiſer la terre, & embraſſant ſes genoux, laiſſa échapper des paroles lâches & des prieres honteuſes, que Paul-Emile ne put ni ſouffrir ni entendre, mais le regardant avec un viſage où étoient peintes la triſteſſe & l'indignation : *Malheureuſe que vous êtes*, lui dit-il, *pourquoi déchargez-vous la Fortune du plus grand reproche que vous puſſiez lui faire, & pourquoi la juſtifiez-vous en faiſant des choſes qui prouvent que vous êtes digne de vos malheurs, & que vous étiez indigne de vos proſpéritez paſſées ? pourquoi ravalez-vous ma victoire, & diminuez-vous la gloire de mes exploits en vous montrant ſi lâche & ſi petit, que les Romains ne peuvent que rougir d'avoir un tel adverſaire. Apprenez-donc que la vertu malheureuſe attire le reſpect de ſes ennemis, & que la lâcheté, quelque heureuſe qu'elle puiſſe être, n'attire que le mépris des Romains.*

Indigne baſſeſſe de Perſée.

Belle remontrance que Paul Emile fait à Perſée.

La vertu malheureuſe attire toûjours le reſpect.

Malgré la ſévérité de cette remontrance, il le releva, & lui ayant tendu la main, il le donna en garde à Tuberon. Après quoi menant avec lui ſes fils, ſes gendres, & les fils des principaux Officiers de ſon armée, il rentra dans ſa

inciderunt. De quelque maniere que ces choſes ſoient arrivées, ſoit par la faute des hommes, ſoit par hazard, ſoit par la fatale Deſtinée. Il embraſſe là les trois opinions, qui partageoient alors ces Philoſophes. *La faute des hommes*, voilà la liberté, ſelon les Académiciens. *Le hazard*, voilà le ſentiment d'Epicure. *La fatale deſtinée ou la néceſſité*, voilà l'opinion de Zenon & des Stoiciens.

Mais le regardant avec un viſage.) Tite-Live raconte autrement cette converſation de Paul Emile avec Perſée, & ce que Paul-Emile dit, me paroît plus grand & plus naturel. Perſée ne

tente, où il fut long-tems recueilli en lui-même ſans parler, ce qui étonnoit fort tous ces jeunes hommes qui étoient devant lui. Enfin il rompit le ſilence, & ſe mettant à parler des jeux de la Fortune & des révolutions des choſes humaines : *Se peut-il, mes enfans*, dit-il, *qu'un homme ſe laiſſe tellement aveugler à la proſpérité, qu'il s'éleve & s'énorgueïlliſſe pour avoir dompté des Nations, ruiné des villes, & ſubjugué des Royaumes, ſur-tout, lorſque la Fortune elle-même par ces marques ſi ſenſibles de ſon inſtabilité, & par ces grands exemples de la foibleſſe naturelle aux hommes, prend ſoin de l'avertir, lui & tous ceux qui font la guerre, de ne jamais penſer que dans ſes plus grandes faveurs, il y ait rien de permanent ni de ſolide ? En effet, quel tems choiſira-t'on pour aſſeoir une confiance certaine & bien aſſûrée, quand le moment même de la victoire, force à redouter le pouvoir infini de la Fortune, & que dans le comble de la joye & du bonheur, là ſe trouvent les plus grands ſujets de défiance, toutes les fois qu'à la lumiere d'un raiſonnement bien ſain & bien épuré, on conſidére le cours immuable de la deſtinée qui n'épargne perſonne, & qui renverſe aujourd'hui celui-ci, & demain celui-là ? Quand la moindre partie d'une heure a ſuffi pour abbattre la maiſon d'Alexandre, qui étoit parvenu au plus haut dégré de la puiſſance, & qui avoit*

Grave diſcours de Paul-Emile à ſes fils, & ſes gendres.

fit que pleurer, & ne répondit pas une ſeule parole. Paul Emile lui parla toûjours Grec.

Se peut-il, mes enfans ?) Ce diſcours de Paul-Emile eſt fait ſur celui qui eſt dans Tite-Live, & qui n'eſt que de quatre ou cinq lignes 45. 8. Tite-Live remarque que Paul Emile, après avoir parlé en Grec à Perſée, parla en Latin à ſes enfans.

aſſujetti

aſſujetti la plus grande partie de l'Univers, quand nous foulons aux pieds cette maiſon, jadis ſi floriſſante, & que ſes Princes, n'a guéres, environnez d'une armée ſi formidable, compoſée de tant de milliers d'hommes de pied, & tant de milliers d'hommes de cheval, nous les voyons réduits à recevoir leur pain au jour la journée de la main même de leurs ennemis, oſerons-nous nous flatter que nos affaires auront un cours de Fortune conſtant & durable, & qui ſera à l'épreuve du tems ? Ne rabaiſſerez-vous donc point, mes enfans, c'eſt à vous que je parle, ne rabaiſſerez-vous point cette fierté & cette inſolence qu'inſpire la victoire, & ne vous humilierez-vous point en portant vos penſées ſur l'avenir, & en attendant ce qu'il plaira à Dieu de vous envoyer à chacun de vous pour contrebalancer cette proſpérité préſente ? Après avoir dit pluſieurs autres choſes de cette nature, il renvoya ces jeunes gens châtiez & domptez par ce grave diſcours, comme par un frein qui reprimoit leur emportement, & leur audace.

Paul-Emile met ſon armée en quartier, & part pour aller viſiter la Grece.

De-là il envoya ſon armée dans des quartiers pour la refaire, & en même tems il partit pour aller viſiter la Gréce, & pour ſe donner un plaiſir, non moins humain que glorieux ; car en paſſant dans les villes, il ſoulageoit les peuples, réformoit leur Gouvernement, & leur faiſoit des largeſſes, donnant aux uns du bled, aux autres

Ce que Plutarque appelle un plaiſir humain & glorieux.

De-là il envoya ſon armée dans des quartiers, pour la refaire.) Il envoya auparavant ſon fils Fabius Maximus, qui étoit de retour de Rome, & L. Poſthumius, chacun de leur côté, pour achever de réduire quelques places ; & en partant, il laiſſa le commandement du camp à Sulpicius Gallus.

de l'huile ; car on dit qu'on trouva dans les magazins du Roi une ſi grande abondance de toutes ces proviſions, que les hommes à qui les donner, manquerent plûtôt qu'elles ne furent épuiſées.

Colomne préparée à Delphes pour y mettre la Statuë d'or de Perſée. Paul Emile y met la ſienne.

En paſſant à Delphes il vit une grande colomne quarrée de pierre blanche, préparée pour y mettre une Statuë d'or de Perſée ; il commanda qu'on y mît la ſienne, diſant que *c'étoit aux vaincus à ceder la place aux vainqueurs.*

Grande louange donnée à Homere par Paul-Emile.

Comme il viſitoit le Temple de la ville d'Olympie, il admiroit les dons qui y ſont conſacrez ; mais il fut ſi touché de la ſtatuë de Jupiter, *qu'on* dit qu'il s'écria que *ce Jupiter de Phidias, étoit le véritable Jupiter d'Homere.*

Après que les dix Commiſſaires que Rome lui

Il s'écria que ce Jupiter de Phidias, étoit le véritable Jupiter d'Homere.) Voilà une grande loüange pour Phidias, d'avoir ſi bien exprimé l'idée d'Homere, mais elle eſt encore plus grande pour Homere, d'avoir ſi bien conçu toute la majeſté du Dieu ; auſſi donnoit-on à ce grand Poëte la loüange *d'etre le ſeul qui eût vû ou fait voir les Dieux. Solum vidiſſe, aut oſtendiſſe formas Deorum.* Tite-Live ne dit qu'un mot, mais il y a bien de la grandeur ; *Olympiam aſcendit, ubi & alia quidem ſpectanda viſa, & Jovem, velut præſentem intuens, motus animo eſt. Paul-Emile monta à Olympie, il vit beaucoup de choſes dignes d'être vûës, mais voyant le Jupiter, il fut ému, comme s-il avoit vû ce Dieu lui-même.* Au reſte ce Jupiter de Phidias étoit d'yvoire & d'une ſi prodigieuſe grandeur, *que quoiqu'aſſis & dans un Temple fort exhauſſé*, il touchoit preſque au plancher, de maniere que s'il ſe fût levé, il auroit emporté le toict.

Après que les dix Commiſſaires que Rome lui envoyoit, pour regler avec lui) Tite-Live nomme ces dix Commiſſaires, & marque les ordres qu'ils avoient du Senat, & qui font bien connoître la grande ſageſſe de cette auguſte aſſemblée 45. 17. 18.

envoyoit pour regler avec lui les affaires de la Macédoine, furent arrivez, il fit une aſſemblée, où il rendit aux Macédoniens toutes leurs terres, déclara que leurs villes étoient libres, leur conſerva leurs loix & leurs privileges, avec la permiſſion de créer leurs Magiſtrats, & ne leur impoſa que cent talens de tribut annuel, qui n'étoit pas même la moitié de ce qu'ils payoient à leurs Rois.

Paul-Emile rend la liberté à toutes les villes de Macédoine.

Cent mille écus.

Il ſe mit enſuite à célébrer des jeux publics, auſquels il avoit fait inviter les peuples & les Rois d'Aſie, & qu'il avoit annoncez lui-même aux principales villes de Gréce, fit des magnifiques ſacrifices aux Dieux, & donna des fêtes ſuperbes, tirant abondamment des tréſors du Roi de quoi fournir à cette grande dépenſe, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre qu'il y fit obſerver. Car ayant à recevoir tant de milliers d'hommes, il témoigna un ſi juſte diſcernement

Il célébre des jeux publics, où il invita les peuples & les Rois d'Aſie.

Il rendit aux Macédoniens toutes leurs terres.) Tite-Live remarque qu'il ſupprima les fermes des mines & des revenus des terres, & il en donne une raiſon bien ſage, c'eſt qu'elles ne pouvoient être tenuës que par des Publicains, & que par tout où il y a des Publicains, là le droit public eſt vain & ſans force, & les peuples ſont opprimez. *Nam neque ſine publicano exerceri poſſe, & ubi publicanus eſt, ibi aut jus publicum vanum, aut libertatem ſociis nullam eſſe.*

Déclara que les Villes étoient libres.] *Ut omnibus gentibus appareret*, dit Tite-Live, *arma populi Romani, non liberis ſervitutem, ſed contrà ſervientibus libertatem afferre. Afin que les Nations appriſſent que les armes du peuple Romain, n'apportoient pas la ſervitude aux libres, mais au contraire la liberté aux eſclaves.*

Qu'il n'étoit pas même la moitié de ce qu'ils payoient à leurs Rois.) Cela s'accorde avec ce que Tite-Live écrit, *& dimidium tributi quam quod Regibus ferre ſoliti erant, populo Romano pendere.*

Des milliers d'hommes conviez par Paul-Emile, & traitez chacun ſelon leur mérite & leur dignité.

& une connoiſſance ſi exacte de la qualité de tous les conviez, que chacun y fut logé, placé, & traité ſelon ſon rang & ſon mérite, & qu'il n'y eut perſonne qui n'eut à ſe loüer de ſa politeſſe, & de ſon honnêteté ; de maniere que les Grecs ne pouvoient ſe laſſer d'admirer que dans les jeux même, il portât tant d'exactitude & de ſoin, & qu'un homme qui faiſoit de ſi grandes choſes, ne négligeât pas la moindre bienſéance dans les petites. Mais la plus grande ſatisfaction qu'il reçut de ſa magnificence, ce fut de voir qu'au milieu de tant de choſes rares, & de tant de Spectacles ſi capables d'attirer les yeux, on *ne trouvoit* rien de ſi merveilleux & de ſi digne d'attention & d'admiration que lui-même. Et comme on vantoit ſa magnificence & la belle ordonnance de ſes fêtes & de ſes jeux, il dit, *qu'il n'appartenoit de bien ordonner un Spectacle & un feſtin, qu'à celui qui étoit capable de bien ordonner une bataille, & que le même homme qui ſçavoit rendre une armée formidable à ſes ennemis, ſçavoit auſſi rendre une fête agréable à ſes conviez.*

Bon mot de Paul Emile.

Son déſintéreſſement & ſa magnanimité.

En loüant ſa magnificence & ſa politeſſe, on ne loüoit pas moins ſon déſintéreſſement & ſa magnanimité. Car tout l'or & l'argent qu'on

De maniere que les Grecs ne pouvoient ſe laſſer d'admirer &c.) Cela étoit d'autant plus admirable, qu'en ce tems-là les Romains étoient encore aſſez groſſiers, & peu faits à donner de ſi belles fêtes. Tite-Live 45. 32. *Ita factum eſt ut non magnificentiam tantum, ſed prudentiam in dandis ſpectaculis, ad quæ rudes tum Romani erant, admirarentur.*

avoit trouvé dans les trésors du Roi, & qui étoit immense, il ne daigna pas seulement le voir, mais il le fit remettre entre les mains des trésoriers pour le porter dans l'Epargne. Il permit seulement à ses fils qui aimoient l'étude, de retenir pour eux les livres de la Bibliothéque de Persée, & en distribuant les prix de la valeur, il ne donna à son gendre Tuberon qu'une coupe d'argent du poids de cinq livres. C'est ce même Tuberon, qui avec seize personnes de sa famille, comme nous l'avons dit, vivoit d'une petite terre à la campagne, qui suffisoit à leur entretien. Et l'on dit que cette coupe fut la premiere piéce de vaisselle d'argent qui entra dans la maison des Eliens, encore fallut-il que la Vertu & l'Honneur l'y introduisissent; car jamais avant ce tems-là ni eux ni leurs femmes, n'avoient eu dans leurs meubles, ni or, ni argent.

Il permit à ses fil de prendre les livres de la Bibliothéque du Roi Persée.

Il donne à son gendre Tuberon une coupe d'argent du poids de sept marcs & demi.

Belle réfléxion de Plutarque.

Quand Paul-Emile eut reglé toutes les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs, & après avoir exhorté les Macédoniens à se souvenir de la liberté que les Romains leur avoient donnée, & à la conserver par le bon gouvernement & par l'union, il partit pour l'Epire, avec un décret du Senat, qui lui ordonnoit d'en abandonner au pil-

Il a ordre du Senat d'abandonner au pillage à ses troupes toutes les villes d'Epire.

Il ne donna à son Gendre Tuberon qu'une coupe du poids de cinq livres.) La livre Romaine que l'on appelloit *pondo*, n'étoit que de douze onces, & valoit cent drachmes, c'est-à-dire cinquante livres de notre monnoye. Ainsi cette coupe, que Paul-Emile donna à son Gendre Tuberon, pesoit soixante onces, ou sept & demi de nos marcs, & valoit deux cent cinquante livres.

lage à ſes troupes toutes les villes qui s'étoient revoltées pour embraſſer le parti du Roi. Voulant donc exécuter ſa commiſſion & ſurprendre en même tems toutes ces villes, ſans qu'elles puſſent ſe douter de ſon deſſein, il leur envoya des Centurions avec ordre de lui amener de chacune dix des principaux Citoyens, auſquels il ordonna de lui apporter à certain jour tout l'or & l'argent qui étoit dans toutes les maiſons & dans tous les Temples, & leur donna à chacun une garniſon avec un officier, comme pour leur aider à chercher & à ramaſſer tout cet argent.

Sage conduite de Paul Emile pour exécuter cet ordre

Le jour marqué étant venu, toutes ces troupes à la même heure, ſe mettent à courir ſus à leurs ennemis, à les piller & à s'en rendre les maîtres; de ſorte que dans un moment, il y eut bien cent cinquante mille hommes faits eſclaves, & ſoixante-dix villes pillées & ſaccagées. Et de tout ce pillage & de cette déſolation générale, quand le butin fut partagé, il n'en revint à chaque ſoldat pour ſa part, qu'onze drachmes; *de ſorte* que tout le monde étoit effrayé & conſterné de

Cinq livres dix ſols

Voulant donc exécuter ſa commiſſion.) On peut voir dans Tite-Live de quelle maniere cela fut exécuté. 45. 34.

Et ſoixante-dix Villes pillées & ſaccagées.) Et on en raſa les murailles.

Il n'en revint pour ſa part à chaque ſoldat qu'onze drachmes.) Ce n'eſt que cinq livres dix ſols de notre monnoye, & cela eſt très-modique. Mais il faut que ce paſſage de Plutarque ſoit corrompu, car Tite-Live écrit qu'il y eut pour chaque Cavalier quatre cent deniers, c'eſt-à-dire deux cent livres, & deux cens, c'eſt à dire cent livres pour chaque ſoldat. *Tanta que præda fuit, ut in equitem quadringeni denarii, peditibus duceni dividerentur.*

l'iſſue de cette guerre, en voyant que de toute une nation partagée & réduite, s'il faut ainſi dire, en petites parties, il n'y en avoit qu'une ſi petite portion pour chacun.

Après que Paul-Emile contre ſon naturel qui étoit doux & humain, eut fait exécuter ce décret, il deſcendit à la ville d'Oricum, où il s'embarqua avec ſon armée, & étant arrivé à l'embouchure du Tibre, il remonta cette riviere ſur la Galére du Roi Perſée, qui étoit à ſeize rangs de rames, & où l'on avoit étalé, non ſeulement les armes captives, mais encore les plus riches étoffes, & les plus beaux tapis de pourpre trouvez parmi le butin. Tous les Romains ſortis au-devant de cette Galére, l'accompagnoient en foule de deſſus le rivage : à voir ce Spectacle, on eût dit que c'étoit quelque grande fête publique, ou plûtôt que tout ce peuple, payoit par avance à ſon Général les honneurs du triomphe qu'il avoit ſi bien mérité. Mais les ſoldats qui avoient vû d'un œil avide les immenſes tréſors du Roi, & qui n'en avoient pas eu toute la part qu'ils s'étoient promiſe, en conſervoient un vif reſſentiment, & étoient très-mal diſpoſez pour Paul Emile ; ils lui

Galere du Roi Perſée à ſeize rangs de rames.

Cauſe du mécontentement des ſoldats.

Tous les Romains ſortis au devant de cette galere.) Ce paſſage eſt entierement corrompu dans le texte ; un manuſcrit pourra peut-être nous aider à le rétablir. On lit dans ce manuſcrit, ὡς ἐξ πανηγυρίζοντας ἐξωθεν καθαπερ εἰς τι ἀθεμ ιμβιειν διαν, πομπῆς ἀπολαυειν τὰς Ρωμαίους. Je crois qu'il faut lire, ὡς ἐξ πανηγυρίζοντας ἐξωθεν καθαπερ ἰώντας ἐμβιβειν πομπὴν ἀπολαυειν τὰς Ρωμαίους. *De ſorte que tous les Romains ſortis au-devant de lui, comme pour une fête publique, lui payoient en quelque ſorte par avance l'honneur du triomphe.*

reprochoient publiquement qu'il les avoit traitez avec trop de dureté & trop d'empire, & ne ſe montrerent pas fort ardens à lui procurer par leurs ſuffrages le triomphe, qu'il pourſuivoit avec beaucoup d'empreſſement.

Servius Galba s'oppoſe au triomphe de Paul Emile.

Servius Galba qui avoit ſervi ſous lui en Macédoine comme Tribun de ſoldats dans la ſeconde Légion, & qui le haïſſoit perſonnellement, s'étant apperçu de cette mauvaiſe diſpoſition des troupes, leve le maſque juſqu'à oſer dire publiquement qu'on ne devoit pas lui accorder le triomphe. Non content de cela, il ſeme dans les troupes, ou par lui-même, ou par ſes ſoldats, pluſieurs calomnies contre ſon Général, & après avoir aigri davantage leurs eſprits, le jour de l'aſſemblée, comme le triomphe lui alloit être décerné tout d'une voix, il s'avança & demanda aux Tribuns un autre jour, parce qu'on étoit à la huitiéme heure, & que les quatre heures qui reſtoient, ne lui ſuffiſoient pas pour déduire toute l'accuſation qu'il vouloit intenter. *Les Tribuns lui* ayant ordonné de parler ſur l'heure même, *s'il* avoit quelque choſe à dire, il entama un long diſcours tout rempli d'injures & de reproches, & conſuma ainſi le reſte du jour,

A deux heures après midy.

La nuit venuë les Tribuns congedient l'aſſemblée. Les ſoldats, plus fiers & plus inſolens, ſe rangent du côté de Galba, & s'étant encore animez & excitez les uns les autres, le lendemain avant le point du jour, ils ſe ſaiſirent du Capitole

où

où l'assemblée avoit été indiquée par les Tribuns. Dès que le jour parut, on alla aux suffrages, & d'abord la premiere Tribu rejetta absolument la proposition du triomphe. Le bruit de cette injustice s'étant répandu parmi le peuple & dans le Senat, ils sont tous pénétrez de douleur de voir traiter Paul-Emile avec tant d'indignité. Le peuple exhale son ressentiment en plaintes & en paroles inutiles, mais les plus considérables du Senat se mettent à crier que c'est une insolence insupportable, & s'exhortent à arrêter promptement cette audace, & cette licence effrenée du soldat, qui se portera à toute sorte de violences & d'injustices, si on ne le reprime en cette occasion, & si on ne l'empêche de priver Paul-Emile des honneurs dûs à sa victoire. En même tems ils fendent la presse, montent en foule au Capitole, & conjurent les Tribuns d'arrêter les suffrages jusques à ce qu'ils ayent dit aux troupes tout ce qu'ils ont à leur remontrer.

La premiere Tribu refuse le triomphe à Paul-Emile.

Le Senat & le peuple affligez de cette injustice.

Tout le monde s'étant donc arrêté, & un grand silence ayant succedé aux cris & au tumulte,

Et d'abord la premiere Tribu rejetta absolument la proposition du triomphe.) Quelle bizarrerie! ils accordent le triomphe à Anicius & à Octavius, & le refusent à Paul-Emile, à qui les deux autres n'auroient osé eux-mêmes se comparer. Tite-Live en dit la raison, *Intacta invidia media sunt, ad summa ferè tendit. L'envie passe par-dessus les choses médiocres, & ne s'attache qu'à celles qui sont élevées.*

Le bruit de cette injustice s'étant répandu parmi le peuple.) Au lieu de εἰς τὸ ἄλλο τότον, il est aisé de voir qu'il faut lire comme dans un manuscrit εἰς τὸν ἄλλον δῆμον *parmi le reste du peuple.*

Marcus Serv. a eu tué vingt-trois ennemis en combat ſingulier.

Marcus Servilius homme Conſulaire, & qui avoit tué en combat ſingulier vingt-trois ennemis qui l'avoient appellé, s'avance au milieu de l'aſſemblée, & s'écrie : *Je connois aujourd'hui mieux que je n'ai jamais fait, quel grand Capitaine c'eſt que Paul Emile, puiſqu'avec une armée ſi pleine de licence & de revolte, il a pourtant fait de ſi belles & de ſi grandes actions. Mais je ne ſçaurois aſſez admirer le peuple, qui, après avoir témoigné tant de joye dans ſes triomphes de l'Illyrie & de l'Afrique, s'envie à lui-même la ſatisfaction de voir le Roi de Macédoine, & toute la gloire d'Alexandre, & de Philippe menez captifs devant le char des Romains ; & n'eſt-ce pas une choſe bien étrange & bien inouïe qu'après que ſur les premiers bruits de cette victoire encore fort douteuſe & fort incertaine, vous avez fait des ſacrifices aux Dieux pour leur demander avec des ferventes prieres que vous puſſiez bien-tôt recevoir la confirmation de cette nouvelle, & voir de vos propres yeux ce que vous n'oſiez encore croire, préſentement que votre Général de retour vous remet entre les mains une victoire sûre, & dont vous ne pouvez plus douter, vous refuſiez à ces mêmes Dieux les honneurs & la reconnoiſſance que vous leur devez, & que vous vous priviez vous-mêmes d'une joye ſi bien fondée, comme ſi vous craigniez d'enviſager la grandeur de vos ſuccès, & que vous fuſſiez touchez de pitié pour le Roi de Macédoine ? Encore van-*

Discours très-éloquent qu'il fait en faveur de Paul Emile.

Marcus Servilius, homme Conſulaire.) Il avoit été Conſul, & Général de la Cavalerie.

Je connois aujourd'hui mieux que je n'ai jamais fait.) Ce diſcours de Marcus Servilius eſt beaucoup plus étendu dans Tite-Live. Plutarque en a tiré des idées ; c'eſt un grand plaiſir de les comparer, & cette étude n'eſt pas infructueuſe,

droit-il mieux que ce fût par compaſſion pour ce Prince, que par envie contre votre Général, que vous vous oppoſaſſiez à ce Triomphe : mais, continua-t'il, *prenez-y garde, la malignité & l'envie de quelques mal intentionnez ſe portent par votre patience juſqu'à un tel abus & à une licence ſi effrenée, que celui qui n'a jamais vû d'épée nuë, oſe décider des triomphes, & qu'un homme qui a le tein frais & uni pour avoir toûjours été nourri à l'ombre comme une fille, juge du courage & de la lâcheté de vos Généraux devant vous, que tant de campagnes & tant de bleſſures ont ſi bien inſtruits, & rendu les ſeuls Juges competans de ces matieres.*

En même tems entr'ouvrant ſa robe, il montre les cicatrices d'une infinité de bleſſures qu'il avoit reçuës dans l'eſtomac ; ſe tournant enſuite, il découvre par mégarde les parties que la pudeur oblige de cacher, & s'adreſſant à Galba qui rioit de les voir enflées : *Tu ris de cette enflûre, Galba*, lui dit-il, *& moi je m'en glorifie auprès de mes Citoyens, car je l'ai gagnée en paſſant les jours & les nuits à cheval pour leur ſervice. Mais appelle le peuple aux ſuffrages, je vais deſcendre & je les ſuivrai tous les uns après les autres pour remarquer les envieux, les ingrats,*

Tu ris de cette enflûre, Galba.) Ce paſſage avoit été mal traduit. Galba ne rioit pas des bleſſures de Servilius ; mais il rioit de l'enflure des parties qu'il montroit. Tout cet endroit eſt fort bien éclairci dans Tite-Live, 45, 39. *Nudaſſe deindè ſe dicitur, & quo quaque vulnera accepta bello retuliſſe. Quæ dum oſtentat, adapertis forte quæ velanda erant, tumor inguinum proximis riſum movit. Tum, hoc quoque quod ridetis, inquit, in equis dies noctesque perſedendo habeo. Nec magis me ejus, quàm cicatricum harum pudet, pœniteteque, &c.*

& ceux qui dans nos armées aiment mieux être flattez, que commandez avec la ſévérité de la diſcipline Romaine. On dit que ces paroles humilierent tellement le ſoldat, & rabaiſſerent ſi fort ſon audace, que le Triomphe fut décerné à Paul-Emile par les ſuffrages de toutes les Tribus. Et voici quelle en fut l'ordonnance :

Le triomphe décerné à Paul-Emile.

Ordonnance de ce triomphe.

Dans tous les Théatres où ſe font les courſes de chevaux, & qu'on appelle Cirques, dans toutes les places, & dans toutes les ruës par où devoit paſſer la pompe, on dreſſa des échaffauds; tous les Citoyens vêtus de robes blanches, s'empreſſerent pour y prendre place; tous les *Temples* furent ouverts; on les couronna de feſtons & de guirlandes, & l'encens & toute ſorte de parfums qui brûloient ſans ceſſe, les rempliſſoient de leur odeur. Quantité de Licteurs & d'autres Officiers publics, marchoient de tous côtez une verge à la main pour écarter la foule, & pour rendre les ruës libres. La marche fut partagée de maniere qu'elle remplit trois jours entiers. *Le premier jour* ſuffit à peine à voir paſſer les images captives, les peintures, & les Statuës d'une grandeur extraordinaire qui étoient portées ſur deux cent cinquante chars, ſpectacle ſi plein de charmes, que les yeux ne pouvoient s'en raſſaſier.

Le lendemain on vit paſſer les plus magnifiques & les plus belles armes des Macédoniens, dont l'airain & l'acier, nouvellement fourbis, jettoient un éclat qui ébloüiſſoit la vûë; elles

étoient portées ſur un nombre infini de chariots, & on les avoit diſpoſées avec un tel art, qu'étant arrangées avec ſoin & avec beaucoup d'ordre, il ſembloit pourtant qu'on les eût jettées là par monceaux, & que le hazard les eût mêlées & confonduës, des caſques avec des boucliers; des cuiraſſes avec des cuiſſarts & des bottines; des pavois de Crete, des targes de Thrace & des carquois pêle-mêle avec des mors & des brides; des épées nuës, & des javelines entrelaſſées ſortoient de tous côtez, & préſentoient la pointe. Tous ces divers monceaux étoient liez ſans être ni trop ſerrez, ni trop lâches; de maniere que le mouvement du chariot faiſant froiſſer & heurter enſemble tant de différentes piéces, elles rendoient un ſon éclatant & terrible, & que les armes des vaincus, quoique captives & enchaînées, ne ſe voyoient point ſans quelque ſorte de crainte & d'horreur.

L'argent monnoyé porté dans des vaſes.

Après tous ces chariots pleins d'armes, marchoient trois mille hommes portant l'argent monnoyé dans ſept cent cinquante vaſes conte-

Marchoient trois mille hommes portant l'argent monnoyé dans 750. vaſes, contenant chacun le poids de trois talens.) Chaque vaſe étoit porté par quatre hommes, & dans chacun il y avoit dix-huit mille drachmes, qui font neuf mille livres de notre monnoye, poids très-médiocre pour être porté par quatre hommes. Mais ſans doute les vaſes étoient fort peſans. Dans ces 750. vaſes, il y avoit donc ſix millions ſept cent cinquante mille livres. Les 77. vaſes qui ſuivent contenoient chacun trois talens d'or; & comme en ce tems-là l'or ne valoit que dix fois l'argent, au lieu qu'aujourd'hui il eſt évalué à quinze fois autant, chaque talent d'or ne valoit que dix talens d'argent, c'eſt-à-dire ſoixante mille drachmes, qui font dix mille écus. Ainſi dans chaque vaſe, il y avoit trente

nant chacun le poids de trois talens, & ſoutenus par quatre hommes. Ces trois mille hommes étoient ſuivis d'un grand nombre d'autres qui portoient les Urnes & les cuvettes d'argent, les gobelets faits en guiſe de cornes, les coupes & les flacons, tous embellis & préparez pour la montre, & auſſi remarquables par leur grandeur, que par l'excellence de l'ouvrage.

Les Urnes, les cuvettes, & autre argenterie.

Le troiſiéme jour dès le matin, parurent les

mille écus, & par conſéquent dans les 77. il y avoit en tout ſix millions neuf cent trente mille livres. A ce compte tout l'or & l'argent monnoïé montoit à treize millions ſix cent quatre-vingt mille livres. Valerius Antias avoit évalué toutes ces ſommes, & les avoit portées plus haut, car il dit qu'elles faiſoient *millies ducenties*, c'eſt-à-dire, quinze millions, & Tite-Live le reprend encore, & l'accuſe d'avoir mis moins qu'il n'y avoit, car, dit-il, liv. XLV. ſect. 40. par le poids de l'or & de l'argent, qu'il ſpécifie lui-même, & par le nombre des chariots qui le portoient, car il prétend que cet argent étoit porté ſur des chariots, & non par des hommes, le total étoit beaucoup plus conſidérable : *Omnis auri argentique tranſlati ſeſtertium millies ducenties fuiſſe Valerius Antiás tradit, quâ haud dubie major aliquanto ſumma ex numeris plauſtrorum, ponderibuſque auri, argenti, generatim ab ipſo ſcriptis, efficitur.* Velleius Paterculus confirme le ſentiment de Tite-Live ; car il écrit que les ſommes que Paul-*Emile* porta au tréſor, *montoient à bis millies centies*, c'eſt-à-dire, à vingt-ſix millions deux cent cinquante mille livres. Il faut donc, ou que Plutarque n'ait pas exprimé toutes ces ſommes avec exactitude, ou qu'il y ait faute dans le nombre des talens, ou dans le nombre des vaſes. Mais ſi du tems de Tite-Live on n'étoit pas d'accord, ſur le total de ces ſommes, *comment pouvons-nous eſpérer aujourd'hui de le* ſçavoir plus préciſément. Je me ſuis contenté de marquer la valeur des ſommes que les uns & les autres ont ſpécifiées, laiſſant à ceux qui en voudront ſçavoir davantage le ſoin de ſatisfaire leur curioſité par une recherche plus profonde & par des ſupputations plus exactes. Ce qui mérite plus ici notre attention, c'eſt l'uſage que ces grands Capitaines faiſoient des richeſſes qui revenoient de leurs victoires, ils

trompettes, ſonnant, non point les airs d'une marche, ou d'une revûë, mais les airs dont les Romains ſe ſervent pour animer les troupes au combat. Ils étoient ſuivis de ſix vingt Taureaux engraiſſez, qui avoient les cornes dorées, & qui étoient ornez de bandelettes & de guirlandes; les jeunes hommes qui les conduiſoient pour les immoler, étoient ceins de tabliers bordez de pourpre, & après eux marchoient de jeunes garçons qui portoient des vaſes d'or & d'argent néceſſaires pour le ſacrifice.

Les taureaux pour le ſacrifice.

On voyoit paſſer enſuite la monnoye d'or portée, comme la monnoye d'argent, dans des vaſes, qui contenoient chacun trois talens, & qui étoient auſſi ſoutenus par quatre hommes, & il y en avoit ſoixante dix-ſept. Ces vaſes étoient ſuivis de ceux qui portoient la coupe ſacrée d'or maſſif, que Paul Emile avoit fait faire du poids de dix talens, & qu'il enrichit de pierres précieuſes. Après cette coupe marchoient ceux qui portoient les coupes appellées les Antigonides, les Se-

La monnoye d'or portée dans des vaſes.

Coupe ſacrée d'or maſſif.

Les coupes d'or & la vaiſſelle d'or de Perſée.

n'en retenoient rien pour eux, ils les portoient au tréſor public, elles ſoulageoient le peuple, faiſoient un fonds pour les nouvelles guerres qui pouvoient ſurvenir.

La coupe ſacrée d'or maſſif, que Paul-Emile avoit fait faire du poids de dix talens.) C'eſt à-dire, du poids de ſix cent livres, car le talent peſoit ſoixante livres; ainſi à cette coupe il y avoit de l'or pour cent mille écus; car on ne peut pas douter que Plutarque ne parle ici de talens d'or. Voilà une coupe bien magnifique. Mais que n'y ajoûtoient point encore les pierres précieuſes dont elle étoit enrichie! Elle fut conſacrée à Jupiter. Dans le texte, au lieu de δεκαταλάντων λιθίων, il faut lire comme dans un Manuſcrit, δεκαταλάντου λιθίνου.

Les coupes appellées les Antigo-

leucides, & les Thericlées, & ceux qui portoient la vaiſſelle d'or du buffet de Perſée.

Le char de Perſée avec ſes armes & ſon bandeau Royal.

Immédiatement après on voyoit le char de ce Prince avec ſes armes, & ſur ſes armes ſon bandeau Royal ; à quelque petite diſtance ſuivoient

Ses enfans avec tous les Officiers de leur maiſon.

ſes enfans avec leurs Gouverneurs, leurs Précepteurs, & tous les Officiers de leur Maiſon, qui fondant tous en larmes, tendoient leurs mains au peuple, & enſeignoient ces petits enfans à lui tendre auſſi leurs petites mains captives, & à tâcher de le flêchir par leurs ſupplications & par leurs prieres. Ils étoient deux fils & une fille, qui à cauſe de leur bas âge, ſentoient peu la grandeur de *leur* calamité, & on avoit d'autant plus de pitié de ces pauvres malheureux, qu'ils étoient plus inſenſibles à un ſi terrible changement de Fortune. La compaſſion qu'on en avoit, fut même ſi grande, que peu s'en fallut qu'on ne laiſſât paſſer le Roi Perſée ſans le regarder ; la pitié attachoit tellement les yeux des Romains ſur ces pauvres petits innocens, qu'il n'étoit pas en leur pouvoir *d'en détourner* la vûë. La plûpart même verſoient *des larmes* ; & tous également attendris, ne regardoient ce Spectacle qu'avec un plaiſir mêlé de douleur juſqu'à ce qu'ils furent entiérement paſſez.

La compaſſion que les Romains avoient de ces enfans.

Le Roi Perſée marchoit après ſes enfans &

nides, les Seleucides & les Thericlées.) Les Antigonides & les Seleucides étoient ainſi appellées des noms d'Antigonus & de Seleucus, Anciens Rois de Macédoine, qui s'en étoient ſervis, & les Thericlées avoient eu ce nom d'un excellent ouvrier nommé Thericles, qui les avoit faites,

toute leur ſuite ; il étoit enveloppé d'un manteau noir, & portoit des pantoufles à la Macedonienne. Il étoit aiſé de voir à ſon air & à ſa démarche que l'excés de ſes maux lui faiſant tout craindre, & ne lui laiſſant aucune eſperance, lui avoit aliené l'eſprit. Il étoit ſuivi d'une troupe de ſes amis & de ſes courtiſans, qui marchoient la tête baiſſée, & qui fondant tous en pleurs, & les regards toûjours attachez ſur lui, faiſoient aſſez connoître aux Spectateurs que, peu touchez de leur propre infortune, ils ne ſentoient que les malheurs de leur Roi.

Marche du Roi Perſée.

L'état pitoyable où il étoit.

Il eſt ſuivi de ſes amis & de ſes courtiſans, plus touchez de ſon malheur que du leur.

On dit que Perſée avoit envoyé prier Paul Emile, de ne pas le donner en Spectacle aux Romains, & de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. Et Paul Emile, pour ſe moquer ſans doute de ſa lâcheté, & de l'amour qu'il avoit pour la vie, répondit, *la grace qu'il me demande, étoit en ſon pouvoir, & l'eſt encore aujourd'hui s'il en a tant d'envie*, voulant lui faire entendre qu'il devoit préferer la mort à la honte. Mais il n'eut pas le courage de ſe la donner, & s'étant laiſſé leurrer, & amollir par de vaines eſperances, il eut la douleur de ſe voir lui-même au nombre de ſes dépouilles orner le triomphe du vainqueur.

Priere que Perſée avoit fait faire à Paul Emile.

Réponſe de Paul Emile.

Plutarque appelle courage, ce qui n'auroit été que foibleſſe.

Après cette foule d'Officiers & de Domeſtiques de Perſée, on voyoit paſſer quatre cent couronnes d'or, que les villes avoient envoyées à Paul Emile par des Ambaſſadeurs, comme le prix de ſa victoire.

Les couronnes d'or de Paul Emile.

Paul Emile ſur ſon char ſuivi de ſon armée.

Enfin Paul Emile paroiſſoit monté ſur un char ſuperbe & magnifiquement orné. Quand il n'y auroit eu que ſa perſonne, il étoit très-digne d'attirer tous les regards ſans toute cette majeſté & cette pompe qui l'environnoient, mais ſa bonne mine étoit encore rehauſſée par la robe de pourpre brochée d'or, & il portoit à la main droite une branche de laurier. Toute ſon armée ſuivoit ſon char par compagnies en bon ordre, portant auſſi des branches de laurier, & chantant tantôt des chanſons à la Romaine toutes pleines de brocards & de railleries contre leur Général, & tantôt des chants de triomphe tout remplis de la gloire & des grands exploits de Paul Emile, qui étoit admiré & honoré de tout le monde, ſans qu'aucun homme de bien portât envie à ſon élevation & à ſon éclat.

Chanſons pleines de railleries & de brocards.

Penſée de Plutarque fort injurieuſe à la Divinité.

Mais peut être faut-il penſer qu'il y a quelque Demon jaloux qui a reçu par ſort la commiſſion de rétrancher toûjours quelque choſe des proſperitez trop grandes & exceſſives, & de mêler la vie des hommes de maniere qu'il n'y en ait aucun qui la reçoive pure & exempte de tous maux, & que ceux-là, comme dit Homere, ſe

C'eſt dans le XXIV. liv. de l'Iliad. t. 3. p. 384.

Des chanſons toutes pleines de brocards & de railleries contre leur Général.) C'étoit une licence que le triomphe donnoit. Nous avons encore de ces brocards qui furent chantez au triomphe de Ceſar quand il triompha des Gaules. Sueton. XLIX.

Et que ceux-là, comme dit Homere, ſe trouvent le plus favorablement traitez, à qui les biens & les maux.) Plutarque a ici devant les yeux le paſſage du dernier Livre de l'Iliade, où Homere dit qu'il y a aux côtez du Thrône de Jupiter deux tonneaux, l'un rem-

trouvent le plus favorablement traitez, à qui les biens & les maux ſont départis avec une ſi juſte meſure que les derniers n'excedent pas les autres. En effet de quatre fils, qu'avoit Paul Emile, les deux du premier lit, Scipion & Fabius, étoient paſſez dans d'autres Familles, comme nous l'avons expliqué, & des deux autres, qu'il avoit eus de ſa ſeconde femme, & qui étoient élevez dans ſa maiſon, l'aîné, qui avoit quatorze ans, mourut cinq jours avant ſon triomphe, & le cadet, qui n'en avoit que douze, mourut trois jours après.

La mort de deux enfans de Paul Emile.

Il n'y eut pas un ſeul Romain qui ne fût ſenſiblement touché de l'affliction de ce malheureux pere, & tous frémirent d'horreur & de crainte, en voyant la cruauté & l'inſolence de la Fortune, qui ſans aucun égard, ſans aucun reſpect, & ſans rougir de honte, avoit introduit un ſi grand deüil dans une Maiſon pleine de proſperitez & de joye, & qui retentiſſoit d'actions de graces & du bruit de ſacrifices, & avoit mêlé les larmes & les regrets avec les chants de triomphe & les cris de victoire.

Superſtition pleine d'ignorance, d'attribuer ce malheur à la cruauté & à l'inſolence de la Fortune.

Cependant Paul Emile, ſe ſervant de ſa raiſon, & faiſant reflexion, que les hommes n'ont pas ſeulement beſoin de fermeté & de courage contre les épées & les piques de leurs ennemis, mais

Conſtance de Paul Emile.

pli de maux, & l'autre de biens; que les malheureux ſont ceux à qui il ne donne que du premier; mais que ceux pour qui il mêle de l'un & de l'autre, ceux-là ſont les plus fortunez; car pour celui des biens purs, il n'eſt reſervé que pour les Dieux.

Courage néceſſaire, non ſeulement contre les ennemis, mais contre les attaques de la Fortune.

auſſi contre toutes les attaques de la Fortune, mêla & ajuſta ſi bien les diverſes aventures, qui lui arrivoient en même tems, que cachant les maux ſous les biens, & les malheurs de ſa maiſon ſous les proſperitez publiques, il ne fit rien voir qui rabaiſſât la grandeur & qui ternît l'éclat de ſa victoire. Car après avoir enterré ſon fils aîné, il fit ſon entrée triomphale ſans faire paroître aucun abbattement; & le ſecond étant mort après ſon triomphe, il convoqua l'aſſemblée du Peuple, & parla, non point en homme qui avoit beſoin de conſolation, mais en homme qui conſoloit ſes Citoyens trop affligez de ſon infortune. Il leur dit, *que de toutes les choſes purement humaines, il n'en avoit jamais craint aucune; & que de toutes celles, qui viennent de la part des Dieux, celle qu'il avoit toûjours le plus redoutée, c'étoit l'inconſtance & l'immuable varieté de la Fortune, qui même lui étoit devenuë plus ſuſpecte dans cette guerre, car parce qu'elle avoit ſecondé & favoriſé toutes ſes actions comme un vent en poupe, il en avoit auſſi toûjours attendu quelque bourraſque & quelque changement. En effet*, ajoûta-t-il, *étant parti de Brunduſe, je traverſe en un jour la mer Ionienne, & j'arrive à Corcyre; de là je n'employe que cinq jours pour aller à Delphes. Après avoir ſacri-*

Belle maxime de cacher ſes maux particuliers ſous les proſperitez publiques.

Beau diſcours que Paul Emile fait au peuple après la perte de ſes enfans.

Car il leur dit,) On peut comparer ce diſcours avec celui qu'on lit dans Tite-Live. Il n'y a rien de plus agréable que cette comparaiſon.

Car comme elle avoit ſecondé & favoriſé toutes ſes actions.] Il y a dans le texte une faute qui corrompt tout le ſens. Au lieu de τοῖς πρόξεσι παρέσπες, il faut lire comme dans un manuſcrit, τοῖς πράξεσι παρέσπες, car ce παρέσπες ſe rapporte à ἑαυτῆς de la ligne précedente, cela eſt évident.

fié au Dieu qu'on y adore, je me rends encore en cinq jours dans la Macedoine; je prends le commandement de l'armée; je la purifie avec les cérémonies & les ſacrifices ordinaires, je la mene aux ennemis, & en quinze jours je termine glorieuſement cette grande guerre. Me défiant donc de la Fortune à cauſe de ce torrent de proſperitez, & voyant que je n'avois plus rien à craindre, & que nul péril ne me menaçoit de la part de l'ennemi, je m'imaginois que pour me faire mieux ſentir ſa puiſſance, elle m'attendoit à mon retour où je ramenois une armée victorieuſe, des dépoüilles infinies, & des Rois captifs. Cependant j'arrive heureuſement auprès de vous, & j'ai le plaiſir de voir la ville pleine d'allegreſſe, de fêtes, & de ſacrifices. Cette continuation de bonheur augmente ma défiance, car je ſçavois fort bien que la Fortune n'eſt pas accoûtumée à prodiguer ainſi gratuitement aux hommes ſes plus grandes faveurs toutes pures, & ſans que l'Envie y mêle ſa malignité. Mon ame toûjours inquiete & allarmée dans l'attente de quelque ſiniſtre avenir, dont notre ville pouvoit être menacée, ne s'eſt vû délivrée de ſes frayeurs que lors que cette Déeſſe jalouſe m'a precipité dans cette calamité domeſtique, & m'a forcé d'enterrer coup ſur coup de mes propres mains, pendant les jours ſacrez de mon triomphe, mes deux fils, les ſeuls que je m'étoit reſervez pour héritiers de mon nom & de ma gloire. Me voilà dont deſormais preſque entierement hors d'atteinte à ſes coups, & j'eſpere que le bonheur, dont vous joüiſſez, vous demeurera ferme & ſtable; car la Fortune s'eſt aſſez vengée des faveurs que vous en avez reçûës, par les maux qu'elle m'a faits, & elle doit être

Un torrent de proſperitez doit rendre la Fortune ſuſpecte.

Plus le bonheur eſt grand, plus il faut avoir de défiance.

bien contente d'avoir rendu le vainqueur un exemple auſſi ſenſible de la foibleſſe & du néant de l'homme, que le vaincu, avec cette difference pourtant que Perſée vaincu a encore ſes enfans, & que Paul Emile vainqueur eſt privé des ſiens.

Tels furent les généreux diſcours que Paul Emile tint au peuple, & qui procedoient d'une magnanimité toute vraye, & qui n'avoit rien de ſimulé.

Toute la grace que Paul Emile peut obtenir pour Perſée.

Quelque compaſſion qu'il eût des malheurs de Perſée, & quelque porté qu'il fût à le ſervir, il ne peut autre choſe pour lui, & n'eut d'autre crédit que de le faire transferer de la priſon publique dans un lieu plus propre, & de lui procurer une demeure plus humaine & plus gracieuſe, où il fut étroitement gardé, & où la plûpart des Auteurs prétendent qu'il ſe fit mourir lui-même, en s'abſtenant de manger. Il y en a d'autres qui racontent ſa mort d'une maniere bien plus étrange & plus tragique, car ils diſent que les ſoldats, qui le gardoient, étant irritez de longue main contre lui, & n'ayant pas la permiſſion de l'outrager, & de le maltraiter ouvertement, s'aviſerent de l'empêcher de dormir, & que ſe relayant les uns les

Mort de Perſée.

Tels furent les généreux diſcours.] Tite-Live appelle avec grande raiſon ſon diſcours, *memorabilis oratio & Romano principe digna. Un diſcours mémorable & digne d'un Général Romain.*

Que de le faire transferer de la priſon publique.) Quintus Caſſius eut ordre du Senat de mener Perſée & ſon fils Alexandre à Albe, où il fut gardé, & où on lui fournit de l'argent & des meubles, & on lui donna des gens pour le ſervir.

autres, & obſervant les moments où il s'aſſoupiſſoit, ils l'empêcherent toûjours de fermer l'œil, juſqu'à ce qu'enfin épuiſé par ces veilles continuelles, & ne pouvant plus y reſiſter, il mourut. Deux de ſes enfans moururent auſſi, & le troiſiéme, nommé Philippe, devint un excellent Tourneur, & un merveilleux ouvrier en toutes ſortes de petits ouvrages qui demandent une grande délicateſſe de main. Il apprit auſſi la langue Romaine, qu'il parla & écrivit ſi parfaitement, qu'on ne trouva perſonne plus propre que lui à remplir la Charge de Greffier, & qu'il ſervit les Magiſtrats en cette qualité avec beaucoup de réputation & de louange.

Etrange humiliation de Philippe, un des fils du Roi Perſée.

Les grands exploits de Paul Emile dans la Macedoine eurent un grand avantage, & qui fut très-propre à lui attirer la reconnoiſſance du peuple, c'eſt que par ſa victoire il rapporta tant de richeſſes dans le thréſor public, que le Citoyen ne paya plus aucun tribut juſqu'au temps d'Hirtius & de Panſa, qui furent Conſuls vers la premiere guerre d'Auguſte & d'Antoine.

Quelle victoire, qu'une victoire qui fait décharger les Citoyens de tout Tribut.?

Une choſe encore bien rémarquable & bien ſinguliere en lui, c'eſt qu'étant recherché & honoré du peuple avec toute ſorte de diſtinction, il demeura toûjours attaché au Senat & à la Nobleſſe, & ne fit & ne dit jamais rien pour complaire au peu-

Paul Emile, quoi qu'aimé & recherché du peuple, demeure toûjours attaché au Senat & à la Nobleſſe.

Que le Citoyen ne paya plus aucun tribut juſqu'au tems d'Hirtius & de Panſa.] C'eſt pendant cent vingt-cinq ans. Voilà des victoires auſſi utiles que glorieuſes.

ple, mais ſur tout ce qui concernoit le Gouvernement de la République, il fut toûjours de concert & d'intelligence avec la meilleure & la plus ſaine partie des Citoyens. Et c'eſt ce qu'Appius reprocha quelque temps après à ſon fils Scipion l'Afriquain, car Scipion & Appius, qui ſe trouvoient alors les premiers de la ville, briguant tous deux la charge de Cenſeur, Appius dans ſes ſollicitations parut toûjours environné du Senat & de la Nobleſſe, dont la Famille des Appiens avoit toûjours tenu le parti. Au contraire Scipion, quoi que grand par lui-même, cherchoit à augmenter ſa puiſſance, & à parvenir aux honneurs par la faveur & par la protection du peuple. Le jour de l'élection, Appius voyant donc entrer dans la place Scipion eſcorté d'un grand nombre d'hommes de néant, qui avoient été eſclaves, mais qui étoient d'ailleurs gens de cabale & très-propres à exciter la populace, & à emporter de hauteur par leurs criailleries, par leurs menées, & à un beſoin par les voyes de fait, *tout ce qu'ils auroient voulu*, il s'écria de toute ſa force. *O Paul Emile, gemis, gemis préſentement dans les entrailles de la terre de ce que le Heraut Emilius & Licinnius le matin conduiſent ton fils à la dignité de Cenſeur!*

Son fils Scipion cherchoit à s'élever par la faveur du peuple.

Bon mot d'Appius contre Scipion.

De ce que le Heraut Emilius & Licinius le matin.) Quelques-uns ont fait un nom propre de l'Epithete φιλόπατρις, comme ſi Plutarque avoit dit *de ce que le Heraut Emilius, Licinius & Philonicus*; mais je ſuis perſuadé qu'ils ſe ſont trompez, comme Plutarque a deſigné Emilius par l'Epithete de *Heraut*, qui marque ſa profeſſion, il déſigne de même Licinnius par celle de φιλόπατρις,

Mais

Grande difference entre Scipion & ſon pere Paul Emile.

Mais la difference qu'il y eut entre Scipion & Paul Emile ſon pere, c'eſt que Scipion eut la faveur du peuple en ſacrifiant tout pour lui, au lieu que Paul Emile tenant toûjours pour l'Ariſtocratie, ne fut pourtant pas moins aimé & recherché de ce même peuple, que ceux qui briguoient avec le plus d'empreſſement ſes bonnes graces & ſa protection, & qui cherchoient le plus à lui complaire. Ce qui parut aſſez par tous les honeurs qu'il en reçut, & ſur tout par la dignité de Cenſeur, que ce peuple lui confera, dignité la plus grande & la plus ſacrée qui fût dans Rome, & celle dont le pouvoir étoit le plus étendu; car avec tous les autres grands droits qui lui étoient attribuez, elle avoit encore celui de faire la recherche des vie & mœurs des Citoyens; & le Cenſeur chaſſoit du Sénat un Senateur qui vivoit mal,

Etenduë du pouvoir de la Charge de Cenſeur.

ſéditieux, mutin, qui marque ſon caractere, & cela répond à ce qu'il vient de dire de ces hommes de néant qui accompagnoient Scipion.

Par la dignité de Cenſeur que ce peuple lui confera.] Il fut Cenſeur avec Quintus Martius Philippus, quatre ans après ſon ſecond Conſulat, l'an de Rome 589. la premiere année de l'Olympiade 154. 162. ans avant la naiſſance de N. S.

Dignité la plus grande & la plus ſacrée.] Dans ſa création elle fut très-peu conſidérable, car elle ne fut établie que pour faire le dénombrement du peuple, mais elle devint bien-tôt très-grande & d'un pouvoir étonnant. Tite-Live en parlant du Conſulat de Geganius Macerinus, & de Quintius Capitolinus, *Idem hic annus Cenſuræ initium fuit, rei à parva origine ortæ. Quæ deinde tanto incremento aucta eſt ut morum diſciplinæque Romanæ penes eam regimen, Senatus equitumque Centuria, decoris, dedecoriſque diſcrimen ſub ditione ejus Magiſtratus, publicorum jus privatorumque locorum, & vectigalia populi Romani ſub nutu atque arbitrio eſſent.* Il y avoit toûjours deux Cenſeurs, ils

& y faiſoit entrer ceux qu'il en jugeoit dignes; il puniſſoit les Chevaliers qui ſe deshonoroient par quelques vices, en les notant d'infamie, & en leur ôtant leur cheval. C'eſt aux Cenſeurs qu'appartient de faire l'eſtimation des biens des particuliers, & le dénombrement du peuple. Dans la Cenſure de Paul Emile, par le dénombrement qui fut fait, il ſe trouva trois cent trente ſept mille quatre cent cinquante deux Citoyens.

Il fit Prince du Senat Marcus Æmilius Lepidus, qui avoit eu déja quatre fois le même honneur. Il ne chaſſa de cet auguſte Corps que trois Senateurs, qui n'étoient pas même des plus *conſidérables*. Il ſe montra auſſi fort doux & fort moderé dans la revûë des Chevaliers, auſſi-bien que ſon Collegue Philippe. Et aprés avoir reglé tout ce qui regardoit ſon Office de Cenſeur, & diſpoſé de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la République, il tomba malade d'une maladie qui parut d'abord fort dangereuſe, mais qui dans la ſuite ſe trouva ſans péril, & menaça ſeulement d'être fort longue & fort rebelle. Les Medecins *lui* ayant conſeillé de changer d'air, il s'embarqua pour Elée,

La douceur & la moderation de Paul Emile.

Il tombe malade.

Ses Medecins l'obligent à changer d'air.

étoient cinq ans en Charge, & en ſortoient après avoir fait le dénombrement du peuple.

Et y faiſoit entrer ceux qu'il en jugeoit dignes.] C'eſt le ſens du mot Grec ſi on lit προγράψαι, mais ſi on lit παγράψαι, il faut traduire, *& de mettre à la tête de la liſte des Senateurs, celui qu'il en jugeoit le plus digne.* C'eſt-à dire, que celui dont il liſoit le nom le premier dans la Revûë qu'il faiſoit, devenoit Prince du Senat; les Cenſeurs pouvoient l'un & l'autre. Mais j'aime mieux la premiere leçon, car le pouvoir de faire un Senateur eſt plus grand que celui de faire d'un Senateur

où il demeura un assez long-tems près de la mer dans une maison fort solitaire & fort tranquille.

La même que Velie dans la Laconie sur la côte de la mer.

Les Romains se plaignirent bien-tôt de son absence, & dans leurs Théatres, au milieu de leurs plaisirs ils témoignerent souvent par leurs cris & par leurs regrets, l'impatience, ou plûtôt la faim pressante qu'ils avoient de le revoir. Enfin une fête solemnelle ayant ramené un sacrifice, auquel il ne pouvoit se dispenser de se trouver, & sa santé lui paroissant d'ailleurs assez bien rétablie, il revint à Rome, & offrit le sacrifice avec les autres Prêtres, au milieu d'une foule innombrable de peuple qui s'empressoit au tour de lui pour lui témoigner sa joye. Le lendemain il fit un autre sacrifice particulier pour remercier les Dieux de sa gueriſon, & après le sacrifice, s'en étant retourné chez lui, & s'étant couché tout à coup, avant qu'il pût s'appercevoir du moindre changement, il perdit connoissance, tomba dans une espece de délire, & mourut le troisiéme jour, rassasié d'honneur, & comblé de toutes les choses qui passent pour contribuer le plus à la felicité, sans qu'il lui en manquât une seule.

Les Romains supportent impatiemment son absence.

La joye que le peuple Romain eut de son retour.

Mort de Paul Emile.

Ses Funerailles se firent avec une pompe mer-

La pompe de ses funerailles.

le premier de son ordre; & c'est la base & le fondement de l'autre.

Et s'étant couché.] Le mot κατακλιθεὶς ne signifie pas ici, *s'étant mis à table*, mais *s'étant couché*. Paul Emile ne pouvoit pas se mettre à table au retour de son sacrifice où il avoit mangé, car le sacrifice étoit suivi du festin.

Et mourut le troisiéme jour.] Il mourut l'an de Rome 593. 158. ans avant la naissance de N. S. Il avoit alors 68. ans.

veilleuſe, & avec une magnificence qui honoroit bien la vertu de ce perſonnage, en décorant ſes obſeques des ornemens les plus riches & les plus rares dont on puiſſe embellir un convoi. Ces ornemens ne conſiſtoient ni dans l'or, ni dans l'yvoire, ni dans l'ambitieuſe ſomptuoſité du reſte de l'appareil, mais dans l'affection très-ſincere, dans les veritables regrets, & dans la vive reconnoiſſance que témoignoient à ſa mémoire, non ſeulement les Citoyens, mais les ennemis mêmes. Des Iberiens, des Liguriens, & des Macedoniens, qui ſe trouverent alors à Rome, les plus jeunes & les plus forts aiderent à porter ſon *lit*, & les vieux, pleurant à chaudes larmes, le ſuivoient

Quels ſont les ornemens les plus riches des convois & des pompes funebres.

Les plus jeunes & les plus forts aiderent à porter ſon lit.] Valere Maxime nous apprend que les Macedoniens, qui prêterent leurs épaules pour porter le lit de Paul Emile, étoient les principaux de la Macedoine, qui demeuroient à Rome en qualité d'ambaſſadeurs, & il fait ſur cela une reflexion qui mérite d'être luë. *Quod aliquanto majus videbitur ſi quis cogneſcat lecti illius frontem Macedonicis triumphis fuiſſe adornatam. Quantum enim Paulo tribuerant, propter quem gentis ſuæ cladium indicia per ora vulgi fere non exhorruerunt? Quod ſpectaculum funeri ſpeciem alterius triumphi adjecit.* Ce que firent ces Macedoniens paroîtra encore plus grand, ſi l'on conſidére que le devant de ce lit funebre étoit orné de tableaux, où étoient répreſentez les triomphes que le défunt avoit remportez de la Macedoine. En effet, quelle veneration & quel reſpect ne marquerent pas à Paul Emile des hommes, qui pour l'amour de lui n'eurent pas horreur de porter eux-mêmes au travers de tout un peuple les marques des défaites de leur nation. Ce ſpectacle fit que ſes funerailles parurent moins un convoi qu'un nouveau triomphe. Je voudrois que Plutarque n'eût pas oublié un mot de Paul Emile, que rapportoit l'Hiſtorien Sempronius Aſellio, qui l'avoit oui dire à ſon fils Scipion, ſous lequel il étoit Tribun de ſoldats au ſiége de Numance. Scipion diſoit qu'il avoit ſouvent oüi dire à Paul Emile ſon pere, qu'un bon Général ne donnoit

en l'appellant leur bienfaicteur, & le ſauveur de leur Partie; car non ſeulement dans le tems de ſes victoires il les avoit traitez avec toute ſorte de douceur & d'humanité, mais depuis encore il avoit toûjours continué de leur faire du bien, & d'en avoir tous les ſoins poſſibles comme s'ils euſſent été ſes amis ou ſes parens.

On dit qu'après ſa mort on trouva que tout ſon bien montoit à peine à la ſomme de trois cent ſoixante dix mille drachmes, dont il laiſſa ſes deux fils héritiers; mais Scipion, qui étoit le plus jeune, & qui par adoption étoit entré dans la maiſon de Scipion l'Afriquain, une des plus riches de Rome, abandonna ſa part à ſon frere aîné. Voilà quelles furent la vie & les mœurs de Paul Emile, ſur les Mémoires qu'on a pû trouver.

Cent quatre-vingt-cinq mille livres.

Scipion abandonne ſa part à ſon frere Fabius.

jamais bataille, que dans la derniere néceſſité, ou lorſqu'il trouvoit une occaſion très-favorable. *Tunc ſe Patrem ſuum audiſſe dicere L. Æmilium Paulum, nimis bonum Imperatorem ſignis collatis non decertare niſi ſumma neceſſitudo, aut ſumma ei occaſio data eſſet.*

On trouva que tout ſon bien montoit à peine à la ſomme de trois cent ſoixante-dix mille drachmes.] Que Paul Emile, iſſu d'une des plus nobles & des plus anciennes Maiſons de Rome; & d'une maiſon illuſtre par les plus grandes Charges, & par les plus grands Emplois, n'ait herité de ſes peres qu'un bien ſi médiocre, cela fait honneur à cette longue ſuite d'ayeux. Mais qu'il ait perſeveré lui-même dans cette médiocrité juſqu'à la mort, & qu'après avoir renverſé le plus grand Empire du monde, porté des richeſſes immenſes dans le thréſor, & comblé ſes ſoldats de largeſſes, il n'ait pas augmenté ſon bien d'une ſeule drachme, cela lui fait honneur à lui-même. Il n'y a rien de ſi honorable qu'une pauvreté volontaire, qui vient de magnanimité. Que l'on conſidere bien la vie des grands Perſonnages, je ſuis perſuadé que les plus Grands ont été les plus pauvres, & je ne voudrois que notre Hiſtoire pour le prouver.

REMARQUES

De Monſieur DE MEZIRIAC,

Sur la vie de Fabius Maximus.

P. 292. *Furent anciennement appellez Fodiens.*] Feſtus tire bien le nom des Fabiens d'une même origine, mais un peu diverſement; car il dit qu'au commencement, ils furent appellez Foviens, du mot latin, Fovea, qui ſignifie un piege ou une foſſe; parce que le premier de cette race fut engendré par Hercules, d'une femme à laquelle il eut affaire dans une foſſe; ou parce que ce fils d'Hercules fut le premier qui inventa la façon de prendre les ours & les loups dans des piéges. Mais Pline l. 18. c. 3. donne à ce nom une dérivation toute differente; car il dit que les premiers de cette race furent appellez Fabiens, à cauſe qu'ils s'adonnerent à cultiver les Féves, comme les Lentules prirent leur nom des Lentilles, & les Cicerons, des pois chiches.

Il y en eut un nommé Fabius Rullus.) Le nom de cet illuſtre perſonnage eſt écrit diverſement en divers Autheurs. Car Plutarque tant en cet endroit, qu'en la vie de Pompée, l'appelle Rullus, comme fait auſſi Tite-Live l. 30. 24. mais Pline l. 7. c. 41. l'appelle Rullianus, où Gelenius remarque qu'ès plus anciens manuſcrits de Pline & de Tite-Live, ce nom ſe trouve écrit de la même ſorte. Cependant pluſieurs Auteurs l'appellent Q. Fabius Rutilianus, comme Tite-live l. 8. Valerius Maximus l. 2. & 3. chap. 2. Frontin l. 2. c. 4. & l'Auteur des vies des Hommes Illuſtres. On pourra voir les faits mémorables de ce Fabius dans Tite-Live, ès *trois* derniers livres de la premiere Decade, où l'on apprendra qu'il eut cinq fois l'honneur du Conſulat, & fut auſſi Dictateur & Cenſeur, & le premier des Fabiens acquit le ſurnom de Maximus, pour la cauſe que le même Auteur rapporte à la fin du 9. Livre, à quoi s'accorde Valerius Maximus l. 2. c. 1. Quant à ce que Plutarque ajoûte, que notre Fabius fut le quatriéme *en droite ligne après* Fabius *Rullus*, *il entend* que *Rullus* fut ſon biſayeul, comme il dira plus clairement cy-après. Or eſt-il certain que le fils de Fabius Rullus eut nom Q. Fabius Gurge, comme fait foi Tite-Live l. 11. où il raconte, comme Fabius Rullus voulut aller à la guerre avec Fabius Gurges ſon fils, qui étoit Conſul, en qualité de ſon Lieutenant, ce que Plutarque touche auſſi dans le même endroit, & Valerius Maxi-

mus l. 5. c. 7. Pline auſſi l. 7. c. 41. ne nous laiſſe pas douter de cette verité quand il dit. *Una familia Fabiorum in qua tres continui principes Senatus, M. Fabius Ambuſtus, Fabius Rullianus filius, Q. Fabius Gurges nepos. En la ſeule famille des Fabiens, il y a eu par continuelle ſucceſſion trois Princes du Senat, M. Fabius Ambuſtus, Fabius Rullianus ſon fils, Q. Fabius Gurges ſon petit-fils.* D'où l'on peut conclure que ſi Fabius Rullianus fut biſayeul de notre Fabius, comme Plutarque aſſûre, ſans doute M. Fabius Ambuſtus fut ſon triſayeul, & Q. Fabius Gurges fut ſon ayeul. Mais de dire certainement quel fut le fils de Fabius Gurges, qui engendra notre Fabius, je crois qu'il n'eſt pas poſſible; puiſque ni Plutarque, ni autre Auteur que j'aye lû, n'en font point de mention. Bien peut-on dire que le pere de notre Fabius parvint au Conſulat, parce que Valerius Maximus l. 4. c. 1. parlant de notre Fabius écrit, Fabius Maximus; *cùm à ſe quinquies, & à patre, avo, proavo, majoribus ſuis ſæpenumero conſulatum geſtum animadverteret. Fabius Maximus conſiderant qu'il avoit été cinq fois Conſul, & que ſon pere, ſon ayeul, ſon biſayeul, & ſes autres ancêtres, étoient ſouvent parvenus au Conſulat.* C'eſt pourquoi Glareanus conjecture probablement que le pere de notre Fabius fut Q. Fabius Maximus Pictor, qui fut Conſul l'an 485. de la fondation de Rome, parce que dans les faſtes Conſulaires, on n'en trouve point d'autre portant le nom de Fabius Maximus, depuis Fabius Gurges, juſqu'à notre Fabius. Certes j'approuve l'opinion de Glareanus, s'il faut croire indubitablement ſuivant Plutarque, que Fabius Rullus fut le biſayeul de notre Fabius. Mais s'il eſt permis de penſer que Plutarque s'eſt peut-être méconté, & que Fabius Rullus fut l'ayeul, non le biſayeul de notre Fabius, nous ne ſerons point en peine de chercher ſon pere, car il faudra dire que ce fut Fabius Gurges. Il eſt évident que Tite-Live eſt de cette opinion l. 30. où parlant de la mort de notre Fabius, il lui donne cet éloge, *Vir certè fuit dignus tanto cognomine, vel ſi nomen ab eo inciperet. Superavit paternos honores, avitos æquavit. Pluribus victoriis, & majoribus præliis avus inſignis Rullus: ſed omnia æquare unus hoſtis Annibal poteſt. Certes ce fut un homme digne d'un ſi magnifique ſurnom, quand mêmes il l'auroit acquis tout de nouveau. Surpaſſant les honneurs de ſon pere, il égala ceux de ſon ayeul. Il eſt vrai que ſon ayeul Rullus ſe rendit illuſtre par plus de victoires & par de plus grands combats; mais avoir fait tête à Annibal, eſt un exploit qui peut égaler tous ceux-là.* Quant à la ſuite des tems elle ne contrarie point cette opinion, mais la favoriſe plûtôt, comme je ferai voir clairement quand je parlerai de l'année que Fabius mourut.

P. 293. *Qui fut ſurnommé Verrucoſus.*) Le ſurnon de Verruco-

ſus eſt donné à Fabius dans les faſtes, & par Pline l. 34. c. 7. & par Tzetzes ſur Lycophron. De l'un & l'autre ſurnom de Verrucoſus & de Ovicula, l'Auteur des vies des Hommes Illuſtres s'accorde avec Plutarque, & en rend les mêmes raiſons.

P. 294. *Que ce qu'on eſtimoit fainéantiſe.*] Le grec dit τὸν δὲ τοῦτο ἀφροσύνην, comme j'ai traduit ; mais Amiot a mis bêtiſe, au lieu de fainéantiſe.

P. 295. *Fut par cinq fois Conſul.*] Fabius fut Conſul la premiere fois l'an de Rome 521. ayant pour Collegue Man. Pomponius Matho, comme font foi les faſtes Capitolins & Zonaras, & parce qu'en même tems les Liguriens & les Habitans de l'Iſle de Sardaigne s'étoient révoltez contre les Romains, à la ſuſcitation des Carthaginois, Fabius alla faire la guerre aux Liguriens, & Pomponius aux Sardes, dont tous deux revinrent victorieux, & triompherent glorieuſement. Zonaras ajoûte qu'en haine de ce que les Carthaginois leur avoient ſuſcité ces guerres, ils les envoyerent ſommer de leur payer l'argent qu'ils leur devoient, par l'accord fait entr'eux à la fin de la premiere guerre Punique, & qu'ils euſſent à leur quitter toutes les Iſles, parce qu'elles leur appartenoient; & afin qu'ils déclaraſſent mieux leur intention touchant la paix ou la guerre, ils leur firent préſenter une pique & un caducée, afin qu'ils choiſiſſent lequel ils voudroient. Les Carthaginois dirent qu'ils ne choiſiroient point, mais que lequel des deux qu'on leur laiſſât, ils l'*accepteroient* volontiers. Ainſi les *Ambaſſadeurs* Romains s'en retournerent ſans rien conclure, les uns & les autres aprehendans de commencer la guerre. Aule Gelle l. 10. c. 27. dit preſque la même choſe touchant cette Ambaſſade, ajoûtant que ce fut Fabius qui l'envoya aux Carthaginois. Le ſecond Conſulat de Fabius fut l'an 526. de la fondation de Rome ; quand il eut pour Collegue Spurius Carvilius Ruga, comme on voit dans les faſtes, dans Zonaras, & dans Ciceron au *livre de* la Vieilleſſe, ce fut dix ans devant qu'Annibal paſſât en Italie. Son troiſiéme Conſulat fut la quatriéme année de la ſeconde guerre Punique, & la 539. de la fondation de Rome, ſon compagnon fut Tib. Sempronius Gracchus, à qui on déſigna premierement pour Collegue L. Poſtumius Albinus ; mais cet Albinus étant décedé devant qu'*entrer en poſſeſſion de ſa charge, on élût* Claudius Marcellus en ſa place ; & parce qu'en l'élection de Marcellus il ſe trouva quelque défaut, Fabius Maximus lui fut ſubſtitué, au rapport de Tite-Live l. 23. Son quatriéme Conſulat fut l'année ſuivante 540. de la fondation de Rome, quand il eut pour compagnon Marcellus Conſul pour la troiſiéme fois, comme Plutarque touche ailleurs, & Tite Live écrit l. 24. Enfin Fabius fut Conſul la cinquiéme fois l'an-

née 10. de la ſeconde guerre Punique, & la 545. de la fondation de Rome, ayant pour Collegue Q. Fulvius Flaccus Conſul pour la quatriéme fois. Ce fut alors que Fabius prit Tarente, comme rapporte Tite-Live l. 27.

P. 296. *Et en étoient tombez pluſieurs petits écriteaux.*] C'eſt le ſens de ces paroles Grecques, τῶν δ' ἐκ φαλερίων ἐρρεῖν φάσματα δόξαντος, οὐ πίπτειν ἀλλὰ διασείεσθαι σανίδα γράμματα &c. Quoique le docte Lipſe nous veuille faire croire, que Plutarque s'accorde avec Tite-Live l. 22. où parlant de ces mêmes prodiges, il dit. *Faleriis cœlum findi viſum velut magno hiatu, quaque patuerit ingens lumen effulſiſſe: ſortes ſua ſponte attenuatas, unamque excidiſſe ita ſcriptam, Mavors telum ſuum concutit. On rapporta qu'au quartier des Faleriens, il ſembla qu'il ſe fit une grande ouverture au Ciel, dont il ſortit une merveilleuſe lumiere: que les Sorts s'étoient extenuez d'eux-mêmes, & qu'il en étoit tombé un, où ces paroles étoient écrites, Mars ſecouë ſon javelot.* Pour avoir l'intelligence de ce paſſage, il faut ſçavoir qu'on ſe ſervoit des Sorts en divers endroits d'Italie, pour en tirer quelque préſage des choſes à venir. Car Tite-Live l. 1. parle en plus d'un endroit des Sorts de la ville de Cæres, qui ſe trouverent auſſi extenuez, & pluſieurs Auteurs font mention des Sorts de la ville de Preneſte, comme des plus certains & des plus fameux qui fuſſent en toute l'Italie. Ciceron ſur tout l. 2. de la Divination, nous apprend que ces Sorts étoient de petites piéces de bois de Rouvre, polies de tous côtez, ſur leſquelles étoient imprimez certains caracteres de lettres antiques; qu'ils furent trouvez miraculeuſement dans un caillou, lorſqu'on le briſa, & qu'on les gardoit religieuſement enfermez dans un coffre de bois d'olivier, qui étoit au Temple de la Fortune en la ville de Preneſte; & enfin, que quand on vouloit avoir quelque connoiſſance de l'avenir par ces Sorts, on les faiſoit tirer par un enfant. Suetone auſſi en la vie de Tibere c. 63. parle de ce coffre où les Sorts étoient enfermez, lequel ayant été tranſporté à Rome par le commandement de Tibere, les Sorts ne ſe trouverent plus dedans; mais quand on eut remporté le coffre en la ville de Preneſte, les Sorts s'y trouverent comme auparavant. De dire maintenant en quelle maniere on devinoit par ces Sorts, cela n'eſt pas poſſible, puiſque les anciens Auteurs ne nous l'apprennent pas; mais on peut conjecturer que cela ſe faiſoit par le moyen des caractéres imprimez ſur les Sorts, par la rencontre deſquels ſe pouvoient former des mots, dont on tiroit quelque préſage, où les caractéres mêmes ſeuls avoient quelque particuliere ſignification, comme il ſemble que les Allemands devinoient par les Sorts, au rapport de Tacite au livre qu'il a fait de leurs mœurs. Quoique ç'en ſoit,

je ne ſçaurois goûter la correction de Lipſe, qui en tous les paſſages de Tite-Live où il y a, *Sortes extenuatæ*, ou *attenuatæ*, corrige, *extaniatæ*, c'eſt-à-dire, que les Sorts ſe trouverent développez des bandeaux ou rubans, dont on avoit accoûtumé de les tenir enveloppez. Car outre que Lipſe ne ſçauroit prouver par aucune autorité, qu'on tînt les Sorts enveloppez de bandeaux ou rubans, il eſt évident que cela n'eût pas été un grand prodige; mais c'étoit bien choſe plus étrange, qu'on trouvât les Sorts extenuez, c'eſt-à-dire, plus petits & plus déliez qu'ils ne ſouloient être. Joint que c'eſt une eſpece de temerité d'alterer tant de paſſages de Tite-Live, contre la foi non ſeulement de tous les Livres imprimez, mais encore de tous les manuſcrits; attendu même que Julius Obſequens c. 31. parlant de ces mêmes prodiges, uſe des mêmes termes, *Sortes ſua ſponte attenuatæ*. J'ajoûte qu'en matiere de prodiges, de ſonges & de viſions, les Anciens prenoient à bon augure, quand les choſes apparoiſſoient plus grandes & plus groſſes qu'à l'ordinaire, & au contraire ils tenoient à mauvais préſage, quand elles paroiſſoient plus petites & plus déliées qu'elles ne ſont naturellement, comme le Docte Saumaiſe a fait voir par pluſieurs autoritez en ſes Commentaires ſur Solin p. 691. On peut conclure de tout ce diſcours, que Plutarque ne s'accorde point avec Tite-Live, mais il faut dire, ou qu'il n'a pas entendu ce paſſage de Tite-Live, ſi c'étoit ſon intention de l'exprimer, ou qu'il n'a point eu d'égard à Tite-Live, mais a ſuivi d'autres Auteurs.

P. 298. *Contre les ordres du Senat, &c.*] Ceci arriva la premiere fois que Flaminius fut Conſul, avec P. Furius Philus, l'an 531. de la fondation de Rome, cinq ans devant qu'Annibal paſſât en Italie, comme Plutarque raconte plus au long en la vie de Marcellus, & comme on peut le voir dans Polibe l. 2. Six ans après, c'eſt-à-dire la ſeconde année de la ſeconde guerre Punique, & la 537. de la fondation de Rome, C. Flaminius fut Conſul pour la ſeconde fois, ayant pour Collegue Cn. Servilius Geminus, & ce fut alors qu'il perdit la bataille auprès du lac de Thraſymene, comme rapportent Polybe l. 3. Tite-Live l. 22.

P. 301. *Et autant de priſonniers.*] Tite-Live l. 22. & Val. Maximus l. 1. c. 6. ne mettent que ſix mille priſonniers.

Or quant à la premiere déroute devant Trebia.] Cette bataille de Trebia eſt décrite par Polybe l. 3. & par Tite-Live l. 21. Le Conſul qui la perdit, s'appelloit Tib. Sempronius Longus, & ſon Collegue P. Cornelius Scipion. Ce fut l'an de Rome 536. la premiere de la ſeconde guerre Punique.

P. 302. *Fabius fut élû Dictateur.*) On peut apprendre de Tite-Live & de tous les autres Au-

theurs de l'Hiſtoire Romaine, & de Plutarque même en la vie de Marcellus que le peuple même n'éliſoit jamais le Dictateur; mais il appartenoit à l'un des Conſuls de nommer pour Dictateur celui qu'il vouloit, ou, ce qui arrivoit le plus ſouvent, celui que le peuple ou le Senat lui preſentoit. Or en cette occaſion, le Conſul Flaminius étant mort, & l'autre Conſul étant abſent, & l'urgente néceſſité ne permettant pas d'uſer de dilation, on fit ce qui ne s'étoit jamais pratiqué; car le peuple confera à Fabius l'autorité ſouveraine, ſous le titre, non de Dictateur, mais de Prodictateur, comme qui diroit Vicedictateur, au rapport de Tite-Live l. 22. Cela fut fait l'année même du Conſulat de Flaminius, à ſçavoir l'an 537. de la fondation de Rome.

Lucius Minutius.) Ce maître de la Cavalerie eſt nommé par Tite-Live l. 22. Marcus Minutius Rufus, Polybe l. 3. l'appelle Marcus Minutius, & bref tous les autres Autheurs qui parlent de lui, lui donnent le pronom de Marcus; ſi bien que ou Plutarque a failli, l'appellant Lucius, ou ſon texte eſt dépravé.

Car cela n'étoit pas permis au Dictateur.) Nous avons une preuve de cette coûtume dans Tite-Live l. 23. où il dit. *Dictator M. Junius rebus divinis perfectis, latoque, ut ſolet, ad populum, ut equum aſcendere liceret. Le Dictateur M. Junius ayant accompli ce qui concernoit le ſervice des Dieux, & obtenu du peuple, comme c'eſt la coûtume, qu'il pût monter à cheval.* Il falloit donc que le Dictateur obtint cela du peuple, & Plutarque ſe contrarie aucunement, qui dit que Fabius demanda au Sénat la permiſſion de monter à cheval, & ajoûte incontinent après, qu'en cela le Dictateur avoit beſoin de recourir à la ſouveraine puiſſance du peuple.

p. 303. *Qu'il leur ſacrifieroit tout le fruit, &c.*] Cette ſorte de vœu s'appelloit en latin, *ver ſacrum*, c'eſt-à-dire, printems ſacré, comme font foi Tite-Live l. 22. Servius ſur le 7. de l'Æneide, Nonius & Feſtus. Ces deux derniers avec Tite-Live de rechef, l. 34. nous apprennent que le printems ſacré comprenoit tout le bétail qui étoit né entre les calendes de Mars, & le dernier jour de Mai. Or quant aux Romains, on ne trouve point qu'ils compriſſent en ce vœu le fruit des femmes, c'eſt-à-dire les enfans; mais Feſtus & Strabon l. 5. aſſurent bien que d'autres peuples d'Italie, qui pratiquoient ce vœu, lorſqu'ils étoient en quelque grand danger, y comprenoient auſſi les enfans qui naiſſoient durant ce printems-là, & parce qu'ils trouvoient trop cruel de les ſacrifier comme les autres animaux, ils les élevoient juſqu'en âge d'adoleſcence, & alors après les avoir voilez, les jettoient hors de leurs confins, afin qu'ils allaſſent chercher d'autres terres, & d'autres lieux pour habiter.

Et feroit celébrer des jeux de mu-

ſique en pleine ſcene.] Tite-Live l. 22. parlant de ceci dit. *Ejuſdem rei cauſa ludi magni voti. Pour le même ſujet, on vouа de faire les grands jeux.* Or nous apprenons de Tite-Live même l. 1. que le Roi Tarquinius Priſcus ayant pris la ville d'Appioles, dont il remporta un gros & riche butin, fit celébrer des jeux beaucoup plus magnifiquement que n'avoient jamais fait les autres Rois ſes prédeceſſeurs, & qu'alors fut déſigné le lieu du Cirque, qui depuis fut appellé Maximus, c'eſt-à-dire, trés-grand; & on diſtingua les places des Sénateurs & des Chevaliers; enfin ce qu'on fit exhiber en ces jeux, furent des courſes de chevaux, & des combats d'hommes à coups de poing; & depuis ces jeux furent celébrez tous les ans ſolemnellement, & furent appellez Jeux Romains ou grands Jeux. Aſconius Prædianus ſur la premiere action contre Verres, dit auſſi que les Jeux Romains furent inſtituez ſous les Rois, & furent appellez grands Jeux, parce qu'ils furent faits avec grande dépenſe, car on y employa la ſomme de deux cent mille ſeſterces. Il ajoûte l'opinion de quelques-uns qui diſoient, qu'ils furent appellez grands Jeux, parce qu'ils ſe faiſoient à l'honneur du Dieu Conſus, ou de Neptune, & à l'honneur des grands Dieux, c'eſt-à-dire, des Lares ou Dieux tutelaires de la ville de Rome, dont il conclut que les grands Jeux étoient les mêmes que les Circenſes. Mais cette opinion ne ſe peut accorder avec ce que dit Tite-Live; car il eſt certain que les Jeux Circenſes, qu'on faiſoit à l'honneur de Conſus ou de Neptune, furent inſtituez par Romulus, comme nous avons fait voir en ſa vie. Ce qui a meu Aſconius de confondre les Jeux Romains avec les Circenſes appellez Conſualia, c'eſt que les Jeux Romains en leur premier commencement ſe faiſoient au Cirque, & il y avoit des courſes de chevaux, comme Tite-Live rapporte. Néanmoins on voit la difference, en ce que les uns furent inſtituez par Romulus, les autres par Tarquinius Priſcus; & les Jeux appellez *Conſualia* ſe faiſoient à l'honneur de Conſus ou de Neptune; mais les grands Jeux ou les Jeux Romains ſe celébroient à l'honneur de Jupiter, Junon & Minerve, comme dit clairement Ciceron en l'oraiſon 7. contre Verres. Que ferons nous donc à Plutarque, qui transfere ces Jeux du Cirque à la Scene? Nous dirons qu'encore que les Jeux Romains le plus ordinairement *fuſſent des Jeux Circenſes*, quelquefois néanmoins on les faiſoit Sceniques, & il me ſuffit pour preuve de mon dire d'alleguer ce paſſage de Tite-Live L. 31. *Ludi Romani Scenici eo anno magnificè apparateque, facti ab Ædilibus Curulibus L. Valerio Flacco, & L. Quinctio Flaminio biduum inſtaurati ſunt. Les Jeux Romains Sceniques furent faits cette année-là magnifiquement & avec apparat, par les Ædiles Curules L. Valerius Flaccus, & L. Quin-*

Titus Flaminius durant deux jours continuels.

La ſomme de trois cent trente-trois ſeſterces, &c.] L'une des moindres monnoyes des Romains eu égard à la valeur, étoit une piece de cuivre, qui s'appelloit As, dont les deux & demi valoient un ſeſterce, prenant ce mot au genre maſculin, & les dits aſſes valoient un denier. Mais quand le mot de ſeſterce étoit pris au genre neutre, alors le ſeſterce valoit mille des premieres ſeſterces, c'eſt-à dire, 250 deniers, ou 2500. aſſes. Or encore que le denier Romain valût un peu plus que la drachme Attique, ſi eſt-ce que la difference étant petite, les Auteurs Grecs ordinairement mettent une drachme pour un denier, quand ils veulent réduire la monnoye Romaine à la monnoye Grecque, ce que Plutarque fait en pluſieurs endroits, & particulierement en cétui-ci, où la ſupputation ſe trouve fort juſte. Car prenant le ſeſterce au genre neutre, les 333. ſeſterces valent 83250 deniers, ou drachmes, à quoi ſi l'on ajoûte 333 deniers & un tiers, toute la ſomme monte préciſément, ce que dit Plutarque, à ſçavoir 83583 drachmes, & deux oboles, parce que la drachme valoit ſix oboles, ſi bien que deux oboles étoient le tiers d'une drachme. On ne peut donc ſoupçonner qu'il y ait aucune dépravation au texte de Plutarque, puiſque tous ces nombres ſe rencontrent ſi juſtement; mais il y a bien de l'apparence, que le paſſage de Tite-Live, où il eſt parlé de cette même ſomme, n'eſt pas exempt de faute, puiſqu'il dit. *Ejuſdem rei cauſa ludi magni voti æris* CCCXXXIII. *millibus triente. Pour ce même ſujet on voüa de faire les grands jeux, juſques à y dépenſer trois cens trente-trois mille aſſes & un tiers.* Car la ſomme de Tite-Live, n'eſt quaſi que le quart de la ſomme de Plutarque. Je ſçais bien que Budée s'efforce de corriger Tite-Live, & que Rualdus le corrige encore d'une autre façon, mais ni l'une ni l'autre correction ne fait point que la ſomme de Tite-Live arrive à celle de Plutarque, & je ne crois pas qu'on puiſſe gagner ce point, ſinon qu'on liſe dans Tite-Live. *Seſtertiûm* CCCXXXIII. *millibus* CCCXXXIII *denariis triente.* C'eſt-à-dire, *juſques à la ſomme de trois cent trente-trois mille ſeſterces, trois cens trente-trois deniers & un tiers.* Et il faudra prendre le mot ſeſterce en genre maſculin, afin que les 333000 ſeſterces de Tite-Live, ſoient autant que les 333. ſeſterces de Plutarque.

P. 306. *Parce que c'eſt un nombre parfait.*] Il ne faut pas entendre ceci ſuivant la définition du nombre parfait qui eſt dans Euclide l. 7. où il veut que le nombre parfait ſoit celui qui eſt égal à toutes ſes parties aliquotes jointes enſemble, comme ſont 6 & 28. Car ſi on ſe veut regler aux définitions d'Euclide, le ternaire eſt plûtôt nombre défaillant, que parfait. Mais Plutarque ſuit l'opinion des Pythagoriciens & Platoni-

niciens qui tenoient le ternaire pour nombre parfait, pour pluſieurs raiſons que je pourrois alleguer, ſi je voulois ici m'égarer ſur ce ſujet. Quand Plutarque dit auſſi, que le ternaire eſt le commencement de multitude, il parle à la mode des Grecs, qui ont trois nombres en leurs déclinaiſons, le ſingulier, le duel, & le plurier; & parlant de pluſieurs choſes, n'uſent point ordinairement du plurier, s'il n'y en a plus de deux, c'eſt-à-dire trois, pour le moins. Enfin quand Plutarque dit que le ternaire comprend en ſoi les premieres differences des nombres, j'entens par ces premieres differences, le pair & l'impair, parce que ce ſont les premieres differences, que les Auteurs ayent remarquées entre les nombres, & je crois que Plutarque veut dire, que le ternaire comprend l'impair, parce que lui-même eſt impair actuellement, & il comprend véritablement le binaire, qui eſt le principe des nombres pairs.

P. 311. *Le fleuve Lothronus, que les Romains appellent Vulturnus,* le Grec dit, ὁ Λοθρῶνος ποταμὸς, ὃν Οὐλτουρνὸν οἱ Ῥωμαῖοι καλοῦσιν, où il eſt certain qu'il faut corriger Οὐλτούρνον, parce que tous les Hiſtoriens & Geographes qui parlent de Catilina, appellent cette riviere Vulturnus. Mais quant à l'ancien nom de ce fleuve, que Plutarque dit avoir été Lothronus, encore qu'il ne ſe trouve point, que je ſçache, en aucun autre Auteur, ſi eſt-ce que je ne l'ai pas voulu obmettre en ma traduction, comme Amiot a fait; parce que la ſeule autorité de Plutarque nous peut ſuffire, pour nous perſuader que ce fleuve s'appelloit ainſi anciennement, comme auſſi dans le fragment du livre des rivieres du même Plutarque, on rencontre pluſieurs noms anciens de fleuves, qu'on ne ſçauroit trouver dans aucun des autres Auteurs que nous manions aujourd'hui. Au reſte dans Polybe l. 3. le fleuve Vulturnus eſt appellé Athyrnus, mais je crois que c'eſt une faute.

P. 315. *Deux cent cinquante drachmes d'argent pour tête.*] Tite-Live l. 22. parlant du même prix, met, *Argenti pondo bina & ſelibras: Deux livres d'argent, & demi livre.* Dont on peut tirer cette conſéquence, que les cent drachmes, c'eſt-à-dire, la Mine Attique, peſoit une livre. Mais ſi Plutarque fait bien ou non, d'égaler la livre Grecque avec la Romaine, c'eſt un point que je ne veux pas décider ici, de peur de m'enfoncer trop avant dans la matiere des *monnoyes & des poids* des anciens. Quant à ce que Plutarque ajoûte, que l'échange étant fait, Annibal ſe trouva 240 priſonniers Romains de reſte, Tite-Live en met 247.

P. 217. *Que dès le commencement ils leur avoient attiré cette guerre.*] Le Grec dit de même, καὶ πρώτους εἰσαγαγέσθαι τὸν πόλεμον ἐξ ἀρχῆς, dont Amiot s'éloigne fort, quand il traduit, *que dès le commencement ils avoient tenu moyen de tirer cette guerre en*

longueur. Tite-Live l. 22. fait auſſi dire à Varron, *bellum accerſitum in Italiam ab nobilibus, que les nobles avoient attiré la guerre en Italie.*

P. 319. *Le Dictateur M. Junius étant au camp.*) Cette hiſtoire eſt dans Tite-Live l. 23. qui au livre précédent rapporte comme Junius fut créé Dictateur la même année ſeconde de la guerre, en laquelle le Conſul Flaminius avoit été défait auprès de Traſymene.

P. 320. *Car il vouloit avoir l'autorité de commander à toute l'armée à ſon tour.*) Polybe l. 3. ne s'accorde pas avec Plutarque en ceci ; car au contraire il dit que Fabius remit au choix de Minutius de commander à ſon tour à toute l'armée, ou d'en prendre la moitié ; mais Tite-Live l. 22. eſt du côté de Plutarque.

P. 321. *Ainſi prenant pour ſoi la premiere & la quatriéme Legion, &c.*) Tite-Live l. 22. dit au contraire que Fabius remit à Minutius la premiere & la quatriéme Legion, & retint pour ſoi la ſeconde & la troiſiéme.

P. 327. *On élut de rechef des Conſuls, dont les premiers.*) Ici Plutarque a fait une faute qu'on ne peut bonnement excuſer. Car il eſt certain qu'après la Dictature de Fabius, il n'y eut point de Conſuls nouveaux créez, que Terentius Varron & Paulus Æmilius, comme font foi Polybe l. 3. & Tite-Live l. 22. Il eſt bien vrai que pendant la Dictature de Fabius, on inſtitua M. Attilius Regulus en la place de C. Flaminius, pour être Conſul le reſte de l'année, avec Servilius Geminus, & que quand Fabius eut dépoſé la Dictature, ces deux Conſuls, Geminus & Regulus ſuivirent la prudente façon de pourſuivre la guerre, que Fabius avoit introduite, comme Tite-Live dit clairement ; ce qui ſemble avoir donné ſujet de faillir à Plutarque.

Terentius Varron homme de bas lieu.] On peut apprendre de Val. Maximus l. 3. c. 4. & de Tite-Live l. 22. que Varron étoit fils d'un boucher, qui avec ſon pere faiſoit trafic de bétail, & que s'étant enrichi par ce moyen, il parvint à toutes les dignitez l'une après l'autre juſques au Conſulat. Il fut Conſul avec Paulus Æmilius l'an troiſiéme de la guerre, & le 538 de la fondation de Rome.

P. 329. *Paulus Æmilius homme bien entendu.*] L. Æmilius Paulus fut Conſul la premiere fois, avec M. Livius Salinator, un an devant qu'Annibal paſſât en Italie, qui étoit le 535 de la fondation de Rome. Durant ce premier Conſulat, il fit la guerre en Eſclavonie, & la ſubjugua entierement, après qu'il en eut chaſſé Demetrius Pharius, comme raconte Polybe l. 3. Mais l'Auteur des Vies des Hommes illuſtres & Zonaras, diſent que les deux Conſuls furent à cette guerre, & qu'ils triompherent tous deux des Illyriens. A leur retour Livius Salinator fut accuſé devant le peuple & condamné à une groſſe amende, pour avoir partagé le butin aux ſoldats trop

inégalement, à ce que dit Frontin l. 4. ou comme dit l'Auteur des Vies des hommes illuſtres, il fut condamné comme atteint & convaincu de peculat. Paulus Æmilius fut auſſi accuſé & condamné comme dit Plutarque ; mais il ne fut pas traité ſi rudement que ſon compagnon, puiſque Tite-Live l. 22. dit qu'il échappa comme à demi brûlé de la condamnation de ſon collegue, & de la ſienne propre.

P. 330. *Et le grand nombre de combattans qu'il avoit en ſon armée.*) Tite-Live l. 22. dit que l'armée Romaine étoit compoſée de 9. Legions, dont chacune contenoit cinq mille hommes de pied & 300 chevaux, qui reviennent à 45 mille hommes de pied & 2700 chevaux, & qu'il y avoit en outre autant de gens de pied des alliez, & le double de gens de cheval : ſi bien qu'à ce compte toute l'armée Romaine montoit à 90 mille hommes de pied & 8100 chevaux. Puis il rapporte l'opinion de quelques autres Auteurs, qui diſoient qu'en toute l'armée Romaine il n'y avoit que 87200 hommes. Polybe l. 3. écrit, qu'il n'y avoit que huit légions, qui faiſoient 40 mille hommes de pied, & 2400 chevaux, & du ſecours des alliez, autant de gens de pied, & le triple de gens de cheval ; ſi bien que l'armée en tout contenoit 80 mille hommes de pied, & 9600 chevaux. Quant aux troupes d'Annibal, Tite-Live & Polybe ſont d'accord qu'il avoit 40 mille hommes de pied, & 10 mille chevaux.

P. 331. *Il uſa de deux ſtratagêmes.*] Tite-Live l. 22. ajoûte un troiſiéme ſtratagême de cinq cens Numides, qui feignirent de ſe venir rendre aux Romains, & quand ce vint au fort de la bataille, les attaquerent par derriere, & les mirent en grand deſordre. Val. Maximus l. 7. c. 4. dit la même choſe, mais il ne met que 400 Numides, & Florus l. 2. c. 6. touche auſſi cette ruſe de guerre d'Annibal.

P. 334. *On tient qu'il fut tué en cette bataille cinquante mille Romains.*] S'il faut croire Tite-Live l. 22. il n'en fut tué que 40000 hommes de pied, & 2700 chevaux ; ſi l'on veut ajoûter foi à Polybe l. 3. il fut tué 70 mille hommes.

P. 335. *Les amis d'Annibal lui conſeillerent, &c.*) Val. Maximus l. 9. c. 5. dit que ce fut Maharbal qui donna ce conſeil à Annibal, à quoi s'accorde Tite-Live l. 22.

Qu'un Carthaginois nommé Barca.) Tite-Live l. 22. écrit, que ce fut Maharbal qui dit ce mot à Annibal, *voyant qu'il ne vouloit pas ſuivre le conſeil qu'il lui donnoit de tirer droit à Rome.* J'entens néanmoins qu'on peut accorder Plutarque avec Tite-Live, diſant que Maharbal étoit de la noble & ancienne famille de Carthage, qui s'appelloit Barca, dont Annibal même étoit ſorti, & ſon Pere Amilcar auſſi ; qui eſt la cauſe que Tite-Live en divers endroits de ſa troiſiéme Decade, fait mention de la faction Barcine, voulant déſigner les parens

&

& adherans d'Annibal. Polybe auſſi l. 1. parlant d'Amilcar, l'appelle à tous coups, Ἀμίλκαν τὸν Βάρκαν ἐπικαλούμενον, *Amilcar ſurnommé Barca*, & plus ſouvent encore, il l'appelle Barca ſimplement, comme Plutarque en cet endroit appelle Maharbal. Au reſte nous apprenons de Zonaras, qu'Annibal reconnut bien depuis la faute qu'il avoit faite de ne pourſuivre pas chaudement les Romains après la bataille de Cannes, & que bien ſouvent il s'écrioit, *O Cannes, Cannes.*

P. 337. *Il lui ſembla qu'il valoit mieux obmettre du tout les ſacrifices, &c.*) Il ſemble que Tite-Live l. 22. ſoit de l'opinion de Pluarque, quand il dit, *Adeo totam urbem opplevit luctus, ut ſacrum anniverſarium Cereris intermiſſum ſit, quia nec lugentibus id facere fas eſt, nec ulla in illa tempeſtate matrona expers luctus fuerat. Toute la ville étoit ſi remplie de deüil, qu'on fut contraint d'entrelaiſſer la fête qu'on ſouloit faire annuellement à l'honneur de Cerès, parce qu'il n'eſt pas permis à ceux qui ſont en deüil de la celébrer, & en cette grande bourraſque il n'y avoit point de matrone qui fût exempte de deüil.* Toutefois on peut douter, ſi en ce paſſage le mot latin *intermittere*, dont uſe Tite-Live, & que j'ai traduit *entrelaiſſer*, ſignifie *obmettre du tout*, comme Plutarque l'interprête, ou s'il ſignifie ſeulement *differer & dilayer juſqu'à un autre tems*, parce que Val. Maximus l. 1. c. 1. dit clairement que les matrones célébrerent la fête de Cerès, après les 30. jours qu'on leur avoit preſcrit pour faire le deüil. Voici ſes paroles : *Senatus poſt Cannenſem cladem decrevit ne matronæ ultra trigeſimum diem luctus ſuos extenderent, uti ab his Sacra Cereris peragi poſſent, quia majore penè Romanorum virorum parte in execrabili ac diro ſolo jacente, nullius penates mœroris expertes erant. Itaque matres ac filiæ, conjugeſque & ſorores nuper interitorum, abſterſis lachrymis, depoſitiſque doloris inſignibus, candidam induere veſtem, & aris thura dare coactæ ſunt. Après la défaite de Cannes, le Sénat ordonna que les matrones n'étendroient point leur deüil outre le trentiéme jour, afin qu'elles puſſent celebrer la fête de Cerés, parce que la plus grande partie des hommes Romains demeurant étendus ſur l'exécrable & funeſte plaine de Cannes, il n'y avoit point de maiſon qui fût exempte de deüil. Partant les meres, les filles, les femmes & les ſœurs de ceux qui avoient été tuez fraichement, furent contraintes d'eſſuyer leurs larmes, & de quitter toutes marques de triſteſſe, pour prendre des robes blanches, & aller mettre de l'encens ſur les Autels.* Feſtus auſſi dit qu'après la bataille de Cannes, le tems du deüil fut abregé, à cauſe de la fête de Cerés, mais il y a une lourde faute dans la texte de Feſtus touchant le nombre des jours, car il en met 100 au lieu de 30 contre l'autorité de Tite-Live, de Val. Maximus, & de Plutarque.

P. 338. *Le Sénat néanmoins & le peuple lui allerent au devant.*

Val Maximus l. 3. c. 4. & l. 4. c. 5. ajoûte à tout ce que Plutarque dit ici, que le Sénat & le peuple offrirent à Varron la Dictature, & qu'il la refuſa, effaçant par ſa modeſtie la honte de la faute qu'il avoit faite. Frontin l. 4. c. 5. écrit que Varron tout le reſte de ſa vie laiſſa croître ſa barbe & ſes cheveux, & ne ſe coucha jamais ſur un lit pour manger, comme c'étoit la coûtume, & le peuple lui voulant encore conferer de nouvelles dignitez, il les refuſa, diſant que la république avoit beſoin de plus heureux Magiſtrats.

P. 341. *Un ſoldat Marſien de nation.*) Cela ne s'accorde point avec ce que dit Val. Maximus l. 7. c. 3. que c'étoit un homme de pied, natif de la ville de Nole. Encore moins Frontin l. 4. c. 7. ſe conforme à Val. Maximus : car il die que, c'étoit un homme de cheval, appellé Statilius.

P. 342. *Les poiriers ſauvages.*) Le Grec dit ἀχράδων qui ſignifie des poiriers ſauvages, non des pommiers, comme Amiot a traduit, & peu après ἀγρίας ſignifie des poiriers francs, non des pommiers, comme veut Amiot.

P. 345. *Car ils étoient bien juſques au nombre de huit mille hommes, &c.*) Le Grec dit, ὀκτωμυριάδες ὄντας, ἀποφόλους δὲ τοὺς πολλοὺς, καὶ ἀπὸ Σικελίας ὑπὸ Μαρκέλλου κομισθέντας ἀπίστους ἀχθοφόρους. Ici Amiot s'eſt un peu embarraſſé, & n'a pas ſçu diſtinguer les deux ſortes de gens dont cette garniſon de Rhege étoit compoſée, comme on peut voir par ſa traduction. Mais ce qui eſt plus important, Plutarque même n'a pas ſuivi la vérité de l'hiſtoire, ſi ſon texte n'eſt point corrompu. Car nous apprenons de Tite-Live l. 24. que Marcellus ayant été rappellé de la Sicile, le Conſul M. Valerius Lævinus lui ſucceda, qui éteignit les reſtes de la guerre, & pacifia toute cette Iſle. Puis arrivant en la ville d'Agarient une troupe de quatre mille hommes, gens ramaſſez de divers endroits, les uns bannis, les autres chargez de dettes, & les autres atteints de crimes capitaux, qui s'étoient aſſemblez là par hazard, & n'y vivoient que de rapines & de brigandages, il les tranſporta en la ville de Rhege, où il les mit en garniſon, pour tenir en cervelle le pays des Bruciens par leurs courſes & pilleries. Depuis les Romains accrurent encore cette garniſon de quatre mille Bruciens, qui tournant caſaque avoient quitté le parti d'Annibal, pour prendre celui des Romains, & toute cette troupe, qui revenoit à huit mille hommes, eſt celle que Fabius employa au ſiége de Caſilonie, comme Tite-Live rapporte l. 27. Qui ne voit donc que Plutarque s'eſt équivoqué, mettant Marcellus, au lieu de Lævinus, ſinon qu'on veüille dire, que c'eſt une faute de ceux qui ont tranſcrit Plutarque, ou de ceux qui l'ont imprimé, ou bien encore de quelque correcteur important, qui voyant que les belles actions que Marcellus fit en Sicile, ſont fort renommées dans l'hiſtoire, & peut-être n'ayant ja-

mais oüi parler de Lævinus, a cru que tout ce qui fut exploité en Sicile par les Romains durant cette ſeconde guerre Punique, devoit être attribué à Marcellus, & ſur cette perſuaſion a dépravé le texte de Plutarque. Encore faut-il que j'avoüe que les deux adjectifs κεκομισμένον ἀργύριον mis ainſi de ſuite ſans liaiſon, me ſont un peu ſuſpects, & me font conjecturer qu'au lieu de ἀργύριον Plutarque avoit mis quelque mot, qui déſignoit la ville de Sicile, dont ces gens avoient été tranſportez en Italie, c'eſt-à-dire, la ville d'Agatyrne, & parce que Tite-Live l'appelle *Agatirna*, Pline *Agathirnum*, Diodore Sicilien l. 5. Ἀγάθυρνον, peut-être que Plutarque avoit écrit Ἀγαθυρναῖον, ou Ἀγαθυρνῖνον, je m'en rapporte aux doctes.

P. 347. *Car il commanda qu'on tuât les Brutiens les premiers.*) Il ſemble qu'on pourroit ici taxer Plutarque du même vice qu'il impute à Herodote, parce qu'il interprete malignement l'intention de Fabius, pour avoir ſujet de le blâmer; car de trois cauſes que repete Tite-Live l. 27. pour leſquelles il put arriver que les Brutiens furent tuez, il n'allegue que celle qui fait au déſavantage de Fabius. Pluſieurs Brutiens furent tuez, à ce que dit Tite-Live, ſoit par erreur, parce que de nuit on ne les diſcernoit pas facilement d'avec les Tarentins; ſoit par une haine inveterée que les Romains portoient à ceux de cette nation; ſoit pour étouffer la mémoire de la trahiſon, afin qu'il ſemblât plûtôt qu'on eut pris Tarente par force d'armes.

Trois mille talens furent portez à Rome.] Puiſque Plutarque dit ſimplement trois mille talens ſans autre adjonction, nous ne pouvons entendre que trois mille talens d'argent, qui ſont ſuivant la ſupputation de Budée un million & huit cens mille écus d'or ſol. Mais Tite-Live l. 27. fait monter cette ſomme beaucoup plus haut, quand il dit, *Ingens argenti vis facti ſignatique, auri* LXXXIII. *millia pondo. Une grande quantité d'argent monnoyé & non monnoyé, d'or le poids de huitante-trois mille livres.* Car ſans mettre en compte l'argent monnoyé & non monnoyé, les ſeules huitante-trois mille livres d'or valent plus de quatre fois autant que la ſomme qui eſt dans Plutarque, quand on ne prendroit que la moindre proportion de l'or à l'argent, qui ait jamais été reçue parmi les anciens, qui eſt celle de dix à un; comme j'ai fait voir ſur la vie d'Alcibiade. Certes à ce compte Fabius auroit emporté de Tarente tant en or qu'en argent, près de neuf millions d'or, ce qui n'eſt pas croyable, & il me ſemble que la ſomme que met Plutarque, approche plus de la raiſon, ſinon qu'on veüille dire que le nombre eſt dépravé dans Tite-Live, comme on peut ſoupçonner à bon droit, parce que Pline l. 33. c. 3. dit que Cyrus ne remporta des dépoüilles de toute l'Aſie que trente-trois mille livres d'or monnoyé, qui n'eſt pas la moitié de ce que Fabius

auroit emporté de la ſeule ville de Tarente, au dire de Tite-Live.

P. 348. *Laiſſons aux Tarentins leurs Dieux, &c.*] Plutarque rapporte derechef cette réponſe de Fabius en la vie de Marcellus, tout de la même ſorte. Mais Tite-Live l. 27. nous en découvre mieux la ſubtilité, quand il dit que les Dieux des Tarentins étoient de grandeur exceſſive, tous armez, & en poſture de gens qui ſont prêts à combattre. C'eſt pourquoi Fabius diſant que les Dieux des Tarentins étoient encore contre eux, n'avoit pas égard ſeulement au malheur qui leur étoit arrivé par le courroux des Dieux, mais encore à la forme & à l'équipage de leurs Dieux, qui à les voir ſeulement, ſembloient être en colere, je dirai en paſſant, que la coûtume que les Tarentins avoient de faire peindre & mouler leurs Dieux en forme guerriere, leur venoit des Lacedemoniens, dont Tarente étoit une colonie, comme les doctes ſçavent. Car à Sparte tous les Dieux étoient armez, juſqu'à la Déeſſe Venus, comme nous apprenons de Plutarque même au livre de la Fortune des Romains, & aux Apophthegmes Laconiques, où nous ferons quelques remarques ſur ce ſujet.

Une ſtatuë d'Hercule d'exceſſive grandeur.] Il y a dans le grec τὸν κολοσσὸν τοῦ Ἡρακλέους, *le Coloſſe d'Hercule*, & Strabon l. 6. parlant des Statuës de Tarente, dit ὧν δὴ καὶ ὁ Ἡρακλῆς ὁ ἐν τῷ Καπιτωλίῳ χαλκοῦς, κολοσσικὸς, Λυσίππου ἔργον, ἀνάθημα Μαξίμου Φαβίου τοῦ ἑλόντος τὴν πόλιν. *Entre leſquelles eſt l'Hercule de bronze, coloſſique, ouvrage de Lyſippus, que Fabius Maximus, qui prit Tarente, fit mettre au Capitole.* Mais ce mot de Coloſſe ſignifie une Statuë d'exceſſive grandeur, & toutes celles qui ſurpaſſoient de beaucoup la ſtatuë ordinaire d'un homme, étoient appellées coloſſes par les anciens, comme on peut voir dans Pline l. 34. c. 7. où il parle des plus celébres Coloſſes de l'antiquité, & fait auſſi mention de cette Statuë d'Hercule que Fabius tranſporta de Tarente à Rome, ajoûtant qu'il n'oſa plus entreprendre d'emporter un autre Coloſſe merveilleux de la hauteur de 40 coudées, pour la difficulté qu'il y avoit de le remuer de ſa place, & de le porter ſi loin.

En quoi il ſe montra beaucoup plus groſſier, & moins entendu en ſemblables ouvrages, que Marcellus.) Le Grec dit πολὺ μᾶλλον φανεὶς ἀνυπόνους αὑτὸν, & je ne ſçai pourquoi Amiot a traduit, *en quoi il ſe montra de beaucoup plus violent que Marcellus.* Car le mot ἀνυπόνους ne ſe peut jamais prendre pour violent, mais ſignifie proprement, abſurde, ridicule, impertinent. Certes ſi Plutarque avoit mis violent, il auroit dit cela tout au rebours de la vérité; car Marcellus emportant toutes les Statuës & tous les Tableaux de Syracuſe, fut bien plus violent que Fabius, qui n'emporta de Tarente qu'une ſeule Statuë. Mais Plutarque veut dire, que Fabius s'abſtint de prendre les Statuës & les Tableaux des Tarentins, par

te qu'il n'entendoit rien en ſemblables ouvrages, & ne connoiſſoit pas leur gentilleſſe & leur excellence, comme faiſoit Marcellus, qu'il préfere à Fabius pour ce ſujet, tant en cet endroit, qu'en la vie de Marcellus. Au contraire Tite-Live, l. 27. louë en ceci la magnanimité de Fabius, par-deſſus la curioſité de Marcellus.

P. 349. *Fabius triompha derechef.*) Parce qu'il avoit triomphé la premiere fois des Liguriens en ſon premier Conſulat, comme j'ai remarqué ci-devant, lorſque j'ai parlé des cinq Conſulats de Fabius.

P. 350. *Un Romain nommé Marcus Livius.*] Tite-Live, l. 29. & Ciceron l. 2. de l'Orateur rapportent de la même ſorte ce qui ſe paſſa entre Fabius, & ce Gouverneur du Château de Tarente, que Tite-Live appelle auſſi Marcus Livius avec Plutarque; mais Ciceron, qui l'appelle Livius Salinator, ſe méconte fort, le confondant avec M. Livius Salinator, qui fut premierement Conſul avec Paulus Æmilius, un an devant qu'Annibal paſſât en Italie, comme j'ai remarqué ailleurs, & qui fut derechef Conſul l'an 547. de la fondation de Rome, & le 12. de cette guerre, ayant pour Collegue C. Claudius Neron. Car Livius Salinator ayant été condamné ignominieuſement par le peuple, en eut ſi grand dépit, qu'il ſortit de la ville, & ſe retira aux champs, où il demeura près de huit ans, ſans ſe vouloir mêler des affaires publiques, comme Tite-Live raconte, & ce fut comme par force qu'on lui fit accepter le ſecond Conſulat, pour l'opinion qu'on avoit de ſon mérite & de ſa ſuffiſance; ſi bien qu'il n'eſt pas croyable qu'il ſe fût voulu contenter du ſimple titre de Gouverneur de Tarente.

P. 351. *En ce qu'ils élurent ſon fils Conſul.*) Il s'appelloit Q. Fabius Maximus, comme ſon pere, & fut Conſul avec Tib. Sempronius Gracchus l'an 541. de la fondation de Rome, qui fut le 6. de cette guerre, immediatement après le quatriéme Conſulat de ſon pere. A ce propos, Val. Maximus l. 4. c. 1. fait une jolie remarque, qu'il me ſemble que Plutarque ne devoit pas obmettre, puiſque c'eſt un témoignage ſignalé de la modeſtie de notre Fabius, & de l'amour qu'il portoit à ſa patrie. Voici ce qu'il dit: *Fabius Maximus conſidérant qu'il avoit été cinq fois Conſul, & que ſon pere, ſon ayeul, ſon biſayeul, & ſes autres ancêtres avoient ſouvent obtenu l'honneur du Conſulat, en l'aſſemblée du peuple où l'on alloit déclarer ſon fils Conſul d'un conſentement univerſel, pria le peuple avec fort grande inſtance que la famille des Fabiens fût déſormais diſpenſée d'exercer cette charge, non qu'il ſe défiât de la vertu de ſon fils (car c'étoit un perſonnage fort illuſtre) mais afin que l'autorité ſouveraine, ne demeurât pas continuellement en une même famille.* Il eſt vrai que cet Auteur ſe méconte, diſant que le fils de Fabius fut fait Conſul après le cinquiéme Conſulat de ſon pere; car ce fut après le quatriéme, comme nous avons

dit, & comme font foi les faſtes conſulaires, & Tite-Live l. 24.

Lui envoya un Officier, qui lui commanda de deſcendre.] Tite-Live l. 24. raconte ainſi cette hiſtoire. Fabius le fils étant avec une armée auprès de la ville de Sueſſula, ſon pere le vint trouver de la part du Sénat. Le jeune Fabius allant à ſa rencontre, les premiers Sergens, pour le reſpect qu'ils portoient à un perſonnage ſi plein de majeſté, le laiſſerent paſſer ſans dire mot, & ſans le faire deſcendre de cheval, juſqu'à ce qu'il parvint au douziéme Sergent; mais le Conſul commanda au Sergent de faire ſon devoir, & le Sergent s'écria qu'il eut à deſcendre. Alors Fabius mettant pied à terre, mon fils, dit-il, j'ai voulu experimenter ſi tu ſçavois bien que tu es Conſul. Val. Maximus l. 2. c. 1. dit la même choſe tout-à-fait, mais il commet une faute remarquable, car il confond notre Fabius Verrucoſus, avec ſon ayeul ou biſayeul Fabius Rullus, duquel ayant raconté quelque choſe qui ſe paſſa entre lui & ſon fils, qu'il aſſiſtoit en qualité de ſon Lieutenant en la guerre contre les Samnites, il ajoûte immediatement: *Le même étant envoyé par le Sénat Ambaſſadeur vers ſon fils Conſul à la ville de Sueſſa, &c.* où il parle ſans doute de notre Fabius, qu'il croit être le même que Fabius Rullus.

Auſſi dit-on que le biſayeul de Fabius.] Ce fut Fabius Rullus, duquel nous avons déja parlé. Plutarque dit qu'il fut cinq fois Conſul, ce qui ſe juſtifie par les faſtes, & par les trois derniers livres de la premiere Decade de Tite-Live. Ses cinq Conſulats tombent en ces années de la fondation de Rome 432. 444. 445. 457. 459. Au reſte l'hiſtoire que Plutarque raconte de Fabius Rullus & de ſon fils, eſt touchée par Tite-Live l. 11. & par Val. Maximus l. 5. c. 7.

P. 352. *Et aller ſous lui à la guerre, pendant qu'il étoit Conſul.*] J'ai fait voir en la Sect. 1. que ce fils de Fabius Rullus s'appelloit Q. Fabius Maximus Gurges. Il fut Conſul la premiere fois l'an 462. de la fondation de Rome, ayant pour Collegue Junius Brutus Scæva, & ce fut alors que ſon pere lui ſervit de Lieutenant, au rapport de Tite-Live l. 11. mais il faut prendre garde garde qu'au lieu que le grec dit ὑπατεύοντα δ' αὐτῷ, c'eſt-à-dire, *ſon fils étant Conſul*, comme j'ai traduit; Amiot n'a pas bien tourné en cette ſorte, *quand il fut élu Conſul: car ces paroles ſignifient*, que le même tems que Fabius Gurgès fut créé Conſul, ſon pere Rullus fut auſſi deſtiné pour ſon Lieutenant, quoique de ſa libre volonté. Or cela repugne à la verité de l'hiſtoire, parce que nous apprenons de Tite-Live, que Fabius Gurges d'abord qu'il fut Conſul, alla faire la guerre aux Samnites, & leur livra bataille, où il reçut un rude échec, dont le Sénat irrité, fut ſur le point de le rappeller, & lui interdire l'admi-

niſtration de cette guerre. Mais ſon pere Rullus ſupplia le Sénat avec tant d'affection, de ne faire point recevoir cette honte à ſon fils, offrant de lui aller ſervir de Lieutenant, qu'on lui octroya ſa requête. Ainſi Gurges par le conſeil & par l'aſſiſtance de ſon pere, obtint une glorieuſe victoire ſur les Samnites, dont il tailla en pieces vingt mille hommes, & prit priſonnier leur Général Pontius. Depuis Fabius Gurges fut Conſul pour la ſeconde fois, l'an 478. de la fondation de Rome, & il fut encore Conſul pour la troiſiéme fois l'an 489.

Il fit lui-même l'oraiſon à l'honneur de ſon fils.] Ciceron fait mention de cette oraiſon de Fabius, en ſon livre de la Vieilleſſe, où il fait dire à Caton le Cenſeur, parlant de Fabius. *Multa in eo viro præclara cognovi, ſed nihil eſt admirabilius, quam quomodo ille mortem Marci filii tulit clari viri & conſularis. Eſt in manibus viri laudatio, quam cùm legimus, quem Philoſophum non contemnimus? J'ay reconnu pluſieurs belles choſes en cet homme-là, mais il n'y a rien de plus admirable, que la moderation avec laquelle il ſupporta la mort de ſon fils Marcus perſonnage illuſtre & conſulaire. Nous avons entre les mains l'oraiſon qu'il fit à ſa loüange, & quand nous la liſons, y a-t'il Philoſophe que nous ne mépriſions?* Où l'on remarquera que Ciceron donne le prénom de Marcus à ce fils de Fabius, à qui Tite-Live en pluſieurs endroits donne toûjours celui de Quinctus.

p. 355. *Comme auſſi parce qu'il étoit ſouverain Pontife.*) Le Grec ne dit rien davantage, mais Amiot ajoûte de gayeté de cœur, *qui par la loi de leur religion, eſt contraint de demeurer en la Ville*, qui eſt une gloſe impertinente & fauſſe. Il eſt vrai qu'on ne permettoit pas aux ſouverains Pontifes, ni aux autres Prêtres & Flamines de s'éloigner beaucoup de Rome, ni d'aller hors de l'Italie, comme fait foi ce paſſage de Plutarque, & Tite-Live l. 28. en allegue la cauſe, quand il dit qu'on ne jetta point au ſort à qui écheroient les Provinces, mais Scipion fut deſtiné pour l'Afrique; *quia cura ſacrorum Pontificem maximum in Italia retinebat; parce que le ſoin des choſes ſacrées retenoit en Italie le ſouverain Pontife.* Semblablement A. Poſthumius Albinus Conſul, voulant aller à la guerre en Sicile, fut arrêté par le Pontife Metellus, comme racontent Tite-Live l. 19. & Val. Maximus. l. 1. c. 1. parce qu'il étoit Prêtre de Mars. Auſſi Q. Fabius Pictor fut empêché par le Pontife P. Licinius, d'aller en Sardaigne, à cauſe qu'il étoit Prêtre de Quirinus, au rapport de Tite-Live l. 37. Mais pourtant ni les Pontifes, ni les autres Prêtres n'étoient pas tellement gênez, qu'ils ne puſſent ſortir de Rome, & aller dans l'Italie, lorſqu'ils n'étoient point occupez actuellement à l'exercice de leurs charges. Je pourrois prouver ceci par pluſieurs exemples tirez de l'Hiſtoire Romaine; mais il me ſuffit d'employer celui que j'ai entre les mains

de Licinius Craſſus Collegue de Scipion : car encore qu'il fût ſouverain Pontife, ſi ne laiſſa-t'il pas de ſortir de Rome, pour aller faire la guerre à Annibal au pays des Brutiens, où il demeura preſque toûjours, durant le tems de ſon Conſulat, & s'y arrêta encore une partie de l'année ſuivante en qualité de Proconſul, comme nous apprenons de Tite-Live l. 28. & 29.

P. 359. *Car environ le tems qu'Annibal partit d'Italie, &c.*) Fabius mourut l'année même qu'Annibal ſortit d'Italie, qui fut la 16. de cette guerre, & la 551. de la fondation de Rome, comme dit Tite-Live l. 30. ajoûtant que Fabius mourut fort vieil, ce qu'il prouve par une conjecture, parce que dit-il, il fut Augure durant l'eſpace de 42. ans. Mais il me ſemble encore qu'il n'en dit pas aſſez, ſi l'on conſidere ces paroles de Val. Maximus l. 8. c. 14. *Q. Fabius Maximus duobus & ſexaginta annis Auguratus Sacerdotium ſuſtinuit, robuſta jam ætate id adeptus. Quæ utraque tempora ſi in unum conferantur, facilè ſæculi modum expleverint. Q. Fabius Maximus durant l'eſpace de ſoixante-deux ans, exerça la Prêtriſe de l'Augurat, à laquelle il parvint étant déja en âge robuſte. Que ſi l'on ajoûte enſemble ces deux tems, la ſomme arrivera facilement à la meſure d'un ſiécle.* Où il veut dire que Fabius vêcut près de cent ans, parce qu'il fut Augure 62. ans durant, & avoit de 35. à 40. ans) ce qu'il appelle âge robuſte) quand il fut fait Augure. Pline l. 7. c. 48. favoriſe le dire de Valerius Maximus, ſinon qu'il met un an *de plus*, diſant que Fabius fut Augure 63. ans. C'eſt pourquoi j'eſtime qu'il faut corriger tant Tite-Live que Pline, & mettre en tous deux le nombre de 62. Au reſte ceci me fait opiniâtrer davantage en la conjecture que j'ai faite Rem. 2. que Plutarque s'eſt méconté, diſant que Fabius Rullus fut le biſayeul de notre Fabius. Car ſuppoſant que Fabius ait vêcu 95. ans pour le moins, dont les paroles de Valerius Maximus ne nous laiſſent point douter, il s'enſuit qu'il nâquit l'an 456. de la fondation de Rome, qui eſt un an auparavant que Fabius Rullus fût Conſul pour la quatriéme fois, & ſix ans devant le premier Conſulat de Fabius Gurges. Or quand Fabius Gurges fut Conſul la premiere fois, ſon pere Rullus vivoit encore, & fut à la guerre avec lui comme ſon Lieutenant; & il eſt croyable qu'il vêcut encore quelques années après, ſi bien qu'on peut dire que quand il *mourut*, notre Fabius avoit huit ou neuf ans. Partant ſi Rullus eut été le biſayeul de Fabius, c'eut été un petit miracle, qu'il eût pu voir le fils de ſon petit fils âgé de huit ou neuf ans.

Sinon une petite broche de fer.) Frontin l. 4. c. 3. dit la même choſe, mais il ajoûte qu'outre une broche, on trouva encore chez Epaminondas une chaudiere d'airain.

La moindre piece de monnoye qui eût

alors cours alors. Nous pourrions douter comme s'appelloit cette plus petite monnoïe qui eût cours alors, ſi Plutarque même en un autre endroit ne diſoit, que la plus petite monnoïe de cuivre qui fût parmi les Romains, étoit celle qui s'appelloit *quadrans*. Mais parce que le mot *quadrans*, proprement & premierement ſignifie la quatriéme partie de quelque choſe, il eſt certain que la piece qui ſe nommoit *quadrans*, s'appelloit ainſi parce qu'elle étoit la quatriéme partie d'une plus haute monnoye. Il nous reſte donc à chercher de quelle plus haute monnoye *le quadrans* de Plutarque étoit la quatriéme partie. Or je ne veux pas nier qu'en certain tems, & ſous les derniers Empereurs, diverſes petites pieces de cuivre n'ayent eu le nom de *quadrans*, dont l'une étoit moindre que l'autre en poids & en valeur. Mais j'eſtime qu'on aura peine de trouver aucun Auteur de ceux qui ont écrit du tems de Plutarque, ou devant lui, qui appelle *quadrans* autre piece de monnoïe, que celle qui étoit la quatriéme partie de l'Aſſe; ſi bien que Plutarque n'a pû parler que de ce *quadrans* là. Quant au poids de cette monnoïe, nous en pouvons dire quelque choſe avec certitude, parce que tous les Auteurs qui ont parlé de l'Aſſe ſont d'accord, que du commencement il peſoit une livre Romaine, c'eſt-à-dire, douze onces Romaines; d'où s'en ſuit qu'alors le *quadrans* étoit du poids de trois onces, & pour cette cauſe s'appelloit *Triuncis*, comme Pline rapporte, *l.* 33. *c.* 3. Mais nous apprenons du même Auteur, que du tems de la premiere Guerre Punique, la République ne pouvant fournir aux exceſſives dépenſes qu'il lui falloit ſoûtenir, fit battre des Aſſes du poids de deux onces, dont elle paya facilement ſes dettes, parce qu'elle y gagnoit les cinq ſixiémes parties. Alors il eſt évident que le *quadrans* peſoit demie once, c'eſt-à-dire quatre drachmes. Depuis encore les Romains étant preſſez par Annibal, l'année que Fabius Maximus fut Dictateur, diminuerent de la moitié le poids des Aſſes, & les firent du poids d'une once ſeulement; ſi bien qu'alors le *quadrans* ne peſoit qu'un quart d'once, c'eſt-à-dire, deux drachmes. Enfin peu de tems après (ajoûte Pline) les Aſſes furent faits du poids de demie-once, par la loi Papyria; & par conſéquent le *quadrans* fut fait du poids d'une drachme. Or entre l'année de la Dictature de Fabius, & celle de ſa mort, il y eût quatorze ans d'intervalle, ſi bien qu'il eſt croyable que la loi Papyria fut faite avant le décès de Fabius, puiſque Pline dit qu'elle fut faite peu de tems après l'année de la Dictature de Fabius: & j'eſtime que cette loi par laquelle l'Aſſe fut réduit au poids de demie once, fut faite incontinent après la deffaite de Cannes, parce qu'alors les Romains ſe trouverent réduits à une des plus grandes extrêmitez qu'ils furent jamais. Partant je conclus que la monnoye que les

Romains contribuerent par tête aux funerailles de Fabius, fut le *quadrans* qui couroit alors pesant une drachme, Au pis aller, nous dirons que la piece de monnoye que chacun contribua fut celle qui s'appelloit *Sextans*, à cause qu'elle valoit la sixiéme partie d'un *As*; si bien que l'*As* ne pesant alors que demie once, ou douze scrupules, le *Sextans* ne pouvoit peser que deux scrupules. Au reste on remarquera, que si le peuple Romain fit cet honneur à Fabius de contribuer de l'argent à ses funerailles, il en avoit déja fait autant aux funerailles de son Ayeul Fabius Rullus, comme assûre l'Auteur des Vies des Hommes Illustres, quand il dit parlant de lui: *Mortuo huic tantum eris populi ubertate congestum, ut inde filius visceration em & epulas publicè daret. A sa mort le peuple contribua tant d'argent liberalement, que de cette somme son fils fit une distribution générale de chair, & un festin public au peuple.* Cela fait que je ne puis deviner du quel des deux parle Val. Maximus quand il dit: *Magnum grati populi specimen in Fabio Maximo enituit. Nam cùm quinque Consulatibus salutariter Reipublicæ administratis decessisset; certatim æs contulit, quò major & speciosior ejus funeris pompa duceretur. Le peuple rendit un grand témoignage de gratitude à Q. Fabius Maximus: car étant venu à décéder, après qu'il eût cinq fois exercé la Charge de Consul, au grand profit de la République, les Romains contribuerent de l'argent à l'envi, afin que le convoi de ses funerailles fût plus grand & plus magnifique.* La raison de douter est, que ces paroles se peuvent également bien appliquer à Fabius Rullus, & à Fabius Verrucosus, parce que tous deux eurent nom Q. Fabius Maximus, tous deux parvinrent au Consulat par cinq fois, & aux funerailles de tous deux le peuple contribua de l'argent.

Fin du second Volume.